

ISSN 0254 - 4296

ANNALES

Aequatoria

- * Hulstaert
- * Langue & histoire
- * Arts & traditions
- * Lokashi
- * Bokapakopo
- * Dekese
- * Lianja & histoire
- * L'âge d'or
- * Contes mbala
- * Cendo
- * Liongo's wedding
- * Substitutifs
- * Sémantisme ciluba
- * Lokenye
- * Verbes oubanguiens

- * Numéraux
- * Kpala
- * Soudan Central
- * Kesengele
- * Lələndö
- * Lingala
- * Bondombe
- * Ngeləwa
- * Bəteka
- * Exceptions lomongo
- * Langue & mission
- * **Boende**
- * Ethnographie 1920-60
- * Boelaert
- * Mfumu Okito Anyeke

VINCK - HULSTAERT - KNAPPERT - TSHONGA - LOWENGA -
NKANGONDA - BRION - MUTOMBU - BURSSENS - EBANDA - KAMBA
LUKUSA - MOTINGEA - KUMBATULU - YEMBELINE - BOKULA -
ILONGA - MBULAMOKO - EKANGA - OYANGANDJI - WEMBOLUA
MABIALA

CENTRE EQUATORIA 12 (1991) BAMANYA - MBANDAKA (ZAIRE)

43/30
~~12~~ 12

ANNALES ÆQUATORIA

ISSN 0254 - 4296

ANNALES

Æquatoria

CENTRE ÆQUATORIA 12 (1991) BAMANYA - MBANDAKA (ZAÏRE)

TABLE DES MATIERES

IN MEMORIAM G. Hulstaert (1900 - 1990)	7-76
1. Héritage archivistique	
2. Eléments autobiographiques	
3. Activités entre 1950 et 1960	
4. Bibliographie complémentaire	
5. Recensions importantes	
6. Recensions de ses livres	
7. Participations aux rencontres scientifiques	

ETHNOLOGIE ET HISTOIRE

KNAPPERT Jan: <i>Language and History in Africa</i> . . .	79-110
MABIALA Mantuba Ngoma: <i>Arts et traditions orales en Afrique noire: essai de méthodologie</i>	111-124
TSHONGA Oyumbe et LOWENGA Lawemboloke: <i>Le rituel du lokashi (éternuement) chez les Tetela</i> . .	125-132
NKANGONDA Ikome: <i>Bokapakopo chez les Bolondo</i> . .	133-142
BRION Edward: <i>La fondation du poste de l'Etat à Dekese</i>	143-162
HULSTAERT (posthume): <i>L'épopée Lianja et l'histoire</i>	163-178

LITTERATURE

MUTOMBU Yembelang: <i>Une lecture de L'Age d'or n'est pas pour demain d'Ayi Kwei Armah</i>	181-192
BURSENS Nico: <i>Quatre contes mbala</i>	193-202
EBANDA wa Kalema: <i>Céndo, chant funèbre akusu</i> . .	203-212
KNAPPERT Jan: <i>Liongo's wedding in the gungu metre</i>	213-226

LINGUISTIQUE

KAMBA Muzenga: <i>Les substitutifs en zone C</i>	229-250
LUKUSA Menda T.: <i>Affixation et sémantisme ciluba. Cas de quelques affixes usuels</i>	251-276
MOTINGEA Mangulu: <i>Les parlers de la Lokanye et la problématique de l'expansion mongo</i>	277-288
KUMBATULU Sita: <i>Système verbal dans quelques langues oubanguiennes</i>	289-306
YEMBELINE Kodangba: <i>Structure des numéraux en bantu (lingambe) et en non-bantu (ngbaku minangende, ngbandi, ngbundu, mong, mbanza)</i>	307-319
EBANDA wa Kalema: <i>Le kpala, un parler oubanguien</i> . .	321-330
BOKULA Moiso: <i>Recherches sur les langues du Soudan Central parlées au Zaïre</i>	331-344
ILONGA Bosenge: <i>La finale de l'infinitif en kesengele</i>	345-358
NKANGONDA Ikome: <i>La structure du relatif en bolondo</i>	359-376

MBULAMOKO NZENGE Movoambe: Etat des recherches sur le lingala comme langue véhiculaire et comme groupe linguistique autonome. Contribution aux études sur l'histoire et l'expansion du lingala . . .	377-406
HULSTAERT G. (posthume) et BAKASA Bosekonombo: Noms des Bondombe dans le langage tambouriné	407-425
HULSTAERT G. (posthume): Le dialecte des Ngslewa . .	425-444
NOTES DE RECHERCHES	
EKOMBE Ekofo: Les anthroponymes môngo dans l'épopée Nsong'a Lianja	447-455
MUWOKO N'dolo Obwong: Les recherches linguistiques descriptives au département de français-linguistique africaine de l'I.S.P./Mbandaka	456-461
BONTINCK Frans: L'ethnonyme "Môngo"	462-470
CARRINGTON John (posthume): Genres littéraires lokelé (Haut-Zaïre)	471-474
BOKULA Moïso: Etude comparée du système de numérotation de 1 à 10 dans quelques langues non-bantu du Haut-Zaïre	475-479
BURSENS Nico: Noms des jumeaux dans la Région de Bandundu	480-485
MUWOKO N'dolo Obwong: Petit lexique de la terminologie grammaticale du lingala	486-496
MUWOKO N'dolo Obwong: A propos de l'Académie des langues et littératures zaïroises	497-508
MELANGES Gustaaf Hulstaert	509-533
- Règle et exception en lomôngo	
- Les débuts de la mission de Boteka	
- Mission et langue	
DOSSIER	
VINCK Honoré: Boende	534-553
ARCHIVALIA	
Enquêtes ethnologiques (1920-60) dans les Archives Aequatoria	554-561
NOTICES BIOGRAPHIQUES	
VINCK Honoré: Edmond Boelaert: 25 ^e anniversaire de sa mort	564-570
EKANGA Lokoka, OYANGANDJI Dimandja, WEMBOUUA Wedi: Mfumu Okito Anyeke	571-581
CHRONIQUE	583-637
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES	638-658
SELECTION	659-671
ADRESSES DES COLLABORATEURS	672



IN MEMORIAM G. HULSTAERT (1900-1990)

O. INTRODUCTION

Le 12 février 1990, le père Gustaaf Hulstaert est décédé à la mission de Bamanya où il résidait depuis 1951. Le 8 février il a été frappé d'une hémorragie cérébrale pendant qu'il travaillait à une "Esquisse du dialecte des Ngclewé". Ainsi a pris fin une longue et fructueuse vie de missionnaire et d'africainiste.

Il est arrivé en septembre 1925 au Congo. Il publiait sa première étude ethnographique "Over de Volksstammen der Lomela" en 1931. C'était le début d'un fleuve ininterrompu de publications historiques, ethnographiques et surtout linguistiques. Parmi les plus importantes : Pratische Grammatica van het lomongo, 1937; Le mariage des Nkundo, 1938; Dictionnaire lomongo-français, 1957; Grammaire du lomongo, 1961-1966; la traduction intégrale de la Bible en lomongo (en équipe) avec, pour le Nouveau Testament 3 éditions (1957-1977-1987).

Avec son confrère Edmond Boelaert, il a fondé en 1937 le périodique Aequatoria. Autour de cette revue, et de la personne du père Hulstaert, se rassemblaient un certain nombre de missionnaires et de fonctionnaires de la colonie engagés pour la défense

des langues et de la culture authentiques du peuple.

Quelques études sur la faune et la flore du Congo/Zaïre ainsi que ses contributions aux collections de Tervuren témoignent de son intérêt universaliste. Ainsi sera-t-il promu Docteur Honoris Causa en 1972 à Mainz et en 1973 à l'Unaza (Kinshasa). Il était aussi membre correspondant de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer.

Pour une plus ample information biographique, voir les notices antérieures :

- (1) A. De Rop, A l'occasion du 70^e anniversaire de G. Hulstaert, Africa-Tervuren 16(1970)107-112.
- (2) Annales Aequatoria 1(1980)1, 3-57.

En hommage à sa mémoire, nous publions 4 chapitres qui essaient de donner une idée de l'homme et de son oeuvre : d'abord un immense héritage archivistique; suivi des éléments de sa biographie (notices autobiographiques, rapports d'activités scientifiques, 7 lettres typiques); ensuite ses pseudonymes; et enfin sa bibliographie complémentaire.

Ainsi, le Centre Aequatoria a voulu s'acquitter d'un devoir filial envers un de ses deux fondateurs.

1. HERITAGE ARCHIVISTIQUE

Le père G. Hulstaert avait confié depuis quelques années la plus grande partie de ses notes et de sa correspondance scientifique aux Archives Aequatoria. Après son décès nous avons intégré la dernière partie restée dans sa chambre. Nous avons déjà fait état de l'importance de ces documents dans : Annales Aequatoria 5(1984)178, 6(1985)177-187, 7(1986)332-333 et 9(1988)269-276. Le Fonds Hulstaert comme tel a déjà été présenté dans les Annales Aequatoria 1(1980)II. Maintenant nous voulons tirer l'attention sur 2 correspondances récemment intégrées:

- (1) Correspondance Hulstaert - Meeussen, 1950-1977 (n° 157). Meeussen - Hulstaert : 229 lettres; Hulstaert - Meeussen : 197 lettres. Il s'agit principalement de discussions linguistiques à l'occasion de différents livres de G. Hulstaert édités à Tervuren (Dictionnaires/Grammaire).
- (2) Correspondance Hulstaert - Sulzmann, 1955-1989

(aucune lettre retrouvée entre 1963-1973). Sulzmann - Hulstaert : 156 lettres. Importantes discussions et informations ethnographiques concernant les Ekonda, les Ntombá et les Bolia.

Parmi les documents d'Archives récemment intégrés nous signalons encore :

- (1) Notes d'ethnohistoire môngo (Bakutu, Mbóle, Ba-lingá, Nkengó) selon le schème suivant : nom (étymologie), sous-divisions, histoire (généalogies), traditions orales. Ces données proviennent probablement d'informateurs locaux et de résumés des "Enquêtes ethnologiques" de l'administration au cours des années vingt et trente. (Dates notées parfois en marge : 1926/1927, 1924/1925). Il s'agit peut-être de notes prises pour la première publication de G. Hulstaert, *Over de Volksstammen der Lomela*, dans Congo (1931)1, 13-52 (FH 25,1).
- (2) Interview d'un vieux de Bokuma concernant l'é-lá-jí : Nkile en 1977(?). Transcription d'une cassette et traduction en français par G. Hulstaert avec remarques du Citoyen Ibenga. (Sur le verso de la traduction de Hulstaert se trouvent plusieurs lettres de A. De Rop). (FH 25,1).
- (3) La documentation relative à la correspondance avec le Citoyen Bosekonsombo (Bokasa) de Bondõmbe : voir les articles de G. Hulstaert dans Annales Aequatoria 3(1982)7-106; 7(1986)195-216; et dans le présent volume. Fr. - lom.; dact. et ms. env. 200 f. r-v. (FH 25,2).
- (4) Documentation de base pour l'étude de G. Hulstaert sur l'onomastique môngo (à publier dans les Études Aequatoria). Notes des noms de rivières, groupes ethniques et terres des années trente et quarante, et des années récentes. Copies dactylographiées des carnets de voyage. Environ 200 f. dact. et ms, lom. Ces données ont été consignées sur 4500 fiches. (FH 26).
- (5) Deux copies de bloc-notes comprenant 510 notices sur des chenilles (années 1947-1977). Ms; Nl. (FH. 27, 1-2)

- (6) Liste des plantes de l'herbarium de G. Hulstaert (1624 unités) avec leur identification scientifique. Correspondances avec Yangambi, Kisantu, Eala, Meise (B). Notes de Botanique; Listes des noms des arbres en pays môngo. (FH 27,3)
- (7) Cahiers de notes sur la fauna et la flora. Ms (FH 27,5-6)
- (8) Chansons en lomôngo notées par G. Hulstaert (FH 27,7-8)
- (9) Notes ethnographiques : 72 sujets, environ 200 p. ms, lom. et Nl; 1932-1940; (beté; noms sur le lokolé; noms de chiens). Notes de lecture.
- (10) Notes sur les guerres traditionnelles; environ 30 p., lom., fr, (FH 27,9)
- (11) Généalogies (1940) environ 20 p. + croquis des villages de la Luilaka-Lolongo (FH 27,11)
- (12) Notes pour les cours de linguistique et culture africaines dans les écoles secondaires de Bamanya en 1959. ms 20 p. (FH 27,1211)
- (13) Chants en lomôngo avec trad. Nl, dact. environ 30 p. (FH 27,14)
- (14) Cahiers d'élèves de l'école avec des informations ethnologiques, ms, lom. (FH 27,15 à 39)
- (15) Textes de littérature orale môngo (beaucoup ayant appartenu à Mgr Van Goethem); partiellement publiés. (FH Ling 19-20)
- (16) 2 cahiers de notes sur la fondation de la mission de Boteka.
- (17) Il existe aussi des bandes d'enregistrement d'homélie de dimanches qui sont peut-être identiques aux textes contenus dans FH 28,22.

2. ELEMENTS AUTOBIOGRAPHIQUES

Le Père G. Hulstaert n'a jamais voulu écrire ses "mémoires". Mais à différents endroits, on trouve en abondance ses souvenirs personnels. Nous en signalons les plus importants et publions quelques textes et lettres révélateurs (en complétant certaines abréviations, et s'il le faut en corrigeant certaines fautes)

2.1. Notices autobiographiques

1. Grosraud N., "Mes recherches leur appartiennent" (interview), Annales d'Issoudun, mai 1990, 169-172.
2. Hulstaert G., Aux origines de Mbandaka, Annales Aequatoria 7(1986)87 (repris dans Mbandaka hier et

- aujourd'hui, Etudes Aequatoria-10, 1990).
3. Hulstaert G., Aux origines de la mission de Bamanya, Annales Aequatoria 11(1990)427-428.
 4. Hulstaert G., Souvenirs du vieux Bamanya, ibi, p. 429-432 (repris dans Mbandaka hier et aujourd'hui, Etudes Aequatoria-10, 1990).
 5. Hulstaert G., (Posthume), Vieux souvenirs de Boende, dans ce volume.
 6. Hulstaert G., (Posthume), Les débuts de la mission de Boteka, dans ce volume.
 7. Lufungula Lewono, Vieux souvenirs du R.P. Gustave Hulstaert (interview), Annales de l'I.S.P./Mbandaka (1936)5, 1-11.
 8. Ripoll J.P., Comprendre avec le coeur... (Interview), Annales d'Issoudun, décembre 1989, 385-387.
- 2.2. Rapports d'activités scientifiques 1952-1960

En tant que membre associé de l'IRSAC pendant les années 50, le Père Hulstaert a bénéficié des subsides de cette institution pour la réalisation de ses dictionnaires français-lomongo et lomongo-français. Il était donc tenu à donner des rapports semestriels et annuels. Nous publions ici les rapports annuels dans leur version française. Le père Hulstaert faisait chaque fois 2 rapports : français et flamand. La version flamande est généralement plus détaillée. Pour 1951 nous ne disposons que de la lettre du 10 juillet et le devis . Pour 1954 et 1957 nous n'avant que la version flamande. Pour 1958 nous ne disposons que des rapports semestriels.

x x x

Monsieur le Président de l'Institut pour la Recherche scientifique en Afrique centrale, 42, rue Montoyer, BRUXELLES

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que ayant achevé la première partie du dictionnaire Môngo pour laquelle votre institut m'a bienveillamment octroyé un subside en 1949, j'aimerais rentrer au Congo, compléter cet ouvrage en préparant la deuxième partie: Lomongo-Français.

Cette partie sera bien plus volumineuse que la première. Il comprendra des mots qui n'ont pas trouvé

place dans la première puisqu'ils n'ont pas d'équivalent en français (animaux, plantes, objets divers). Les mots seront illustrés par de nombreuses phrases prises des autochtones afin de délimiter le mieux possible le sens des vocables et leur emploi. En même temps diverses données sur la vie indigène y trouveront leur place à titre d'explications de certains mots.

Afin de mener à bien ce travail je me permets de vous adresser une demande de subside. Le devis ci-joint indique les dépenses prévues. Comme j'estime que ce travail prendra deux années entières, tout a été calculé dans cette perspective. Mes supérieurs comprenant l'importance de ce travail veulent bien me laisser la liberté et le temps de m'y consacrer pendant deux années si votre institut est du même avis.

Dans cet espoir, je me permets d'ajouter la demande de pouvoir travailler durant ces deux années aux frais de votre institut suivant l'esprit de ma lettre du 17 novembre 1949. Ce qui ajouterait au devis annexé la somme de 116.800 fr., calculée sur la base de 160 fr. par jour (taux actuel) X 730 jours. La remarque, ajoutée au devis, sur l'impossibilité de prévoir les changements futurs dans le coût de la vie, peut s'appliquer également ici.

Dans l'espoir que vous pourrez réserver à ma demande une suite favorable, pour laquelle je vous remercie d'avance, je vous prie, Monsieur le Président, d'agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

G. Hulstaert

B.P. n° 120. COQUILHATVILLE"

"DEVIS POUR LA PREPARATION D'UN DICTIONNAIRE DE LA
LANGUE DES MONGO. DEUXIEME PARTIE : LOMONGO-FRANCAIS

fiches : 5.000 à 150 fr. °/oo	750 Fr.
feuilles de papier pour MS. (évalué à 2500 pp.)	
7500 feuilles à 0,40 fr. pièce = 3.000	
5000 " " 0,20 fr. " = <u>1.000</u>	
	4.000
feuilles de papier-carbone : 1000 à 1 fr.	1.000
frais de dactylographie	25.000
illustrations	5.000
voyages de recherches à exécuter	
tickets personnels	25.948
tickets boy marié	<u>9.960</u>
	<u>35.908</u>
TOTAL	71.658

REMARQUES

1. - La grande majorité des fiches ayant déjà été acquise auparavant, il ne s'agit ici que d'un complément.
2. - Le MS (manuscrit) est évalué devoir comprendre entre 2000 et 2500 pages, il est prévu qu'il sera élaboré en deux étapes. D'abord une rédaction provisoire qui, dûment corrigée, sera dactylographiée définitivement en quatre exemplaires.

Le papier de la rédaction provisoire et celui de deux exemplaires de la rédaction définitive seront d'une qualité différente de celle des deux copies, à cause de la nécessité des corrections à l'encre.

3. - Les illustrations (photographies ou dessins selon les cas) serviront pour mieux désigner certains objets de la vie indigène pour lesquels il n'existe aucun terme exact en français et qui sont par ailleurs difficiles à décrire. Il ne s'agit ici que d'une estimation essentiellement approximative.
4. - Les sommes indiquées ont été établies sur la base des prix et tarifs actuels. Il est impossible de prévoir tant soit peu les proportions que prendra la hausse en cours.

Coquilhatville, 10 juillet 1951. G. Hulstaert."

~ ~ ~ ~ ~

"RAPPORT SUR L'ANNEE 1952

Pendant l'année écoulée la première partie du Dictionnaire LOMONGO est sorti de presse, dans la collection de la Commission de Linguistique Africaine du Ministère des Colonies. Un exemplaire a été envoyé à la Direction de Bruxelles et un autre à la Direction d'Afrique à Bukavu.

L'élaboration de la 2^e partie est en cours. La documentation rassemblée durant plus de 20 ans de séjour dans la région doit encore être complétée. L'année a été employée à ce travail, de concert avec la mise en ordre d'une quantité de données restées à l'état épars dans mes notes. Cette phase du travail n'est pas encore terminée. Il me reste une quantité importante de matériaux à revoir, à fichier, à vérifier, à comparer avec les données déjà or-

données, etc.

Au cours de ce travail, des doutes surgissent qui doivent être résolus. Des contradictions entre les données récentes et des notes antérieures imposent de nouveaux examens pour arriver à la vérité. A cette occasion, des mots encore inconnus apparaissent parfois, ou une nouvelle nuance se présente. Il me semble préférable de les inclure dans le dictionnaire. Car malgré le surcroît de travail et la prolongation du terme des recherches, on n'aime pas négliger ces apports qui peuvent être très utiles pour éclaircir ou circonscrire le sens d'un mot. Et plus on connaît un mot et ses emplois divers, plus s'accroît la chance de parvenir à sa compréhension exacte ce qui n'est guère difficile pour des termes concrets, mais qui est souvent fort ardu lorsqu'il s'agit des termes abstraits, abondants et nuancés dans cette langue.

La documentation non encore fichée contient surtout de nombreuses phrases saisies au vol pendant la conversation avec les autochtones, à l'occasion de palabres, ou simplement entendues des gens passant sur le chemin. D'autres sont puisées dans des lettres, des études, des devoirs, des articles de journaux. Enfin, une collection de proverbes dont la préparation pour la publication avait déjà été entamée, fournit une grande variété de données qu'il me paraît utile d'inclure dans le dictionnaire. J'ai donc continué simultanément la mise au point de ce recueil, ce qui autrement aurait demandé un travail double.

Le contrôle et la vérification sont absolument indispensables dans l'élaboration de tout dictionnaire où l'occasion d'erreurs est plus fréquente qu'ailleurs, tout spécialement quand il s'agit d'un travail dont il n'existe pas encore de précédent -- les dictionnaires publiés jusqu'ici de cette langue sont plutôt des vocabulaires plus ou moins étendus, qui ne peuvent apporter aucune aide puisque même les données qu'ils contiennent auraient, en tout état de cause, besoin d'un examen complet.

Mon travail a été interrompu pour remplacer d'urgence un confrère accidenté. Cet intérim a duré un mois et demi, mais durant les vacances, j'ai dû continuer à m'occuper des affaires courantes (particulièrement épineuses justement à cette époque...) jusqu'au retour du titulaire à la fin du mois d'août.

Pour compléter la documentation et mieux effectuer certaines vérifications j'ai entrepris des voyages à Bokuma, chez les Ekonda, deux à Flandria, deux à Boende, deux à Bokote. Les communications sont encore lentes dans cette contrée, ou presque tout doit encore être fait par bateau (à moins de posséder une voiture). Un voyage à Boende a cependant pu être effectué par avion. Le gain de temps a comme contre partie qu'on doit se priver de boy, les bateaux Otraco disposant rarement de places pour passagers indigènes voyageant seuls".

~ ~ ~ ~ ~

"RAPPORT SUR L'ANNEE 1953

Toute cette année a été occupée par l'activité exercée jusqu'ici et décrite dans les rapports précédents : fichier la documentation non encore triée; comparer des vocables synonymes ou paraissant tels; chercher de nouvelles données pour éclaircir des points restés douteux. Ce travail préliminaire est terminé. N'eut été le voyage d'octobre pour assister à Bukavu à la réunion de la Commission pour la Protection des indigènes, cette phase serait complètement terminée.

Comme je l'ai fait remarquer dans mon dernier rapport et comme j'ai eu l'honneur de le signaler à Monsieur le Président, tant de vive voix lors de son passage à Coquilhatville que par une lettre du 13 septembre dernier, le travail a été sousestimé, de sorte que ce ne sera que cette nouvelle année que la rédaction définitive pourra se faire, alors que les prévisions et mon acceptation par l'IRSAC comme chercheur subsidié se limitent aux années 1952 et 1953.

La préparation des dessins et des photographies pour les clichés n'a pas avancé durant le semestre écoulé; mais aussi bien le dessinateur que le Musée de Tervuren m'ont promis que le travail demandé serait prêt cette année commencée.

L'ajoute de nouveaux documents pour servir à l'étymologie systématique et qui avait été demandée par la Commission ministérielle de Linguistique africaine attend encore la mise au point d'une thèse pour l'université de Louvain présentée par un confrère qui veut bien me permettre de profiter de ses

recherches. Ceci m'évitera de longs travaux supplémentaires.

Comme voyages, il n'y a à signaler qu'un voyage à Boende; mais j'en prévois encore plus d'un à effectuer pendant cette année de rédaction définitive.

En dehors du travail proprement dit pour l'élaboration du Dictionnaire, j'ai contribué en tant que membre de la Commission ministérielle de Linguistique africaine à une enquête dialectologique (assez poussée : le premier questionnaire a été rempli, sous ma surveillance ou par moi-même, et envoyé pour trente dialectes Môngo) et à une enquête d'onomastique.

Les herbiers réunis pour obtenir la détermination des plantes par l'INEAC ont été remis à cette institut - et en partie au Jardin Botanique de Bruxelles. Les collections de poissons, d'insectes et d'oiseaux, faits dans le même but, avec la collaboration de confrères (les PP. Lootens et Michielsens) ont été envoyées au Musée de Tervuren.

Bamany le 9 janvier 1954

G. Hulstaert"

~ ~ ~ ~ ~

"VERSLAG OVER DE WERKZAAMHEDEN 1954

1. WOORDENBOEK. Er werden bij de 8000 fichen overgeklopt op ruim 4000 halve bladzijden. Dat bevat de letters A, B tot BOY Incl., F. K. S. T. Y. plus de werkwoorden van de letters L, M, N. Er werden 226 volledige werkdagen aan besteed.

De overige werkdagen werden gegeven aan lopende bezigheden van AEQUATORIA enz. (waarbij eenretret te Flandria), plus aan de volgende werken.

2. EVANGELIES. St. Mattheus en St. Jan werden in druk gegeven. De Handelingen werden vertaald en geklopt, zijn nu ter inzage bij abbe Nicolas Bawanganga.

3. SCHOOLBOEKEN. De drie delen van Bijbelgeschiedenis werden klaar gemaakt en indruk gegeven. Proeven van het grote deel zijn gedeeltelijk verbeterd.

4. WETENSCHAPPELIJKE werken. Rechtspraakfabels werden, met vertaling door P. De Rop, uitgegeven door de CAT. Tervuren. Eenafdruk met enkel lonkundo tekst is op komst voor de scholen.

PROVERBES DES MONGO werd in druk gegeven bij de C.A.T. Bevat ruim 2.000 spreekwoorden met vertaling

en uitleg, plusideologische lijst.
AU SUJET DE DEUX CARTES LINGUISTIQUES werd bij het
Kol. Instituut in druk gegeven en is reeds verschenen.
5. Commissie ter Bescherming van de inlanders heeft
geen reizen gevraagd, doch wel een tamelijke tijd
gevraagd voor het bestuderen van enkele hangende
kwesties en gevallen.

Bamanya 16 Januari 1955.

G. Hulstaert".

~ ~ ~ ~ ~

"RAPPORT SUR L'ACTIVITE DURANT L'ANNEE 1955

L'entièreté de l'année écoulée a été consacrée à la rédaction définitive du Dictionnaire Lomongo-Français, II^e partie. Ce travail est maintenant fort avancé. Le MS (manuscrit) est prêt en brouillon. Comme il a été dit dans le rapport précédent, il fallait prévoir des corrections, des ajoutes, des remaniements se présentant au cours du travail. C'est cette partie qui prendra le reste du temps de l'année qui vient de commencer. Cette correction-complétation prendra encore un certain temps - avant de présenter l'ouvrage à la Commission de Linguistique Africaine du Ministère des Colonies qui a alloué des crédits pour l'impression.

Cette impression a été prévue pour l'année 1956, et d'après les informations reçues de Belgique, les arrangements ont été pris pour que je puisse personnellement corriger sur place les épreuves durant mon congé réglementaire qui tombe précisément dans cette même année. Ainsi tout laisse prévoir que l'impression de cet ouvrage pourra être terminée l'année commencée.

Entretiens le Musée de Tervuren a continué de choisir les clichés dont j'aurai besoin pour l'illustration.

Des herbiers ont encore été constitués pour permettre la détermination de certaines plantes. D'autres plantes devront rester sans nom scientifique parce qu'il a été impossible de nous en procurer des herbiers, à cause de la raréfaction de ces espèces, dont certaines sont peut-être, même déjà éteintes dans cette région (l'abatage des forêts se pratique actuellement à un rythme accéléré pour l'établissement des paysannats indigènes).

De même des collections importantes ont été constituées encore cette année-ci, presque exclusivement dans le domaine des poissons. Une partie de ce matériel a été déterminée par les services du Musée de Tervuren. Nous espérons recevoir prochainement des compléments de déterminations. Ces données devront encore être incorporées dans le texte définitif.

L'avant-propos et l'introduction sont prêts en projet; la rédaction définitive étant - comme de droit - réservé pour après l'achèvement du travail entier.

Bamanya 4 février 1956.

G. Hulstaert".

~ ~ ~ ~ ~

"RAPPORT SUR L'ACTIVITE DURANT L'ANNEE 1956

Le début de l'année a été consacrée à l'achèvement du manuscrit du Dictionnaire Lomongo-Français, Deuxième Partie. Ce travail étant terminé en mai, je suis parti en congé réglementaire (retardé d'un mois pour me permettre l'achèvement des travaux en cours).

Pendant les premières semaines de mon séjour en Belgique il a été possible de prendre tous les arrangements avec l'imprimerie, comme il a été expliqué dans le rapport sur le premier semestre.

La question des illustrations a pris plus de temps. Plusieurs visites au Musée de Tervuren ont été faites pour déterminer les spécimens à photographier et arranger les questions de détail pratiques pour la photographie. A ce moment tout est terminé et en règle, mais cela a pris jusqu'au mois de décembre inclus. Les difficultés techniques ont été augmentées par la maladie du personnel spécialisé.

Entretemps la correction des épreuves est terminée fin décembre. Il ne reste qu'une révision générale à faire, et qu'à revoir les introductions, qui seront reprises, moyennant seulement de légères modifications, du volume premier : Français-Lomongo.

Les épreuves laissent prévoir que le dictionnaire, en sa deuxième partie, comprendra deux mille pages, format éditions C.A.T.-Musée de Tervuren. Aussi sera-t-il nécessaire de donner deux tomes au lieu d'un seul, comme c'est la règle générale jusqu'ici. Ce sera le plus important dictionnaire congolais publié jusqu'à ce jour.

Mon congé est prolongé par mes supérieurs, afin de me permettre non seulement de terminer les premières épreuves, mais également les deuxièmes, ce qui prendra encore plusieurs semaines parce que l'imprimerie doit remettre en ordre de marche ses monotypes spécialisés.

Les travaux de clichage pour les illustrations prendront eux aussi encore quelque temps. Le prolongement de mon congé me permettra de contrôler l'arrangement définitif des illustrations.

Ainsi cet ouvrage, pour lequel l'Irsac m'avait généreusement octroyé un subside, peut-être considéré comme terminé. Et la période pour laquelle j'avais été agréé comme chercheur associé de l'Institut est terminée avec cette année et le présent rapport. Mais je tiens encore à renouveler à l'Institut et à sa direction toute ma gratitude pour l'assistance bienveillamment accordée.

Borgerhout, 9 janvier 1957

G. Hulstaert".

~ ~ ~ ~ ~

"VERSLAG OVER DE WERKZAAMHEDEN 1956/57

1. De eerste maanden van 1955 werden gans in beslag genomen door het persklaar maken der laatste bladzijden van het HS. Dictionnaire Lomongo-Français, ± 2000 bladzijden druk. Alsook de laatste hand leggen aan de vertaling der evangeliën van St Markus en St Lukas. De teksten van beide HS werden meegenomen naar België.

2. Onder het verlof werden de 4 **EVANGELIES** plus **HANDELINGEN** gedrukt. Woordenboek II Lomongo-Français werd in Druk gegeven en alle proeven tweemaal volledig verbeterd. Verder werd begonnen met drukken van **PROVERBES MONGO** en de eerste proeven ervan verbeterd.

3. Na terugkeer in de tweede helft van 1957 werd een tweede proeve van **PROVERBES** verbeterd.

Een verzameling **NSAKO** die in materiaal tamelijk vergereed lag werd dan verder afgewerkt om drukkbaar te krijgen. Het grootste deel van dit werk is afgeraakt en in de dactylografie. Een deel moet nog verder afgewerkt worden, doch daarom moet gewacht op regelingen in België met de uitgevers.

4. Gewone redactie en administr. van **Aequatoria** werd terug opgenomen. Bracht méér werk dan anders mee,

omdat sommige zaken achterstal hadden geleden en boeken nagezien moesten worden. Ook was er op een ogenblik gebrek aan stof hetgeen een bijzonder inspanning vraagt van de redactie.

5. De godsdienstige week van Bukavu vroeg weinig werk; het was enkel kwestie van erheen te reizen. De zitting van Commissie tot bescherming der inlanders bracht echter wat werk mee, daar een paar kwesties moesten ingeleid worden, hetgeen een studie en een opstelling meebracht.

Bamanya 20 Januari 1958

G. Hulstaert".

~ ~ ~ ~ ~

"RAPPORT SUR L'ACTIVITE DURANT LE PREMIER SEMESTRE
1958

Le semestre écoulé est le premier consacré à des recherches pour lesquelles un subside a été alloué en vue de l'élaboration d'une Grammaire scientifique du Lomongo. Cette grammaire fait suite au Dictionnaire rédigé auparavant avec un subside de l'Institut. Au point de vue grammatical, le dernier ouvrage a paru il y a 20 ans : une grammaire pratique en flamand, elle-même précédée par deux plus petites grammaires également pratiques l'une en anglais l'autre en français.

Ce premier semestre a été consacré aux activités suivantes :

1. - mise en ordre et classement des notes, renseignements, données de diverses natures recueillies durant de nombreuses années et dont une partie seulement était fichée;
2. - révision de la documentation fichée pour la mettre en accord avec les derniers progrès de la linguistique descriptive;
3. - contrôle de certaines données;
4. - recherches pour compléter la documentation insuffisante pour plus d'une matière;
5. - essai de rédaction provisoire de certaines parties afin de pouvoir en soumettre la forme à des spécialistes et recevoir leurs conseils (et ici je dois mentionner l'aide que ne cesse de me donner le Prof. Meeussen);
6. - consultation de certains ouvrages de base sur les questions grammaticales; étude approfondie

de grammaires bantoues déjà publiées et dont la comparaison est utile pour ma propre rédaction; etc.

Quelques-uns des points énumérés devront continuer d'être repris au fur et à mesure de la poursuite du travail. La rédaction fait mieux apparaître les lacunes, les points douteux, les erreurs probables d'annotation ou d'interprétation. De la sorte, tout au long de l'élaboration de la grammaire, il restera nécessaire de compléter la documentation et de la vérifier constamment, voire de soumettre certains points à de nouvelles recherches.

Comme les lacunes et les doutes se présentent plus sûrement pendant le travail de rédaction, nous avons préféré commencer l'élaboration provisoire avant d'avoir terminé toutes les recherches. Les deux faces du travail sont donc traitées de pair. Nous estimons cette façon de travailler la plus fructueuse et la plus sûre.

Bamanya 4 juillet 1958

G. Hulstaert".

~ ~ ~ ~ ~

"RAPPORT SUR L'ACTIVITÉ DURANT LE SECOND TRIMESTRE 1958

Durant le semestre écoulé, le travail commencé au premier semestre de l'année écoulé a été poursuivi. Cette activité a été détaillée dans le rapport précédent couvrant le premier semestre et dont j'annexe copie à toute fin utile.

Cependant la majeure partie du temps a été donnée au travail décrit au numéro 5 du rapport précédent. Bien que les autres activités (de recherche surtout) n'aient pas été interrompues, je me suis surtout adonné à la rédaction du texte.

Cette première forme de rédaction devra être retouchée et sans doute refaite entièrement pour certaines parties. Mais d'autres parties peuvent être considérées comme définitives ne nécessitant que quelques corrections ou adjonctions secondaires. C'est qu'elles donnent satisfaction au point où en sont les travaux actuellement.

Ont été ainsi rédigées, en bonne partie d'une façon définitive comme je viens de le dire, la majeure partie de la Morphologie, et une partie de

la Phonologie. Une nouvelle rédaction est dès à présent prévue pour certaines sections qui appellent une refonte totale, apparue nécessaire au fur et à mesure de l'avancement des travaux.

Certaines sections de la Phonologie et une section importante de la Morphologie nécessiteront des recherches supplémentaires dans l'année nouvelle. Il s'agit, pour la première, de l'accent d'intensité et de la durée des sons; pour la deuxième de certains éléments structurels du verbe.

Cela explique ce qui a été dit dans le rapport précédent au sujet des lacunes et des points douteux dont plusieurs ont pu être comblées ou élucidés avec les progrès de la rédaction provisoire.

Un voyage a été entrepris dans la région de Banskoso-Bokakata-Befale-Boende-Bokela. Ce voyage permis de contrôler certaines données, de rectifier certaines erreurs, de combler quelques lacunes dans la documentation et surtout de compléter la documentation au point de vue dialectologique.

Pour terminer, je me permets de signaler la parution malheureusement retardée pour des raisons techniques étrangères à l'auteur et aux éditeurs du Dictionnaire Lomongo-Français en deux tomes de 1950 pp. ensemble et pour lequel un subside avait été alloué par l'Institut.

Bamanya 4 janvier 1959.

G. Hulstaert".

~ ~ ~ ~ ~

"RAPPORT SUR L'ACTIVITE DURANT L'ANNEE 1959

Pendant l'année écoulée la rédaction de la Morphologie du Lomongo a été achevée et dactylographiée. La rédaction provisoire de cette partie ainsi que de la première partie consacrée à la Phonologie ont été revues en entier, considérablement augmentées et sérieusement remaniées à plusieurs endroits. Le chapitre sur la quantité a été achevé et dactylographié également.

Ces deux parties peuvent donc être considérées comme terminées entièrement, à l'exception du chapitre à consacrer à l'accent dynamique. Car sur ce point extrêmement difficile, les recherches ne sont pas encore terminées, bien qu'elles aient fait un progrès certain pendant les derniers mois. Dès que les résultats définitifs auront été obtenus, et ils sont es-

escomptés pour le premier semestre de la nouvelle année - la rédaction sera entreprise, de sorte qu'alors la première partie pourra être présentée à la Commission de Linguistique Africaine pour la publication, même avant l'achèvement de l'ouvrage entier (cf. rapport précédent, al.5).

Un chapitre supplémentaire a été ajouté à la deuxième partie afin de permettre la description de plusieurs phénomènes importants qui ne trouveraient pas leur place dans la grammaire. Il s'agit des grandes catégories morphologiques en général, parmi lesquelles les classes et le nombre occupent la place principale.

La rédaction de la troisième partie, consacrée à la syntaxe, a été entamée. Le premier chapitre, sur les procédés syntaxiques, a été achevé en première rédaction. L'étude des groupes de mots n'a été qu'entamée; elle s'annonce plus longue et plus difficile qu'on ne l'avait cru à première vue. Il y a là, entre autres choses, non seulement une abondance de matières, mais aussi de nombreux problèmes méthodologiques. De la sorte il est à prévoir que la rédaction de ce chapitre prendra de longues semaines. Déjà rien que la rédaction de deux sortes de groupes du substantif a demandé plusieurs semaines de travail.

Un seul court voyage a été entrepris, chez les Bofiji et à Bikoro.

Bamanya le 31 décembre 1959

G. Hulstaert".

~ ~ ~ ~ ~

"RAPPORT SUR L'ACTIVITE DURANT L'ANNEE 1960

Cette année était consacrée à la rédaction de la syntaxe, troisième partie de la grammaire Môngo. Cette partie s'est avérée non seulement la plus difficile, comme il a été noté dans le rapport précédent, mais encore la plus volumineuse. Elle n'a pu être achevée dans le courant de l'année qui lui était destinée.

Outre la difficulté de la matière en elle-même, plusieurs semaines ont été soustraites au travail de rédaction, en février pour assister au séminaire de l'institut à Lwiro, en décembre pour le séminaire d'anthropologie sociale de l'Institut International Africain à Salisbury, où j'avais été invité.

Pour le reste, la rédaction a avancé d'une

manière satisfaisante, malgré certaines difficultés inhérentes à la méthodologie. L'absence de syntaxes des langues bantoues m'a privé de modèles qui auraient facilité la besogne. Il y a bien les syntaxes très bien faites de Meeussen (Luba) et De Rop (Môngo), mais elles ne couvrent qu'une partie des documents dont je dispose pour le Môngo et, pour la première, il y a des différences importantes dans les phénomènes, ce qui impose une approche différente.

Dans le semestre écoulé, le chapitre volumineux des groupes de mots a pu être achevé, et plusieurs autres moins étoffés également.

Ainsi, à la fin de cette année, les chapitres suivants sont prêts :

- I. Procédés syntaxiques
- II. Les groupes de mots, divisés en diverses sections
- III. La proposition
- IV. La proposition amplifiée
- V. La proposition relative
- VI. La proposition conjonctionnelle
- VII. La proposition subordonnée sans conjonction

Restent à faire les chapitres sur les séquences de propositions, sur les complexes de propositions et sur la phrase. Les premiers mois de la nouvelle année y seront consacrés.

Entretemps la première partie, Phonologie, qui est la plus courte (environ 250 pages dactylographiées avec espace) a été envoyée à Tervuren, dans l'espoir que le Musée pourra entreprendre la publication.

Il est prévu que chacun des trois volumes contiendra un index alphabétique des matières les plus importantes.

Les cartes seront ajoutées au premier volume; mais elles ne sont pas encore dessinées.

Bamanya 1 janvier 1961

G. Hulstaert"

2.3. Correspondance

La correspondance serait indéniablement une source importante d'autobiographie. Mais le Père Hulstaert n'a conservé que sa correspondance scientifique, et cela à partir de 1936-37. Celles avec Tempels et Kagame ont déjà été publiées (la première in ex-

extenso, et la seconde en résumé) :

- Fr. Bontinck, Aux origines de la philosophie ban-toue. La correspondance Tempels-Hulstaert (1944-48) F.T.C., Kinshasa, 1985, 209 p.;
- H. Vinck, Correspondance Kagame-Hulstaert, Annales Aequatoria 5(1984)178, 6(1985)177-187, 7(1986)332-333
- H. Vinck, La correspondance scientifique de Gustave Hulstaert, Annales Aequatoria 9(1988)269-276.

Jusqu'en 1960, Hulstaert suit de près tous les événements du monde colonial qu'il commente abondamment dans sa correspondance. Il y traite tous les problèmes théoriques et pratiques liés à la colonisation. Nous y trouvons ainsi une chronique vivante de cette époque.

Les 7 lettres choisies ici veulent illustrer les 7 principaux thèmes qui ont dominé la pensée et l'action du Père Gustaaf. En effet, les années 40 sont caractérisées par le problème de l'unification du Lomongo et de son maintien contre le lingala (lettre 1). Le conflit entre le Délégué Apostolique, Mgr Dellepiane, et Aequatoria (1941-45) offre l'occasion de s'exprimer sur la liberté d'expression dans l'Eglise et sa nécessité pour la recherche scientifique (lettre 2). L'après-guerre annonce l'émancipation des Congolais devant une colonisation toujours vigoureuse. Il s'exprime clairement, dans une lettre au président de l'Association des Colons, à propos des méfaits du système et de leurs conséquences (lettre 3). La "dénatalité môngo" au début des années 40 constituera l'objet d'une campagne de presse et d'une action systématique. Une lettre à un homme de terrain évoque les causes et les solutions y afférentes (lettre 4). "Indigénisme" ou assimilation ? devant l'alternative imposée par l'époque, le choix du missionnaire est clair : respect conséquent de la culture et de la langue des peuples. Il s'exprime vivement dans une lettre au célèbre missiologue des années 70, alors au début de sa "carrière" (lettre 5). A l'éminence grise de la colonie et membre du conseil colonial, il dénonce les pratiques de la colonisation : travaux obligatoires, appropriation des terres par l'Etat et les entorses à la tradition par le paysannat indigène (lettre 6). Finalement nous laissons le Père Gustaaf raconter lui-même comment il s'est installé définitivement à Bamanya en 1951 (lettre 7).

Il est sûr que ces quelques textes ne restituent pastoutesles nuances de sa pensée, mais il est vrai qu'ils ne letrahissentpas non plus. Il serait aussi ardu de vouloir le suivre dans l'évolution de sa pensée ou parfois s'entremêlent contradictions, inconséquences et paradoxes.

LETTRE 1 : A l'Abbé Médard Bokula : Bokuma 25-2-1941. Le Père Hulstaert avait demandé à Mgr E. De Boeck des informations concernant les peuples de la Ngiri. Monseigneur a demandé à l'Abbé Bokula de répondre au Père Gustaaf. L'Abbé le fait en lingala (Arch. Aeq. Ling. Et. 1). Cela provoque une réaction de Hulstaert qui y trouve une occasion pour exposer ses idées sur le lingala "amélioré" et le lomongo comme langue authentique qui pourrait jouer le rôle pris maintenant par le lingala. Cette lettre se situe dans la polémique avec Mgr De Boeck et les Scheutistes de Lisala (Voir les articles dans Aequatoria 1940 et 1941). L'Abbé Médard Bokula, né en 1910, ordonné prêtre en 1938, est mort à Lisala à la fin de 1982.

Bokuma, le 25 février 1941.

"Cher Monsieur l'Abbé Médard Bokula,

Je vous remercie beaucoup pour votre gentille lettre et pour tous les renseignements et documents qu'elle contient au sujet des populations de la Ngiri. Je vous suis très reconnaissant de ce que vous avez bien voulu sacrifier vos loisirs pour me rendre ce service en toute charité fraternelle.

J'ai lu votre lettre, mais j'ai employé mon dictionnaire. Je connais assez le lingala pour écrire et discuter à son sujet; je comprends sans difficulté le lingala véhiculaire, je connais le lingala que vous employez dans votre vicariat seulement dans les livres. Ce qui veut dire qu'il n'est pas toujours facile de comprendre ce que vous écrivez, et certainement pas pour moi qui n'ai pas l'habitude de ce lingala (nous ne le parlons pas ici; et celui qu'on parle ne l'est que pour les Blancs; moi-même je n'en ai eu besoin pas dix fois, en 15 ans de Congo). Votre évêque d'ailleurs ne saisit pas bien un passage, me dit-il. Je suis très convaincu qu'il est pour un Européen presque impossible de connaître à fond une langue

congolaise quoiqu'avec un peu de bonne volonté et surtout avec une préparation spéciale on puisse arriver à la posséder très suffisamment. Vous ne serez donc pas étonné que je vous réponde en français.

Je ne me rappelle pas avoir écrit quelque part que je ne veux pas du nom Bangala. Un nom est un nom. Bangala ne paraît pas être un vrai nom de tribu. Mais n'importe. Ce que je dis, c'est que c'est un nom très équivoque, employé dans des sens très variés, et par conséquent regrettable, parce que donnant lieu à de nombreux malentendus. Il vaudrait mieux le laisser tomber, ou bien le définir une fois pour toutes et s'en tenir à la définition.

Quant aux tribus de la Ngiri, elles-mêmes disent qu'elles ne sont pas Bangala. Pour moi, Bangala est le nom des Balolo-Môngo riverains du Grand Fleuve dans la région des "Mongala", ce qu'en nkundo nous nommons "bongala", avec B comme généralement.

Vous parlez de parenté entre les Ngiri et les Bangala sens-stricto. Vous citez leurs migrations, etc. Les migrations ne prouvent pas en linguistique. Tout au plus peuvent-elles confirmer une conclusion. Laissons-les donc de côté.

La parenté linguistique entre Bangala et Ngiri est indéniable. Et je ne l'ai jamais niée ! Au contraire, j'insiste sur cette parenté; mais j'ajoute que dans ce cas, il faut y ajouter aussi les dialectes môngo. Si on refuse de voir la parenté entre lomôngo et lingala-libinja etc., on doit nier aussi la parenté entre lingala et lingiri (j'emploierai ce nom pour la commodité). Et dans la Ngiri on doit faire des distinctions. P.ex. les Baloi sont intermédiaires entre les soi-disant Bangala et les Ngiri. A ces soi-disant Bangala, surtout Boloki, on rattachera les Elaku, les Ngala et les Bobangi. Puis viennent les Balci. Puis je range les Ntombe-Nkole, Imoma, Mpongo, de notre région, avec les Ngiri puis viennent d'autres dialectes Nkundó. Linguistiquement il n'y a pas à sortir du dilemme : ou admettre la parenté lingala-libinja-baloi-môngo, ou nier la parenté entre lingala et libinja et les autres dialectes de la Ngiri.

Les différences entre les divers dialectes de la Ngiri ne doivent pas empêcher l'unification entre eux, ni avec le lomôngo. J'ajoute que ces

dialectes sont plus rapprochés du lomongo, surtout dans certains dialectes que du lingala. J'ai pris assez bien de notes sur les dialectes de la Ngiri.

Vous voyez, Cher Monsieur l'Abbé, que je ne suis pas contre l'unification linguistique. Au contraire, je suis un partisan convaincu. Et si je suis en discussion avec certains missionnaires de votre vicariat ou d'autres, c'est précisément parce que je défends le point de vue de l'unification. Mais je vais plus loin que ceux de l'autre partie et sur une autre base. Ainsi je n'admets pas qu'on enseigne dans une langue absolument étrangère. Ainsi je n'admets pas le point de vue du lingala chez les Ngombe, Budza, Ngwandi, etc. Tout cela est trop dangereux; c'est la germe de révolutions nationalistes. L'histoire de l'Europe est pleine d'enseignements à ce sujet. Nous, Blancs, avons tellement de puissance et les Noirs sont tellement friands de nous imiter, que nous pensons pouvoir tout nous permettre. Je pense que nous nous trompons. La réaction viendra inévitablement un jour. Et alors nous risquons beaucoup : nous ne serons peut-être plus de cette vie, mais nos successeurs dans l'apostolat en seront sans doute les premières victimes. C'est toujours l'Eglise qui reçoit les plus durs coups. Et ici elle les recevra certainement. Ne nous leurrons pas du dévouement présent des indigènes et de la foi de nos chrétiens. Plus l'influence de l'Eglise est forte et plus grand est le danger qu'elle courra le jour de la réaction. Nous serons rendus responsables de tous les maux. Et je dois avouer que nous portons une lourde responsabilité et que nous sommes pour beaucoup dans les situations qui exciteront la réaction indigène. Nous aurons mérité le châtement par notre aveuglement, par notre méconnaissance de la nature profonde des sociétés congolaises. Mais ceci est un peu une digression pour montrer qu'il y a une limite à l'unification. Mais dans l'unification rationnelle, basée sur la science, je vais aussi loin que possible. Donc les Bangala et les Ngiri peuvent s'unir aux Môngo. Et par conséquent, si les Ngombe peuvent employer le lingala, ils peuvent aussi employer le lomongo. Ceci est une conséquence logique, non de ma thèse, mais de celle des adversaires. C'est une espèce d'argumentum ex absurdo.

Des changements de dialectes entre villages et

tribus limitrophes que vous citez, sont intéressants. Cela est arrivé partout, et arrivera toujours encore. Comme d'ailleurs aussi des changements de la langue de génération à génération. Tout cela est naturel et sans conséquences. Cela a toujours eu lieu aussi en Europe. Mais c'est tout différent quand une peuple entier, une tribu entière doit faire le bond brusquement, et surtout : quand à côté de sa langue dans laquelle meut sa vie ordinaire, spontanée, il doit prendre une seconde langue dans laquelle la nouvelle civilisation (et religion, souvent) lui sont communiqués. D'où : double langue, double mentalité non unifiée; d'où : dualité spirituelle, manque d'unité d'idées, de sentiments, manque de synthèse : source de tous les bouleversements européens modernes, source de toutes les hérésies modernes, sources de toutes les misères modernes qui font de l'Europe une barbarie pire que celle dans laquelle furent trouvés les Noirs du Congo par les premiers Blancs...

Vous ai-je exprimé assez clairement mon idée ? Il n'y a pas de plus chaud partisan de l'unification, mais dans la logique, dans la raison, dans la Nature. L'antinaturel est un volcan social ! J'en ai une peur terrible, cher Monsieur l'Abbé, pour les âmes et pour l'avenir de l'Eglise en Afrique. Rien de tel que la grâce prenant racine solide dans la nature et l'élevant sans la forcer, la purifiant sans la détruire. Je pense que c'est cela que veut le bon Dieu. Il n'aime pas plus que nous qu'on détruise son beau travail!!

Et maintenant, après avoir clarifié ma position et vous expliqué mieux ma pensée que vous semblez avoir mal saisie, d'après ce que je lis dans votre lettre, je voudrais abuser un peu de votre bienveillance pour demander quelques explications supplémentaires sur les langues de la Ngiri. Qu'est-ce que vous entendez par les Mbonzi, et par les Likila ? Si vous pouviez me donner une petite carte indiquant les grands dialectes de la Ngiri, je vous serais très reconnaissant. Pour moi il y a là les dialectes suivants (grands idiomes) : Balobo, Baloi, Libinja (d'après notre orthographe), Buburu (se rattachant aux Baloi) comme les Mampoko et les Bangala), Makutu, Banganji (comprenant les Lobala, Tanda, Likoka, Bomboli, Motuba), les Ewaku-Kutu-Bojaba, les Jando-Bamwe-Monya.

Vous voyez que je ne tiens pas compte des petites

différences et que je réduis même les dialectes. Mais pour une comparaison, il est préférable de les séparer comme vous avez fait dans vos listes. Ceci est même nécessaire pour se faire une idée assez exacte sur l'état linguistique d'une région. Je vous prie donc de continuer de classer les dialectes comme vous avez fait dans vos listes. Car je veux espérer que vous m'enverrez encore quelques notes sur ces parlars. J'aimerais surtout avoir des notes sur la formation du négatif dans la conjugaison, d'après les dialectes, sur quelques autres formes verbales (impératif, présent parfait p.ex. asili, les temps dans une même forme, rapproché et éloigné p.ex., formation des causatif, relatif, applicatif : p.ex. tinda, tindela; réciprocatif, passif) sur les démonstratifs, les noms de nombre; quelques substantifs (singulier et pluriel) comme : feuille, chemin, rivière, oiseau, oeuf, homme (vir, maritus), femme (mulier, uxor), soeur, frère aîné et cadet, nez, main, doigt, pied, ongle, cheveux, poil, poitrine, tête, entrailles, ventre, épaule, dos, guerre, lune, étoile, soleil, jour, nuit, feu, poule, poisson, chose, maison, toit, palmier, loin, beaucoup, travailler, manger, dormir, aller, aujourd'hui, hier-demain, parler, se battre, plus, si possible, quelques phrases courtes : ils ont coupé deux fois aujourd'hui : nous irons demain à la rivière; je travaillerai ce soir; où vas-tu ? il est là; où est cet homme ? donne-moi du tabac (ou de l'eau) que je fume (boive); es-tu venu tout seul ? leurs enfants ne sont pas bons; mon champ est près de la forêt; mes enfants sont déjà grands; etc. Je donne ici surtout des mots et des phrases un peu typiques.

Pour vous montrer, cher Monsieur l'Abbé, que le lomóngo n'est pas si différent des dialectes de la Ngiri, voici la liste des mots que vous m'avez envoyée. Je prends les mots en lingala, avec le n° d'ordre de votre liste, et j'ajoute les mots Móngo :

1. likongó, lance, likongá ou likongó d'après les dialectes.
2. motóndó ? toit ? botóndó = poutre du toit; dans mes notes de la Ngiri j'ai marqué souvent : motóndó, ou mutóndó.
3. likémba, banane : linkondo
4. moeté, arbre; j'écris mweté; nkundo : boté ou

- botámbá
5. bokiló, beau-père, bokiló
 6. mombuma, fruit, lomuma, pl. mmuma
 7. mwasi, épouse, waji ou walí (j = dz ou dj)
 8. ebelo, cuisse, sfelo (f bilabial)
 9. ndzoku, éléphant, njoku
 10. mondóngó, sp. poivre, bondóngó
 11. nyóka, serpent, njwá ou njóó
 12. likoló, en haut, likó (rarement lokoló)
 13. lúka, pagayer, lúka (je ne marque que la syllabe radicale!)
 14. sepéla, se rejouir, salángané
 15. polo, pourrir, fonda, pondo, fola selon les dialectes
 16. bóta, engendrer, bóta
 17. lelá, pleurer, lelá
 18. sáké, rire, sské ou sské selon les dialectes
 19. bête, frapper, kúnda, fomá; bête est moderne dans ce sens, il n'est ancien que dans la technique de la poterie
 20. sómba, acheter, sómba
 21. pése, donner kaá ou páá, fáá
 22. láta, s'habiller, lóta, certaines dialectes aussi láta
 23. melé, boire, melá
 24. tobolo, ? écorcher, tobólá ou toólá
 25. luká, chercher, asá ou luká, selon les dialectes
 26. tóma, tinda, envoyer, tóma = envoyer, commander
tsinda = envoyer (pas commander)

Vous voyez, Cher Monsieur l'Abbé, qu'il y a peu de différences ! J'espère vous lire bientôt ! Je vous remercie beaucoup pour votre aimabilité. Saluez bien le P. Edouard. In unione precum in C.J.tt.

~ ~ ~ ~ ~

LETTRE 2 : A W. Schmidt, le 9-3-1946

Quand les péripéties de la confrontation entre Aequatoria (G. Hulstaert) et la Délégation Apostolique (Mgr Dellepiane) s'étaient apaisées, le Père Hulstaert était bien fatigué et en désarroi. Il cherche la confirmation de ses thèses et de son attitude. Il s'adresse alors à celui qui était certainement le coryphée des ethnologues missionnaires, le Père Wilhelm Schmidt (1868-1954), fondateur et rédacteur en chef d'Anthropos. Il explique comment Aequatoria,

revue de missiologie à l'origine, a évolué en une revue de linguistique et d'ethnologie aussi neutre que possible. Pour le contexte général de ses événements, lire H. Vinck, Zaire-Afrique, 212, 1987, 79-102.

AQUATORIA
COQUILHATVILLE
Congo Belge

9/3/46
Au Très Révérend Père W. Schmidt,
Rédacteur de l'ANTHROPOS
DOSIEUX FROIDEVILLE
(Fribourg) SUISSE

Très Révérend Père,

Je prends la respectueuse liberté d'ajouter, à la lettre rédactionnelle que voici, un mot plutôt personnel.

D'abord vous pourriez peut-être, si vous en avez le temps, me donner un petit conseil. Depuis de très longues années vous avez accumulé une grande expérience dans la rédaction de revue scientifique. Vous savez que depuis avant la guerre, nous avons lancé une petite revue anthropologique. Notre but était surtout de faire oeuvre pratique pour les missionnaires et administrateurs coloniaux afin qu'ils puissent mieux connaître l'indigène et ainsi faire plus de bien.

Nous nous sommes vite aperçus que la missiologie devait être exclue de nos pages : toutes les questions pratiques sont résolues d'office par la Délégation Apostolique. Et si une solution n'est pas intervenue, on ne reconnaît jamais à de simples missionnaires le droit de discuter de ces questions. Lorsque nous fondions notre revue, nous pensions encore que aussi longtemps que les autorités n'avaient pas tranché une affaire, on pouvait la discuter librement. Maintenant nous savons mieux.

Nous avons encore des questions pratiques : p.ex. faire comprendre aux Blancs comment ils se trompaient souvent gravement au sujet des indigènes; comment ceux-ci étaient souvent mal et injustement jugés et condamnés par l'opinion européenne; comment un certain nombre d'institutions, de lois, etc. des primitifs sont bonnes, voire pourraient servir d'exemple en Europe, comment il est dangereux de bouleverser et de détruire sans construire; etc. Enfin, nous vou-

vouliions sur la base de données scientifiques défendre l'adaptation et le droit des communautés indigènes. Nous pensions que les documents de la Congrégation de la Propagation de la Foi préconisaient la même attitude d'adaptation et de charité dans le jugement sur les primitifs ou autres peuples à évangéliser. Nous voyons maintenant que nous avons fait erreur. Déjà en 1940, dans une discussion dans Aequatoria, Mgr De Boeck affirmait son opinion que les textes du St Siège ne valaient que pour les peuples civilisés, ou indépendants; nullement pour les peuples coloniaux ou primitifs (1). Cette opinion d'un évêque ne fut pas contredite par la Délégation Apostolique, mais nous pensions à ce moment que la Délégation ne se mêlait pas de ces discussions missiologiques. Nous avons expérimenté plus tard que la Délégation tient la même théorie, bien qu'elle ne l'exprime jamais nettement. Elle se tient dans le vague, comme aussi au Congrès de Madras, le Délégué Apostolique des Indes. La correspondance de la Délégation laisse cependant l'impression très forte qu'elle favorise l'opinion assimilatrice européenisante et est opposée à l'école adaptionniste. La Délégation suit maintenant Mgr l'Ordinaire d'Elisabethville qui est tout opposé à tout indigénisme et pour qui il n'y a de salut que dans la civilisation européenne.

Cependant, la Délégation ne sort pas des généralités; elle condamne mais ne donne jamais une directive positive dans ces questions. Elle dit : il est erroné de dire ceci ou cela. Elle ne dit pas : il faut admettre telle ou telle théorie. C'est-à-dire que Mgr d'E-ville attaquant l'une l'autre personne qui préconise l'indigénisme, ou qui attaque l'euro-péanisme, ou ainsi Mgr d'E-ville attaquait M. Possoz, pour ses théories (je suis loin de dire qu'elles sont toutes exactes!!) et la Délégation attaquait aussi. Mgr d'E-ville attaquait notre revue à cause de notre attitude générale favorable aux indigènes dans laquelle cet Ordinaire voit un danger pour l'Eglise (de mauvaises langues disent : danger surtout pour notre patrie et pour le gros capital, mais je ne les crois pas facilement). Cette attaque était suivie immédiatement d'une attaque par la Délégation, allant jusqu'à la suspension et à de graves accusations contre la revue et surtout contre son directeur (moi-même

jugé incompétent pour continuer à être rédacteur en chef). Le conseil de rédaction et mon évêque n'ont pas donné suite à l'injonction (seulement verbale de la Délégation de nommer un autre rédacteur).

Un missionnaire O.F.M. (2) a édité un ouvrage dans lequel il essaye de constituer le système philosophique des Bantous. Comme je l'avais prévu, ce livre fut immédiatement attaqué avec violence par l'évêque d'Elisabethville, comme pervers et pervertissant etc. Evidemment, si la thèse de l'auteur est vraie, les indigènes sont moins bêtes, et sauvages, et ce livre présente les noirs comme moins laids, mauvais, stupides, etc. qu'il n'est utile pour l'exploitation coloniale ou pour la propagande missionnaire telle que d'aucuns la comprennent, basée sur des motifs sociaux même non conformes à la réalité. Par conséquent il était certain d'avance qu'il serait l'objet d'une attaque violente de la part de l'évêque d'E-ville comme livre pervers et pervertissant. Et la Délégation, à nouveau, suivait le Grand Inquisiteur du Congo. Le livre est sous examen. Mais déjà la Délégation nous a écrit nous "conseillant" de nous abstenir de parler de cette Philosophie Bantoue, à moins que la rédaction ne se soit aperçue des erreurs et ne veuille les rectifier (3). Ce à quoi la rédaction ne va évidemment pas s'aventurer, puisqu'elle a été jugée incompétente, puis qu'elle est suspectée pas tout à fait d'hérésie mais presque, c'est à dire : accusée d'idées erronées en missiologie et en ethnologie, (car la Délégation juge aussi des compétences ethnologique) puisqu'elle a laissé imprimer des sentences contraires à l'orthodoxie et qu'elle a été forcée de rectifier. En somme : parler de la "Philosophie Bantoue" uniquement pour rectifier les erreurs théologiques et philosophiques y contenues est nous exposer fatalement à être condamnés et sans doute à l'abolition définitive de Aequatoria si même des évêques ne sont pas capables de juger de la doctrine orthodoxe en ces matières (l'exemple de l'article de l'Abbé Kagame sur le Roi du Rwanda est une preuve péremptoire), article condamné malgré l'approbation de deux évêques, de professeurs de grand séminaire, etc...), alors comment un simple prêtre déjà suspect et déjà déclaré incompétent pourrait-il échapper à la condamnation définitive ? Il n'y a là donc qu'une seule

issue : renvoyer à l'éditeur l'exemplaire de récession et se taire sur l'ouvrage. Au Congo de nombreux lecteurs comprendront très bien l'origine et la signification de ce silence. Mgr d'E-ville est trop bien connu dans la Colonie. Récemment une haute personnalité du monde colonial, compétente en droit indigène, me disait : en parlant de certaines interprétations en questions indigènes : "mes idées sont certainement justes puisque Mgr de Hemptinne y est opposé".

Cet exposé est peut-être un peu trop long. Mais il vous aidera à comprendre pourquoi notre revue a été obligée d'évoluer de plus en plus vers la science spéculative, comme Anthropos (si licet parva comparare magnis). Et encore devons-nous rester sur nos gardes, car à la moindre incartade nous courons le danger d'une bombe atomique.

Tous les contacts que nous avons eus avec la Délégation nous laissent bien l'impression que si, théoriquement elle ne sousestime pas l'ethnologie etc., elle n'en est guère enthousiaste.

Ainsi : "Les Apôtres et les Pères de l'Eglise(...) n'ont pas perdu leur temps à étudier psychologiquement et ethnologiquement les vices et les turpitudes de ces sociétés" (4) de leur temps. N.B. turpitudes terme souvent employé dans pareils documents pour indiquer des institutions indigènes, païennes; à lire certains textes de certaines autorités ecclésiastiques on a l'impression que tout est condamnable en bloc. "Je ne sousestime pas l'ethnologie et tant d'autres sciences; il faut en faire pour autant que nécessaire"(5). Nous comprenons : pas plus que nécessaire et le moins possible. Notez que cette théorie a été défendue par plus d'une autorité religieuse au Congo. Citation : "Nous n'avons eu que des déboires avec tous les pères qui se sont occupés d'ethnographie ou de linguistique". Une autre partie des supérieurs est favorable aux études et à l'indigénisme; mais c'est la partie la moins "vocable" comme disent les Anglais.

Un autre texte : "j'entends souvent des critiques et des appréciations défavorables au sujet de certaines théories et de certaines tendances qui se manifestent chez certains missionnaires, surtout de l'Equateur, au sujet d'indigénisme et d'affaires indigènes".

Par un autre texte je sais que cette phrase vise principalement Aequatoria et moi-même. Si nous recevions des directives précises sur ces théories erronées et sur l'attitude orthodoxe, nous pourrions soit nous justifier soit nous corriger.

Ainsi si nous étions avertis que les documents romains concernant l'attitude des missionnaires vis-à-vis des usages, coutumes, etc. des peuples à évangéliser édictent non des principes mais uniquement des règles particulières valables pour certaines circonstances déterminées et imposées uniquement par l'opportunité, comme nous en avons l'impression après les derniers événements autour d'Aequatoria, nous pourrions y conformer notre conduite et cesser de prôner le respect des coutumes indigènes et de marquer de la préférence pour l'évolution graduelle au lieu du bouleversement et de l'abolition pure et simple, comme veut la tendance opposée. Et nous nous demandons comment nous pourrions être fixés sur cette question qui, pour nous, est importante, vu que notre revue a dès le début pris position dans ce débat toujours renaissant dans l'histoire des missions.

Notes

1. E. De Boeck, Aequatoria 3(1940)131 : "Je croyais que les directives romaines visaient plutôt l'introduction des usages et de langues nationales du pays occupant chez des peuples ayant déjà une certaine civilisation propre". Les directives romaines dont question : L'instruction de la Propaganda Fide de 1659.
2. Il s'agit ici de la Philosophie bantoue de Pl. Tempels.
3. La lettre date du 29 décembre 1945 et est adressée à Mgr Van Goethem qui l'a communiquée à G. Huls-taert. Elle est ainsi libellée : "Monseigneur, j'attire votre attention sur le livre paru récemment sous le titre "Philosophie Bantoue" du P. Tempels. Ce livre est actuellement sous examen au point de vue philosophique et théologique; déjà il donne lieu à des graves remarques et j'ai l'impression qu'il pourrait même faire objet d'une condamnation. Par conséquent je conseille que Aequatoria s'abstienne d'en parler, à moins que

la direction de cette revue n'aie elle même remarqué les déviations et les erreurs et qu'elle en parle pour les rectifier, dans l'intérêt de la sainte doctrine. Je vous saurai connaître aussitôt que possible le résultat de la critique de ce livre par des personnes tout à fait compétentes".

4. La lettre de Mgr Dellepiane à G. Hulstaert du 3-2-1945 (n° 2471/45) est une réaction contre l'article sur la polygamie de J. Esser que G. Hulstaert lui avait soumis pour appréciation. Les citations qui suivent sont tirées de cette lettre. Cet article d'Esser était destiné au numéro spéciale d'Aequatoria qui sera imprimé mais détruit.
5. La phrase dans l'original poursuit: "mais par des personnes capables".

~ ~ ~ ~ ~

LETTRE 3 : A Albert Maus, Bamanya 9-9-1951

Cette lettre répond à celle de Albert Maus (1902-1961) BBOM VII B, 255-258 du 9-8-1951. Mr Maus, ancien Scheutiste, s'était installé à Murango au bord du Lac Tanganyika, comme colon. Il continuait son importante correspondance avec le Père Hulstaert jusqu'en 1961.

Le Père Gustaaf profite de l'occasion pour exposer brièvement ses idées sur quelques problèmes de la colonisation : la situation des évolués, l'assimilation ou l'adaptation, et le "colonat".

"Bamanya, 9.9.51

Cher ami,

Votre aimable lettre m'a fait un grand plaisir. Et je vous remercie de votre bon conseil concernant l'article sur le cinéma. Je pense bien que je ne serai pas seul à avoir pensé que vous étiez l'auteur de l'article (1). C'est tout à fait votre genre et le style pourrait bien être à vous... Tant mieux, qu'il y ait encore d'autres personnes assez indépendantes d'esprit pour oser aller à l'encontre de l'opinion générale!!

Vous voilà établi en une colonie égyptienne (2). J'ignorais que vous aviez certaines prédilections

pour ces anciens Africains de peau blanche!!

Oui, je pense avec vous que nous prêchons dans le désert. Les évolués veulent absolument l'assimilation totale. Ils renient tout leur passé. Ils veulent être collaborateurs à tout prix. Ils veulent se réserver l'avenir et prendre un jour le pouvoir qui sinon leur échapperait. Au fond, nous assistons à une lutte pour la vie et le pouvoir. Le début des luttes politiques au Congo. Le gouvernement ne veut pas s'aliéner cette classe "articulée" comme disent les Anglais. Le gouvernement a certainement peur de l'étranger : ONU et USA. Il est normal que le gouvernement veuille se concilier les bonnes grâces de ces gens qui demain pourraient prêcher et mener la révolte, qui d'ailleurs tient du régime contre... p.ex. les colons menaçant d'indépendance ou d'annexion par l'Afrique du Sud (ou autre britannique). Ils pourraient aussi être utiles au gouvernement s'il s'avisait d'entreprendre la lutte contre les missions. D'ailleurs comme le dit le Gouverneur Général, le gouvernement a toujours voulu l'assimilation. L'interrègne entre les deux guerres n'a été qu'une façade pour mieux endormir la vigilance des indigénistes (3). Même si des fonctionnaires se sont laissés prendre, ou si le gouvernement voulait alors sincèrement un changement de politique indigène puisqu'il l'a appliqué dans les textes législatifs etc.) il n'a pas réussi à imposer ses vues, contre la mauvaise volonté de ses agents (qu'il aurait cependant pu mettre au pas...) mais surtout contre les forces financières et capitalistes, qui semblent bien avoir toujours soutenu le mouvement francisant et européenisant.

Je crois que le ministre (4) n'y changera pas plus que ses prédécesseurs. Ce sont des politiciens. La politique est faite par les bureaux soit à Bruxelles soit au Congo. Je ne verrai d'ailleurs pas le ministre, dont le temps est restreint à Coq et qui ne verra que ses fonctionnaires et peut-être Mgr (5) et sans doute encore seulement à la réception officielle. Je doute d'ailleurs fort qu'il soit comme vous dites un flamingant. Je n'ai jamais entendu dire la chose en Belgique où j'ai passé deux ans de "congé" et où je l'ai rencontré : il n'en fait nullement l'impression. Et s'il l'avait été, on aurait certainement

entendu quelque écho dans les journaux congolais à l'occasion de son voyage.

Mais vous avez eu l'occasion de le voir. On n'est pas tous président d'association importante comme la vôtre (6) qui a beaucoup à dire et que, à parler franchement, je crains pour l'avenir harmonieux du Congo. Car je crois bien votre désir sincère de rester dévoué aux Noirs, mais je ne crois pas à la possibilité d'éviter la lutte des races avec la constitution d'une classe de colons. Individuellement ils seront peut-être les meilleurs amis et bienfaiteurs des indigènes, mais en groupe la lutte me paraît inévitable. D'ailleurs aucun colon n'a pu l'éviter, à moins de Mélange, donc d'égalité sociale et psychique. Même l'Angleterre soucieuse avant tout de sauvegarder son empire et donc de maintenir l'amitié des races de couleur n'a pas su l'éviter. Dès qu'elle a admis la colonisation, elle a admis la lutte des races qui ne cessera plus. D'où je conclus qu'une fois la colonisation blanche admise et encouragée, on doit fatalement un jour assister à la lutte des races entre colons et noirs. Mais je répète qu'individuellement ils peuvent être meilleurs amis et que beaucoup de colons croient sincèrement que leurs intérêts et ceux des indigènes peuvent être conciliés (non pas théoriquement, ce que personne ne conteste, mais de fait).

Mais me voici entraîné de discuter alors qu'il s'agissait de vous répondre une lettre amicale.

Cette coupure de l'Essor (7) est très intéressante et je me recommande pour des contributions ultérieures... Mais il faut reconnaître que le gouvernement va fort. Je ne croyais pas possible qu'il recoure à pareils mensonges... Il me semble que là-dessus on peut assez insister dans la presse.

Avez-vous suivi les articles sur le Congo dans Europe-Amérique ?

Avec mes salutations cordiales,
G. Hulstaert."

Notes

1. Article dans Bulletin du CEPSI, 1950, nr 13, 122-128, 128, Propos rétrogrades ou : Le cinéma prématuré, signé : A.M.
2. Le nom de la villa de Mr. Maus, également en

entête sur ses lettres : Akh-en-Aton, pharaon égyptien.

3. L'interrègne, employé improprement ici, indique la période pendant laquelle on a voulu sous l'impulsion de ministre des Colonies Franck, installer un véritable "indirect rule". C'était également la période pendant laquelle on faisait des enquêtes ethnologiques pour pouvoir réorganiser le territoire en entités tenant compte des structures ethniques.
4. Il s'agit du ministre des Colonies André Dequae en visite au Congo Belge en août-septembre 1951. Il était à Coquilhatville début septembre.
5. L'évêque, Vicaire Apostolique, était Hilaire Vermeiren (1889-1967; voir aussi BBOM VII C, 365-368).
6. Mr A. Maus était président de l'Union des Colons du Rwanda et Burundi et du Fedacol (Fédération des Associations des colons du Congo Belge et du Rwanda-Urundi et rencontrait en cette fonction le ministre Dequae à Léopoldville "qui remit une adresse au Ministre exposant les intérêts du Colonat ainsi que le point de vue des colons sur l'évolution de la question des droits politiques au Congo" La Revue Coloniale Belge 6(1951)n.142, p. 643.
7. Propos de philosophie, dans Essor du Congo du 26-7-1951.

~ ~ ~ ~ ~

LETTRE 4 : A Mr Lodewyckx, Bamanya, 11-9-1951

Mr. Charles Lodewyckx était planteur à Bolingo, dans région de la mission de Bolima. Il était membre du Conseil du Gouvernement Général (1949), membre du Conseil de Province (1951) et membre de la Commission pour la Protection des Indigènes (1947). Il avait pris contact avec les Pères Boelaert et Hulstaert à l'occasion de la campagne pour la natalité m'ngo.

Pendant que les Pères menaient la campagne de presse, lui était l'homme du terrain et faisait des campagnes d'information chez la population de la région. Il a publié 4 articles dans Aequatoria entre 1945 et 1951 (1). Selon Boelaert et Hulstaert les véritables causes de la dénatalité étaient d'ordre morale et psychologique à la suite d'une crise de

civilisation (2). Il serait intéressant d'étudier cette campagne pro-nataliste chez les Môngo commencée tout seul par un planteur de l'intérieur. C'est plus tard qu'il prend contact avec les Pères Boelaert et Hulstaert. Nos Archives possèdent toute la correspondance et un grand dossier sur la question.

"Bamanya, le 11 septembre 1951

Cher Monsieur Lodewijckx,

Il me reste encore à vous remercier de votre aimable lettre avec les détails complémentaires. Je suis heureux de voir que le cercle des objets de votre propagande s'élargit à inclure la question du pili-pili (que j'estime depuis longtemps très néfaste, mais dont les Nkundó ne veulent à présent nullement délaissier ou même diminuer l'emploi...). J'ignorais la nocivité du savon en lavement, puisque même des médecins nous le prescrivent parfois (...) (sans dire qu'il ne faut employer que tel ou tel savon spécial : on ordonne : lavement à l'eau savonnée... je l'ai employée moi-même plus d'une fois comme préparation à un lavement au yatrène...).

Il m'est assez bien réussi à arranger votre article (1) que je viens de terminer sur la machine. J'ajoute les statistiques comparatives des naissances et décès dans quelques chefferies de votre région, données que j'ai reçues à Louvain en août 1950 et qu'il serait donc intéressant de compléter. L'année 1950 n'y figure que pour 5 mois... Peut-être serait-il possible que vous me donniez les chiffres pour l'année 1950 entière. Il s'agit des Bonyanga, des Lingoi et des Bokala.

Avez-vous encore parfois des échos au sujet de la réaction de vos causeries ? Ici à Bamanya, on n'apprend aucune nouvelle générale; c'est très à l'écart quoique près de Coq...

Savez-vous l'opinion du corps médical sur votre propagande ? On me dit qu'elle n'est guère favorable et que beaucoup de ces messieurs attribuent la natalité améliorante à leur action (maternités, surtout traitements anti-vénéériens). On me dit que ceux de Coq pensent ainsi. Il paraît en être de même à Flandria où ce ne serait pas seulement l'opinion du médecin, mais des soeurs, et même des pères ! C'est

ce qu'on me raconte, du moins. Il serait intéressant de parler avec les médecins et de voir ce que réellement ils en pensent, en voir s'ils ne contrecarrent donc pas votre oeuvre...

Je suis heureux d'apprendre que les indigènes trouvent maintenant vos explications suffisamment pudiques. Au début j'avais entendu des plaintes à ce sujet. Je pense qu'ils sont maintenant accoutumés aux expressions que vous employez et que je crois à priori relativement crues pour des oreilles Nkundó. On m'a toujours prétendu que le langage des Blancs dans cette matière est toujours très cru... Et je crois les indigènes là-dessus. Car puisque les Européens n'emploient que le lingála, leurs termes ne sont jamais bien adéquats et sonnent toujours grossiers, même à mes oreilles qui suis habitué au langage distingué et précis des Nkundó. Aussi, je pense que c'est le lingála qui est la cause de certaines appréciations moins bonnes que j'ai entendues au sujet de la pudicité des expressions. Qu'il est donc dommage que vous n'ayiez pas appris le lonkundó... que votre propagande en aurait retiré des avantages nombreux...

Avec mes salutations cordiales."

Notes

1. Encore la dénatalité nkundo, Aequatoria 14(1951) 131-135. Articles précédents du même auteur : Aequatoria 8(1945)29-31; 11(1948)1-5; 12(1949) 77-81. Il publiait aussi dans d'autres revues sur le même thème.
2. Voir E. Boelaert, La situation démographique des Nkundó-Móngo, CEPSI, 1946, et Ontvolking door kolonizatie ?, Aequatoria 8(1945)92-94.

LETTRE 5 : A Walpert Bühlmann, Bamanya 28-4-1952

Le Père Walpert Bühlmann (1916) avait été pendant quelque temps en Tanzanie. Il a fait sa thèse (de doctorat) sur la terminologie chrétienne en swahili. Il avait effectué à ce but une enquête pour les autres langues bantu et avait ainsi déjà contacté les Pères Boelaert et Hulstaert. Il sera de 1954 à 1970 professeur de missiologie à Freiburg

(CH). Il fera nom avec ses publications de missiologie avancée durant les années 70. Dans cette lettre Hulstaert avance quelques idées sur l'"indigénisme" et l'assimilation et leur impact sur le travail missionnaire.

"Bamanya, 28.4.52

Cher Père Bühlmann, (1)

J'ai été très heureux de recevoir votre aimable lettre. Je suis content de voir que voilà en Afrique. Dois-je dire : de nouveau ? Vous me dites seulement que vous resterez encore un certain temps. Je suppose que vous êtes un ancien missionnaire. Restez-vous maintenant définitivement en Suisse ? A votre retour vous comptez venir vers l'Ouest et le Sud. Votre route ne vous amènera pas ici. Personne ne vient dans cette région délaissée. On préfère les régions plus "civilisées" plus confortables. Cependant c'est ici qu'on trouverait la région encore la plus indigène. Mais j'oublie que pour la masse des Européens, missionnaires non exclus, le but (sinon principal du moins très important) est de communiquer aux Nègres la civilisation occidentale, donc de les désindigéniser. Et je suis même convaincu que votre action en faveur des langues indigènes - sous la forme du Kiswahili - tend vers cette même fin - non, évidemment, ex fine operantis, mais ex fine operis... Il n'y a pour moi qu'une seule position LOGIQUE et COHERENTE pour un indigéniste : la position pure, sans mélange : l'indigénat tel qu'il est et non tel que nous voudrions qu'il soit ; donc langue et coutume ancestrales, et non celles d'un autre peuple africain. Car si la différence est énorme entre l'Africain et l'Européen, elle est moins grande mais très grande quand même entre les divers peuples africains.

Mais c'est là une autre histoire. Revenons au sujet de votre lettre (2). Je regrette donc que vous ne passiez par ici. Vous verriez autres chose que les grandes réalisations matérielles et sociales des grands centres culturels et économiques!!

Et l'autre question : croyances malheureuses... (3). Cher Père, je pense qu'il n'est pas opportun de publier quelque chose sur ce sujet scabreux... Cela pourrait se faire en Europe ; mais pas en Afrique. Ni même en venant d'Afrique dans une revue européenne.

Nous ne vivons pas au milieu du XX^e siècle, mais en pleine Renaissance : le règne de l'INQUISITION (4). Je ne voudrais pas me mettre en opposition avec mes supérieurs. Et je suis sûr qu'ils ne laisseraient pas passer un article sur cette question. Nous avons maintenant un Délégué apostolique qui est très large d'esprit (5), contrairement à son prédécesseur obsédé par l'hérésie... et donc, figurez-vous vous-même sa position envers moi - mais parmi les évêques congolais il y a encore plus d'un animé de l'esprit qui en aurait fait des modèles de grand inquisiteur... (6). Non, cela ne va pas du tout. Vous comprenez aussi que si je cite des cas, je ne puis citer les lieux. Tout le monde pensera que je parle de mon vicariat. Figurez-vous l'impression que cela ferait sur mon évêque (7) que dans son vicariat certaines opinions malheureuses auraient vu le jour... Non, pour cela il faudrait une plus grande indépendance d'esprit et il faudrait un degré d'abnégation et d'humilité qui est héroïque. Pour moi-même cela n'est rien; à mon âge je n'ai rien à espérer ni à craindre dans le domaine ecclésiastique (8). Mais je ne veux pas mettre mes supérieurs en difficulté.

Je suis de votre avis que les sermons du Clergé-Africain (9) ne sont pas adaptés. Je crois que mes sermons sont plus africains que ceux des abbés noirs. Question d'éducation... Dans les séminaires africains on semble s'intéresser bien plus à l'arianisme qu'aux conceptions indigènes sur l'âme, la propriété, le mariage, etc... Croyez-vous que pas un grand séminaire n'a commandé votre livre sur la Terminologie, ou celui sur le clergé.??? (10). Un directeur de petit séminaire en a commandé un (sans doute à titre d'intérêt personnel, car c'est un Franciscain; vos confrères Capucins pourtant très indigénistes et très versés en langues indigènes, n'ont rien commandé... il faut avouer qu'après le décès de leur vicaire précédent, (11) il y a régression dans la position indigène; le nouveau vicaire est Wallon, (12) et ils sont bien moins indigénistes que les Flamands).

Donc j'applaudis de tout coeur à votre projet (13) et je serai heureux d'en prendre connaissance. Il faudrait que d'autres reprennent la question. Une revue que celle du Clergé africain devrait le faire mais hélas, je ne vois guère qu'on le fera... ils sont

trop loin de l'indigène...

Ici il n'y a pas question qu'on adapte les noms des saints (14). Cela s'est fait spontanément par les indigènes aux débuts, mais actuellement tout devient français, et même les noms déjà adaptés par les premiers chrétiens sont maintenant employés en français par la nouvelle génération. C'est la régression indigéniste sur toute la ligne; et l'apport des Blancs et l'industrialisation croissante ne font qu'aggraver le procès.

Non, je n'ai pas le catéchisme dont vous parlez avec les dessins du P. Vandenhout (15). Il y a ici un catéchisme par vicariat. Maintenant on a CONSEILLE de prendre le catéchisme belge pour tout le Congo, mais ce CONSEIL est un peu tombé dans l'oubli depuis le départ du Délégué précédent qui l'avait DONNE. Heureusement!!! Le catéchisme de notre vicariat est SANS DESSINS (16). Il y a là beaucoup question de goût. Il faut aussi voir la différence selon les milieux, éducation, etc. Tout cela variant actuellement très fort.

Les protestants ont un livre d'adaptation de noms propres, aussi de la bible (17); mais leurs chrétiens sont encore plus entachés d'européanisme que les nôtres; ce qui est fatal, puisqu'ils sont Anglosaxons.

Il serait bon que vous vous adressiez au P. VAN-DEHOUDT lui-même. Je pense qu'il est encore en Belgique : Steenweg op Ninove 476, SCHEUT-BRUSSEL."

Notes

1. Bühlmann est venu quand même plus tard. Il venait voir le Père Hulstaert le 3-9-1953 à Coquilhatville mais celui-ci n'ayant pas reçu la lettre, était parti pour Bokoma.
2. Lettre du 2-4-1952. Bühlmann le remerciait pour sa récitation favorable sur "Die Christliche Terminologie, als Missionsmethodologisches Problem ..., 1950 (Voir Aequatoria 14(1951)115-116.
3. "Croyances malheureuses". L'expression et la phrase citées ici proviennent de l'article-révision de G. Hulstaert, La terminologie chrétienne dans les langues bantoues, N.Z.M.W. (1952) p. 51.
4. Allusion aux problèmes d'Aequatoria avec Mgr Dellepiane.

5. Le successeur de Dellepiane était P. Sigismondi.
6. Le "grand inquisiteur" en question est incontestablement Mgr de Hemptinne, Vicaire Apostolique de Elisabethville.
7. En ce moment l'évêque de Coquilhatville était Mgr Hilaire Vermeiren (1889-1967) : voir aussi BBOM VII C, 365-368).
8. Gustaaf Hulstaert a 51 ans en ce moment et il se considère déjà d'un âge "avancé".
9. Le Clergé Africain, revue dirigée par les Jésuites au Grand Séminaire de Mayidi et supprimé en 1972.
10. Il s'agit ici d'un "Festschrift" pour L. Kilger, édité par J. Beckmann, Der Einheimische Klerus in Geschichte und Gegenwart, Schoneck-Beckenried, 1950. Ces livres étaient en dépôt à Aequatoria.
11. Le Vicaire apostolique dont Hulstaert parle ici était Monseigneur Tanghe, (1879-1947 BBOM VI, 969) très proche des thèses de Hulstaert. Il collaborait à Aequatoria.
12. Son successeur était Mgr J. Gh. Delcuve (1895-1963) BBOM VI, 277.
13. Le projet : une étude sur le style africain de prédication sera réalisé par le livre de W. Bühlmann, Die Predigtweise in Afrika, Schoneck-Beckenried, 1956.
14. Allusion à l'article de Bühlmann : Principles of phonetic adaptation in swahili applied to christian Names, Africa 23(1953)127-134.
15. Nico Vandenhoudt, 1907-1977.
16. Composé par G. Hulstaert, et E. Boelaert, et édité la première fois en 1934.
17. W. Bühlmann avait demandé 2 exemplaires de catéchisme avec

~ ~ ~ ~ ~

LETTRE 6 : A J. Van Wing, Bamanya 7-9-1953. Réponse à une lettre de Van Wing du 3 juin.

Le Père Josef Van Wing (1884-1970) BCB était

membre du Conseil Colonial. Le Père Hulstaert avait des contacts de longue date avec lui mais la correspondance est limitée. Ici il traite des problèmes des droits fonciers, du paysannat indigène et des travaux obligatoires. (Voir une note inédite de Hulstaert : Verplichte arbeid).

"Bamanya 7.9.53

Zeer Eerwaarde en beste Pater Van Wing,

Terug van het preeken ener retret aan de klein seminaristen te Bokuma wil ik toch eindelijk eens antwoorden op uw vriendelijk schrijven van 3 JUNI...

Men gaat natuurlijk voort met de P.I.(1) hoewel meer dan één agent zeer twijfelachtig staat tegenover wel-slagen. Van vrijheid is in alle geval geen spraak. Evenmin als in de cooperatieven : er bestaat één der zagers te Coq, bestuurd door gewestbeambten; alle za-gers moeten er deel van uitmaken, en mogen erbuiten niets verkopen; ook blanken die kopen worden bedreigd met vervolging. Toch gebeurt het in geheim omdat de prijzen die de blanken vrij geven interessanter zijn dat die der cooperatief...

P. Boelaert was begonnen met een studie over het grondrecht van de kongolese staat, doch het bestuur en de censuur van het vikariaat aarzelt over de op-portuniteit van de publicatie (evenals M. Vanhove die hier was en het stuk ter inzage meekreeg, en het dus nog heeft). Mgr had geantwoord op de moeilijkheden van zijn vervanger (2) hier dat hij het stuk aan u zou willen voorleggen. Maar ik geloof niet dat P. Boelaert het al opgezonden heeft, want hij moest toch nog enkele punten wat verwerken om de stijl aan te passen en sommige zaken minder scherp te zeggen. In alle geval men schijnt, als ik zo 't een en ander moet geloven, weinig geneigd te zijn om het eigen-domsrecht der inlanders te erkennen; men doet zelfs niet de minste moeite om het te leren kennen, doch gaat voor P.I. en voor concessies voort volgens de eenmaal aanvaarde praktijken...

Mensen van BOYELA moeten weg omdat hun terrein, juist palend aan Coq, kant OTRACO, moet dienen voor uitbreiding der blanke stad. Ze mochten naar de nieu-we belge Coq II. Nu worden ze bedreigd van ook daar te moeten plaats ruimen om dan te gaan wonen bij

Ikongowasa, aan onze kant van Coq, die ook bedreigd worden met verplaatsing voor uitbreidig vandewijk Bruxelles... en kamp Otraco... De zaak van vergoeding van Boyela is nog niet geregeld. Er is daar slechts één man en zijn zuster over van de oorspronkelijke eigenaarsklan; al de rest van BOYELA waren niet eigenaars, vreemden van andere EL&KU klans die weggejaagd waren van Coq en Wangata en Inganda enz (2).

Laatst toen ik dan in Bokuma was kwamen ingezetenen van dat dorp terug van hun 3 maanden lang werk op de nieuwe kortere weg Ingende-Coq, verkorting van 'n 100 KM. op het oude traject Coq-Bikoro-Ingende en zo naar BOENDE en verder. Ze hadden ontvangen 300 fr. plus een deken zeiden zij (woonden dan ver van huis, moester hun gewone bezigheden drie maand verlaten, enz;) Moet men dan verwonderd zijn dat die mensen trachten te vluchten; maar het gaat lastig; in dat gewest zelf, zo dicht bij Coq, zijn de inlanders sterkbewaakt en kunnen moeilijk weg.

Wat zal het dan worden als men, zoals de COUR.AFR. schrijftvoogdij en bescherming gaat onttrekken aan de magistratuur en overmaken aan de gewestbeambten... zij die de zwarten moeten doen OPBRENGEN, hoe kunnen zij beschermen? ze kunnen ze beschermen tegen missies en kolonisten en maatschappijen, maar is de staat tegenover dig niet de ergste met al zijn, zo karig vergoede, en verplichte werken; en tegen hem kan men niet optreden, terwijl tegen privaat blanken de inlanders steeds klachten kan trachten te uiten... We gaan van kwaad tot erger. Un "déraillement" wordt meer en meer bewaarheid... Met oprechte groeten en belofte van gebed".

Notes

1. S'agit-il ici de Vanhove, Inspecteur royal des Colonies? Ancien Administrateur du Territoire?
2. Voir l'article de G. Hulstaert dans Annuaire Aequatoria 7/1986) p. 89-90, Aux origines de Mbandaka

~ ~ ~ ~ ~

LETTERE ? : Au Père Beckmann, Bamanya, le 3-8-1951

Cette lettre au Père Beckmann, rédacteur en chef du Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft, décrit

la période de l'installation définitive à Bamanya du Père Hulstaert en 1951.

"Bamanya, 3.8.51

Cher Père Beckmann,

Enfin je suis parvenu à terminer l'article sur le livre du P. Bühlmann (1), mais pour aller plus vite j'ai dû le faire dactylographier par un apprenti-secrétaire... cependant, si j'avais dû taper personnellement il y aurait eu aussi pas mal de fautes de frappe... de sorte que somme toute je pense que vous serez content et je veux espérer que l'imprimeur saura se tirer d'affaire avec ce texte.

Il m'a pris beaucoup de temps pour terminer ce travail que j'avais commencé et même avancé assez bien à bord du bateau de mer. Mais une fois au Congo, j'ai dû achever un tas de correspondance en retard, arranger beaucoup de questions pendantes d'Aequatoria, aller à Flandria faire mes malles, puis un voyage à Boende qui m'a pris presque un mois, et durant ces voyages même quand on est dans un poste de mission, il est difficile de travailler sérieusement, on est continuellement distrait, surtout s'il s'agit de postes qu'on a bien connus autrefois, comme Flandria et Boende pour moi... Tout cela vous expliquera, en partie mon retard. Autres explications : j'ai dû travailler longtemps à m'installer un peu convenablement, et maintenant encore, je perds beaucoup de temps à des recherches d'objets et surtout de références bibliographiques, puisque ma bibliothèque est encore en plein désordre; il me faudra encore deux ou trois semaines, je crains, avant que tout soit en ordre de travail facile... Car entre-temps la correspondance et les paperasseries continuent...

Me voici donc installé à Bamanya, à 11 Km de Coq. J'ai ici de la place, de la Lebensraum... une fois bien installé et pourvu des meubles (bibliothèques surtout) nécessaires, je pourrai sérieusement travailler; pas loin de la ville et assez loin cependant pour ne pas être continuellement gêné par les visites. Il y a bien du potin à cause des élèves, mais à toute rose il y a des épines... Somme toute, c'est un endroit idéal pour un travail de papier comme le mien.

Il me faudra maintenant travailler à la 2^e partie du dictionnaire (2), et également préparer peu à peu une traduction des évangiles en lomongo (3)... J'ai un secrétaire indigène pour m'aider mais il doit apprendre beaucoup encore...

La première partie du dictionnaire n'est pas encore sous presse à cause de difficultés techniques, et maintenant aussi, financières... (4) le gouvernement veut financer au moins en partie, mais cela prend un temps pour que ces projets passent par tous les bureaux... l'administration est terriblement lente...

Je vais essayer de vous mettre quelques timbres (5), mais je n'ai encore rien cherché et je voudrais que cette lettre parte demain à la poste de Coq (notre bureau postal!). Je verrai ce que je peux faire. Ceux inclus dans votre dernière lettre sont intéressants, parce qu'africains, mais j'avais déjà la majorité... J'ai presque fini la manco liste suisse; si elle est terminée je l'inclurai aussi; sinon plus tard.

Parmi les suisses courants, si pour vous c'est égal et à moins qu'il n'y ait de spécialités à envoyer, il me manque quelques doubles des (Paysage et Art.) : 3, 25, 35, 50 et 70; puis : 15; 30; 60.

Avec mes salutations cordiales in C.J.

Notes :

1. L'article déjà mentionné : Terminologie chrétienne dans les langues bantoues.
2. Il s'agit du Dictionnaire Lomongo-Français qui sortira en 1958.
3. Cette traduction des évangiles sera publiée séparément pour les évangiles en 1955, et en édition unique avec les Actes des Apôtres en 1957.
4. Cette première partie est le Dictionnaire Français-Lomongo édité à Tervuren en 1952.
5. La demande pour échange de timbres était la finale ordinaire des lettres de G. Hulstaert.

3. PSEUDONYMES

Le Père Hulstaert signait la plupart de ses ar-

articles de son nom ou par les initiales "G.H.". Mais dans les publications locales en lomongo, il utilisait presque exclusivement des pseudonymes ou des initiales. Nous en avons pu récolter les suivants :

- Etafe ea Boala, branche de l'arbre boalá (Pentaclethra ertveldiana D.W.)
- Is'ea Yangala, le père de Yangala
- Isssake, petit arbuste (Dict. 858). Il utilisait ce pseudonyme dans ses disputes avec des Congolais concernant la propriété foncière. Cet arbuste était le symbole des droits du premier occupant.
- Is'afe, nous deux (Hulstaert et Boelaert)

A côté des initiales telles que I.E./I.D./V.M./N.D D. (nous deux c.à.d. Hulstaert et Boelaert) et L.v.P. (cfr lettre à Burssens en 1942), plusieurs de ses articles sont signés : fafa Ngositafe, Ngosita, Gustave. Son surnom le plus connu, Nkasa y'embambo, est expliqué par lui-même dans son Dictionnaire (p.228) : "feuilles de parasoliers, c.à.d. personne modeste, soumise, de caractère facile (comme les feuilles de cet arbre se balancent aisément dans le vent)". Au cours d'une interview accordée à Mr. Lufungula, le Père Hulstaert apporte des précisions suivantes : "Je sais que les autochtones m'avaient donné le nom de Nkasa y'Embambo ou feuilles de parasolier, à la suite d'un sermon au cours duquel j'avais utilisé une figure de style de parasolier. Les gens de Boteka m'avaient collé un autre nom; ceux de Boende aussi" (Lire Lufungula Lewono, Vieux souvenirs du R.P. Gustave Hulstaert, Annales de l'I.S.P./Mbandaka (1986)5, p. 11). A cette interview s'ajoutent celle avec l'Abbé Ekofu, enregistrée et diffusée sur les antennes de la radio Mbandaka en 1980, et la toute dernière, celle avec J.P. Ripoll, dans les Annales d'Issoudun, décembre, 1989, 385-387.

3. BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

La bibliographie du Père Hulstaert a déjà été publiée par A. De Rop : Bibliographie analytique de G. Hulstaert, Borgerhout, 1972. Celle parue dans les Annales Aequatoria 1(1980)I, s'arrêtait en 1979. Nous la complétons ici en y mentionnant aussi les publications locales en lomongo, ses recensions les plus importantes et ses réflexions aux "Documenta" dans

l'ancien Aequatoria, ainsi que les recensions de ses publications par ses pairs.

Somme toute, et compte non tenu de sa correspondance, l'oeuvre scientifique et littéraire de G. Hulstaert compte 693 documents répartis comme suit : 432 publications (69 livres, 333 articles, 30 notices biographiques), 57 inédits, 17 commentaires sur les Documents, et 187 recensions importantes.

3.1. Les inédits

Il en existe deux sortes : les anciens dont nous n'envisageons pas l'édition, et les plus récents, principalement des esquisses de dialectes môngo dont l'édition est prévue au fur et à mesure dans les Annales Aequatoria.

Dix-sept études reposent encore chez les éditeurs. Nous espérons qu'ils s'y mettront effectivement, sinon le Centre Aequatoria est toujours prêt à reprendre ces textes pour une éventuelle publication dans ses propres éditions.

Tous les inédits sont rangés ici sous deux titres : ceux disponibles dans les Archives Aequatoria et ceux présentés aux éditeurs.

(1) Dans les archives Aequatoria

1. Le chrétien et la politique, FH 10,3/Bibl. F.470
2. La linguistique et l'histoire des môngo, 14 p., Bibl. F.395
3. Religion africaine, H 5 et Bibl. F.393
4. Considérations autour du problème de la polygamie, 14 p., FH 14,10/Bibl. F.470
5. Spreekwoorden, (1939)
6. Morale et sagesse 2 p., Bibl. F.393
7. Magie 7 p./Bibl. F. 393
8. Enseignement européenisé 7 p. FH 15 et 14,12/Bibl. F.398
9. Les droits fonciers môngo, 8 p./Bibl. F.393
10. Verplichte arbeid, 3 p., FH 15,13/Bibl. F.470
11. Het doel en wezen van de missie, 10 p., FH 15,12/Bibl. F.470
12. Kunst in verband met het missiewerk, 3 p., FH 15, 12/Bibl. F.470
13. Godsgedachten en gebruiken, 1 p., FH 15,12/Bibl. F.470

14. Cours de Sociologie Africaine, 36 p., 1970, FH 13,6/Bibl. F.470
 15. Protection des droits fonciers, 4 p., FH 9,13/Bibl. F.470
 16. Droits fonciers indigènes, 4 p., FH 9,13/Bibl. F.470
 17. Notes sur la politique de la relégation (1953) 2 p., FH 9,4
 18. Conférence au Colloque de Lubumbashi sur la dot, 30 p., H 13,9
 19. La restitution de la dot (1966) 2 p., H 5,2/Bibl. F.470
 20. Sur les noms géographiques, 2 p., H 5,2
 21. De Woordkunst bij de môngo (Sint Niklaas 1984) 10 p., /Bibl. 470
 22. Les couleurs des Môngo, 1 p. /Bibl. F.470
 23. Institutions coutumières, 8 p./Bibl. F.393
 24. Rouw, 2 p., FH 14,1/Bibl. F.470
 25. Débuts de la philosophie africaine, 31 p.,/Bibl. F.471
 26. Contribution à l'histoire de la philosophie bantoue de Placide Tempels, 113 p. (première version de : Fr. Bontinck, Aux origines de la philosophie bantoue. La correspondance Tempels-Hulstaert (1944-48), PTC, Kinshasa, 1985. 209 .) F.264
 27. Réflexions sur la philosophie africaine 166 p.
 28. Termes de mathématique en lonkundó, 2 p.
 29. Termes de gymnastique, 3 p.
 30. La réforme de l'enseignement,
 31. De voorvoegsels in het lonkundó, 6 p.°
 32. Nota's over het dialect van de Batswá, 9 p.°
 33. Het erfrecht der Nkundó (1936)°
 34. Compléments à la bibliographie sur l'art oral (FH)
- (2) Présentés aux éditeurs (Une copie de des manuscrits se trouve à la Bibliothèque Aequatoria à Bamanya)

TERVUREN

- (1) Connectif et possessif dans les dialectes môngo
- (2) Le groupe représentatif en lomôngo
- (3) Les interrogatifs dans les dialectes môngo

- (4) Les préfixes li et bi dans les dialectes môngo
(5) Eléments pour la dialectologie môngo (560 pages)

ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

- notices biographiques de 7 confrères MSC

AFRICANA BUDAPEST

- Formules de salutation solennelle môngo, 21 p.

NORAF (Louvain-la-Neuve) - Mélanges BONTINCK

- Graham Greene et les missionnaires, 10 p.

MELANGES SULZMANN (Mainz)

- L'exploration de la Jwafa par Curt von François en 1885

CENTRE AEQUATORIA

- (1) Onomastique môngo, 156 p.
(2) Esquisses des dialectes môngo (1988-1990) :
1. Lsoakani, 30 p.; 2. Yongo, 35 p.; 3. Mpengs, 28p.; 4. Bosaka Nkole, 50+11 p.; 5. Ngome a Muna, 43 p.; 6. Iyemba de la Lokolo, 30 p.; 7. Bolongo, 30 p.; 8. Mangi Loongo, 37 p.; 9. Ntomb'â Nkôle 27 p.; 10. Bosanga, 18 p.; 11. Bamata, 21 p.

3.2. Publications antérieurement omises (1935-62)

1935 : Mbondo, Coq, 1935, 7 p.

1937 : - Bij het ontwerp van een nieuw schoolprogramma, Kongo-Overzee 5(1939)188-192 (L.v.P.)

- Bokolo bomô wa mpoto : Eki jwende la waj'okae, Le Coq Chante 2(1937)2,7

- Loyailaka nk'aende, Le Coq Chante 2(1937)11, 2,3

- Malia Bakoto, Le Coq Chante 2(1937)12,2

- Traductions d'épîtres et évangiles des dimanches et des fêtes, dans Le Coq Chante entre 1937 et 1943. (61 unités)

1938 : - Bedenkingen bij het nieuwe schoolprogramma voor Belgisch-Kongo, Kongo-Overzee 4(1938) 223-225 (L.v.P.)

- Schoolkwestie in Congo, Elckerlijck 24 sept. 1938

1939 : Iwa ya fafa Alofosi (Walschap), Le Coq Chante

4(1939)10,5-6

- 1940 : - Bemejwa. Lobiko jwa nkasa (plantes. La vie des feuilles) Le Coq Chante 5(1940)3 5-6
- Bemejwa. Nkito ya nkasa. Le Coq Chante 5(1940)4,4
- Bemejwa. Lonjongo, Le Coq Chante (1940)5,50
- Bikosa bya nkenola bolonganyi, Le Coq Chante 5(1940)24
- Bomeko wa nsabu, Le Coq Chante 5(1940)6 1-7
- Etumba, Le Coq Chante 5(1940)1,5-6 (E. Boala)
- Editorial, Aequatoria, 3(1940)1
- 1941 : - Mongo, Le Coq Chante 6(1941) juin, 3-4
- Bolenjwa bya nkundola besako bya bankoko, Le Coq Chante 6(1941) septembre 4-7
- Baotsi bamo ba E'inga, Le Coq Chante 6(1941) octobre 5-6
- Baotsi ba Mongo, Le Coq Chante 6(1941) juillet 3-4
- 1942 : - Bosako bya mongo, Le Coq Chante 7(1942) janvier 5; février 15-16
- Editorial, Aequatoria, 5(1942)88
- 1944 : - Njakomba, Le Coq Chante (1944)34-36; 42-44; 50-51; 58-59; 66; 75
- Biefe biki Yesu, Le Coq Chante (1944)18-23; 26-31
- Corvées et prestations, Aequatoria 7(1944) 161
- 1945 : - (Mise au point) Aequatoria (1945)152
- Boyengwa na ?, Le Coq Chante 1945, 42.50.58 (Is'a Yangala)
- Yesu Bolomboli oa Bakamba, Le Coq Chante 1945, 66-68 (F. Ngosita)
- Ekafwanelo ea bayengwa, Le Coq Chante 1945, 81-82 (Is'a Yangala)
- 1946 et 1947 : - Ntsingo ea katakisimo, Le Coq Chante 1946-47 chaque numéro (=première version de l'édition de 1960) (anonyme)
- Fafa Pierre Vertenten. Rotomami Ow'Olotsi, Le Coq Chante 1946, 49
- 1947 : - Nda wili wa Mr l'Abbé Nicolas, Le Coq Chante

- 1947, 177 (F. Gustave Bonkonji nd'Otska)
- Bosako w'Osanto (AN) dans chaque numéro de
Le Coq Chante
- 1949 : Adaptation des cérémonies de mariage, N.Z.M.W.
5(1949)227-28
- 1950 : Losimo la lokino (fafa Ngositafe), Etsiko
1950, 4,5
- 1952 : Discours du Gouverneur général, Aequatoria
15(1952)101-104
- 1953 : Buku ea Eandelo III, MSC Coq 1953
- 1954 : - La liberté scolaire en Afrique, Pax 2(1954)
2,9
- L'homme congolais, Pax 2(1954)2,1,10
- Discours du Gouverneur Général. Aequatoria
(1954)112-114
- Over taalgeographie, Aequatoria (1954)159-
160
- Bekola bya bakambo (coll. De Rop), Gemblours
1954
- 1956 : - Nkalo ele Boakampifo, Lokole Lokiso, 15 jan-
vier 1956,2 (Isssaka)
- Ndoy'aonjemela l'inkek'isali efekel'ea tsi-
njatsinja, Lokole Lokiso; 15 février 1956,2
- Au sujet de l'immatriculation, Aequatoria
19(1956)112-114
- Njimeja ea bampulu (Balikitanyi; bekali la
bilima; bete bya byimejimeja : bilia), Bo-
sangano 1956, juin 1; juillet 1; août 1
- Loondo, Bosangano mai 1956, 1
- Faf'ekiso, Bosangano oct. 1956
- Malia Losako, Bosangano nov. 1956
- Bolotsi toondele la bayengwa, Bosangano déc.
1956
- 1957 : - Le discours du Gouverneur Général, Aequato-
ria 20(1957)90-95 (signé X)
- Problèmes alimentaires, Aequatoria 20(1957)
129-135 (=V.M.)
- Tsokake misa nda bekolo by'oyengwa, Bosanga-
no, janv. 1957,1
- Bekolo by'oyengwa, Bosangano février 1957,1
- Lotomo lol'eko te okambolake bilimo bya tsa
tswa mpetola, Bosangano mars 1957,1

- Njimola jemi ale pekato ey'onene, Bosangano mars 1957,1
- Bosise w'anci botom'is'a nyango na ? Bosangano mai 1957
- Ekelesa ale la mpifo ea njimola pekato iuma, Bosangano juin 1957,1
- Tswea besise bya Njakomba la na ? Bosangano juillet 1957,2
- Mpifo la lotomo jwa ndambola, balako ba Yesu, Bosangano août 1957,3
- Boeko by'ekelesa, Bosangano sept. 1957,4
- Esanyenge ea bayengwa, Bosangano oct. nov. déc. 1957

- 1958 :
- Liango ja mbula, Bosangano, janv. 1958
 - Liango ja bongilo, Bosangano, février 1958
 - Yosefu y'oyengwa, Bosangano, mars 1958
 - Pasika, Bosangano, avril 1958
 - Weji wa Malia, Bosangano, mai 1958
 - Weji wa juletsi, Bosangano, juillet 1958
 - Weji wa Yuni, Bosangano, juin 1958
 - Weji wa Autsi, Bosangano, août 1958
 - Weji wa setembele, Bosangano, juillet 1958

- 1962 : Was ele basi mongo bauma, Lokole Lokiso, 26 avril 1962, 1-2 (Ngositafe)

3.3. Publications de 1979 à 1991

Note : La numérotation suivante reprend les 3 dernières oeuvres de l'auteur, de la "Bibliographie de l'oeuvre scientifique du Père Gustaaf Hulstaert", dans Annales Aequatoria 1(1980)1, 13-36 (Par H. Vinck et A. De Rop) 1979-1980.

275. L'évolution de la production alimentaire des Nkundo (XIXème-XXème siècles), dans African Economic History, Wisconsin, n°7, 1979, 171-181.

Note : Cet article est rédigé par la rédaction de la revue sur base de 2 études de G. Hulstaert inédites comme telles. Il s'agit de :

- 1) Economie traditionnelle des Nkundo, 20 p.
- 2) Notes pour l'histoire économique de l'Equateur Zaïrois, 94 p.

Les versions en manuscrits se trouvent à la Bibliothèque Aequatoria.

276. Le Nkanga chez les Mongo, Zaire-Afrique, 20, 1980, 39-58.
277. Le Dieu des Mongo, Cahiers des Religions Africaines, Kinshasa, 12, 1978, 33-84, et Anthropos, 75, 1980, 203-249.
278. Influence du français en lomongo, Bull.ARSOM, Bruxelles, 1979/4, 601-613.
279. Traditions orales mônggo, CEEBA Publications, II/50, Bandundu, 1979.
280. Sur l'emploi des plantes médicinales chez les Mônggo, Revue de Recherches Scientifiques, Kinshasa, vol. unique, 1979, 61-75.
281. Le voyage au Congo d'un officier danois. Notes et commentaire sur le séjour à l'Equateur de Knud Jespersen, (1898-1908) Enquêtes et documents d'Histoire Africaine, Louvain-la-Neuve 4(1980) V+100 p.

1981

282. Langue et philosophie, Annales Aequatoria 2(1981)1-19.
283. Petit lexique des croyances magiques mônggo, CEEBA Publications, II/70, Bandundu, 1981.

1982

284. Petite monographie des Bondombe, Annales Aequatoria 3(1982)7-106.
285. La découverte de la Salonga, Ibi, 181-185.
286. Chants Mônggo, CEEBA Publications II/76, Bandundu 1982, 175 p.
287. Chansons de danses mônggo, CEEBA Publications II/78, Bandundu 1982, 127 p.
288. La langue des Ekeku, CEEBA Publications III/7, Bandundu 1982, 69 p.

1983

289. Les Mônggo et la sorcellerie, Annales Aequatoria, 4(1983)5-31.
290. Tradition orales sur l'origine de Mbandaka, ibi, 163-171.
291. Possoz et Tempels : influences mutuelles ?, Revue africaine de théologie 7(1983) nr 14, 215-221.
292. Herinneringin aan de oorlog, dans : Le Congo Belge durant la seconde guerre mondiale, ARSOM

Bruxelles, 1983, 587-595.

1984

293. La langue des Mpama, Annales Aequatoria 5(1984) 5-22.
294. Mongo, St. Nikolaas, 1984 (Collaboration).
295. Éléments d'histoire mongo ancienne, ARSOM, Classes de sciences morales et politiques, 48/2, Bruxelles 1984, 83 p.
296. Les parlers Losikongo, CEEBA Publications III/10 Bandundu, 1984, 87 p.
297. Les parlers des Emoma, Mpongo et Nkole; Esquisse Linguistique des Booli. CEEBA Publications III/12, Bandundu, 1984, 132 p.
298. A. Kagame dans : Réflexions (Gr. Sém. Bamanya), 2(1984)1-14.

1985

299. Les langues Kuba et M'ongo, Annales Aequatoria 6(1985)87-106.
300. Note sur l'origine du mot Salongo, ibi, p. 206.
301. Encore les cercueils anthropomorphes des Nkundo, ibi, 206-209.
302. Avec Glave à l'Equateur, Zaire-Afrique 35(1985) 373-79.
303. Het epos van Lianja. Verhalen en gedichten van de mongo in Centraal Afrika, Meulenhof Amsterdam 1985, 260 p.
- Mongo et Kuba : le nom de Dieu, Cahiers des Religions Africaines 19(1985)38, 291-294.

1986

304. Aux origines de Mbandaka, Annales Aequatoria 7(1986)75-147/Repris dans Mbandaka
305. Tswambe, ibi, 167-171.
306. Encore Bondombe, ibi, 195-219.
307. La langue des Jafa, ibi, 227-264.

1987

308. Le parler des Bongando méridionaux, Annales Aequatoria 8(1987)205-208.
309. Complément au dictionnaire lom'ongo-français. Additions et corrections, (Etudes Aequatoria-2) Mbandaka 1987, 463 p.

1988

310. Réflexions concernant la sorcellerie, CEEBA Publications II/95, Bandundu 1988, 65-157.
311. Les parlars des Lokalo méridionaux, Annales Aequatoria 9(1988)133-171.
312. Supplément à la grammaire lomongo, (Etudes Aequatoria-5) Mbandaka, 1988, 59 p.

1989

313. Chants funèbres môngo, Annales Aequatoria 10(1989)133-171.
314. Le concours de l'ARSOM, ibi, p. 364-366.
315. Orientations pour la recherche future chez les môngo (Etudes Aequatoria-7), Mbandaka 1989, p. 41-48.
316. Notices biographiques des confrères missionnaires MSC dans Biographie Belge d'Outre-Mer, VII A; (1973)53-58 = E. BOELAERT; VII C (1989) : M. ES, G. FLEUREN, P. FONTEIN, G. HEIREMAN, P. JANS, H. KEMP, G. LEONET, ADRIAENSEN, B. BAKUTU, J. CORTEBEECK, M. DUBRULLE, J. MICHIELSEN, J. MOEYENS, A. COSTERMAN, E. VAN DER KINDEREN, J. VAN DUN, J. VAN GORP, J. VAN KOLLENBURG, H. VERMEIREN, L. VERTENTEN, J. YERNAUX, L. VAN DER BEKEN, H. DELLAFAILLE, E. VAN GOETHEM, J. VAN KERKHOVEN, H. RUYSS, H. SLUITER, L. SMOLDERS, G. WAUTERS.

1990

317. Le dialecte des Elamba, Annales Aequatoria 11(1990)227-250.
318. Aux origines de la mission de Bamanya, ibi, 427-428.
319. Souvenirs du vieux Bamanya, ibi, 429-432.
320. Marie aux Léopards, ibi, 433-435.
321. Souvenirs de quelques groupes pygmoïdes, ibi, 436-438.
322. Encore la Salonga, ibi, 425.
323. Qui sont ces Bakongo, ibi, 425-426.
324. Conflits et leur solution chez les Nkundo dans Die Vielfalt der Kultur (K.H. Kohl e.a.é.)

1991

D.Reimer, 1990, Berlin, 198-201

325. Les débuts de la mission de Botoka, Annales Aequatoria 12(1991)509-524.

326. Règle et exception en lomongo, ibi, p. 524-527
327. Mission et langue, ibi, p. 527-533
328. Vieux souvenirs de Boende, ibi, p. 547-551
329. L'épopée Lianja et l'histoire, ibi, p. 163-178
330. Le dialecte des Ngelawá, ibi, p. 425-445

3.4. Notes et remarques sur les "Documenta" dans
Aequatoria

- 3(1940)35 Registres des tribunaux comme source ethnologique
3(1940)70-71 Attitude envers le "likili"
4(1941)117-120 Colonisation et évangélisation
7(1944)42-44 et 160-161 : Natalité
11(1948)76-77 Immigration
11(1948)114 Rupture du mariage
18(1955) Bangengele et Wasongola
19(1956) 112-115 Immatriculation
114-115 Nutrition
143-145 Droits fonciers
21(1958)150 Droits fonciers
22(1959)23-24 Droits fonciers
28-29 Orthographe des noms géographiques
151-152 Tradition et démocratie
25(1962)64-66 Unité culturelle de l'Afrique
67-69 Nationalisme bakongo

3.5. Recensions importantes

(1) Aequatoria

1. Divers, La sorcellerie dans les pays de mission. Hekserij in de missielanden. C.R. de la XIV. Semaine de Missiologie, Edition Universelle, Bruxelles, 1937, 468 p., 1(1938)12-13.
2. Het Godsdienstonderricht in de missie, Verslagboek van de 15^e missiologische week van Leuven gehouden te Nijmegen 1937, Brussel, 1938, 247 p., 2(1939)12
3. H. Loir, Le tissage du raphia au Congo Belge, Tervuren, 1935, 68 p., 2(1939)96.
4. J. Maes, Kabilu en grafbeelden uit Kongo, Tervuren, 1938, 2(1939)72.
5. M. Guthrie, Grammaire et dictionnaire du lingala, Cambridge, 1939, 191 p., et Dictionnaire et Manuel de conversation lingala, ibi, 105 p., 3(1940)32.
6. P. Schebesta, Die Bambuti-Pygmäen vom Ituri (Band

- I), IRCB Bruxelles, 1938, 440 p., 3(1940)31-32.
7. C. Brau, Le droit coutumier lunda, dans Revue Juridique du Congo Belge (1942)1-110, 6(1943)120-123
 8. G. Wilson, The Land Rights of individuals among the Nyakyusa, in Rhodes-Livingstone Institute Papers 2(1938)1, 1-52, 6(1943)123.
 9. R. van Caeneghem, Kabundi Sprookies, Brussel, 1938, 240 p. 7(1944)165.
 10. La Voix du Congolais (premier numéro), 8(1945)39
 11. J. Hagendorens, Dictionnaire français-otetela, Tshumbe, 1943, 8(1945)39.
 12. Communications from the School of African Studies : University of Capetown : I. Schapera and D.F. van der Merwe, Notes on the Noun-Classes of Some Bantu Languages of Ngeniland, 1942, 103 p. F. van der Merwe and I. Scapera, A Comparative Study of Kgalagadi, Kwena and Sotho Dialects, 1943, 120 p., 8(1945)120.
 13. A. Schier, Le mariage en droit coutumier congolais, IRCB, Bruxelles, 1943, 248 p., 9(1946)34.
 14. C.M. Doke, Outline Grammar of Bantu, Johannesburg, 1943, 66 p., 9(1946)36.
 15. G. Van der Kerken, L'ethnie mongo (vol. I, 2 tomes; 1ère partie, Livre Ier : XII-504 p.; livres II et III : X-639 p.) Bruxelles, 1944, 9(1946)69-76.
 16. G. Gonella, The Papacy and World Peace. (Traduction abrégée par A.C.F. Beales and A. Beck), London, 214 p., 9(1946)156.
 17. M. Gluckman, Essays on Lozi Land and Royal Property, in Rhodes Livingstone Papers 2(1943)10, 1-100, 9(1946)156-157.
 18. E.E. Evans-Pritchard, Some Aspects of the Marriage and the Family among the Nuer, in Rhodes-Livingstone Papers 2(1945)11, 1-70, 9(1946)157.
 19. Communications from the Rhodes Livingstone Institute M. Gluckman, Administrative Organisation of the Barotse Native Authorities, with a Plan for reforming them, 5(1943)1, 1-96;

- W.V. Brelsford, Aspects of Bemba Chieftainship 5(1944)2, 1-50;
- L. Harries, The Initiation Rites of the Makonde Tribe, 5(1944)3;
- G.C.R., Clay, History of the Mankoya District, 5(1944)4, 1-24, Aequatoria 10(1947)37.
- 20. C.M. Doke, Bantu Modern Grammatical Phonetical and Lexicographical, Studies since 1890, London, 1945, 119 p., 10(1947)38-39.
- 21. P. Tempels, Bantoe-Filosofie, De Sikkel, Antwerpen, 1946, 115 p., 10(1947)40.
- 22. A. Burssens, Manuel de Tshiluba, De Sikkel, Antwerpen, 1946, 94 p., 10(1947)40.
- 23. E. Boelaert, La situation démographique des Nkundo-Mongo, CEPESI, Elisabethville, 1946, 55 p., 10(1947)155-156.
- 24. E. De Wildeman, De l'origine de certains éléments de la flore du Congo Belge et des transformations de cette flore sous l'action des facteurs physiques et biologiques, IRCB, Bruxelles, 1940, 355 p., 10(1947)158-159.
- 25. J. Beckmann, Die Katholische Kirche im neuen Afrika, Köln, 1947, 372 p., 11(1948)79-80.
- 26. G. Malengreau, Les droits fonciers coutumiers chez les indigènes du Congo Belge, IRCB, Bruxelles, 1947, 260 p., 11(1948)155-156.
- 27. Constance-Marie, Essai d'adaptation, I : Babira; II : L'âme noire, Namur, 160 et 100 n. (s.d.), 11(1948)156-157.
- 28. G. Schwab, Tribes of the Liberian Hinterland, Cambridge, 1947, 536 p., 11(1948)159-160.
- 29. I.R.S.A.C., Premier rapport annuel, Bruxelles, 1950, 194 p., 13(1950)115.
- 30. J.F. Carrington, A Comparative Study of some Central African Gong-Languages, IRCB, Bruxelles, 1949, 13(1950)115-116.
- 31. A.E. Horton, A Grammar of Luvale, Johannesburg, 1949, VII-221 p., 13(1950)118-119.

32. G. Baudet, Eléments de grammaire Kinande, suivis d'un vocabulaire Kinande - Français et Français - Kinande, Bruxelles (s.d.), 186 p., 3(1950)119-120.
33. D. Westermann, Die Volkwerdung der Hausa, Berlin, 1949, 44 p., 13(1950)156.
34. Divers, Unesco, Rapport sommaire de la conférence internationale de l'éducation des adultes, Else-nour, Danemark, 1949, 46 p., 11(1950)156-157.
35. Divers, Office du tourisme du C.B. Guide du voyageur au Congo Belge et au Ruanda-Urundi, R. Dupriez, Bruxelles, 1950, 757 p., 13(1950)157-158.
36. I. Dugast, Inventaire ethnique du sud-Cameroun, IFAN, 1949, XII-159 p., 13(1950)158.
37. D. Westermann, The African to-day and to-morrow, London, 1949, IX-175 p., 14(1951)35.
38. Divers, L'Eglise au Congo et au Ruanda-Urundi, Grands Lacs, Namur, 1950, 144 p., 14(1951)36.
39. Divers, Semaine coloniale universitaire, Anvers, 1949, 143 p., 14(1951)38.
40. Divers, Revista de Ensino, 14(1951)80.
41. W. Buhlmann, Die Christliche Terminologie als Missionsmethodisches Problem, im Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft 21(1950, 418 p., 14(1951)115-116.
42. Cardaire, Contribution à l'étude de l'islam, IFAN Douale, 1949, 129 p., 14(1951)116-117.
43. J. Van Wing et V. Goeme, Annuaire des Missions catholiques au Congo-Belge et au Ruanda-Urundi, Bruxelles, 1949, 672 p., 14(1951)117.
44. M. Kivits, Pathologie et moralité de l'enfance indigène au Mayumbe, IRCB, Bruxelles, 1950, 33 p., 14(1951)119.
45. O. Boone, Bibliographie ethnographique du Congo Belge 1945-1946, Tervuren, Bruxelles, 1950, 202 p., 14(1951)119.
46. L. Strouvens et P. Piron, Répertoire périodique de la législation coloniale belge, Léopoldville (s.d.), 14(1951)153.

47. Divers, African Abstracts (périodique), 14(1951) 120.
48. A.R. Radcliffe-Brown et Daryll Forde, African Systems of Kinship and Marriage, London, 1950, 391 p., 14(1951)154-156.
49. A.E. Jessen, Mythe, Mensch und Umwelt, Bamberg, 1950, 562, p., 14(1951)156-157.
50. Divers, IRSAC, Deuxième rapport annuel 1949, Bruxelles, 1951, 246 p., 14(1951)158-159.
51. Ph. Mayer, Gusii Bridewealth Law and Custom, in Rhodes-Livingstone Papers, 6/6(1s.d.)18, VI-68 p., 14(1951)159.
52. W.S. Jaggard, Proverbs of the Nkundo-Mongo Tribes, Léopoldville, 40 p., 15(1952)36.
53. A. Burssens, Notice sur les signes typographiques à utiliser dans la linguistique congolaise, IRCB, 1950, 15(1952)37-38.
54. E. Hellmann et L. Abrahams, éd., Handbook on Race Relations in South Africa, London, 1949, 778 p., 15(1952)38-39.
55. M.L. Bèvel, Le dictionnaire colonial (Encyclopédie) I et II, Guyot, Bruxelles, 1950-51, 102 et 104 pp., 15(1952)39-40.
56. W. Allan, Studies in African Land Usage in Northern Rhodesia, Capetown, 1949, 86 p., 15(1952) 74-76.
57. L. Van Bever, Le cinéma pour l'Afrique, Bruxelles, 1950, 60 p., 15(1952)77-78.
58. Divers, INCIDI : Compte rendu de la 26è session, 1951, Bruxelles, 1951, 453 p., 15(1952)79.
59. R.L. Spittel, Vanished Trails, Oxford, 1950, XVI-259 p., 15(1952)79-80.
60. R. de Beaucorps, L'évolution économique chez les Basongo de la Luniungu et de la Gobari, IRCB, Bruxelles, 1951, 67 p., 15(1952)111.
61. S. Comhaire-Sylvain, Food and Leisure among the African Youth of Léopoldville, Capetown, 1950,

- 125 p., 15(1952)111-112.
62. J.M. de Decker, Les clans Ambuun d'après leur littérature orale IRCE, Bruxelles, 1950, 146 p., 15(1952)112.
63. A. Kagame, La poésie dynastique au Rwanda, IRCE, Bruxelles, 1951, 240 p., 15(1952)112-113.
64. Divers, FEDACOL, Le peuplement européen au Congo Belge, Bruxelles, 1952, 43 p., 15(1952)113-114.
65. Divers, Ethnographic Survey of Africa (Institut International Africain) :
- M. Tew, Peoples of the Lake Nyasa Region, 1950, 131 p.
 - M. McCulloch, The Southern Lunda and Related Peoples, 1951, 110 p.
 - W. Whiteley, Bamba and Related Peoples of Northern Rhodesia
 - J. Slaski, Peoples of the Lower Valley, 1951, 100p.
 - D. Forde, the Yoriuba-Speaking Peoples of South-Western Nigeria Aequatoria 15(1952)114-116.
66. Divers, FEDACOL : L'opinion publique coloniale devant l'assimilation des indigènes, Bruxelles, 1951, 15(1952)116 117.
67. M. Wilson, Good Company, London, 1951, 15(1952) 157-158.
68. Divers, C.S.K. : Compte rendus du Congrès scientifique, E'ville 1950, Bruxelles, 1951, 15(1952) 159.
69. O. Boone, Les tambours du Congo Belge et du Ruanda-Urundi, Tervuren, 1951, VII-121 p., 15(1952) 161.
70. E. Colson et M. Gluckman, éd., seven tribes of British Central Africa, Oxford, 1951, 410 p. 15(1952)162-163.
71. Divers IFA : Première conférence internationale des africanistes de l'ouest, Dakar, 1950/51, t.I., 531 p. et t.II, 567 p., 15(1952)164.
72. A. Kagame, Le Code des institutions politiques

- du Rwanda précolonial IRCB, Bruxelles, 1952, 136 p., 15(1952)165.
73. Centro de Estudos da Guiné Portuguesa, 16(1953) 34-35.
74. Ad. E. Jensen, Mythos und Kult bei Naturvölkern, Wiesbaden, 1951, 424 p., 16(1953)36.
75. Divers, UNESCO : La question raciale devant la science moderne, Paris, 1951, 16(1953)36-37.
76. J.P. Bouckaert et R. Reul, Contribution à l'étude de la population du district de la Tshuapa, IRCB, Bruxelles, 1952, 47 p., 16(1953)38-39.
77. A. Phillips éd., Survey of African Marriage and Family Life, London, 1954, XLI-462 p., 16(1953) 164-165.
78. L.B. De Boeck, Contribution à l'atlas linguistique du Congo Belge, IRCB, 1953, 82 p. 16(1953) 167.
79. A. Prost, Les langues Mandé-Sud du Groupe Mana-Busa, IFAN, Dakar, 1953, 182 p., 16(1953)167-168.
80. Divers, Le mouvement coopératif en territoires tropicaux arriérés, Gent-Leiden, 1952, 304 p., 16(1953)168.
81. Divers Unesco : L'emploi des langues vernaculaires dans l'enseignement, Paris, 1953, 171 p., 17(1954)38-39.
82. J. Ittmann, Volkskundliche ans religiöse Begriffe in nordlichen Waldland von Kamerun, Berlin, 1953 68 p., 17(1954)38-39.
83. Divers, IRCB, Atlas général du Congo, Bruxelles, 1951-53, 17(1954)39.
84. Divers, IFAN : Etudes sénégalaises et mauritaniennes (s.d.l.), 17(1954)40.
85. C. Duparquet, Viagens na Cimbebasia, Luanda, 1953, 186 p., 17(1954)40.
86. G. Van Bulck, Orthographie des noms ethniques au Congo Belge, IRCB, Bruxelles, 1954, 146 p., 17(1954)127-128.

87. Divers, UNESCO : L'Alphabétisme dans divers pays, Paris, 1953, 142 p., 17(1954)173.
88. Divers, Union minière du Haut-Katanga, 1954, 154 p., 17(1954)173.
89. A.M. Jones et L. Kombe, The Icila Dance. Old Style, Johannesburg, 1952, 49 p., 17(1954)174.
90. G. Hostelet, L'oeuvre civilisatrice de la Belgique au Congo de 1885 à 1954, IRCB, 1954, 512 p., 17(1955)35-37.
91. Divers, Annuaire colonial, Gent, 1954, 143 p., 18(1955)39.
92. M. Gluckman, Ritual of Rebellion in South-East Africa, Manchester 1954, 36 p., 18(1955)39-40.
93. A. Brasio, Monumenta Missionaria Africana, Lisboa, 1952-54, 18(1955)75-77.
94. A.L. Epstein, Juridical Techniques and the Judicial Process, Manchester, 1954, 37 p., 18(1955)79-80.
95. Divers, IFAN. Les Afro-Américains, Dakar, 1953, 258 p., 18(1955)80.
96. Congo-Tervuren (périodique), 18(1955)80.
97. M. Trowell, Classical African Sculpture, London, 1954, 103 p., 18(1955)158-159.
98. J. Vansina, Les tribus Bakuba et les peuplades apparentées, Tervuren (s.d.), 64 p., 18(1955)155-156.
99. R. van Everbroeck, Om Lingala te leren, Brussel, 1955, 208 p., 18(1955)158-159.
100. M. Becquaert et G. Mortelmans, Le Tshitolien dans le bassin du Congo, ARSC, Bruxelles, 1955, 40 p., 19(1956)81.
101. M. Gluckman, The Judicial Process among the Barotse of Northern Rhodesia, Manchester, 1955, 386 p., 19(1956)82-83.
102. Divers, Atlas général du Congo, ARSC, 1954-55, 19(1956)84.
103. Divers, Le voyage du Roi au Congo, Léopoldville,

- 1956, 19(1956)123.
104. W.C. Klein, Belgisch Congo in Schakels, n°93, 19(1956)123-124.
105. A.B. de Sá, Documentação para a Historia das Missões do Padroado Português do Oriente, Lisboa, 1954, 19(1956)158-159.
106. A.J. De Rop, Syntaxis van het Lomongo, Leuven, 1956, XIII-142, 20(1957)37-38.
107. B. Lindskog, African Leopard Men, Uppsala, 1954, XII-219 p., 20(1957)117-118.
108. G.L. Haveaux, La tradition historique des Bapende orientaux, IRCB, Bruxelles, 1954, 56 p., 20(1957)118-119.
109. O. Kohler, Geschichte der Erforschung der nilotischen Sprachen Berlin, 1955, IV-85 p., 20(1957)120.
110. J. Roussel, Déontologie coloniale, Namur, 1956, 415 p., 20(1957)152.
111. Divers, Formation religieuse en Afrique noire, Bruxelles, 1956, 432 p., 20(1957)153-154.
112. N. De Cleene, Introduction à l'ethnographie du Congo Belge et du Rwanda-Burundi, Anvers, 1957, VIII-159 p., 21(1958)35.
113. R. van Everbroeck, Lingala Woordenboek, Brussel, 1956, 444 p., 21(1958)35-37.
114. G. Lurquin, Mathésis, Antwerpen, 1957, VI-148 p., 21(1958)37-38.
115. F.M. De Thier, Le Centre Extra-Coutumier de Coquilhatville, Bruxelles, 1956, 144 p., 21(1958)39-40.
116. A. da Silva Rego, Curso de Missionologia, Lisboa, 1956, 700 p., 21(1958)74-75.
117. A.B. Sá, Documentação para a História das Missões do Padroado Português do Oriente, III : XXXIX-554 p., IV : XXXIX-553 p.,
118. A. Brasio, Monumenta Missionaria Africana, Africana Occidental, Vol. V, VI+VII, Lisboa, 1955-56,

21(1958)76-77.

119. E. Andersson, Contribution à l'ethnographie des Kuta I, Uppsala 1953, XXII-365 p., 21(1958)80.
120. P. Piron et J. Devos, Codes et Lois du Congo Belge, Bruxelles, 21(1958)113.
121. R. de Sa Nogueira, Temas de Linguistica Banta, Lisboa, 1957, 230 p., 21(1958)116.
122. J. Sohler, Répertoire général de la Jurisprudence et de la doctrine coutumières, Bruxelles, 1957, 975 p., 21(1958)116-117.
123. T.O. Elias, The Nature of African Customary Law, Manchester, 1956, 318 p., 21(1958)117.
124. A. De Rop, Grammaire du Lomongo, Léopoldville, 1958, 116 p., 21(1958)153-154.
125. Divers, La valorisation du travail en Afrique, Gand, 1955, 255 p., 21(1958)154.
126. M.M. Edel, The Chiga of Western Uganda, Oxford, 1957, 200 p., 21(1958)159.
127. A.A. Da Silva, Usos e Costumes Juridicos dos Eulas da Guiné portuguesa, Bisau, 1958, 140 p., 22(1959)37.
128. G. Forthomme, Mariage et industrialisation, Liège, 1957, VIII-104 p., 22(1959)2, 37-38.
129. P. Verhaegen, De Psychologie van de Afrikaanse Zwarte, H.U., 1958, 66 p., 22(1959)115.
130. E. Boelaert, L'Etat Indépendant et les terres indigènes, ARSC, Bruxelles, 1956, 67 p., 22(1959)116.
131. E. Colson, Marriage and the Family among the Plateau Tonga of Northern Rhodesia, Manchester, 1958, XVI-379 p.,
132. J. Van Wing, Etudes Bakongo, Bruges, 1959, 512 p., 23(1960)36-37.
133. E. Mendioux, Moscou, Accra et le Congo, Bruxelles, 1960, 198 p., 23(1960)37-38.

134. Divers, Les problèmes au Congo Belge, Bruxelles 1958, 23(1960)38-39.
135. H. Himmelheber, Der gute ton bei den Negern, Heidelberg, 1957, 104 p., 23(1960)40.
136. P. Mune, Le groupement de petit Ekonda, ARSC, 1959, 72 p., 23(1960)71-72.
137. J. Denis, Le phénomène urbain en Afrique, ARSC, 1958, 407 p., 23(1960)77.
138. P. Schebesta, Les Pygmées du Congo Belge, Namur, 1957, 192 p., 23(1960)148.
139. W.C. Klein, De Congolese Elite, Amsterdam, 1957, 147 p., 23(1960)148-149.
140. J.S. Laurenty, Les cordophones du Congo Belge, Tervuren, 1960, 23(1960)149.
141. C. Tardits, Les Bamiléké de l'ouest du Cameroun, Paris, 1960, 136 p., 23(1960)150-151.
142. J.L. Boutillier, Bongouanou, Côte d'Ivoire, Paris, 1960, 256p., 23(1960)151-152
143. G. Sousa Dias, Os Portugueses em Angola, Lisboa, 1959, 24(1961)31.
144. P. Piron et J. Devos, Codes et lois du Congo Belge III, Bruxelles-Léopoldville, 1959, 24(1961)34-35.
145. G. Guariglia, Prophetismus und Heilserwartungs Bewegungen als völkercundliches und religions-geschichtliches Problem, Wien 1959, 24(1961)35-36.
146. A.E. Jensen, Altvölker Sud-Athiopiens, Stuttgart, 1959. 455 p., 24(1961)36.
147. A. Morant, Die Philosophisch Theologische Bildung in den Priesterseminarien Schwarz-Afrikas, Suisse, 1959, 264 p., 24(1961)36-37.
148. C.G. Richards, Le matériel de lecture pour nouveaux alphabètes, Paris, 1959, 322 p., 24(1961)38.
149. C.M.N. White, A Preliminary Survey of Luvale Economy, Manchester, 1959, 58 p., 24(1961)38-39.

150. M.D. BRYCE, Industrial Development, New York, 1960, 282 p., 24(1961)73-74.
151. F.M. Pauwels, Landhuishoudkundig Onderzoek bij de Jupaliri, Gent, 1960, 244 p., 24(1961)74.
152. P. Houart, La pénétration communiste au Congo, Bruxelles, 1960, 24(1961)74-75.
153. J. Beckmann, Weltkirche und Weltreligionen, Ereiburg, 1960, 197 p., 24(1961)80.
154. J.J. Goncalves, O Islamismo na Guiné portuguesa, Lisboa, 1961, 222 p., 24(1961)116.
155. A. Fontoura da Costa, A Marinharia dos Descobri-mentos, Lisboa, 1960, 24(1961)116-117.
156. F.M. Olbrechts, Les arts plastiques du Congo Belge, Antwerpen, 1959, 161 p., 24(1961)118-119.
157. W. Buhlmann, Afrika gestern, Heute, morgen, Freiburg, 1960, 172 p., 24(1961)119-120.
158. J.J. Maquet, The Premise of Inequality in Ruanda, London, 1961, 200 p., 24(1961)155-157.
159. J. Schier, Essai sur la criminalité dans la province de Léopoldville, ARSC, Bruxelles, 1959, 312 p., 25(1962)33-34.
160. J. Vanderlinden, Essai sur les juridictions de droit coutumier dans les territoires d'Afrique centrale, ARSC, 1959, 218 p., 25(1962)34.
161. A. Makarakiza, La dialectectique des Barundi, ARSC, Bruxelles, 1959, 97 p., 25(1962)34-35.
162. F.M. Lufuluabo, Vers une théodicée bantoue, Louvain, 1962, 52 p. 52 p., 25(1962)36-37.
163. R. Dottrens, Programmes et plans d'études dans l'enseignement primaire, Paris, 1961, 276 p., 25(1962)37-38.
164. R. de Sa Nogueira, Dicionário Ronga Português, Lisboa, 1960, 643 p., 25(1962)38-39.
165. N.Z.M., Das Laienepostolat in den Missionen, Suisse, 1961, 383 p., 25(1962)39-40.
166. F.M., Rodegem, Sagesse Kirundi, Tervuren, 1961,

- 383 p., 25(1962)39-40.
167. J.P. Crazzolara, A Study of the Logbara Language, London, 1960, 373 p., 25(1962)73-74.
168. B. Holas, Changements sociaux en Côte d'Ivoire, Paris, 1961, 120 p., 25(1962)77-78.
169. H. Weman, African Music and the Church in Africa, Uppsala, 1960, 296 p., 25(1962)78-79.
170. E. Colson, The Social Organization of the Gwembe Tonga, Manchester, 1960, 234 p., 25(1962)79-80.
171. J. Middleton, Lugbara Religion, London, 1960, 276 p., 25(1962)153-154.
172. V. Drachoussoff, L'Afrique décolonisée, ARSOM, Bruxelles, 1960, 150 p., 25(1962)155.
173. O. Boone, Carte ethnique du Congo I, Tervuren, 1961, 25(1962)156-157.
174. E. Colson, The Plateau Tonga, Manchester, 1962, 237 p., 25(1962)158.
175. R.L. Wannyn, L'art ancien du métal au Bas-Congo, Wavre, 1961, 25(1962)159.
176. D. Biebuyck, Les Mitamba, Système de mariages enchaînés chez les Babembe, ARSOM, Bruxelles, 1962, 36 p., 25(1962)160.
- (2) Annales Aequatoria
177. BOKULA M., Le lingala au Zaïre. Défense et analyse grammaticale, BASE Kisangani 1983, 282 p., 6(1985)239-240.
178. CORNET J., Art Royal Kuba, Sipiel, Milano, 1982, 343 p., 5(1984)185-186.
179. LABAERE R., Devinettes tsetla, Editions Passio-Passionisten, Léopold I Staat 12, B-3000 Leuven, 185 p., 7(1986)359.
180. LABAERE R., Eléments de Grammaire Tsetla, Wezembeek-Oppem, 1984, 7(1986)360.
181. PIERSON R. et VAN COPPENOLLE R., Bapende. Contes, légendes, fables, J. Dieu-Brichart, Louvain-la-Neuve, 1982, 321 p., 5(1984)190-191.

182. VERBEEK Léon, Filiation et usurpation. Histoire sociopolitique de la région entre Luapula et Copperbelt, M.R.A.C., Tervuren, 1987, 426 p.+ cartes 9(1988)300.
183. VINCK H., Terminologie chrétienne en lomongo, CEEBA série III, vol. 854 p., 6(1985)237.

(3) Ailleurs

184. M. GUTHRIE, Lingala Grammar and Dictionary, 1935 dans : Kongo-Overzee 4(1939)227-228.
185. L. BITTREMIEUX, La société secrète des Bakhimba au Mayombe, dans : Kongo-Overzee 4(1939)90-91.
186. J. MAES, Volkenkunde van Belgisch Congo, 1935 dans : Kongo-Overzee 26(1936-36)249-250.
187. J. MAES, Vannerie au Lac Léopold II, Bruxelles 1936 dans : Kongo-Overzee 3(1936-37)233.
- 3.6. Recensions des livres de Gustaaf Hulstaert
1. Praktische Grammatica van het lonkundo, De Sikkel, Antwerpen 1938 : Kongo-Overzee 5(1939)108 (E. Boelaert).
2. Les sanctions coutumières contre l'adultère chez les Nkundo, Bruxelles 1938 : Kongo-Overzee 5(1939) 110 (E. Boelaert).
3. Le Mariage des Nkundo, I.C.B., Bruxelles, 1938,
- Kongo-Overzee 4(1938)289 (E. Wils)
- Aequatoria 2(1939)24 (E. Possoz)
4. La négation dans les langues congolaises, Bruxelles 1950, Kongo-Overzee 17(1952)79-86, (J. Larochette).
5. Carte linguistique du Congo Belge, 1950,
- Kongo-Overzee 18(1952)79-81 (V. Van Bulck).
6. Au sujet des deux cartes linguistiques, IRCB, 1954
- Zaire 8(1954)870 (A.E. Meeussen)/Aequatoria 18(1955)67-68 (R. Philippe).
7. Dictionnaire français-lomongo, Tervuren 1952,
- Kongo-Overzee 19(1953)273-274 (A.E. Meeussen).
8. Rechtspraakfabels, Tervuren, 1954,

- Kongo-Overzee 21(1955)95-96 (E. Possoz)
 - Zaire 8(1955)195 (L. Stappers)
 - Afrika und Ubersee 41(1957)93 (E. Kühler-Mayer)
 - 9. Dictionnaire Lomongo-Français, Tervuren 1957,
 - Kongo-Overzee 24(1958)186-188 (A. Burssens)
 - Afrika und Ubersee 54(1960)72-74 (E. Dammann)
 - 10. Proverbes môngo, Tervuren 1958,
 - Afrika und Ubersee 54(1960)72-74 (E. Dammann)
 - 11. Losako, 1959,
 - Aequatoria 23(1960)69-70 (A. De Rop)
 - 12. Les môngo. Aperçu général, Tervuren 1961,
 - Africa 32(1962)154 (E. Boelaert)
 - Aequatoria 25(1962)154
 - 13. Poèmes môngo moderne, 1972,
 - Africa 44(1974)97-98 (J. Knappert)
 - 14. Histoire ancienne Môngo, 1984,
 - Annales Aequatoria 8(1987) (H. Vinck)
4. PARTICIPATION AUX RENCONTRES SCIENTIFIQUES
1. 1955: du 23 août au 3 septembre : Conférence Interafricaine pour les Sciences Humaines. Bukavu. Voir Aequatoria 18(1955)96-97.
 2. 1957 : juillet : Semaine Interafricaine de Formation religieuse. Bukavu. Voir Aequatoria 20(1957) 96-103.
 3. 1960 : du 3 au 6 février : Séminaire en Sciences Humaines. IRSAC Lwiro. Contribution de G. Hulstaert: Règle et exception en lomôngo, Annales Aequatoria 12(1991)524-527.
 4. 1960 : du 12 au 21 décembre : Séminaire d'Anthropologie Sociale de l'Institut Africain International. Salisbury.
 5. 1966 : Colloque sur le Droit Coutumier. Lubumbashi. Voir Bulletin du CEPESI n° 74 (1966)107.
 6. 1968 : Octobre : Séminaire de traducteurs de la Bible. Kinshasa.
 7. 1978 : du 12 au 16 décembre : Quatrième Congrès International des Etudes Africaines. "La dépendance en Afrique et les moyens d'y remédier". Kinshasa.
 8. 1979 : du 22 au 31 mai : Première rencontre nationale de linguistique et littérature africaines. Lubumbashi "Problèmes de recherches et enseignement".

Honoré VINCK

Aequatoria

ÆQUATORIA est la dénomination qui à Bamanya (Mbandaka) au Zaïre regroupe une bibliothèque, des archives et un périodique. Ce nom provient de l'ancien périodique "Aequatoria" fondé en 1937 par Edmond Boelaert et Gustaaf Hulstaert. Le Centre Aequatoria, perpétuant leur œuvre, veut promouvoir la recherche scientifique dans le domaine des sciences humaines en rapport avec l'Afrique Centrale.

LA BIBLIOTHEQUE ÆQUATORIA

Publications en langues européennes

La bibliothèque possède actuellement 4500 livres ainsi que quelques grandes collections comme celle du Musée de Tervuren, de l'ARSOM, de l'IFAN; en plus 250 titres de périodiques spécialisés (environ 3500 volumes).

Publications en langues africaines

Le Père Hulstaert a récolté durant de longues années toutes les publications en langues africaines qui lui étaient accessibles. Ainsi a-t-on pu constituer une collection d'environ 500 unités représentant 35 langues.

Archives

Les archives historiques contiennent en premier lieu l'héritage de E. Boelaert (1899-1956). Celui-ci nous a laissé non seulement ses propres écrits, mais aussi toute une collection de copies d'archives administratives de la période coloniale.

Ensuite nous avons de nombreuses notes ethnologiques de Mgr E. Van Goethem (1872-1946), de P. Vertenten (1892-1946) et des Pères Trappistes (au Congo de 1895 à 1925). Déjà une grande partie des archives personnelles du Père Hulstaert a été transférée à la bibliothèque.

On possède en outre plus de 500 cartes géographiques de la région, les plus anciennes datant du siècle passé. La partie linguistique des archives est le résultat d'enquêtes systématiques faites durant plus de 60 ans par le Père Hulstaert. Presque tous les dialectes mongo ont été enregistrés.

LES ANNALES ÆQUATORIA/LES ETUDES ÆQUATORIA

En 1937 E. Boelaert lança une série de brochures sous le titre "Aequatoria". G. Hulstaert élargissait l'idée et "Aequatoria" était née. En 1962 la revue cessa de paraître. En 1980 une nouvelle équipe la relança sous le nom de "Annales Aequatoria" avec le but de favoriser la recherche scientifique relative aux cultures et langues zaïroises avec une attention spéciale aux Mongo.

La revue est l'émanation de la bibliothèque qui est devenue un lieu préféré d'étude et de recherche pour étudiants et professeurs. C'est à eux que la revue veut s'ouvrir, d'abord pour les informer, ensuite pour leur donner l'occasion de s'exprimer à un niveau international et pour instaurer ainsi un dialogue des cultures à un niveau scientifique. Elle couvre un domaine assez large: linguistique africaine, anthropologie culturelle, littérature en langues bantoues, histoire, archéologie etc... Une édition annuelle de 400 pages est prévue.

Les "Études Aequatoria" lancées en 1982 publient des monographies dans le même domaine.

LE "GUEST-HOUSE" D'ÆQUATORIA

Bamanya, à 10 Km de Mbandaka, par son atmosphère rurale, est un lieu idéal pour l'étude et le recueillement. Aequatoria y met son "guest-house" à la disposition des professeurs d'Instituts Supérieurs et d'Universités, des chercheurs zaïrois et étrangers qui veulent travailler dans notre bibliothèque ou archives, ou qui veulent prendre le Centre Aequatoria comme base de leurs recherches sur le terrain.

ETHNOLOGIE ET HISTOIRE

Annales Aequatoris 12(1991) 79 - 110
KNAPPERT Jan

LANGUAGE AND HISTORY IN AFRICA

Two misconceptions have for a long time impeded the proper understanding of the genesis of language. The first, still propagated by some zoologists, is that the apes possess anything approaching linguistic ability or that they could learn a human language if properly taught. This is a complete illusion. The result of years of patient teaching has revealed that apes cannot acquire even the elements of linguistic structure. They may learn to respond positively to certain human words often repeated, but that is not the same as language, let alone understanding. "Correct" (i.e., rewarded) reactions can become engraved on the brain, and "bad" (i.e., punished) behaviour can be effectively discouraged: the association of "signs" (i.e., pictures or figures) with "meanings" (i.e., "correct" responses) is still remote from the "knowledge" of language and human culture. The study of the behaviour of many mentally handicapped children shows that they too are unable to learn a human language with the exception of a few isolated words and phrases. Compare with this the capacity of normally intelligent pre-school children to construct fairly complicated sentences and build correct grammatical forms.

The second misconception is that language could have been invented one quiet afternoon by the old Cro-Magnon Man, who then taught it to his family. In reality, the evolution of human linguistic capability must have taken many, many thousands of years, judged by the extremely slow development of human languages over the last few millennia of known linguistic history. It is comparable to the slow improvement of cultural behaviour in other spheres of activity such as education, agriculture, fishing, forestry, politics, and, especially, warfare. The tools are improved, but there is little if any progress in psychological attitudes. True primitive languages do not now survive any more than the other species of the genus homo, but from comparative study we can draw some conclusions regarding the structure of a primitive language. Articles, prepositions and conjunctions are comparatively recent inventions, even numerals have arrived late in linguistic evolution. Adverbs seem to have evolved from nouns and adjectives from verbs. That leaves us with nouns

including pronouns, verbs and copulae subsumed under predicate words, and interjections including a large number of words called ideophones in African languages, which express the psychological situation of the speaker in one word without grammatical articulation. In the very oldest stage of language these ideophones probably formed the only word class, when all a language could provide were exclamatory expressions of situational sentiments.

The early human beings divided into distinct and stable racial groups at an early stage, each jealously preserving its own territory and mercilessly ejecting all intruders who were not stronger either in numbers or size and skill.

There is no unanimity among linguists with regard to the vexed question of the origin of language. The present writer is inclined to follow the hypothesis of polygenesis. If, as now appears to be accepted, agriculture was "invented" in more than one country in the world, and if more than one people independently began to domesticate cattle (the Greeks, the Egyptians, the Indians), it seems likely too, that language also evolved separately from different origins in various parts of the globe. Yet, the fundamental thinking processes are identical which explains why we can translate from one language to another without losing any of the meaning of the original (the Bible, for instance, has been translated into over a thousand of the world's languages).

The basic concepts of human thinking conform to the categories laid down by Aristotle : place, substantivity, quality, condition, predication, reference, quantity, movement, comparison, time, deixis, linking, object-negation, status and identity are the major functions which can be expressed in all the languages I have ever studied, with varying degrees of complexity, orlogic.

In some languages, adjectives cannot be morphologically distinguished from verbs, in others not from nouns, but this does not mean that the function of the adjective, namely attribution or qualification, cannot always be performed in a language, and usually by more than one device. Another

example is the system of numerals which is most extensive in Western languages where words like octillion have been invented, but which are most rudimentary in some Bushman languages where only a very few numerals are found. Not all languages have special forms for the plurals of nouns or verbs, although the concept of plurality as opposed to singularity is present in all languages.

We are still, however, unable to state whether language is definitely monogenetic or not. In Africa alone, there are so many totally unrelated languages, different in both structure and vocabulary, which have defied all attempts to trace a common ancestor. In 1922 the Italian linguist Trombetti coined the term glottologia for this comparative study of apparently unrelated languages. Thirty years later, Greenberg was equally unsuccessful.

Before we come on to a discussion of the coming of the Bantu, we must first turn our attention to the oldest surviving inhabitants of East Africa, the click-speakers, the hunter-gatherers and a few others. The criterion of 'oldness' is not an absolute one, as one can never be quite certain which tribe were the aborigines, especially in an area like East Africa where traces of man's existence have been found from over a million years ago. Many of the small groups may have migrated out of the area, or died without leaving any members of the clan to continue the lineage. Before the advent of the Bantu it is not possible to identify any tribe of whom the remains - bones or stones - have been found. There is also no guarantee that the present-day 'primitive' tribes of hunters and gatherers have always had that particular way of life. Under the pressure of external events such as drought or attacks by stronger tribes, a tribe may change from a river-valley agricultural way of life to a nomadic camel breeding one, or, driven into heavily forested mountains they may have no option but to start hunting small game and gathering fruit in order to survive.

Linguistically too, the small tribes have shown incredible adaptability. The pygmies for instance, appear to have so eager to adopt the languages of their tall neighbours (Bantu and Sudanic speakers

of N.E. Zaire) that there are very few traces left of their original speech. The Bushmen have kept their own languages, but here it appears that the Hottentots have adopted their click habits from the Bushmen, probably as the result of interbreeding. Culturally, the Hottentots are quite distinct from the Bushmen, while the structure of the two sets of languages is also quite different. The Bushmen, in turn, have adopted a large number of words from Hottentot, including numerals; this creates the false impression that the two language families are related. The languages of the Hottentots for instance, distinguish genders (which led Meinhof to label them Hamitic); indeed, if we remove the Bushman and click elements, their language does resemble Hamitic slightly, although this is not strictly a justifiable classification. This short discussion of a very complicated problem will have to suffice here. The moral in brief is that one may not conclude, from the presence of clicks in a language, that it belongs to a certain family, not even if common words are found, combined with racial 'resemblances'. This makes it possible to relink the Hottentots with the "Hamitic" or even Cushitic peoples from the north of Africa. (See Meinhof 1912, p. 4; Knappert 1975/6, p. 316; Westphal in Tucker & Bryan 1956, p. 166). The Hottentots were the first people to drive their cattle to southern Africa, well ahead of the Bantu. They may well have lived in East Africa for a considerable time. At what point in their prehistory did they acquire cattle? Was it as they came up the Nile Valley, or was it from people on the east coast? They were probably living in East Africa some time before the beginning of the Christian era prior to migrating into southern Africa. Bearing this in mind, and also the fact that the Cushitic languages are a branch of that mysterious Hamitic family, we may wonder if these proto-Hottentots could be the 'early Cushites' whom historians mention as living in East Africa in prehistoric times, the 'Cushitic fringe' of Professor A.N. Tucker. As Gervase Mathew noted, there is no mention of any negroid peoples in the Periplus (see History of East Africa, p. 95) which dates from the second century A.D. This would fit

the present author's suggestion that the negroids were still at that time poised for their march south east in the middle of the Nile Valley.

The coastal inhabitants were Hamitic (loc. cit.) in Opone (= Hafun) and further south they may have been heavily mixed with an Indonesian influx which also arrived early in the Christian era, (Knappert, 'The Language of the Indian Ocean', Ur, the Intern. Magazine of Arab Culture 1, London 1984, 33-45). The 'fringe Cushites', if indeed we may identify them with the early Cushites of the historians, are now not racially very distinct from the surrounding peoples. Dr. Andrzejewsky tells me that the genetic relationships of the Cushitic languages pose insurmountable problems for the comparatist. If any common vocabulary or grammatical structure can be discovered, it appears irregular, with groups of words covering a variety of meanings and showing great similarity but without regular sound laws. Features of morphology too, seem to have travelled haphazardly or been preserved here and discarded there. One suspects borrowing on a large scale rather than the regular continuation of a coherent tradition. This can easily be explained by a student of warfare in Africa: the victor of an intertribal war usually does one of two things: either the defeated men are killed and the women taken as wives and concubines, in which case there will be a large number of women in the tribe whose children will speak two languages; they may well form a separate class, clan or subtribe within the structure of the victor's nation and continue to speak their own mixed dialect, passing it on to their own children in turn. A later generation might leave the main tribe and settle elsewhere. They would continue to speak a language which was half (grammatically and lexically) like that of the original tribe, and half like that of their grandmother's tribe which was completely broken up. There are, however, also examples of rapid and completely spontaneous formation of new lexical (and to a lesser extent grammatical) material in a language, especially when the speakers have settled a new country. Shona and the Nguni languages are instances of this type of neologistic evolution. The other alternative for a victorious

nation is the feudal solution : the conquered tribe is left intact and in loco, but they become the serfs of their conquerors. The Azande defeated several smaller tribes in this way, making them into vassal tribes. The client tribe will endeavour to speak the language of its conqueror, much as the Celts of Gaul attempted to speak Latin, an effort which finally resulted in French. For our purpose, English is a much better example since it is more clearly a mixture of Norman French and the Anglo Saxon of the dispossessed peasants, containing more than 50 % of the conqueror's vocabulary and a large number of morphological features from French.

A language which is left in place, spoken by a people who are left in peace and allowed to expand gradually, will show regular sound changes in time as well as across the geographical ranges of its extension. This is clearly shown in most of the Bantu speaking area south of the equator.

Warfare is most often a phenomenon of populated areas. Where there are relatively large groups competing for the same land, there may be war. In the time when only the Bushmen roamed the savannah (never meeting their contemporaries, the pygmies of the forest) their bands consisted each of only about twenty-five persons, while roughly twenty such bands would make up a tribe. These figures have been convincingly argued by Leakey and Lewin (1979 : 99). It presupposes however, that these Bushmen were keenly aware of the limitations imposed by their environment as their numbers did not increase significantly. Other tribes increased in size enormously, trusting, perhaps, that their habitat would always be able to supply all their needs. Some survived, others did not. Some made their lands into deserts while others expanded across vast areas settling territories far beyond their original homeland and multiplying into a whole nation.

What we know of the Bushmen seems to indicate that while tribes are endogamous and have a common language, people belonging to different tribes will avoid one another - always supposing that their habitat is large enough - so that war is unnecessary and might occur only in exceptional circumstances

such as a woman being raped or stolen.

The small East African communities which still speak click languages may have lived in this way for thousands of years. They may equally have come from elsewhere in East Africa, impelled by constantly increasing pressure of population, chiefly from the north. We will probably never know for certain.

Ernst Westphal (Tucker & Bryan 1956, pp 162 ff) classifies East African Hadza with Bushman, without being entirely convinced by his own arguments. But as Westphal is the best scholar to have worked on the click languages since Bleek and Engelbrecht, we must leave the matter there until more material becomes available. The same reservations apply in the case of his classifying Sandawe and Sanye provisionally with Hottentot. Note that Khoi is only a branch of Hottentot and that the term 'Khoisan' is to be avoided (op.cit., p. 166) as meaningless.

For the moment, the hunter-gatherer peoples do not permit us an insight into the early history of East Africa. History begins at the Coast, while pre-history begins in the Sudan. As for the Southern Cushites, Phillipson (1977 : 83) is overly optimistic, basing his theories on the fantastic ideas of Ehret, who in turn takes Greenberg's unproved assumptions for granted. We are by no means sure that the Iragw language is a branch of Cushitic. Nor is it scientific to assume that people speaking a Cushitic language necessarily belong to a Cushitic race, nor does it follow that they have always been pastoralists. Even if it seems acceptable that the Cushitic languages are a branch of the Hamito-Semitic family (or rather, cluster), it does not follow that the Cushitic race is a branch of the Hamitic race. Professor Tucker militated against Seligmann's assertions about the Hamitic race; in his own view it did not exist, nor was the linguistic concept of Hamitic ever more than a typedescription, a co-occurrence of certain grammatical phenomena. There is no Hamitic family of languages, and even Cushitic is used tentatively. (Knappert, 1976). Baker shows the Nilo-Hamites as a separate subrace, distinct from the Nilotes and the Kafrids (1974 : 328). We may therefore conclude that he assigns this name to a racial group

distinguished on the basis of physical characteristics from surrounding races, i.e. the Nilotids and the Falsenegrids. Baker also writes (p. 333) that they "are too diverse in ancestry to constitute a taxon in the zoological sense..." On p. 226 he writes, "the Ethiopids hybridized secondarily with Nilotid Negrids to give to tribes referred to under the general title of Niloto - or Nilo-Hamites (or sometimes Half-Hamites)..." Among the nomadic pastoralists called the Masai who inhabit the Kenya-Tanzania borderland, the further hybridization has been so slight that some authorities classify them as Ethiopids. The same applies to the Latuko (Lotukho) and Turkana, both Nilo-Hamitic speakers. The Wahima (Bahima) of south-western Uganda are another group of very tall pastoralists, in this respect resembling the Turkana, but the evidence suggests that they are Aethiopic-Kafriid, not Aethiopic-Nilotid hybrids.... the Aethiopic character greatly predominates among these people. The Kafriids themselves are a group of Aethiopic-Negrid hybrids among whom however the Aethiopic element is much smaller, so that they are classified as Negrids. Baker (p. 225) describes the Aethiopids (Eastern Hamites or Erythriotes) of Ethiopia and Somalia as "an essentially Europid subrace with some Negrid admixture". We should note that Baker applies zoological criteria in which differences in the skeleton have precedence over pigmentation, so that a Europid by his standards may be fairly dark-skinned. Relevant criteria are cranial shape, including the nose-bridge and the orthognathism, length of arms and legs etc. Baker's conclusions tally unexpectedly well with my own which are, of course, based on linguistic groupings, and throw new light on the history of East Africa.

Baker's map on p. 328 of Race is also a blueprint for a map of the language families of Africa, more than he can have known when he designed it, because firstly, he shows two races covering the part of Africa where only one language family, Bantu, is spoken; we shall see later on that there were two waves of expansion by distinct branches of the Bantu peoples who were not contemporaries. Secondly, the Nilotes and Nilo-Hamites are shown as separate subraces. The

present writer has always maintained (against current opinion) that the two language families are not related. Thirdly, Baker argues on anthropological grounds that the Bahima are not of the Nilotic race, but rather Ethiopid. The present writer has always been of the opinion that the Bahima, i.e. the ruling race in some of the inter-lacustrine kingdoms, are not of Nilotic origin, since there is no trace of any Nilotic vocabulary in the Interlacustrine Bantu languages. Nor are the Bahima royal and dynastic names Nilotic.

THE BANTU

The position of the Bantu homeland has been the subject of some fierce controversy. In 1952 an American anthropologist, Joseph Greenberg, insisted that the Bantu languages were only an offshoot of a family of Nigerian languages which he called Benue languages. Elsewhere I have argued in detail why this theory holds no water. The fact that many Africanists have accepted it does not make it true. John Sharman wrote an article in 1972 showing an alternative approach to the Bantu migrations by hypothesizing that they must have travelled east from Nigeria to the Nile Valley, then dispersed from there southwards to the present Bantu territory in the savannah. What worried both Sharman and myself in Greenberg's theory of the Bantu homeland in Nigeria, obligingly supplemented by Guthrie to show the potential route the Bantu might have taken from Nigeria to their area of secondary dispersion in Zambia, is that they must then have crossed hundreds of miles of virgin forest, where there is no trace of such a mass migration. The main problem here is that the historians are asking the comparative linguists to solve problems for which there are no data. Historians may rely only on historical data : language comparison provides no evidence for ethnic movements. There is no evidence that the Bantu languages are West African; we may assume the Bantu homeland to be in the central Nile valley, where Sir Harry Johnston had already placed it. Now the Bantu movements are much simplified : it becomes a simple fanning out southward. First however, there was a split in the Bantu lines, probably caused by

an invasion of Europid people from the north or northeast. One section of the Bantu, the western Bantu or Old Bantu, moved south and southwest, the other section stayed for a while, then moved south into Uganda and southeast into Kenya, intermingled with the Europid invaders who taught the Bantu to keep cattle. The result has been a new type of racial mixture, the Cafrid sub-race, which populates most of eastern and southern Africa where eastern Bantu languages are spoken with very minor exceptions. Swahili belongs to this branch. The ancestors of the Swahili may thus have 'hit' the east coast in the early centuries of the christian era, and this may account for the origin of some early Swahili and Bantu loans from Persian, such as the words for sheep and goats.

The writer is well aware of the danger of identifying racial groups with speakers of certain languages. The standard example is Creole English; an Indo-European language spoken by a population of African descent. There are two arguments for pursuing this line of reasoning in this particular case -- apart from the negative argument that 'we have nothing else to go on'. First, at the very beginning of Bantu history there must have been a Bantu race; similarly, the Nilotids, when they evolved as a subrace, must at the same time have developed the original Nilotic (Lwoo) language with its unique structure; we are here concerned with an evolution which started in the first millenium B.C. if not earlier. In those days, and this situation can still be observed today in many parts of Africa, the races were small groups, rather like tribes, evolving over very long periods and simultaneously developing a language which isolated them from other races. In antiquity the argument worked the other way round : every tribe was proud of its individuality, its racial characteristics, its unique language, religion and customs all of which served to keep the tribe endogamous, so keeping the racial features pure. Only when invaded by a stronger tribe would hybridization occur, always supposing that the superior tribe took the conquered women as wives or concubines. The second argument is that if the linguistic and racial characteristics

coincide so neatly, the case for a common history is surely reinforced. A third argument will be found in the results of archaeological excavations which again coincide with the linguistic and anthropological conclusions so that the one cannot but reinforce the other.

The racial frontier in East Africa, as shown by Baker's important map (Baker, p. 328) reveals -- apart from the Nilotids and the Nilo-Hamites which will be dealt with later -- the large band of Kafrids running south between the Great Lakes and the East Coast as far as the south eastern corner of Africa, the land which was once called Caffraria, and now the Transkei. There is an important side branch in this Kafrid expansion: the broad sweep, to the west, up the Zambesi Valley and across to what is now Angola and Zambia, thus enclosing the 'older' and supposedly purer race of the first palaeonegrids who gradually occupied the forest zone of present day Zaire, Congo, Gabon and southern Cameroon.

As Baker points out in his own cautionary notes on race maps (Baker, p. 109 and p. 329), races always overlap along the edges of their territories, and the divisions of the geographical areas occupied by subraces are even less sharply defined: nor do they remain constant over any length of time. Furthermore, Baker states on p. 329 that he has included most of the doubtful tribes in the palaeonegrid subrace since that may be regarded as the most primitive. Baker here uses the term 'unspecialized', a zoological term which may cause confusion to cultural anthropologists as it does not mean adaptable, as one might expect. On the contrary, the 'primitive' or 'unspecialized' subraces often appear to be too set in their ways to adapt to changing circumstances, as Baker himself points out in the concluding chapter of his book.

His inclusion of mixed subraces in the palaeonegrid area on his map makes it even easier to prove the point of the present writer's argument. The picture which appears to emerge from the historian's point of view is the following: two subraces of the Africanids of the tropical zone moved south across and away from the equator: the palaeonegrids who kept mainly to the forest which in those days covered most

of what is now Zaire and the countries to the west of it, and the Kafrids who also moved southwards but along the savannah belt further to the east. The latter may have started after the palaenegrids since their racial type evolved later due to an admixture with an Ethiopid subrace. Yet they seem to have moved south more rapidly, overtaking their cousins in the forest so that when they arrived to the south of the forest zone and turned right towards the west, they forestalled the expansion of the palaenegrids and even penetrated into their territory, pushing on towards the north west in what is now northern Angola and the southern and western areas of Zaire.

Why did these Kafrids keep to the savannah, and what enabled them to move faster than the Palaenegrids? There is one answer to both these questions: the Kafrids had domesticated cattle, most probably the long-horned variety, which they must have acquired well before crossing the equator since the bos primigenius is not native in Africa south of the Sahara. Bovines are extremely suseful for the purpose of taming wild country, as African farmers well know, since they are able, with their large bodies, to push their way through the bush while their appetite causes great quantities of foliage to be consumed, thus clearing the country. Cattle rapidly trample the undergrowth as they graze, thus enabling grass to grow instead of bushes so that the land becomes suitable for pasture. As more land was converted into good cattle-raising country, the human population also increased. Even today there are tribes in Africa who live exclusively on the products of their cattle: milk, butter and cow's blood for their nourishment, for cows were never frequently killed since they were too valuable. Only on religious occasions or for ritual purposes would a cow be slaughtered. The hide was made into clothes (tanning is an old art, though at first the skin was just dried, stretched and beaten). It is interesting that the art of weaving and spinning was never developed in East Africa and was only introduced much later by the Muslims. In this way eastern and southern Africa were populated in a continuous manner, unlike the scattered bands of Bushmen who

were relatively few in number. The cattle breeders, besides being more numerous were also more successful as hunters because they had acquired an asset which they brought for the first time to Africa south of the equator -- iron.

Traces of iron tools have been found in many parts of Africa in association with other human relics. In East Africa there was never, as far as we know, a Bronze Age, but there are numerous sites of iron industries. Using modern methods most of these sites can now be dated with a fair degree of accuracy so that we have for the first time a chronology to provide us with glimpses of real history.

As Phillipson explains, iron is not an easy metal to work, it requires advanced skills (1977, p. 86). Unlike copper or gold, iron ore is to be found in many parts of Africa and occurs in the hills of Bunyoro very close to the area where our story begins. The Bunyoro, according to Baker, are among the purest Kafirids (p. 329).

Metalworking was a relatively late arrival on the Egyptian scene; for instance bronze had been in use at least a thousand years before it was introduced into Egypt while iron did not make its appearance until 1000 B.C. It has been suggested that "Egypt transmitted some of her knowledge of metal work to Negro Africa" (Jean Yoyotte in Posener p. 168-9). Shinnie reports that iron was used first in the early fourth century B.C. at Meroe, but this was imported metal.

Iron smelting may not have been in full operation much before the middle of the first century B.C. (Shinnie, p. 160-2). Oliver and Fagan are less precise as they mention merely the "urban development of Meroe" which took place from the third to the first century (Oliver and Fagan, p. 38).

In the light of this dating the beginning of the Iron Age in East Africa may have to be placed later than Phillipson suggests (p. 108, 141), perhaps at around the beginning of the Christian era. This would present no difficulty for dating the subsequent expansion of the art of iron smelting and would indeed help to allow for a period of apprenticeship in iron working at or near Meroe and for the introduction of the art to the Upper Nile, more than a

thousand miles away.

To review for a moment our knowledge as at present : the people of the Iron Age culture moved south in the Middle Nile area, poised to enter Uganda and the neighbouring districts of N.W. Zaire and perhaps N.W. Kenya about two thousand years ago. There were two streams of people, the two black subraces who were on their way to populate Africa south of the equator, though not necessarily at the same time. There may well have been a century between the two streams, but at first there was only one group. We should not overestimate the numbers involved -- there may have been only a few dozen people. There are examples in history of whole nations originating from a limited number of ancestors.

In an environment with plenty of resources, enough cattle and no enemies in the form of competing tribes, the multiplication rate of a tribe can be one hundred percent per generation, quadrupling its size in half a century.

At some stage in what is now the southern Sudan, the Palaenegrud tribe split, one branch travelling south and entering the forest along a broad front and taking several generations to penetrate it fully : the other branch lingered where it was and began interbreeding with a tribe of the Aethiopic race, a race as we have seen earlier which was a dark skinned subrace of the Europids. The resulting new subrace was called the Kafrids (from the word Caffer, the old name of the Xhosa of South Africa). The Europid ancestors may have come from the Arabian peninsula in the east or else from Egypt and other countries with a Mediterranean population. The southwards migrations of the peoples of the Horn and the Sudan can be explained by two facts : pressure from the north and empty space in the south.

Phillipson (p. 109 ff) describes the two streams of Iron Age culture as they moved south after dividing in the Middle/Upper Nile area, an eastern and a western stream. What links the conclusions of Baker and Phillipson is the latter's map (fig. 32) where he shows the approximate boundary between the two, running parallel to Lake Tanganyika, bending

slightly as it turns south, then, just after crossing the Zambezi, it turns sharply to the west. This gives the impression that the eastern branch moved faster to cut off the progress of the slower moving western stream. Phillipson's next map (fig. 51, p. 141) shows a mixed area to the south of Lake Tanganyika where apparently the two branches merged. Indeed, this tallies with my data since that area is also mixed linguistically as we shall see later on. The importance of Phillipson's map is clearly in the dating of the various movements; the chronology which is offered here is provisional and may have to be shifted by a few centuries in the light of any fresh evidence. Nevertheless, Phillipson's work is a major step ahead in the ethno-history of East Africa.

Important also is the fact that the iron smelting invaders were in many places "insufficiently numerous to displace.... their stone-tool-using contemporaries" (Phillipson p. 143). The latter may be the Hottentots, and much more than by the Bantu, but was even venerated by them, being associated with the sun-god. It may well have been the Hottentots who were the original users of stone tools and who had to withdraw gradually in the face of the more advanced iron using Bantu whose superior weaponry ensured their victory in any conflict.

We have not yet presented the evidence that the bringers of iron and the art of smelting to subequatorial Africa were speakers of Bantu languages. This will be done later since it involves some detailed discussion of comparative linguistics. Although the analysis will be rather complex, the end result will be simple, much simpler than the maps drawn by the historians (Phillipson, p. 228-9) would suggest. The major reason is that the authorities of the fifties and sixties (Guthrie and Greenberg) whose work lacks the rigour of the basic principles of comparative linguistics, have been superseded by the application of more refined methods to their subject.

THE BANTU LANGUAGES

In comparative linguistics two major rules must never be forgotten :

1. Sound laws suffer no exception. If an apparent

exception is discovered a new sound law must be formulated to account for it.

2. Classification of comparables must be based on simple criteria. Every member of a category must possess the property named in the criterion.

Professor Guthrie disregarded both rules, thus invalidating his classification of the Bantu languages. A more rigorous classification reveals entirely different lines of division which will enable us to rewrite a large part of East African history. Guthrie, a trained mathematician, approached the subject of language classification from a mathematical viewpoint and was accustomed to unexceptionable laws which inexorably govern the behaviour of all members belonging to the same category. He failed to appreciate that although philology may not be a natural science, it certainly is an exact science (as opposed to an art which allows scope for artistic thought). Comparative linguistics, as philology is now termed, has made great progress in laying down ground rules for its application, chiefly as a defence against those scientists who called the subject unscientific. Indeed, some nineteenth century philologists had made up fantastic theories about languages, a matter which unfortunately has persisted into the twentieth century, witness the Muslim author who recently proved to his own satisfaction that English is an aberrant dialect of Arabic !

As with any science we must adhere to the rules of logic. One reason why Guthrie's classification fails to hold water is that he grouped Bantu languages on a purely geographical basis, and then drew conclusions from this classification concerning the linguistic properties of the various language groups he had so arbitrarily carved out. It is small wonder his categories were confused as I pointed out in an article.

Greenberg's disregard of the basic principles of comparative philology goes even further. Where Guthrie at least observes the principle that sound laws must be substantiated by a number of examples, Greenberg discards even this basic justification and replaces it by what he calls 'mass comparison', i.e. if there

are a large number of words from language A to be found in language B, then the two languages are related. By those standards English would be a Romance language and Swahili a Semitic one. Another problem unsolved by this absence of method is the direction in which the words travelled : only accurate analysis of the phonetic forms of the words will reveal, for instance, which words came into English from French and which passed into French from English.

An example of Greenberg's treatment of a word will demonstrate why it can never convince a philologist. He takes the word tó in Efik and identifies it with the word tí in Bantu, emphasizing that the high tones in Bantu always conform with high tones in Efik. This he fails to prove with a single example, yet he is doubtless aware of the problem. He once wrote with surprise and disbelief that Amaat Burssens, one of the founders of Bantu tonology, "had misheard with remarkable consistency". Burssens had discovered the tone-inversion of Tshiluba in which, for example, múkazí, 'woman', corresponds to ma-kazi in other Bantu languages, with observance of the sound law that high tones become low and low tones become high. Since there are no exceptions to this rule (except in the tone-morphology of the verb which has its own rules), Burssens deserves to have this law named after him. Tone inversion is a regular sound law in Tshiluba.

Greenberg, moreover, does not explain why the word tó has an o while tí has an i. Is there a sound law at work here? Are there other words with the same typical difference? It even remains to be proved that the t in Efik corresponds to a t in Bantu. Every Latin scholar knows that initial c in Latin corresponds to h in English (e.g. cornu 'horn'). Thus, Latin habet is not related to Middle English haveth but Latin capit is. Finally, the Bantu word for tree is not ti but nuti since the prefix has been omitted for reference to lexicographers, but the word never occurs without it in any Bantu language.

Most of Greenberg's other comparative conclusions are equally unconvincing. It follows that his linking of the Bantu language family to the languages spoken in the Benue River area and surrounding districts is

unproven. There is no sound basis for the concept of 'Benue-Congo' languages. It also follows that historians are absolved from having to presuppose a hypothetical Bantu urheimat in the Cameroons. The Bantu did not travel from the Nigerian border to their present habitat, and if they did, they did not cut their way through the forest, nor paddle down the Oubangui and up the Kasai. John Sharman has argued convincingly that if the Bantu nomadised from Cameroon they walked straight east first, through the savannah as far as the Nile, through penetrable country (Sharman 1974 : 119).

However, we do not need to suppose that the Bantu began in West Africa; we can safely assume that they broke into East Africa through the "Peoples' gate", the southern Sudan. That is where our history begins. How the first Bantu language was formed is a question that cannot be answered any more than we can know the origin of Proto-Semitic or Indo-European. However, it makes much better sense to suppose that from this people's dispersal area on the Middle Nile a group of class language speakers moved west to the Cameroons and Nigeria, while the Bantu speakers moved south in two columns. Later, as so often happens, these languages were completely crowded out of their original homeland, just as Indo-European was crowded out by Turkic in Central Asia. This contra the argument that Bantu can not have originated in the southern Sudan because there are now no such languages spoken there. At one time Celtic languages were spoken all over central Europe where none survive today.

The structural skeleton of the Bantu languages is the noun class system. A total of 23 classes have been indentified but they do not all occur in every language of the family. Noun classes are categorised into singular classes (1, 3, 5, 7, 9, 11, 14) plural classes (2, 4, 6, 8, 10, 12), place classes (16, 17, 18) and a few others. Thus class 2 functions as the plural to class 1, 4 to 3, 6 is the plural to 5, and so forth. A pair of classes forms a gender.

Elsewhere the present writer has discussed in more detail the characteristics of this family. (Knappert, *Un Siècle...*, and 'Classifications...'). The typical Bantu structure is unmistakeable and languages that possess it must be regarded as Bantu

There are a few languages which possess only part of this structure, the so-called Bantoid languages which are obviously of mixed provenance. Their speakers' ancestors went through the process described on p. 6. (See also Tucker & Bryan 1956, 157).

The structure of the Bantu languages has so many common elements, that out of these the original Ur-bantu, Proto-Bantu, has been reconstructed. The present writer is well aware of the limitations regarding the realism of such a reconstruction. If we did not know Latin we could never reconstruct it from the now living Romance languages in spite of their huge common vocabulary and many shared features of grammar.

Nevertheless, the common Bantu vocabulary has been reconstructed and now contains more than two thousand items. From these a set of phonemes has been deducted as the building blocks for all Bantu words and morphemes. These are as follows :

(Consonants)	k	g	(ng)
	c	j	ny
	t	d	n
	p	b	m

This is evidently an extremely neat system; indeed its simplicity lends it credibility. A few explanatory notes are necessary : ng (pronounce as in sing) may not have been a separate phoneme but occurred only as the conditional alternant before c, j and y. The c was perhaps pronounced as ch in church, or as sh, and probably alternated with s, as it still does in some East African Languages. The voiced column was generally weak in that g alternates with zero in some languages, j alternates with z in some, with y in others. Some scholars postulate y as a separate phoneme. The d between vowels and in word-initial position is usually represented by l, in some languages by r, and alternates between r, l and even zero in others. The b is reflected as w or bilabial y in modern languages or it is implosive.

In general the system is coherent and consistent so that we may trust its authenticity. The system of vowels contained originally seven phonemes, as Carl Meinhof has demonstrated (Meinhof 18

1898). Proto Bantu had seven vowels : apart from a, there were closed u and i; there were two sets of e and o each, one open and one closed, comparable to French é in été (closed) versus open ê in bête; the two o phonemes are represented in French not and otte.

A large number of Bantu languages do not distinguish seven vowel-phonemes but only five, the Latin vowels a, e, i, o, u. These languages have more consonants, having added s, z, f and v, i.e. two voiced and two unvoiced fricatives to the series of dentals and labials. All modern languages have in some way or other made their consonant systems more complex than this, but that need not detain us here, as we are dealing only with the linguistic evolution, where it is historically relevant.

It was Meinhof who discovered and proved with brilliant logic that :

- (1) The seven-vowel type languages were the oldest type of Bantu languages.
- (2) It was the two closed vowels that caused k, t, p, g, d, b, if they preceded, to change into fricatives.
- (3) After this first consonant shift, the vowel system was simplified from seven to five, by merging i with closed e, and u with closed o.

Examples :

- (1) The syllables bi and bu (with closed i and u) changed to vi and vu.
- (2) The syllables be and bo (with closed e and o) changed to bi and bu.
- (3) The syllables be and bo (with open e and o) remained be and bo.

In this way the six syllables could still be adequately distinguished by the hearer, though instead of the six distinct vowels there were now only four; the reduction in the vowel system was made up for by splitting the single consonant phoneme into two, depending on its occurrence before closed vowels. Here is the same evolution illustrated for the pu :

- (1) The syllables pi and pu (with closed i and u) changed to fi and fu.

- (2) The syllables pe and po (with closed e and o) changed to pi and pu.
- (3) The syllables pe and po (with open e and o) remained pe and po.

Thus, Meinhof's discovery reveals a blackboard example of what André Martinet has called transphonemisation, the taking over of the distinctive function in a syllable by one phoneme from another.

We will not bore the reader who is - we may suppose - mainly interested in history, with further linguistic details of the structural mutations that took place in the Bantu languages of the 'Eastern' subfamily. These mutations all display a beauty of symmetry and regularity that is reminiscent of botanical evolution, and equally complex. The point that cannot be sufficiently impressed on the reader is the importance of this split in the Bantu language family which had far-reaching historical consequences that were well-known in Germany and Belgium but ignored in Britain, America and even in South Africa, these five countries being the chief centres of schools of Bantouistique. In particular Guthrie should have appreciated that this mutation resulting in a division, marked the beginning not the end, as he thought, of the evolution of ramification into two subfamilies.

His reluctance to admit this split as an essential classificatory principle was no doubt motivated by his reluctance to overhaul his own system of Bantu classification where he cuts his lines right across this primary division, lumping seven-vowel and five-vowel languages together in his 'letter' groups. Margaret Bryan wisely avoided this mistake in her Bantu Languages (1959) by introducing her own classification at a lower, sounder level. Guthrie's mistake was caused by his insouciance in applying logical principles to comparative linguistics. He based his classification of the Bantu languages on long lists of properties, some of which were contradictory. In Indo-European comparison the division between the eastern and western sub-families is based on one phoneme, the k, which remains k in the western languages (h in Germanic) but becomes g in the eastern subfamily. Similarly the division between Frankish

and Saxon is based on one morpheme : the ending of the second person plural of the verbs. Entirely in accordance with this sound principle, Meinhof proposed as early as 1895 to base the major classification of the Bantu languages on the shape of the noun prefix of class 7, which is ki- in the five-vowel languages, and e- in the seven-vowel languages, so that the result would be the same as my own classification (see Knappert 1970, p. 25 and 1978, 34-36).

As in the case of the Indo-European languages, the mutation of a consonant not only divides languages, but peoples as well, at least, if one assumes that people took their language with them. Today that is no longer true. People now settling in North America will be supposed to speak English from the moment they arrive. People entering in large numbers a sparsely populated country (as America was 400 years ago) will bring their own language with them. The Indo-Europeans, like the Bantu, spread out in almost uninhabited country during most of their migrations, and so their languages travelled with them and stayed with them. There has been a long debate over the question as to whether the Indo-European dialects originated before or after their 'explosion' from their original homeland. It seems that the debate has been settled in favour of the former hypothesis.

Two points should always be remembered here. One is that migration never takes place for its own sake. No family travelled for pleasure. Its members are constantly in search of something specific : grass for the cattle, streams to water people and animals or to fish, wood for building and burning, clay for pottery, ore for iron, game for hunting, a site for settlement, a plot for the millet. Or negatively, a land without mosquitoes or tsetse-flies. As soon as someone discovered a useful feature of the landscape, e.g. a sandy place to cross a river with the animals, caves in the rocks promising shelter, the whole family might move there, and unintentionally become separated from the main body of the tribe, if there was such a thing. The second point follows from the preceding one : those migrations had no set destination. Gunter Wagner has commented (Wagner p. 34)

on the fact that very few people in East Africa gave any thought to the world outside their own tribal area. No one "went to south Africa" in the sense that modern people go there in search of work. Migration was haphazard, not going in any chosen direction, decided on at the spur of the moment, sometimes on the advice of diviners who of course, had themselves no idea what they would find on the other side of the horizon.

The second subfamily of the Bantu, the quinquivocalic speakers, stayed a while longer in the area of what is now the southern Sudan. They did not flee from the conquerors, (we may assume that that is what happened) as did the first subfamily. They stayed on, probably because they were too slow to move, not alert enough, or phlegmatic enough to submit to the newcomers. These latter were not numerous but certainly superior in warfare. They had the long broad-bladed spear (Swahili : fumo), and they had a cattle complex. As we have already conjectured, they were Aethiopids, which refers exclusively to their racial characteristics. It does not imply that they spoke a Semitic or Cushitic language, for we know nothing about their language. We do know that they had an elaborate vocabulary for cattle breeding; this and certain other linguistic peculiarities were inherited by their descendants.

They merged with the Bantu, and it may well be this merger that caused this subfamily of the Bantu languages to shed two vowels, for the Hamito-Semitic languages are not rich in vowels as are the Nilotic or Sudanic languages. The result was a new race speaking a new Bantu language; we will call them the Young Bantu, a term invented by Professor Van Bulck, though not always consistently applied by him.

This new race was thoroughly familiar with cattle, one might even say that it too, had a cattle complex. They also had a culture quite distinct from the "Old Bantu" who in their forests had less room for cattle and so still display an older type of social structure. The Young Bantu had a culture that was in many ways remarkably Semitic. In Kenya it has always been supposed that these customs were adopted from the Nilo-Hamites, Somalis or Arabs, but the same

customs survive among the cattle-breeding Bantu in South and South West Africa, who have been settled there for a long time. They brought their traditions from the north along with their cattle. Examples of features of this "Semitic" culture are : patrilinear clans, payment of bride-price in cattle, male circumcision, polygyny with senior status of first wife and even levirate marriage, i.e. inheritance of wives by brothers of the deceased husband. A very important cultural feature for historians is the monarchic tradition which contrasts with the acephalous majority of Old Bantu tribes.

There are now three completely independent maps of East African ethnographic history at our disposal : John Baker's map of the subraces, of which we will for the moment concentrate on the two major subraces of subequatorial Africa : the Palaeonegrids and the Kafirids. Secondly there are David Phillipson's two maps of the expansion of the iron-smelters and - users in subequatorial Africa. Thirdly there is Achille Meeussen's map of the Bantu languages, the clearest linguistic map we possess of the area south of the Equator. We have outlined on it the expansion of the five-vowel languages and drawn clearly their borderline with the seven-vowel languages, mainly in what is now Zaire.

I must stress here that the distinction : seven vowels/five vowels as a principle for the classification of the Bantu languages, is easily as basic as that of k versus s in Indo-European, or to take an example from another discipline, botany, that of the gymnospermae and angiospermae.

Individual words, upon which Guthrie based his division of his eastern and western Bantu can be, and often are, borrowed and adapted at various times in the history of every language. On the other hand, the complete set of vowels in a language can never be 'borrowed' as it is part and parcel of the structure of any given language and can only evolve gradually. It is theoretically possible for a language to develop from a seven - to a five-vowel system independently, but the independence of this evolution would show up in the lexical results, which would never be the same as those in the other languages.

Therefore, the classification by vowel system is the most fundamental in the Bantu languages and has priority (i.e. precedes logically) all other criteria, of which occurrence of individual words is the last and least important.

All this 'removal of objections' leads up to the disclosure of the borderline between the two groups of Bantu speakers in subequatorial Africa. Every observer can see that there must have been a movement towards the south of the five-vowel-language speakers, then suddenly there is a sharp turn towards the west where it seems that a large group of people have broken through and settled the areas to the west in Angola and northern Namibia. One branch moved further south while another kept pressure up towards the north west, forming the Luba and Kongo dialects.

Anyone studying the three maps cannot help being struck by the incredible similarity of the lines that separate the two strands of population one going down the eastern side of Africa and somewhere in the middle breaking out towards the west coast, intercepting the western group's expansion to the south.

The three maps confirm one another mutually and, what is more, they prove that we are dealing with the same thing since the probability that any one of these maps would describe the movements of different groups of people in the same area, is negligible. Two of the maps are contemporary, i.e. they are based on data collected mainly during the last hundred years. A search in the works of early explorers and other scholars reveals that a language like Ki-Kongo was 'in position', i.e. spoken in San Salvador in northern Angola c. 1600 A.D. while Swahili was spoken in Mombasa in the tenth century. In fact, the Bantu languages of the eastern (five-vowel) subfamily had already broken through westward to Angola before the Portuguese arrived 500 years ago because the names they recorded all belong to this linguistic type. Popular movements are usually extremely slow, with some spectacular exceptions such as the 'explosions' of the Zulu, the Massai and the Somali during the nineteenth century.

If then, at the present time, there are two maps, one showing a racial division, the other a bundle of

isoglosses (i.e. a linguistic division), we may safely assume that the one explains the other. The two subraces speak languages belonging to two subfamilies, neatly distinguished one by the other. But there is more. Races are not created over night and languages too, take centuries to develop. There is always 'pressure' from one population centre against another which may gradually shift the racial and linguistic borderline or cause a new, mixed race, to grow up speaking a mixed language. That again, takes time. It is exactly what happened along the southern frontier between the Kafrids in the south and the Palaenegrids north of them. A people like the Lunda or the Yaka are clearly of mixed racial origin, while there are numerous traditions of a change in language in much of the area, in western Tanzania, among the Bemba, the Luba, the Kuba, the Ruund, and the Chio-kwe.

CONCLUSION

The prehistory of East Africa has become much clearer as a result of the combination of data collected in different fields of science : physical anthropology, linguistics and archaeology. During the first centuries of the first millenium A.D., the Kafrids fanned out into East Africa from what is now the southern Sudan and northern Uganda, sweeping away and partly subjecting the earlier 'stray' settlers of the Palaenegrind subrace who spoke an older type of Bantu languages now only preserved in the Kikuyu-Kamba-Segeju, and the Makua groups. This writer is well aware of the many questions that remain to be answered and the possibility that new data will force us to change this hypothesis radically. However, Insofar as the data that archaeology and biology have added to my linguistic information, they have tended to fortify and give depth and relief to the picture.

One of the problem shown clearly on the map on p. 141 of Phillipson's 1977 book is that one of the first offshoots of the Urewe culture and the first of the eastern branches to fan out and away from it, is the kwale culture which reached the east coast

some time in the second century A.D. On this coast they must have come into contact with visitors and perhaps even settlers from the Orient, Arabs, Persians, Indians and perhaps even Indonesians. Now we know that some of the common words for some important items of east Bantu culture look remarkably like Indo-European loanwords; the best known is the word (Swahili and Zulu) mbuzi, 'goat', compare Persian buz, 'a goat'. Bantu languages require a vowel to foreign words which end in consonants. The m- prefix is required in Bantu languages for words denoting animals. In other words, mbuzi is the regular Bantuization of the Persian word buz. Similarly the zulu word for a sheep, iligusha (in which ili is a prefix) is strongly reminiscent of Persian gush-fand 'a sheep'. At the present stage of our research however these are no more than speculations. More established are the etymologies of the Swahili words for 'rice' and 'wheat' which have both come from Indian languages, but that influence may have begun later.

As for the Indonesians who sailed across to Madagascar from East Africa sometime in the early Middle Ages, they took with them a large number of east Bantu words, most, but not all from Swahili. I have found few traces so far of Indonesian-Malagasy influence on any Bantu language. There is only the Indonesian word keladi 'sweet potato', Swahili kiazi from an older kilari, mentioned by Al-Mas'udi. The Bantu peoples of East Africa had a long time in which to settle and expand. As a result there are only very weak i.e. faintly remembered, traditions of provenance. Some of the Bantu of Uganda vaguely remember they came from the north but these mythical traditions are no comparison to the precise historical accounts of, for instance, the Alur and Acholi whose elders know exactly how many generations ago they arrived at Rakwach, the "Leopard's Head" on the Nile, where the Alur crossed over, moving west, leaving the Acholi to expand towards the east. Nevertheless, even after settling the land, the rulers of the tribes and subtribes waged numerous wars against their neighbours; many rapid internal migrations have no doubt taken place, comparable to the Ngoni invasions in Zambia, Malawi and South Tanzania.

In the beginning the tribes ramified and there are still numerous traditions among the patriarchal eastern Bantu, of disagreement between sons and fathers or between the sons of one father (but different mothers) who disagreed and decided to settle in different places. We are also reminded of Jacob and Esau (Genesis 36, 6-7) where they have to part company because 'the land could not bear them', as they had too many cattle. It is quite possible and even attractive to suppose, that originally the Bantu in Kenya lived further north, on both sides of Lake Rudolf - long before the Turkana had arrived - and probably even further east, since neither the Somali nor the Galla had crossed to the south of the 4th degree north yet.

There are still pockets of Bantu languages of a very old type along the middle Juba River, left behind and isolated in the southern sweep of the Somali. It is possible then, that the Bantu gradually moved south because their pastures dried out, and that they continued to do so in their pursuit of fresh grass.

This gradual migration gave no doubt rise to many battles which in turn led to division, conquest, expulsion and mergers, as a result of which there are now more than a hundred Bantu languages in East Africa. The more advanced divisions of the eastern Bantu languages (those with or without an infinitive; those with or without pre-prefixes) have not yet been explored as to their potential influences on the historical map of Africa.

BIBLIOGRAPHY

BAKER J. Race, London, Oxford University Press 1974.

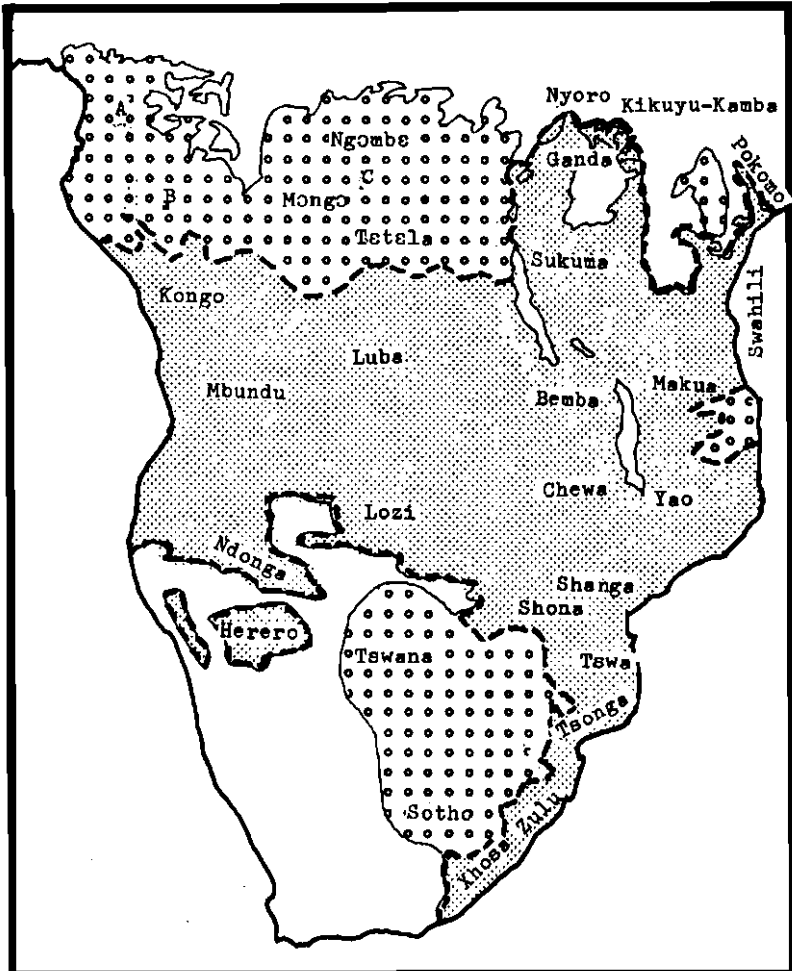
DE BOECK L.B., Premières Applications de la Géographie Linguistique aux Langues Bantoues, Bruxelles 1942.



DOKE C.M., The Southern Bantu Languages, Int. Afr. Inst. London 1967.

GREENBERG J., The Languages of Africa, The Hague, Mouton 1963.

- GUTHRIE M., The Classification of the Bantu Languages OUP 1948.
- Idem, 'Bantu Origins : A Tentative New Hypothesis' Journal of African Languages, I, 1962, fn. 11.
- Idem, 'Contributions from Comparative Bantu Studies to the Prehistory of Africa', in : David P. Dalby, ed. Language and History in Africa, London 1970, 20-49.
- KNAPPERT J., Un Siècle de Classification des Langues Bantoues Centre de Recherches et d'Information Socio-Politiques, Rue du Congrès 35, Bruxelles 1970.
- Idem, 'The Origin of the Term Bantu', African Language Studies XI, London, SOAS 1970, p. 230-236.
- Idem, 'The State of our Knowledge of African Languages' Linguistics, The Hague, 124, March 1974, 71-90.
- Idem, 'Classifications of Bantu Languages', Linguistics The Hague, 208, 1978, p. 23-41.
- Idem, East Africa : Kenya, Tanzania, Uganda. Vikas Publishing House, New Delhi 1987.
- MEINHOF C., Grundriss einer Lautlehre der Bantusprachen Leipzig 1899.
- Idem, Grundzüge einer Vergleichenden Grammatik der Bantusprachen, Hamburg-Berlin, D.Reimer 1948.
- 'Vorbemerkungen zu einem Vergleichendem Wörterbuch der Bantusprachen', Zeitschrift für Afrikanische und Ozeanische Sprachen I, p. 268-281,
- PHILLIPSON D., The Later Prehistory of Eastern and Southern Africa London, Heinemann 1977.
- PHILLIPSON D.W., 'An Archaeological Reconsideration of Bantu Expansion', Muntu, Revue Scientifique et Culturelle du Ciciba, II, 1985, 69-84 (Gabon).
- SHARMAN J., 'Some Uses of Common Bantu' in : Whiteley, W.H. ed. Language in Kenya, Nairobi 1974, p. 115-127.
- WAGNER G., The Abaluyia of Kavirondo, Kenya, in

Daryll Forde ed. African Worlds, London,
International African Institute 1954, p. 27-54.



Map showing the geographical extension of the five-vowel languages  at the expense of the seven-vowel languages  which have been separated into four enclaves: Sotho-Tswana, Makua, Kikuyu-Kamba and tge A, B, C languages in the NW.

Sources: A. Meeuwssen, *Anallecta Linguistica* III
and J. Knappert

ETUDES AEQUATORIA - 7

RECHERCHES AFRICANISTES

AU ZAIRE

TABLE DES MATIERES

METHODES DE RECHERCHES

LONKAMA Ekonyo Bandengo, Les activités du Centre Aequatoria	5 - 11
KORSE Piet, Prospectives et perspectives des recherches sur le terrain chez les Mongo de Basankusu et Befale	13 - 23
HOCHEGGER Hermann, Formation et direction des chercheurs du CEEBA	25 - 39
HULSTAERT Gustaaf, Orientations pour la recherche future chez les Mongo	41 - 48
LUMENGA - NESO Kiobe, La conservation aux Archives Nationales. Ses dimensions actuelles et son avenir	49 - 70
LUFUNGULA Lewono, Possibilités et difficultés de recherche dans les archives de Mbandaka	71 - 80

ART ET HISTOIRE.

KANIMBA Misago, Etat de la recherche sur l'âge des métaux au Zaïre	81 - 115
LEMA Gwete, Nature et origine des aspects formels des œuvres d'art négro-africain	117 - 171
BONTINCK Frans, Toponymie kongo	173 - 187

LINGUISTIQUE ET LITTERATURE

KIMPUTU Baibanja, Les recherches sociolinguistiques africanistiques au Zaïre	189 - 211
MONTINGEA Mangulu, Eléments pour la recherche sur les langues de la Ngiri	213 - 227
KUMBATULU Sita, Recherches sur le groupe linguistique zande après Tucker	229 - 241
EKOMBE Ekofo, Tension entre le traditionnel et le moderne dans la littérature orale traditionnelle	243 - 250
SHALA Lundula, Le chant louangeux dans l'exercice du pouvoir en milieu traditionnel otetela	251 - 262

ETHNOLOGIE

ESOLE Eka Likote, Structure sociale chez les Ntomba septentrionaux	263 - 274
--	-----------

ARTS ET TRADITIONS ORALES
EN AFRIQUE NOIRE
Essai méthodologique

Methodology in History of Art

Throughout his reflection on methodology, which makes up the present study, the writer reminds us of the prerequisites for gaining knowledge of the essence of African art. According to him, it is necessary to start with the history of the artist himself, then the history of the work of art, before describing it and placing it in the technological, intellectual, political, social and economic context of the society or the individual that has shaped it. As for the problem of dating these works using modern techniques, often inaccessible to the Africans because of the high cost, the writer proposes a prudent recourse to the oral tradition, which he considers capable of providing the chronological elements in respect of levels of technology, morphology, semantics and function.

KEYWORDS : History of Art, African Art, Methodology, Dating.

Methodologie der Kunstgeschichte

Durch eine methodologische Reflexion, die diese Studie darstellt, erinnert uns der Autor an die Voraussetzungen für das Kennenlernen eines afrikanischen Kunstwerkes. Der Ansicht des Autors nach muss man zuerst von der eigentlichen Geschichte des Herstellers ausgehen, anschliessend von der des Kunstwerkes, bevor man es beschreibt oder einordnet in den technischen, intellektuellen, politischen, sozialen und ökonomischen Zusammenhang der Gesellschaft oder des Einzelnen, der es geschaffen hat.

STICHWORTER : Kunstgeschichte, afrikanische Kunst, Methodologie, Datierung.

1. INTRODUCTION

Si l'histoire des migrations et de l'occupation de l'espace, si l'histoire économique et politique recourt intensément à la tradition orale comme principale source aidant à reconstituer l'histoire africaine, il est alors hors de doute que l'histoire de l'art africain ne pourrait se passer de la tradition orale.

Comment l'historien peut-il écrire une histoire de l'art africain en se basant essentiellement sur les données de la tradition orale ? L'écriture de l'h l'histoire particulière du producteur ou de la productrice, l'histoire particulière de l'objet suffit-elle ? Ne faut-il pas aller plus loin en se posant la question de savoir pourquoi l'oeuvre d'art doit-elle être considérée comme une source intéressante d'histoire technologique, intellectuelle, sociale, politique et économique ? C'est à toutes ces questions que nous allons tenter de répondre.

Pour éviter des confusions, il convient de dire que ce que nous entendons, ici, par "oeuvre d'art" c'est tout objet sculpté, tressé, tissé, forgé ou modelé témoignant de l'habileté de son producteur ou de sa productrice.

2. L'HISTOIRE PARTICULIERE DU PRODUCTEUR

Le producteur doit toujours être replacé dans son milieu d'origine. Faire une étude autobiographique du producteur permet de savoir comment il a été initié au métier qu'il exerce et si l'apprentissage du métier relève du secret ou pas, si la production se fait de façon libre ou secrète et enfin si la technologie appliquée est très spécialisée ou populaire.

Lorsque la technologie est populaire, c'est-à-dire accessible à un très grand nombre d'individus, il faut montrer la particularité du groupe qui exerce ce métier dans la société.

Il est utile de savoir la place de l'activité exercée par rapport aux autres activités du producteur. Vit-il essentiellement de son métier ou ce métier ne constitue-t-il qu'une ressource très négligeable à côté d'autres activités ?

Pour les objets conservés dans les musées, on se contentera, de présenter la société d'origine.

3. L'HISTOIRE PARTICULIERE DE L'OEUVRE D'ART

Certains objets ont une histoire particulière que l'on peut retrouver soit dans les documents écrits soit dans la tradition orale. On essayera donc, dans la mesure du possible, de suivre les trajectoires temporelles et spatiales d'un objet déterminé. Quel est le mode de transmission d'un objet d'un individu à un autre. Souvent le détenteur d'une oeuvre connaît, en effet, l'histoire particulière de l'objet. C'est le cas d'une figure en pierre, fétiche qu'un habitant du village de Biabu au Mayombe (Zaire) avait remis en cadeau à un étudiant allemand, en lui disant ceci : "Je t'offre ce fétiche, je l'ai hérité de mon pere, je ne veux plus le garder parce qu'il me porte malheur". Le propriétaire de l'objet veut à tout prix se débarrasser de son oeuvre d'art parce qu'il en connaît les effets maléfiques. Même l'étudiant allemand avait peur de garder un tel objet et voulait le vendre. Cet acte de cession est le mode de décontextualisation de l'objet.

Là où l'on peut obtenir des informations sur l'histoire particulière des objets, il est donc recommandé de la collecter car elle permet souvent de mieux comprendre sa fonction particulière.

4. LA DESCRIPTION DE L'OEUVRE D'ART

L'oeuvre d'art, qui est le document historique, est le produit d'un environnement naturel. Elle est faite à l'aide d'une ressource minérale, animale ou végétale, offerte par la nature, matière qui est remodelée à l'aide d'outils et de techniques appropriés. Remodeler la matière signifie conférer à une portion de la matière une nouvelle forme dont la structure et la complexité dépendent des conventions technologiques et esthétiques d'une culture donnée.

Avant toute description des techniques de fabrication d'un objet déterminé, il est utile de rechercher au préalable, les informations sur les matières premières intervenant dans la chaîne de production : comment les obtient-on ? Quelles sont leurs propriétés ? Existe-t-il d'autres usages de cette matière ? Comment les prépare-t-on pour servir à la production artistique?

Les outils utilisés par l'artiste doivent également retenir l'attention du chercheur.

L'analyse doit porter ensuite sur les techniques de production (mise sur pied de l'objet, techniques décoratives) et la morphologie (forme finale de l'objet, proportions et dimensions). La morphologie d'un objet est souvent intimement liée à sa fonction. Il convient donc de décrire ce rapport de nécessité entre la morphologie et l'usage pratique d'un objet. Le décor d'un objet n'est pas simplement un élément morphologique, il peut véhiculer un message. Même l'objet fini lui-même peut aussi être un symbole.

Enfin la fonction pratique d'un objet doit faire partie intégrante des aspects devant constituer le corpus de la description.

5. LA PLACE DE L'ART DANS L'HISTOIRE

Une simple description des aspects technologiques, morphologiques, sémantiques et fonctionnels de l'objet ne peut mettre en évidence, de façon satisfaisante, toute la richesse de l'objet. L'historien de l'art doit donc dépasser le niveau de la simple description pour aborder des aspects plus intéressants pour l'histoire. La question que soulève une telle préoccupation est celle de savoir comment l'oeuvre d'art peut servir de document d'histoire technologique, intellectuelle, politique, sociale et économique. Il convient de savoir, dès à présent, que les informations qui ont une valeur documentaire peuvent émaner de l'objet comme produit fini ou des détails de l'objet et essentiellement du décor.

5.1. L'oeuvre d'art dans l'histoire technologique

L'oeuvre d'art est avant le résultat d'un certain savoir maîtrisé par une culture donnée. L'historien de l'art s'intéressera à trois questions essentielles : l'origine de la création technologique, les possibilités et les formes d'innovations et l'intervention des croyances dans le processus de fabrication de l'objet. Qu'il s'agisse de l'art plastique, de la métallurgie, de la vannerie, de la poterie ou du tissage, il est impérieux de se poser la question de savoir s'il n'existe pas un mythe ou une légende expliquant la création de la technologie en présence.

Selon la tradition orale kuba, par exemple, les secrets du tissage et de la broderie auraient été révélés aux Kuba par le roi Shyaam-Mbul-a-Ngwoong

(1600-1620). C'est lui qui, au cours de son périple à l'Ouest, aurait observé les Pende tisser les fibres de raphia et les Kete effectuer leurs savantes broderies (Falgayrettes 1988 : 11). On attribue également aux masques kuba une origine mythique.

La tradition orale peut désigner soit l'inventeur, soit les circonstances de l'invention ou encore la fonction initiale de l'objet au moment de l'invention. C'est ainsi, par exemple, qu'on dit à l'initié au rite mukanda dans la société Pende au Zaïre, que les masques mbuya auraient été inventés à l'origine afin de cacher aux femmes et aux non-initiés la réalité secrète du mukanda dont ils sont l'apparence. Ils ont, donc, pour fonction de faire croire aux profanes que les personnes masquées sont des revenants qui surgissent au cimetière, au pied d'une touffe d'herbes à la suite de la casse d'un oeuf par l'initié (Mudiji 1989: 165).

Même certaines scarifications sont liées à une certaine mythologie, comme c'est le cas chez les Bambara

La seconde question qu'il convient toujours de se poser est celle des possibilités et des formes d'innovations dont l'artiste dispose. En effet, poussé par la nécessité, l'artiste peut fournir un effort d'amélioration de la qualité de l'objet, impliquant ainsi certains aménagements techniques (Falgayrettes 1988 : 21). Une faute de travail peut également être une source d'innovation. Tout porte à croire, par exemple, que la technique d'appliqué sur toile en vogue dans l'art du tissage chez les Kuba, serait née du raccomodage de vieux de raphia.

Plus une société accorde de l'admiration et du prestige aux experts d'un art déterminé, plus ces derniers seront tentés de sophistiquer la structure décorative des surfaces des objets fabriqués ou rechercher un style qui exprime de mieux en mieux leur expertise. C'est en manipulant les rapports entre l'ensemble et les parties d'un objet et en répartissant, de façon très habile, l'espace décoré, que l'artiste peut mettre en exergue la virtuosité et la richesse de son imagination. Même les arts populaires laissent à l'artiste un cadre d'innovation et d'imagination créatrice, au-delà des conventions esthétiques en vigueur.

L'historien de l'art s'intéressera aussi aux formes d'intervention des croyances dans le processus de production d'un objet. Une nette différence doit toujours être faite entre l'utilisation pratique d'une oeuvre d'art à des fins magico-religieuses et l'intervention des croyances au moment de la production d'un objet.

Le travail du fer est souvent associé à des prières et incantations : le forgeron prononce parfois des formules esotériques avant, pendant et après le processus de production d'un objet. Il s'adresse aux fondateurs du clan ou aux esprits pour qu'ils puissent protéger son travail contre les forces du mal, pour que les sorciers ne viennent pas jeter dans son feu leurs victuailles (Belinga 1986).

Il faut faire bien attention à des semblants de croyances qui ne sont en fait qu'un ensemble de principes de travail, exprimés sous forme d'interdits, et qui ont une fonction d'apparat didactique.

Une vannière yombe, dira, par exemple, que lorsque l'on revient de la forêt avec un tas de feuilles de pandanus, nécessaires à la confection des nattes, il ne faut pas les déposer avec fracas sur le sol car il risquerait de ne plus pleuvoir à partir de ce jour-là. Cette précaution a un but purement didactique. En effet, les feuilles vertes de pandanus sont un peu cassantes. On peut les abîmer en les déposant brutalement sur le sol (Mabiala 1989 a : 100).

Une potière yombe vous dira, par ailleurs, qu'au moment du modelage d'un pot, il faut éviter tout conflit avec son mari ou avec ses amies, car tous les objets fabriqués risqueraient de se casser. La situation conflictuelle est partout au monde la cause de bien d'accidents de travail et de roulage. Car elle constitue un moment de rupture des relations humaines, elle est à la base d'une dose de nervosité dont l'individu ne se rend toujours pas compte. Le principe de la paix intérieure imposée aux potières yombe trouve donc une explication psychologique : celle qui est nerveuse, n'a pas de contrôle sur ses sens, elle risque de renverser tout ce qu'elle tient. Le calme et la concentration est la condition de travail qui permet une excellente production (Mabiala 1989 a : 150).

5.2. L'oeuvre d'art dans l'histoire intellectuelle

L'histoire intellectuelle se veut être une histoire des idées, des systèmes de pensée et de la vision du monde d'une société donnée. Elle concerne toutes les manifestations discursives des sentiments, du raisonnement et de la volonté d'être qui expriment comment les hommes perçoivent leur monde et les événements quotidiens et comment cette perception influence leurs réponses aux problèmes auxquels ils sont constamment confrontés.

Le décor des différents types d'objets-masques, statuettes d'ancêtres, fétiches, objets de parade (bâtons de commandement, hâches et herminettes) ou encore d'objets d'usage courant (coupes, cuillères, pagaies, paniers, nattes, tissus, instruments de musique, couteaux) ou enfin d'objets de parure (colliers, bracclets et autres) - contient souvent des informations intéressantes sur l'histoire intellectuelle ou la philosophie pratique de la société concernée. Les informations, qu'il véhicule, constituent une espèce de livre de botanique, de zoologie, de philosophie et un inventaire des objets de la vie quotidienne. La structuration interne du décor fournit également des données sur les canons esthétiques de la société concernée.

Derrière la forme végétale, animale ou géométrique des éléments décoratifs se cachent des éléments de tradition orale figée : mythes, récits historiques, contes, légendes, devinettes, énigmes, épopées, proverbes, chansons, anecdotes, etc. L'exemple le plus frappant est celui des poids à peser l'or des Akan au Sud du Ghana, et de leurs voisins Baoulé de Côte d'Ivoire, que l'on peut grouper en deux grandes catégories : les poids géométriques comprenant des motifs variés et les poids-proverbes, figuration d'hommes, d'animaux, de végétaux et d'objets. Tous les objets usuels de l'artisanat y sont représentés : couteaux, hache, louche, calébase, tabouret, corbeille, chaise à dossier, instrument de musique, herminette, etc. C'est presque toute la vie des Akan ou des Baoulé en miniature que l'on peut recréer grâce à la diversité de tous ces poids (Anquetil 1977 : 219).

On peut encore citer les couvercles sculptés à proverbe des Bawoyo, consacrés à la représentation des problèmes conjugaux, des insignes du pouvoir, des évé-

nements historiques, des devises personnelles ou en rapport avec un aspect du pouvoir, des sentiments, des tensions sociales, des déclarations d'amour ou de guerre, des réclamations de dettes, des mises en garde, etc. (Balu et Faïk-Nzuji 1986).

Les nattes yombe et bambols sont des textes véhiculant une certaine éthique sociale, un ordre social déterminé et les formes des croyances des sociétés concernées (Mabiala 1989 a et b). Les tissus de raphia kuba, dont la valeur esthétique assez élevée, a inspiré plusieurs peintres européens modernes, sont aussi des supports scripturaux des mythes, de la philosophie sociale et des formes des croyances kuba. Les idées véhiculées par le décor peuvent être politiques, sociales ou religieuses. L'objet fini lui-même peut être associé à des pratiques magico-religieuses : c'est le cas de la statuare et des objets de poterie. Les objets sculptés jouent souvent un rôle central dans les cérémonies magico-religieuses tandis que les objets de poterie servent souvent de récipients contenant les éléments jouant un rôle essentiel dans différents rites. L'histoire des croyances religieuses est indissociable de ces éléments.

La sculpture narrative associée à l'initiation bwami chez les Lega est un exemple typique qui montre comment l'objet en temps que produit fini, peut véhiculer un message spécifique (Biebuyck 1973).

5.3. L'oeuvre d'art dans l'histoire politique

L'étude des formes de pouvoir en Afrique Noire implique également l'analyse des "regalia", c'est-à-dire l'ensemble d'objets liés à l'exercice du pouvoir (Lema 1986).

Il est alors intéressant d'être à l'écoute des traditions orales parlant des rois ou des chefs, qui ont été des mécènes de l'art - cas de Shyaam-a-Mbul-a-Ngwoong chez les Kuba - ou qui ont été eux-mêmes des artistes. L'exercice du métier d'artiste précède-t-il l'exercice du pouvoir ? Cet exercice augmente-t-il le charisme du détenteur du pouvoir ou au contraire l'écart entre lui et son peuple ?

Il existe des exemples des statues royales qui ont une valeur mnémotechnique. La statuare royale kuba appelée ndop est une représentation des différents monarques qui ont effectivement régné. Pour

différencier l'effigie de chaque monarque de celles d'autres de la collection, chaque statuette porte sur le socle un objet sculpté ayant valeur d'emblème, symbolisant le trait dominant du personnage ou l'événement marquant de son règne. Ces statues royales sont les supports culturels de la généalogie royale (Lema 1986 : 30).

Les autels appelés asen, autels en fer forgés en forme de petit parasol ou de cornet, étaient dédiés à des rois particuliers dans l'ancien royaume du Dahomey au Bénin (Savary 1976).

Il ne suffit pas, pour l'intérêt de l'histoire politique, d'énumérer les objets associés à l'exercice du pouvoir. Même la matière utilisée (peau de léopard, or, cauris, perles, anneau en laiton, etc.) peut non seulement informer sur l'appartenance politique des objets mais aussi sur une certaine stratification sociale.

5.4. L'oeuvre d'art dans l'histoire sociale

Les oeuvres d'art peuvent être produites sur commande d'un individu ou d'un groupe et sont produites pour un individu ou pour des institutions particulières de la société. Peut-on retrouver dans la société étudiée des corporations des producteurs ? Quelle est l'importance sociale d'une telle association ? Les artistes s'organisant ainsi ont-ils un statut social, politique ou religieux ? L'acquisition d'une oeuvre d'art peut-elle contribuer à soutenir la stratification sociale ? Comment les objets artistiques interviennent-ils dans les échanges sociaux entre les groupes ? Qui héritent d'une oeuvre d'art à la mort du propriétaire ? Voilà tant de questions qui font de l'oeuvre d'art une source intéressante d'histoire sociale.

Les masques associés à l'initiation mungongo chez les Salampasu ou les paniers d'initiation de l'association bwami chez les Lega sont autant de documents d'histoire sociale.

5.5. L'oeuvre d'art dans l'histoire économique

La notion de la commande implique que les oeuvres plastiques sont des sources de revenus pour leurs producteurs. Les produits de la forge, de la vannerie, du tissage et de la poterie font toujours partie

intégrante des rouages du marché. Ils procurent des revenus supplémentaires à leurs producteurs et constituent parfois, des signes de richesse et de prestige pour leurs acquéreurs.

Il convient toujours de se poser la question de savoir si un objet donné a connu, au cours des âges, une dépréciation ou une augmentation de valeur. Si tel est le cas, alors il faut rechercher les causes qui ont conduit à ce changement de valeur. La tradition orale dira combien de biens de telle nature ou combien d'argent fallait-il fournir pour la commande et l'acquisition d'un objet déterminé.

6. LE PROBLEME DE LA DATATION

Il n'y a pas d'histoire sans chronologie. Comment faut-il alors dater une oeuvre d'art ? N'est-ce pas trop demander aux chercheurs que d'exiger de lui un travail diachronique ? La tradition orale peut-elle être d'une certaine utilité dans la présentation chronologique des données sur l'art ? La date qui intéresse l'historien de l'art est-elle celle de la fabrication de l'objet, celle de l'acquisition de l'objet par différents propriétaires ou celle de son entrée dans une collection publique ?

Nous commencerons par la dernière question en disant que la date de la fabrication de l'objet n'est presque jamais fournie par la tradition orale à moins d'utiliser les méthodes de datation au C14 ou celle de la thermoluminescence. Les différentes dates de transmission d'un objet d'un acquéreur à un autre ne sont jamais connues. Seule la date d'achat d'un objet par un collectionneur privé ou celle de l'entrée de l'objet dans une collection muséologique peut être connue avec précision. Une autre difficulté de la datation est que les méthodes modernes, de datation sont l'apanage de laboratoires spécialisés; elles ne sont donc pas encore, accessibles à la plupart des chercheurs africains. Il ne reste donc plus que la tradition orale qui peut fournir des éléments de chronologie, cela à quatre niveaux différents : technologique, morphologique, sémantique et fonctionnel.

Le producteur ou la productrice dira souvent au chercheur que tel procédé de travail était jadis comme ceci mais suite à telle raison, il est devenu comme cela; qu'à la place de tel outil actuel, on utilisait

jadis tel autre outil, etc. L'évolution des techniques et des outils de production doit donc être parmi les préoccupations de l'historien de l'art.

Sur le plan morphologique, certaines formes résistent plus que d'autres à la pression de la culture moderne. La présence des motifs représentant des objets de traite dans la vannerie yombe, des avions et des briques adobes dans la vannerie bambola sont des témoignages des changements morphologiques que peut subir un art déterminé.

Le sens même d'un motif décoratif peut connaître des changements tant dans l'espace que dans le temps. Il faut toujours rechercher dans le cas des motifs à désignation polysémique non seulement les imbrications des différents sens mais aussi les altérations temporelles qu'ils subissent.

La fonction d'un objet peut varier avec le temps. Quels sont les facteurs qui font que l'on puisse conférer des usages nouveaux à certains objets ?

C'est en procédant de cette manière que l'on peut déceler une certaine chronologie. Il faut dire enfin, que les figures particulières dédiées à certains rois offrent plus de facilité de datation.

7. CONCLUSION

Quand bien même nous ne disposons pas d'une documentation écrite au sujet des arts traditionnels africains, il serait tout à fait erroné de croire que l'écriture de l'histoire de l'art africain n'est pas possible.

C'est en menant une enquête minutieuse que l'on peut reconstruire une certaine histoire proposée par les oeuvres d'arts. Car l'histoire de l'art est un chapitre assez dynamique de l'histoire africaine.

BIBLIOGRAPHIE

ANQUETIL Jacques, L'artisanat créateur : Afrique Noire
I. Paris, Dessain et Toera.

BALU BALILA et C. FAIK-NZUJI Madiya (1986), "Les secrets de la parole sculptée. Lecture d'un Taampa, couvercle à proverbes des Bawoyo (Zaïre/Angola)", in : Bulletin du CILTADE, 10, Spécial.

BASTIN Marie-Louise (1961), Art décoratif tshokwe,
2 vols. Lisboa : Museum Dundo.

- BELINGA Eno S.M. (1986), "Civilisation du fer et tradition orale bantu", in : Muntu, 4-5 : 11-46.
- BIEBUYCK D. (éd) (1969), Tradition and Creativity in Tribal Art. Berkeley : California University Press.
- Idem (1973), The Lega : art, initiation and moral philosophy. Berkeley : California University Press.
- BOYER Pascal (1983), "Le statut des forgerons et ses justifications symboliques", in : Africa 53, 1 : 45-63.
- COLE H. (1969), "Art is a verb in Iboland", in African Arts, 3, 1 : 34-39.
- Idem (1975), "The History of Ibo mbari houses : facts and theories" in : D.F. Mc Call et E. Bay (éd) : African-Images. New-York, pp. 104-32.
- CORNET Joseph (1980), "Pictographies Woyo", in : Quaderni Poro n°2, spécial.
- Idem (1982), Art Royal Kuba. Milano : Ed Sipiel.
- FALGAYRETTES Christianne (éd) (1988), Au Royaume du Signe. Appliqués sur toile des Kuba, Zaïre. Fondation Dapper, Paris : Adam Biro.
- GUERRE Pierre (1976), "L'enseignement universitaire de l'art d'Afrique noire et ses problèmes" in : Quaderni Poro, 1 : 59-76.
- KAZADI Ntole (1986), "Scarification et langage chez les Bahemba", in : Linguistique et Sciences Humaines, 25, 1 : 89-110.
- LEMA Gwete (1986), L'Art et le pouvoir. Kinshasa : Publication de l'IMNZ.
- MABIALA Mantuba-Ngoma (1989a), Erauen, Kunsthandwerk und Kultur bei den Yombe in Zaïre. Goettingen : Edition RE.
- Idem (1989b), Losa-Flechtwerke der Mbole. Munich : Edit. Fred Jahn.
- McLEOD M.D. (1976), "Verbal Elements in West African Art", in : Quaderni Poro, 1 : 85-102.

- MUDIJI Malamba Gilombe (1989), Le langage des masques africains. Etude des formes et fonctions symboliques des Mbuya des Phende. Kinshasa : F.C.K.
- NEYI François (1981), Arts Traditionnels et Histoire au Zaïre Louvain : Société d'Arts Primitifs.
- NDINGA-MBO Abraham (1984), Introduction à l'histoire des migrations au Congo. Hommes et cuivre dans le Pool et la Bouenga avant le XX^e siècle. Heidelberg : P. Kivouvou.
- PIETTE Albert (1986), "Les scarifications dans les sociétés traditionnelles. Essai d'analyse fonctionnelle", in : Anthropos, 81, 1/3 : 277-286.
- PRUITT Jr William F. (1983), An Independent People : A History of the Sala Mpesu of Zaïre and their Neighbors. Northwestern Univ. Ph. D.
- SAVARY C. (1976), "Arts et traditions orales en Afrique Noire : l'exemple des Fon du Dahomey (Benin)", in : Quaderni Poro, 1 : 113-124.
- SUMBO Francisco S. (1988), "Intersubjectivité conjugale à travers les couvercles sculptés dans la culture cabindaise", in : Cahiers des Religions Africaines 22, 43-44 : 17-38.
- VANSINA Jan (1984), Art History in Africa. Essex : Longman Group Limited.

MABIALA Muntaba-Ngoma

MBANDAKA

bier et aujourd'hui

Eléments d'historiographie locale

Un document souvenir de la ville de Mbandaka (Equateur, Zaïre) depuis la veille de l'époque coloniale jusqu'à nos jours.

GENESE — EVOLUTION — CHEFS COUTUMIERS — GOUVERNEURS — BOLONGÉ — BAMANYA — EGLISES — TEMPLES
HOPITAUX — PRESSE — MARCHES — DEMOGRAPHIE —
CIMETIERES — INSTITUTIONS ACADEMIQUES — CENTRES
DE RECHERCHES — BIBLIOGRAPHIE

Centre Equatoria B. P. 276 Bamanya - Mbandaka - Zaïre

1990

Commande : - Zaïre : B. P. 276 Mbandaka
- Hors Zaïre : Equatoria Europe
Te Boelaerlei 11
B-2200 BORGERHOUT

LE RITUEL DU LOKASHI (ETERNUEMENT) CHEZ LES TETELA

The Ritual of "Lokashi" (Sneezing) among the Tetela

It is a biological fact that sneezing (lokashi) restores the balance in the respiratory system. The Tetela believe that the body thus frees itself from an evil spirit. A short sentence ought to be uttered, suited to the circumstances, expressing a conclusion, a statement or a wish in connection with the past, the present or the future. A woman is only allowed to utter such a sentence in favour of her baby to wish him or her long life, good health, good growth, a happy life. The study distinguishes between three types of "lokashi" : lokashi - statement, lokashi - motto, lokashi - proverb, each type is annotated with examples.
KEYWORD / Beliefs, Ritual, Tetela, Lokashi, Sneezing.

Das Ritual des "lokashi" (Niesen) bei den tetela

Biologisch gesehen stellt das Niesen (lokashi) das Gleichgewicht der Atmungsorgane wieder her. Für die Tetelas befreit sich der Körper damit von einem unheilvollen Geist. Auch muss man einen kurzen Satz aussprechen, der, je nach Umständen, eine Entscheidung, eine Feststellung oder einen Wunsch in bezug auf die Vergangenheit, die Gegenwart oder die Zukunft zum Ausdruck bringt. Einer Frau ist es nur erlaubt, einen solchen Satz zum Vorteil ihres Säuglings auszusprechen, um ihm ein hohes Lebensalter, Gesundheit, Wachstum und ein glückliches Leben zu wünschen. Die Forschung unterscheidet drei Sorten des "lokashi" : Feststellungslokashi, Wahlspruchlokashi und Sprichwortlokashi, jedes veranschaulicht durch Beispiele.
STICHWORTER : Niesen, Tetela, Ritual, Litteratur.

L'éternuement (lokashi) est une "contraction subite des muscles expiratoires, par suite de laquelle l'air est chassé tout-à-coup et avec violence par le nez et par la bouche" (1). Eternuer est donc le fait de "rejeter l'air brusquement et bruyamment par le nez et par la bouche, sous l'influence d'une irritation de la muqueuse nasale qui détermine la contraction subite et involontaire du diaphragme" (2). Ce mouvement se provoque naturellement, dû à certaines complications respiratoires. De même il peut être provoqué artificiellement par l'exhalaison de certains produits ou certaines plantes, tels le piment (pilipili), le tabac à priser...

On use habituellement de l'onomatopée "Atchoum!" pour exprimer un éternuement (Cfr dans les bandes dessinées). D'origine naturelle ou provoqué artificiellement, l'éternuement est un acte qui rétablit l'équilibre du corps. Lequel équilibre tient principalement aux organes respiratoires.

En Occident, par exemple, lorsque quelqu'un éternue, il est de bon ton qu'un autre lui adresse la parole en ces termes : "A vos souhaits !". Autrement dit, on implore le Ciel afin que les souhaits les meilleurs de celui qui éternue puissent se réaliser. Ces souhaits qui restent dans le for intérieur de l'intéressé ne sont pas exprimés.

En Afrique, non seulement ces souhaits sont exprimés, dévoilés, mais en plus c'est l'intéressé lui-même qui les exprime et les étale au grand jour.

Les Tstála, comme beaucoup de tribus d'Afrique noire, placent ce fait biologique dans leur cosmogonie. Le fait biologique se rattache ainsi dans un mondemagico-religieux beau dans lequel ils'incruste harmonieusement. Aussi croit-on que le corps vient de se libérer d'un esprit maléfique. Ce dernier peut enfin s'exprimer. C'est alors qu'il prononce une courte phrase significative en guise de conclusion, de constat ou de souhait. Ce qui représente la continuité de la vie : le passé (la conclusion), le présent (le constat) et l'avenir (le souhait).

Au moment de l'éternuement, l'homme se situe entre le matériel et l'immatériel, la chair et l'esprit... moment très court et privilégié après lequel l'on peut s'adresser à l'Invisible (ou aux Invisibles). Et bien entendu, l'homme en profite :

l'individu, libéré par l'éternuement, fait suivre celui-ci d'une courte phrase.

Exemples : - Tshia ! ... Oményí mfonu hávú ésadi
Le malheureux (celui qui souffre habituellement) ne meurt pas vite

- Haa... Tshiaa ! ... Woólá hákónjǎ ongs-
nyi
Un pauvre n'a point d'ami

L'homme prononce cette phrase étant seul ou en public. Le lokashi n'est pas forcément destiné aux vivants, que ce soit l'auteur lui-même ou les autres membres présents. C'est un message qui s'adresse également aux ancêtres, aux esprits, voire à l'Éternel à qui l'on demande d'intercéder dans cette vie terrestre.

Exemple : - Tshia ! ... Dimí evúdí sháákoté lǎkátǎs-
mba ngomo kakina wootahomé
Je suis la tortue qui a transporté le tam-tam que les autres tambourinent

Le lokashi est dit par un homme. La femme n'a pas le droit de dire le lokashi pour son propre équilibre. Cependant, la coutume l'autorise à dire le lokashi en faveur de son enfant encore bébé, à qui, chaque fois qu'il (elle) éternue, elle peut souhaiter la longévité, une bonne santé, une bonne croissance ou une vie heureuse...

Il peut arriver que l'individu éternue plusieurs fois de suite, à telle enseigne qu'il perd parfois son contrôle pour ne parler qu'après le dernier éternuement. Il fait alors précéder le discours par le terme "dimi" qui signifie "moi".

Exemples : - Ha...Tshiaa !... Dimí odyó ambóvo
hasake mponda
Je suis le cadavre qui ne refuse pas de pourrir

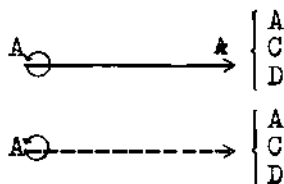
- Ha...Tshia !... Dimí okóndǎ wóónǎ só
Moi, l'oeil sédique

Le lokashi, nous l'avons dit plus haut, se dit en solitaire ou en public. En solitaire, l'individu se trouvant seul, le message est autodestiné.

A○

En public, l'individu se trouvant en groupe avec des amis, des parents, des frères... le message peut être autodestiné (il l'est souvent d'ailleurs) mais le public, quelqu'un ou une partie du public peut se trouver en position de destinataire-réel (→) ou de destinataire-témoin (----→).

A ce moment, l'éternuement contribue à attirer l'attention du public, de l'auditoire qui va "suivre" le lokashi et éventuellement l'analyser pour en tirer une leçon (des leçons).



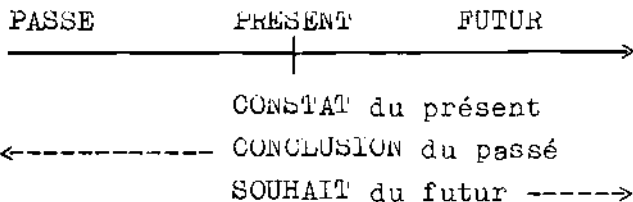
Le lokashi prend ainsi plusieurs formes quoique s'exprimant toujours dans l'actuel présent. Aussi traduit-il plusieurs situations reflétant l'homme dans son environnement, et comment il agit sur celui-ci et ce dernier influe sur lui. Ce qui nous replace dans la pensée africaine : "Un homme n'est rien sans les autres hommes".

Le lokashi évolue ainsi de l'individu au groupe et de celui-ci à l'univers. Ainsi sont nés certaines devises et certains proverbes (3).

Nous avons plusieurs catégories de lokashi : Le lokashi-constat, le lokashi-devise et le lokashi-proverbe.

CONSTAT → DEVISE → PROVERBE

Le constat réfère au JE parlant ou à l'autre (aux autres). La devise se rapporte à un groupe restreint ou élargi. Et le proverbe est d'une portée universelle.



Cela appuie Nkombe Oleko quand il dit : "Etudier l'homme à travers les proverbes africains, c'est comprendre l'africain tel qu'il était hier, tel qu'il est en grande partie aujourd'hui et tel qu'il voudrait être demain" (4).

LE LOKASHI - CONSTAT

Dans le constat du présent, le lokashi, sous forme de symbole ou de description, exprime le rang social, la fonction ou la place qu'occupe l'individu dans la société, son tempérament, ses qualités physiques ou morales...

Il s'agit en fait de la mise en évidence de l'homme par rapport à lui-même ou alors de l'autre (des autres) par rapport à lui.

- Exemples : - Ha...Tshia !... Dimí lolémi haalóté dihondo
Moi la langue, je ne m'habille jamais
- Tshia ! Dimí ecúká hóóké jja, hóóké dinga
Moi la termitière (employée au foyer) ne souffre ni de la chaleur ni de la fumée
- Tshia ! Dimí mvúlá lokandya mposó ya wée nge
Je suis la pluie qui entraîne les pe-
lures de cannes-à-sucre
- Tshia ! Láameéle wambóccúmá lohítá ete ambaanana la dyombo
Comme on l'a montré du doigt
Il ne peut voir que la tombe
- Ha... Tshaa ! Kóngéeyámi
Que j'attende pour moi (mon tour)

LE LOKASHI - DEVISE

La devise est définie comme des paroles caractéristiques expriment d'une manière concise une pensée, un sentiment. Ce lokashi se rapporte à un groupe restreint ou élargi d'individus qui vivent une communauté de pensée ou de sentiment.

- Exemples : - Haa...Tsha !... Enyembaá lówá láya ké-
léekomo

Habituellement, chez les célibataires, le défaut provient du visiteur.

- AA...Tshia !... Ngandjoolo
L'amour est nécessaire
- Ha...Tsha !... Lomami loota koshi
(La rivière) Lomami, la mère des ruisseaux
- ...Tshiia !... Dimí hyekele háto élowa
Je suis la souche d'arbre qui ne porte pas de fruit
- Ha...Tsha !... Osé Lóviló kaná yimba
Habitant de Lovilo, réfléchis

LE LOKASHI - PROVERBE

Le proverbe est une maxime exprimée en peu de mots et devenue populaire. L'avantage du proverbe est qu'il enveloppe un contenu universel, identique ou équivalent dans plusieurs pays qui, souvent, n'ont pas nécessairement le même soubassement socio-culturel (5). Un lokashi peut donc devenir proverbe et être dit en d'autres circonstances sous d'autres cieux et par d'autres locuteurs pour exprimer la même idée.

- Exemples :
- Haa...Tshaa !... Lótendó hééné ányako
De la médiance, les traces sont invisibles
 - Ha...Tshiia !... Yanyi hatshumbe nsambé
Le soleil n'a jamais brûlé le toit
 - Ha...Tshaa !... Mbótá ekola
Engendrer est un privilège

Comme on peut le constater, la phrase rituelle qui vient après l'éternuement constitue le reflet partiel d'un univers. Elle représente, de manière comprimée, l'expérience d'une vie.

A l'instar de losáko chez les Môngo de l'Equateur, elle est une somme du passé, un constat du présent, ou un souhait du futur (6).

Les principes et le rituel de la salutation losáko ne sont pas tellement différents de ceux du lokashi; ce dernier considéré chez les Môngo (ou chez les Tstéla), ou dans certaines tribus du Zaïre.

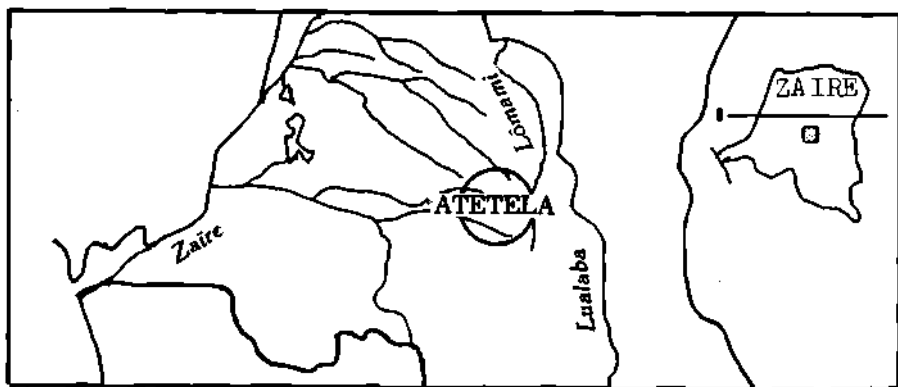
Le lokashi est donc une expression rituelle

consciente ou inconsciente, souvent consciente au départ et inconsciente par la suite. Cette expression s'inscrit dans l'harmonie sociale de l'individu dans le groupe et constitue un exutoire de pensées et de réflexions, une sorte de "boîte à idées" quoique parfois hermétique et ésotérique.

NOTES

1. Dictionnaire Usuel. Larousse; Paris : Larousse, 1986.
2. Dictionnaire du français vivant, Bordas; Paris : Bordas, 1972.
3. Pour information : J. Hagendorens, Proverbes Tetela, Leuven, éd. Labaere, 1979.
4. Nkombe Oleko, Métaphore et métonymie dans les symboles parémiologiques. L'intersubjectivité dans les proverbes tetela, Kinshasa, 1979, p. 237.
5. Shala Lundula, La Notion d'autorité chez les Tetela à travers quelques proverbes, in Annales Aequatoria, 6(1985)147-163.
6. G. Hulstaert, Losako : salutation solennelle des Nkundo, Bruxelles, 1959.

Prof. TSHONGA Onyumba et
LOWENGA la Wemboloke



ETUDES EQUATORIA-6

JEBOLA

Textes, rites et signification
Thérapie traditionnelle môngo

Piet KORSE
MONDJULU Lokenga
BONGONDO Bonje wa Mpay

Centre Equatoria B. P. 276 Bamanya - Mbandaka - Zaïre

1990

BOKAPAKOPO CHEZ LES BOLENDO

Bokapakopo

Among the Mongo in the South, especially the Bolia, the Ekonda, the Basengele and the Bolendo, the power which the tribal chiefs hold to this day appears to be the result of some supernatural intervention. The present study endeavours to retrace the circumstances in which the Bolendo acceded to this power. The study also determines the nature of the power.

KEYWORDS : Beliefs, Bokapakopo, Bolendo, Oshwe, Inongo, Zaire.

Bokapakopo

Bei den Mongos im Süden, namentlich den Bolias, den Ekondas, den Basengeles und den Bolendos, könnte die Macht, die die traditionellen Chefs bis zum heutigen Tag festhalten, die Frucht einer übernatürlichen Vermittlung sein, wovon die gegenwärtige Studie versucht die Verhältnisse nachzuzeichnen in denen die Bolendos gelebt haben.

STICHWÖRTER : Bolia, Ekonda, Basengele, Bolendo, Ekofo.

Bokapakopo

Chez les Mongo du Sud, notamment les Bolia, les Ekonda, les Basengele et les Bolendo, le pouvoir que détiennent jusqu'à ce jour les chefs coutumiers serait le fruit d'une intervention surnaturelle dont la présente étude essaie de retracer les circonstances dans lesquelles les Bolendo y ont accédé. Elle en détermine aussi la nature.

DESCRIPTEURS : Croyances, Bokapakopo, Bolendo, Oshwe, Inongo, Zaire.

INTRODUCTION

Le bokapakopo, partage du pouvoir, est pour le peuple Bólendo un événement de haute portée historique au cours duquel une intervention supranaturelle le dota d'un pouvoir sacré. Quoique la dimension politique de ce pouvoir soit l'aspect le plus important, son champ d'action couvre de multiples domaines de la vie. Nous nous proposons ici de parler de l'origine de ce pouvoir et du mode d'y accéder.

La technique de récolte des données est celle des interviews accordées à notre père Bātayó Ipalo Lopoto et à notre grand-père Nkákoka Nkəngenyə (tous deux encore en vie) respectivement enseignant à l'école primaire catholique Ibanga I à Lokólama et chef coutumier du village Bonkônko, héritier de ce pouvoir. Ils nous entretenaient beaucoup déjà enfant sur le bokapakopo. Tout récemment, ils nous ont encore livré des informations là-dessus en associant plusieurs personnes qui manifestent beaucoup d'intérêt à l'histoire de notre peuple. Il s'agit de :

- 1) Bómonkúma (plus de 70 ans), chef coutumier du village Nəendo.
- 2) Ekoliampela Nkámaka (55 ans), enseignant à Lokólama.
- 3) Itóko Botai (59 ans), enseignant à Lokómama.
- 4) Ngandškongo Bokwango (48 ans), enseignant et secrétaire de la paroisse catholique de Lokólama.
- 5) Ipamá (56 ans), agriculteur à Bonkônko.
- 6) Bangamba Nkétumba (32 ans), professeur à l'institut.
- 7) Lokoró de Lokólama, gradué en Histoire et Sciences Sociales.

Il convient avant d'aborder le vif de notre sujet de présenter le cadre historique du peuple Bólendo. Le peuple est situé dans la collectivité de Lokólama Zone d'Oshwé. Il est limité au Nord par la Zone de Monkoto, au Sud par la tribu Ngangé, à l'Ouest par la Zone de Kiri et à l'Est par la tribu Bólongo. Du point de vue linguistique, il y a une très forte ressemblance entre les dialectes des Basəngəls, des Bolia, des Iyémbé, des Bólendo, des Ekonda é Mputela, des Nkundo et autres tribus de l'Equateur. Ces groupes appartiennent culturellement et historiquement parlant

à la grande famille môngo (1).

Le R. Fr. Lokumu Boyele pense que l'ancêtre du peuple Bolendo venait du Nord de la Tshuapa parce que les Bantu d'origine môngo viennent de là. Ils auraient habité les bassins de la Lopori et de la Maringa, ensuite le centre de la Tshuapa pendant plusieurs siècles (2).

Comme les autres Môngo, à l'arrivée des envahisseurs, le peuple Bolendo était refoulé du bassin de la haute Lopori. Selon le même informateur, ils auraient traversé la Tshuapa en amont de son confluent avec la Loilaka. Plus tard, poussés par les Nkundó et les Ekonda Orientaux, les Bolendo, les Bolongo et les Bolia se seraient séparés avant d'arriver dans le bassin du Lac Mai-ndombe.

Selon le professeur Vansina, lorsque les Ekonda orientaux étaient arrivés dans le bassin du Lac Mai-ndombe, les Bolia, les Ntombá et les Iyémbe furent repoussés légèrement tandis que les compagnons des Ekonda Bolendo, Bolongo, Mbelo, Mbídiékamba passant à l'Est des Iyémbe se seraient installés sur leur terre actuelle (3).

D'après Rombauts, avant d'atteindre le territoire qu'il occupe actuellement, le peuple Bolendo avait passé probablement et avant les Iyémbe selon la direction de Bekungu, Ekongo, Bosabola (4).

1. LA CHASSE DE NKAMIAENGA

La circonstance qui occasionna le contact du peuple Bolendo avec ce pouvoir fut la chasse effectuée dans la nuit des temps par un certain Nkamíáenga dans la forêt du village Ngendo. Nkamíáenga était originaire des villages Ngendo (du côté paternel) et Boondó (du côté maternel) situés à quelque quatre kilomètres l'un de l'autre dans le groupement des Boyela. C'est à Ngendo qu'il passa sa vie. Profitant de son séjour à Boondó un jour, il se rendit en forêt, accompagné de son chien (loali : chien de couleur blanche) avec l'intention de chasser les porcs-épics. C'était aux environs d'un ruisseau qui porte le nom de Louli.

Après une longue marche, il arriva à un endroit touffu, entrelacé d'arbrisseaux et d'épines qu'on appelle bolongo. Devant cet obstacle, le chien prit l'avance sur son maître qui devait se débattre pour

se frayer un passage. Tout à coup, il entendit son chien pousser des aboiements aigus. Ce qui signifiait qu'il se passait quelque chose de particulier. Aussi, le maître se mit sur les traces de son chien, marchant à petits pas avec à la fois espoir et crainte.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir briller aussi bien dans le creux d'un gros arbre tombé qu'à ses alentours une grande quantité de lucioles, chose fort curieuse en plein jour. C'est en ce moment qu'intervint la relation avec le surnaturel. En effet, il entendit dans le creux de cet arbre des voix innombrables mêlées de pleurs d'enfants. Nkamíáenga prit peur du fait qu'il n'avait jamais assisté à un événement aussi étrange.

Les êtres invisibles qui peuplaient le creux de cet arbre (Lokolé), lui lancèrent contre toute attente des appels pressants : "Nkamíáenga : Nkamíáenga" il répondit : "me voici". Ensuite ils lui dirent : "rentre chercher les gens de Boóndó. Qu'ils se présentent demain en ce lieu, car nous avons à leur parler".

2. LE RETOUR DE NKAMIAENGA

A son retour à Boóndó, Nkamíáenga informa les gens de ce qu'il avait vu, surtout de l'invitation qui leur était lancée par "les gens de Lokolé". Mais le lendemain, n'y ayant pas prêté foi, les habitants de Boóndó préférèrent se rendre à la chasse. Convaincu que ceux-ci n'attachaient aucune importance à l'événement, Nkamíáenga résolut de retourner à Ngendo, son village natal où il vivait. Après qu'il eut informé la population de ce qui lui était arrivé au ruisseau Louli, tout Ngendo se hâta vers cet endroit.

3. L'ARRIVEE DES NGENDO CHEZ LES GENS DE LOKOLÉ

Quand les habitants de Ngendo arrivèrent en ce lieu, les gens de Lokolé leur demandèrent : "Est-ce vous, les gens de Boóndó ?" Ils répondirent : "Non, nous sommes nous autres de Ngendo". A cette réponse, l'un des êtres invisibles de Lokolé poursuivit en s'exclamant "Ah, les gens de Boóndó sont des imbéciles". Et toute la foule reprit en chœur : "Oui, les gens de Boóndó sont des imbéciles". L'on se demanderait qui étaient les gens de Lokolé. Personne

n'a vu de ses yeux ces êtres qui étaient enfermés dans le creux de l'arbre nonobstant le gros trou. Ceux-ci se manifestaient seulement par leurs paroles. Mais les Bolando s'accordent à dire qu'il s'agissait de leurs ancêtres. Les gens de Ngendo furent les premiers bénéficiaires de ce pouvoir.

4. NATURE ET MODE D'ACCESSION

Le pouvoir transmis par les gens de Lokolé est constitué de fétiches, pratiques magico-religieuses dont il revenait au chef coutumier de se servir pour présider aux destinées de son peuple. Ainsi, si ce pouvoir est d'abord politique il trouve cependant son champ d'action dans tous les domaines de la vie économique, culturel, social, juridique.

Au sujet du mode d'accession, les gens de Ngendo qui en furent les premiers bénéficiaires le reçurent à travers les paroles des gens de Lokolé. Ce pouvoir loin d'être à la portée de tout le monde, était détenu par un représentant que tous les habitants de Ngendo élirent sur place.

lcvc/ Il eut la lourde et noble responsabilité de diriger les siens. On l'appelait boloki ou elomé.

5. ATTRIBUTIONS ET PREROGATIVES DU BOLOKI OU ELOME

Le chef que les gens de Ngendo élirent :

- devait régner surtout le village et veiller à sa protection ;
- était tenu de garder tout le pouvoir (fétiches) reçu des gens de Lokolé ;
- devait être vénéré avec toute sa famille ;
- avait le pouvoir de présider le rite de purification appelé bonsonga qui devait intervenir chaque fois que quelqu'un avait violé certaines règles de la tradition ;
- avait le privilège de dépecer certains animaux comme le léopard, le grand pangolin, l'aigle. Si une personne non investie du pouvoir osait le faire, elle subissait de graves conséquences avec sa famille. Il avait droit à certaines parties spéciales de ces bêtes.
- était tenu de porter un chapeau en peau de léopard et d'habiter une petite hutte sacrée destinée à abriter tous les fétiches donc tout le pouvoir.

Cette hutte s'appelle ilské ou bolengiá. En cas de danger toute personne qui s'y réfugiait jouissait de l'immunité;

- jugeait les palabres importantes et punissait les coupables.

Toutes ces règles furent données aux gens de Ngǎndo par les êtres invisibles du Lokolé. Il leur fut aussi imposé que dans ses lourdes responsabilités, le boloki fût secondé de quelques adjoints. Ceux-ci furent élus en dehors de la famille du boloki. Il est à noter que leur pouvoir était loin d'égaliser celui de boloki. Pour marquer leur infériorité, ils étaient tenus de porter un chapeau fabriquée avec la peau d'un animal ressemblant fort à la civette (lowáónó). C'est la raison pour laquelle ils étaient appelés "baloki yá lowáónó". Ils étaient habiletés à présider au rite de Bonsonga. Tout comme le boloki, ils étaient tenus d'habiter dans la petite hutte sacrée. Ils devaient eux aussi y garder les fétiches.

Après avoir reçu ce pouvoir, les gens de Ngǎndo rentrèrent au village. Ils mirent en application les nouvelles structures de vie leur communiquées par les gens de Lokolé. Ainsi, le boloki et son équipe entrèrent en fonction.

6. ARRIVEE DES GENS DE BOONDO

Ayant appris que le village de Ngǎndo était doté d'un pouvoir sacré, les habitants de Boóndó se précipitèrent à leur tour chez les gens de Lokolé. Quand ils arrivèrent à leur résidence, les gens de Lokolé élevèrent la voix pour les blâmer et leur reprocher ce retard. Ils leur dirent : "comme vous avez tardé à venir ici, vous ne bénéficierez pas de notre pouvoir au même titre que les gens de Ngǎndo". Ils reçurent seulement deux pouvoirs : le ruisseau Loilé et le pouvoir de tuer dix antilopes naines mbóloko au cours d'une même chasse.

Au sujet du premier pouvoir, les gens de Boóndó reçurent à leur disposition un ruisseau sacré au bord duquel rien qu'en se plaignant on obtenait que son malfaiteur fût frappé de paralysie voire de mort. Tout étranger désireux de se rendre à ce ruisseau pour appeler le malheur sur son malfaiteur était tenu de payer un tribut. Ainsi, ce ruisseau devint une

source de revenus. Ce ruisseau continue à sortir ses effets et fait le renom et la puissance du peuple Bolendo. Au sujet du pouvoir de la chasse, seuls les gens de Boóndó sont capables de tuer dix antilopes naines mbólókó au cours d'une même chasse. Après leurs entretiens avec les gens de Lokolé, ils rentrèrent au village.

7. ARRIVEE DE TOUS LES GROUPEMENTS DES BOLENDÓ A LA SOURCE DU POUVOIR

Le pouvoir des gens de Lokolé atteignit le peuple Bolendo d'abord par le groupement Boyela plus précisément par les villages Ngendo et Boóndó. Si les premiers contacts avec les gens de Lokolé constituent la première phase du partage de pouvoir, la seconde, plus importante, eut lieu avec l'arrivée de tout le peuple Bolendo dans la forêt de Ngendo.

Lorsque le peuple Bolendo eut vent du don de pouvoir fait aux gens de Boóndó et surtout à ceux de Ngendo, des affluences en provenance de tous les coins de la tribu se drainèrent sous la conduite des gens de Ngendo vers la forêt de ces derniers. Ce fut un jour de fête pour le peuple Bolendo. Boyela, Yaasa, Nkaká, Esombó, tous se retrouvèrent sous un gros arbre bolapá. C'est là que le pouvoir leur fut partagé.

8. PARTAGE DU POUVOIR ENTRE LES GROUPEMENTS

Avant de procéder au partage du pouvoir, les êtres invisibles du Lokolé ordonnèrent aux Bolendo présents de couper un régime du mpeki, espèce de palmier disparu de nos jours dans la tribu Bolendo. Les Boyela furent les premiers à grimper. Après avoir vainement tenté de couper le régime, les Yaasa prirent la relève. Ayant échoué eux aussi, ils se firent remplacer par les Nkaká qui eux aussi n'atteignirent pas le but. Ce sont les Esombó qui réussirent à le couper. Le régime de noix tombé, les gens de Lokolé procédèrent au partage du pouvoir avec les mêmes recommandations qu'aux premiers bénéficiaires. Ils demandèrent aux différents groupements d'élire chacun son représentant. Ils remirent à chaque représentant un pouvoir magique comprenant diverses sortes de fétiches. Le pouvoir de chaque elomé ou boloki, loin de se limiter à son village s'étendait sur tout le groupement. Après le partage du pouvoir, chaque elomé

reçut, sur recommandation des gens de Lokolé des noix du mpeki qu'il devait porter au cou. Il fut exigé qu'à la mort de chaque elomé, ces noix fussent léguées avec tout le pouvoir à son successeur. Celui-ci devait être choisi parmi les membres de la famille du boloki. Jusqu'aujourd'hui, notre grand-père, chef coutumier de Bonkônko, continue à porter avec ses homologues d'autres villages ces noix du mpeki, seules traces de l'existence de cette espèce de palmier dans la tribu Bolendo. Il serait intéressant que les spécialistes, avec la méthode de carbone 14 par exemple, puissent déterminer l'âge de ces noix pour situer dans le temps le fameux événement de bokapakopo.

La structure politique du peuple Bolendo se présente de la manière suivante après le partage du pouvoir :

groupement Boyela	chef-lieu Ngendo
groupement Yaasa	chef-lieu Mantantaté
groupement Nkaka	chef-lieu Belonge
groupement Esombó	chef-lieu Mimiaa.

Tous ces groupements formaient chacun une entité autonome sur le plan politique mais avaient et continuent à avoir conscience d'un ancêtre commun. Ils reconnaissent avoir trouvé le pouvoir dans la forêt de Ngendo auprès des êtres invisibles de Lokolé.

9. EXPANSION DU POUVOIR

On pourrait se demander si dans la tribu Bolendo, on ne peut trouver un boloki ou elomé que dans les chefs-lieux des quatre groupements. Il n'y a pas une décennie, on pouvait trouver un elomé dans plus de quatre villages, dans presque chaque groupement. Mais actuellement à cause des difficultés majeures que pose le problème de succession, la plupart des villages se retrouvent sans chef coutumier (boloki) et ne disposent que d'un conseil de sages généralement formé de personnes plus âgées. Dans le groupement Boyela par exemple, on ne trouve un boloki qu'à Ngendo et à Bonkônko où règne notre grand-père alors que chez les Esombó seulement, le chef-lieu du groupement a un boloki. La même situation s'observe chez les Nkaka. Le groupement Yaasa est le seul qui compte plus de 5 boloki. On les trouve dans les villages Bokalá, Lokakó, Bokwaa, Mpekesó,

Ikongó et Mántántalé.

La question qui se pose maintenant est de trouver une explication à l'expansion du pouvoir en dehors des chefs-lieux des quatre groupements. La raison en est simple. En effet, le pouvoir était l'affaire de toute la famille du boloki. Il était donc héréditaire. Certains membres de la famille du boloki devaient connaître les secrets du pouvoir et de ce fait, ils en étaient investis. Ainsi, il arrivait qu'un frère d'un boloki se retire du village pour aller s'installer ailleurs. Investi de ce pouvoir, il y devenait lui aussi chef coutumier et régnait sur sa population. Ainsi s'explique l'installation d'un elomé à Bonkônko, village formé par le frère cadet du boloki de Ngendo avec le détachement d'une partie de la population. En souvenir de l'ancêtre, fondateur de notre village, notre grand-père a pris son nom depuis son intronisation surtout pour lui rendre hommage.

Toutefois notons que le peuple Bolongo ne jouit du pouvoir des gens de Lokolé que parce qu'il en a acheté chez les Bolendo. La possibilité d'achat du pouvoir est un autre mode d'expansion.

10. QUELQUES MANIFESTATIONS DU POUVOIR

Il est très difficile de dire avec précision ce dont les chefs coutumiers boloki sont capables étant donné qu'ils sont tenus à la discrétion sur certains aspects de leur pouvoir. Toutefois, il faudrait reconnaître que les Bolendo ont beaucoup perdu du pouvoir légué par les gens de Lokolé. Parmi les causes de la perte de ce patrimoine, il est à noter l'évangélisation, le désintéressement de certains héritiers, l'égoïsme et la discrétion de certains chefs coutumiers décédés sans avoir légué grand'chose.

Nous nous bornons à livrer quelques considérations sur le pouvoir des Boloki généralement reconnues et acceptées.

Ils disposent des fétiches :

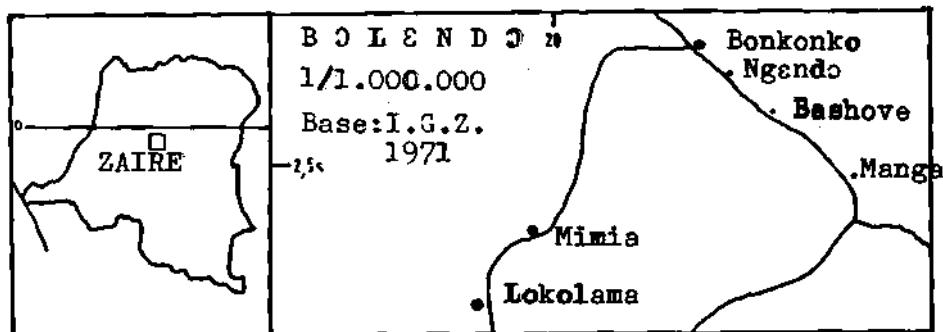
- liés aux exploits guerriers
- pour protéger les villages contre les épidémies
- pour augmenter le rendement de la chasse ou de la pêche
- pour activer la production des arbres fruitiers

- pour raccourcir ou allonger les distances
- pour échapper aux coups de flèche, couteau, foudre
- pour se défendre contre les fauves et les esprits malveillants
- pour pressentir les événements futurs (par des rêves)
- pour échapper à la vue des gens
- pour neutraliser les coeurs enragés de haine et endurcis de cruauté
- pour retrouver un homme égaré dans la forêt ou rappeler au village un individu qui vit très loin du terroir natal
- pour nuire aux malfaiteurs
- pour chasser la pluie
- pour donner de la puissance à la parole
- pour entrer en contact avec les ancêtres.

Beaucoup d'autres facettes de la puissance des baloki ne sont connues que d'eux-mêmes. Notre père et beaucoup d'autres personnes témoignent avoir vécu l'expérience de certains fétiches.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) KAMA (F), La république du Zaïre, Hâtier, Paris, 1976, p. 16.
- (2) LOKUMU BOYELE, Histoire Ethnique des Bolendo du Lac Mai-Ndombe (inédit) 1986, pp. 25-26.
- (3) ROMBAUTS (H), Les Ekonda, Aequatoria 8(1945) p. 124.
- (4) VANSINA (J), Introduction à l'ethnographie du Congo, Ed. Universitaire du Congo, 1966, p. 78-81.



LA FONDATION DU POSTE DE L'ETAT A DEKESÉ

The Founding of the Dekese Station

The Dekese Station (Kasai Oriental) was founded in 1895 by General Jacques de Dixmude. Thanks to the founder's family archives, however, which his daughter handed over to the writer, the reader is informed about all the circumstances around the founding of this E.I.C. station : among other things the state of mind among the population, the attitude of the administration and the very beginning of the utilisation of the Crown Land. (Domaine de la Couronne)
KEYWORDS : Dekese, Crown Land, Kasai Oriental.

Die Grundung des Postens von Dekese

Der Posten von Dekese (K.O.) wurde 1895 durch General Jacques de Dixmude gegründet. Dank der Familienarchive des Gründers, ausgehändigt an den Autor durch seine Tochter, wird der Leser über alle Umstände der Grundung dieses Postens der E.I.C. informiert : unter anderem über den Geisteszustand der Bevölkerung, die Einstellung der Verwaltung und die Anfänge der Nutzbarmachung der Krondomäne.
STICHWORT : Dekese, Jacques de Dixmude, Krondomäne.

La fondation du poste de Dekese

Le poste de Dekese (Kasai Occidental) fut fondé en 1895 par le général Jacques de Dixmude. Mais grâce aux archives familiales du fondateur, remises à l'auteur par sa fille, le lecteur est mis au courant de toutes les circonstances de la fondation de ce poste de l'E.I.C. : entre autres, l'état d'esprit de la population, attitude de l'administration, et les débuts de l'exploitation du Domaine de la Couronne.

DESCRIPTEURS : Dekese, Domaine de la Couronne, Kasai Occidental.

Dekese est aujourd'hui le chef-lieu d'une Zone du même nom située au nord de la Région du Kasai Occidental. On sait que la fondation du premier poste de l'Etat, situé à environ 70 km en aval de l'actuel (1), remonte à octobre 1895 et est l'oeuvre d'Alphonse Jacques, le futur général baron Jacques de Dixmude (1858-1928) (2). Il nous est maintenant possible de compléter les données extrêmement laconiques dont nous devons nous contenter jusqu'ici. En effet, grâce à l'extrême amabilité de la fille du fondateur, Mademoiselle Claire Jacques de Dixmude (qu'elle en soit vivement remerciée) nous avons pu consulter les archives familiales et prendre connaissance de plusieurs documents très intéressants. En ce qui concerne notre sujet, ils sont de deux ordres : d'une part, une collection de lettres envoyées par Jacques à sa fiancée, Pauline Beaupain (1876-1960) entre 1895 et 1898; d'autre part, toute une correspondance avec le Gouverneur Général de l'Etat Indépendant du Congo entre 1896 et 1898. Outre des données nouvelles sur la fondation du poste de Dekese, ces textes nous donnent également beaucoup de renseignements sur la mise en place du régime colonial dans des contrées qui feront bientôt partie du trop fameux Domaine de la Couronne, sur les ressorts personnels et institutionnels qui sont à l'oeuvre chez le colonisateur et sur l'attitude des populations locales face à ce défi imprévu.

1. COMMENT LE POSTE DE DEKESE FUT FONDE

Après s'être distingué dans la campagne anties-clavagiste, Jacques était rentré pour la première fois en Belgique, où il arriva le 23 juin 1894 (3). Un peu plus d'une année après, le 1er juillet 1895, il était nommé Commissaire Général, sans se voir formellement confier une tâche précise. Embarqué à Anvers le 6 août 1895, il arrive à Boma le 20. Le 26, il apprend qu'il a été nommé Commissaire de district du Lac Léopold II (4). Cette circonscription, qui venait d'être érigée par décret du roi-souverain datant du 17 juillet, comprenait en gros le bassin de la Lukenie jusqu'au 23^e méridien est (5).

C'est seulement le 10 octobre après midi que Jacques arrive à Malepie, le premier des postes de

son district (6). Après les quatre jours nécessaires pour la prise de commandement et la rédaction de divers ordres très délicats et importants, il se mit immédiatement en route vers l'amont de la Lukenie pour y fonder deux postes. Dans une lettre du 12 mars 1896, il rappelle au Gouverneur Général les raisons de ce choix :

"Ainsi que j'ai eu l'honneur de le porter à votre connaissance dans une première lettre, les charges destinées au District étaient loin en arrière lorsque je suis parti pour Malépié. Si j'avais dû les attendre, je ne serais parti qu'aujourd'hui. Désireux toutefois de mettre au travail le personnel dont je disposais, je me suis embarqué pour le District avec les quelques charges reçues à Léo. Ces charges n'étaient malheureusement pas appropriées au pays. Monsieur Van den Borre (7) déclarant que s'aventurer (sic) au lac (8) de la sorte c'était courrir à un échec, je me suis tourné vers la Lukénié pour tenter de faire fructifier le capital mort que nous possédions sous forme de perles et d'étoffes non estimées par les indigènes des régions avec lesquelles nous étions en relation".

Voici quels sont ses plans au moment où il s'engage sur la Lukenie avec son steamer "La Délivrance". Ainsi qu'il l'explique à sa fiancée :

"Je ne sais pas si je te l'ai déjà dit, mais on m'a fait partir d'Europe 2 mois trop tôt au moins, les marchandises destinées à mon travail n'étaient pas encore à Léo, lorsque j'y suis arrivé. J'ai dû m'embarquer avec ce que j'ai pu trouver; en vérifiant mon cargot (sic) ici, il s'est trouvé que je n'avais pas ce qu'il fallait pour aller au lac, c'eût été courrir au devant d'un échec. Ne pouvant pas non plus rester dans l'inaction avec mon personnel je me suis tourné vers l'Ikata ou Loukénié, la rivière qui court d'une extrémité à l'autre du District (9). Je vais y fonder un ou deux postes en sus de celui qui s'y trouve déjà à Tollos, à 8 heures de navigation de Malépié et d'où je t'écris ces quelques lignes. Pour bien faire je devrais aller

jusqu'à l'extrémité de la rivière mais cela me prendrait 2 mois... Dans le principe, je comptais faire 2 postes dans le lac et renvoyer mon bateau à Léop. pour les lers jours de novembre, mais étant donné la direction que je prends la chose sera impossible. Seulement au lieu d'aller jusqu'à l'extrémité de ma rivière je m'arrêterai vers son milieu. Je pourrai redescendre alors à Léo vers la mi-novembre et en même temps que je prendrai les courriers qui m'y attendent, je t'enverrai le mien" (10).

Lorsqu'il se trouve à Tolo le 16 octobre, Jacques a donc commencé à mettre son plan à exécution. Le vendredi 24, il note : "La rivière devient bien monotone. Voilà 10 jours que nous naviguons, toujours dans le même cadre de végétation arborescente qui forme à chaque rive un rideau impénétrable. De loin en loin, une plaine basse, sans autre végétation qu'une herbe courte et clairsemée dans son sol sablonneux, nous apparaît comme un coin de la terre promise. On est tout heureux d'y reposer la vue et plus encore d'y camper quand c'est dans l'après-midi qu'on la trouve" (11).

Quatre jours plus tard, le lundi 28, il se voit dans l'impossibilité d'aller plus loin : "Ce matin à 7 1/2 nous avons été arrêtés par des rapides (12), la rivière n'avait plus que 20 à 25 m de largeur et les eaux roulaient impétueuses entre des blocs de rochers. Le steamer n'aurait pu passer, c'est pourquoi nous redescendons pour chercher un emplacement où je fonderai un poste. Je ne t'écris pas plus long maintenant parce que Abdallah veut ma table pour repasser mon linge et ensuite parce que je suis entouré de guêpes très ennuyeuses" (13).

Dans la même lettre, Jacques poursuit : "Ainsi que je dis plus haut, arrêté par les rapides j'ai dû revenir sur mes pas pour chercher une installation. J'ai trouvé à mi-chemin du parcours un village où je m'étais arrêté en montant, l'inspection du terrain m'ayant satisfait j'ai entamé sur l'heure des négociations en vue de m'y établir.

Après avoir écouté avec une patience évangélique de longs discours, en avoir débité moi-même avec tout le sérieux dont je suis susceptible, après avoir distribué les cadeaux de circonstance aux chefs du pays, j'ai obtenu la permission d'y é-lire domicile. Après avoir élevé à la hâte des baraquements provisoires pour les Européens que j'y ai laissés, j'ai repris le chemin de Malépié"

Il y arrive le 7 novembre. "Ce poste, écrit Jacques au Gouverneur Général, je l'avais baptisé du nom de Usuaguengué d'après les dires des occupants du pays. Aujourd'hui il nous est permis de donner le nom correct qui est n'Dekessé (Dekesé d'après l'orthographe prescrit à l'Etat) (14). "Le poste se trouve précisé-ment sur la limite de deux groupes : les Bankuttus proprement dits qui s'appellent des Bonkessés (15) et les Ialélimas" (16).

Le poste est "placé sous le commandement de M. Brohée, ayant pour adjoints MM. Eloy et Maes" (17). Brohée, qui arrivait à la fin de son terme de trois ans, resta très peu de temps à la tête du poste. Dans une lettre à sa fiancée écrite vers la fin février et dont il prévoyait l'arrivée à destination pour le 17 avril, Jacques écrivait :

"3 semaines environ après ma lettre vous pouvez vous attendre à recevoir la visite d'un de mes adjoints qui a fini son terme de service. C'est un brave garçon qui m'est très dévoué. Je l'ai engagé à aller à Salm (18). Comme il a séjourné 2 ans à Malépié et quelques mois dans la Lukénié, il pourra vous parler du pays que représente mon District. Je sais bien que je n'ai pas besoin de vous recommander de le bien traiter. Le jeune homme en question se nomme Brohée et est natif de Boussu, province du Hainaut. Je crois qu'il rentre en Europe par l'Edouard Bohlen" (19).

Tout ne se passa pas comme prévu :

"En même temps que j'ai reçu tes lettres n° 18, 19 et 20, j'en ai reçu une de Brohée qui me fait savoir qu'il s'est sauvé à Paris chez un de ses parents pour échapper aux obsessions des curieux de Thulin son village natal. Voilà com-ment 3 semaines après son arrivée en Belgique,

vous n'avez pas encore reçu sa visite" (20).

Dans les premiers temps de l'installation du poste, les relations avec les Yaélima furent bonnes :

"Des villages de Iallélimas, le plus consistant est celui de Bekoma à 16 h. de marche (5 h. de SS) (21) à l'O. de nDekessé. Au voyage d'aller le chef me montrait triomphalement les marques qu'il portait au bras, fier d'avoir pour frère de sang, mr Brohée, le 1er commandant du poste de nDekessé. Les perles que ces gens portaient encore, témoignaient amplement de la fréquence de leurs rapports avec notre poste" (22).

A Dekese, les relations avec la population se sont très vite gâtées :

"Des gens de l'espèce (23) venaient sans cesse au poste de Dekesé, mais ce n'était que pour voler et journallement on avait à déplorer la disparition de l'une ou l'autre marchandise, outil ou objet appartenant aux soldats. Les hommes se rendant chez eux pour acheter des vivres étaient toujours mal accueillis, mais comme j'avais recommandé la plus grande patience et la plus grande tolérance au Commandant du Poste, les sauvages s'enhardirent, refusèrent de vendre du manger, volèrent les marchandises que nos hommes (sans armes) apportaient pour acheter et finalement les chassèrent du village en les rouant de coups. Une leçon s'imposait et le village coupable a été châtié. Cette petite correction a eu pour effet salutaire d'asseoir l'autorité du blanc et d'améliorer les dispositions des tribus circonvoisines qui n'ont dès lors cessé d'affluer au poste avec des vivres et des produits. Malheureusement le poste n'est pas ou presque pas pourvu des articles qui sont en faveur dans la contrée" (24).

Deux mois plus tard, Jacques revient sur ces difficultés initiales :

"Je vous ai signalé les quelques petites difficultés qui ont surgi peu après l'installation du poste. Le chef coupable du meurtre d'un de nos hommes a fini par être empoisonné par les

siens. Le crime n'a pas été commis pour nous donner satisfaction et les relations continuaient à être tendues" (25).

Après le départ de Brohée, le commandement du poste est confié à Eloy. Les difficultés continuent, mais un arrangement peut finalement être trouvé, mais pour combien de temps ?

"Après nous avoir chaudement accueillis, les sauvages auraient voulu nous voir déguerpir. Pour nous y contraindre, n'osant employer la force, ils voulaient nous isoler et affamer nos hommes. Mr Eloy, auquel j'ai strictement défendu de recourir aux armes autrement que si l'existence du poste était menacée, a patienté jusqu'à mon retour (26) qui a produit l'heureuse diversion attendue. Je suis parvenu à réunir les principaux du village et les nombreux indigènes agissant à la palabre générale ont parfaitement accueilli mes décisions. La contrainte qui régnait s'est fondue, le soulagement a paru général. Ce village, qui peut avant était désert c'est (sic) repeuplé; les femmes et les enfants, preuve de confiance, se sont immédiatement répandus dans les stations avec des victuilles dont le besoin se faisait quelque peu sentir et pour témoigner de leurs bonnes dispositions. Les gens de n'Dekessé sont venus nous offrir en vente de l'ivoire" (27).

Cette mention finale nous invite à replacer la fondation du poste de Dekese dans un cadre plus large.

2. LE CONTEXTE OU LA FONDATION

Avant d'analyser les aspects collectifs et institutionnels de l'action de Jacques, jetons un coup d'oeil sur ses motivations personnelles. N'oublions pas que, lorsqu'il est nommé Commissaire de district, Jacques a déjà tout un passé africain, notamment dans le cadre de la lutte antiesclavagiste dans laquelle il s'est engagé en réponse à l'appel du cardinal Lavigerie (28). En 1895, les nécessités financières semblent jouer un rôle déterminant dans sa décision de repartir en Afrique :

"Les renseignements que j'ai sur mon district sont des meilleurs, écrit-il à sa fiancée, et il se pourrait que (je) n'aie pas besoin de 3 ans pour rassembler la misérable somme qui est nécessaire à notre établissement futur. Dire que c'est une maudite question d'argent qui nous empêche d'être heureux tout de suite" (29).

En 1896, il se sent tout heureux de lui annoncer une augmentation de son traitement :

"Il était bien nécessaire qu'il y eut ici un homme d'expérience et de poigne. C'est inouï la besogne qu'il y a et l'Etat sait récompenser ses bons agents. Je me suis donné beaucoup de mal, je m'en donnerai encore, il faut que je réussisse et je réussirai. Bien que j'aie été plutôt retardé par l'intrusion dans mon district d'une Compagnie Américaine (aujourd'hui retirée) tous les services sont en bonne voie d'organisation et l'exploitation promet d'être fructueuse. Le gouvernement me paraît satisfait de mon travail et j'ai appris dernièrement que mes appointements fixes ont été portés à 14.000 fr à la date du 1er avril" (30).

Implicitement, Jacques fait aussi allusion au pourcentage qu'il touche sur les produits acquis par l'Etat (31) :

"Ne suis-je pas le premier intéressé à ce que le District rapporte au Gouvernement ?" (32).

A côté de ses ressorts personnels, Jacques était poussé par la logique de l'Etat. Comme il le dit très clairement, toute la politique de l'EIC, à laquelle il adhère entièrement, se résume à deux points : "1° Renonciation par les sauvages à leurs coutumes meurtrières, tout différend devant être soumis à notre arbitrage, et en 2d lieu, obligation d'exploiter régulièrement le caoutchouc de la forêt domaniale et de nous en apporter périodiquement les produits" (33).

Pour mettre en oeuvre cette politique, Jacques table le plus possible sur la persuasion, notamment par des cadeaux divers, ainsi que sur des échanges

sur base commerciale. Il estime cependant inéluctable l'usage de la force :

"Dans la Mfini, les populations en commerce suivies avec les Bobanghis ou fréquemment visitées par les émissaires de maisons de commerce étrangères, n'admettent qu'à contre coeur la tutelle de l'Etat. Les compensations que nous pourrions leur donner n'entreront jamais dans la balance avec les bénéfices que ces gens-là retirent, sans peine aucune, par la vente des produits de leur pêche, la fabrication de massanga, des poteries, du sel, le commerce de l'ivoire et du ngula. Ce n'est que par l'usage persévéré de la force que l'Etat obtiendra là la participation aux charges publiques qu'il est en droit d'attendre des Babomas et des Badjas comme de tous ses autres sujets" (34).

"A Tollo. Les populations sont abruties par l'abus incessant de massanga; elles ne sont pas hostiles mais sont réfractaires à tout travail en dehors de la pêche, de la fabrication de sel et du brassage de la canne à sucre. Cette espèce d'industrie, toute en rapport avec le caractère indolent de ces sauvages, est faible et assez lucrative. Par leurs transactions avec les tribus éloignées, ils se procurent aisément le peu de produits étrangers qu'ils peuvent convoiter. Ce n'est que contraints et forcés qu'ils se soumettent à nos conditions" (35).

"A Ndekessé... les Yalélimas, qui nous étaient favorables, se sont rejimbées (sic) du jour où je leur ai fait savoir qu'elles auraient à fournir du travail pour Boulamatari. Le poste de Bekoma a été assailli mais les hommes ont fait bonne contenance et ont tenu ferme jusqu'à l'arrivée de leur officier" (36).

Ce n'est donc pas par hasard que l'Etat ait fait appel à un militaire comme premier Commissaire de district (37). On comprend aussi l'importance décisive de la force publique. En décembre 1896, Jacques disposait de 194 hommes, dont 4 devaient être réformés et 35 rapatriés, ce qui revient à 159 hommes valides.

Beaucoup étaient des adolescents. Jacques se plaignait du trop grand nombre de Batetela, moins fiables du fait de la proximité de leur lieu d'origine (38).

Trois termes reviennent souvent pour caractériser les tâches et les réalisations : exploration ou reconnaissance; occupation du district; mise en valeur ou exploitation du D.P. (le domaine privé de l'Etat), "une des obligations primordiales dans le District" (39). La reconnaissance impliquait notamment l'établissement de cartes. Jacques devra attendre jusqu'en mars-avril 1898 pour remonter la Lukenie jusqu'à son sommet, "jusqu'à l'copette" comme il dit en wallon à sa fiancée (40). Il devait également se faire une idée du nombre d'habitants. L'occupation consistait principalement dans la fondation de nouveaux postes de l'Etat en plus de ceux de Malépié et Tollo déjà existants en 1895.

Fin 1896, Jacques note :

"Le district comprend actuellement six postes commerciaux, commandés par des Européens (le poste de Ganda, commandé jadis par Mr Rossignon est remis à un des planteurs américains) et quelques petits postes (neuf) commandés par des noirs. La faiblesse de cette occupation appliquée à un district étendu comme celui du Lac Léopold II ne permet pas d'exploiter la vingtième partie du domaine qu'il constitue" (41).

Notons le lien établi par cette affirmation entre occupation et exploitation. Avant d'en venir à ce point, signalons encore une double tâche du Commissaire de district : trancher les différends et recruter des soldats pour les camps d'entraînement de la force publique.

L'exploitation du domaine visait principalement, on ne s'en étonnera pas, la récolte du caoutchouc sauvage. C'est de ce produit qu'il est le plus souvent question dans les rapports rédigés par Jacques. L'ivoire tient aussi une place importante. Une petite place est également faite à des essais de plantation de café, mais qui ne semblent guère donner de résultats. Du copal, pourtant présent dans le district, il n'est jamais fait mention. L'usage de

l'argent monnayé n'étant pas encore introduit dans le district, l'acquisition de ces produits se fait soit par la monnaie locale (cauris), par du fil de cuivre rouge ou de laiton, par des perles ou par des étoffes, le tout additionné le cas échéant, nous l'avons vu, d'une dose variable de contrainte qui pouvait passer par l'intermédiaire des chefs coutumiers, mais qui était surtout le fait de la force publique. Le paiement des soldats et des travailleurs consistait en pièces d'étoffes : à peu près une pièce d'étoffe par mois (42).

Voici comment les choses se passaient pour le poste de Dekese. Le premier contact permet d'augurer favorablement de l'avenir :

"Etant donné l'avidité avec laquelle les gens se jettent sur les produits européens qui leur plaisent, étant donné l'activité relative des indigènes de ces parages, étant donné l'abondance de la liane à caoutchouc dans la forêt, il y a lieu d'espérer que ce poste ainsi que d'autres à établir dans le voisinage (43), rapporteront au gré des désirs du Gouvernement. Seulement pour cela il faut que nous ayons les marchandises nécessaires. Celles que je vais recevoir à Léo, celles que je prendrai immédiatement après au Kwango ne conviennent que pour le lac, pour Tollos et pour la Mfini. Il est donc de toute première importance que le ravitaillement demande dans la réquisition ci-anxée (44) soit envoyé d'urgence. Il est basé sur la connaissance que nous avons aujourd'hui des goûts des indigènes et que personne n'a pu renseigner auparavant" (45).

Jusqu'en mai 1896, l'activité principale du poste consiste dans les travaux d'installation, tout en achetant à l'occasion de l'ivoire, nous l'avons vu (46). En novembre 1896, Jacques écrit :

"Les postes de Bunianga et de Ndekessé, ainsi que le petit poste (47) de Bekoma sont achevés et l'exploitation peut commencer... Le cuivre rouge que j'ai reçu dernièrement sera goûté des gens avec lesquels les postes de Bunianga et de Ndekessé font des affaires; mais avec cela il faudrait

aussi des cauris (48). Les deux postes susdits on fourni 5 tonnes de caoutchouc et 1200 kgs d'ivoire. Quand nous serons convenablement ravitaillés, ils produiront beaucoup plus" (49)

Vers la fin de son terme, Jacques signale un changement dans les dispositions des indigènes : les Yaelima sont passés à l'opposition, tandis que les Ndengese se sont soumis : "Les populations à l'E du poste, les Ndekessés, qui nous ont donné beaucoup d'ennuis pendant deux ans, sont devenues bonnes". Il termine cependant son rapport en insistant sur la nécessité d'employer la force :

"Extension à donner à l'expl. du D.P. Quand nous aurons reçu la charge de courrier et de Bakais (perles Rosetta) demandées pour la Lukénié, nous serons en mesure de satisfaire les caprices de goût des indigènes. Mais il n'y a pas à se faire illusion, ici comme partout ce n'est que par la force que nous obtiendrons du travail. Je tiens à le répéter, en dehors des soldats réguliers venant des camps d'instruction, il nous faut ici 150 à 200 Bangalas. C'est un élément auxiliaire indispensable" (50).

Dans ce contexte économique, la question se pose de la relation avec les compagnies commerciales établies dans le district ou à proximité. La réponse nécessite de faire une distinction. A l'égard des compagnies non belges, Jacques fait preuve d'une réelle méfiance. Ce sont des concurrents qui détournent les produits à leur profit, qui affaiblissent l'autorité de l'Etat par les moyens économiques qu'elles procurent quand ce ne sont pas des armes à feu. C'est le cas de la "compagnie hollandaise" NAHV (Nederlandsche Algemeene Handelsvereniging) établie sur le Sankuru, au sud de Dekese. Jacques redoute également les contacts commerciaux avec les Français établis de l'autre côté du fleuve Congo et il fait également allusion à une compagnie américaine, sans autre précision.

Par contre, les relations avec les compagnies belges, en l'occurrence le Comptoir Commercial Congolais (CCC) et la Société Anonyme Belge pour le Commerce du Haut-Congo (SAB), qui avait un poste à

Inongo, s'avèrent bonnes. On a vu que Jacques présentait le CCC comme "la compagnie qui nous est associée". En juin 1896, l'équipage du steamer "Baron Lambermont" de la SAB prête main forte à la force publique dans un affrontement armé à Mushié (51). Ce même bateau est prêté à Jacques en 1897, pendant que le sien, "La Délivrance", sert à transporter des renforts pour l'expédition du Nil en difficulté (52).

On constate aussi un certain va-et-vient des postes entre l'Etat et le CCC. Au début 1896, Jacques reçoit l'ordre de transférer au CCC les postes de Malépié, n'Ganda et Ibeli, ainsi que le petit poste d'Inunu (Mfimi). Il doit également lui prêter les agents et lui passer les marchandises dont il aura besoin (53). Jacques se voit donc obligé de déménager le chef-lieu du district à Tolo. Quelques mois plus tard, en juin, il recevait l'ordre inverse de reprendre les postes du CCC et l'annonce qu'il recevra bientôt des instructions nouvelles pour la mise en rapport du Domaine privé (54).

Ceci nous amène à poser la question de la mise en place progressive du Domaine de la Couronne. Bien que cette expression n'apparaisse qu'en 1901, un décret non publié au Bulletin Officiel stipulait en date du 9 mars 1896 : "Sont déclarés biens de la Couronne : 1° Toutes les terres vacantes dans les bassins du lac Léopold II et de la rivière Lukenie. 2° des terres vacantes voisines qui seront désignées ultérieurement" (55). Il est possible que ces stipulations formaient la base des instructions nouvelles dont on vient de parler, mais ce n'est pas absolument sûr. Début 1897, le doute n'est plus possible : le décret en question est bien arrivé à la connaissance de Jacques, le principal intéressé : "L'occupation de ce point (56) permettra donc le contrôle visé par le décret cité en marge (57) et donnera plus d'efficacité aux mesures douanières du poste de Kwamouth dont elle complétera pour ainsi dire le système. L'occupation de Muchié rentre d'ailleurs dans le cadre de projets ajournés à cause de l'insuffisance de mes moyens d'action et est le corollaire inéluctable du décret réservant à la Couronne les produits émanant du bassin du Lac Léopold II" (58). Quelques mois plus tard, en juillet, il signale que le "Baron Lambermont" a été à

Inongo pour "lever la factorerie de la SAB" (59). Néanmoins, la terminologie ne changera pas et on continuera à parler du DP.

CONCLUSION

Pour terminer, il nous reste à relever dans les écrits de Jacques les éléments d'un discours idéologique justifiant la colonisation. Il y a tout d'abord la non mise en valeur des richesses locales par les indigènes : "Bon nombre de villages pouvaient, à quelques lieues dans les terres, s'éterniser dans une molle et inutile existence, revêches à toute civilisation, laissant s'atrophier faute de soins et se perdre sans profit pour personne un domaine dont ils pourraient sans grande peine tirer des produits qui leur procureraient des richesses et du bien être qu'il est de notre devoir de leur révéler et de leur faire apprécier" (60).

Il y a ensuite ce que Jacques appelle "la mission protectrice" de l'Etat : Il écrit à sa fiancée : "Je suis en cours d'expédition. Je suis occupé à soumettre des populations qui viennent sans cesse commettre (sic) des actes de brigandage chez les pauvres diables des environs de Tollo. C'est notre devoir de secourir les opprimés" (61). Il s'agit des opérations militaires entreprises contre les Kundu. C'est par des considérations analogues que Jacques introduit le rapport relatant ces opérations : "Estimant que, dans les circonstances actuelles, il ne déplairait pas au gouvernement de montrer au public qu'il a à coeur sa mission protectrice à l'égard des indigènes et comment il s'applique à faire disparaître le cannibalisme, j'ai amplifié un peu le sujet, tout en restant dans le cadre de la plus scrupuleuse vérité, afin de lui donner, dans les limites de mes moyens, un attrait que la majorité des lecteurs ne trouvent généralement pas dans la concision d'un rapport exclusivement militaire"(62).

C'est en 1898 que prend fin le terme de Jacques. Le 24 juin, il annonce à sa fiancée la venue de son successeur, Mr Bolle et son arrivée probable en Belgique pour le mois d'août. "J'en aurai mangé de l'Afrigue assez (ne pas lire de la fricassée)", conclut-il.

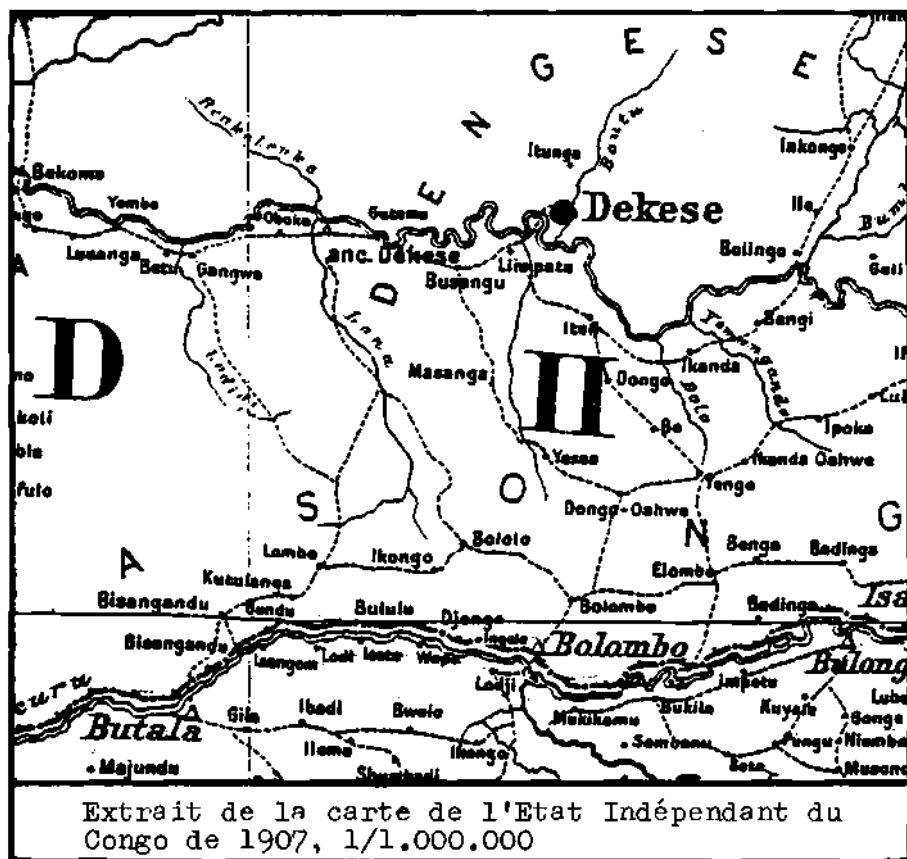
NOTES

1. Voir carte 1. Le déplacement à l'endroit actuel a eu lieu en 1906.
Edouard Brion, Aux origines du diocèse de Kolo-Zaire (1880-1935), Les Cahiers du CEDAF, 1988, 1-2, p. 35.
2. Voir Edouard Brion, o.c., pp. 34-35.
Sur A. Jacques, voir Biographie Coloniale Belge, II, co. 497-504 et Jean-Marie de Buck, Jacques de Dixmude, Collection Durendal, Bruxelles, 1933.
3. De Buck, o.c., p. 73.
4. ib. p. 77.
5. Bulletin Officiel, 1895, p. 235.
6. Dans une lettre à sa fiancée datée du 28 juin 1897, n°32, il faisait savoir à celle-ci que le poste s'appelait maintenant Nkutu. C'est le nom qui est resté. Il est situé sur la Mfimi, prolongement de la Lukenie.
7. Agent du Comptoir Commercial Congolais, "la compagnie qui nous est associée" écrit Jacques (lettre à sa fiancée 22 février 1896, n°15).
8. Le Lac Léopold II, aujourd'hui Maindombe.
9. Il s'avèrera plus tard que la rivière prend sa source bien au-delà des limites du district.
10. Lettre à sa fiancée, 16 octobre 1895, n°8.
11. ib.
12. Ces rapides se trouvent à la hauteur du chef-lieu actuel de la zone de Kole.
13. Lettre à sa fiancée, le 16 octobre 1895, n°8.
14. Voir la carte 2
15. Mot difficile à déchiffrer.
16. Lettre au Gouverneur général, 17 mai 1896, n°26.
Aujourd'hui, on emploie les termes de Ndengese et de Yalima.
17. La Belgique Coloniale, 1896, pp. 10-11.
18. Les familles Jacques et Beaupain habitaient Vielsalm, ou Salm dans la langue courante.
19. Lettre n°15, non datée.
20. Lettre n°21, non datée.
21. SS = steamer.
22. Lettre du Gouverneur Général, 17 mai 1896, n°26.
23. Gens de l'intérieur, toujours en guerre, par opposition aux riverains, de moeurs paisibles.
24. Lettre au Gouverneur Général, 12 mars 1896, n°25.

25. Lettre au Gouverneur Général, 17 mai 1896, n°26.
26. Le 4 mai 1896.
27. Lettre au Gouverneur Général, 17 mai 1896, n°26. Dans son rapport de novembre 1896, note de nouveaux incidents : "Les gens de Ndekessé ont encore assassiné un soldat. Le chef de poste, Mr Eloy, a chassé le village et depuis la situation est fort bonne; ils (passage en blanc NDLR) une barrière entre le poste et les nombreux villages environnants à 2 jours à la ronde. En juillet 1897, il évoque la nécessité de disposer des moyens d'amener 120 soldats pour opérer dans la région de Dekese.
28. Voir de Buck, O.C. et François Renault, La campagne antiesclavagiste du Cardinal Lavignerie, dans Vivant Univers, n°381, mai-juin 1989, pp. 18-19.
29. Lettre du 30 août 1895 n°3.
30. Lettre n°21, non datée (vers août 1896).
31. Voir les ouvrages de Jean Stengers, notamment Combien le Congo a-t-il coûté à la Belgique, Bruxelles, 1957.
32. Lettre au Gouverneur Général, 28 février 1897, n°20.
33. Palabre de Kondo-Oschwé à Lika les 11, 12, 13, 14, 15 et 16 mars 1898.
34. Situation au chef-lieu et dans chacun des postes, brouillon, mars, avril et mai, année non mentionnée (1898 ?).
35. Rapport mensuel sur la situation générale du district, mois de janvier et de février 1898.
36. Ib.
37. La signature de Jacques atteste sa qualité de commandant, bien que le plus souvent il se contente de son titre de Commissaire Général, avec parfois l'ajoute "commissaire du district". La signature proprement dite est de la plus grande simplicité, à l'image du personnage; aucun paraphe n'accompagne les simples mots : A. Jacques.
38. Lettre au Gouverneur Général (décembre 1896), n°81. A son arrivée en 1895, Jacques ne disposait que de 80 soldats (rapport du 4 septembre 1897).
39. Lettre au Gouverneur Général du 25 juillet 1896, n°44.

40. J.M.A. Jacques, Reconnaissance de la haute Lukenie, dans La Belgique Coloniale, 1898, pp.434-436 et 446-447. Voir aussi : E. Brion, Les premiers européens dans la région de la Lokenye, dans Annales Aequatoria, 6(1985), 19-37. Lettre à sa fiancée, 20 décembre 1897, n°38.
41. Lettre au Gouverneur Général (décembre 1896), n°81.
42. Lettre au Gouverneur Général, 25 juillet 1896, n°44.
43. Un poste sous la direction d'un sous-officier blanc, Mr Lepez, fut fondé à Bunianga, chez les Yaelima, en 1896.
44. Cette annexe n'a pas été conservée.
45. Lettre au Gouverneur Général du 12 mars 1896, n°25.
46. Lettre au Gouverneur Général du 17 mai 1896, n°26.
47. Un petit poste comprenait 3 soldats indigènes, sous le commandement de l'un d'entre eux. A Bekoma, chez les Yaelima "les nombreux pilons en ivoire montrent que cette richesse n'est pas rare dans la région. Nous avons beaucoup d'ivoire en terre, m'ont dit ces sauvages, il sera tout pour vous, mais apportez-nous donc des cauris et du cuivre rouge. J'ai laissé là Mr Eloy avec 3 hommes qu'il initiéra à la récolte des produits et qu'il visitera fréquemment" (ib).
48. Les cauris étaient hors d'usage au lac et ailleurs sur le fleuve, selon le témoignage de Jacques dans la même lettre.
49. Rapport du mois de Novembre 1896.
50. Rapport mensuel sur la situation générale du district, janvier-février 1898.
51. Suite au rapport du 12 juillet 1896, 18 juillet 1896, n°41.
52. Lettre au Gouverneur Général, 27 juillet 1897, n°60.
53. Lettre au Gouverneur Général, 17 mai 1896, n°26.
54. Rapport mensuel sur la situation générale du district, mois de juin, 12 juillet 1896, n°35.
55. Décrets de l'Etat Indépendant du Congo non publiés au Bulletin Officiel, t. 2, p. 315. Archives Africaines, Ministère des Affaires Etrangères et du Commerce Extérieur de Belgique.
56. Mushie.

57. Cette citation est absente.
58. Lettre au Gouverneur Général, 28 février 1897, n°28.
59. Lettre au Gouverneur Général, 27 juillet 1897, n°60.
60. Rapport mensuel sur la situation générale du district, mois de juin, 12 juillet 1896, n°35.
61. Lettre du 19 août 1897, n°34.
62. Lettre au Gouverneur Général, 4 septembre 1897, n°73.



ETUDES ÆQUATORIA - 8

PARLERS RIVERAINS
DE L'ENTRE UBANGI - ZAIRE

Éléments de structure grammaticale

MOTINGEA MANGULU

Centre Æquatoria B. P. 276 Bamanya - Mbandaka - Zaire

L'EPOPEE LIANJA ET L'HISTOIRE

The Epic Lianja and History

After a brief presentation of the history of the harvest and the edition of different versions of the Mongo epic, Nsong's Lianja, the writer tries to discover the elements which could refer to historic facts. Thus he quotes : the introduction of the palm, the cultivating of the safu tree, the instituting of the dowry, the submission of the Batswa, the aculturation of some former groups (the Elingas particularly). The most outstanding historic fact appears to be the march towards the river, which could allow for the conclusion that the Mongo come from the savannas in the North. The writer finishes with a study of the spread of knowledge of the epic and from that concludes that it is only known through recent immigrations.

KEYWORDS : History, Oral Literature, Mongo, Nsong's Lianja, Epic.

Das Epos Lianja und die Geschichte

Nachdem der Autor die Geschichte des Forschungsergebnisses und der Herausgabe der verschiedenen Versionen des Mongoepos "Nsong's Lianja" kurz präsentiert hat, versucht er die Elemente zu entdecken, die sich auf die historischen Tatsachen beziehen konnten. Auf diese Art und Weise zitiert er : die Einföhrung der Palme, die Anpflanzung des Safoubaumes, das Festlegen der Mitgift, die Unterwerfung der Batswas, die Aneignung der Kultur von einigen fruheren Gruppen (namentlich die Elinga). Die markanteste historische Tatsache ware der Marsch an den Fluss, was darauf schliessen liesse, dass die Mongos von den savannen des Nordens kamen. Der Autor beendet durch eine Studie der Verbreitung der Bekanntheit des Epos und schliesst daraus, dass es nur bei den letzten Einwanderern bekannt ist.

STICHWORTER : Geschichte, mundliche Literatur, Mongo, Nsong's Lianja Epos.

INTRODUCTION

Comme beaucoup de peuples, les Môngo possèdent une épopée, c'est-à-dire un long récit artistiquement agencé, racontant les actions héroïques des ancêtres. Souvent on distingue l'épopée de l'histoire en disant que celle-ci a pour objet le vrai, tandis que la première se plaît dans la fiction. Elle tient ainsi de la légende. Mais de plus en plus l'opinion est acceptée que les légendes reposent sur un fond de vérité historique, présentée dans une forme littéraire, encadrée de fiction et de récits merveilleux. Je crois donc que nous pouvons essayer de rechercher dans l'épopée môngo des éléments historiques.

Il existe de nombreuses versions de cette épopée. Chaque tribu, chaque région, voire chaque conteur possède sa propre variété. Cela n'est que très normal. Car l'art oral est par sa nature même essentiellement vivant, sujet aux transformations. L'absence de pouvoir politique unifiant et autoritaire facilite l'initiative personnelle. Personne n'arrête le talent du conteur, dont l'imagination s'excite même par les réactions de l'auditoire. Nous sommes ici loin des royaumes où une autorité centrale contrôle la fidélité à la tradition par l'institution de griots, d'historiens officiels, etc.

Les versions diffèrent entre elles par la longueur du récit, par le caractère succinct ou prolixe de la narration, par l'addition ou l'omission de certains épisodes, etc.

1. PRÉSENTATION DU CONTENU

Il me paraît utile de présenter un bref exposé de l'épopée même. Pour lancer dans le public européen la connaissance de cette épopée, mon regretté confrère E. Boelaert a publié en 1949 une version abrégée, une sorte de résumé, qui est encore beaucoup apprécié par les lecteurs autochtones (1). Commencant par l'histoire des arrière-grands-parents du héros, il raconte les exploits du père et son assassinat par le propriétaire du safoutier, où il était allé voler les fruits convoités par sa femme enceinte. Suit la naissance miraculeuse du héros et de sa soeur jumelle Nsongó. Dès sa naissance Lianja est un homme adulte qui va venger la mort

de son père sur le propriétaire de l'arbre. Ensuite se place le récit de la migration de la horde, venue d'on ne sait où, mais conduite par le héros à la recherche du fleuve. Naturellement, il doit vaincre de nombreux obstacles et triompher de tribus ennemies qu'il englobe dans sa horde, grâce surtout à l'action de sa soeur. Un épisode particulièrement plein de merveilleux extraordinaire est la lutte avec le serpent gigantesque. L'épopée se termine par la montée au ciel du héros, de sa soeur, de son aîné et de sa mère.

Après le résumé dont il a été question, le P. Boelaert a publié une version assez longue (1957), puis un an après un texte consacré aux ancêtres de Lianja, écrit par L. Bamala tel qu'il l'a entendu raconter dans son village de Mpsnjels, à 45 km de Mbandaka, vers Bikoro (2).

Avec mon aide et celle d'autres confrères, le P. Boelaert a rassemblé une cinquantaine de versions longues ou courtes, à travers le pays môngo. Les textes récoltés se répartissent en :

(a) 17 versions complètes racontant les épisodes principaux : la lutte pour le fruit convoité, la naissance de Lianja, sa vengeance sur le meurtrier de son père, la migration à la recherche du fleuve;

(b) 39 fragments de longueur variée.

Des enregistrements ont été ajoutés par mes confrères A. De Rop et Fr. Maes.

La première mention de l'épopée dans la littérature est un résumé assez complet dans une vieille revue. La Belgique coloniale, année 1895, par H. Lindemans. Cette publication n'a eu aucune suite. Nulle part la littérature savante n'en parla. Plus tard le dictionnaire lomôngo de Ruskin (1927) ne touche pas davantage les spécialistes. Pour cela il faut attendre la présentation qu'en fait le P. Boelaert.

2. ELEMENTS HISTORIQUES

Déjà en 1934 en présentant l'épopée de Lianja, mon confrère avait écrit : "Il y a de l'intérêt pour l'histoire tribale, car une grande partie du récit n'est autre chose que le rapport figuré et idéalisé d'une grande migration et une lutte

gigantesque contre ceux qui leur barraient le chemin. Mais son intérêt principal se trouve dans ses renseignements abondants pour l'étude de leur culture primitive : magie, tabou, tam-tam, arc, flèches, etc" (3).

Cependant à la fin de sa vie il était devenu sceptique sur la valeur historique de l'épopée, la considérant plutôt comme une fiction des hauts faits des ancêtres, où les descendants pourraient trouver une nourriture pour leur fierté nationale, tout en y voyant comme dans un miroir leur vie, leur société, leurs conceptions, etc.

Sans nier cet aspect important, qui se retrouve dans les épopées des autres peuples, je pense que Lianja ne manque pas d'éléments qu'on pourrait considérer comme historiques. Il s'agit de séparer les faits historiques de la forme esthétique, de l'encadrement figuré. Cela est toujours un peu aléatoire. En général, on élimine le contexte miraculeux, bizarre, pour ne retenir que ce qui arrive normalement dans l'évolution de l'histoire humaine. Si déjà on pouvait arriver à décanter de cette façon les épopées africaines, pour retenir l'essentiel, nous aurions sans doute des éléments valables de la proto-histoire. N'étant pas professionnel, je ne connais pas les méthodes pour arriver à ce résultat. Je me contenterai donc de faire quelques suggestions sur ce qui me paraît digne d'être retenu pour l'histoire.

Pour commencer, nous pouvons sûrement omettre les mythes sur la création, l'origine du feu, la capture du soleil, et pareils. Mais dans la narration de la façon dont les ancêtres ont obtenu les fruits de palme, on pourrait voir l'histoire romancée en ce sens que ces populations auraient ignoré cette nourriture excellente à une époque plus ou moins reculée. Quand on pense aux discussions des botanistes sur l'origine du palmier *Elaeis*, l'épisode de Lianja n'est peut-être pas purement mythique. Mais je ne suis pas compétent pour m'aventurer au-delà d'une simple suggestion.

La lutte pour les safous me paraît d'une nature historique encore plus prononcée. Remarquons d'abord la grande place qu'elle occupe dans l'épopée. Ensuite, le père du héros a trouvé la mort

dans ses efforts pour se procurer les fruits convoités par sa femme enceinte. Et Lianja est allé lui aussi voler ces fruits, dans un épisode qui me semble une addition postérieure mais pourtant caractéristique. La longueur des deux récits me paraît indiquer l'importance qui leur est attribuée dans l'ensemble de l'épopée.

Si nous prenons en considération que le safoutier n'est pas indigène dans la forêt équatoriale, mais uniquement cultivé dans les villages, nous comprendrons plus facilement qu'il fallait une lutte pour dérober les fruits aux propriétaires. On pourrait suggérer la conclusion que les Môngo auraient introduit ce fruit dans la cuvette, après l'avoir pris chez les populations des plaines durant leurs migrations. Mais je ne saurais dire où. Il y a donc là, à ce qu'il me semble, matière à recherche historique.

Concernant les personnages dont traite l'épopée, leurs noms ne se retrouvent pas dans les généalogies des diverses tribus. Le seul qui se rencontre est Lianja, associé souvent à Nsongó comme son épouse, cités alors comme couple ancêtre. Personnellement je ne l'ai jamais entendu ainsi, mais on peut le lire dans Van der Kerken et dans ses sources. Partout on m'a cité Lianja comme conducteur du peuple, le comparant parfois à Jésus-Christ, sauveur de l'humanité.

Que faut-il déduire de tout cela ? Que ces personnages sont purement fictifs ? Ou qu'on fait une séparation nette entre l'épopée et l'histoire ? Ou simplement que les généalogies ne présentent que les proches ancêtres, ceux dont le souvenir a été retenu dans les fractions minimales, les ancêtres plus éloignés ayant été ajoutés pour le besoin des enquêtes superficielles ?

D'autre part, si certains de ces noms sont d'un usage courant, d'autres sont clairement fictifs comme Ilalangonda.

Un point plus clair est l'assimilation des tribus étrangères rencontrées par Lianja et son clan. Plusieurs sont citées de nom, selon la connaissance qu'en ont le conteur et son auditoire. Dans cette assimilation, Nsongó joue un rôle particulier. Dans tout cela on peut voir l'histoire de rencontres entre les ancêtres des tribus qui ont inventé l'épopée

avec d'autres groupements qu'ils ont assujettis et acculturés.

Dans le rôle joué par la soeur Nsongó on pourrait reconnaître le rôle tenu dans l'histoire par l'exogamie, qui crée des relations spéciales avec des groupes étrangers et a sûrement été un facteur important dans la formation de l'ethnie telle que nous la connaissons maintenant. A plus d'un endroit, il est question de mariages entre les tribus, p.ex. les Riverains et les Mbole épousant des filles de Lianja. Ce qui introduit l'histoire de l'origine de conclure les mariages par dot et contredot.

Diverses traditions font fréquemment mention de tradition de femmes pour sceller la paix, préliminaire à l'unification et l'acculturation, comme cela se retrouve dans l'épopée. Dans certaines versions, il apparaît comment divers groupements apportent leur part d'éléments culturels, contribuant ainsi à la formation de l'ethnie.

Plusieurs guerres sont racontées, e.a. contre les Ngombe, contre les Elíngá, contre les Pygmoïdes Balúmbé, etc. selon la région où habite le conteur. Evidemment ces luttes sont inégales, mais toujours Lianja et ses hommes sont vainqueurs. On peut voir là-dedans le souvenir de l'assujettissement des diverses tribus, notamment des Riverains et des Pygmoïdes. Une version dit même que ces derniers étaient primitivement les aînés des Móngo, mais sont par la suite devenus esclaves (en réalité il ne sont pas esclaves, mais plutôt vassaux ou mieux encore, étrangers de race inférieure vivant en symbiose avec leurs maîtres).

De même que pour le mariage dotal cité ci-dessus l'épopée rappelle l'origine d'autres coutumes : absence de l'autorité dans le chef de la femme, sorcellerie, magie, divination, danse de possession, pêche avec bénéfice de l'enseignement des Riverains assujettis, chasse aux éléphants avec l'aide des Bafotó qui, seuls, possèdent les lances spéciales, invention de l'eau de ruisseau à boire pour remplacer l'eau plus fade tirée de lianes, organisation des marchés hebdomadaires, etc.

Un détail à remarquer est la naissance de Lianja, qui sort de la cuisse de sa mère, armé d'une lance et d'un bouclier. Ce fait concorde avec la

tradition de plusieurs tribus de la jeune migration, qui racontent que leurs ancêtres étaient uniquement armés de lances, de boucliers, de couteaux et de massues. Les versions qui ajoutent à l'armement du héros l'arc et les flèches peuvent être considérées comme tardives.

Un autre épisode manifestement historique est la marche victorieuse de la horde de Lianja à la recherche du fleuve ou d'une rivière. Ce cours d'eau n'est évidemment pas précisé et l'absence d'article dans les langues bantou empêche la spécification. Il est possible que cette expédition rappelle la migration à partir des plaines septentrionales vers le Fleuve Congo. Mais on peut l'interpréter aussi comme le cheminement vers une des nombreuses rivières sillonnant la Cuvette Centrale, à partir d'une grande forêt de terre ferme où ne coulent que de petits cours d'eau tel le plateau d'entre Lopori-Luwo, qu'une quantité d'indices dans langue et dans les traditions indiquent comme résidence prolongée des tribus de la jeune migration. L'introduction de ce fait dans l'épopée peut avoir été causée ou favorisée par le souvenir de la traversée du Grand Fleuve, relatée également par plusieurs traditions.

Concernant l'assimilation et l'acculturation de tribus étrangères, il peut être intéressant de rappeler que plusieurs traditions relatent les mêmes événements. Plus d'un exemple se trouvent dans Van der Kerken. Citons :

1. les descendants de Muna partagés en trois groupes culturels et linguistiques, grâce à l'assimilation à leurs voisins;

2. les Ntombá à Nkóla de Boendé mélange de Ntombá d'Ekota et de Riverains Elíngá, ayant maintenant une culture uniforme sur base des Ekota d'au-delà de la rivière;

3. de nombreux groupements Bosaka acculturés par les envahisseurs Bongando plus récents;

4. les Ntombá d'entre Lomela-Tshuapa partagés en deux groupes culturels et linguistiques.

Les cas les plus typiques, parce qu'ils se présentent en de nombreux endroits et qu'ils se produisent encore actuellement, sont ceux des Riverains et des Pygmoides Batswá. Pour ces derniers l'assimi-

lation déjà ancienne leur a pourtant laissé une grande homogénéité culturelle et linguistique. Les premiers, étant répandus sur tout le territoire môngo, sont en contact avec un nombre important de tribus diverses et sont de fait divisés en de nombreux groupes culturels et linguistiques; leur unité consistant en leur mode d'existence. L'acculturation continue encore de nos jours. Ainsi les Bolóki de près de Mbándáká ayant pris beaucoup d'éléments linguistiques aux Losakanyi, qui étaient leurs voisins avant les tribus actuelles, se laissent maintenant influencer par celles-ci. De même dans les clans Nkóls de Bokúma, plus personne ne sait la langue ancestrale que j'ai encore entendue et notée en 1934; elle est remplacée par le dialecte des Elíngá Bonse-la, leurs voisins le long de la rivière, avec influence du dialecte des terriens proches.

Un point intéressant à signaler dans ce contexte s'éloigne un peu plus de notre Lianja. C'est l'influence culturelle et politique exercée par les tribus môngo méridionales sur leurs voisins d'autre origine. Le fait est connu spécialement pour les Badia-Baboma, où l'aristocratie est constituée par des individus venus des Baséngela, Bolia et Ntómba, qui ont introduit, semble-t-il, l'institution ekofo.

Un autre cas, moins connu, est celui des Bakúba, dont le clan royal est d'origine môngo (Ndéngesé). Après l'avoir longtemps nié, les Bakuba ont été forcés à le concéder, comme l'écrit le Prof. Vansina (4). La langue d'ailleurs porte des traces manifestes de l'influence môngo (5).

Pour conclure cette partie, je pense que les données historiques contenues dans l'épopée sont plutôt maigres et peu précises. Elles sont surtout de nature générale, c'est-à-dire qu'elles ne présentent que quelques particularités propres aux Môngo : la question des fruits et la recherche du fleuve. Les autres pourraient servir également pour d'autres ethnies.

3. EXTENSION DE L'EPOPEE

Un élément de valeur plus proprement historique me semble être l'origine et l'extension de l'épopée même. A mon avis, si nous savons quelles tribus récitent l'épopée et quels groupes l'ignorent

nous avons là une indication sur les liens historiques unissant les fractions de l'ethnie. Je dois confesser que l'extension exacte, son aire géographique, ne me sont pas connues et je crains beaucoup que cette ignorance soit générale. La provenance des versions rassemblées par des confrères et moi-même est : Môngo du N.O. (Nkundó-Elínga-Bokóté, Baséka Bongwálanga, Môngo de l'Ikelemba), Nsongó, Ekota, Lonpla, Mbóle septentrionaux et du S.O., avec inclusion des Nkengó, Elaku, Mpáma.

Selon mes recherches de 1926/27, dans la région de la Lomela, Salonga, l'épopée est inconnue des tribus de la migration plus ancienne Mbóle, Bakutu, Ngombe, Boóli, Ikongo et Lokaló. Les quelques groupes qui la connaissent vivent sur les bords et on peut donc supposer avec une grande probabilité qu'ils la tiennent par emprunt à leurs voisins Nkundó. Il en est ainsi notamment, chez les Mbóle, des Nkonji-Losanga, Yengé, Yongo, certains Ndongókwa. Ces deux derniers groupes e.a. présentent d'autres emprunts aux Nkundó; ce que leurs congénères Mbóle du voisinage expriment d'ailleurs en les appelant Nkundó.

J'ai entendu réciter de longs fragments chez les Bosaka : Monje à Lokuli et Ngelwá. Pour les Boyela, je ne possède pas de données certaines. Des informateurs Bongandó de la région de Bondombe me disent que l'épopée est chantée dans leurs village.

Le nom du héros y diffère parfois, comme chez ces Bongando et les Ngelewa (Mpasa). Mais la soeur est toujours Nsongó.

En 1928 j'ai reçu chez les Ekonda septentrionaux un fragment écrit en dialecte lonkundó. Il est possible qu'il s'agit d'un emprunt de leurs voisins. Cependant les Waya et Mpénjwa connaissent aussi Iyanja. Mais j'ignore ce qu'il en est plus au Sud. Il serait intéressant de savoir si tous les groupes Ekonda connaissent l'épopée.

M. Mamet, avec l'aide de J. Botei, a traduit en dialecte Ntómá de Bikoro le texte de l'épopée nkundó publié par le P. Boelaert dans Aequatoria. Dans La Langue Ntómá, il cite Iyandza comme le héros légendaire des Nkundó (6). Ces deux faits indiquent que les Ntómá ignorent l'épopée.

Les Ngombe-Dokó de l'Ikelemba récitent l'épopée dans leur propre langue. Ils disent la tenir de leurs

ancêtres. De cette affirmation, on peut voir une confirmation dans le Dictionary of the Lomongo Language par Ruskin, qui écrit sous vocable Lianza : "the national hero of the Mongo, Ngombe and Baloki tribes" (7). Cependant un doute sérieux est inspiré par le nom que les Ngombe donnent au héros : Jibanja. Cette prononciation s'écarte totalement de la phonologie Ngombe et Doko, qui ne connaissent pas cette prononciation ji- mais uniquement li-. La variante ji- est propre à un groupe de dialectes môngo qui comprend e.a. les Ntombá-Bolóngé-Wángatá, les Beloko, les Ionds et pareils. Cette variante existe aussi sur les bords de la Lulóngá, dans les villages riverains issus d'éléments restés en arrière lorsque les groupes mentionnés ont émigré vers le Sud (8).

Il est donc naturel de penser que les Ngombe ont emprunté l'épopée à ces groupements Nkundó. Cet emprunt me semble avoir eu lieu à une date assez reculée, tant à cause de la migration qui me paraît devoir être placée il y a au moins deux siècles, que parce que la récitation se fait entièrement en lingombe, appliquant même au héros l'épithète de Mangbôngbôngdo (héros extraordinaire).

Cet emprunt n'a rien d'étonnant pour celui qui sait que si les Ngombe ont presque partout été vainqueurs des Môngo, ils ont toujours reconnu la supériorité culturelle des vaincus. Ce qui se constate e.a. dans les faits suivants : la transmission des messages au tam-tam en lomongo, l'emprunt de la salutation solennelle losáko, le bilinguisme sur les frontières où les Ngombe conversent avec les Môngo, en lomongo, et jamais vice-versa.

Quant aux Bolóki cités par Ruskin, j'ignore à quel groupe il se réfère, probablement à celui de la Lulóngá. Tout comme ceux du Ruki, ils ont été acculturés par les terriens voisins et ne posent donc pas de problème. Ceux du Grand Fleuve peuvent sûrement être pris pour de proches parents des Môngo, tout comme d'ailleurs les autres Riverains de cette région. Beaucoup de coutumes môngo se retrouvent chez eux. Il n'est donc pas étonnant que, déjà en 1891, le P. Cambier parlait de Ibánza à côté de Djakômba comme le Dieu des "Bamangalas" (9). On pourrait en déduire que l'épopée est connue aussi dans ces groupements riverains, soit qu'ils la

connaissent ancestralement, soit qu'ils l'aient empruntée aux Môngo voisins à l'intérieur de la région de la Lulôngá ou sur les îles du Fleuve (10).

L'origine autochtone n'est pas improbable. Si elle était confirmée, il y aurait là un argument pour la thèse d'une migration venant de l'Ubangi vers la Cuvette, comme celle des Ntombá-Nkóls-Bakutu. Ou encore d'une migration Mbóle passant par ces parages avant d'atteindre les régions du Fleuve à l'Equateur. Ou encore, plus proprement, des groupes Nkundó passant par là et laissant en arrière des groupes qui se sont adaptés à la vie des pêcheurs. Cela expliquerait les coutumes des Ibako, Mabele, Bolóki, Bapoto, etc.

D'ailleurs, une étude de Ch. Denis (1930) attribuée aux Bapoto de Lisalá une origine Bolóki. Il cite des villages dont le nom rappelle étrangement d'autres situés plus au Sud, comme : Bokélé, Boyela, Bokoté, Mbélo, Ngonji. Cette étude parle aussi d'un groupe appelé "Mongo". Ces gens se prétendent d'origine Ngomba, mais ont dit à l'auteur parler tout comme les Môngo de Yakata. Cependant ils nient toute parenté avec ce groupe et affirment se rattacher aux Bokoté, Bokélé et Esanga, trois noms nettement môngo. Le petit vocabulaire annexé à cette étude montre la similitude entre le parler des Bapoto et celui des Môngo (11).

Pour la version recueillie chez les Mpamá de Lukoléla, il demeure inexpliqué si elle est autochtone ou a été empruntée. La solution de cette question est importante comme argument pour ou contre l'appartenance de cette tribu très spéciale aux Môngo.

Pour les Riverains voisins de ces Mpamá, les Bobangi, nous ne possédons d'autres renseignements que ce qu'en dit Whitehead dans son Grammar and Dictionary of the Bobangi Language (1899), sous vocable Nyambé : "God; other words are in use by strangers and up-river slaves : Nzakômba, Liyanza" (12). Puis sous vocable God : "Nyambé; Other words are also sometimes used, but they seem to have been introduced by slaves from up-river, Nzakomba, Liyanza" (13). Ces textes donnent l'impression que l'épopée est inconnue des Bobangi, malgré leur voisinage et la parenté culturelle et linguistique.

Que penser du récit épique de Lofokefoke noté par J. Jacobs chez les Bambuli de la Haute Tshuapa (14). Malgré plusieurs épisodes qui rappellent manifestement notre Lianja, l'identité du héros, sa conduite, ses actions, ses frasques l'éloignent très fort de Lianja qui est vraiment le héros conducteur de son peuple et dont la conduite demeure digne, toujours dans les limites du raisonnable. Si donc la forme se rapproche partiellement de l'épopée de Lianja, le fond et le contenu me semblent très différents. S'il y a origine commune, l'évolution en a fait deux récits très différents. A moins que les Bambulé aient élaboré une épopée propre avec emprunts à Lianja.

CONCLUSION

Pour les autres groupes nous manquons de renseignements. Ainsi une grande partie des Môngo échappe à notre enquête et nos déductions doivent forcément se limiter à la partie centrale. Mais cette partie nous permet déjà une observation importante au point de vue historique. C'est que l'épopée est connue des tribus de la jeune migration et ignorée dans les groupes arrivés plus anciennement. De là on pourrait conclure que l'épopée de Lianja a son origine dans le groupe des jeunes migrations, les Jeunes Bantous de Van Bulck (15) et qu'elle aurait vu le jour à l'époque où ils étaient encore unis ou habitaient une même contrée. L'épisode de la marche à la recherche du fleuve pourrait suggérer l'élaboration soit dans la grosse forêt d'entre Lopori-Luwo, soit même au Nord du Fleuve et après la séparation d'avec les vagues de migrations plus anciennes.

NOTES DE LA REDACTION

1. La première édition avec avant-propos de G. Hulstaert, dédicacée à Mgr Van Goethem, et avec introduction du compilateur, a été éditée simultanément à Coquilhatville (dans Aequatoria 12(1949) nr. spécial), et par De Sikkel (Anvers, Kongo-Overzee bibliotheek). Il s'agit de : E. Boelaert, Nsong'a Lianja. L'épopée nationale des Nkundo, 1949, 76 p. Le texte utilise l'alphabet africain de l'I.A.I. et est illustré de 7 linographies.

Les Archives Aequatoria en conservent un exemplaire où l'auteur a annoté ses sources et signalé certaines corrections. La 2^e édition (Coquilhatville, 1964, 74 p.), tirée à l'imprimerie de la mission, omet les tons, fait disparaître les linographies mais introduit une photo (p. 37). La 3^e édition (Mbandaka, 70 p.) tirée aussi à l'imprimerie de la mission, use des mêmes caractères que la 2^e, mais mentionne 2 dates différentes (1968 à la 1^{ère} page de la couverture et à la p. 68; 1967 à p. 1). Elle innove cependant en illustration : 10 photos et 7 lins. La 4^e édition, et non la 3^e comme marqué sur la couverture, est la reproduction anastatique de celle de 1949. Toutefois, elle enlève l'épithète "nationale" à l'épopée et omet les 10 premières pages introductives pour des raisons économiques.

AUTRES PUBLICATIONS. (nous reproduisons et complétons H. Vinck, Essai de bibliographie sur la littérature orale môngo, Annales Aequatoria 9(1988) 261-263) :

A. TEXTES

- (1) BOELAERT E., Nsong'a Lianuja. Het groote Epos der Nkundo-Mongo, dans Zaire 1(1934) 1-41; 2(1934)197-216.
- (2) BOELAERT E., Lianja-verhalen I, Skofo-versie, Annalen van Het Koninlijk Museum van Belgisch Kongo, Reeks in-8°, Tervuren, 1957, 244 p.
- (3) BOELAERT E., Lianja en Nsongo, Annalen van O.L. Vrouw v.h. H. Hart, 1957, p. 120-126, 138-140, 172-174.
- (4) BOELAERT E., Lianja-verhalen II. De voorouders van Lianja, opgetekend door Bamala Louis, Tervuren, 1958, 115 p. Traduction française par G. Hulstaert, voir infra (9).
- (5) DE ROP A., Versions et fragments de l'épopée môngo I, Textes (A), AKSOM, Bruxelles, 1979, 353 p.
- (6) DE ROP A. et E. BOELAERT, Versions et fragments de l'épopée môngo. Nsong'a Lianja, Partie II, versions 7 à 58, (Etudes Aequatoria-1), Bamanya, 1983, 517 p.

- (7) ESSER J., Légende africaine : Iyanza, héros national nkundo, Presses de la Cité, Paris, 1957, 228 p. (plagiat !).
- (8) HULSTAERT G., Het epos van Lianja. Verhalen en gedichten van de Mongo in Centraal-Afrika, Meulenhoff, Amsterdam, 1985, 162-260.
- (9) HULSTAERT G., Les ancêtres de Lianja. Prolégomènes à l'épopée des Mongo. Traduction française d'un texte de Louis Bamala, (Etudes Aequatoria-5), Bamanya, Mbandaka, 1988, 59 p.
- (10) LEMAIRE L., Deux légendes Boloki, Revue Congolaise 3(1912)441-443.
- (11) MAMET M., La légende de Lianja. Texte ntomba, Bruxelles, 1962.

B. ETUDES

- (1) BOELAERT E., Nog over het epos van de Mongo. Hoe hij heldenzanger werd, Kongo-Overzee 20(1954)289-292.
- (2) BOELAERT E., La procession de Li'anja, Aequatoria 25(1962)4-9.
- (3) BOELAERT E., Lianja, het national epos der Mongo (K.V.H.U., Verhandeling 471), Antwerpen, 1960, 57 p.
- (4) BOELAERT E., Het heldenpatroon van Lianja, in : Handelingen van het 24 Vlaams Filologencongres, Leuven, 6-8 april 1961, 332-337.
- (5) CARBONNELLE S., Dieu, l'homme et la femme dans l'épopée Nsong'a Lianja, Annales Aequatoria 1(1980)II, 537-574.
- (6) DE ROP A., L'épopée des Nkundo : l'original et la copie, Kongo-Overzee 24(1958)3, 170-178.
- (7) DE ROP A., Lianja, l'épopée vivante des Mongo, in : Carl Laufer MSC Missionar und Ethnologe auf neu Guinea (H. Jenssen éd.), herder, Freiburg, 1975, p. 190-123.
- (8) DE ROP A., Lianja, Dieu ou héros de l'épopée m'ngo, B/S ARSOM, 1979, 369-374.
- (9) HERROELEN P., Quelques notes sur les noms d'oiseaux dans le Nsong'a Lianja, Aequatoria 20(1957)25.
- (10) KNAPPERT J., The Epic in Africa, Journal of the Folklore Institute 4(1967)171-190.
- × (11) KNAPPERT J., Myths and legends of the Congo, London, 1971, p. 76-126.

- (12) KOTLJAR E. Sz., Some Aspects of the Development of Epic Genre : Sondjata-Fassa (Manding), Nsong'a Lianja (Mongo-nkundo), in : Folklore in Africa Today (éd. Biernaczky S. Budapest, 1984, p. 235-238.
2. Voir bibliographie supra.
 3. E. Boelaert, Nsong'a Lianja. Het groote Epos der Nkundo-Mongo, dans Congo 1(1934)50.
 4. Lire G. Hulstaert, Kuba et Mongo, Annales Aequatoria 6(1985)87-105.
 5. Ibidem et aussi G. Hulstaert, Mongo et Kuba : le nom de Dieu, dans Cahiers des Religions Africaines 19(1985)38, 291-294.
 6. M. Mamet, La langue Ntomba telle qu'elle est parlée au Lac Tumba et dans la région avoisinante (Afrique centrale), A.M.R.C.B., Tervuren, 1955, p. 131.
 7. E.A. and L. Ruskin, Dictionary of the Lomongo Language, London, s.d., p. 207.
 8. G. Van der Kerken, L'ethnie mongo, I, IRCB, Bruxelles, 1944, p. 380.
 9. P. Cambier, Essai sur la langue congolaise, Bruxelles, 1891, p. VI.
 10. G. Van der Kerken, Op.cit., p. 192.
 11. Ch. Denis, Territoire Lisala, Chefferie des Rivières, tribu Bapoto-Gombe, 1930 (inédit, copie disponible aux Archives Aequatoria sous Enquêtes ethnographiques 1, p. 187).
 12. J. Whitehead, Grammar and Dictionary of the Bobangi Language, London, 1899, p. 214.
 13. Ibidem, p. 350.
 14. J. Jacobs, Le récit épique de Lofokefoke, le héros des Mbole (Bambuli), Aequatoria 24(1961)81-92.
 15. G. Van Bulck, Les recherches linguistiques au Congo Belge. Résultats acquis et enquêtes à entreprendre, IRCB, Bruxelles, 1948, p. 234.

Gustaaf HULSTAERT (posthume)

E. BOELAERT, m. s. c.

NSONG'A LIANJA

L'EPOPEE DES NKUNDO

3e édition



Centre Equatoria

1986

LITERATURE

**UNE LECTURE DE L'AGE D'OR N'EST PAS
POUR DEMAIN D'AYI KWEI ARMAH**

The Golden Age Is not for Tomorrow

Behind the socio-political process in this novel, translated from English, the writer discerns the fall and reintegration of the individuals thanks to the keys found in the myth of the Golden Age, the allegory of the cave and the symbolism of the characters : the man, the master and the minister Koomson.

KEYWORDS : Black African Literature, Novel.

Das Goldene Zeitalter ist nicht für morgen

Hinter dem sozio-politischen Proze dieses Romans, übersetzt aus dem Englischen, liest der Autor das Drama des Sturzes und der Wiedereingliederung der Wesen dank der Schlüssel, welche die Mythen des Goldenen Zeitalters sind, die Allegorie der Grotte und die Symbolik der Personen : des Menschen, des Meisters und des Ministers Koomson.

STICHWORTER : Schwarzafrikanische Literatur, Roman.

L'Age d'or n'est pas pour demain

Derrière le procès socio-politique de ce roman traduit de l'Anglais, l'auteur lit le drame de la chute et de la réintégration des êtres grâce aux clés que sont le mythe de l'âge d'or, l'allégorie de la caverne et la symbolique des personnages : l'homme, le maître et le ministre Koomson.

DESCRIPTEURS : Littérature négro-africaine, Roman.

"En vérité, d'ici cent ans, peut-être seulement cinquante, nos descendants s'émerveilleront que nous ayons cru vivre en êtres humains au cours de ces années plus ténébreuses que le plus long tunnel" (Mongo Beti, préface au Temps de Tamango de Boubacar Boris Diop).

O. INTRODUCTION

Paru en 1968 aux éditions Houghton Mifflin Company de Boston sous le titre original de The beautiful ones are not yet born, le roman du Ghanéen Ayi Kwei Armah soulève, sur le ton de l'inquiétude existentielle, le problème du devenir des pays africains "aux soleils des indépendances". L'action, qui se déroule au Ghana, est simple mais intensément symbolique. Le personnage principal est un modeste agent du bureau de trafic dans l'administration du port et des chemins de fer à Accra. A cause de son intransigeance morale et de son dévouement au travail, l'homme - c'est ainsi que le narrateur le désigne - est confronté aux contrariétés de la promiscuité et de la solitude dans ses rapports avec les autres : ses parents, ses amis et ses collègues de service. Dans cette ville minée par la soif effrénée du gain et les misères de toutes sortes, il demeure, contre lui-même et contre tous, attaché à son humanité et aux valeurs morales. Le cours des événements dans la vie politique du pays lui donnera provisoirement raison.

Comme on le sent à ce résumé, le lecteur pressé peut être tenté de s'arrêter à la critique sociale qui est l'une des plus acerbes des romans africains de ces vingt dernières années. Nous estimons, quant à nous, qu'il y a lieu de creuser davantage l'oeuvre et d'en extraire la mythologie qui sous-tend le procès politique, car les deux s'éclairent mutuellement tout en restant complets dans leurs structures respectives mais solidaires comme la baguette et le serpent du caducée.

En d'autres termes, nous allons lire le texte au troisième degré, c'est-à-dire dépasser le dit explicite de l'oeuvre pour atteindre sa pensée latente grâce au déchiffrement des mythes récurrents dont nous dégagerons la fonction symbolique et la fonction éthique. En effet, "les mythes modernes

sont encore moins compris que les mythes anciens, quoique nous soyons dévorés par les mythes; les mythes nous pressent de toutes parts, ils servent à tout, ils expliquent tout"(1). Cette assertion d'Anne-Marie Bijaoui-Baron sur l'importance et la permanence du comportement mythique dans toutes les cultures est partagée par l'ensemble des chercheurs qui se sont attachés à l'étude de la mythologie. Dans Mythes et rituels de l'écriture, Claude Abastado écrit que "les mythes ne sont pas exclusifs des sociétés archaïques ou des sociétés closes aux traditions figées. La fonction symbolique et l'imagination mythique sont les modes de l'activité psychique dont l'anthropologie montre la permanence chez l'homme et l'importance dans la vie des groupes sociaux. Les mythes, loin d'être des efflorescences insolites ou des sédiments déposés par la préhistoire dans la mémoire des sociétés, sont à interpréter - à lire - en tant que symptômes, à chaque époque, des crises, des luttes et des tensions collectives (...). Leur étude systématique, aujourd'hui, constituerait une mythologie moderne" (2). De même, pour Mircea Eliade, figure qui fait autorité dans le domaine du mythe, "la pensée mythique peut dépasser et rejeter certaines de ses expressions antérieures, rendus désuètes par l'histoire, s'adapter aux nouvelles conditions sociales et aux nouvelles vagues culturelles, mais elle ne se laisse pas extirper" (3).

Il ne nous semble pas nécessaire d'invoquer davantage l'autorité des mythologues consacrés pour justifier la vision que nous proposons. Lire les grands romans négro-africains des deux dernières décennies à la lumière des mythes anarchiques de rénovation et de révolte est susceptible d'expliquer certains aspects de la révolution esthétique qu'ils sont en train d'opérer en même temps qu'il peut révéler les fantasmes et les aspirations que nourrissent nos populations face à leur devenir.

1. LE MYTHE DE L'AGE D'OR

Le titre donné par le traducteur à la version française du roman, à savoir L'âge d'or n'est pas pour demain (4), est plus heureux que celui de l'édition originale. Il résume les thèmes essentiels de l'oeuvre en même temps qu'il connote un mythe de

réputation universelle. L'utopie d'une nouvelle terre, d'une cité idéale ou de la Nouvelle Jérusalem, selon les contextes et les cultures dans lesquels elle s'exprime, n'est pas l'apanage des spéculations religieuses, prophétiques ou millénaristes. Elle est aussi vieille que l'humanité elle-même et extrêmement répandue dans le monde, comme le démontre Mircea Eliade (5). Ce mythe repose sur "la promesse d'une perfection sociale qui doit se réaliser sur cette terre dans un avenir plus ou moins proche" (6) et s'inscrit à son tour dans d'autres mythes plus vastes comme ceux relatifs à la chute et à la régénération de l'homme ou au déclin et au progrès des civilisations.

Dans le cas qui nous concerne, le thème de l'âge d'or, qui est le thème dominant de l'oeuvre, reproduit la même structure paradigmatique, l'appel à l'ordre nouveau étant corollaire au désordre présent. Une odeur pestilentielle imprègne tout le récit. Egouts nauséabonds, immondices en putréfaction, crachats, vomissures, exhalaisons des latrines, le narrateur ne néglige aucun détail pour nous faire vivre, jusqu'à l'insoutenable, l'horreur du spectacle qu'offre l'univers ghanéen du roman.

"Ici et là, l'oeil qui accepte de rester grand ouvert peut apercevoir l'échafaudage des carcasses de vélos renversés et d'un rouleau à gaz antédiluvien. Quand l'autobus approche de la cité-dortoir, des bruits montent, qui étouffent toutes les odeurs. Devant les W.C. publics, la panteur saisit à la gorge. Il est des instants où l'on comprend pourquoi les gens crachent tellement, quand tout ce qui se décompose autour d'eux s'insinue dans leurs corps et mêle à toutes les sécrétions un goût de pourriture. Des instants où l'on comprend ces vains efforts pour se purifier, qui ne font qu'ajouter à la souillure. Odeur brûlante d'étrons dessechés et craquelés par le soleil torride de l'après-midi, qui se mêle aux effluves d'une rosée qui n'a pas fini de s'évaporer" (pp. 51-52).

Prenons au hasard un autre passage qui décrit l'escalier d'un bâtiment public pour nous faire une idée précise de la dégradation des êtres et des choses

à Accra ainsi que de la trivialité fréquente du ton qui traduit l'exaspération du narrateur :

"A part le bois, il y avait, bien sûr, les gens eux-mêmes : il y avait tant de mains et de doigts pour aider le bois dans sa progression vers la pourriture : les doigts de la main gauche, glissant négligemment le long de la rampe après avoir été se frotter du côté de l'anus, quand leur propriétaire remontait d'une visite aux cabinets. Les doigts de la main droite encore humides d'urine et de la sueur d'entre-jambes gras. Et les paumes calleuses des commissionnaires qui se sont torché le nez avec les doigts et cherchent un endroit commode pour déposer leur paquet de morve; et les mains d'après les repas, qui ont été mal léchées et portent encore des traces de soupe de palme et de kenkey" (p.20).

Il va sans dire que l'image du pays est celle d'une longue et pénible agonie. A la nuit coloniale a succédé une autre nuit, aussi dense, aussi opaque. Partout règnent la trahison, la duplicité et le mensonge. Ce sont toujours :

"... les mêmes vieilles histoires d'argent qui passe de main en main, de pots de vin et de pattes qu'on graisse. Avec cette différence que si aujourd'hui ces histoires provoquaient une indignation quelconque, on ne pouvait s'en prendre à personne (...). Comme le monde nouveau était bien à l'image de l'ancien !" (p. 16).

Mais l'auteur ne pose pas seulement le diagnostic. Il sait que "de nouvelles fleurs poussent toujours sur la pourriture et le fumier" (p. 101). Pour lui, le grand oeuvre de restauration passe par la prise de conscience de la dignité humaine. En quoi consiste concrètement le remède qu'il propose ? La réponse à la question posée n'apparaît pas de prime abord dans le texte, le roman ne déployant pas une action foudroyante comme dans Violent était le vent de Charles Nokan ou dans Le Temps de Tamango de Bou-bacar Boris Diop (7). Au pis, on pourrait même croire au fatalisme du malheur que dénote le désespoir du narrateur et qu'exprime explicitement le titre

de l'oeuvre :

"Il était temps de se rendre compte qu'il n'y avait pas d'autre issue que le désespoir, pas de remède pour y échapper, excepté un seul. Mais celui-là pouvait attendre. Et dans cette attente, les jours continuaient à suivre leur cours, toujours identique. On pouvait apprendre à vivre en sachant beaucoup accepter. Vraiment beaucoup" (p. 177).

Le remède que le texte ne veut pas nommer est de nature supérieure et il faut, pour le découvrir, nous servir d'une clef qui nous ouvre la porte scellée de la pensée intime de l'auteur.

2. L'ALLEGORIE DE LA CAVERNE

Presqu'au milieu du roman, enfoui sous d'autres anecdotes que "l'homme" raconte au sujet de son ami le Maître, se trouve évoqué le mythe de la caverne du philosophe grec, Platon :

"Il y était question de ténèbres impénétrables et de chaînes, dans une profonde caverne où étaient retenus prisonniers des hommes qui, pendant des siècles n'avaient dans cette obscurité jamais rien vu d'autre que l'ombre de leur propre silhouette et n'avaient aucun moyen d'imaginer qu'autre chose pût exister. Parmi ceux-ci, un malheureux réussit enfin à briser ses chaînes, à sortir du cercle de ténèbres, et à voir la beauté aveuglante de toutes les lumières et les couleurs du monde extérieur. Avec l'ardeur du néophyte, le voyageur revint à la caverne et à sa nuit éternelle pour partager ses connaissances nouvelles, les idées, les images et les mots de lumière et de couleurs du monde extérieur, persuadé que ceux qu'il avait laissés derrière lui voudraient briser leurs chaînes anciennes et découvrir eux aussi l'incroyable spectacle des lumières et des couleurs du monde au-delà des ténèbres éternelles de la caverne. Mais ceux qui étaient restés dans ces ténèbres ne virent en lui qu'un désaxé, malade d'avoir transgressé les barrières éternelles. La vérité qu'il cherchait à révéler était un signe de folie bien ancrée et son message n'était que le

délire pitoyable d'un dément dont l'esprit s'était égaré en s'éloignant trop des voies immuables des ténèbres et du confort rassurant des chaînes" (p. 95).

Le rôle de ce mythe dont nous avons tenu à reproduire intégralement la version est de première importance dans l'intelligence du récit et nous pouvons en détacher les motifs essentiels développés dans l'oeuvre :

1. la caverne, la nuit, les ténèbres;
2. les chaînes, l'esclavage, l'ignorance;
3. l'extérieur, la lumière, la beauté;
4. le voyage, la connaissance, l'éveil;
5. le retour, la déception, le confort des chaînes.

Le motif du voyage, si érodé dans la littérature moderne, a toujours été tributaire de la tradition initiatique et mythique. Il suffit de lire les Métamorphoses d'Apulée, Le Grand Meaulnes d'Alain Fournier et La Divine Comédie de Dante ou, plus près de nous, Ngando, le crocodile de Lomami Tshibamba, Le Regard du roi de Camara Laye et L'ivrogne dans la brousse d'Amos Tutuola (8) pour se rendre compte que le déplacement du héros d'un point à un autre implique toujours de nouvelles expériences que l'allégorie de Platon résume par l'émerveillement hors de la caverne. Partir, c'est un peu mourir, dit le poète. Mais voyager, c'est aussi un signe de vitalité (9).

Dans l'âge d'or, les mouvements du héros sont tellement nombreux qu'ils frisent l'errance. Ils se font sur le plan objectif, de sa maison à la maison du Maître ou au service, et sur le plan subjectif, par le processus du souvenir et de l'imagination. Ces allées et venues aiguisent son sens d'observation et enrichissent son expérience sur la condition de son peuple :

"L'homme se rappela l'amertume de son Maître et ami évoquant tout cela. C'était donc cela qu'ils avaient gagné. Seulement cela. C'était pour cela que de pauvres diables s'étaient étripés et époumonnés. C'était à cela qu'on avait abouti, non pas à supprimer le scandale antérieur, mais permettre à quelques Africains de se hisser plus

près de leurs anciens maîtres et de s'engraisser la panse comme eux. Voilà ce qui avait été l'unique but. L'homme sentit une immense lassitude envahir son corps, et il se rendit compte du chemin qu'il avait parcouru. Il fit demi-tour et essaya d'accélérer le pas" (p. 146).

Le tragique de la situation que découvre le héros réside moins dans la désagrégation de la vie dont tout le monde est conscient que dans le plaisir avec lequel chacun s'emploie à l'accélérer. L'épisode de l'autobus à la fin du récit est éloquent de ce point de vue. La peinture faite des lettres "l'âge d'or n'est pas pour demain", écrites en capitales et disposées soigneusement en forme d'ovale avec une fleur au centre, devient tout un langage si on réalise que la perfection et l'accomplissement exprimés par ce symbole contrastent avec la laideur du pourboire que le chauffeur donne joyeusement aux policiers pour échapper à leur contrôle :

"L'homme vit l'autobus grimper la côte, puis tourner et disparaître dans la courbe qui marquait la limite de la ville. A l'arrière la peinture verte s'ornaient d'une inscription dont les lettres avaient été soigneusement disposées en forme d'ovale

L'AGE D'OR
N'EST PAS
POUR DEMAIN

Au centre de l'ovale se trouvait une fleur solitaire, insolite et belle" (p. 207).

"L'homme" et le Maître forment l'unique flot de vertu dans toute la ville. Désapprouvés par leurs familles à cause de leur inutilité et proscrits par leurs amis qui ont choisi de bondir vers les mirages de l'argent et du pouvoir, ils vivent la dure expérience de l'exil intérieur, victimes de l'ignorance des uns et de l'insouciance des autres.

"L'homme resta tout seul avec ses pensées, il se rendait compte combien il est facile de céder, et comme tout tend à prouver qu'il y a quelque chose de lamentable, d'indiciblement malhonnête chez un homme qui se refuse à prendre et à donner ce que tous autour de lui s'empressent de donner et de prendre : quelque chose d'anormal,

de très cruel, quelque chose de criminel, car qui d'autre qu'un criminel eût pu se retrouver avec un tel sentiment de solitude ?" (p. 41).

3. UNE ETHIQUE SOCIALE

Le roman mime donc le drame éternel de la déchéance et de la réintégration des êtres. Grâce à l'allégorie de la caverne, on comprend le sens du retour régulier des motifs du sommeil et de la mort qui traduisent aussi bien l'apathie du bas peuple de la cité-dortoir que les illusions des hauts cadres du quartier résidentiel.

"... mais tu sais, même si les êtres chers vont et viennent comme des vivants, ce sont en réalité des morts; et tu sais aussi que leur seul désir est de nous voir renier tout ce qui nous fait croire que l'on est encore en vie, et que leur étreinte sera l'étreinte de la mort" (p.68).

Le héros est ce vivant, cet éveillé qui, par l'anamnèse et l'analyse judicieuse de la situation présente, a réussi à garder intact l'idéal des années de lutte pour l'indépendance. Il n'est pas contre l'acquisition des biens, mais dédaigne les voies malhonnêtes que tout le monde autour de lui ne se gêne pas d'emprunter pour y accéder. Le Ministre Koomson incarne la catégorie de ces gens sans scrupules. "D'abord cheminot, puis docker sur le pont. Il halait des cordages. Les mains couvertes d'ampoules; des mains dures et calleuses. Une voix de matelot. Un homme de docks, fort et rude, aimé des hommes des docks" (p. 105). Devenu par aventure animateur du parti, il a émergé en quelques jours, affichant le mépris le plus total pour ses anciens collègues qui n'ont pas connu le même sort que lui. Face à cette situation, le héros prône une morale d'ascèse et de détachement, non point une ascèse d'ermite comme le jeune Rama Krishna qui finit par mourir de tuberculose, mais l'exercice lucide de la raison de manière à ne pas se laisser balloter par tous les vents de désirs.

L'oeuvre de régénération réside dans la récupération des valeurs de justice sociale et d'intégrité morale. Les changements de régime ne sont que des solutions provisoires qui calment momentanément les

maux. Il est plutôt indiqué que chacun, dans sa vie personnelle, arrive à se conquérir. C'est la mission qu'accomplit le héros auprès de ces compatriotes. Là se comprend également le sens du sacerdoce que "l'homme" exerce auprès du Ministre après le coup d'Etat. L'évasion de Koomson par les latrines pour échapper à la police peut paraître extravagante à beaucoup d'égards, mais garde toute sa valeur symbolique. Le passage par la trappe de vidange équivaut, en effet, à un acte d'humiliation et d'enfancement rituels. Koomson doit enlever ses beaux habits d'homme du parti pour s'engager dans la fosse, affronter sa propre pourriture afin de sortir renouvelé de l'autre côté du conduit, ayant recouvré son innocence première.

"Il regarda l'orifice qui l'attendait avec la nausée impuissante du vaincu, puis il posa les mains sur la planche, se préparant à passer ses pieds dans l'ouverture. L'homme secoua la tête. - La tête la première, c'est le seul moyen" (p. 192).

"L'homme" qui guide le Ministre dans ce rite initiatique se constitue en victime expiatoire qui prend sur soi la culpabilité des autres pour le salut collectif. C'est cela que signifie l'énigmatique chanson de la folle Manan au bord de la mer :

"Ils ont tout mélangé, tout, ils ont tout mélangé; comment le retrouver quand ils l'ont mélangé avec tant d'autres choses. Elle se baissa de nouveau, fouilla dans le sable, cherchant à en séparer les grains" (p. 204).

Le baptême de Koomson a souillé le héros qui devient ainsi comparable à une pierre précieuse perdue sur une plage et qui court le risque d'être foulé aux pieds en même temps que les grains de sable. Il doit donc, à son tour, recouvrer sa pureté par le baptême d'eau dans la matrice informelle de la mer et les baptêmes d'air et de feu sur le sable de la plage.

4. CONCLUSION

Pour peu qu'on se mette à lire entre les lignes, on se rend compte que cette oeuvre est susceptible de dévoiler plusieurs sousentendus, tellement elle régorge de symboles. Derrière le procès socio-poli-

tique que reconnaît toute lecture faite à la lettre, se joue le drame éternel du déclin et de la renaissance des mondes. L'oeuvre est la voix qui crie dans le désert pour faire appel à la conscience morale et à la grandeur de l'âme humaine. Elle demande à l'Afrique de frapper à la porte étroite du service et du détachement et de ne pas s'engager plus loin sur le boulevard de la perdition. Le chemin du renoncement peut paraître long et escarpé, mais il débouche sur la vision du beau et du vrai. Le traditionnel combat entre le Bien et le Mal, entre la lumière et les ténèbres. Une manière de fonder un dire nouveau sur des mythes anciens.

NOTES

1. A.M. Bijaoui Baron, La symbolique des noms chez Balzac dans Vie et langage, n° 271 octobre 1974, p. 565.
2. C. Abastado, Mythes et rituels de l'écriture, Bruxelles, Editions Complexe, 1979, p. 325.
3. M. Eliade, Aspects du mythe, Paris, Gallimard, 1963, p. 214.
4. Ayi Kwei Armah, L'âge d'or n'est pas pour demain, traduit de l'anglais par Josette et Robert Mane, Paris, P.A., 1976, 207 p.
5. M. Eliade, Op.cit., p. 54.
6. A. Ziegler, Essai sur les mythes politiques : les mythes anarchistes de la révolte dans Diogène, n° 94, 1976, p. 46.
7. B.B. Diop, Le Temps de Tamango suivi de Thiaroye, terre rouge, Paris, Editions l'Harmattan, 1981, 206 p.
Ch. Nokan, Violent était le vent, Paris, P.A., 1966, 179 p.
8. On peut lire les articles de :
 - Mbo Lefranke, Structure et thèmes du merveilleux dans le roman négro-africain. Cas du Regard du roi de Camara Laye, dans Annales Aequatoria 9(1988)183-198.
 - Mutumbu Yembelang, L'univers féérique de L'livrogne dans la brousse d'Amos Tutoola, dans Annales Aequatoria 8(1987)289-298.
9. A. Ziegler, Art.cit., p. 55.

MUTOMBU Yembelang

ETUDES AEQUATORIA 5

LES ANCÊTRES DE LIANJA

Prologomènes à l'épopée des Môngo

Traduction française par Gustaaf HULSTAERT msc
d'un texte de Louis BAMALA

CENTRE EAQUATORIA SAMANYA — B.P. 276 MBANDAKA

1988

QUATRE CONTES MBALA

Four Mbala Stories

Throughout the narratives of "The Hunter and the Demon", "The Dog and the Cat", "The Hare, King of the Animals" and "The Wild Dog", these four stories, gathered between 1987 and 1988 from the oral literature of the Bambala (Bandundu, Zaïre), appeal to the following moral virtues : reliability, prudence in life, moderation in action, honesty, dignity and credibility.

KEYWORDS : Mbala, Oral Literature.

Vier Mbala-Märchen

Mit Hilfe der Erzählungen vom Jäger und vom Dämon, vom Hund und der Katze, dem Hasen als König der Tiere und dem wilden Hund, mit diesen vier Märchen, gesammelt zwischen 1987 und 1988 in der mündlichen Literatur der Bambala (Bandundu, Zaïre) wird zu folgenden moralischen Tugenden aufgefordert : Treue im Einsatz, Klugheit im Leben, Ehrlichkeit, Würde und Glaubwürdigkeit.

STICHWORTER : Märche, Oral Litteratur, Mbala.

Quatre contes Mbala

A travers les récits du Chasseur et du Démon, du Chien et du Chat, du Lièvre roi des animaux, et du Chien Sauvage, ces quatre contes récoltés entre 1987 dans la littérature orale des Bambala (Bandundu, Zaïre) en appelle aux vertus morales suivantes : fidélité aux engagements, prudence dans la vie, modération dans les actes, honnêteté, dignité et crédibilité.

DESCRIPTEURS : Contes, Mbala, littérature orale.

Le Gimbala est la langue parlée par les Bambala, classée par Guthrie dans la zone H des langues bantoues sous le numéro 41. Le Gimbala se parle au Zaïre dans la Région de Bandundu, plus particulièrement dans les Sous-régions du Kwango et du Kwilu. La langue H. 41 Mbala comprend selon L. Mudindaambi (1980: V) une quinzaine de dialectes ayant chacun leurs traits caractéristiques propres.

Les quatre contes que nous publions dans le présent article sont un échantillon de la langue Mbala telle qu'elle est parlée à Kingaandu. Ce sont les premiers textes dans ce dialecte à être publiés. Selon les villageois de Kingaandu ces quatre contes font partie du patrimoine culturel de la littérature orale des Bambala de Kingaandu.

Selon Boone (1973:221) : Les Bambala

"sont rarement possesseurs des terres parce que derniers arrivés dans la région : très mobiles, s'adaptant facilement aux situations créées par un nouvel environnement, ils se glissent en essaims parmi les populations pré-établies et occupent en général les plateaux et savanes restés inoccupés; ailleurs, ils s'infiltrèrent parmi les premiers arrivés (Yans, Ngongo, Tsamba, Hungaan...) par petits groupes, au point que dans bien des circonscriptions, les villages ou les parties de villages peuplés de Mbala sont tellement entremêlés qu'il faudrait procéder à un relevé village par village pour arriver à les localiser correctement".

La langue Mbala est parlée par environ 60.000 Zaïrois.

Les quatre contes Mbala nous ont été récités en présence d'auditeurs par Tswana Nanyakweti, un jeune Zaïrois, habitant depuis sa naissance en 1963 à Kingaandu et considéré par les villageois comme un narrateur doué. Il nous accompagnait durant un voyage d'étude au Zaïre de décembre 1987 à février 1988. Ce voyage d'étude, au cours duquel nous avons eu l'occasion de faire des enquêtes linguistiques, nous a été rendu possible grâce au soutien du Fonds National pour la Recherche Scientifique (Belgique).

Les textes qui suivent ont été enregistrés sur bandes magnétiques et minutieusement transcrits par nous-même. Ils représentent donc une copie exacte du langage vivant. La traduction et l'analyse ont été faites en deux phases : premièrement, l'orateur nous a donné une traduction rudimentaire en français ; deuxièmement, à l'aide du Dictionnaire Mbala-Français de Lumbwe Mudindaambi, nous avons analysé les quatre contes mot par mot, pour arriver à une traduction littérale. La version française que nous présentons ici suit le plus près possible le texte original. Pour rendre la traduction plus lisible nous avons çà et là ajouté des mots entre parenthèses, qui n'apparaissent pas dans la version originale.

Le Gimbala est une langue à cinq voyelles. Le signe /°e/ se prononce /e/, le signe /o/ se prononce /o/. Pour la transcription des autres voyelles et consonnes nous avons utilisé les signes préconisés par l'International African Institute.

Le symbole ° indique l'assimilation régressive, le symbole ' indique l'élision.

1. Mikómbé i Múlógi

1. Gúgá kédí úfúngu-úmóshi Mikómbé i Múlógi
2. Mikómbé giá gádúga guímbú gaá gu múshidú
3. Giá gumá gu múshidú, giá wanagana i Múlógi
4. Múlógi á huna músómbí kaga di ga kédí
5. Gyéfilágana, Múlógi giámbla Mikómbé mbi : "Áyí mu wena músómbí, amí kaga músómbí, mu dwa gwufilágana ngá dú zómbingi edú mbádi".
6. Gyéfilágana giá bádulá mbéla áshidú á ágósuna ;
a mvimba á Múlógi á ga kala, áshidú á amála á Mikómbé
7. Mú mafúgu á mana, mafúgu ídano ígá hínjidi giágá-
ma áshidú á amála buna
8. Áshidú ádi Mikómbé úga sénjidi. Mikómbé giágula
mbéla : yena i Nzambi upímbú, áshidú á mvimba
guána ámi éna guíssa. Hándji, Múlógi á huhu hígi
ená séndá?
9. Múlógi má geshiyanga mbéla úfúngu-úmóshi má gagama
múgashi wanga Mikómbé mu míhedu niénji
10. Úfúngu-úmóshi, Mikómbé giá gu zómba
11. Múgashénji giá sala giá ména gígólá mulúmiéji ló
ená guíssa, giá laba mulúmiéji gu múshidú

12. Giámúlábe gú múshídu, mú mbúga mwá gendánga mú mihédu ní múlúmiénji íí Múlógi
13. Giá wanágana, giá wanágana giábwa mú wíní, mú mihédu wanga Mikómbe, múlúmiénji íí Múlógi
14. Dángu díaga hángúlúganga Mikómbe giá dála Múlógi giá mwambila mbela : "I dála'shídu mú mihédu wédu, ashídu áwúdi una? Ashídu áwúdi wéna wá mémi".
15. Mikómbe mbí ló, áyú ló wéna'shídu gáshi mugháshé-nji
16. Giá yandyíga gú yumána
17. Gúyumana gudí, Alógi éngí giésa. Alóngi giámbila Mikómbe mbéla : "Munú gefilanganíni ashídu á amála amvimba áyeyi, agósuna endénjí. Áyú ló éna mugháshénjí gáshi'shídu wédu"
18. Giayanjiga gú yumama, Mikómbe giá duma mútú wímú mú gulénjiga hatú éka
19. Mútu áyúdi úgádúminí Mikómbe giá guma guimbu giálénjinga hatú : "Múlógi águgú gwá gasádídi, díalénjiga alógi éngí. Alógi giésa mughásenda mugháshi wanga Mikómbe"
20. Mikómbe gúbida halágu dípímbe (1) dínzábi, mútú giésa tína í hatú éngí, hatú adí giésa í mada, Alógi amvimba gimá jina; hatú giásénda mugháshi wówu
21. Lúsamu gidígumá háná gí dí suga

1. MIKOMBE I MULOGI

1. Un jour il y avait Mikombe et Mulogi.
2. Mikombe quitta son village et partit pour la forêt.
3. Arrivé dans la forêt, Mikombe et Mulogi se croisaient.
4. Mulogi était aussi chasseur.
5. Ils s'entendaient bien et le démon parlait ainsi à Mikombe : "Toi, tu es chasseur, moi aussi je suis chasseur, nous allons nous entendre pour que nous chassions tous deux ensemble".
6. Ils décidèrent que toutes les bêtes femelles seraient pour Mulogi et les bêtes mâles pour Mikombe.
7. Cinq jours passèrent et ils n'avaient tué que des bêtes mâles.
8. Tout le gibier appartenait à Mikombe. Mikombe se disait : "J'ai un bon dieu, tous les animaux viennent chez moi, et lui, Mulogi, qu'est-ce qu'il a

pris ?"

9. Mulogi savait qu'un jour il piégerait la femme de Mikombe.
10. Un jour, Mikombe alla (tout seul) à la chasse.
11. Son épouse restait là (dans le village) et pendant longtemps elle attendait le retour de son mari. Quand il ne revint pas elle décida de le suivre.
12. En suivant (les traces de) son mari dans la forêt, elle se dirigeait vers les pièges tendus par son mari et Mulogi.
13. Quand elle tomba dans le trou, elle se retrouvait (en bas) dans le piège de Mikombe et Mulogi.
14. Alors qu'il rentra (chez lui) Mikombe vit Mulogi qui lui parla ainsi : "J'ai vu un animal dans notre piège, à qui appartient cette bête ? (je pense que) cette bête m'appartient"
15. Mikombe répondait ainsi : "Non, celle-ci n'est pas une bête mais mon épouse".
16. Ils commencèrent à se disputer.
17. Pendant cette dispute, beaucoup de démons sont venus. Les démons disaient à Mikombe : "Vous vous êtes entendu pour que toutes les bêtes mâles soient à toi et que toutes les bêtes femelles soient à lui. Cette bête n'est pas ta femme mais elle est notre animal".
18. Quand ils commencèrent leur dispute, Mikombe envoya un messager pour appeler d'autres personnes.
19. Quand cet homme arrivait au village il appela les gens et leur disait : "Mulogi là où il est resté (dans la forêt), a appelé beaucoup de démons. Les démons sont venus pour prendre l'épouse de Mikombe".
20. Mikombe a eu de la chance, le messager est vite revenu avec beaucoup d'hommes armés. Tous les démons ont pris la fuite, les hommes ont libéré l'épouse de lui (Mikombe).
21. L'histoire, arrivée à ce point, s'arrête.

2. NGÁMU Í MBWÁ

1. Mútú mómóshi mágákédi í Ngámu yánga Mbwá
2. Ógú zíngángu pímbo
3. Gilumbu gí'móshi, Ngámu há gídji hágá bídjídi; gíá dálá Mbwá kéga gwísa hówu.
4. Ngámu gíá mwámbíla mbéla : "Í áyi, í ámi ná

úgèda gúzúdíwa guíngi gwéna fúmu wéndu ?"

5. Mbwa mbéla : "ámi", Ngámu kéga mbéla : "yéndji".
6. Giá ména mutú múguábábúdila.
7. Mutú gísa yándjiga gúduda mbwa sambu ágábídjídi awúlu dígídjí
8. Giá hánga Mbwa, giá'shísa Ngámu há gídji
9. Ngámu giádála ágina giá kéga gúbída awúlu dílagu sambu mú gúziya Mbwa i gígéní (2)
10. Lusamu gidiguma hana gi di suga

2. LE CHAT ET LE CHIEN

1. Un homme vivait avec un chat et un chien.
2. Ils vivaient bien.
3. Un jour, le chat était couché sur une chaise, il vit le chien qui s'approchait.
4. Le chat lui parla ainsi : "De nous deux, qui est le plus aimé par notre maître ?"
5. Le chien lui répondit que c'était lui, le chat aussi disait que c'était lui-même.
6. Ils ont attendu l'homme pour trancher la palabre.
7. L'homme, quand il arrivait, frappait le chien parce que celui-ci était endormi sur une chaise.
8. Il chassa le chien et il laissa le chat sur la chaise.
9. Quand le chat vit cela, il s'installa sur le lit pour que le chien meure de jalousie.
10. L'histoire, arrivée à ce point, s'arrête.

3. KIYI KUMBI A GA GUMINI FUMU WANGA ASHIDU

1. Gú gákédi, úfúgu, úmósi mutú giá gamba'shídu úgúsa Fumu wá ashídu a mvimba
2. Máfúgu á mádi, mutú mbwa á gé zólénga
3. Giá léndjigá ashídu á mvimba mú gúisa gúfúgúmina (3) i gú dala fúmu wówu.
4. Kumbi dangu díá géfídi, ágina tándu í khábu gí zí múgama
5. Giá yándjigá gú gamba píla í gú mú gádúdísa
6. Úfúgu, útumbama Kumbi lo a ga khédi
7. Gáshi giá guma mú súgínína, giá lómba ndálúla gwéna mutú
8. Mutú giá gumbúla
9. Hándji Kumbi yí gí díngi gú múdjima, giá sènda gígúdi, giá swéga pímbu sambu yéndji mugwashíla mbwa, ashídu á mvimba nga a mú séyi

10. Mútú ngá ágá mánishídi gwágúla, Kúmbi yé kwéga giémbídíla mbwá gígúdi
11. Gú gídji gwá gá kédi, mbwá vúlúmúga mú gúdóla gígúdi
12. Ashídu á myímbe giáfwa ídú séyi (4), mútú giádá-lá gína, giáşa Kúmbi Fúmu giá gadúla mbwá
13. Lúsamu gidígumá háná gí dí suga

3. COMMENT KUMBI (LE LIEVRE) EST DEVENU LE ROI DES ANIMAUX

1. Un jour l'homme cherchait un animal pour le déclarer Roi de tous les animaux.
2. En ce temps-là, l'homme aimait beaucoup le chien.
3. Il convoquait tous les animaux pour qu'ils témoignent de leur respect au chien et pour qu'ils l'admirent.
4. Quand Kumbi apprit cette nouvelle une grande colère montait en lui et la tristesse l'envahit.
5. Il commença à chercher un moyen pour discréditer le chien.
6. Le jour de l'intronisation Kumbi était absent.
7. Quand il arriva, avec beaucoup de retard, il s'excusa auprès de l'homme.
8. L'homme lui pardonna.
9. Mais Kumbi avait une boule au coeur, il prit un os, il le cachait soigneusement; il voulait au bon moment jeter cet os devant le chien pour que tous les animaux se moquent de lui.
10. Quand l'homme avait prononcé son discours, Kumbi jeta l'os devant le chien.
11. Le chien sauta de sa chaise pour attraper l'os.
12. Tous les animaux éclataient de rire, quand l'homme voyait cela, il remplaçait immédiatement le chien par Kumbi qui devenait ainsi le roi des animaux.
13. L'histoire, arrivée à ce point, s'arrête.

4. SÁMBU Í YÍGÍ MBÁLA ÁGÁDÚNGA MÚ MÍDÓNDÓ ?

1. Úfúgu, úmóshi Mbála khóngú, ágádánga í gúgúma góndji gíma ló
2. Giáwana Múgengi gú gámbánga mútú úgúmúyínda súdí
3. Mbála giá gumbúsa múgú múyínda
4. Gúá múyíndanga, Múgengi gí úbída
5. Mbála giá sénda Múgíla ú múgengi giá úgánda gú mútóndu

6. Gú dúlu guága kédi giéfa súsúdi gú mígíla gíá níámúga. Gíá dídála ugúgánda gú mútóndu mpíla ígúdi zídúlúla ló
7. Gíá bída hówu
8. Múkéla ndúgu wéndji giésa gumúzídúlúla
9. Mbála wágúdi guá sakédi giéfa mbéla múgengi mágáda gumugamba gíá djína, gíá nína múdóndo gúdi suéga
10. Lúsamu gidígúma hana gi dí suga

4. POURQUOI MBALA (LE CHAT SAUVAGE) HABITE DANS LES ARBRES

1. Un jour, Mbala revenait de la chasse sans avoir pris quoi que ce soit.
2. Il croisait Mugengi (le renard) qui cherchait quelqu'un pour lui tresser les cheveux.
3. Mbala acceptait de lui arranger les cheveux.
4. Pendant qu'il se faisait coiffer, Mugengi s'endormait.
5. Mbala prit la queue de Mugengi et l'attacha à un arbre.
6. Là, où il était dans son sommeil, il eut mal à sa queue et il sortit de son sommeil. Il vit qu'il était attaché à l'arbre. Il n'avait pas les moyens de se libérer.
7. Là-bas, il passa la nuit.
8. Au petit matin son ami est venu pour le libérer.
9. Là, où il était, Mbala apprit que le renard le cherchait. Il a pris la fuite et il est monté dans un arbre. Là il est resté, haut dans l'arbre.
10. L'histoire, arrivée à ce point, s'arrête.

NOTES

1. gúbída hálágu dípímbu : avoir de la chance. Littéralement : dormir dans un bon lit.
2. (Sámbu mú) gúzíya mbwá í gígéní : pour que le chien meure de jalousie. Littéralement : pour tuer le chien de jalousie.
3. Gífúgúmína : témoigner de respect. Littéralement : se jeter par terre.
4. gíáfwa ídú séyi : éclater de rire. Littéralement : mourir de rire.

BIBLIOGRAPHIE

BOONE O., Carte ethnique de la République du Zaïre,

- quart sud-ouest, K.M.M.A., Menselijke Wetenschappen, Tervuren, 1973, 406 p.
- GUSIMANA B., Dictionnaire Français-Kimbala, Vicariat de Kwango, Banningville, 1955, 53 p.
- GUTHRIE M., Comparative Bantu, Gregg Press Ltd, Farnborough, Part I, 1967, 143 p.; Part II, 1971, 180 p.; Part III, 1971, 326 p.; Part IV, 1970, 248 p.
- LUMBWE M., Mange ces dents ! Mythes mbala 1, CEEBA, Bandundu, 1972, série II-7, 230 p.
- LUMBWE M., Pourquoi le coq ne chante plus ? Mythes mbala, CEEBA, Bandundu, 1973, série II-8, 207 p.
- LUMBWE M., Dictionnaire Mbala-Français, 4 volumes, CEEBA, Part I, 1977; Part II, 1980; Part III, 1980; Part IV, 1981, 1025 pages.
- LUMBWE M. et KIMBUNGU, Ma femme n'est pas ton gibier! Mythes mbala 5, CEEBA, Bandundu, 1977, série II-42, 131 p.
- MEEUSSEN A.E., Trois pronominaux du Mbala, dans Africana Linguistica 7, K.M.M.A., Tervuren, 359-373.
- NDOLO P., Essai sur la tonalité et la flexion verbale du Gimbalá, K.M.M.A., Tervuren, 1972, 104 p.
- NDOLO P., et MALASI F., Vocabulaire Mbala, K.M.M.A., Tervuren, 1972, 121 p.
- SONA G., Dieu nous a tout confié excepté cette forêt, Mythes mbala 4, CEEBA, Bandundu, 1974, série II-12, 106 p.
- VAN BULCK G., Les recherches linguistiques au Congo belge, K.B.K.I., Brussel, 1948, 767 p.
- VANSINA J., Introduction à l'ethnographie du Congo, Editions Universitaires du Congo, Bruxelles, 1966, 228 p.

TABLE DES MATIERES

ETHNOLOGIE & HISTOIRE

WALLE Sombo Bolene : Les migrations des peuples du Bas-Lomami (Haut-Zaïre), du 17 ^e au 18 ^e siècle	9-45
LISOLI-Goodall LuAnn : Modern Mongo Rural Exodus to Mbandaka (Z)	47-59
MAYOTA Ndanda & LUFUNGULA Lewono : L'administration coloniale belge face à l'exode des Libinza vers les îles et centres urbains du fleuve Zaïre	61-81
KANIMBA Misago : Recherches Archéologiques dans la vallée de Semliki (Z)	83-95

LINGUISTIQUE & LITTERATURE

KNAPPERT Jan : Swahili Songs for Children	99-114
MOTINGEA Mangulu : Esquisse du parler des Obendo (Z)	115-152
NKANGONDA Ikome : La structure interrogative du lolsado (Z)	153-164
KAMANDA Kola : Inventaire des langues et/ou dialectes oubanguiens	165-187
EBANDA wa-Kalema : Esquisse phonologique du nzakara, un parler oubanguien (Z)	189-201
YEMBELINE Kodangba : Le verbe en ngbundu (Z) .	203-226
HULSTAERT Gustaaf : Le dialecte des Siemba (Z) . .	227-250
MUWOKO Ndolo Obwong : A propos du lingala scolaire	251-262
MUWOKO Ndolo Obwong : Terminologie grammaticale du lingala	263-279
VINCK Honoré : Terminologie scolaire du lomongo (Z)	281-325
MANZANZA Mukobo & NGABALA Bubengo : La tradition négro-africaine vue par Mongo Betti et Francis Bebey	327-349
KITENGYE Sokoni : Métissage linguistique en milieu scolaire zairois	351-364
LONKAMA Ekonyo Bandengo : Dossier. Eléments pour une ethno-histoire de Basankusu (Equateur, Zaïre). En marge d'un centenaire (1890-1990) . .	365-408

NOTES DE RECHERCHES

LONKAMA Ekonyo Bandengo : Bio-bibliographie de Elenza Lokumambela (Augustin)	409-414
IBOLA Yende : La course de pirogues chez les riverains de la Ruki	415-420
MOTINGEA Mangulu : Petite ethno-histoire des Anku-tahu de la Lokonye	421-424

CENDO, CHANT FUNEBRE AKUSU

Cendo, Funeral Chant Akusu

The following article presents a sequence of Cendo, the Akusu of Maniema's (Zaire) funeral chant. The Cendo may be considered as an elegy in so far as it is recited in a sad and tender manner, it is performed especially at the death of a dignitary; hence its dithyrambic character. Not only does this chant evoke the great deeds of the deceased, but it also reconstructs his genealogy and even that of the whole clan. In short, it has a double function : on the one hand to maintain cohesion between the members of one and the same group, united but helpless in the face of death, and on the other to perpetuate the communion between the living and the dead.

KEYWORDS : Oral Literature, Funeral Chant, Cendo, Maniema, Zaire.

Céndo, ein Akusu-Trauergesang

Der folgende Artikel zeigt uns die Sequenz des Céndo, des Traueressangs der Akusu von Maniema (Zaire). Der Céndo kann als Elegie betrachtet werden und wird somit traurig und gefühlvoll vorgetragen. Man wendet ihn vor allem beim Tode eines Würdenträgers an, daher sein lobender Charakter. Er weist nicht nur auf die grossen Taten des Verstorbenen hin, sondern er ruft auch seine Genealogie in Erinnerung und sogar die seines ganzen Clans. Schliesslich spielt er eine doppelte Rolle : einerseits unterhält er den Zusammenhalt zwischen den Mitgliedern ein und derselben Gruppe - aber ohnmächtig vor dem Phänomen des Todes, und andererseits lässt er die Gemeinschaft zwischen den Lebenden und den Toten fortbestehen.

STICHWORTER : Literatur, Trauergesang, Céndo, Maniema, Zaire.

1. LOCALISATION DE LA TRIBU

Les Akusu forment la tribu numériquement la plus importante de la Région administrative du Maniema au Zaïre. Ils sont une des populations qui entrent dans la branche méridionale de l'Ethnie Mongo (1). Ils occupent la savane comprise entre la Lomami et le Lualaba, dans les Zones de Kibombo et de Kindu. Quelques-uns vivent en dispersion dans les zones de Kasongo, de Kongolo au Shaba et de Lubao au Kasai-oriental (2).

2. SIGNIFICATION ET MOMENTS DU CENDÓ

Cendó est un terme kikusu qui désigne "tout petit lit" ou tout étalage au dessus duquel on expose des objets. Le mot a pris d'autres nouvelles connotations au sein de la culture akusu pour désigner le "lit mortuaire", puis l'ensemble des chants funèbres.

Ces chants sont des plaintes accompagnées de gémissements et de pleurs. Leurs accents tragiques, leur évocation des faits et des souvenirs douloureux relatifs à la vie et aux malheurs de la personne défunte, leurs appels et interrogations sur la nature humaine, la douceur de leurs mots agréables à entendre font d'eux une poésie funéraire par excellence, une élégie parfaite.

Par ces chants, les chantres : Stonga, Tondá et Wembí en tant que "Maîtres de la parole" assurent d'une part, la consolidation des liens sociaux entre les membres du groupe unis pour une cause commune et d'autre part, la célébration de la communion entre les vivants et les morts. Le Cendó, enfin, est produit pendant que le corps du défunt se trouve installé sur le lit mortuaire aussi bien qu'après l'enterrement jusqu'au jour du bain de consolation.

3. ECHANTILLON DU CENDÓ

Cet échantillon du Cendó que nous présentons est du sous-groupe Ankutshu de la Zone de Kibombo (3). Il fut produit en novembre 1963 par la chanteuse Biibi Olowa Lokoso originaire de Bahina, lors du décès du chef Lohahe-Onya du village Kombe dans la collectivité-chefferie Ankusthu et enregistré

tré sur magnétophone.

Delo dyé wâná Lohahé (4)

1. Ndé kángi léé !
Ndé kángi léé !
Angómí léé oolé !
Olond'ónéne ámbotola komba la kang'òdímo léé !
5. Dimónga dy'été péné pyckelé tációkí !
Ómpóngó lê tãmbwe ámbócó !
Kómb'é lômú áya nwábaya
Áya nú wato ó pémbe
Wato wápótóká áto apé
10. Wato wásapw'ékedi
Né cimba né wédi á kyoká
Né wédi á kyoká k'asombó
N'úkóló wákót'esámalo
15. Wákót'esámalo kwá pãã ngandó
Kólwándó lówákawó kwate hawámbáká
Olóyi ó sãngaadí léé otwamó kóvókí !
Lohahé ónaki wétá la kómbé áya nú lókendo
Ócú á nkómu áya nú lókendo
20. Nú lókendo cáléé waayóné !
Cánú ókedi láménaka kó mená toló
Asékáamu nyóye léé !
Dimúnda ányúko kócióká lohóko
Lohahé á hawócimbáká wéci n'ókongo
25. N'ókongo kwéténdé toséké
Ámbócó lá loné lwétá l'ókandokando
Né hedyówée nd'émélé
Shwámó mbówéedyó
Difókí l'òto mbókáyé
30. Dyépá ngelé dyépá diko
Waaná lê sókáké ómá
ókoko hwókáká difókí ómá
Ndó wá mélé loká mbófóká
Shímélawó wákomóngólé pémbé !
35. Waaná Lohahé lê osáso kanáká
Á tonya tonya kó lósoko hwá
Á nyole apé tanyáçike nyama nú'wáwo
Koko nãko hawákalé éloyi
Á cík'ólowá w'Ahina kósosákwěmbíyéká

40. Kósośák wěmbiyé ká á tośaká lá kombé lá ngengéle
kye diyombo !
Osawó wámboóla mbólé ákenda
Á lei lamwemála lowamba !
Olóyi ó sangaadí ómbétáwóké kéle nkáloko
Wé kimbwi ósekandé lá mam'angó MBULÁ
45. Ómbétáwó !
Á lámbońgóna hálé l'óto oponga
Á hawákányák'ódyó jjo
Hawóhókámélák'oyaka
Ómbóhókámél'stonga leó ?
50. Stonga oyak'áye á kē nú kólelā !
Á Ehdú epé wasómbáká méle ápeké
Hawócúmólák'ódyó léé !
Lohahé lé toongákyéngá lókyéka átéha Lomamé
kwákyánje káhi
Loshí lo nkalóko kó káhi áy'ónganyi
55. Toongákyé ng'Ásong'émbońgóna
Wámbońgóna wámboóhē KUMBA-Kasongo
KUMBA-Kasongo lókákyélák'éhémba
Lohahé lé ósásokanáka
Á lei stonga Lokoso ayómóvolaka kákíná ?
60. Lámbońónyá wěla látényi w'ékolo ngá ffió
Okonyí ambófó asék'éci lú ndendá !
Olélaléla mbólelémi lei stonga !
Elombe kámbojé dífe dyé póngw'eshí
Odyó hémóká lá delo
65. Okanga táćiki !
Áya nú póngw'eshí
Ambotóla léé wa yooné
Lohondé kóđé dikó mwisho kó ngé
Nkomu ambóhembó wěla !
70. Á shwáto kókó y'ódimó mbókáyí wéngo
Lohahé ómbwélé hosásocokódi ssoyi lwáté ?
Lowo kálongólaka nkéci hálongólaka
Lwedu hóóléśáká dífó
Mě lé tośakányéke éhombó á káná nwilé lókwěná
75. Měl'ótémá mbindo ákiyé tayádyaká lólá na ?
Ombósona k'óloyi ó sangaadí ?
Mélé loka kéśnáka ocúmu ng'ótete
Lohahé á kyékyéndé kówayindé né díkambo ?

Mvilé kô lóólembetas léé !

80. etongamu lasátonganía kô lóólembetas léé !
Kô wámá l'ètémá edima kô lóólembetas léé !
Mél'ètémá edima lê shwámó mbófóki
Ómá Ngólé á ósoso wélákyé as'òdímo k'asombó wámó
Ósoso wélákyé Lohahé la tóndo
85. Lókéngodi wango mbéké
Ósoso wélákyé wànga la wétá
La kémbé l'ésanganya
Ané wákásémóláká la kókwé lotángó
Ósoso wélákyé Péné wéngá pókopoko sókól'été
90. Óvole wan'Ótamba n'èvúngú mmale Olenda
Olendá k'óséngé óléndé
Waaná lókáhómi kang'òdímo áyáméwéngá
Olendá awovóla ngákámósónga kákíná ?
Ng'otapiké lómu ?
95. Fudú kyé lóla lóólé mbó yímó óláme Lohahé
Óólámé ápádikambo l'oto
Néki nú toko ámbómbá kyéngé
Yongyé yol'émí léi étonga yáyá wanji
láya ewééwo ?
100. Ndé kángi léé !
A esolo é mvilé ngóoko mbóléwó léé !

1. Quelle douleur !
Quelle douleur !
Mère à moi !
(Arbre) olondó grand est abattu par foudre
d'au-delà !
5. Touffe d'arbres héritière de souche n'est plus!
Mari d'aigle appelé lion est parti !
Toit de maison devient dans planches
Devient dans pirogue blanche
Pirogue où n'entrent jamais personnes deux
10. Pirogue pour traverser rivières
Pour contourner au-delà du buisson
Au delà du buisson chez esprits
Sur chemin de détours six
15. De détours six chez grand crocodile
Ingrat qu'on donne et dit : on ne m'a jamais
donné

Serpent de couleurs personne toute mourra !
Lohahe fils de Weta et de Komba devient dans
voyage

Senteur de léopard devient dans voyage

20. Dans voyage vers pères
Vers rivière qui avale seulement avaler encore
Amis à moi venez !
Bananier tombe laisse rejet
Lohahe on ne tourne jamais féticheur au dos
25. Au dos il garde secrets
Il va avec cet appel ambigu
Ceci ne le concerne pas lui-même
Nous tous concerne cela
Mort avec personne sont venues
30. Elle est en bas elle est en haut
Chef n'aie pas peur
Mouton ne craint jamais mort
Et détenteurs de sorcellerie meurent
Dis-leur qu'ils t'aspergent kaolin blanc !
35. Chef Lohahe sois nous songeant
Multitude de mains et champ terminé
A deux vous ne pouvez abandonner gibier en
brousse
Mais là-bas on refuse groupes
Sinon Olowa de Bahina serait en train de te
chanter
40. De te chanter avec hochets avec idéophones avec
clochettes de queue (du gibier) !
Couscous s'est refroidi que le mange enfants
Moi je m'arrête au loin .
Serpent de couleurs réponds-moi pour que je
rentre
Toi lion amant de maman mère de Mbula
45. Réponds-moi !
Riche ne mange pas avec personne riz
On n'apprend jamais cadavre sommeil
On ne refuse jamais d'écouter chanteuse
Tu refuses d'écouter Etonga aujourd'hui ?
50. Etonga chanteuse à toi qui est dans te pleurer
Poltrons deux terrassent toujours détenteur de
force
On ne reproche jamais cadavre (de ses actes)

- Lohahe ne sois pas comme qui fait toujours il
traverse Lomami et jette pagaie
Jour de retourner et pagaie devient amie
55. Ne sois pas comme Basongye enrichis
Enrichis ils ont oublié Kumba Kasongo
Kumba Kasongo qui leur donnait fétiches
Lohahe sois songeant à nous
Moi Etonga Lokoso qui louerai-je de nouveau ?
60. Je plie queue au milieu de pattes comme chien
Malade meurt guérisseurs en train de regarder !
En vain que je pleure moi Etonga !
Varan a attein roche du profondeur des eaux
Cadavre ne se reveille jamais avec pleur
65. Fétiche n'est plus !
Il devient dans profondeur des eaux
Il est rentré vers pères
(Poisson) Lohonde même s'il monte en amont fin
c'est aval
Léopard est coupé queue !
70. Nous personnes poules d'Au-delà qui sont venues
promenade
Lohahe tu pars sans avoir versé nous salive sur
têtes ?
Brousse se brûle toujours terre ne se brûle ja-
mais
Barbe ne vieillit jamais que cheveux
Toi ne bascule pas calebasses d'autrui Dieu te
voit
75. Détenteur de coeur sale pourquoi n'as-tu pas tué
Lola ?
Tu n'a choisi que Serpent de couleurs ?
Détenteur de sorcellerie qui voit toujours petit
colis comme grand colis
Lohahe qu'a-t-il fait pour avoir cette affaire?
Dieu nul ne le connaît !
80. Créature qui ne fut pas créée nul ne le connaît!
Même détenteurs des coeurs noirs nul ne le con-
naît !
Détenteurs des coeurs noirs nous tous nous mour-
rons
Mari de Ngols complimente-nous habitants de
l'Au-delà tous

Complimente-nous Lohahe d'avant

85. Qui se promena promenade définitivement
Complimente-nous Wanga et Weta
Et Kembe et Esanganyc
Ceux que nous saluons au premier chant du coq
Complimente-nous héritier de Wenga Ouragandé-
cineur des arbres
90. Complimente chef Otamba d'Evungu de la part
d'Olenda
Olenda c'est amante à lui
Chef que frappa foudre d'Au-delà venant de chasse
Olenda demande s'il s'est marié de nouveau ?
S'il n'a pas construit maison ?
95. Oiseau du ciel plus âgé des choses toutes
Protège-le il n'a pas d'affaire avec personne
Celui qui était sur palmier a fait tomber hache
Corps à moi moi Etonga devient froid
Je deviens rien ?
100. Quelle douleur !
Destins de Dieu comme ça ils sont !

CONCLUSION

Notre but, en présentant cet échantillon, est de montrer que les milieux traditionnels des Akusu demeurent encore un champ inexploré des manifestations culturelles. Ils renferment un assez grand nombre des genres littéraires orales que les chercheurs peuvent récolter, analyser et sauver de la disparition. Pareils textes restent d'excellents supports de nos cultures africaines.

NOTES

1. Motingea M., "Sur les parlers Nkutsu", in Annales Aequatoria, 10(1989), p. 269.
2. Sakaungu N.L., Histoire de l'organisation politique et administrative du Territoire de Kibombo, 1933-1960, Mémoire de Licence en Histoire, Inédit, UNAZA Lubumbashi 1979.
3. G.F. Schmit, Contribution à l'étude des populations dites "Bakusu", Rapport de sortie de charge, Kindu 15 sept. 1933, inédit, Archives Aequatoria, Bamanya Zaïre, p. 12.

4. Le texte est traduit littéralement avec économie du tonème bas.

EBANDA-wa-Kelama

ÉDITIONS PRÉSENCE AFRICAINE

Available back-numbers Numéros disponibles

French version (= Nouvelle Série) - April 1955/December 1966):
Version française (= Nouvelle Série) - avril 1955/décembre 1966):

N° 3, 12.....	45 FF
16, 17, 18 / 19.....	45 FF
22, 23, 26.....	45 FF
27 / 28.....	85 FF
29, 30, 31, 34 / 35, 36, 37, 41, 42, 44, 45, 46, 47.....	45 FF
48, 50, 53, 54, 55, 56, 58, 59.....	45 FF

English version (March 1960 - December 1966):
Version anglaise (mars 1960 - décembre 1966):

31, 32 / 33, 41, 45, 46, 50.....	45 FF
58 and 59.....	45 FF

Bilingual version (January 1967 onwards):
Version bilingue (à partir de janvier 1967):

62, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89.....	45 FF
90, 91, 92.....	45 FF
93, 94, 95, 96.....	45 FF
97, 98, 99 / 100.....	55 FF
101 / 102, 103, 104.....	55 FF
105 / 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112.....	65 FF
113, 114, 116.....	65 FF
117 / 118.....	85 FF
119, 120.....	55 FF
121 / 122.....	125 FF
123, 124.....	65 FF
125, 126.....	65 FF
127 / 128.....	105 FF
129, 130, 131, 132.....	65 FF
133 / 134.....	145 FF
135, 136.....	70 FF
137 / 138.....	180 FF
139, 140.....	90 FF
141, 142, 143, 144.....	100 FF
145, 146, 147, 148.....	110 FF

RÉDACTION - ADMINISTRATION

25 bis, rue des Ecoles, 75005 PARIS

Téléphone : 43.54.13.74

Téléphone : 43.54.13.74

REVUE PRÉSENCE AFRICAINE
C.G.P. LA SOURCE 31.582.87 L

Tarifs d'abonnements — Subscription Rates

A partir du N° 149	1989	From N° 149
AFRIQUE (zone franc) - FRANCE (TTC)	300 FF
Autres pays / Other countries	330 FF

Étudiants (sur justification : remise 15 %)

Students (photocopy of student's card : discount 15 %)

LIONGO'S WENDING IN THE GUNGU METRE

Liongo

L'auteur nous livre une version kiswahili du chant de danse de Liongo (13^e siècle). Cette version, au demeurant originale, a été notée à Mombasa, en 1973. L'annotation est basée sur une tradition orale d'une génération antérieure. A côté de multiples versions connues et publiées, celle-ci veut apporter ses caractéristiques littéraires. L'auteur, après discussion sur l'âge et l'origine de ce texte, en explique les éléments stylistiques. Les concepts et les mots typiques sont expliqués en note.
DESCRIPTEURS : Liongo, Kiswahili, Littérature orale.

The following text is the oldest known dance song in Swahili and perhaps in any Bantu language. I have taken this text from a copy in Roman script written by the well known Mombasa poet Ahmad Nassir Juma Bhalo in 1973 (1). He told me that he had heard his maternal aunt (shangazi) sing it when he was young, and had written it down later from memory. The first two pages are clear and impeccably written, but the last few stanzas are difficult to read. Obviously, Ahmad could not remember the end distinctly. In addition, I went through the song with him, line by line and asked him all the maneno magumu, but before we had reached the end, he had to leave me to attend some pressing business and we never had a chance to go over it again.

Although different versions of this song had been known before, it seems worth while to publish this redaction, firstly because it is taken straight from the oral tradition, secondly because we have oral information on the philological details, proving that the oral tradition is still alive.

Liongo's dates are uncertain. William Hichens places him in the thirteenth century, as the last pagan king of the northern Bantu-Swahili peoples, whose kingdom is taken from him by his Islamicized cousin Ahmad I, first sultan of Pate in 650/1252 (2). Liongo was king of the Seven Cities of Ozi; these included no doubt Kipini, Kumwana, Ozi (Hoja), Mpokomoni, Shaka, Ungwana, Kau and Witu. Ozi may have been the same town as Ungwana, Mwana was identical with Kumwana or Komwana, while Mpokomoni "Where the Pokomo lives" may have been identical with Gulimanja where there is the modern town of Gariseni, often spelled wrongly Garsen, though the name is simply the English Garrison (3).

C.H. Stigand (4), in his representation of his conversations with Bwana Kitini, presumed scion of the sultans of Pate, and chief informant of Stigand c. 1912, mentions Liongo in the reign of Sultan Omar (Fumo Omari); reigned : 740/1333-795/1391. Muhammad bin Omar, later known as Fumo Madi, "King Muhammadi", conquered all these cities for his father who made the entire region a province which he called Ozi.

This writer, basing himself on the work of the well known historians Kirkman and Freeman-Grenville,

preferred dating Liongo in the late sixteenth century, see Four Centuries of Swahili Verse, London 1988, p. 66. Neville Chittick (5) arguing that the Portuguese arrived in the reign of Muhammad bin Omar, who died in 1421 after reigning for thirty years, according to the Pate Chronicle, concludes that Muhammad's dates must be moved some 200 years. So, c. 1590-1620, might be the reign of Muhammad bin Omar, if indeed he ruled for thirty years. This would then place the conquest of Liongo's kingdom by Muhammad in c. 1580, which accords with our dates. It would require a separate article to enumerate the details of this history and to compare them to the oral traditions. Here, it is only necessary to establish his dates approximately.

William Hichens acquired a series of manuscripts in Arabic script from the well known Lamu poet, calligrapher and artist Muhammad Abu Bakari Kijuma, c. 1934. Most of the Hichens papers, including their correspondence, is now in the archives of the School of Oriental and African Studies in London.

Hichens had typescripts made of these mss, and rearranged all this material to form a major work in four volumes, entitled Liongo the Spearlord (an attempt at translating fumo 'king' and 'spear'). Hichens died during the war in 1943, so he never had a chance to publish this work, but its typescript is still in the SOAS archives. The ms made by Kijuma is lost, but the transliteration in typescript is still there. Hichens insisted that this wedding song belonged in the middle of the Utenzi wa Liongo, through it is obvious that it does not belong there: the metre is different and the story of Kijuma's narrative and the wedding songs do not fit (6).

The gungu metre was already known to Bishop Edward Steere in 1869 (7); this writer too, published a song in the gungu metre (8). I described the metre in detail in two publications. The lines have ten syllables with a caesura after the fourth; the lines are arranged in couplets two lines written as one line in a manuscript in the Arabic script. The last syllable rimes throughout the poem; in this poem the syllable is -ngo. The noun gungu derives from the verb -gunga 'to drum in a certain manner so that the dancers can follow the rhythm'. I did not succeed in

persuading Ahmad to sing this song into my tape recorder, probably because it was not religious, for he did sing a devotional hymn for me once in November, 1969. I have completed an article on Swahili Songs and Music, which, I hope, will appear in the Festschrift for David Rycroft, in Pretoria. The few available publications on Swahili music will be mentioned in it; as for Swahili dancing, we know no details. Dr Muhammad Ibrahim Abouegl in Cairo has revealed that the same Muhammad Kijuma was an active organiser of dance parties in his native Lamu, much to the abhorrence of the local Islamic leaders. There were even dance competitions at Lamu, as there were in Mombasa after the first world war (9). All the known gungu songs to date have been published (10). Liongo's songs are still being sung during wedding feasts. Here follows the text of the great Gungu, as written by Ahmad.

SHAIRI LA GUNGU WAKATI
WA FUMO LIONGO

1. Mringira (11) na taikha (12) fuwa
Ngoni hwitwa (13) na Fumo Liongo.
2. Ngoni hwitwa na Liongo Fumo
na nduguye (14) Shaha (15) Bwana Mwingo (16).
3. Mukakeji yiu la ulili (17)
wakusanye watezi wa ringo (18).
4. Wakusanye watenzi Khiyari
wayuwayo kutunga zifungo (19).
5. Wayuwayo kufuasa zina (20)
na kuteza na kumiya shingo.
6. Hwitwa hima inukani mwende
watukufu wana wa zitengo.
7. Kuna gungu nyemi (21) za erusi
Humuowa umbole (22) Liongo.
8. Pindi sizo watu wasikae
ukumbini kukawa kisongo.
9. Na mukende vasni libasi
mujifushe na unga wa mwingo.
10. Mujipake na twibu hiyari
yalotwa kazi ya mazingo

11. Choshi chenye ambari na udi (23)
fukizani nguo ziso ungo (24)
12. Fukizani nguo za hariri
na zisutu (25) zisizo zitango
13. Kwa pacholi na zaafarani
na zabaḍi (26) ṭwahara ya fungo
14. Na zito za karafuu heri
tuliani musitiwe kombo (27).
15. Na itiri na kafuri njema
ndio mwisho wa changu kiungo.
16. Na wapija kusi na uio (28)
watwaeni wari kwa miyongo
17. Watwaeni mwende na upambo
wapokee sabuka (29) kwa mwango.
18. Na walio wazuri wa mio
kwa sauti njema za muango (30)
19. Hima hima inukani mwetwa
Limekuwa yiu la zilango
20. Na za kupa tuzo (31) nimeweka
ṭumbiṭumbi miongo miongo.
21. Na fidhaḍi na kowa za Hindi
na mikufu yakawiya shingo (32).
22. Na makapu makapu ya nguo
ukumbini kwa Fumo Liongo.
23. Pindi sizo watu wakafika
Ukumbini kukawa kisongo
24. Kwa kupata pato la ṭijara
Hawashibi na meji ya tango 34
25. Pindi sizo Liongo akima
Akatuza moyo asi shungo
26. Akatuza kwimba wasichana
Na waume wakangia ringo.
27. Wale watu wofe wakanena
Yu mtenzi Maliki Liongo.
28. Wenye kula wakashiba mno
shibeshibe ya mtingotingo

29. Na kukiwa wakala walima
milima ya wali si uongo.
30. Nikomile wimbo wa Liongo
Baitize ni tatu miongo.

A GUNGU SONG FROM THE TIME OF KING LIONGO(TRANSLATION)

1. Dancer with the baton, beat.
Come ye, you are invited by King Liongo
2. Come ye, you are invited by Liongo the king
and his cousin, the chief bard Bwana Mwingo.
3. Sit ye down on the sofa
Gather the ringo dancers.
4. Gather the best poets
Who know how to compose verse.
5. who know how to arrange rhymes
and to dance with swaying necks.
6. Ye are invited, hurry, up, go!
noble people, born in good homes!
7. There is a dance on, a wedding feast
Liongo is marrying his cousin.
8. Right now people must not sit
in the hall there is a crowd.
9. Go ye, dress in your best outfit
perfume yourselves with scented powder.
10. Spray perfume on yourselves, the best,
which has been pulverized, round and round.
11. A wiff of ambergris and aloe
fumigate your spotless clothes.
12. Fumigate your silken garments
and shawls without frays.
13. With patchouly and saffron
civet-oil all purified.
14. and buds of the best cloves you.
put in, lest people criticise
15. and perfume and fine camphor
that completes my recipe.
16. The clappers and refrain-hummers

- take the girls in tens.
17. take them and come will-adorned.
let them repeat the song loudly
 18. And the (girls) with lovely necks
with clear echoing voices.
 19. Hurry hurry, arise, you are called.
(the sunlight) is already above the windows.
 20. I have put ready gifts to give
heaps, scores or : in tens).
 21. With silver and Indian lampglasses
and necklaces straining necks.
 22. Rows of baskets full of cloth
in King Liongo's hall.
 23. At this moment people are arriving
so there is a crowd in the hall.
 24. To get the precious present (33)
they never get enough of the water melon juice.
 25. At that moment Liongo rises
He is relaxed, his heart rejoices.
 26. He is ready to sing to the girls
and to the men. They enter the ringo
 27. And all those people said :
King Liongo is indeed a poet!
 28. The diners were very satisfied
with a satiety of being unable to walk.
 29. At dusk they had the wedding meal
mountains of rice, it is no lie.
 30. I have finished Liongo's song
It has thirty couplets.

This song was taken down (limeandikwa) by Ahmad Nassir as his maternal aunt used to sing it, so he told me. The last three couplets were flawed by gaps and repetitions, so that we might disregard them altogether. It may be a condensation of a longer poem, though thirty couplets is a normal length for a song. There will always be variation in all oral traditions.

Here follow some explanatory notes to Liongo's gungu song.

Couplets :

1. Mringira is the maitre de danse, from ringo, a solemn dance performed at weddings. He is beating time with his taikha, Arabic for a baton. Yet this is not an Arabic song.
2. It is impossible to ascertain whether this Bwana Mwingo is the same as the poet of the Herekali or Utenzi wa Tambuka. The Arabic vocalisation does not distinguish e from i.
3. Ahmad did not quite understand what his aunt was singing, but the text could be restored on the basis of a ms in SOAS, in the Arabic script, written by Muhammad Kijuma Bakarii.
4. Zifungo, pl. of kifungo, lit. a 'knot', i.e. a riddle. Riddles can be exchanged ceremonially in the form of extempore songs. The best poet's party wins the game.
5. The dancers stick out their chins alternately left and right, while the poet sings the rhymes, composing on the spot.
6. Zitengo, pl. of kitengo 'separate, private room, upper storey'. These are the women's rooms where the well-born babies are born, unlike babies that are 'found in the gutter'.
7. Umbo here can only mean 'younger female relative of the same generation'. The Swahili prefer cousin marriages.
9. Mwingo is a locally made perfume suffused in flour, which is burnt like incense and held under the clothes to scent them.
10. Twibu, from Ar. tibb 'medicine'. This includes perfumes which were supposed to have medicinal properties. Herbs are rubbed (kutua) into powder with a cylindrical stone on a kinu, a stone dish used as a mortar, the rubbing movement going round and round in mazingo, circles.
11. Choshi, diminutive of moshi 'smoke, vapour, steam'. The twibu is burned like incense in a thurible and held under the clothes so that the fragrance adheres to the cloth.
12. Zitango, pl. of kitango 'loop, bow'; this implies that these women bought a large piece of cloth to wrap round the shoulders. Poor women have to patch

- together a quilt.
13. Pacholi or pachuli, 'patchoury' is from Tamil pač-ole, the leaf (ole) of the patch tree, Pogostemon patchouly of the Labiatae family, related to mint, used like lavender. Zaafarani is the yellow crocus of the Iridaceae family, from which a yellow powder is ground, used as an aromatic.
 14. Karafuu, see the Encyclopaedia of Islam, Vol. IV, Leiden 1975, s.v. karanful. The word is of Sanskrit origin, but the tree grows naturally only in Indonesia. Its dried flower buds are much sought after as spices in food. In addition, they are worn by Swahili people (and in Oriental countries as well) set in rings, as an aphrodisiac.
 15. Itiri is from Ar. itr 'perfume'; kafuri is from Sanskrit.
 16. Kusi from kufi, Ar. kuff 'handpalm', common Swah. kofi.
 17. Here the song itself contains the instructions for the leaders of the dance, to lead the girls round in groups.
 18. In the shady hall of the palace the girls' voices will echo.
 19. Zilango, pl. of kilango, from lango 'gate, opening'. When the sunlight descends perpendicularly it no longer enters the windows, it is above them, so the expression means: 'it is noon', the time for the adhuhuri prayers.
 20. Tumbitumbi, lit. 'white ants'. Generosity accumulates prestige.
 21. Kowa was explained by Ahmad as 'chimni'; we hardly remember the parafine lamp which had a glass lamp-chimney on the brass fuel container. In Africa such lamps are still used. Mikufu, lit. 'chains are silver neck ornaments which enclose the neck so that the wearer has to hold her head high.
 22. Cloth, usually cotton, was used as currency in East Africa.
 23. When the first lot of guests has been regaled, a second arrives.
 24. The guests are refreshed with beverages and receive a present.

25. Kwimba with direct object 'to sing the praise of someone'.
26. Note that the poet sings his praise songs off the cuff.
27. Ahmad glossed mtingotingo as ulevi wa kuvimbiwa, huwezi kwenda 'unsteadiness of having a swollen (belly), you can't walk'.
28. Walima is the Arabic word for a festive meal, in Swahili used only for a wedding meal; this word is thus not related to milima 'mountains', though the poet puns with the two words. This couplet belongs probably before v. 28. The second line limps.
29. There are variations in the last line, some including greetings : Wa salamu mwende kwenu kono And greetings! Go home happily.

All the songs attributed to Liongo can be found in Knappert, Four Centuries of Swahili Verse, London DARF Publishers 1987 Ch.3. The epic fragments of the Utenzi wa Liongo have been put together in Knappert, Epic Poetry in Swahili and other African Languages. Leiden, E.J. Brill 1983, chapter six.

Almost all the known songs in the gungu metre are attributed to Liongo, and most of his songs are sung at wedding feasts.

FOOTNOTES

1. See Knappert, Four Centuries of Swahili Verse, London, DARF 1988 pp. 287-310 for a collection of his verses.
2. C.H. Stigand, The Land of Zinj, London Cass 1966, p. 31.
3. Op.cit. p. 44; for maps of the Tana delta see Knappert, op.cit. facing title page; A.I. Salim, Swahili Speaking Peoples of Kenya's Coast, E.A. Publ. House Nairobi, map 1; James S. Kirkman, Men and Monuments on the East African Coast, London, Lutterworth 1964, p. 54; G.S.P. Freeman-Grenville, The East African Coast, p. 300; J.S. Kirkman, Ungwana on the Tana, Mouton, The Hague 1966, p.70.
4. Stigand, op.cit. (see note 2), p.44.
5. Neville Chittick, 'A New Look at the History of Pate', Journal of African History X, 3 (1969),380.

6. For the complete text of the Utenzi wa Liongo as given by Muhammad, see my, see my edition, publ. EASC, Dar es Salaam 1964. Lyndon Harries, in his Swahili Poetry, OUP 1962, p. 62 ff. printed Hichens' typescript without making any changes, and Hichens' translation as well, equally unchanged. Hichens more than once persuaded Kijuma to combine poems which he, Hichens, wanted calligraphed in one manuscript.
7. Edward Steere, Swahili Tales as Told by Natives of Zanzibar London SPCK 1906 (preface dated 1869 in my edition).
8. Knappert, 'A Gunya Song in the Gungu Metre', Afrika und Uebersee, Band LVI, Heft 3, p. 185-200. Hamburg 1973.
9. H.E. Lambert, 'The Beni Dance Songs', Swahili, Journal of the East African Swahili Committee 33/1, 1962/3, p. 18 ff.
10. Knappert, Four Centuries of Swahili Verse, London 1988, 68-101.
11. Mringira, from-ringa 'to dance'. The mringira is the Swahili maître de danse et de protocol, as well as the conductor.
12. Taikha, Ar. baton' (Belot).
13. Ahmad writes hita, Kijuma writes mita, to be read as mwetwa.
14. Nduguye. Ndugu should be entered in the dictionaries as 'relative of the same generation'. It is often used in the meaning of 'cousin'. or 'sister'. See also umbole in v.7.
15. Shaha 'king', often used as 'king of the poets', as the poet laureate in the Swahili language, a status which is still coveted by the Swahili poets of today. When Shaaban Robert died in 1962, the honour went to Amri Abedi, as the latter died in 1964, Matiasi Mnyampala became mwongozi.
16. Bwana Mwingo may be identical with the poet whose name I read as Mwingo wa Athumani (Het Epos van Heraklios, thesis, Leiden 1958, p. 184, 220). All we know about him was that he wrote the famous Herakali (Chuo cha Tambuka) in or before 1141/1728 (op.cit. p. 109). See also my Traditional Swahili Poetry, Leiden, E.J. Brill 1967, Ch. 3, and my Four Centuries of Swahili Verse London 1988, p. 109-111. If the Bwana Mwingo here

- mentioned is not a mythical poet, but identical with the author of the Herakali, then the composition of that great epic could be dated around 1600.
17. Ulili. The old Arab mansions on the Coast and the Islands had stone seats along the walls of the reception rooms, which in prosperous times would be covered with carpets and cushions. This is still the custom in the Middle East.
 18. Ringo, a solemn dance in which the bodies sway rhythmically while the dancers stride slowly forward in unison.
 19. Zifungo, pl. of kifungo, showing that Ahmad's aunt recited these verses in Kiamu, not in Kimvita, where vifungo is the plural. Kifungo literally means a knot in weaving or tapestry. A poem is often compared to a piece of carpet, in which the syllables represent the knots at regular intervals.
 20. Zina, Kiamu plural of kina 'rhyme', originally 'syllable'. Perhaps zina is from Ar. wasna 'weight', 'stress'.
 21. Nyemi, glossed by Ahmad as furaha, ladha, anasa.
 22. Umbole. It has been suggested that Liongo married (in English: 'gave away', in Arabic: 'was wali for' his sister to another man. There is, however, no trace of his brother-in-law to-be in this song, nor in the oral tradition. It is clear that we have to translate umbo as 'cousin', i.e. cousine.
 23. Udi, Aloe vera or Barbadensis is a medicinal plant originating in the Mediterranean region. Family: Liliaceae.
 24. Ungo was glossed by Ahmad as uchafu 'stain, uncleanness'.
 25. Zisutu, pl. of kisutu, glossed by Ahmad as leso, k'anga.
 26. English 'civet' originates from Ar. Zabad via Italian zibetto. The Swahili word for the animal is fungo; in Latin Civettictis civetta of the Viverridae family.
 27. Kutia kombo 'to find fault with (somebody)'.
28. Uio, pl. nyio 'humming, singing softly'.
 29. Sabuka was glossed by Ahmad as nyimbo. Probably from Ar. Sabika 'what precedes, prelude, introduction'.

30. Here, Ahmad himself was apparently confused concerning the distinction between muango (3 syllables), from older mlango, = mulango 'door', here in the meaning of 'wide open, loudly' and mwango (2 syllables), pl. myango or nyango 'echo' which is the last word of verse 17.
31. Ahmad commented : t'uzo is money put in the singer's mouth.
32. Kuwiya was glossed by Ahmad as kuenea, kuwa wingi
33. The king should be seen to be generous, so all the guests receive a Gastgeschenk in the form of precious materials.
34. Tango, any fruit of the cucurbitaceae family. As we walked through Mombasa, Ahmad pointed at the sellers of water melon juice and -slices, saying that that was what Liongo's guests were given as beverage.

Jan KNAPPERT

A. DE ROP - E. BOELAERT

VERSIONS ET FRAGMENTS DE L'EPOPEE MONGO

NSONG'A LIANJA

Partie II

Versions 7 à 56



ETUDES EQUATORIA 1

Mbandaka - Zaïre

1983

LINGUISTIQUE

LES SUBSTITUTIFS EN ZONE C

The Substitutes in Zone C

The writer demonstrates that, contrary to generally widespread opinion, the substitutes are units that can be analysed and not monomorphous forms despite their appearance. He bases this on a selection of some ten languages.

KEYWORDS : Morphology, Substitutes, Zone C.

Die Substitutive in der Zone C

Der Autor beweist, dass im Gegensatz zu der allgemein verbreiteten Auffassung die Substitutive analysierbare Einheiten sind und nicht monomorphe Formen - trotz ihres Anscheines. Er stützt sich somit auf eine Auswahl von etwa zehn Sprachen der Zone C.

STICHWORTER : Substitutive, Zone C, Morphologie.

Les substitutifs en Zone C

L'auteur démontre que, contrairement à l'opinion généralement répandue, les substitutifs sont unités analysables, et non des formes monomorphémiques malgré leur apparence. Il se fonde ainsi sur un choix d'une dizaine de langues de la Zone C.

DESCRIPTEURS : Morphologie, Substitutifs, Zone C.

O. INTRODUCTION

Cette étude comparative portant sur les pronoms substitutifs attestés dans quelques langues de la Zone C-est extraite d'un travail d'ensemble, en cours d'élaboration, consacré aux substitutifs et possessifs utilisés dans tout le domaine bantou.

Dans certaines publications, les substitutifs sont subdivisés en deux groupes : d'une part, les substitutifs des personnes considérés généralement comme monomorphémiques, inanalysables, invariables; d'autre part, les substitutifs des classes qui se laissent analyser. De prime abord, il convient de faire observer que cette présentation des faits ne résiste pas à la critique. En effet, il est possible d'analyser même les substitutifs des personnes. Si la forme ibó eux attestée dans certaines langues de la Zone C peut s'analyser en i-bá-ó, c'est-à-dire i-pp-ó les formes ísó (le personne du pluriel) et ínó (2^e personne du pluriel) comportent, de toute évidence, les mêmes types de morphèmes, à la seule différence que le morphème final peut être posé soit sous la forme -ó, soit sous la forme -ó :

i-sú-ó ----> ísó
i-nú-ó ----> ínó

ou

i-só-ó ----> ísó
i-nó-ó ----> ínó

La seconde analyse nous paraît préférable à la première, car, si l'on compare les formes de ce type avec celles attestées dans d'autres zones du domaine bantou, on ne peut pas poser un morphème substitutif -ó non attesté ailleurs aux participants du pluriel. Ce morphème devrait avoir la forme -e (équivalente à -e des langues à 5 voyelles), comme le confirment les exemples suivants empruntés à une zone voisine, la zone D :

	<u>lèsg</u>	<u>2èsg</u>	<u>lè pl</u>	<u>2è pl</u>	<u>cl.1</u>	<u>cl.2</u>
<u>lega</u>	inc	ogwe	isue	inywe	ogwe	bô
<u>mituku</u>		uwe	bitê	minê	wê	bô
<u>enya</u>		owe	ase	anc	wê	bô

Les autres pronoms substitutifs s'analysent également. C'est le cas, par exemple, de la forme wə de 2^e personne du singulier qui comporte un préfixe pronominal o- et un morphème substitutif -ə.

On retiendra qu'un pronom substitutif comporte comme morphèmes de base un préfixe pronominal et un morphème substitutif dont la forme est -ə aux participants (1^{ère} et 2^{ème} personnes) et à la classe 1, -o aux autres classes. La langue des Jōfè atteste ces deux morphèmes : oŋə ou wə (2^{èsg}); iŋə ou yə (cl.1); iəyə (lèpl); inyə (2èpl) et iwə (cl.2).

Notons toutefois que le morphème substitutif peut être absent; on parlera dès lors de "variante zéro". Par ailleurs, certaines langues attestent en outre un morphème initial de forme a-, accompagné ou non d'une voyelle -V- précédant le préfixe pronominal.

Exemples :

<u>potó</u> ; awe	a-o-e	2 ^e sg
<u>topoké</u> : agə	a-gu-ə	2 ^e sg
<u>səngəŋə</u> : awu	a-wu-∅	2 ^e sg
<u>lingala</u> : bísó	ba-i-so-∅ ou ba-a-i-so-∅	lè pl.

On tiendra compte également du fait que les langues de la zone C attestent un système à 7 voyelles. Dès lors, la voyelle /e/ du 2^e degré attestée devant le préfixe pronominal pourrait provenir d'un contact entre //a// et //e//, comme c'est le cas pour le mot ngomba ma-eka --> meka.

Exemples :

	: <u>1 sg</u>	<u>1 pl</u>	<u>2 pl</u>
<u>lokaló</u>	: eyi	esu	enu
<u>likile</u>	: eme	esu	enu
<u>sógo</u>	: emi	esú	enú
<u>topoké</u>	: eni	esu	enu

Ces préalables étant posés, le moment est venu d'examiner la structure des diverses formes du substitutif de la zone C ainsi que la forme du préfixe pronominal. Cette étude permettra de voir si, historiquement, toutes les formes remontent à une même structure de base que nous considérerons comme spécifique des langues de la zone C ou si, au

contraire, la situation s'est toujours présentée comme elle est attestée actuellement.

1. LA STRUCTURE DES PRONOMS SUBSTITUTIFS

1.1. Substitutif des participants du pluriel

Les pronoms substitutifs attestés en zone C aux premières et deuxième personnes du pluriel présentent les trois structures suivantes :

- a) V-pp-Ø
- b) pp-Ø
- c) a-V-pp-Ø

La première structure, en l'occurrence V-pp-Ø, se retrouve dans beaucoup de langues ayant des substitutifs de forme ísó/ínó. C'est le cas de langues suivantes : ntómbá-plaine, potó, ngomba, bujá, lokelé, mónico, nkutsu, ombo (uniquement ler plur.), dóko (uniquement ler plur.), nkengó, kala. Cette même structure peut être précédée d'un préfixe de classe 2, ce qui donne les formes bísó et binó attestées dans les langues suivantes : bua, akwa, bobangi, lingála, bali, léle (bító ler plur.), bushong (biit ler plur.), wóngó, slsku, libinza (biyo ler plur.). La voyelle //a// du préfixe de classe 2 s'est amuie devant la voyelle //i// précédant le préfixe pronominal. Le timbre de voyelle V est en général i. Le timbre e se retrouve dans les langues suivantes :

	<u>lè plur.</u>	<u>2è plur.</u>
<u>likile</u>	esú	enú
<u>mbuli</u>	esu	enu
<u>sógo</u>	esú	enú
<u>olombo</u>	esú	enú
<u>lokalo</u>	esu	enu
<u>mbólé</u>	esu	enu

Tandis que le timbre o est attesté en mombesa : osú, onú. Ces deux timbres (e et o) pourraient être le résultat du contact entre une voyelle initiale a- et une voyelle V à timbre e et o (voyelles du 2è degré dans les langues à 7 voyelles).

Deux analyses sont donc possibles :

- a) a-e-su-Ø a-e-nu-Ø
- e-su-Ø e-nu-Ø

ce qui reflète respectivement les structures a-V-pp-Ø et V-pp-Ø. La structure pp-Ø est attestée dans les formes du type so/nyo :

	<u>ler plur.</u>	<u>2è plur.</u>
<u>séngela</u>	so	nyo
<u>bolia</u>	hó	nyó
<u>kela</u>	shu	nyu
<u>konda</u>	nso	nyo
<u>ntómbá-lac</u>	só	nyó
<u>bwela</u>	ho	nuni
<u>tatéla</u>	'shó	'nyó
<u>potó</u>	-	muni

Les deux formes du tatéla semblent plutôt se rattacher à la structure V-pp-Ø. Elles sont en effet précédées du signe qui semble indiquer qu'une voyelle initiale s'est amuïe; il s'agit probablement d'une voyelle i-.

Les formes nuni (bwela) et muni (potó) comportent un suffixe -ni qui s'est vraisemblablement ajouté à date récente.

La langue lebeo utilise la structure pp-Ø, à cela près que la forme est précédée d'un préfixe de classe 2 : bahu, banu (ba-hu-Ø; ba-nu-Ø).

La structure pp-Ø étant nettement minoritaire, on peut provisoirement conclure que la structure de base pour les participants du pluriel semble avoir été *V-pp-Ø ou même *a-V-pp-Ø, si l'on tient compte des timbres e et o qui peuvent provenir d'un contact entre la voyelle initiale a- et une voyelle V de timbre e ou o (2è degré). Le Jofé est la seule langue à attester un morphème substitutif -s : isyé ou issé (ler pl.); inye (2è pl.).

1.2. Substitutif de la deuxième personne du singulier

Trois structures sont attestées pour le substitutif de la 2è personne du singulier :

pp-s; a-pp-Ø; a-pp-e/s (indétermination e/s due à la qualité des sources).

La structure pp-s est de loin la plus fréquente en zone C. On la retrouve dans les langues suivantes : ngondi, bua, pande, bolia, ntómbá-plaine, ntómbá-lac, ngombe, bwela, mombesa, olombo, kutu, môngo, nkutsu,

tetéla, konda, ombo, léle (wəng), bushong (wəsn), wongo, dóko, nkengó, kela, libinza, ndengésé, jofé.

Les deux autres structures sont minoritaires et se retrouvent dans les langues suivantes :

	<u>a-pp-Ø</u>		<u>a-pp-e/e</u>
<u>séngéle</u>	awu	<u>poto</u>	awe
<u>poto</u>	ao	<u>buja</u>	awe
<u>eléku</u>	au	<u>sogo</u>	age
<u>mpama</u>	kau	<u>lokelé</u>	as

Certaines langues utilisent des formes spéciales au substitutif de la 2^e personne du singulier :

lokalo : oho, il s'agit probablement d'un préfixe o- suivi d'un suffixe -ho. Un suffixe de ce genre est attesté en likile (oho) et en mbuli (ohe).

olombo et mombesa : oe, il s'agit sans doute du préfixe de 2^e personne du singulier suivi d'un morphème substitutif -e (donc à rattacher au type pp-e/e).

lingála et bobangi : yo, forme difficile à analyser. S'agit-il de pp-o ou de pp-Ø ? Dans le premier cas, le préfixe pronominal aurait la forme yi- ou i-; dans la 2^e hypothèse, yo serait plutôt le préfixe pronominal. Peut-on rapprocher yo avec la forme ye attestée en bali et la forme oye du mbole ? Difficile à dire.

lebeo : owe, cette forme peut s'analyser soit comme V-pp-e, soit comme a-V-pp-e. Dans ce dernier cas, V aurait le timbre o-. On peut rapprocher cette forme de oe attestée en olombo et en mombesa.

akwa : nó, cette forme contient peut-être un préfixe pronominal o- précédé d'une nasale n-.

Ce tour d'horizon nous amène à conclure provisoirement que le type pp-e, bien que majoritaire, ne semble pas être la structure de base du substitutif de 2^e personne du singulier. En effet, si on le retient comme structure de base, on devra supposer que les autres langues ont ajouté d'autres morphèmes, en l'occurrence a- et a-V-. Si l'on compare les trois structures examinées, c'est la structure a-pp-e/e ou même a-V-pp-e/e qui pourrait être retenue. On aurait, dans ce cas, obtenu les autres structures en perdant

des éléments morphologiques. La langue séngets confirme cette hypothèse : elle atteste en effet les formes awu et wu. La première forme (awu) est utilisée en position de sujet et la seconde comme complément. Le morphème initial a- est bel et bien attesté et il peut même être omis.

Il en est de même de la langue lói qui a les formes awu et wə, s'analysant comme suit :

awu a-pp-Ø (perte de *V et de *-s)
wə pp-s (perte de *a-V-)

1.3. Substitutif de la lère personne du singulier

De manière générale, on rencontre trois types de formes au substitutif de la première personne au singulier :

a) mba/mbái, mbí...; b) ngá/ngaí...; c) mí, emí, etc...

On peut d'emblée se demander si mba et nga sont réellement des préfixes pronominaux (on aurait alors la structure pp-Ø) et si, dans ce cas, on doit analyser mbái et ngaí comme étant composés d'un préfixe pronominal suivi d'un morphème -i : mba-i; nga-i. S'agit-il au contraire de formes inanalysables ? En l'absence de toute commutation, la question reste posée. Signalons cependant que l'on ne rencontre ce type de formes au substitutif que dans le Nord-Ouest du domaine bantou (c'est-à-dire en zones A, B et C).

Exemples :

	<u>Substitutif</u>	<u>Possessif</u>
A <u>lungu</u>	mba	-amba
<u>ngoro</u>	mba	-amba
<u>benga</u>	mbi	-umba
<u>bakundu</u>	mi	-amba
<u>lombi</u>	menie	-y-ang
<u>mvumbo</u>	mo	-a
B <u>sekiyani</u>	mbe/mbi	-mbe/-mba
<u>boma</u>	me	-ngali
C <u>potó</u>	nga	-anga
<u>bwela</u>	mbi	-ambi

Les formes mba et nga sont manifestement des préfixes pronominaux; elles sont employées telles quelles au possessif.

Cela étant, le substitutif de la première personne du singulier atteste donc les structures suivantes :

- a) V-pp-Ø
- b) pp-Ø
- c) pp-i
- d) a-V-pp-e

La structure V-pp-Ø se retrouve dans les langues suivantes :

<u>ngondi</u>	emi	<u>nkengó</u>	emí
<u>sogo</u>	eni	<u>kéla</u>	emí
<u>olombo</u>	eni	<u>lokálo</u>	eyi
<u>konda</u>	emi	<u>mbole</u>	eyi
<u>mongo</u>	emí	<u>ndenggé</u>	emi/lemi
<u>tétela</u>	demi	<u>lokele</u>	imí
<u>nkutsu</u>	lemí	<u>lolendo</u>	lemí
<u>ombo</u>	lemí	<u>lwánkamba</u>	lemí

Dans au moins cinq langues, la forme comporte un élément initial le- ou la-. Le contact entre les voyelles a- et e- peut aboutir à /e/; on peut donc avoir comme structure soit e-pp-Ø, soit a-e-pp-Ø.

La structure pp-Ø ne comporte que le préfixe pronominal. C'est celle que l'on rencontre dans les formes du type mi, mais également dans les formes comme nga et mba si l'on tient compte du fait que nga et mba sont vraisemblablement des préfixes pronominaux. Le type mi est attesté dans les langues suivantes : bolia, konda, ntombá-plaine, ntombá-lac, bushong (mim), léle (mimi/mini), wóngo (mi-nyi), nkutsu, jofé. La forme mi peut être redoublée (comme en bushong et en léle) ou accompagnée d'un suffixe (comme c'est le cas en léle et en wóngo). On retrouve ce type de suffixe dans d'autres langues; il s'agit vraisemblablement d'un morphème d'insistance.

Exemples :

G <u>zigula</u>	<u>miye</u>	H <u>vilí</u>	<u>minu</u>	L <u>kaonde</u>	<u>amiwa</u>
<u>swahili</u>	<u>miye</u>	<u>suku</u>	<u>mini</u>	M <u>tonga</u>	<u>mebo</u>
<u>pogoro</u>	<u>nenga</u>			N <u>nsenga</u>	<u>newo</u>

Les formes ngá et mbá sont attestées respectivement dans les langues que voici :

nga : akwa; potó; libinza; leke; mombesa (ngo)
mba : ngombe (mbi); bwela (mbi), dókó (mbi)

La structure pp-i se retrouve dans les formes du type ngái et mbái, c'est-à-dire dans les langues suivantes :

ngai : bobangi; lingála; eleku; mpámá
mbai : bujá; ngombe; potó.

Le morphème -i peut être soit le morphème substitutif, soit un morphème d'insistance, quoi qu'il en soit, la structure pp-i est bien minoritaire.

La forme eme attestée en likile et en lebeo pourrait être rattachée à une des structures suivantes, soit a-V-pp-e, soit V-pp, soit V-pp-e; on peut en effet analyser de trois manières :

a-e-mi-e ----> eme; e-me ----> eme; e-mi-e ----> eme.

Etant donné que les structures pp-Ø, pp-i et même pp-e (attestée en boa : me) sont nettement minoritaires, il semble plausible de ne retenir que les structures V-pp-Ø et a-V-pp-e et de la ramener à une seule structure de base, c'est-à-dire -xa-V-pp-e, sous réserve de vérifier que la voyelle initiale e provient bien du contact entre //a// et //e//.

1.4. Substitutif de la classe 1

Le substitutif de la classe 1 se rencontre en général sous les formes suivantes : pp-e; pp-Ø; V-pp-Ø; a-V-pp-Ø.

La première structure (pp-e) est attestée dans les formes du type ye, notamment dans les langues suivantes : lingála, likile (he), mombesa, mbólé, bobangi (yeye), sogo (ge). La structure pp-Ø se rencontre dans les formes du type nde attestées dans les langues bolia, ntómbá-plaine, ntómbá-lac, tétéla, ombo (ndi), konda, ndengsé, libinza. La troisième structure (V-pp-Ø) est utilisée dans les langues suivantes :

<u>iye</u>	<u>inde</u>	<u>endé</u>	<u>ande</u>	<u>iyo</u>
jǒfé	potó	móngo	kéla	ngombe
	bujá		móngo	

<u>inde</u>	<u>ande</u>
nkutsu (<u>indi</u>)	slsku
lokelé	
dókó	

Le móngo atteste les trois formes suivantes : endé, andé et éndé. Le ton montant des deux dernières formes semble être le signe d'un contact entre voyelles, peut-être //a// et //e// ou //a// et //a// :

a-é-ndé ---> endé; a-á-ndé ---> ándé (attesté également en slsku).

On dégage ainsi la quatrième structure : a-V-pp-Ø. D'autres langues confirment la présence de cette voyelle initiale a- :

kela ándé; wongo yandi; bushong aan; eleku ándé; léle yaande.

On observe donc que toutes les structures examinées pourraient dériver d'une seule structure de base *a-V-pp-Ø, dans laquelle le timbre de la voyelle V serait soit e, soit a. Aucune langue n'atteste la présence d'un morphème substitutif. Signalons cependant la forme hg du likile, difficile à analyser, mais dans laquelle on pourrait dégager un morphème -e caractéristique du substitutif de classe 1.

1.5. Substitutif de la classe 2

Le substitutif de la classe 2 utilise les deux structures suivantes :

<u>i-pp-o</u>	<u>pp-ô</u>
lwânkamba	dókó
móngo	mombesa
nkengó	olombo
ngombe	konda
konda	<u>mbólé</u>
kela	lokaló
lolando	sógo
ndangesé	likile
nkutsu	séngale
pató	bolia
bujá	bwela
lokelé	bua (bu)
tátéla	jófé
jófé	

Les deux structures dont il est question ici se ramènent en fait à une seule, si l'on considère que les langues du deuxième groupe ont probablement perdu le morphème initial i-. Le type bo peut également être un substitutif bref, dont nous n'avons pas parlé dans ces pages et qui est largement attesté dans le domaine bantou sous la structure pp-o. Par ailleurs, la plupart des langues attestant la structure i-pp-o ont une voyelle initiale i- à d'autres formes de substitutif :

	<u>lèr pl.</u>	<u>2è pl.</u>	<u>cl.1</u>	<u>cl.2</u>
<u>lwánkamba</u>	ísó	ínyó	né	iwó/iwá
<u>lplendo</u>	ísó	ínyó	Iné	iwó
<u>móngo</u>	ísó	ínyó	endé	íó
<u>ndengasé</u>	iso	inyo	nde	iwo/ió
<u>pótó</u>	iso	ino	inde	ifo
<u>bujá</u>	isu	inu	inde	iwo
<u>ngombe</u>	ísó	ínó	wé	íbó
<u>kela</u>	ísó	ínyó	éndé	íyó
<u>nkutsu</u>	ísó	ínyó	nné/indí	íwó/íbó
<u>lokelé</u>	ísó	ínó	indé	íyó (lè sg.imí)
<u>tatéla</u>	'shó	'nyó		ivó

Cette identité entre les quatre séries de forme n'est certainement pas due au hasard. Cette voyelle initiale i- est sans doute ancienne, surtout qu'elle se retrouve même au possessif, alors que le substitutif ne l'atteste pas; c'est le cas dans les langues suivantes :

	<u>Substitutif</u>	<u>Possessif</u>
<u>olombo</u>	bó	-ibó
<u>bolia</u>	bó	-nkibo
<u>mombesa</u>	bô	-iyo
<u>lokaló</u>	wó	-iwo

Voici d'autres thèmes de possessif que nous avons notés et contenant une voyelle i initiale :

sakanyi -nivo; poto -ibo; nsela -nio; mbwanja -nio;
linga -nio; ntómbá -nkibo; konda -kibo; nkóle -nio;
mbólé niwo/-nibo.

Dans certaines langues, le substitutif n'est composé que du préfixe de classe 2, c'est-à-dire ba,

parfois accompagné d'un suffixe. C'est le cas dans les langues suivantes :

<u>ba</u>	' <u>báan</u>	' <u>baku</u>	' <u>balókó</u>	' <u>bangó</u>	' <u>bande</u>
ngondi	,bushong,	kéla	,ntómbá-pl	,lingála,	léle
		,ombo	,	,bali	,
				,elékú	,
				,mpamá	,
				,bobangi,	

Le préfixe de classe 2 ba- est suivi, dans certaines langues, d'un morphème difficile à identifier, faute de commutation. La forme bande du lele pourrait être le pluriel du substitutif nde de classe 1; la forme baku pourrait être un démonstratif. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'aucune de ces formes ne semble être ancienne et présenter une structure de base.

1.6. Observations générales

L'examen des substitutifs attestés en zone C a permis d'identifier les structures suivantes :

<u>Participants</u>	<u>Classes</u>
V-pp-∅	V-pp-∅
pp-∅	pp-∅
a-V-pp-∅	a-V-pp-∅
pp-e	pp-e
a- pp-∅	i-pp-∅
a- pp-e/e	pp-∅
a-V-pp-e/e	

Le morphème substitutif se présente sous deux variantes : -e apparaissant aux participants (singulier et pluriel) et à la classe 1, -∅ réservée aux autres classes. Ce morphème semble souvent omis, d'où la variante ∅.

La structure V-pp-∅ semble la plus représentée au substitutif dans cette partie du domaine bantou. On serait tenté de la retenir comme la structure de base pour les substitutifs des langues de la zone C; on devrait, dans cette hypothèse, supposer que certaines langues ont introduit un morphème supplémentaire, en l'occurrence le morphème initial a-, d'où la structure a-V-pp-∅. D'autres langues auraient introduit ce morphème a- tout en perdant la voyellé V

(b) nga- : akwa, bobangi, lingála, potó, bali, mumbisa, elsku, leke, libinza.

(c) mba- : bujá, ngomba, bwala, potó.

Trois langues utilisent un préfixe de forme i-/yi- : sogo ei; olombo ei; lokalo eyi/eyei.

De tous les préfixes, mi- est le plus représenté en zone C et même dans d'autres zones; il est donc le plus ancien. Quant au préfixe nga-, il rappelle un des préfixes attestés au possessif ailleurs en bantou et qui est différent de celui du substitutif. Les exemples suivants le confirment :

<u>Langue</u>	<u>Substitutif</u>	<u>Possessif</u>
A mvumbo	mo	-a
lombi	menie	-y-ang
B boma	ma	-ngali
D bali	emi	-ngami
J nyoro	nyowe	-ange
E pokomo	mimí	-ango
nika	mimí	-angu
G asu	mi	-angu
bonda	mimí	-angu
K luyana	mene	-ange
M nyakyasa	une	-angu
N nyanja	ine	-anga
cewa	ine	-anga
podzo	imí	-anka
P lomwe	miyo	-aka
ngulu	mio	-aga
R mbundu-sud	ame	-ange
S thonga	mine	-anga

Au vu de ces exemples empruntés à tout le domaine bantou, on peut conclure que le préfixe du substitutif était différent de celui du possessif. Le préfixe nga- de la zone C a probablement été étendu au substitutif par analogie avec le possessif. Quatre langues de la zone C semblent refléter cette ancienne situation :

<u>Langue</u>	<u>Substitutif</u>	<u>Possessif</u>
móngo	emí	-kámí, -kám
tetéla	demi	-aakimi
bolia	mí	-nkimi
ntómbá-lac	mí	-nkimí

Dans ces langues, (n)k peut provenir d'une ancienne séquence *ng.

Quant aux préfixes mba- et i-, ils sont nettement minoritaires et sont probablement récents.

2.2. Le préfixe de la deuxième personne du singulier

Au substitutif de la 2^e personne du singulier, la majorité des langues de la zone C attestent le préfixe u-. Les autres préfixes utilisés sont les suivants :

gu-	: sogo (ags), lokaló (ngo)
yi-(?)	: lingála (yɔ), bobangi (yɔ̃), bali (ie)
nó	: akwa (nó)

Le préfixe u- peut donc être considéré comme spécifique du substitutif de la zone C. Cependant, étant donné que, dans beaucoup de langues de cette zone, l'ancienne consonne *g s'est généralement amuïe ou s'est assourdie, il y a lieu de se demander si l'on ne pourrait pas poser plutôt un préfixe *gu- à un stade antérieur. Ce préfixe s'est conservé non seulement en sógo et en lokaló, mais probablement aussi en séngals (awu) ou en likile (ghg); le pronom yɔ (lingála, bobangi) pourrait-il se rattacher à *gu-. On sait en effet que la semi-voyelle (y ou w) est souvent une étape intermédiaire par laquelle la consonne *g est passée avant de disparaître complètement. Cette hypothèse ne pourra être retenue que si l'on vérifie les réflexes.

Il convient de faire observer que le préfixe du substitutif de la 2^e personne du singulier a probablement été différent de celui du possessif correspondant. Quelques langues confirment cette hypothèse :

<u>Langue</u>	<u>Substitutif</u>	<u>Possessif</u>
bolia	wé	-nkié
ntómbá-lac	wé	-nkiwé
sógo	ags	-go

olombo	oɔ	-ao
nkutsu	wɛ	-ko
ndangessé	wɛ	-ko

Ce préfixe du possessif a vraisemblablement en la forme ku- ou ko- si l'on se réfère à d'autres langues attestant la même situation.

Exemples :

<u>Langue</u>	<u>Substitutif</u>	<u>Possessif</u>
D kumu	uwe	-ako
E gikuyu	wɛɛ	-aku
tharaka	wee	-aku
F rimi	we(we)	-ako
G shambala	iwe	-ako
H kongo	ngeye	-aku
K subia	iwe	-ako
L mbagani	nzayi	-agu
lwalwa	eye	-aku
M rungwa	we	-ako
N tumbuka	iwe	-aku
P matumbi	wenga	-ako
S zulu	wena	-akho
tswa	wena	-aku

2.3. Le préfixe de la première personne du pluriel

Le substitutif de la première personne du pluriel utilise trois sortes de préfixe pronominal : su-, so- et to-.

(a) su- : bujá, bali, beo (bahu), mumbisa, sógo, olombo, ombo, lokaló nkutsu, likole, wongo.

(b) so- : akwa, séngale, nkengó, potó, kela, ndangessé, ngombe, elaku, (biho), libinza (biyo), bobangi, lingála, bolia (hó), ntomba-plaine (ihó), ntomba-lac, lwela (ho), lokelé, mingo, tetéla ('shó), nkutsu.

(c) to- : lele, bushong.

A part les deux langues attestant un préfixe to-, toutes les langues de la zone C utilisent pratiquement le même préfixe pronominal; seule la voyelle diffère (lè ou 2è degré). La voyelle du 2è degré est la plus représentée des deux.

Devant cette situation, on peut avancer deux hypothèses :

- a) poser un seul préfixe (so-) comme ancien
- b) considérer les deux comme des variantes d'un même préfixe.

Les deux hypothèses sont plausibles. Cependant, certaines langues attestent les deux préfixes et pourraient confirmer la seconde hypothèse. Il s'agit des langues suivantes :

<u>Langue</u>	<u>Substitutif</u>	<u>Possessif</u>
sógo	esù	-iso
olombo	esú	-iso
lokelé	ísó	-asu
bwela	ho	-ahu
mumbisa	osù	-ísó

Ce tableau pourrait faire croire que le préfixe du substitutif diffère régulièrement de celui du possessif, comme on l'a vu aux autres personnes. Cette différence est régulière, mais ce n'est vraisemblablement pas un des deux préfixes so- et su- qui caractérisait anciennement le possessif. Beaucoup de langues attestent en effet une opposition entre un préfixe su- (substitutif) et un préfixe tu- (possessif). Voici quelques exemples en dehors de la zone C :

<u>Langue</u>	<u>Substitutif</u>	<u>Possessif</u>
D lega	(bě) įsue	-íítu
J buyu	beswe	-ethu
ziba	ichue	-aítu
E pokomo	siswi	-ehu
taita	isi	-edu
F milamba	įsys	-ithu
rimi	se	-itu
langi	susu	-itu
G zigula	suwe	-etu
H vili	beso/befo	-itu
ngola	esu	-etu
K subia	iswe	-etu
M fipa	esweswe	-ithu
N tumbuka	ise	-itu

Les langues de la zone C ont probablement remplacé le préfixe tu- du possessif par celui du substitutif.

Le préfixe du substitutif semble avoir été du type su-/so-.

2.4. Le préfixe de la deuxième personne du pluriel

Les langues de la zone C utilisent les morphèmes nu- et nyu-. La répartition se présente comme suit :

- a) nu- : bujá, bwela, bali, lebeo, mumbisa, sōgō, olombo, wongo, lokaló, likile, mpama.
- b) no- : bua, akwa, bobangi, lingála, potó, ngomba, libinza, sleku, lokelé, leke.
- d) nyu- : ombo, ksla.
- e) nyo- : séngsle, bolia, ntómbá-plaine, ntómbá-lac, mōngo, tétéla, nkutsu, ndangasé, ksla, nkengó, konda.

Il s'agit en fait d'un même morphème présentant des variantes. La variante à nasale /n/ semble la plus représentée en zone C et pourrait être retenue comme la plus ancienne. Dans cette hypothèse, la nasale /ny/ pourrait s'expliquer comme résultant d'une palatalisation, dans certaines langues, de la nasale /n/ suite à la présence d'une voyelle /i/ précédant la nasale.

2.5. Le préfixe de la classe 1

Nous avons observé en 1.4 que le substitutif le plus représenté en zone C est celui ayant la forme nde précédée ou non d'une voyelle (nde, inde, ende, andé). Le préfixe de la classe 1 est donc nde-. Il est attesté et au substitutif et au possessif comme dans ces exemples⁴:

<u>Langue</u>	<u>Substitutif</u>	<u>Possessif</u>
mōngo	endé	-kandé
konda	nde	-kinde
dókó	indé	-inde/-ande

Certaines langues utilisent cependant un préfixe différent au substitutif et au possessif et pourraient refléter l'état ancien :

<u>Langue</u>	<u>Substitutif</u>	<u>Possessif</u>
olombo	ésé	-indé
mbólé	eye	-nande

sógo	gě	-ándé
topoké	gə	-ande

Il existe peut-être d'autres langues de la zone C attestant une telle différence. Dans d'autres zones du bantou, cette situation est bien confirmée.

Exemples :

Langue	Substitutif	Possessif
L luba-shaba	áyě	-andi
G swahili	ye:ye	-ake
L luba-kasayi	yê:ya	-ende
K lucazi	eye	-indi

On peut donc conclure que la majorité des langues de la zone C ont généralisé l'emploi du préfixe nde- qui, à l'origine, ne s'employait qu'au possessif. Le préfixe du substitutif de classe 1 était vraisemblablement du type ju- ou gu- comme semblent l'indiquer les langues olombo, mbólé, sógo, topoké, mombesa (yê), lokaló (es, sɛ), boa (yi), bebeo (ɛ), libinza (yo), ngombe (iyo).

2.6. Le préfixe de la classe 2

La majorité des langues attestent un préfixe du type ba- qui se présente quelquefois sous la forme wa-, va-, fa- ou Ø suite à une évolution phonétique régulière. Exemples :

tétela ívó; lolando íwó; móngo íó; ndengésé iwo/ió;
kéla iyó; nkengó ívó; lokalo wo; potó ifo; bujá iwo;
nkutsu íwo/íbo.

Nous poserons donc un ancien préfixe ba- pour le substitutif de la classe 2 en zone C.

3. CONCLUSION

Tout au long de cette étude consacrée au substitutif long attesté en zone C, nous avons souligné que, contrairement à l'opinion généralement répandue, tous les substitutifs sont analysables et ne sont donc pas des formes monomorphémiques, y compris ceux employés aux participants (1ère et 2ème personnes du singulier et du pluriel). Les formes des participants présentent souvent, dans les langues bantoues, la même structure interne que celles attestées

aux classes.

L'examen approfondie de quelques formes substitutives de la zone C a permis de conclure que la structure de base a probablement été la structure a-V-pp-s/o, comportant un morphème initial a-, lequel est suivi d'une voyelle -V- (dont le timbre est souvent i), d'un préfixe pronominal et du morphème substitutif -s/ o. Ce dernier morphème présentait des variantes dont la distribution est la suivante : -s aux participants et à la classe 1 et -o aux autres classes.

Cette structure de base n'est pas attestée telle quelle dans l'ensemble de la zone C, loin s'en faut. C'est par des recoupements que nous avons été amené à la retenir comme structure spécifique des substitutifs de la zone C. Cette structure a pu évoluer vers d'autres structures en perdant quelques-uns de ses morphèmes. Le morphème le plus touché a été le morphème substitutif qui apparaît sous sa variante zéro.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Nous ne citons que les ouvrages consultés non mentionnés dans Y. Bastin, Bibliographie bantoue sélective, MRAC, Tervuren, 1975.

FORGES G., Le kela, langue bantoue du Zaïre, Selaï, Paris, 1977.

HULSTAERT G. et GOEMAERE A., Grammaire du londengese, Bandundu, Vol. 11, 1984.

HULSTAERT G., Grammaire du lomóngo (morphologie), MRAC, Tervuren, 1965.

id., Esquisse du parler des Lwankamba, Africana Linguistica VII, MRAC, Tervuren, 1977, pp. 201-246.

id., La langue des Mpama, Annales Aequatoria 5(1984), pp. 5-32.

id., Les parlers Losikongo, CEEBA, Vol. 10, Bandundu, 1984.

id., La langue des Jófé, Annales Aequatoria, 7(1986) pp. 227-264.

id., Esquisse de la langue des Elsku, CEEBA, Vol. 7,

Bandundu, 1987.

- id, Le parler des Lokalo orientaux, Annales Aequatoria 9(1988) pp. 133-171.
- MOTINGEA M., Inventaire des éléments vocaliques en lingombe (Zaire), Annales Aequatoria 3(1982) pp. 147-159.
- id, Eléments de grammaire lingombe, (Etudes Aequatoria 3), Bamanya, 1988.
- id, Esquisse grammaticale du lonkutsu, Annales Aequatoria 10(1989) pp. 91-116.
- NGUETE Bewa, Dix langues à la frontière C-D. Essai de comparaison typologique, Lubumbashi, Mém.lit. UNILU, 1974.
- STOOP H., Le connectif du Sogo, Annales Aequatoria 10(1989) pp. 117-125.
- id, Les préfixes du Sogo, Annales Aequatoria 10(1989) pp. 126-140.
- TWILINGIYIMANA C., Eléments de description du doko, MRAC, Tervuren, 1984.
- VANHOUDT B., Eléments de description du leke, langue bantoue de zone C, MRAC, Tervuren, 1987.
- VAN LEYNSEELE H., An Outline of Libinza Grammar, Leiden, 1977.
- WALLING E.L., Notes on the grammar of Longando, Bongandanga, 1937.

Prof. KAMBA Muzenga

MBANDAKA

Hier et aujourd'hui

Présentation	5
Liste et adresses des collaborateurs	6
Généralités (5 - 20)	
— <i>Milieu géographique</i>	9
— <i>La ligne de l'Equateur</i> (H. V.)	9 - 10
— <i>Population</i> (H. Vinck et Lonkama E. B.)	10 - 16
1. Evolution (10 - 13)	
2. Composition ethnique (13 - 16)	
— <i>Dénomination de la ville</i> (H. Vinck et Lonkama E. B.)	17 - 20
1. Coquilhatville (17-18)	
2. Mbandaka (18-20)	
Mbandaka traditionnel (G. Hulstaert)	21 - 81
Autorités coutumières et extra-coutumières (83 - 130)	
— <i>Ikenge</i> (Lufungula L.)	84 - 96
— <i>Boyela et Ibuka</i> (Lufungula L.)	97 - 105
— <i>Bongese</i> (Lufungula L.)	106 - 111
— <i>Tswambe</i> (G. Hulstaert)	112 - 115
— <i>Bokilimba</i> (Lonkama E. B.)	116 - 118
— <i>Bofonge</i> (Lufungula L.)	119 - 130
Les Gouverneurs de L'Equateur (1885-1990)	
(Lufungula L.)	131 - 159
Sites (161.- 207)	
— <i>Equatorstation/Wangata</i> (E. Boelaert)	163 - 166
— <i>Monument en mémoire de Stanley</i> (H. V.)	166 - 167
— <i>Camp d'instruction de Wangata</i> (E. Boelaert)	167 - 169
— <i>Poste protestant de Bolenge</i> (Mayota N.)	169 - 174
— <i>Temple protestant de Mbandaka III</i> (Ibola Y.)	174 - 176
— <i>Cathédrale Saint Eugène</i> (Elema M.)	176 - 181
— <i>Secrétariat général de la C.D.C.Z.</i> (E. Meinerts)	181 - 183
— <i>Marchés</i> (Lonkama E. B.)	183 - 186
— <i>Hôpitaux</i> (Mola M. B.)	186 - 189
— <i>Cimetières</i> (Iyoku L.)	190 - 193
— <i>Eala</i> (Essalo L.)	194 - 199
— <i>Bamanya</i> (G. Hulstaert)	199 - 202
— <i>Ancien Musée de l'Equateur/Cectaf</i> (J. Niset)	202 - 205
— <i>Le Groupe Scolaire</i> (Muzuri F. et Lonkama E. B.)	205 - 207
Institutions (209 - 238)	
— <i>Institut Supérieur Pédagogique</i> (Kimputu B.)	211 - 215
— <i>Institut Supérieur de Développement Rural</i> (Nabindi D.)	215 - 218
— <i>Alliance Franco-Zairoise</i> (Tshonga O.)	218 - 222
— <i>Æquatoria</i> (Lonkama E. B.)	222 - 227
— <i>La Presse</i> (H. Vinck et Lonkama E. B.)	227 - 234
— <i>Radio-Télévision</i> (Odio O. et Mayota N.)	234 - 238
Annexe: Quartiers et Avenues (Lonkama E. B.)	239 - 243
Bibliographie (H. Vinck et Lonkama E. B.)	244 - 269
Illustrations	270 - 287

AFFIXATION ET SEMANTISME EN CILUBA

Cas de quelques affixes usuels

Affixation and Semanticism in Tshiluba

A certain usage of African languages tends to consolidate the myth of their alleged poverty. The habit of the young generations of Zaireans of conversing in their mother tongue tends to have an increasingly "creolising" effect, so stuffed is their conversation with loan words of all kinds from Western languages. The effort involved in getting round this difficulty leads the media, for example, to invent more or less skilful circumlocutions in order to put into our languages the information which, in fact, is circulating in French. The writer of this article tries to show that African languages, like all languages, have at their disposal built-in methods of enrichment which up to now have not been sufficiently exploited. Affixation is one of these methods. The analysis of some cases of common loan words in the Tshiluba language reveals a certain number of ways used to enrich the terminology of this language.

KEYWORDS : Linguistics, Semantics, Lexicography, Semanticism, Affixation, Tshiluba.

Affixation und Semantik in der Cilubasprache

Eine bestimmte Praxis der afrikanischen Sprachen tendiert dazu, den Mythos ihrer angeblichen Armut zu begründen. Das Reden in der Muttersprache der jungen zairesischen Generation tendiert dahin sich zu kreolisieren. Die aufgewendete Mühe, um diese Schwierigkeit zu umreißen, führt die Menschen der Medien dazu geeignete Umschreibungen zu erfinden, um die in französischer Sprache in Umlauf befindlichen Informationen in unseren Sprachen auszudrücken. Der Autor dieses Artikels sucht aufzuzeigen, dass die afrikanischen Sprachen, über einen inneren Prozess der Anreicherung verfügen, der aber noch nicht genügend ausgenutzt ist. Die Affixation ist einer dieser Vorgänge.

STICHWORTER : Linguistik, Semantik, Tshiluba, Affixation.

1. MOTIVATION DE L'ETUDE

La présente étude se place au point de vue sémiotique, c'est-à-dire, celui d'où la plus grande préoccupation est moins celle de décrire une langue que celle de voir comment un système signifiant formel, conventionnel traduit un système signifiant objectif, naturel.

Elle est partie d'un phénomène précis, à savoir, la pauvreté lexicale du discours médiatique, celui notamment de la radio et de la télévision en ce qui concerne le ciluba. C'est un plaisir immense d'entendre Ndamba donner un journal télévisé en ciluba. Une égale joie aussi de suivre une partie de football radiodiffusée commentée par Musampa Mpopola Bayamba Ngombâabu. C'est un vrai bonheur d'écouter Kanda Mulengele wa Kuvwala Nzembe et Ntumba Amba Nkwamba Kadya Bikaya. Ils vous font revenir à l'esprit et dans les oreilles l'intelligence pétillante et la voix incomparablement sympathique de Tatu Bulaba Kombela Bitende Mikoma nya Bende. Mais il y a des voix qui vous donnent envie de demander que l'on supprime le ciluba à la radio et à la télévision.

De même, certaines traductions de la bible font preuve d'un laisser-aller révoltant du point de vue d'un travail nécessaire à effectuer sur la langue pour rendre le message de Dieu non seulement agréable, mais simplement intelligible.

On est fondé de se demander si cela est lié à la paresse des journalistes, à leur inculture ou à la pauvreté prétendue de nos langues. D'où l'idée de réfléchir sur les mécanismes de la créativité lexicale en ciluba.

L'explication fréquemment fournie par les hommes de media est que la distribution de l'information se fait en français à partir de l'Agence Zaïre Presse (AZAP). Les journalistes des langues (comme ils disent) ne font que traduire. Et comme dans le quotidien, leur langue maternelle pour laquelle ils sont engagés à l'Office Zaïrois de Radio et de Télévision (OZRT) occupe le second ou le troisième rang dans leur pratique, les mots appropriés ne viennent pas spontanément lors de ces traductions.

En conséquence, cette étude se veut aussi une invitation des linguistes locuteurs du ciluba à aider

les plus grands propagateurs de cette langue aujourd'hui à parler un ciluba qu'ils auraient plaisir à entendre. Il est vrai que de tels efforts se déploient déjà, notamment à la Faculté des Lettres de Lubumbashi où des cours, des conférences sont donnés en ciluba, en kikongo. Cependant, nous pensons que Bunduki Nzeza, Mutombo Huta Mukana et Takizal Masosu Movu ne devraient pas rester des cas isolés.

Dans ce domaine, comme dans bien d'autres, le peuple zaïrois donne l'exemple, lui qui dispose d'une armada incroyable de pasteurs, de prédicateurs dans toutes les principales langues du pays. A l'occasion des grands prêches populaires, la traduction des interprètes est parfois d'une virtuose à couper le souffle à bien des sorbonnards ou des lovaniards de l'Alma Mater. Mais, revenons à la créativité lexicale.

2. LES ETUDES TERMINOLOGIQUES EN LINGUISTIQUE ZAIROISE : BREF ETAT DE LA QUESTION

Les linguistes zaïrois réfléchissent depuis de longues années au problème de la créativité lexicale. Il n'est pas forcément utile de reprendre tous les travaux, mais signalons en passant ceux de Boguo Makeli sur les emprunts romans du lingala. En effet, du point de vue de cette étude, ce qui lie davantage linguistes et sémioticiens, c'est la méthode structurale. C'est donc elle qui sera surtout retenue ici, précisément pour répondre à la question de savoir comment se fait l'enrichissement terminologique d'une langue et, par application, celui de nos langues zaïroises.

Jean Perrot, dans un article dont il faut reconnaître l'ancienneté et la généralité ne propose explicitement que deux procédés d'enrichissement terminologique : la dérivation (par affixation) et la composition (1). Examinant les problèmes de la terminologie et de la traduction, Ali Badara Sylla et Mamadou Gangué proposent comme techniques de génération permettant à toute langue de créer de nouveaux mots : la dérivation, la composition, la réduction, la création savante et la création par glissement (2).

Dans une communication récente sur cette même question, Mbula Paluku épingle, quant à lui, quatre

procédés d'enrichissement des langues, à savoir : la dérivation, la composition, l'analogie, l'emprunt (3).

Dans son article ci-haut cité, Jean Perrot attire l'attention sur une distinction importante, celle qui différencie un lexème d'une lexie. Le lexème remplace l'ancienne appellation de sémantème et veut dire : un monème lexical, une unité significative qui appartient au lexique. La lexie est simplement définie comme une unité lexicale. En français, par exemple, plum est une base et en même temps un lexème. ier est un suffixe et en même temps un lexème. En revanche plumier est une lexie. On peut préciser davantage en disant que généralement les sémantèmes sont des "éléments désignant des notions ou catégories relatives à la réalité (ex. "mange" dans "mangeront", tandis que ier qui n'est qu'un suffixe, n'est qu'une marque grammaticale désignant une catégorie de pensée, un point de vue intellectuel imposé par l'esprit à la réalité (4).

La distinction faite par Perrot entre lexème et lexie permet de déduire deux autres procédés terminologiques, à savoir : la lexicalisation d'énoncés et la lexicalisation de locutions. A ces deux procédés nous proposons d'ajouter celui du transfert de sens. Ces trois derniers procédés sont d'une grande rentabilité en ciluba. Voici quelques exemples :

(a) pour la lexicalisation d'énoncés

- bééná bícikilá túbóyá
littéralement : ceux de : que ça tombe, que nous ramassions;
autrement dit : ceux qui souhaitent qu'un ordre de choses échoue pour qu'ils en tirent profit, c'est-à-dire, les pêcheurs en eau trouble, les subversifs.
- cipwííta múnwámfwanká
littéralement : celui qui aspire, qui fume le tabac (ici généralement le cigare)
Appellation retenue dans le ciluba des années 60 pour désigner le député, appliquée encore aujourd'hui au commissaire du peuple.
- ambùlâ mfumu (sous-entendu : údya mbongù)

littéralement : porte, prends le roi et gagne l'argent
expression de jeu de cartes qui veut dire :
devine le roi (de carte) et gagne de l'argent.

- sòmbelà Ja
littéralement : reste pour Jean. Sauvegarde ton mariage par amour pour ton fils Jean. Cet énoncé désigne aujourd'hui un tissu wax de peu de valeur que les maris sans grands moyens achètent à leur épouse. La connotation péjorative de cette appellation n'est pas à commenter.
- Mutòmbò elà màyi
littéralement : Mutombo, mets de l'eau. Cet énoncé a connu une évolution sémantique tout à fait remarquable sur laquelle nous reviendrons ici-même.

(b) pour la lexicalisation des locutions

- mwa kàdi munda
littéralement : la mère de la petite chose, du petit qui se trouve à l'intérieur.
autrement dit : femme enceinte.
- mwa cikweètù
littéralement : la mère de notre copain (copine).
Dans le langage courant la locution veut dire : notre mégère, la mégère ou alors dans le langage enfantin : copine, camarade.
Chez les Luba, une mère est appelée par le nom de son enfant : mwá Mbala (la mère de Mbala); mwá Mbùyi (la mère de Mbùyi). Quand les fillettes jouent entre elles, elles s'appellent de la même façon en remplaçant le nom de l'enfant par "cikweètù".
- bwasa mpasu : la locution complète est "bwasa mpasu kudi nzòòlu".
littéralement : (l'affaire) que la poule cherche au criquet
autrement dit une querelle sans raison, comme celle que le loup chercha à l'agneau dans la célèbre fable d'Ovide.

- mwena kàdyòngù

littéralement : du clan, de la tribu de ceux
qui ne supplient pas.

autrement dit : qui ne flatte jamais ou encore
qui ne se repentit jamais.

(c) pour le transfert de sens

Le transfert de sens n'est pas à confondre avec ce que Badara Sylla et Gangue appellent glissement de sens. Voici quelques exemples qui permettent d'établir la différence.

(i) le mot mvulà existe en ciluba. Il veut dire faucon, oiseau prédateur (5). Mabika Kalanda utilise un mot semblable dans un sens différent. Voici le contexte : "Mu bikàndàkàndà nme ke mwà kudìtèkàbo nè "Tudi ba Évolués", mu tshiluba kumvua bàbàkila ne kaseku ne : mbamvulà" (6). Manifestement, c'est par une opération de transitivité phonétique qu'il y a eu glissement du faucon vers l'évolué. [evolye] donne un peu à entendre [-vula] qui existe déjà dans la langue. Le sens métaphorique d'une caste d'indigènes privilégiés qui se comporteraient en prédateurs en saignant leurs congénères ne semble pas avoir été attesté par l'histoire, les "évolués" ayant plus le souci de ressembler au blanc que celui d'écraser le noir.

(ii) Le même auteur emploie le mot "tshifata" (littéralement natte) pour désigner un tableau (comme on en insère dans un livre). Là également, il y a glissement de sens sur base d'une transitivité (7).

Mais lorsque la réalité désigné par le terme a cessé d'exister et que le terme continue à être employé pour désigner une réalité moderne, il nous semble plus exact de parler de transfert de sens. Exemples :

(i) le terme "mulundà" désignait dans l'ancien royaume luba l'homme de paix qui calmait la colère du chef à l'égard de ses épouses et l'assistait à ses repas. Cette fonction n'est plus attestée aujourd'hui dans sa rigueur, du moins dans les deux Kasaï. Si nous reprenons ce terme pour l'appliquer à ce qu'on appelle "secrétaire particulier" nous aurions un cas de transfert de sens.

(ii) Une berceuse luba contient les vers suivants : "cikòlòlùèèè, nyunyi wa nsambàsàmbà.usambila wàasabuka lubilànjì".

Littéralement : corbeau, oiseau qui vole d'une branche à une autre. Il vola (ainsi) jusqu'à traverser la rivière. On est invité à comprendre que le corbeau peut parcourir de grandes distances en allant d'étape en étape. Une expression tout à fait moderne qui retiendrait ce sémantisme :

"ndèkè wa nsambàsàmbà (pour désigner un avion à plusieurs escales) réaliserait un transfert de sens. Dans ce cas, la réalité désignée par le terme n'a pas vraiment cessé d'exister, mais il y a transposition de sens par analogie. A la campagne, les corbeaux continuent certes à voler comme autrefois, mais le citadin n'a plus l'image de ce vol devant lui quand il entendrait parler de "ndèkè wa nsambàsàmbà".

(iii) Pour prendre un exemple récent, l'appellation "Mbala wa citòòlu" désigne une crevasse érosive devenue célèbre à Mbuji-Mayi, cela synchroniquement. Mais en réalité "Mbala wa Citòòlu" est simplement le nom propre d'une des plus grandes victimes de cette triste érosion. Appeler la crevasse elle-même "Mbala wa citòòlu" c'est réaliser un transfert de sens.

(iv) Si l'on décide d'employer le mot "lwàmbà" pour désigner un avocat, concurremment avec le mot "ndumbùlùlà" qui désignerait de manière général un plaideur, on réaliserait encore là un cas de transfert de sens, la fonction "lwàmbà" ayant cessé d'exister dans la société luba.

Ces quatre exemples montrent que le transfert de sens est un procédé très efficace qui peut permettre à une langue comme le ciluba de pratiquer un judicieux recours à l'authenticité dans le domaine de la créativité lexicale. Ce qui nous épargnerait des circonlocutions grottesques que s'évertuent parfois à inventer les hommes des media.

Avant de terminer ce petit état de la question, il convient de signaler les possibilités qu'offre le procédé d'adaptation et, par la même occasion, de stigmatiser certaines maladresses dans son emploi. Nous convenons avec Mbula Paluku et quelques

autres que l'adaptation est un procédé terminologique à part entière bien que, par moments, elle semble ressortir à la dérivation. Cela surtout quand on la considère du côté où elle est la plus productive. En effet, l'enrichissement terminologique de nos langues n'est pas affaire des seuls linguistes. Les réalités à désigner devenant rapidement plus nombreuses et plus complexes que nos études ne sont précises, la néologie est devenue la science des lexicologues de tous genres. Sa pratique la plus heureuse semble être celle du peuple. Celui-ci crée sur la base du sentiment linguistique. Il crée souvent, si pas toujours, selon les règles et la plupart de ses néologismes sont heureux. Exemples :

- (i) - kàlasà : classe, et par extension, école, études;
- nzuji : juge (magistrat);
- dipandà : indépendance;
- mungalàtà : démocrate;
- mwena Mpenga : membre du Parti National Progressiste (PNP). Sous l'Etat et le royaume autonomes du Sud-Kasaï, ce terme a pris la coloration de "celui qui est en marge de l'orthodoxie" (udi kumpèngà, c'est-à-dire, à l'écart) donc le marginal, le hors-la-loi.
- Mányòtù : n'est pas une dérivation de magnétophone mais son adaptation.
- Dans le même ordre d'idées on trouve dans le distique suivant dû à la verve de Ndaya Citeku, un beau cas d'adaptation lexicale: "Kùdì mabèjì à mventà tudinyanuna nau à lukàmà tudìbwikila ku mutu". (là nous nous lavons le corps avec les billets de vingt [francs] ; avec ceux de cent, nous nous couvrons la tête) (8). Dans cet exemple "mventà" est une adaptation de vingt.
- (ii) a contrario, on conviendra que traduire
- la politique par cididi
- le parlement par ciimamwèndà wa bukalenge
Ce n'est faire preuve ni d'imagination ni d'élégance lexicales.

(iii) On trouve également ce type d'adaptation réussies dans une certaine tradition de la traduction de la bible. Exemples :

- Ishàyì : pour Isaïe;
- Módsà : pour Moïse (les catholiques avaient imaginé Mozes qui est un horreur);
- Yona : pour Jean;
- Matàyì : pour Mathieu;
- Nzakàyì : pour Zacharie;
- Tomàsà : pour Thomas;
- Kayisa : pour César (il existe encore des Mbuyi Kayisa au Kasaï aujourd'hui);
- Àngusà : pour Auguste

Cela pour les noms propres. On trouve aussi

- ngaasà : pour grâce
- ngenà : pour géhenne, etc.

(iv) Par contre, les inventions des scholiastes de l'Alliance Biblique Universelle sont de nature à phagocyter la langue d'accueil elle-même. Exemples :

- Gabaliele : pour l'ange Gabriel. (le peuple dit plus simplement Ngabùdyèlè).
- Yéhezèkèlè : pour Ezéchiel (On dirait un mot fabriqué pour les gens qui ont le hoquet).
- Filìpoi : pour Philippins, c'est du grec à peine dégrossi.

On voit derrière ces traductions, le souci pour le traducteur de rester le plus fidèle possible à la langue de départ, mais très peu de souci de respecter le génie propre de la langue d'arrivée.

Nous en déduisons une hypothèse de travail, non pas un postulat, à savoir que cette méconnaissance de la langue d'arrivée, que nous comparons aux acrobaties linguistiques des hommes des media peut avoir pour cause une maîtrise insuffisante des mécanismes de cette langue. Cette étude vise donc à contribuer à la description des tels mécanismes. Ceux-ci étant nombreux, nous avons choisi d'examiner particulièrement l'engendrement de sens par affixation. Cet

aspect particulier étant déjà lui-même très complexe, l'étude cherchera à circonscrire surtout le fonctionnement des préfixes. Et puisqu'il s'agit d'attirer l'attention sur les mécanismes auxquels l'usage courant de la langue ne recourt pas spontanément, nous n'examinerons présentement que quelques préfixes usuels. Infixes et suffixes feront l'objet d'autres papiers déjà en cours d'élaboration. En attendant, rappelons d'abord le lien qui mène de la sémiotique à la lexicologie.

3. NEOLOGISME ET SEMANTISME EN GENERAL

Le problème de la créativité lexicale, considéré d'un certain point de vue, amène la lexicologie, fille de la linguistique, à cesser d'être une science pour ne devenir, comme disait Georges Matoré, qu'"une discipline sociologique utilisant le matériel linguistique que sont les mots" (9). En effet, le linguiste lexicologue ne peut éviter la question de la valeur des néologismes par lui étudiés. Or, la valeur d'une lexie nouvelle lui apparaîtra rapidement comme une certaine action sémantique exercée sur les lexèmes-bases. A titre d'exemple, le mot "mutòmbò" en ciluba contemporain, disons plus précisément en ciluba actuel, suggère à lui seul le jugement de valeur que porte un locuteur sur un mécanisme qu'il considère comme branlant, vieillissant et désuet. Or, Mutòmbò, qui est un nom propre, ne peut avoir cette connotation que dans une situation de discours bien déterminée. D'où il apparaît que pour inventorier les valeurs de la lexie "mutòmbò", il faut étudier largement le champ lexical et le champ sémantique de ce terme. Prenant acte de cette situation, Perrot notait déjà :

"L'analyse sémantique des unités lexicales rencontre des difficultés qui tiennent aux conditions très complexes dans lesquelles ces unités fonctionnent. Elles entrent dans des combinaisons plus ou moins variées, se prêtent à des collocations où leur contenu se spécifie dans chaque cas et, à considérer l'ensemble des spécifications, se diversifie au point de poser, à la limite, des problèmes difficiles" (10).

C'est ici que sémiotique et lexicologie se

rejoignent, en tant que "arts" plutôt que sciences de la gestion du sens. Leurs techniques sont de l'ordre du management, passibles davantage du jugement de validité plutôt que de celui de vérité. La méconnaissance de cet aspect du problème amène souvent le processus concerté d'enrichissement lexical à des mésaventures du genre de ce que nous avons signalé à propos du vocabulaire de l'Alliance biblique universelle.

Reprenons notre exemple de Mutòmbò pour montrer à quel point l'enrichissement terminologique est une opération éminemment sémantique.

(i) Le point de départ du destin de cette lexie est la phrase suivante : "Mutòmbò, elà màyi", littéralement : Mutombo, mets de l'eau. La situation linguistique initiale est celle d'un vieux camion à système de refroidissement par eau. Le conducteur demande à son "receveur" (alors appelé boy-chauffeur) de puiser de l'eau de la rivière et de la verser dans le radiateur du camion.

(ii) Les générations d'automobiles évoluant, on s'est mis à appeler "Mutòmbò elà màyi" tous les véhicules qui nécessitaient fréquemment de l'eau pour le refroidissement de leur moteur, ce qui était le signe d'une technologie dépassée. Puis l'appellation s'est appliquée à tout véhicule quelque peu branlant.

(iii) Avec l'expansion des orchestres folkloriques de "Bùdi bwènda" (nom originel de ce que l'on a appelé plus tard "cikùns" ou encore "mutwás" par synecdoque désignant le cri lancé au cours de la danse accompagnant les chansons (11), l'expression a rapidement quitté le champ de l'automobile pour envahir le milieu mondain. Les libertins y désignent ainsi toute femme qui commence à être un peu décatie.

(iv) Ensuite, dans les années 70, une danseuse de l'orchestre "Bana luya" provoquée sur ce ton par un spectateur lança l'expression "mutòmbò nku cisàsà, ku mwiteelù bìdi mùmwè" (littéralement : le fait d'être décatie c'est quant à la carrosserie, du côté du moteur, c'est la même chose).

(v) Finalement, le mot "mutòmbò" seul et

judicieusement employé suffit actuellement à évoquer toutes ces nuances. A noter que désormais la femme l'utilise aussi pour connoter les pannes de l'homme. C'est cette relation entre néologisme et sémantisme que nous aimerons observer à propos de quelques préfixes du ciluba.

4. AFFIXATION ET SEMANTISME EN CILUBA. CAS DE QUELQUES PRÉFIXES USUELS

4.1. Cas du préfixe KA

(a) Champ distributionnel

Le morphème KA connaît en ciluba au moins sept distributions du point de vue morphologique.

- (i) dans kazùbu/tuzùbu, Ka est préfixe nominal
- (ii) dans Wa Maweja kàfwaala (celui de Dieu ne meurt pas) Kà est préfixe verbal, ayant nuance de négation.
- (iii) dans udi úkàdíma mààlabà : Ka est un infixé ayant au moins deux sens
 - a) tu es sur le point de travailler au champ demain
 - b) toi-là tu vas me labourer ce champ demain (menace ou ordre impérieux). Dans ce cas Ka prend un ton bas : udi ukàdima mààlabà.
- (iv) dans nzùbu wa cifwààka (la maison frappée de mortalité), Ka est un suffixe indiquant la répétition.
- (v) dans Katùmbà kà Mulòmbà (Katumba, fils de Mulo-mba) Ka est un connectif.
- (vi) dans Kàdìlìlà nzevu (qui mangea l'éléphant) Ka est un substitut (cf. Kabòngò Kàdìlìlà nzevu).
- (vii) dans Ka bakwètù ! (Mes frères !!) Ka est une exclamation.

Toute cette distribution nous intéresse du point de vue de la créativité lexicale, mais on ne peut parler de tout à la fois. Nous traiterons d'abord du comportement de Ka en tant que préfixe et donnerons des exemples relatifs à d'autres cas à titre

illustratif.

(b) Champ sémantique du préfixe KA

(i) dans kaamàtembwe (guépier), l'orthographe nouvelle permet de discriminer KA : préfixe, a: connectif, et màtembwe, pl. de ditembuèe (guêpe).

Kaamatembwe serait donc kantu kà màtembwe (la chose où il y a des guêpes).

Mais dans la chanson:

Kaamàtembwe màtembwe (Le guépier, guépier)

Kaamàtembwe (guépier)

Munshì mwà kaamàtembwe (sous le guépier)

Kaamàtembwe (guépier)

Kamùcyeenà kubweelee (on ne peut plus entrer)

Kaamàtembwe connaît une émancipation sémantique.

Il signifie "guépier" au sens propre et au sens figuré de "traquenard".

(ii) dans kaabùdìmbù, nous avons la même configuration morphologique. Ka ici veut dire : ce qui est comme la glue; ce qui comporte la glue; ce qui est fait à partir d'une matière collante.

En ciluba contemporain, ce mot est employé pour désigner le goudron, l'asphalte, le sachet en plastique, etc.

(iii) dans kaabutakà, on lit facilement "kantu kàdì butakà" (une petite chose qui est nue). On retrouve encore une configuration morphologique voisine de celle de "kaamàtembwe". Employé pour désigner la jeep militaire, ce mot s'applique maintenant à tout véhicule sans toit et/ou sans portières. Il pourrait aussi signifier "à la manière de ce qui est nu".

Dans d'autres contextes, KA manifeste un sémantisme à valeur laudative ou simplement méliorative. Ainsi dans:

(iv) Mbala Lùkàndà Kantu wa milandu (littéralement Mbala Lùkàndà (nom propre) la petite chose à discussion). Autrement dit Mbala Lukanda qui aime discuter, passionné de débats. Dans ce contexte, Kantu n'a pas de sens minoratif, mais mélioratif et même laudatif.

(v) Kasàmba kàbaadi nè luumù (12) : (ce, le clan avait la gloire; ce clan était célèbre).

Dans ce vers également, kasàmba a un sens laudatif. Il en est de même dans les vers suivants:

(vi) Mútòmbù Samwèlà
Kasùmbù kà malengà
Mulùma nkàyenda
Bu bàdì bàsambombo

(littéralement Mutombo Samuel, Petit fagot de roseaux, Un homme seul, comme s'ils étaient six).

Dans Kasùmbù kà malengà, Kasumbu comporte à la fois un sens minoratif (petit fagot) et un sens laudatif indiquant la valeur, le courage de l'homme.

(vii) Kalùma mwabi
Kàbùdìlìlà kabùyi bwàaba
(littéralement le (petit) homme chansard qui eut le pouvoir sans bourse délier)

(viii) Mwenyi mwimpè
Ngwa kasakà
(le bon visiteur
c'est celui qui apporte un cadeau)

Dans ces deux exemples, Kaluma et Kasaka sont pris dans un sens laudatif.

(ix) Dans les exemples suivants, par contre, on voit apparaître un autre sémantisme de KA :

Kabàlaashipu (= juin)
Autrement dit : le mois où la saison sèche commence.

Kaswààbàngà : (= novembre)
Autrement dit lunaison où les fourmis ailées (nswá) commencent à apparaître.

On trouve ce concept de "le moment où" dans d'autres mots comme Kabundubundu, (tôt le matin); Kajimbaa bweenyi (la tombée de la nuit).

Signalons, en passant que, Kabàlaashipu et Kaswààbàngà présentent un autre intérêt du point de leur composition. Dans Kabàlaashipu : on a kabàala, dérivé du verbe kubàala (=apparaître : pour la lune et les saisons) et shipu, dérivé de mushipu (= saison sèche). Kaswààbàngà : on a kaswa, venant de nswá (fourmis ailées) et banga, du verbe kubanga (commencer). Dans les deux cas, on reconnaît le connectif -a-

(x) Enfin Ka se teinte d'une nuance nette d'affectivité dans:

Kavùlaambedi : la première pluie (et au figuré le premier-né, etc.. tout celui qui occupe la première ou une place de choix dans le coeur de celui qui parle.

Mbùyi kèetu : ma chère Mbuyi (au sens de petit, mignon et bien aimée).

Kaacimwènà mutàci (qui en a vu de toutes les couleurs).

Le cas de Kaacimwènà mutàci est complexe et mérite une réflexion à part.

Le concept de préfixe considéré dans son acception plutôt distributionnelle que fonctionnelle nous permet d'accéder à un autre sémantisme de Ka dans les exemples suivants :

(xi) diiba kàtàangilàà cishikì (soleil qu'on ne regarde pas fixément).

nkumba kàanunènà (femme stérile qui jamais ne vieillit).

mpofu kàshì kumòna mundaamunya (aveugle qui ne voit pas de jour).

Fonctionnellement, KA est ici un morphème de négation. Il est d'ailleurs préfixé à un verbe dans les trois exemples ci-dessus. Mais il faut noter que cette négation introduit une nuance adjectivale, qualificative.

4.2. Cas du préfixe CI

Le morphème ci-passe pour être le signe caractéristique du ciluba. Son orthographe a même soulevé des passions de fanatisme entre les conservateurs (13) qui pensent qu'écrire /ci/ au lieu de /tshi/, c'est trahir la langue et lui enlever son identité, et les linguistes (14), partisans d'une annotation la plus fonctionnelle de la langue. Dans leur orthographe dite du "Tiakani" (laquelle se veut plus parfaite que l'orthographe phonologique des linguistes) Mukendi Kalàlà et Mabika Kalanda proposent une troisième orthographe, celle de noter /Ti/ pour le son [tʃ] (15). Ces querelles n'intéressent pas tellement notre propos. Entre le conservatisme et l'avant-gardisme orthographique nous avons opté pour le parti des linguistes zaïrois qui nous semblent présenter

une relative modération, attendu que l'orthographe de toute langue est bien souvent affaire de convention plutôt que d'objectivité. Notre problème est celui de savoir quelle créativité lexicale le morphème prononcé [tʃi], transcrit /ci/, /tshi/ ou /Ti/ peut autoriser aujourd'hui.

(a) Champ distributionnel du préfixe CI-

Tout comme le préfixe KA, CI connaît lui aussi plusieurs distributions.

(i) Dans un certain nombre d'occurrences, ci- comporte un degré zéro de sémantisme.

- Mutombo Cintu (nom propre de personne) n'implique pas que celui qui porte ce nom et nécessairement gros.
- Il en est de même dans Cyàmalènga, Cikùna, Citùndù, etc.

(ii) ci- s'oppose à bi- comme le singulier au pluriel (classes 7 et 8) (16) dans :

- cilàmbà/bilàmbà (un habit/des habits)
- cikàsu/bikàsu (une pelle/des pelles)

(iii) ci- apparaît aussi comme préfixe pronominal dans :

- cikudìlla wamwanangana naaci (règle son compte à cela (à ce) qui t'a emporté).
- cyòmbelaambelà ngòmbà mbupèlè (ce qui fait chanter le griot c'est la pauvreté).
- cyààkamona kamàmà, mpofu wààkacimòna pèndè (ce que le muet vit, l'aveugle le vit aussi (verbe voir)).

Comme on peut le voir par ces trois exemples, pour une même position distributionnelle, ci- remplit trois fonctions syntaxiques différentes. Accordé au nom sujet sous entendu dans la première phrase (cintu cikudìlla), il s'accorde à un complément circonstanciel de cause dans la deuxième (cidi ngòmbà òmbela misangu yònsó : ce qui amène le griot à chanter (chaque fois, bien souvent) et à un complément d'objet direct dans la troisième (cintu cyààkamonà kamàmà : la chose que le muet a vue).

(b) Champ sémantique du préfixe ci-

Comme pour le cas de KA, ce champ est également très large. Voyons quelques exemples :

(i) ci- marque l'augmentatif dans :

- cibàsa/bibàsa (un banc/des bancs) s'opposant à Kabàsa/tubàsa qui est le diminutif.
- cibòndu/bibòndu (un panier/des paniers) contre kabòndu/tubòndu (un petit panier/de petits paniers).

(ii) ci- signifie celui qui a la fonction de :

- cyealabenyi : celui qui a la fonction d'attendre les étrangers, les visiteurs (appellation du responsable des relations extérieures dans l'ancien royaume luba).
- cyaanya mpèmbà : ministre du culte (celui dont la fonction est d'enduire de kaolin).
- citwà cyombà cishoola matalà (celui ou celle dont la fonction est de piler le manioc et de broyer le maïs) : pileuse et broyeuse (il s'agit d'une personne).

(iii) Proche de ce sens est aussi le ci- signifiant "celui qui a l'habitude de" :

- Mpiana Cimbàkula : Mpiana qui a la manie d'arracher;
- Cibàka mweedi wa mpangu : celui qui n'arrête pas d'épouser, de convoler, donc un homme volage.
- cidisekela : celui qui a l'habitude de rire tout seul.

(iv) A ce sémantisme s'ajoute une légère nuance perceptible dans :

Ntumbà Lubòmbu cyààtuta mamwendà (Ntumba Lubombu qui frappe sa mère). Mais le vrai sens de cette expression est : Ntumbà Lubombu dont la nature est de frapper sa mère; qui se manifeste par le fait qu'il fait souffrir sa mère avant de venir au monde.

Cette même nuance est proche des suivantes :

(v) - cìlala kùlù : la maison qui est telle qu'on peut "dormir" en hauteur, donc maison, immeuble

à étages.

- cidyëndèla : la chose qui marche soi-même, la chose qui est telle qu'on peut marcher soi-même donc un pont.

(vi) ci- veut dire aussi "le fait de" : cyeelààmoyi : le fait d'envier; cifwààkà : le fait de mourir souvent, donc la mortalité (17).

(vii) ci- veut dire aussi "à la manière de" :

- kwenza mudimu ciflike : travailler à la manière d'un Noir.
- kwenza mudimu cisàlaayi : travailler à la manière des militaires.

(viii) dans:

Lungònyònyò pa dilala

Cyanà cyèètu kulengela

(Un caméléon sur une palme

Que notre enfant (fille) est (devenue) belle)

La substitution de "cyanà cyèètu" à "mwanèètu" introduit la nuance appréciative, particulièrement méliorative que nous avons déjà rencontrée.

(ix) dans:

- Ntu mucìpa cyèmbaala muyengà

(je suis celle qui a juré de ne plus chanter les lamentations) (18).

ci- (de cyèmbaala) a une valeur négative semblable à celle que nous avons déjà rencontrée au sujet de KA.

Ainsi qu'on le voit, KA et Ci- sont des préfixes à très haut rendement sémantique. C'est pourquoi l'on ne peut que regretter de ne pas voir le ciluba moderne exploiter de telles virtualités.

4.3. Cas du préfixe BU

(a) Champ distributionnel du préfixe BU

La distribution fonctionnelle du préfixe BU se présente comme suit :

(i) opposition singulier/pluriel dès classes 14/6.

buloba (la terre)/maloba (les terres); budimi

(le champ)/ adimi (les champs); butà (l'arc)/
matà (les arcs).

(ii) désignation des notions abstraites

buseenjì : manque de civilisation (donc sa-
vagerie, barbarie); bunungu : civilisation;
bukàlàngà : savoir-vivre; bukolè : force etc.

(iii) désignation de collectifs

busàngà (ex : busàngà bwà kambwità) = collier
(ex. : collier de perles); bukwanyama : (toute)
la gent animale.

Bu est renforcé par l'infixe KWA.

(b) Champ sémantique du préfixe BU

(i) BU - désigne "le fait d'être"....

bumuntu : le fait d'être un homme; à comparer au
suivant,

bukwàbantu : l'humanité (c'est-à-dire, l'ensemble
des hommes)

bunsongàlùmè : le fait d'être jeune,

bukwànga : le fait d'être Mukwànga. Dans ce der-
nier sens, on trouve aussi l'allomorphe BWENA
(BU+ENA) comme dans :

bwena Kabeya : le fait d'être du clan de Kabeya;

bwena citòòlò : le fait d'être du clan de ci-
tòòlò.

(ii) BU - veut dire simplement "le fait de"

bulongolodi : le fait d'organiser (l'organisa-
tion); budisunkàyà : le fait de s'aimer soi-
même (l'amour-propre); bumanyi (bwà myandà) :
le fait de savoir.

A la faveur d'autres distributions affixales,
BU présente une autre polyvalence sémantique dont
les virtualités sont loin d'avoir été entièrement
exploitées.

Exemples

- budyààdyà : (le fait de tout manger) que l'on
trouve chez Mufuta dans "Mudì wa mbùji
Mbùji wa budyàdyà
Udyààdyà kàsungulu ntenda"

(Mangeur de chèvres

La chèvre mange-tout

Qui mange l'herbe tendre sans choisir)

- *budyaavi* : le fait de manger n'importe quoi, sans une certaine éthique.

Sur ce modèle, on pourrait créer "budyaaka" (le fait d'être comestible/à l'instar de *cifwàaka* (le fait de mourir souvent).

4.4. Cas particulier du préfixe MU

On connaît la complexe distribution du morphème MU comme préfixe de classe, comme locatif ou comme préfixe pronominal. Sans compter un champ sémantique aussi impressionnant que ceux de KA et de CI, MU attire l'attention en ce qu'il fonctionne comme opérateur de personnification. Voyez les cas suivants :

- *Kajiji munyooka* (la mouche qu'on hait)
- *Kashingi muditelà* (littéralement, aiguille qui se ,coud soi-même)
- *Cifshi mucinayi* (gros insecte qui est tel qu'on doit le craindre)
- *Dibàla Mubedi* (la calvitie qui donne conseil)

MU intervient chaque fois comme pour nous dire que ce n'est pas de choses ni des insectes qu'il s'agit, mais des hommes. Et quand il n'y a pas cette volonté de personnification, on trouve :

- *Kabwà kablikidila mututu*
(Petit chien appelé (juste) pour être battu)
- *Kakonda kàkunjilà mu Bakwà Ndoba*
Pàwwillà mbàlàngà bantu bàájika
(Le petit bananier qui se mit à roussir à Bakwa Ndoba (c'est alors) que vint la variole qui extermina les hommes).

4.5. Cas particulier du morphème SHA

(a) Champ distributionnel du morphème SHA

Le morphème SHA n'est pas, au départ, un préfixe, mais un thème nominal. Il apparaît sous cette forme dans un nombre limité de mots de ciluba tels :

- *Shabànzà* (initialement = père de Banza, opposé à *Inabanza* (mère de Banza) (19).
- *Shambuyi* (père de Mbuyi) Vs *Mwambuyi* (mère de

Mbuyi)

- Shàbantu (le père des hommes).

On trouve l'équivalent de ce morphème dans d'autres langues bantoues, exemples, en rund, on a :

sa - Mpàsà (père de Mpasà), na - Mpàsà (mère de Mpasà), sa - wulay (sorcier), na- wulay (sorcière).

en Bemba, on a :

na - Mpùndù (mère de Mpundu) (20).

(b) Champ sémantique du préfixe SHA

Cependant, le fonctionnement de SHA dans les occurrences ci-après semble lui conférer le statut de simple préfixe plutôt que celui de thème (ce dont on parle) nominal.

Ainsi dans :

(i) Kutungunuka nè butèyi

Nkukwààta nshààditu

Nshààditu a manifestement le sens de "père de la forêt". Mais en fait, la meilleure traduction serait :

- l'esprit de la forêt,
- l'âme de la forêt,
- l'essence de la forêt.

Finalement, le sens de la locution est le suivant : continuer à tendre des pièges c'est finir par déclencher l'irréversible. Dans une telle occurrence, le sens de "père de ..." s'estompe au profit d'un autre sémantisme. On observe le même phénomène dans l'exemple suivant :

(ii) Shankùnyi - Considéré morphologiquement, Shankùnyi devrait avoir le sens de "père du bois".

Mais en fait, dans une case, Shankùnyi désigne le coin où l'on garde le bois - pour la cuisine ou pour le chauffage dans une case rectangulaire à deux murs principaux. Shankunyi est le mur opposé à celui où est pratiquée la porte.

(iii) L'appellation Shààkenà est réversible.

Le sémantisme primaire (propre) qu'on devrait tirer de la morphologie est celui de : "propriétaire du nom" (= père du nom). La réversibilité de l'usage

impose le sémantisme de "celui qui porte le même nom que moi". C'est ce même sémantisme que donne à retenir aussi la variante dialectale de Shaakena qui est Kenàkànyì. Et ici, on voit clairement que les sens de "père de ..." "propriétaire de ..." s'estompent complètement.

5. CONCLUSION

A travers ce qui précède, nous avons cherché à jeter les premiers jalons d'une réflexion, et, presque, à formuler un programme d'investigation. De savoir que les principes d'une telle entreprise ont été partagés nous satisferait pleinement. L'enrichissement terminologique de nos langues doit se faire dans le respect de leur génie propre. Les emprunts non adaptés les trahissent, les circonlocutions les enlaidissent. D'autres voies d'enrichissement existent et restent encore insuffisamment explorées, telles sont : le transfert de sens, la lexicalisation d'énoncés, la lexicalisation de locutions. Les procédés traditionnels eux-mêmes n'ont pas encore donné toute leur mesure. L'examen de l'un d'eux, à savoir l'affixation, montre, dans le cas du ciluba, que le passage de l'attitude du linguiste, dont la préoccupation est avant tout de décrire, à celle du sémioticien dont le souci est d'abord de comprendre un système de signes servant à la communication, c'est-à-dire, un langage, peut révéler des virtualités inattendues dans le domaine de la créativité lexicale.

Puisque la modernité somme nos langues de dire des réalités étrangères à leur environnement naturel, la bonne attitude à prendre n'est pas celle d'une traduction littérale des langues qui désignent ces réalités ni celle d'une adaptation quelconque, et donc maladroite, la bonne attitude est celle de traduire les sens et non pas les mots. Pour cela, nous devons préparer nos langues à cette confrontation avec les langues étrangères en explicitant au maximum les sémantismes offerts par leur morphologie et leur syntaxe. Nous avons essayé de le faire en présentant les possibilités offertes par quelques préfixes du ciluba. Ces préfixes, nous les avons tirés d'un corpus constitué principalement de textes poétiques du chant épique (Kasàlà), des locutions et/ou

des expressions idiomatiques bien formées. De ce point de vue, on peut considérer que nous ne nous sommes pas attaché au langage strictement usuel. Cependant, on conviendra que le langage poétique a le mérite indéniable de véhiculer à dose élevée, la marque caractéristique du génie d'une langue.

Indépendamment de cette considération, l'étude du champ lexical des préfixes KA - et CI - a montré que ceux-ci sont continuellement revitalisés par la langue et ont un rendement sémantique élevé, tandis que d'autres tendent à tomber en désuétude et leur champ sémantique s'en appauvrit. Le cas typique est celui du morphème SHA. Il y aurait lieu de le revitaliser.

Nous restons persuadé que seule une créativité lexicale endogène et fondée sur le sémantisme peut faciliter l'important et nécessaire travail de la traduction, qu'elle soit faite par les hommes de média ou autres vulgarisateurs de textes de grande diffusion en circulation dans ce vingtième siècle planétaire.

NOTES

1. J. Perrot, Lexique, dans : André Martinet et al., Le langage, Paris, Gallimard, 1968, p. 283-298.
2. A. Badara Sylla, et M. Gangue, Problèmes de terminologie et de traduction, dans : La définition d'une stratégie relative à la promotion des langues africaines, Paris, UNESCO, 1981, p. 319-322.
3. Mbula P. Méthodes de travail en terminologie au Zaïre, Communication (inédite) p. 10.
4. O. Ducrot et T. Todorov, Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Ed. du Seuil, 1972, p. 258 (Col. Points).
5. Attesté par A. De Clercq, Dictionnaire tshiluba-français, Léopoldville, Société Missionnaire de St. Paul, 1960.
6. K. Mabika, Tabalayi bana betu, Léopoldville, Mabika Kalanda éd., 1963, p. 17.
7. Ibidem, p. 14.
8. P. Mufuta, Le chant Kasala des Luba, Paris,

Julliard, 1968, pp. 132-133.

9. G. Matoré, cité par Perrot, op.cit., p. 295.
10. J. Perrot, op.cit., p. 296.
11. L'initiateur du style des orchestres folkloriques Luba modernes s'appelait Mbenga. Dans une de ses chansons il s'identifiait lui-même : Mbenga wa Cibala ne Kanyeeba. Dans une chanson d'autoprésentation il chantait :
"Bùdìbwènda wapìcy'apa
Nè bilàmbà bitwà nsonsu
Nè bikwàbù bicìbwiila" (littéralement : Budibwenda est passé par ici avec des vêtements froncés et d'autres repliés. Autrement dit "habillé comme un artiste"). On a fini par l'appeler lui-même Mbènga Bùdìbwènda (c.à.d., Mbenga l'affaire, l'événement du moment). Par extension, son mouvement a été appelé aussi "bùdìbwènda", sens de la mode d'aujourd'hui.
12. Vers de Mbombu wa Mwamba dans Kasàlà ka Bakwanga, recueilli par T. Lukusa Menda, inédit.
13. Cf. Kapitene, Mfundilu wa Tshiluba, Luebo, Ed. Conseil des Oeuvres littéraires en tshiluba, 1973, 28 p. (Col. Edition 2.000).
14. La position des linguistes a été arrêtée au 1er Colloque des linguistes zaïrois tenu en 1974 à Lubumbashi.
15. cf. Mabika K., "Essai d'orthographe des langues bantoues", dans Analyses sociales, revue du Laboratoire d'Analyses sociales de Kinshasa, 2(1985)3, 25-46.
16. Nous nous référons à la classification de Bleek et Meinhof telle que reprise par De Rop, Introduction à la linguistique bantoue Congolaise, Bruxelles, Mimosa, 1963.
17. Attesté dans ces vers de Mbombu wa Mwamba :
Nzàbu wa cifwààka
Wa Bakwà Mukèba Bena Anga
(La maison de Bakwa Mukeba Bena Anga
Féconde en mortalité).
18. Mufuta, op.cit., p. 144.

19. Au Kasai, Shabanza est devenu un nom propre de personne.
20. Ces exemples des langues du Shaba nous ont été fournis par le Professeur Kamba Muzenga, de l'ISP-Lubumbashi.

BIBLIOGRAPHIE COMPLEMENTAIRE

1. FAIK NZUJI, Enigmes, NSHINGA, Kinshasa. Editions de l'Université Lovanium, 1970, 169 p.
2. KATANGA TSHITENGE J.D., Grandes périodes éducatives chez les Baluba, essai d'étude du système éducationnel chez les Baluba du Kasai, Kinshasa, Editions IMPRIDECO, s.d. 175 p.
3. KAYEMBE NZONGOLA P., Tusumuinu tua tshiluba, Luebo, APCM, 1967, 43 p.
4. MAALUBUNGI L.L., Contes populaires du Kasai, Lubumbashi, Mont Noir, 1974, 107 p.
(Série Littérature classique, n°1)
5. MBULAMOKO N.M. et al., Etat d'utilisation des langues nationales dans l'enseignement primaire et secondaire, Kinshasa, UNESCO-CNR, 1986, 276 p.
6. MUKENDI N., Grammaire objective du ciluba scientifique, Paris, Présence africaine, 1975, t.l., 357 p.
7. MUYA B.L.L., Les Baluba du Kasai et la crise congolaise (1959-1966), Lubumbashi, édité par l'auteur, 1985, 254 p.
8. Second L. La Sainte bible, Alliance biblique universelle, 1989.
9. Société biblique du Zaïre, Mukanda wa Nzambi, Dihungila Dikulukulu ne Dihungila dibiadihia, United Bible Societies, 1964, 1063 et 337 p.

Prof. T. LUKUSA Menda
Kinshasa/Mbandaka, 6 octobre 1989.

ETUDES ÆQUATORIA-3

ELEMENTS DE GRAMMAIRE

LINGOMBE

avec une bibliographie exhaustive

MOTINGEA Mangulu

Centre Æquatoria B. P. 276 Bamanya - Mbandaka - Zaïre

1988

LES PARLERS DE LA LOKENYE ET LA PROBLEMATIQUE DE L'EXPANSION MONGO

The Languages of the Lokenye

Having completed a linguistic analysis on the spot, the writer reaches the point where he brings the Atsulu people's dialect, spoken in the daily intercourse of the Lokenye closer together with other dialects of the Lomongo. His investigations deal essentially with their phonological, tonal, morphological and lexical systems.

KEYWORDS : Linguistics, Dialectology, Lokenye, Atsulu, Lomongo.

Die Sprachen von Lokenye

Nach der Analyse einer sprachwissenschaftlichen Feldforschung gelingt es dem Autor, den Dialekt der Atsulu, gesprochen am Mittellauf des Lokenye, anderen Dialekten des Lomongo gegenüberzustellen. Seine Nachforschungen haben wesentlich zu ihren phonologischen, tonologischen, morphologischen und lexikalischen Systemen beigetragen.

STICHWÖRTER : Lokenye, Atsulu, Lomongo.

Les langues de la Lokenye

Après analyse linguistique sur le terrain, l'auteur arrive à rapprocher le dialecte des Atsulu, parlé dans le cours moyen de la Lokenye, à d'autres dialectes du lomongo. Ses investigations ont porté essentiellement sur leurs systèmes phonologique, tonologique, morphologique et lexical.

DESCRIPTEURS : Linguistique, Dialectologie, Lokenye, Atsulu, Lomongo.

O. INTRODUCTION

Le présent exposé peut être considéré comme la synthèse du travail que nous avons effectué sur les parlers dont l'aire géographique s'étend de l'immense forêt qui constitue la limite naturelle entre la région administrative de l'Equateur et celle du Kasai Oriental jusqu'à un peu au-delà du cours moyen du Sankuru. Le parler des Indangá de la rive gauche de cette rivière à la hauteur de Beni-Dibele est en effet celui qui est parlé à la limite sud-est du groupe de dialectes qui nous occupe.

Les résultats de nos travaux ont été réunis dans trois études. Il s'agit avant tout de l'esquisse que nous avons consacrée au lonkutsu de la zone de Loméla (1989) parlé dans les groupements de Ohambe, Okála et Wéjinga. G. Hulstaert venait d'attribuer à chacun d'eux dans le cadre de ses recherches dialectologiques les numéros 280, 281 et 282. Ceux-ci correspondent respectivement aux parlers de Okála, Wéjinga et Ohambe. Est venue ensuite l'esquisse de l'Ohendó de la région de Kole publiée dans les Annales Aequatoria II(1990)115-152 et enfin notre étude "parlers môngo du bassin de la Lokonye" actuellement en rédaction chez Aequatoria et dans laquelle nous avons analysé trois dialectes : celui des Wójí dont la variante parlée au Nord de leur territoire a été présentée par G. Hulstaert (1984), celui de Bashó ainsi que celui des Atsúlú qui font partie de la population connue dans la zone de Kole sous le nom des Akfudu et dans lequel entrent également les Akavu, les Banda, les Issngé et les Itéji.

Notre propos en étudiant ces dialectes a été de les rapprocher aux autres dialectes môngo connus. Il ne nous avait pas paru en effet aberrant de poser que pour un tel ensemble linguistique présentant près de 80 % de traits d'homogénéité leur fond commun est attribuable à un ancêtre commun, un proto-système et que les différences restent explicables soit par l'emprunt soit encore par les innovations introduites par chaque système au cours de son évolution et surtout par leur développement ultérieur parfois très parallèle.

Parce que notre étude en rédaction aux éditions

Aequatoria signalée ci-devant tente d'établir la comparaison entre le lomóngo et tous les dialectes de la région du cours moyen de la Lokenye, dans la présente communication nous nous contenterons de comparer le lomóngo à un seul de ces parlers extrêmes du domaine, à savoir celui des Atsúlú.

1. PHONETIQUE ET PHONOLOGIE

Tout ce qu'on peut retenir sur ce plan est que les différences enregistrées ne concernent que quelques consonnes et que celles-ci n'enlèvent en rien l'appartenance de l'Atsúlú au groupe môngo non seulement par le fait qu'il s'agit des sons qui existent dans l'un ou l'autre parler déjà connu mais aussi et surtout qu'il s'agit des variantes contextuelles attestées en lomóngo et dans d'autres dialectes environnants. Rien d'étonnant donc qu'un b ou un l p.ex. du lomóngo soient représentés ici respectivement par w et d. Il existe d'ailleurs dans le système même de l'Atsúlú des alternances au niveau de ces consonnes qui font qu'elles fonctionnent de façon "concurrente".

ilangé/dangé enfant (s), ewóto/?bóto parent (s),
lowolo/mbolo fer (s).

Par ailleurs, tous les sons qui pourraient être considérés comme étant étrangers au dialecte principal ont été identifiés comme des simples allophones. Il s'agit de sh, kf, bv, h. Leurs contextes d'apparition nous renseignent en effet ce qui suit :

- 1° /kf/ n'apparaît que devant les voyelles u et o :
il n'est donc qu'une variante de k.
/nkfulá/ couteaux, /ekfútu/alebasse, /nkfúko/
conseil secret, /kombá mbakfólá/ cesse de les
interroger.
- 2° /bv/ est aussi indiscutablement variante de /b/
devant la voyelle de premier degré u et la semi-
voyelle w.
/bvuké/ nombreux, beaucoup;
/ámbovywá/ il est mort;
/apóbvungia/ il ne se trompera pas;
/mbvulú/ maison;
/mbvúla/ pluie.

3° /ʔ/, coup de glotte, est comme dans beaucoup d'autres dialectes la réalisation du préfixe de cl 5 et 8.

/ʔtówo/ étoffes /ʔkísí/ feuille,
/ʔtsámí/ maïs, /ʔtówo/ tissus.

4° /f/ est allophone libre de s devant i
/ambofía/ c'est fini, /lósí/ rivière,
/yáka yôfí/ viens la prendre /ńkasimwa/ je m'éveille, /nsí/ jours, /wasi/ eau.

Vu le nombre fort restreint d'apparition de /f/ nous pensons qu'il s'agit d'une influence tatséla.

5° /h/ qu'on rencontre dans un nombre assez élevé de mots ne doit pas être considéré comme un son étranger au domaine. Dans certains dialectes en effet on le rencontre là où d'autres ont f (qui est représenté p après nasale).

Ainsi : °ń/hóna --- /mpóna/ je cherche
°tó/hón-a nous cherchons

Tout ce qui précède revient à dire en définitive que le système phonologique de base reste le même.

Ces considérations sont aussi valables pour ce qui est des phénomènes vocaliques et consonantiques.

1° La coalescence est généralisée à toutes les catégories flexionnelles (nominiaux, pronominaux, verbaux).

(a) wo/íná 3 wó -mbo -il -a
jour pv Form coucher F
poser
/winá wómbila/ le soleil se couche

(b) to /keng -i tó /á N/poké 10
pn l3 façonner F pp Con pots
/tokengi tá mpoké/ le pottier

(c) wo/éka 3
/wéka/ os

(d) m -pó /én -a
pvlèsg PI voir F
/mpéne/ je ne vois pas

2° L'aphérèse qui frappe le b du lomóngo en position intervocalique à la limite initiale d'un mot devant la limite finale d'un autre mot frappe ici w, son représentant.

ínyó wá /kfumwá
vous pp 2 Ind
/íny'á'kfumwá/ vous tous

Cette règle synchronique donne une explication historique à la perte de b ou w des préfixes nominaux des cl 1, 2, 3, 4 et 8 dans tous ces parlers du Sud-Est du domaine.

3° L'élision n'a rien de particulier en Atsúlú

wé ólónɡa ----> /w'ólónɡa/ tu as raison

4° L'harmonie vocalique

Comme en lomóngo, elle est plus généralement régressive et ne présente le cas opposé que dans quelques formes verbales.

- (a) e/kilá 4 wé /le skó teelee
sang pp être Loc rouge
/ekilá wél'skó teelee/ le sang est rouge
- (b) o/ngngenda 1 ----> /ongngenda/ étranger
- (c) o /kɔp -a nɔ
pv2èsg aimer F quoi
/ɔkɔpɛ nɔ/ que dérites-tu ?
- (d) tó -mbo /kɔp -a
pvlèpl Form aimer F
/tómbo'kɔpa/ nous acceptons

2. TONOLOGIE

Elle respecte l'allure générale des parlers môngo. Les particularités observées par rapport au lomóngo ne sont pas étrangères aux autres parlers de la partie Nord-Ouest du territoire des Môngo.

Il s'agit de la présence dans le parler des Atsúlú d'un ton bas pausal que nous avons également rencontré chez les Bankutsu de Lómela. Par ton bas pausal il faut entendre ce qui suit : un mot portant normalement un ton haut à la dernière syllabe et parfois même à l'avant dernière syllabe est réalisé avec une tonalité basse sur cette

syllabe à la limite de l'énoncé.

1. (a) wóna wótswáka ngo ína isé ká ndé
l'enfant qui va toujours avec son père
(b) lendá wona
regarde (voici) l'enfant
2. (a) kosi já mí nkangi
ma dent (fait) mal
(b) ńjóka nkangi lá kosi
j'ai mal à la dent
3. (a) owánji al'skó la mbvulú ká bvuké
le chef a une grande maison
(b) mbvulú ká owanji
la maison du chef.

Ainsi qu'on le voit il s'agit d'une simple question de prosodie. Le ton garde en effet sa valeur discriminative. Nos notes nous permettent de relever les oppositions suivantes :

- (a) nkɛɛ/nkɛɛ colère/palmeraie
- (b) oɔ́/óɔ́ arc/vers, chez
- (c) wána/waná enfants/bière

Un autre phénomène relatif à la tonologie qui mérite d'être signalé est qu'il a été constaté au passé narratif que le ton du radical -CVC- est toujours haut, c'est-à-dire qu'il reste influencé par le ton haut du pv.

- (a) á /pik -aka N/bvulú 9 la N/kate 9
pv l construire F maison avec terre
/ápíkaka mbvulú la nkate/
il a construit une maison avec de la terre.
- (b) N/bóji 9 á /lot -aka
chèvre pv l fuir F
/mbóji álotaka/ la chèvre s'est enfuie
- (c) á /kot -aka o/támá 3
pv l couper F arbre
/ákótaka otámá/ il a coupé un arbre
- (d) tó /wémb -aka a/sámi 6
pvlèpl transporter F maïs
/tówémbaka asámi/ nous avons transporté du maïs

Ce dernier phénomène aussi ne doit pas être considéré comme étant étranger au domaine. Ce comportement tonal du radical bas au narratif a été observé par G. Hulstaert (1987 : 256) chez les Bongandó méridionaux.

3. GRAMMAIRE

3.1. On notera tout d'abord ici que le système de classes morphologiques se conforme parfaitement à celui du lomongo et des autres dialectes : absence des cl 12, 14, 15 ainsi que des classes locatives et présence des cl 13 et 19 à usage parfois secondaire. Un seul fait utile à signaler et qui est commun à tous les parlers de cette partie est qu'en cl 10 la nasale préfixe se fait précéder généralement du préfixe de cl 2.

a-N/fulú oiseaux
 a-N/konga cuivres
 a-N/kóko poules
 a-N/pame mâles

Notons par ailleurs que dans tous ces parlers le préfixe d'accord en cl 7 et 9 est toujours ke- au lieu de e- :

- (a) etassi ká (°ké/á) lowaje / un éclat de palme
- (b) mbvulú ká (°kés/á) bvuke / une grande maison

3.2. Le système des substitutifs et la rareté (ou plutôt l'absence) de thèmes adjectifs rappellent tout le système môngo.

Les substitutifs sont en effet :

	sg	pl
1ère	omí	isó
2ème	owé	inyó
3ème	ndé	wó

Ces formes sont couramment élidées : mí, só, wé, nyó. Il n'existe pas de thèmes adjectifs proprement dits. Les qualités sont exprimées soit par des

constructions connectives soit par des substantifs soit encore par des idéophones.

- (a) o/ʔámǎ ʒ wó /le skó o/ʔalé ʒ
arbre pp être Loc hauteur
/otámǎ w'él'skó otale (T)/ l'arbre est haut
- (b) wá /ʔsík -al -e kí
pv 2 resterr El F tranquilles
/wáʔsíkalé kí/ qu'ils soient tranquilles
- (c) wa/ána 2 wá /á wo/oló ʒ
enfants pp Con bien
/wána wá wólo (T)/ de bons enfants

3.3. Les pronominaux principaux tels que le connectif, les démonstratifs et les numéraux ne s'écartent pas non plus du dialecte principal. Quelques particularités constatées ne concernent que les démonstratifs et les numéraux. En effet, à part la forme commune du démonstratif proche /né, le parler des Atsúlú a des termes très spécifiques pour les autres séries de démonstratifs : -faible : /éso (très généralisé, même en lolendo: Nkangonda 1990 : 156).

wo/iná ʒ wó/éso
jour pp Dém
/winá wéso/ ce jour, aujourd'hui

- éloigné : /éyí

- (a) a/nto 2 wá /éyí
hommes pp Dém
/anto wéyí/ ces gens-là
- (b) N/bvulú 9 ké /éyí
maison pp Dém
/mbvulú kéyí/ cette maison-là

- référence : /é

- (a) wo/óna 1 wo/é
enfant pp Dém
/wóna wé/ cet enfant (en question)
- (b) N/páme 9 ke /é
mâle pp Dém
/mpáme ké/ ce mâle

Le démonstratif proche est en effet /né

- (a) i/kɔndo 5 i /né
banane pp Dém
/?kɔndo ?né/ cette banane-ci
- (b) ji/óyi 5 i /né
affaire pp Dém
/jóyi ?né/ cette affaire-ci

Quant aux numéraux, le seul fait plus ou moins particulier est que ceux avec accord s'étendent jusqu'à six, fait également très généralisé dans la région. De tous les parlers examinés, il n'y a que le Wójí qui fait exception. G. Hulstaert (1970): 47) a fait la même constatation dans le parler des Nkengó. Le thème pour six est /sámalo. Les autres thèmes sont ceux qu'on rencontre ailleurs : /mɔsí, /pě, /sáto, /néyi et /táno.

- (a) a/kfulá 6 á /sámalo
flèches pp Num
/akfulá ásámalo/ six flèches
- (b) ji/óyi 5 í /mɔsí
chose pp Num
/jóyi mɔsí/ une chose
- (c) N/sí 10 í /sáto
jours pp Num
/nsí ísáto/ trois jours
- (d) N/bala 10 í /pě
fois pp Num
/mbala ípě/ deux fois
- (e) a-N/páme 10 í /táno
hommes pp Num
/ampáme ítáno/ cinq hommes

3.4. Dans la conjugaison on doit admettre non seulement que certaines formes verbales (subjonctif, conditionnel, présent simple, impératif...) se conforment à celles qu'on rencontre en lomóngo mais aussi et surtout que les morphèmes sont d'une façon générale les mêmes. Les seuls cas qui ont dû retenir notre attention sont les suivants :

1° Le formatif -mbo- du parfait (attesté dans tous les autres parlers de la contrée).

2° Le formatif du futur éloigné -ngo- qu'on pourrait aussi rapprocher au -nyángó- du futur subordonné móngo et qui est très généralisé dans tous les autres parlars du bassin de la Lokenye.

3° Le pv lo-/la- à la 1ère personne pour certains temps verbaux et d'une façon très caractéristique les formes indó- (3è), ingo- (2è) et longo- (1è).

a) ló -mbo /yal -aka
pv Form être F
/lómboyaka/ j'étais

b) lo/sango ll ló /é M indó -to /sím -él -á
nouvelle pp Rel X pv 3è IO dire El F
/losango lé M indótosímélá/
la nouvelle que X nous a dite

c) lo/sango ll ló /e íngo -to /sím -él -á
nouvelle pp Rel pv 2è IO dire El F
/losango lé íngotosímélá/
la nouvelle que tu nous a dite

Ainsi qu'on peut le constater, il convient d'ajouter à ces faits la construction bien particulière du relatif objet avec pp/é à côté de la forme relative proprement dite.

/ansímbá yé (í/é) amamí yámí iyatsúngólá imá tolónga/
les civettes que mes frères aînés ont prises aux pièges.

Ces différences sont de toute façon minimales lorsqu'il faut considérer l'ensemble du système de conjugaison.

4. LEXIQUE

Tout ce qui précède a déjà permis de nous rendre compte du fait que la plupart de mots du vocabulaire de cette langue des Atsúlú sont ceux qu'on trouve en lomóngo. Un calcul lexico-statistique pourra fournir de plus amples renseignements sur le degré d'affinités entre les deux parlars.

EN GUISE DE CONCLUSION

Nous pensons que la documentation réunie grâce à ces études effectuées sur les langues de la région de la Lokenye-Sankuru nous a permis non seulement

de nous faire une idée exacte sur la limite Sud-Est réelle des sociétés môngo au sens restreint, mais aussi d'apporter des éléments pour la recherche historique.

Cette documentation ne doit pas cependant nous laisser croire qu'elle est venue résoudre tout le problème des parlers môngo jusque là inconnus des linguistes du fait de n'avoir pas fait l'objet d'une publication. En effet, tout en restant dans le sud du domaine, nous devons faire remarquer que tous les parlers du cours inférieur de la Loknyé et la plupart de ceux autour du Lac Maïdombe attendent encore d'être décrits. Il en est de même de celui des Bambuli à côté des Jôngá de la zone de Lómela. Nous osons croire en définitive que le travail accompli plutôt que d'être regardé comme une synthèse a permis d'ouvrir de nouvelles pistes de recherches.

BIBLIOGRAPHIE

HULSTAERT G., 1965, Grammaire du lomôngo. Morphologie, Tervuren, MRAC, Annales série in 8° Sciences Humaines n° 57.

1970, Esquisse du parler des Nkengo, Tervuren, MRAC, Annales série in 8°. Sciences Humaines n° 66.

1984, Esquisse linguistique des Booli (Rép. du Zaïre), Bandundu, CEEBA, Série III, Vol. 12.

1987, Les parlers des Bongandó méridionaux, Annales Aequatoria, 8, 205-288.

GUTHRIE M., 1970, Comparative Bantu, London.

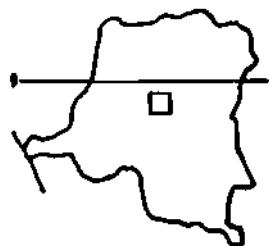
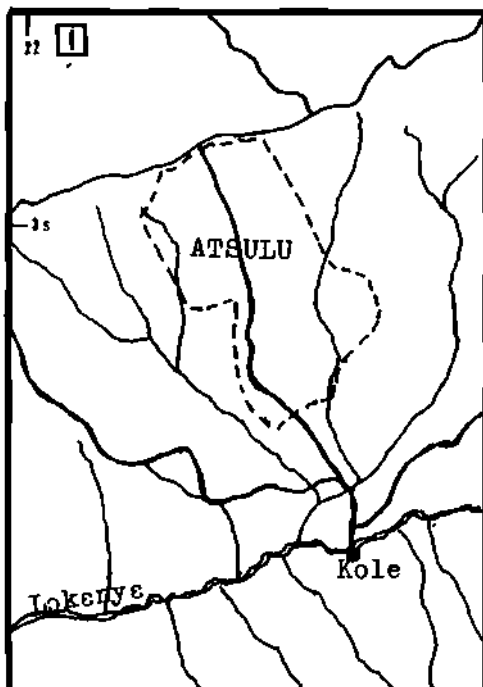
NKANGONDA Ikome, 1990, La structure interrogative du lolendo, Annales Aequatoria, 11, 153-164.

MOTINGEA Mangulu, 1989, Esquisse grammaticale du Lonkutsu, Annales Aequatoria, 10, 91-116.

1990, Esquisse du parler des Ohendo, Annales Aequatoria, 11, 115-152.

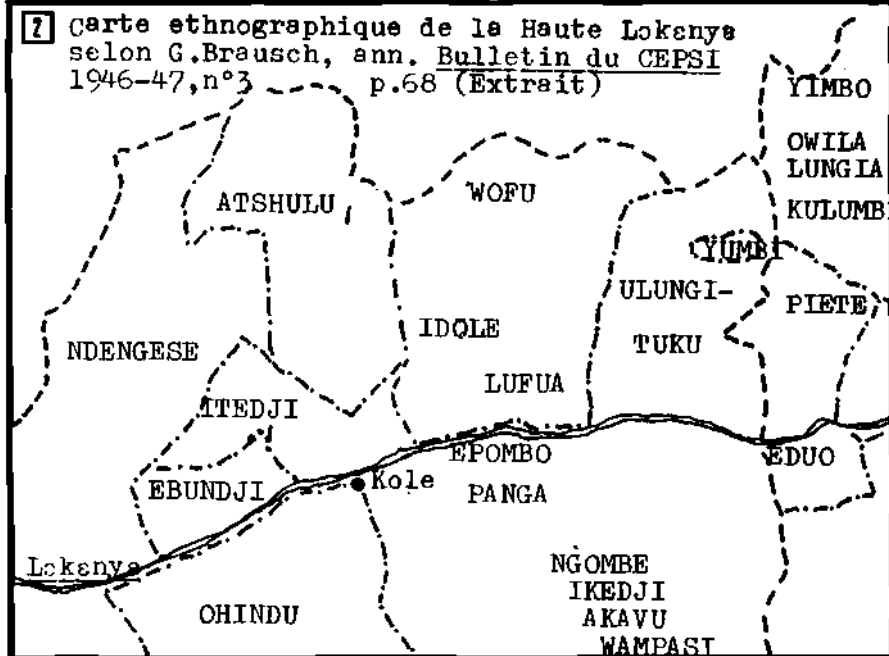
1990, Petite ethno-histoire des Ankutsu, Annales Aequatoria, 11, 421-424.

MOTINGEA Mangulu



Carte 1 : sources
 -I.S. du C.B. Territoire
 de Kole 1958
 -Territoire de la Haute
 Lokenyé, Arch.Aeq.142
 (Copie ms)
 Legende:
 ----- Limites Atsulu
 ——— routes
 ~~~~~ cours d'eau  
 Echelle:1/1.000.000

2 carte ethnographique de la Haute Lokenyé  
 selon G.Brausch, ann. Bulletin du CEPSI  
 1946-47, n°3 p.68 (Extrait)



## **SYSTEME VERBAL DANS QUELQUES LANGUES OUBANGUIENNES**

### Verbal System in the Oubangui Languages

Faced with the complexity of the typology of the verbal morphemes, the writer wants first of all to answer the question whether it is possible to oppose the tonal conjugation with the segmental, flexional and adverbial conjugation in the following Oubangui languages : Ngbaka Minagenda, Mono, Ngbandu, Mbanza, Ngbaka Mabo, Ngbandi and Zandé. Having completed the analysis, he concludes from this that it is difficult to accept such opposition given the different types of morphemes that coincide in one conjugated word form. It is a question of simple conjugation and compound conjugation. The study makes pronouncements on the three following points : typology of verbal morphemes, categories of conjugation and conjugation.

**KEYWORDS :** Linguistics, Oubangui Languages, Ngbaka Minagende, Mono, Ngbandu, Mbanza, Ngbaka-Mabo, Ngbandi, Zandé.

### Das Verbalsystem in den Ubangi-Sprachen

Vor der Komplexität der Typologie der Verbal-Morpheme möchte der Autor zuerst Antwort geben auf die Frage, ob es möglich ist, die tonale Konjugation der segmentaren, flexionellen und adverbialen Konjugation in folgenden Ubangi-Sprachen einander gegenüberzustellen : Ngbaka Minagende, Mono, Ngbandu, Mbanza, Ngbaka Mabo, Ngbandi und Zandé. Nach der Analyse schliesst eredaraus, dass es schwierig ist, so eine Gegenüberstellung anzunehmen, die gegeben war durch verschiedene morpheme Typen, welche in einer konjugierten Verbalform zusammenlaufen. Man sollte daher von einer einfachen und von einer zusammengesetzten Konjugation sprechen. Die Studie teilt sich in die drei folgenden Punkte : Typologie der Verbal-Morpheme, Kategorien der Konjugation und Konjugation.

**STICHWORTER :** Linguistik (+ cfr supra).

## INTRODUCTION

Le système verbal des langues oubanguiennes est fort complexe. Sa complexité réside essentiellement dans le nombre et la typologie des morphèmes constitutifs des verbaux ainsi que dans l'organisation de leur conjugaison. Le nombre des morphèmes verbaux variant d'une langue à l'autre peut dépasser la dizaine dans certaines langues. Ils sont de types fort variés également : les morphèmes segmentaux, les morphèmes suprasegmentaux comme les tonomorphèmes par exemple; les morphèmes abstraits comme le morphème de redoublement par exemple; etc... Les langues oubanguiennes attestent généralement un nombre élevé de catégories de conjugaison. Par exemple, le ngbandi en compte sept : ordre, mode, temps, sous-temps, nombre, personne et aspect (1); le zande en distingue six : ordre, mode, temps, sous-temps, aspect et sous-aspect (2). La plupart de ces langues ne connaissent qu'un seul type de conjugaison. Dans certaines autres, un ou deux types de conjugaison supplémentaires semblent identifiés : la conjugaison tonale et/ou la conjugaison adverbiale (3).

L'opposition entre la conjugaison tonale (suprasegmentale) et la conjugaison non tonale (segmentale) a attiré notre attention. Il est vrai que sur le plan typologique, on peut opposer les morphèmes verbaux segmentaux et suprasegmentaux. Mais dans la conjugaison, les différents tiroirs verbaux consistent en des combinaisons de ces morphèmes qu'ils soient segmentaux ou tonals. Est-il alors opportun, voire pertinent de distinguer en langues oubanguiennes une conjugaison tonale opposée à la conjugaison non tonale donc segmentale ? Le présent exposé se propose d'essayer de répondre à cette question.

Dans sa classification des langues africaines, Greenberg (4) situe les langues oubanguiennes dans la famille Congo-Kordofannienne (I), sous-famille Niger-Congo (I.A.), groupe Adamawa-Oriental (I.A.6), sous-groupe oriental ou oubanguien. Il subdivise le sous-groupe oubanguien en huit divisions :

1. Gbaya, Manja, Mbaka.
2. Banda
3. Ngbandi, Sango, Yakoma.

4. Zande, Nzakara, Barambo, Pambia
5. Bwaka, Bonjombo, Gbanziri, Mundu, Mayoyo, Bangba
6. Ndogo, Bai, Bviri, Golo, Sere, Togbo, Feroge, Indri, Mangaya, Togoyo
7. Anadi (Madyo, Ma)
8. Mondunga (ndunga), Mba.

Pour examiner le système verbal des langues oubanguiennes, nous avons choisi sept langues représentant les cinq premières divisions de la classification de Greenberg et dépouillé les études descriptives s'y rapportant. Il s'agit des langues suivantes : ngbaka mi-na-gende (division 1) mônó, mbánzá, ngbundu (division 2), ngbandi (division 3), zaade (division 4), ngbaka ma'bo (division 5): Nous n'avons pas retenu dans ce travail les langues représentant les trois dernières divisions de la classification de Greenberg pour les raisons suivantes. Les langues des divisions 6 et 7 forment généralement de très petites communautés marginalisables. La division 8 est constituée de seules langues oubanguiennes qui connaissent le système d'accord, lequel est inconnu dans les langues regroupées dans les divisions ci-dessus énumérées.

Cette étude s'articule autour de trois points suivants : typologies des morphèmes verbaux, catégories de conjugaison et conjugaison.

## 1. TYPOLOGIE DES MORPHEMES VERBAUX

Des études descriptives de sept langues qui constituent l'objet de notre observation, deux types de morphèmes verbaux ont été distingués : les morphèmes segmentaux répartis en morphèmes concrets, c'est-à-dire ceux qui sont perceptibles et morphèmes abstraits qui sont imperceptibles; et les morphèmes suprasegmentaux.

### 1.1. MORPHEMES SEGEMENTAUX

Selon les fonctions qu'ils remplissent dans une forme verbale, les morphèmes segmentaux peuvent être répartis en : morphèmes de formation, morphèmes de conjugaison et morphèmes de dérivation.

#### (a) Morphème de formation

Le morphème de formation consiste en lexème



verbal qui est porteur de sens du verbe considéré. De structures variant d'une langue à l'autre, le lexème verbal est attesté dans toutes les sept langues considérées dans cette étude.

### Exemples

- tombo "envoyer" (ngbaka mi-na-gende) (5)  
tagolo "chasser" (mbanza) (5)  
ka -du (móló) "jouer (le jeu) (mónó) (1)  
ké -ru "voler (oiseau)" (ngbundu) (6)  
dó -ngó "danser" (ngbandi) (1)  
ká-san-á "interroger" (zande) (2)  
gêfe "lire, compter" (ngbaka ma'bo) (7)

### (b) Morphèmes de conjugaison

Préfixés et/ou suffixés au lexème verbal, différents morphèmes segmentaux participent à la conjugaison en déterminant les oppositions modales, temporelles, aspectuelles, etc... Leur nombre et leur champ d'action varient selon les langues.

Le zande en compte quatre dont trois préfixés au lexème verbal (prépréfixes, postpréfixes et formatif) et un suffixé au lexème verbal (la terminaison). Il existe en zande quatre types de prépréfixes caractérisant quatre catégories de conjugaison différentes. Le prépréfixe ní- caractérise le relatif subjectif. Par exemple, (gu)... nízákí... (lé) "qui a (est) ouvert". Le prépréfixe ká- est la marque de l'optatif et/ou du subjonctif. Par exemple, kafúlá "(il) peut parler" (optatif); ká...s-óló "que (quelqu'un) eût couru (subjonctif). Le prépréfixe á-M (8) en association avec d'autres morphèmes comme l'appendice -ngá, l'adverbe té ou yá "ne... pas" caractérise l'ordre négatif. Par exemple, anásánánga té "(il) n'interrogeait pas habituellement". Le prépréfixe á- caractérise le sous-temps éloigné. Par exemple, abá-tí "avait vécu". Deux postpréfixes sont identifiées en zande : -kí- caractérisant le prétérit et -ká- caractérisant le futur. Exemples : nákizungu "(il) a lié" (prétérit); kágbúlá "(il) se courbera". Le formatif -á- attesté en zande caractérise l'aspect habituel. Par exemple, kánábándá "(il) aurait pu garder habituellement". La terminaison est un groupe de deux morphèmes : une finale -à qui caractérise toute la conjugaison et une postfinale -í qui

marque quelques tiroirs seulement comme l'indicatif affirmatif passé perfectif; injonctif présent immédiat, etc... Voici deux exemples illustrant l'emploi de ces deux morphèmes : násána "(il) interroge" (finale -à); bédi "(il) a aiguisé" (postfinale -i).

Le ngbundu distingue trois types de morphèmes de conjugaison : préfixes, redoublement, suffixes. Deux préfixes sont identifiés en ngbundu : le préfixe ké- qui marque l'infinitif et l'aspect duratif et le préfixe gboró- caractérisant l'aspect habituel. Exemples : késu "verser" (infinitif); (mé) késu "je suis entrain de verser" (duratif); gboró kézi á "nous avons l'habitude de manger" (habituel). Un morphème abstrait, le morphème de redoublement est attesté en ngbundu (6). Il marque l'ordre négatif et s'applique au radical verbal qu'il redouble. Exemple : á gu "nous sommes partis" Vs á gugu "nous ne sommes pas partis". Six morphèmes suffixaux attestés en ngbundu caractérisent différentes catégories de la conjugaison de cette langue. En voici quelques uns. Le morphème suffixal -alé marque le passé très éloigné. Exemple : Yé súalé "vous aviez versé il y a longtemps". Le suffixe -té marque le futur. Exemple : má lúte "tu cultiveras". Le suffixe -má exprime le passé récent. Exemple : á wómá "nous tuions".

En mônó trois types de morphèmes de conjugaison se distinguent : le morphème de redoublement, les préfixes et les suffixes. Le morphème abstrait de redoublement marque l'ordre négatif en mônó. Il s'applique au lexème verbal et s'associe le suffixe négateur : -néné. Exemple : á zízí néné "ne mangeons pas". Le préfixe ká- marque l'infinitif. Exemple : kéna éná "marcher la marche". Le morphème -kpáte suffixé au lexème verbal marque le passé récent. Exemple : mó zíkápáte "j'ai mangé à peine".

Les quatre autres langues restant sur les sept examinées dans le cadre de cette étude attestent chacune deux types de morphèmes verbaux segmentaux participant à la conjugaison : morphèmes préfixaux et les morphèmes suffixaux. Nous donnons quelques illustrations pour chacune des langues concernées.

En ngbandi plusieurs morphèmes peuvent être préfixés au lexème verbal et marquer différentes catégories de conjugaison. En voici quelques uns. Le

morphème ná- préposé au lexème verbal marque l'immédiat. Exemple : mó náténgó "tu vas manger". Le morphème ndó- préfixé au lexème verbal marque l'habituel, le progressif et l'imperfectif. Exemple : é ndó i "nous préparons habituellement ou nous sommes en train de préparer"; etc...

Plusieurs morphèmes peuvent également être suffixés au lexème verbal pour marquer différentes catégories de conjugaison. Le morphème -ngbándá par exemple, suffixé à un lexème verbal exprime le futur éloigné. Exemple : á la mándá ngbándá "ils apprendront plus tard".

Voici les morphèmes préfixés et/ou suffixés au lexème verbal pour les langues suivantes et leurs illustrations :

En ngbaka mi-na-gende le préfixe tá- exprime le duratif. Exemple : mó táso li "tu es entrain de puiser de l'eau". Le morphème -sá suffixé au lexème verbal marque le futur. Exemple : mí sisá "je rentrerai". Le morphème -á suffixé au lexème verbal marque le p. passé. Exemple : a tíá "il est tombé".

En mbánzá (division 2), le morphème tá- préfixé au lexème verbal marque l'infinitif. Exemple : tágolo "chasser". Le morphème -vola suffixé au lexème verbal marque l'aspect habituel. Exemple : ma golo vola "tu chasses habituellement"..

En ngbaka ma'bo les substituts préposés au lexème verbal marquent le nombre et la personne. Exemples : má hó "je mange"; yó hó "ils mangent". Le morphème -ní suffixé au lexème verbal marque le futur proche. Exemple : é mólóní "il tuera aussitôt".

### (c) Morphèmes de dérivation

La dérivation en général et la dérivation verbale en particulier ne semble pas suffisamment exploitée par les études descriptives consacrées aux langues oubanguiennes. Des études que nous avons pu consulter, deux seulement abordent ce domaine : celles du ngbandi (1) et du zande (2).

En ngbandi trois types de morphèmes segmentaux interviennent dans la dérivation verbale : les pré-suffixes, les suffixes et le morphème de redoublement. En voici quelques exemples. Le morphème -ngó suffixé à un thème nominal permet la formation du

verbe correspondant. Exemples : nzi "vol" → nzingó "voler"; yukó "noir" → vukóngó "noircir". Le morphème -ngbi- présuffixé au morphème -ngó confère au lexème verbal le sens de réciprocité. Exemples : mángó "entendre" → mángbingó "s'entendre". Le morphème de redoublement exerce son action seulement sur la première syllabe des lexèmes verbaux comptant plus d'une syllabe et sur l'entièreté des lexèmes monosyllabiques. Il introduit un sens péjoratif. Exemples : taimá "jeter des éclairs" → tatáimá "jeter des éclairs inutilement". gi "chercher" → gigi "chercher partout".

En zande, deux types de morphèmes segmentaux interviennent dans la dérivation verbale : les suffixes et les morphèmes de redoublement. Ils introduisent plusieurs sens différents. En voici quelques-uns. Le zande compte huit suffixes de dérivation verbale : -íd-, -ík-, -íl-, -imb-, -íf-, -ís-, -ít-, -iw- qui expriment huit sens différents : applicatif, causatif, duratif, intensif, itératif, locatif, réversif et statif. En voici quelques exemples : Le suffixe itératif -imb- s'emploie avec quelques verbes seulement et s'associe l'action d'un tonomorphème de dérivation. Exemple : sú "éclater" → súmbá "éclater à plusieurs reprises" (8).

Le suffixe causatif -ís-. Exemple : Kpàlà "pleurer" → kpàlàsà "faire pleurer" etc... À partir des thèmes existants, y compris les thèmes dérivés, on peut former d'autres thèmes en appliquant le morphème de redoublement à la première syllabe. Les thèmes formés de cette manière ont un sens répétitif. Exemples : sáná "interroger" → sásáná "interroger plusieurs fois"; dèwà couper à plusieurs reprises" → dèdèwà couper à plusieurs reprises et partout".

## 1.2. MORPHEMES SUPRASEGMENTAUX

Le seul type de morphème suprasegmental attesté dans les sept langues examinées est le morphème de tonalité ou tonomorphème. Il est attesté dans toutes les sept langues examinées et participe à la conjugaison comme à la dérivation. Comme c'est la conjugaison qui nous intéresse plus dans le présent travail, nous allons limiter nos exemples à ce seul domaine.

En mônó où certains auteurs (1) ont opposé une conjugaison tonale aux conjugaisons adverbiale et flexionnelle, le tonomorphème de conjugaison se manifeste tant au niveau des substituts personnels qu'à celui des lexèmes verbaux. Mais les tonomorphèmes ne s'appliquent qu'aux lexèmes verbaux monosyllabiques. Par exemple, à l'indicatif présent, le substitut personnel garde sa tonalité propre, mais le lexème verbal devient haut par l'action du tonomorphème haut marquant le temps présent. Exemples : écú → écú "vous mourez"; ázi → ázi "nous mangeons". A l'indicatif futur proche, les substituts personnels deviennent hauts (sauf enje "ils ou elles") par l'action du tonomorphème haut en association du suffixe -ze marquant le futur. Exemples : mó zize → mó zize "je mangerai"; ééjize → éé jize "tu entendras".

En zande, plusieurs tonomorphèmes interviennent dans la conjugaison. Nous en présentons un seul ici : le tonomorphème T qui caractérise le prétérit, l'aspect résultatif et le sous-aspect virtuel du présent. Il substitue des tons bas à une partie ou à l'ensemble des tons du thème et de la terminaison. Exemple : níkí**é**dí → níkí**è**dí "(il) a aiguisé" (prétérit); ákpí → ákpí "(il) est mort" (résultatif); ní**g**úndé → ní**è**úndé "(il) a habituellement peur" etc...

## 2. CATEGORIES DE CONJUGAISON-

Huit catégories de conjugaison sont attestées dans les langues faisant l'objet de notre étude, mais leur nombre varie selon les langues. Il s'agit de catégories suivantes : ordre, mode, degré, temps, sous-temps, personne et nombre, aspect, sous-aspect.

### A. ORDRE

La catégorie d'ordre est attestée dans toutes les langues étudiées. Elle distingue l'affirmatif et le négatif. Le premier est généralement non marqué et le deuxième marqué. Voici quelques exemples d'illustration.

En ngbandi l'ordre affirmatif n'est pas marqué formellement. Le négatif est marqué par le morphème discontinu de négation tá... má "ne...pas" qui encadre la forme affirmative. Exemples : mote "tu as mangé" (affirmatif), tálokamá "il n'a pas vendu" (négatif). Le morphème tá... má est en fait un adverbe

de négation. De ce point de vue on peut dire que l'ordre négatif n'est pas attesté dans cette langue en tant que catégorie de conjugaison.

En ngbaka mi-na-gende, l'affirmatif est non marqué, tandis que le négatif est marqué par le morphème -gò suffixé au lexème verbal. Exemples : mòtá "tu viens" (affirmatif); mòtagò "tu n'es pas venu" (négatif).

En mbánzá, l'affirmatif est non marqué. Le négatif est marqué de deux façons différentes : par le suffixe nè/nènè ou par l'emploi du morphème de redoublement appliqué au lexème verbal. Exemples : má nzu-ma pi "tu boiras du vin" (affirmatif); Dədu Zé nènè "Dədu ne mange pas (négatif); ou Dədu zézé.

## B. MODE

Neuf modes sont attestés dans les langues qui font l'objet de notre étude. Leur nombre varie d'une langue à l'autre. Il s'agit de modes suivants : indicatif, relatif, injonctif, infinitif, conditionnel, subjonctif, impératif, hypothétique et obligatif. A part l'indicatif qui est généralement non marqué, tous les autres modes sont marqués. Nous donnons ici seulement quelques illustrations.

En ngbundu, le mode indicatif n'est pas marqué, tandis que tous les autres modes de cette langue sont marqués. Par exemple, le mode hypothétique est marqué par le suffixe -tè. Le mode injonctif est exprimé par le thème verbal seul auquel est appliqué le tonomorphème moyen. Exemples (m) zí "tu es mangé" (indicatif, affirmatif, passé récent; (m) zité "si tu manges" (hypothétique, affirmatif, présent). Zi "mange ou mangez" (injonctif présent affirmatif).

## C. DEGRE

Deux degrés s'opposent généralement dans les sept langues considérées ici : l'absolutif et le relatif. L'absolutif est généralement non marqué. Le relatif est marqué par le morphème relatif. Voici quelques exemples en zande. Kúmbá nágbatá bambú "l'homme cherche une maison" (absolutif); (g) kúmbá nágbatá bambú (lè) "l'homme qui cherche une maison" (relatif subjectif). (g) bambú kúmb ágbatá (lè) "la maison que l'homme cherche" (relatif objectif).

## D. TEMPS

Quatre temps sont attestés dans les langues qui ont fait l'objet de notre observation. Le présent, le passé, le prétérit et le futur. Tous sont marqués par des morphèmes diversifiés, sauf le présent qui est non marqué en zande seulement. Voici quelques exemples en mbánzá et en zande.

En mbánzá, le présent est caractérisé par un tonomorphème représenté par un hypomorphème moyen à l'ordre affirmatif et par un hypomorphème haut à l'ordre négatif. Exemples : ménábale kéndé "je vais au champ" (présent, affirmatif); mána balé kéndé "je ne vais pas au champ", (présent négatif). Le passé est marqué par un tonomorphème du passé qui affecte un ton haut à un lexème verbal monosyllabique ou à la première syllabe d'un lexème verbal dissyllabique. Exemples : ma yólu "tu as acheté une chose"; ma gála ma "tu m'as reproché". Le futur se caractérise par un tonomorphème du futur représenté à l'ordre affirmatif par un hypomorphème bas et au négatif par un hypomorphème haut. Le tonomorphème futur s'applique à la tonalité des lexèmes verbaux monosyllabiques et seulement au ton de la première syllabe des lexèmes verbaux dissyllabiques. Ce tonomorphème agit en association avec le suffixe -ma, marque segmentale. Exemples : ma nzúma pí "tu boiras du vin", ma nzúma pí né "tu ne boiras pas de vin".

En zande, le présent n'est pas marqué. Exemples : názúnda "(il) lave"; kúlu "(il) est sorti". Le passé se caractérise par la postfinale -í. Exemples : na-kpísidi "quand (il) avait déjà enterré". Le prétérit, attesté en zande seulement, est caractérisé par le postpréfixé -kí, la postfinale -í et le tonomorphème T<sup>a</sup> (8). Il exprime une action passée dont on ne considère pas les conséquences au moment de la parole. Il est essentiellement le temps du récit. Exemples : nákímangí "(il) a fait"; kígúngu "(il) grogna". Le futur se caractérise par le postpréfixe -ká- et le tonomorphème H (8). Exemples : nakagala "(il) va évacuer (en parlant de l'eau)"; (gu)... nikákúla... (lé) "qui sortira habituellement".

## E. SOUS-TEMPS

Les langues examinées dans ce travail distinguent

de deux à trois sous-temps : le récent (ou proche), l'éloigné (ou lointain) et le très éloigné (ou très lointain). Ils sont tous marqués soit par des tonomorphèmes, soit par des morphèmes segmentaux, soit enfin par la combinaison de ces deux types de morphèmes. Il convient de signaler cependant que le sous-temps proche est non marqué en zande. Certaines langues, comme le ngbaka mi-na-gende, le mbánzá et le ngbundu distinguent trois sous-temps. D'autres comme le mônó, le ngbandi, le zande, etc... ne distinguent que le récent et l'éloigné. Le ngbaka mi-na-gende, le mbánzá et le ngbundu n'attestent la catégorie de sous-temps qu'au seul temps passé. Tandis que les autres langues observées ici l'attestent tant au passé qu'au futur et au prétérit (pour le zande seulement). Voici quelques illustrations de la catégorie de sous-temps.

En ngbaka mi-na-gende, le sous-temps proche est marqué par le suffixe -á ou la particule só postposée au lexème verbal. Cette particule peut signifier "aujourd'hui, ce matin, il n'y a pas longtemps". Exemples : atáá "il est venu" (il n'y a pas longtemps); a fóló só túlí "il a lavé les habits" (aujourd'hui, ce matin). Le sous-temps éloigné est caractérisé par la particule zí signifiant "avant-hier" qui est postposée au lexème verbal. Exemple : afóló zí túlí "il avait lavé les habits" (avant-hier). Le sous-temps très éloigné est marqué par la particule zè postposée au verbe. Exemple : atáázè "il était venu il y a longtemps".

En ngbaka ma'bo le sous-temps proche est caractérisé par deux morphèmes -ní du futur et -lé du passé, tous deux suffixables au lexème verbal. Exemples : ma loní "je viendrai bientôt"; (futur); Mokiala srele "Mokiala a vendu" (récemment) (passé). Le sous-temps éloigné est marqué par deux morphèmes suffixés au lexème verbal : -kuba au futur et -lí au passé. Exemples : mádo kuba "je viendrai plus tard"; ma lolí "j'ai cultivé il y a longtemps".

#### F. PERSONNE ET NOMBRE

Généralement cette catégorie ne porte pas une marque formelle particulière. Seuls les substituts peuvent indiquer la personne et le nombre des verbaux.



Exemples :

En ngbaka ma'bo

Yó hí "ils (elles) connaissent"  
à hólí "nous avons mangé il y a longtemps"

En ngbandi

mbi ts "j'ai mangé"  
mots "tu as mangé"

G. ASPECT

Sept types d'aspects différents sont attestés dans les langues étudiées ici : immédiat, perfectif, imperfectif, duratif, habituel, itératif et résultatif. Leur nombre varie d'une langue à l'autre. Par exemple, le ngbundu en compte quatre : perfectif, imperfectif, duratif et habituel. Le ngbaka ma'bo en distingue six : immédiat, perfectif, imperfectif, duratif, habituel et itératif; ces aspects sont généralement marqués, soit par des morphèmes segmentaux, soit par des tonomorphèmes, soit par ces deux types de morphèmes à la fois. Quelques aspects sont cependant non marqués dans certaines langues. Par exemple, l'imperfectif en ngbaka ma'bo, ngbaka mi-na-gende, mbánzá; le perfectif en ngbandi; l'immédiat en zande. Donnons quelques exemples pour illustrer la catégorie aspectuelle.

En ngbaka ma'bo, l'aspect habituel est marqué par le morphème kpésikpési "habituellement" suffixe au lexème verbal. Exemple : yó kó kpésikpési "ils parlent habituellement".

En ngbaka mi-na-gende, l'aspect duratif est exprimé par le morphème -tè- préfixé au lexème verbal. Exemple : a teyngõ mo "il est en train de manger".

H. SOUS-ASPECT

La catégorie sous-aspectuelle n'est attestée qu'en zande à l'aspect habituel. Celui-ci distingue deux sous-aspect : l'actuel et le virtuel. Le premier, non marqué, exprime une action habituelle et continue. Le second est marqué par la postfinale -í, sauf à l'une des formes de l'indicatif affirmatif présent où il n'y a pas de postfinale. Cette forme se distingue alors du sous-aspect actuel par le to-

tonomorphème F\* (8) qui substitue un ton bas au ton haut du formatif. Le virtuel exprime généralement une action qui est à la fois habituelle et intermittente. La catégorie sous-aspectuelle existe à tous les ordres et à tous les modes, à tous les temps, sauf au présent optatif, au prétérit, au futur éloigné de l'indicatif et au futur de l'injonctif. Seul le sous-aspect actuel est attesté au futur proche de l'indicatif et du relatif, au présent de l'infinitif et au passé négatif, sauf à l'optatif. Voici quelques exemples illustrant la catégorie sous-aspectuelle.

Habituel actuel

nâgũdá "(il) craint habituellement" (et il craint maintenant); (gũ)... nĩnázĩngisa... (lé) "qui réveillait habituellement".

Habituel virtuel

nãngela "(il) regarde habituellement" (il ne regarde pas maintenant) (gũ)... nãníũndũ... (lé) "qui aidait habituellement".

3. CONJUGAISON

Un jeu varié de combinaisons des morphèmes tant segmentaux que tonals qui caractérisent les différentes catégories de conjugaison déterminées ci-dessus forment les différents tiroirs verbaux dont l'ensemble constitue la conjugaison simple. Le nombre des tiroirs constituant la conjugaison simple peut varier d'une langue à l'autre. Des études relatives aux langues examinées, une seule, celle qui a décrit le zande (2) a pu déterminer le nombre des tiroirs composant la conjugaison simple de cette langue. En effet, elle compte 131 tiroirs. Voici quelques tiroirs verbaux.

En zande nous avons par exemple, la forme verbale agiãnga... té (tiroir '70) "il ne comprenait pas". Analysée, cette forme donne les éléments constitutifs suivants :

//<sup>x</sup>a -<sup>x</sup>ɦx -<sup>+x</sup>à- <sup>x</sup>ná / b<sub>1</sub><sup>1</sup> -<sup>x</sup>à -ngà ... té//

1°. <sup>x</sup>à -<sup>x</sup>ɦx ... ngà : morphèmes marquant l'ordre négatif.

2°. ..té: morphème marquant le mode indicatif uni-

uniquement à l'ordre négatif.

- 3°. -í# : postfinale caractérisant le temps passé.
- 4°. à- : prépréfixe marquant le sous-temps éloigné.
- 5°. -x<sub>a#</sub> : finale caractérisant l'aspect imparfaitif.

Comme on le voit, cinq catégories de conjugaison sont représentées dans ce tiroir. C'est à la suite de l'application d'une série de règles : choix des variantes morphologiques, règles morphologiques qu'on arrive à la forme "agfānga...te".

En ngbaka mi-na-gende, la forme verbale "atétéa", signifiant "il vient d'habitude" peut être analysée en ses éléments suivants à part le lexème verbal.

//a/ts-T.R-a// (T = tonomorphème; R = morphème de redoublement).

- 1°. à- : morphème substitutif caractérisant la catégorie de nombre et de personne.
- 2°. T : tonomorphème haut caractérisant le temps présent. Il substitue un ton haut au ton lexical du verbe.
- 3°. R -à : morphème de redoublement qui s'applique au lexème verbal en le redoublant et s'associe le morphème suffixal -a.  
Il caractérise l'aspect habituel.

Dans l'exemple ci-dessus, trois catégories de conjugaison sont représentées. La combinaison de différents morphèmes caractérisant ces catégories donne la forme "atétéa".

A la conjugaison simple s'oppose habituellement la conjugaison composée ou complexe. Si la conjugaison simple est attestée dans toutes les langues examinées, la conjugaison composée par contre n'a été traitée que dans l'étude relative au zande (2).

Dans cette langue, les formes de la conjugaison composée comprennent un verbe auxiliaire auquel est joint un infinitif ou un perfectif passé proche. Il y a six verbes auxiliaires. Ce sont d'une part trois verbes du type haut (c'est-à-dire ceux dont la première syllabe du radical porte un ton lexical haut), il s'agit de /íma- "durer", /gó- "s'enlever"; /ké- "(se) toucher, traîner" et d'autre part trois verbes

du type bas (c'est-à-dire ceux dont la première syllabe du radical est basse), ce sont les verbes suivants: /lɛngbà "convenir, pouvoir", /idà "vouloir", /mbèdà "faillir, être sur le point de, être prêt". Le verbe auxiliaire /gò ne s'emploie qu'avec le perfectif passé proche. Le verbe auxiliaire /imá peut être employé indifféremment avec l'infinitif ou le perfectif passé proche. L'infinitif qui suit /imá emploie la variante Ø du préfixe <sup>x</sup>ka-. Les autres verbes auxiliaires sont exclusivement suivis de l'infinitif pourvu de la variante canonique du préfixe <sup>x</sup>ka-

Sur le plan sémantique un exemple comprenant un verbe auxiliaire et un perfectif passé exprime une action conçue dans son déroulement. /imá plus un infinitif exprime une action passée ou un état. En général un auxiliaire qui s'adjoint un infinitif exprime une action qui est sur le point de se dérouler.

Exemples :

nigò nisáná "(il) était en train d'interroger"  
kɛlɛngbá kasáná "(il) pourra interroger"  
námá ñibédí "(il) est déjà en train d'aiguiser"  
káké kábèdà "(il) sera sur le point d'aiguiser"

Nida parle de l'existence dans les langues oubanguiennes de la conjugaison tonale (9). Motingea ajoute, toujours en parlant des langues oubanguiennes: "ces langues utilisent dans l'expression des oppositions temporelles, modales et aspectuelles des particules préposées ou postposées au lexème verbal ainsi que les morphèmes de tonalité.

Certaines de ces particules n'ont pas de signification propre, mais il en existe qui correspondent aux expressions de temps comme "hier", "aujourd'hui", "depuis longtemps" et qui constituent les seules marques distinctives pour certains temps verbaux (...). On n'aurait pas ainsi tort de parler en ces langues d'une conjugaison adverbiale existant à côté de la conjugaison tonale dont certains auteurs ont déjà parlé" (3).

On peut distinguer peut-être deux types de conjugaison composée. Le premier comprendrait les verbes auxiliaires plus des formes verbales infinitives ou

autres. C'est ce type qui est connu et est du reste présenté plus haut en zande. Le deuxième comprendrait alors les formes verbales conjuguées plus des auxiliaires non verbaux que sont les particules dont il est question ci-dessus lesquelles jouent un rôle déterminant dans le fonctionnement de la conjugaison des langues oubanguiennes. Cette situation nécessite une étude approfondie.

Quant à l'opposition d'une conjugaison tonale dont les tiroirs ne seraient constitués qu'avec les tonomorphèmes à une conjugaison dite flexionnelle dont les tiroirs ne seraient constitués qu'avec des morphèmes segmentaux, elle est difficilement acceptable.

A l'état actuel de nos recherches sur le système verbal en langues oubanguiennes, nous savons que les tiroirs verbaux, dans la plupart des cas sont constitués tant de tonomorphèmes qui sont attestés dans toutes les sept langues observées que de morphèmes segmentaux. Il convient dans ce cas de ne parler que de la conjugaison simple opposée à la conjugaison composée.

L'analyse d'une forme verbale du mônó, langue où il a été distingué trois types de conjugaison peut appuyer notre propos: móziŋ "je mangerai". L'auteur de l'étude sur le mônó considère cette forme comme relevant de la conjugaison tonale. L'analyse de cette forme nous donne les éléments suivants :  
//mó/zì-zè-T// (T = tonomorphème haut).

- 1° mó- : morphème substitutif marquant la catégorie de nombre et de personne.
- 2° -zè-T : morphème segmental -zè caractérisant le temps futur en association avec le tonomorphème haut qui agit sur la tonalité du substitutif.

Dans cet exemple, deux catégories de conjugaison sont représentées. La combinaison de différents morphèmes caractérisant ces catégories a donné la forme "móziŋ" (je mangerai)

## CONCLUSION

Le système verbal des langues oubanguiennes est fort riche quant au nombre et à la variété des

morphèmes ainsi que des catégories de conjugaison qui le composent. La dérivation verbale semble riche, mais elle est insuffisamment étudiée. Quant à la conjugaison, elle est fort complexe. Sa complexité est due essentiellement au fait que son fonctionnement postule les morphèmes tant segmentaux que suprsegmentaux. A quelques exceptions près, comme les particules intervenant dans la conjugaison en ngbaka et ngbandi, les morphèmes verbaux segmentaux ainsi que leur champ d'action sont suffisamment connus. Mais la connaissance des tonomorphèmes verbaux reste très superficielle. Ceci rend malaisée la maîtrise du système verbal des langues oubanguiennes.

En attendant les résultats des recherches ultérieures, on peut proposer provisoirement pour ces langues deux types de conjugaison : une conjugaison simple (flexionnelle) et une conjugaison composée.

#### BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

1. Kamanda Kola
  - La conjugaison en ngbandi (langue non bantu) dans Annales Aequatoria 10(1939)181-199.
  - Eléments de phonologie et de morphologie du mônó MBANDAKA, 1985 (Travail de Fin d'études).
  - Dérivations nominale et verbale en ngbandi, Mbandaka-ISP, 1987 (mémoire de licence).
2. Kumbatulu Sita B., Etude descriptive du Zande. Phonologie, Morphonologie et morphologie, Bruxelles, 1982 (Thèse de Doctorat).
3. Motinga M., Quelques caractéristiques morphologiques des langues ngbaka (minagende) et ngbandi dans Annales Aequatoria, 6(1935)197-204.
4. J. Greenberg, Languages of Africa, La Haye-Mouton, 1963.
5. B. Donzo, Morphologie verbale des langues ngbaka et mbánzá. (Une étude comparative), Mbandaka-ISP, 1989 (Mémoire de licence).
6. Tingbo nyi Z., Esquisse grammaticale de la langue mbanzá, Lubumbashi-CELTA, 1978.
7. J.M.C. Thomas, Le ngbakama'bo, dans Les langues dans le monde ancien et moderne, Paris-CNRS, 1881,

pp. 201-222. Nous avons également pris des informations sur le ngbaka ma'bo dans un travail de fin d'études en élaboration).

8. - La tonalité du radical / su- "éclater" et du suffixe itératif -mb- est devenue basse sous l'action du tonomorphème DS de dérivation verbale. La voyelle -i- de -mb- devient ɔ par assimilation.
- Le tonomorphème T caractérisant le prétérit substitue des tons bas à une partie ou à l'ensemble des tons du thème et de la terminaison.
  - Le tonomorphème H caractérisant les futurs injonctif et indicatif non habituel substitue des tons hauts et des tons bas aux tons des morphèmes verbaux.
  - Le tonomorphème F caractérisant l'aspect habituel au présent et au futur substitue un ton abaissé ou bas au ton du formatif.
  - Le prépréfixe à- est accompagné d'un morphotonème haut flottant HX qui se substitue au morphotonème bas du morphème monophone suivant le prépréfixe à-.
9. Nida E.A., Morphology . The Descriptive Analysis of Words, cité par Mbulamoko, Verbe et Personne, FUZ, 1978, p. 114 et 229.

Prof. KUMBATULU Sita

## **STRUCTURE DES NUMERAUX EN BANTU (LINGOMBE) ET EN NON-BANTU (NGBAKA MINAGENDE, NGBANDI, NGBUNDU, MONO, MBANZA)**

### The Numerals in Bantu and Non-Bantu Languages

The study covers five non-Bantu languages (Ngbaka Minagende, Ngbandi, Ngbundi, Mono and Mbanza) and one Bantu language (Lingombe). From the analysis the writer picks out an identity in the structure of some numbers in these language groups. The identity concerns the cardinal numbers below five and/or six, made up of simple lexical units also called substitutes, whereas those between six and/or seven are obtained by addition in some languages only. The tens, the hundreds and the thousands are simple units which are multiplied and added with other numeric units of inferior rank in order to express intermediate numbers. Some Oubangui languages borrow Bantu terms: "kama, sambo, koto, mwambe" (hundred, seven, thousand, eight, respectively).

**KEYWORDS :** Linguistics, Morphology, Numerals, Bantu Languages, Non-Bantu Languages, Ngbaka Minagende, Ngbandi, Ngbundi, Mono, Mbanza.

### Die Zahlen im Bantu und im Nicht-Bantu

Die Studie geht aus von fünf Nicht-Bantu und von einer Bantusprache. Gemäss der Analyse hebt der Autor eine Strukturidentität einiger Zahlen dieser Sprachgruppen hervor. Die Identität betrifft die Kardinalzahlen unter 5 und/oder 6, zusammengesetzt aus den einfachen lexikalischen Einern, auch genannt Substitutive, während jene, enthalten zwischen 6 und/oder 7, sich, wenigstens in einigen Sprachen, durch Addition ergeben. Die Zehner, die Hunderter und die Tausender sind einfache Einer, die sich mit den anderen niedrigen Ganzen Zahlen multiplizieren oder addieren, um die dazwischenliegenden Zahlen auszudrücken. Einige ubangische Sprachen entlehnen die Bantuausdrücke: kama, sambo, koto, mwambe, (hundert, sieben, tausend, acht).

**STICHWÖRTER :** Bantu, nicht bantu-sprachen, Ngbaka, Ngbandi, Ngbundi, Mono, Mbanza.



## INTRODUCTION

L'étude que nous présentons ici est le résultat d'une investigation linguistique menée sur cinq langues oubanguiennes : le ngbaka, le ngbandi, le ngbundu, le mônó, le mbánzá et une langue bantou : le lingombe.

Le ngbaka, le ngbandi, le ngbundu, le mônó et le mbánzá sont des langues qui, selon la classification de Greenberg d'abord et selon celle de Kadima K., Mutombo H., Bokula M. et alii dans l'Atlas linguistique du Zaïre, appartiennent à la famille CONGO KORDOFANIENNE, à la branche NIGER-CONGO, sous branche Adamawa oriental ou mieux oubanguien. Elles sont parlées par les peuples portant les mêmes noms et sont situées dans la Région administrative de l'Equateur, sous-Région du Nord et Sud Ubangi. Cependant le lingombe est une langue bantou parlée par le peuple ngombe. Elle s'étend du Nord au Sud dans la Région administrative de l'Equateur. Notons que dans les sous-Régions du Nord et du Sud-Ubangi, cette langue a pour voisines des langues non-bantou telles que citées ci-dessus. En outre dans d'autres sous-Régions, elle est voisine à d'autres langues bantou en occurrence le môngo, le mondunga, le libinza etc.

Notre souci pour cette étude cadre avec les préoccupations du GRELOUBA, celle de voir décrire les langues oubanguiennes en général et constater les phénomènes de contact ou d'emprunt entre lesdites langues et celles du domaine bantou.

Sur le plan de méthode, nous nous sommes servi d'un questionnaire pouvant nous permettre de nous rendre compte de la façon dont fonctionne le système de numération dans ces langues et surtout voir si celui du domaine bantou n'a pas influencé celui du domaine non-bantou et vice-versa.

### 1. LA NUMERATION DE 1 à 9

Il existe trois structures qui ressortent sous ce point :

1.1. La première structure est celle des numéraux qui sont exprimés par de simples unités lexicales (ou substantifs). Ce cas se présente dans les langues ngbaka minángendé, ngbandi, ngbundu, mônó, mbánzá et lingombe.

Exemples :

| Nombres    | Ngbaka    | Ngbândi     | Ngbundu   | Mbáanzá   | Mónó  | Lingó-mbe |
|------------|-----------|-------------|-----------|-----------|-------|-----------|
| un (1)     | kpó       | ko          | balé      | balé      | balé  | -         |
| deux(2)    | bwa       | se          | ḡiss      | ḡisi      | bifə  | -         |
| trois (3)  | tale      | tá          | vóta      | vota      | vóta  | -         |
| quatre (4) | nálé      | sió         | vaná      | vaná      | vaná  | -         |
| cinq(5)    | móló      | kũ          | mindú     | mindú     | mindú | -         |
| six (6)    | gazala    | maná        | gazala    | gazala    | -     | -         |
| sept(7)    | -         | mbárá-mbára | -         | -         | -     | sambo     |
| huit(8)    | ngbe-dede | mwambe      | ngbe-rere | ngbe-dede | -     | bomwambe  |
| neuf(9)    | kusi      | gúmbá-yá    | -         | -         | -     | libwá     |

Notons que le système de numération exprimé par les unités lexicales simples est total en ngbândi mais partiel dans les autres langues. Exemples : ngbândi (1 à 9), ngbaka (1 à 9 excepté 7), ngbundu et mbáanzá (1 à 8 excepté 7), mónó (1 à 5) et lingó-mbe (7 à 9).

1.2. La seconde structure recourt aux unités lexicales composées. Cette composition par additivité s'opère à partir d'un nombre de base qui peut être six (6) pour le ngbundu, le ngbaka et le mbáanzá, et cinq (5) pour le mónó, auquel on ajoute le numéral un (1) ou deux (2) selon chaque langue.

Exemples :

| Nombres | Ngbaka | Ngbundu | Mbáanzá | Mónó     |
|---------|--------|---------|---------|----------|
| six (6) | -      | -       | -       | mindú ḡe |



## 2. LE NUMERAL 10 (dix)

Dans toutes les langues étudiées, on remarquera que pour exprimer le nombre dix, on se sert d'une unité lexicale simple qui diffère d'une langue à une autre; sauf en ngbandi où l'on utilise la forme composée baléko/swiko dont balé apparaît comme un emprunt au groupe Banda (ngbundu, mbánzá et mónó) dans le ngbandi. Il en ressort qu'il est le superstrat du banda en ngbandi.

Exemples :

| Nombres | ngbaka | ngbandi         | ngbundu | mbánzá | mónó        | lingomba |
|---------|--------|-----------------|---------|--------|-------------|----------|
| dix(10) | bú     | baléko<br>swiko | ḡáft    | ḡáft   | njé-<br>kpá | dómi     |

## 3. LA NUMERATION DE 11 à 19

Cette catégorie présente les structures subséquentes.

La 1ère structure attestée est dite composée. Elle fonctionne à base du numéral dix (10) auquel on ajoute une ou des unités à additionner grâce aux éléments connectivaux (ou particules connectivales) qui diffèrent selon les langues (ngóné pour le ngbaka, ndóni pour le ngbandi, t/apá pour le ngbundu, de le mónó, t/apá ná et/ou da maná pour le mbánzá et na pour le lingomba). Toute ces différentes particules connectivales ont le sens de : "et" ou "plus". On rencontre cette structure dans toutes les langues ci-haut énumérées sauf en mónó où elle va seulement de 11 à 15, mais de 16 à 19, on répète la particule "de" en cette langue parce que "de" est impliquée dans l'unité numérique. Ainsi, 16 : 10+6, six (6) étant exprimé par 5+1. D'où 16 : 10+5+1.

1. NGBAKA : bú ngóné+unité ajoutée (10+unité ajoutée)  
11 : bú ngóné kpó (dix+un); 12 : bú ngóné bwa (dix+deux)
2. NGBANDI : balé (swi) ko ndóni+unité ajoutée (10+unité ajoutée)  
11 : balé (swi) ko ndóni ko (10+un);

- 12 : balé (swi) ko ndóní se (10+2)
3. NGBUNDU : búfú t/ápá + unité ajoutée (10 + unité ajoutée)  
 11 : búfú t/ápá balé (10+1); 12 : búfú t/ápá bise (10+2)
4. MBANZA : búfú t/ápá ná + unité ajoutée (10 + unité ajoutée)  
 11 : búfú t/ápá ná balé (10+1); 12 : búfú t/ápá ná bisi (10+2)
5. MONO : njókpa de + unité ajoutée (10 + unité ajoutée)  
 11 : njókpa de balé (10+1); 12 : njókpa de bifa (10+2)
6. LINGOMBE : dömi na + unité ajoutée (10 + unité ajoutée)  
 11 : dömi na emotí (10+1); 12 : dömi na ibaé (10+2)

N.B. : En mono, la seconde structure apparaît dans cette formule :

njókpa de + mindú + de + unité ajoutée  
 (10 + 5 + unité ajoutée)

16 : njókpa de mindú de balé (10 + 5 + 1);

17 : njókpa de mindú de bifa (10 + 5 + 2).

On pourrait se demander ici lequel de deux groupes linguistiques aurait influencé l'autre.

#### 4. LES DIZAINES, CENTAINES ET MILLE

4.1. Pour exprimer les dizaines, centaines et mille, toutes ces langues recourent aux opérations mathématiques de multiplicité que l'on peut constater dans les exemples suivants :

| Nombre | Ngbaka        | Ngbandi               | Ngbundu       | Mbanza        | Mono                      | Lingombe        |
|--------|---------------|-----------------------|---------------|---------------|---------------------------|-----------------|
| 20     | bú ne<br>bwa  | balé<br>se/ swi       | gbafú<br>bise | gbána<br>bisi | kpé-<br>te<br>uzu<br>balé | túkú ibaé       |
| 30     | bú ne<br>talc | balé<br>tá/ swi<br>ta | gbafú<br>vota | gbána<br>vota | kpé-<br>te<br>uzu         | túkú isa-<br>tó |

| Nombres | Ngbaka                        | Ngbandi                            | Ngbundu       | Mbanza        | Mono                         | Lingo-<br>mbe         |
|---------|-------------------------------|------------------------------------|---------------|---------------|------------------------------|-----------------------|
|         |                               |                                    |               |               | balé ds<br>njókpa            |                       |
| 40      | bú né<br>nâlê                 | balé<br>sió/<br>swi sió            | gbafú<br>vaná | gbáná<br>vaná | kpéts<br>uzu<br>bi/a<br>balé | túkú<br>inéi          |
| 100     | ngba-<br>ngbo/<br>kama        | ngba-<br>ngbo<br>ko/ká-<br>ma ko   | kámá<br>balé  | kámá<br>balé  | kámá<br>balé                 | moká-<br>má           |
| 200     | kámá<br>bwa                   | ngba-<br>ngbo se<br>/kámá<br>se    | kámá<br>sísé  | kámá<br>sisi  | kámá<br>bi/a                 | miká-<br>má<br>mibaé  |
| 300     | kámá<br>talc                  | ngba-<br>ngbo<br>ta/kámá<br>ta     | kámá<br>vota  | kámá<br>vóta  | kámá<br>vóto                 | miká-<br>má<br>mísató |
| 400     | kámá<br>nâlê                  | ngba-<br>ngbo<br>sió/ká-<br>má sió | kámá<br>vaná  | kámá<br>vaná  | kámá<br>vaná                 | miká-<br>má<br>minéi  |
| 1000    | ngba-<br>ngbo<br>bú/kó-<br>to | saki<br>ko/kó-<br>to ko            | kóto<br>balé  | kóto<br>balé  | kútu<br>balé                 | kóto<br>émotí         |
| 2000    | kóto<br>bwa                   | saki<br>se/kó-<br>to se            | kóto<br>sísé  | kóto<br>sisi  | kútu<br>bi/a                 | kóto<br>ibaé          |
| 3000    | kóto<br>talc                  | saki<br>tá/kó-<br>to tá            | kóto<br>vota  | kóto<br>vóta  | kútu<br>vóto                 | kóto<br>isató         |
| 4000    | kóto<br>nâlê                  | saki<br>sió/kó-<br>to sió          | kóto<br>vaná  | kóta<br>vaná  | kútu<br>vaná                 | kóto<br>inéi          |

On remarquera que l'expression utilisée pour exprimer les centaine et mille en ngbaka, en ngbandi, en ngbundu, en mbánzá, en mónó et en lingombe est la même sur le plan formel : "kámá" (mokámá de cl 3/4 ou cl 3/10 en lingombe) et "kóto"/"kútu". Ce qui nous laisse dire que toutes ces langues seraient influencées par la langue du ler occupant de territoire en occurrence le lingombe. Donc les termes "kámá" et "kóto" ou "kútu" sont des substrats probables du premier peuple occupant ce territoire : les Ngomba. Cependant le terme "ngbangbo" utilisé en ngbaka et en ngbandi pour rendre l'idée de centaine et "saki" en ngbandi attestent sans doute qu'il a existé dans ces langues ou-banguiennes de vieux termes exprimant les notions de centaine et mille, et qui ont disparu sous l'influence pour laisser la place à "kámá et, kóto/kútu" qui sont des vocabulaires (de lingombe) du bantou interférés en non-bantu.

#### 4.2. La numérotation intermédiaire

Pour exprimer les numéraux compris entre les dizaine, centaine et mille, on procède par des opérations mathématiques d'additivité en utilisant une particule connective qui diffère selon les langues et qui rend généralement un sens identique : "et" ou "plus". Cette particule connective intervient entre les dizaine, centaine ou mille et entre les unités numériques à additionner ou à multiplier. Nous observons ce phénomène dans les exemples suivants :

| Nom-<br>bre | Ngbaka                     | Ngbandi               | Ngbundu                       |
|-------------|----------------------------|-----------------------|-------------------------------|
| 22          | bú né bwa ngó-<br>né bwa   | balé se ndóní se      | ngbafú bisé da<br>t/ápá bisé  |
| 23          | bú né bwa ngóné<br>tals    | balé se ndóní tá      | gbafú bisé da<br>t/ápá vóta   |
| 32          | bú né tals ngó-<br>né bwa  | balé tá ndóní se      | gbafú vóta da<br>t/ápá bisé   |
| 33          | bú né tals ngó-<br>né tals | balé tá ndóní tá      | gbafú vóta da<br>t/ápá vóta   |
| 62          | bú né gazals<br>ngóné bwa  | balé maná ndóní<br>se | gbafú gazara da<br>t/ápá bisé |

| Nom-bre | Ngbaka                                    | Ngbandi                                       | Ngbundu                                               |
|---------|-------------------------------------------|-----------------------------------------------|-------------------------------------------------------|
| 102     | kámá do ngóné<br>bwa                      | ngbangbo ko<br>ndóní se                       | kámá balé de<br>bisé                                  |
| 230     | kámá bwa do bú<br>né tals                 | ngbangbo se<br>ndóní balé tá                  | kámá bisé da<br>gbafú vóta                            |
| 305     | kámá tals do<br>ngóné moló                | ngbangbo tá<br>ndóní kú                       | kámá vóta da<br>mindú                                 |
| 1002    | kóto kpó do ngó-<br>né bwa                | saki ko ndóní<br>se                           | koto balé da<br>bisé                                  |
| 1022    | kóto kpó do bú<br>né bwa ngóné<br>bwa     | saki ko ndóní<br>balé se ndoni se             | kóto balé da<br>t/ápá ngbafú<br>bisé da t/ápá<br>bisé |
| 1300    | kóto kpó do<br>kámá tals                  | saki ko ndóní<br>ngbangbo tá                  | kóto balé da<br>t/ápá kámá vóta                       |
| 2350    | kóto bwa do<br>kámá tals do bú<br>né moló | saki se ndóní<br>ngbangbo tá<br>ndóní balé kú | kóto bisé da<br>kámá vóta da<br>gbafú mindú           |

| Nom-bre | Mbanza                        | Mónó                                   | Lingombe                |
|---------|-------------------------------|----------------------------------------|-------------------------|
| 21      | gbaná bisi<br>t/ápá ná balé   | kpéte uzu balé<br>de balé              | tuku ibae na<br>émoti   |
| 22      | nganá bisi<br>t/ápá ná bisi   | kpéte uzu balé<br>de bifa              | túkú ibae na<br>ibae    |
| 23      | gbaná bisi<br>t/ápá ná vóta   | kpéte uzu balé<br>de vóta              | túkú ibae na<br>isató   |
| 32      | gbaná vóta<br>t/ápá ná bisi   | kpéte uzu balé<br>de njókpé de<br>bifa | túkú isató na<br>ibae   |
| 33      | gbaná vóta<br>t/ápá ná vóta   | kpéte uzu balé<br>de njókpá de<br>vóta | túkú isató na<br>isató  |
| 62      | gbaná gazala<br>t/ápá ná bisi | kpéte uzu vóta<br>de bifa              | túkú isamano<br>na ibae |
| 102     | kámá balé da<br>bisi          | kámá balé de<br>amane bifa             | mokámá na ibae          |



| Nom-bre | Mbáanzá                                     | Mónó                                                       | Lingombé                                        |
|---------|---------------------------------------------|------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------|
| 230     | kámá bisi da<br>gbáná vóta                  | kámá bifa de<br>kpéte uzu balé<br>de njókpá                | mikámá mibaé na<br>túkú isató                   |
| 305     | kámá vóta da<br>mindú                       | kámá vóta de<br>mindú                                      | mikámá misató<br>na itano                       |
| 1002    | kóto balé da<br>bisi                        | kútu balé de<br>bi a                                       | kóto émoti na<br>ibaé                           |
| 1022    | kóto balé da<br>gbafu bisi<br>t/ápá bisi    | kútu balé de<br>kpéte balé de<br>bifa                      | kóto émoti na<br>mikámá mibaé                   |
| 1300    | kóto balé da<br>kámá vóta                   | kútu balé de<br>kámá vóta                                  | kóto émoti na<br>mikámá isató                   |
| 2350    | kóto bisi da<br>kámá vóta da<br>gbafu mindú | kútu bifa de ké<br>kámá vóta de<br>kpéte bifa de<br>njókpá | kóto jibaé na<br>mikámá misató<br>na túkú itano |

## 5. LES NUMERAUX ORDINAUX

5.1. Il a été observé que les langues suivantes : le ngbaka, le ngbândi et le ngbundu ne connaissent pas de numéraux ordinaux autres et spécifiques que les numéraux cardinaux dont elles se servent pour indiquer l'ordre.

Ces ordinaux présentent une structure connective dont la forme déterminante est un numéral invariable.

Structure : Particule + num.card, tous postposés au substantif. C'est ainsi que l'interposition des particules "nê", "ké" et "tí" entre le substantif et le numéral cardinal introduit l'idée de l'ordinal dans les langues ci-après :

- NGBUNDU : subst + nê + num. card. ex. : yá sésé nê  
yóta : la 3<sup>e</sup> femme
- NGBAKA : subst + ké + num.card. ex. : tóló ké  
talé : le 3<sup>e</sup> chien
- NGBANDI : subst + tí + num. card. ex. : da tí tá :  
la 3<sup>e</sup> maison

5.2. Par contre le mbánzá et le mónó présentent l'ordinal d'une manière particulière que voici : en mbánzá, la particule marquant l'ordre occupe la position initiale alors qu'en mónó, elle occupe la position finale.

**MBANZA** : a + num. card (á est le morphème indiquant l'ordinal) ex. : a sísi kóse : le 2<sup>e</sup> mari

**MÓNÓ** : num. card + subst + ne  
ex. : bi/a manda ne : la 4<sup>e</sup> porte

5.3. Pour exprimer les ordinaux "premier" et "dernier", toutes ces langues recourent aux unités lexicalés simples, qui sur le plan formel, diffèrent selon chaque langue :

**NGBAKA** : - substantif + dati : ler  
- substantif + ngogodo : dernier ou bien  
subst + ndoti

**NGBANDI** : - substantif + kozo/lini : ler  
- substantif + ndáni : dernier

**NGBUNDU** : - ágbó + substantif : ler  
- odongo + substantif : dernier

**MBANZA** : En mbánzá, il n'existe pas de terme particulier pour exprimer "premier et dernier". C'est ainsi qu'on recourt à la structure générale pour exprimer l'ordinal en mbánzá ex. : á + num + substantif.

**MONO** : - ali : premier  
- ndóngóló : dernier

**LINGOMBE** : bosó : 1er (devant/avant)  
suka/ngongo : dernier (dernière)

5.4. Le lingombe atteste l'ordinal seulement pour les substantifs singuliers suivis d'un numéral à accord (1 à 6) et se compose d'un PP et du thème numéral.

Formule : °PP - thème numéral  
ex. : mwana onéi : le 4<sup>e</sup> enfant

Cependant, pour les substantifs singuliers suivis des autres numéraux et les substantifs pluriels, l'ordinal est une construction connective avec comme forme déterminante un numéral pronominal ou invariable.

Formule : °PP - num. card.  
ex. : male osambo : le 7<sup>e</sup> arbre

Sur le plan de comparaison, il a été constaté que la manière selon laquelle les ordinaux 1er et dernier fonctionnent en bantou comme en oubanguien est identique, ce qui laisse croire à une certaine influence. En outre, bien que le lingombe, à partir des cardinaux allant de 1 à 6 fonctionne selon le système de classes, il respecte quant aux autres une structure fort similaire à celle des langues du groupe oubanguien, en occurrence : ngbaka, ngbandí, ngbandu, mbánzá et mónó. Car elles font toutes appel à une construction connective et au système de numération par additivité et par multiplicité voire par unités lexicales simples et/ou composées.

## CONCLUSION

Historiquement, nous savons que le territoire administratif qu'occupent le peuple de l'Ubangi fut jadis habité par les peuples bantou parmi lesquels nous citons les Ngombe et dont une partie non négligeable s'y trouve encore actuellement. C'est le cas des Ngombe de la zone administrative

de Bosobolo et de Budjala.

En outre, nous pouvons affirmer toujours avec certains historiens et ethnologues : MUMBANZA, MOELLER et TANGHE que lesdits peuples, avant de quitter le milieu, fuyant ainsi les multiples attaques des envahisseurs non-bantu, avaient sans doute pris contact avec eux, lequel contact était parfois pacifique ou brutal.

En effet, nous pouvons enfin confirmer à ce titre qu'il a été observé à l'issue de cette étude que la langue lingombe a effectivement eu de contact avec des langues du groupe non-bantu; et de ce contact, il s'est dégagé plusieurs phénomènes tels que : - la présence des substrats et/ou des superstrats du lingombe dans ces langues non-bantu : kámá (mo-kámá); kóto/kótu, sambo, mwambe, -usage des unités lexicales simples ou composées, -usage de la construction connective etc.

#### BIBLIOGRAPHIE

1. BOKULA MOISO et NGANDI LITANGA, "Numération cardinale dans les langues bantu du haut-Zaïre" dans Annales Aequatoria 6(1985)194-196
2. KADIMA (K), MUTOMBO (H), BOKULA (M) et alii, Atlas linguistique du Zaïre, CERDOTOLA, Zaïre 1983.
3. MAES (V), Les peuples de l'Ubanguï, Kinshasa-Limete, 1984, 110 p.
4. MOTINGEA MANGULU, Éléments de grammaire lingombe avec une bibliographie exhaustive, (Étude Aequatoria-3) Zaïre (MBKA), 1988, 88 p.
5. TANGHE (B.O.), Histoire générale des populations de l'Ubangi, in Congo, 1938, II, 4 pp. 461-391.
6. Yambi BANGWA, Éléments de grammaire de la langue Ngbaka (Dialecte minagéné) TFE ISP/Mbka, 1976, 33 p.
7. YEMBELINE KODANGBA, Essai de grammaire ngbundu, Mém. ISP/Mbka, 1986, 96 p.

YEMBELINE Kodangba M.

TABLE DES MATIERES

"L'Africain" n° 140, juin 1989

|           |                                                                      |                                       |
|-----------|----------------------------------------------------------------------|---------------------------------------|
| Pages 1 : | Quand l'Esprit s'éveillera                                           | Robert CARON s.j.                     |
| 4 :       | Les associations des jeunes et les ONG des ACP pour le développement | Valérien NUDOY                        |
| 16 :      | Généralités sur l'acte de nommer l'autre                             | TEDANGA IPOTA                         |
| 22 :      | Souvenirs d'une star du football africain                            | Adélar MAYANGA MAKU<br>et Dido KABELU |
| 25 :      | L'intellectuel face aux aspirations de son peuple                    | WASSO MBILIZI                         |
| 34 :      | Nouvelles Familiales<br>PHOTOS I et II                               |                                       |
| 35 :      | Fondation Père Everard, rapport du 14 <sup>e</sup> exercice          |                                       |
| 36 :      | Vient de paraître, Etudiants des ACP dans la CEE                     | J.D.                                  |
| 37 :      | Un brin d'humour                                                     |                                       |
| 38 :      | Table des matières                                                   |                                       |

---

Comité de rédaction de "L'Africain" :

|                  |                                                                                                                    |
|------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Antwerpen        | : Mheme Bagalwa                                                                                                    |
| Bruxelles        | : Valérien Nudo, Tedanga Ipota                                                                                     |
| Charleroi        | : Jean-Berlin Moukon à Kinshasa                                                                                    |
| Liège            | : Mwebwa Kalala                                                                                                    |
| Louvain-la-Neuve | : Bwanga wa Mbanga, Bambi Zolani, Ngonga-ke-Membe                                                                  |
| Mons             | : Kabeya Tshiosha, Kibenge Djaka, Lushiku P-Y., Mampaka D., Mbulu Benoit, Muzundu M., Tshibangu T.A., Whembolua P. |
| Nazur            | : Alain Foye Kwette                                                                                                |
| ZAIRE            | : Malomalo Mozanimu, Kinshasa                                                                                      |
| GABON            | : Jean-Daniel M'Bere, P.S. 289, N'Djolé                                                                            |

---

ABONNEMENT : ordinaire : 280 F - étranger 400 F (avion pour l'Afrique : 480 F)  
de soutien : 500 F  
payable au CCP 000-1178819-75 du CACEAC asbl à Charleroi,  
payable en zaires au Zaïre : 1000 Z - avion 1500 Z, au compte  
bancaire B.D.P. 115 0008 M. ECONOMAT PROVINCE - B.P. 3064  
Kinshasa Gabon.

---

Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs.  
Edition : C.A.C.E.A.C., rue L. Bernus, 7, B-6000 CHARLEROI, tél. 071/31 31 86  
Impression des photos : Ateliers Artisans du Manoir, Marcinelle.

## **LE KPALA, UN PARLER OUBANGUIEN**

### **Kpala**

The present study deals with the variety of dialects in Kpala, such as the one spoken in Libenge (South Ubangi, Zaire). In terms of phonological description, it transpires that, on a segmentary level, this Oubangui language consists of eight vowels, two semi-consonants and 18 consonants. The syllable is open and reveals five structures. At the upper upper segmentary level the Kpala shows five tonal levels : the high, the median, the low, the ascending and the descending.

**KEYWORDS** : Linguistics, Oubangui Languages, Phonology, Kpala, Libenge, South-Ubangi, Zaire.

### **Das Kpala**

Die gegenwärtige Studie läuft hinaus auf die dialektische Mannigfaltigkeit des Kpala, so wie es in Libenge (Sud-Ubangi) gesprochen wird. Am Ende der phonologischen Beschreibung ergibt sich, dass diese Ubangisprache auf dem segmentarischen Niveau acht Vokale, zwei Halbkonsonanten und achtzehn Konsonanten enthält. Die Silbe darin ist geöffnet und weist fünf Strukturen auf. Auf dem übersegmentarischen Niveau präsentiert das Kpala fünf tonale Werte : hoch, mittel, tief, aufsteigend und absteigend.

**STICHWORTER** : Linguistik, Ubangi-Sprachen, Kpala, Libenge,

### **Le kpala**

La présente étude porte sur la variété dialectale du kpala telle que parlée à Libenge (Sud-Ubangi, Zaire). Au terme de la description phonologique, il ressort que cette langue oubanguienne comporte, au niveau segmentaire, 8 voyelles, 2 semi-consonnes, et 18 consonnes. La syllabe y est ouverte et atteste 5 structures. Au niveau suprasegmentaire, le kpala présente 5 valeurs tonales : le haut, le moyen, le bas, l'ascendant et le descendant.

**DESCRIPTEURS** : Linguistique, Langues oubanguiennes, Phonologie, Kpala, Libenge, Sud-Ubangi, Zaire.

## INTRODUCTION

La présente étude se propose de décrire la phonologie du kpálá, langue oubanguienne parlée au Zaïre dans la Région administrative de l'Equateur, dans les Sous-régions du Nord et du Sud-Ubangi. Au Nord Ubangi, le kpálá est parlé dans les zones de : Bósobolo, sur la route Bosobolo-Molegbe dans le village nommé Dubulu; puis sur la route conduisant de Bili à Dula dans le village Bangaembo.

- Mobayi-Mbongo, à Abumombazi, localité située à 35 km au Sud-Ouest de Yakoma; puis à la Mission Catholique Wapinda et enfin sur la route Kuma-Mbaya.

- Businga, au village Baya de la Basse-Libala.

Au Sud-Ubangi, il est parlé dans les zones de :

- Libanga, où les villages kpálá se trouvent dispersés sur la route Libangs-Kala-Molenge Boma-Nzambi; puis sur la route Libanga-Kungu, dans les villages Sani, Mame et Vumbo-Kota. Enfin, il y a un village kpálá entre Basse-Lua et l'Esobe. C'est Mongila.

- Kungu, sur la route Kungu-Libanga dans les villages Bongale, Botoboyase et Bolumba (1). Selon notre informateur, ce parler présente de moins en moins de locuteurs.

Pour TUCKER A.N. et BRYAN M.A., le kpálá appartient au Groupe Mondo-Ngbaka de la famille linguistique Sere-Mondo (2). F. CLOAREC HEISS le considère dans ses études comme un dialecte du Banda, langue du Sous-groupe oriental du Groupe Adamawa-oriental, Sous-famille Niger-Congo, famille linguistique Congo-Kordofan (3). Jacqueline M.C. THOMAS le considère comme un parler appartenant à la même famille linguistique Congo-Kordofan, mais apparenté aux langues bwaka, monjombo, gbanziri, mundu, mayogo et bangba de la 5<sup>e</sup> division du sous-groupe oriental, groupe Adamawa-oriental. Elle note (p. 203) qu'"un très petit groupe kpálá se trouverait dans la région de Libanga et du côté de Banzyville, au Zaïre" (4). WELMERS W.M.E., tout comme CLOAREC et THOMAS, reprend le kpálá à la même famille linguistique, dans sa liste de noms des langues et dialectes africains (p. 827 (5)).

Il n'existe probablement pas d'études sur le kpálá. Cette lacune a certainement stimulé notre choix. Ce modeste article pourrait en devenir le

premier pas d'une étude plus étendue. Notre étude porte sur la variété dialectale de Libengs, car notre informateur GBIANDU Amunakpanya-Mango est originaire de la Mission protestante de Kala au Sud de Libengs.

Abréviations et signes

|     |                         |        |                  |
|-----|-------------------------|--------|------------------|
| C   | : Consonne              | ( )    | : Sens du mot    |
| V   | : Voyelle               | /      | : opposé à       |
| S   | : Semi-consonne         | H, ' , | : ton haut       |
| N   | : Nasale                | M, ' , | : ton moyen      |
| [ ] | : Notation phonétique   | B, ' , | : ton bas        |
| / / | : Notation phonologique | A, ' , | : ton ascendant  |
|     |                         | D, ^ , | : ton descendant |

N.B. : Le texte a bénéficié de l'économie du ton bas.

1. PHONEMES SEGMENTAIRES

1.1. Phonèmes vocaliques

Le vocalisme kpálé atteste huit phonèmes oraux. Le tableau phonologique ci-après nous en donne l'inventaire.

| Position de la langue | Degré d'ouverture | Voyelles antérieures Non arrondies | Voyelle antérieure arrondie | Voyelle centrale | Voyelles postérieures arrondies |
|-----------------------|-------------------|------------------------------------|-----------------------------|------------------|---------------------------------|
| 1°                    |                   | /i/                                |                             |                  | /u/                             |
| 2°                    |                   | /e/                                |                             |                  | /o/                             |
| 3°                    |                   | /ɛ/                                | /ɔ/                         |                  | /ɔ/                             |
| 4°                    |                   |                                    |                             | /a/              |                                 |

Leur identité phonologique se fait découvrir en les opposant les uns par rapport aux autres, notamment :

- i/a : gli/gla (belle-mère/côte),
- i/o : bílí/bólo (souris/chien),
- i/ɛ : bílí/béle (souris/chèvre),



i/e : bílí/bélé (souris/forêt),  
i/u : izi/izu (chiper/enfanter),  
i/o : kósi/kóso (écaille/peau d'animal),  
e/s : ké/ké (puce/pou),  
e/u : ké/kú (puce/corde),  
e/o : pé/pó (boisson/personne),  
e/c : ké/kó (puce/peau),  
e/a : kpe/kpa (main/feuille),  
e/e : ime/ime (avalier/travailler),  
s/o : bélé/bólo (chèvre/chien),  
e/a : la/la (enfant/soleil),  
e/c : sésé/sósó (acheter/viande),  
s/u : sésé/súsú (acheter/poil),  
a/i : tá/tí (montagne/épine),  
a/e : kpa/kpe (feuille/main),  
a/u : mba/mbu (machette/chaux),  
a/o : ga/go (autrui/cou),  
a/c : gbagba/gbogbo (marché/lion),  
u/o : bungó/bongó (profondeur d'eau/vêtement),  
u/o : bubu/bobo (profond/non circonci),  
o/c : ngo/ngo (bouclier/eau),  
s/i : glé/gli (gousse/belle-mère),  
s/s : sésé/sésé (vendre/dernier),  
s/a : glé/gla (gousse/côte),  
s/e : déré/déré (cesser de/coudre),  
s/o : gá/go (hâter/cou),  
s/c : kósé/kóso (goupil/peau),  
s/u : sá/sú (canoë/plume).

Parlant de la distribution des phonèmes vocaliques kpálá, disons qu'ils sont multipositionnels dans un monème. Ils apparaissent dans chacune des positions : initiale, médiane et finale. Sauf les voyelles /s/ et /c/.

Exemples : En position initiale :

/i/ : /ikondo/ (bananes), /u/ : /ulula/ (songe),  
/e/ : /élé/ (nom), /o/ : /opola/ (aveugle),  
/s/ : /enga/ (vouloir), /a/ : /anzia/ (finir).

Notons qu'à cette position, le volume de fréquence du phonème /i/ est grand en kpálá. Car, pour la plupart des monèmes, leur pluriel se forme par l'attestation du morphème préfixal /i-/ : /kondo/ (banane) = /ikondo/ (bananes),

/pé/ (boisson) = /ipé/ (boissons),  
/peto/ (poitrine) = /ipeto/ (poitrines).

En position médiane :

/i/ : /tita/ (grand), /u/ : /luna/ (plante),  
/e/ : /temi/ (pierre), /o/ : /ngoka/ (lait),  
/s/ : /lengo/ (poussin), /ɔ/ : /kosi/ (écaille),  
/ / : /s sre/ (vendre), /a/ : /lakpé/ (ciel).

En position finale :

/i/ : /bondí/ (termite), /u/ : /nombu/ (envoûte-  
ment),  
/e/ : /gokpé/ (saison sèche), /o/ : /limo/ (frère ca-  
det),  
/s/ : /bálé/ (chèvre), /ɔ/ : /kó/ (peau),  
/ / : /shl / (voir), /a/ : /nâ/ (arbre).

## 1.2. Phonèmes semi-consonantiques

Il existe deux phonèmes semi-consonantiques en kpálá qui sont /w/ et /y/.

Le /w/ se réalise [w] comme une semi-consonne labio-vélaire.

Exemples : /wó/ (parole), /wóló/ (femme),  
/súwa/ (léopard), /wá/ (feu).

Le /y/ se réalise [j] comme une semi-consonne palatale.

Exemples : /yipí/ (vent), /yé/ (médecine), /yinã/  
(vent).

Leur identité phonologique s'opère par des rapprochements suivants :

w/y : wazi/yazi (hypocrite/débout),  
wó/yó (parole/pénis);  
y/w : yé/wé (médecine/miel).

Quant à leur distribution, nous avons constaté que le /w/ apparaît devant ou après un phonème vocalique dans les positions :

- initiale :

/w/ : /wé/ (miel), /wóló/ (femme), /wó/ (parole);

- médiane :

/w/ : /pówó/ (personne), /yewo/ (arriver).

Le /y/ apparaît dans les mêmes environnements que le /w/ :

En position initiale :

/y/ : yinǎ/ (fruit), /yipí/ (vent), /yó/(pénis);

En position médiane :

/y/ : /liya/ (frère).

### 1.3. Phonèmes consonantiques

Le consonantisme kpálá comporte 18 consonnes reprises dans ce tableau phonologique :

|           |    | Points d'articulation |      |       |     |     |            |       |
|-----------|----|-----------------------|------|-------|-----|-----|------------|-------|
|           |    | lab                   | dent | palat | vél | alv | labio-vél. | glot. |
| Occlusifs | Sn | /b/                   | /d/  |       | /g/ |     | /gb/       |       |
|           | Sd | /p/                   | /t/  |       | /k/ |     | /kp/       |       |
| Fricatifs | Sn | /v/                   | /z/  |       |     |     |            |       |
|           | Sd |                       | /s/  |       |     |     |            | /h/   |
| Nasaux    | Sn | /m/                   | /n/  | /ɲ/   | /ʝ/ |     |            |       |
| Vibré     | Sn |                       |      |       | /r/ |     |            |       |
| Latéral   | Sn |                       |      |       |     | /l/ |            |       |
| Semi-cons | Sd | /w/                   |      | /y/   |     |     |            |       |

La découverte de l'identité phonologique de dix-huit phonèmes consonantiques s'opère par des rapprochements de paires similaires.

Exemples de quelques cas des rapprochements :

b/l : bélé/lélé (chèvre/étroit),

b/k : bú/kú (sein/corde),

b/s : bú/sú (sein/plume),

p/d : pó/dó (personne/lance),

p/t : pé/té (vin/maison),

p/n : pó/nó (personne/pied),

p/s : kópó/kósó (chenille/cochon),  
d/n : dó/nó (lance/pied),  
d/w : do/wó (être/parole),  
d/k : dè/ké (couper/pou),  
d/s : dopó/sopó (hache/herbe),  
d/g : da/gá (oncle paternel/autre)  
t/l : tá/lá (montagne/sommeil),  
t/p : té/pé (maison/vin),  
f/z : ifi/izi (presser/chiper),  
l/g : la/ga (soleil/autrui),  
gb/kp : gblo/kplo (dos/dette),  
g/k : gomó/komó (fendre/farine),  
gb/t : igbá/itá (villages/laisser),  
k/m : kanga/manga (pintade/rame),  
kp/z : kpe/ze (bras/oreille).

La distribution de ces phonèmes se fait en positions initiale et médiane, jamais en finale.

En position initiale :

/b/ : /búma/ (cœur),  
/s/ : /sásolo/ (canard),  
/m/ : /mángolo/ (manguier),  
/l/ : /lekpéno/ (doigt du pied),  
/kp/ : /kpazé/ (chemin),  
/s/ : /salá/ (joue).

En position médiane :

/k/ : /mókó/ (homme),  
/p/ : /kópé/ (beau-père),  
/m/ : /ima/ (avaler),  
/n/ : /séna/ (huit),  
/b/ : /habe/ (donner).

La combinaison des consonnes donne la séquence suivante :

N + C : /mb/ : mbinda (brouillard),  
mbukpé (demain),  
imbumbulembu (papillons);  
/nd/ : ndenga (pygmée),  
kunda (tortue),  
pendo (sifflet);  
/ng/ : ngóka (lait),  
ngungu (moustique)  
mókongó (coq)

- /ngb/ : ngbélé (anus),  
ngbenzo (chat sauvage),  
ngbáka (machoire);
- /ns/ : nsó (animal),  
nsó (queue),  
nsungbaka (barbe);
- /nz/ : nzangbé (aigle),  
nzugle (genou),  
nza (ventre).

#### 1.4. La syllabe

La syllabe du kpálá est ouverte. Les types de syllabes rencontrées se répartissent en six structures :

- V : ipé (boissons) = i-pé,  
élé (nom) = e-lé;
- CV : lélé (étroit) = lé-lé,  
té (maison) = té;
- SV : yipí (vent) = yi-pi,  
suwá (léopard) = su-wa;
- NCV : kondo (banane) = ko-ndo,  
mbanda (aile) = mba-nda;
- CCV : koble (bouc) = ko-ble,  
gla (côte) = gla.

#### 2. Phonèmes supra-segmentaires

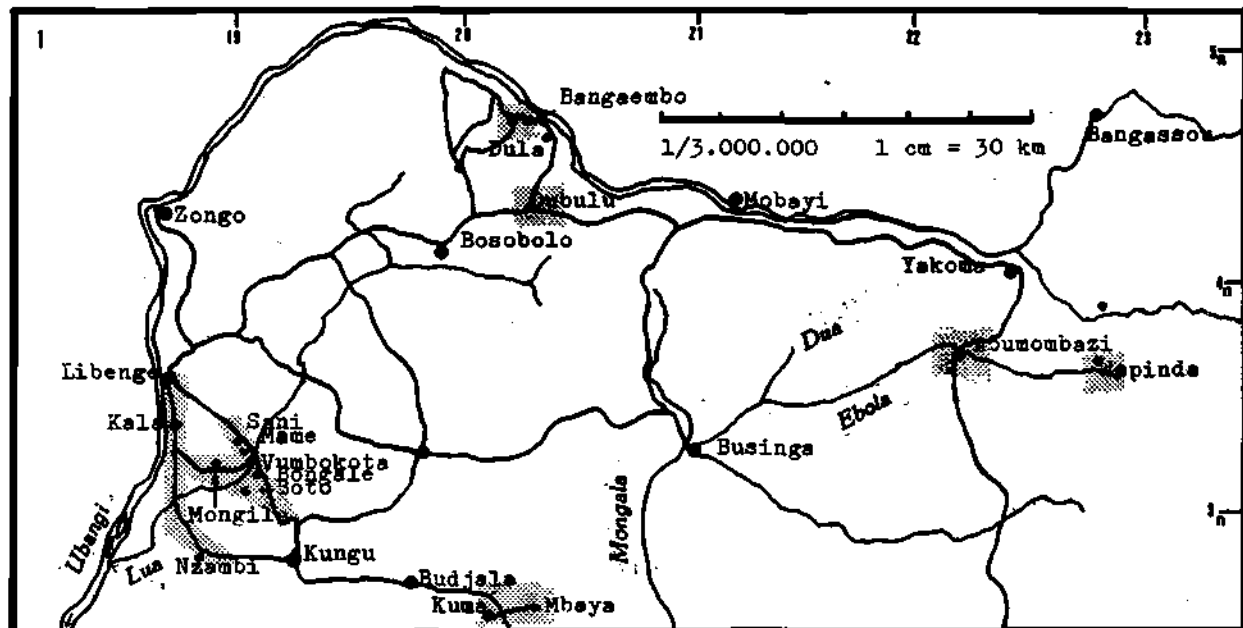
Le kpálá est un parler à tons : haut, moyen et bas; puis ascendant et descendant.

- H/B : búma (coeur)  
buma (kapokier),  
dó (lance),  
do (parole);
- H/M : nsó (animal),  
nsó (queue);
- B/M : zro (laver)  
zró (sorgho);
- A/D : ikòto (sortir), yâ (éléphant).  
ikòto (descendre),  
yâ (parent)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. MAES (V), Les peuples de l'Ubangi. Notes ethno-historiques, Pères O.F. M. Capucins, Antwerpen, Belgique, 1984, pp. 52-53.
2. TUCKER (A.N) et BRYAN (M.A), The non-bantu languages of North-Eastern Africa, Handbook of African languages, Part III. Oxford University Press, London, 1956.
3. CLOAREC HEISS (F), "Le banda", in Les langues dans le Monde ancien et moderne, CNRS, Paris, 1981, pp. 223-234.
4. THOMAS (J.M.C), "Les langues du Sous-groupe oriental ou Oubanguien et leur classification" in Les langues dans le Monde ancien et moderne, CNRS, Paris, 1981, pp. 99-203.
5. WELMERS (W.M.E), "Checklist of African Language and Dialect Names" in Current Trends in linguistics, 7(1971), Mouton, Paris, p. 827.

EBANDA-wa-Kalcma




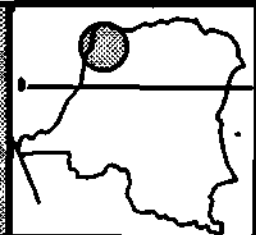
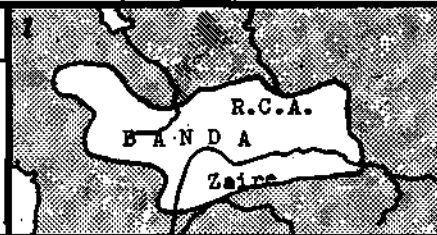
LE KPALA AU ZAIRE

Sources:

Carte 1: IGCB, 1955 et IGZ, 1972

Carte 2: Atlas du continent africain  
"Jeune Afrique"

Carte 1:  parlere kpala  
Kala : village de l'informast.



## **RECHERCHES SUR LES LANGUES DU SOUDAN CENTRAL PARLEES AU ZAIRE**

The Languages of Central Sudan in the North East  
of Zaire

The writer concentrates his research on the languages of Central Sudan spoken in North Eastern Zaire. From three linguistic commissions in the field and a conference, it becomes clear that within this language group there is a strong phonetic, phonological and morphological resemblance, which is demonstrated by the writer of this article.

**KEYWORDS :** Linguistics, Non-Bantu Languages, Central Sudan, Haut-Zaire.

Die Sprachen des Zentralsudan im Nordosten Zaires

Der Autor ermittelt den Stand der Untersuchung über die Sprachen des Zentralsudan, gesprochen im Nordosten Zaires. Die Feldforschung dreier sprachwissenschaftlicher Untersuchungsgruppen und ein Colloquium haben für diese Sprachgruppe eine starke phonetische, phonologische und morphologische Ähnlichkeit festgestellt, was der Autor dieses Artikels darlegt.

**STICHWÖRTER :** Sudan-Sprachen

Les langues du Soudan Central au N.E. du Zaïre

L'auteur fait le point de la recherche sur les langues du Soudan Central parlées au Nord-Est du Zaïre. Des 3 missions linguistiques sur le terrain, et d'un colloque, s'est dégagée pour ce groupe de langue une forte ressemblance phonétique, phonologique et morphologique que démontre l'auteur de cet article.

**DESCRIPTEURS :** Linguistique, Langues non-bantu, Soudan-Central, Haut-Zaïre.



## 0. INTRODUCTION

L'on sait que le groupe de langues du Soudan Central a été identifié depuis le 19<sup>e</sup> siècle mais, c'est à la fin du 19<sup>e</sup> siècle qu'on a mis en évidence l'existence de deux sous-groupes.

Dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, des chercheurs ont publié de nombreuses études qui ont suscité un intérêt particulier dans la connaissance des langues du Soudan Central parlées au Zaïre. On peut à ce sujet se référer à Caprile, Bokula et Kadima (1).

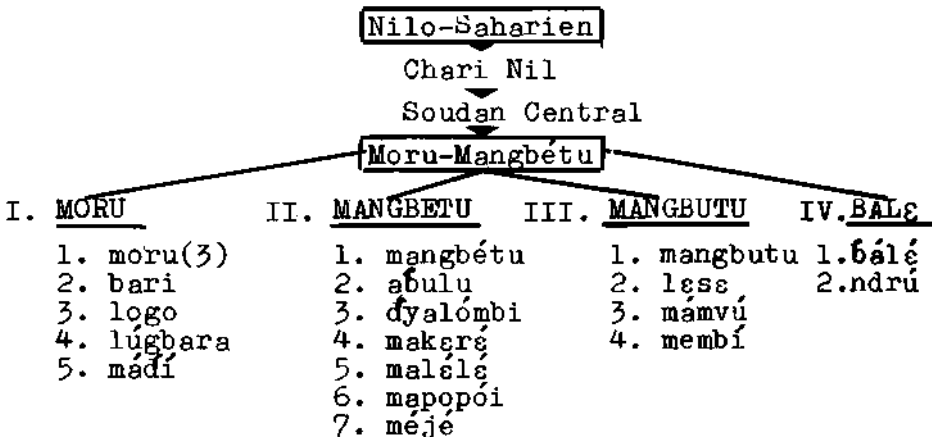
Il faut aussi ajouter des recherches bibliographiques dans les Instituts Supérieurs Pédagogiques (ISP) de Buta et de Bunia (Haut-Zaïre) ainsi qu'au Département de Langue et Littératures africaines de la Faculté des Lettres de l'Université de Lubumbashi (Zaïre).

## 1. CLASSIFICATION

Sur le plan la classification, les travaux les plus marquants ont été effectués par Tucker et Bryan, Greenberg, Dalby, Caprile et Thomas (2).

Rappelons que dans la classification de Caprile/Thomas, le groupe des langues du Soudan Central comporte deux sections principales, à savoir : le groupe sara-bongo-baguirien et le groupe moru-mangbétu.

Quant au groupe moru-mangbétu dont la majorité des langues sont parlées au Zaïre, dans la Région administrative du Haut-Zaïre, sa filiation classificatoire comporte les regroupements suivants :



La filiation classificatoire ci-dessus représente dans les grandes contenues dans les travaux de Tucker Bryan, Greenberg et Caprile/Thomas. Elle est cependant caractérisée par quelques innovations dans la présentation terminologique.

En effet, chaque regroupement est dénommé par un glossonyme unique des langues représentatives de chaque groupe. C'est ainsi que nous disons "groupe moru" au lieu de "groupe moru-madí" ou "groupe moru-madí-mangbétu"; le "groupe mangbutú-éfé" est dénommé "groupe mangbutú".

Le sous-groupe "lendu" formant un des embranchements de l'ensemble "moru-mangbétu" s'appelle depuis 1979 (4) "bálé", glossonyme attribué par les locuteurs natifs. Il est à noter aussi que dans chaque sous-groupe, le glossonyme de la langue représentative est suivi des autres glossonymes en ordre alphabétique.

L'état de nos connaissances dialectologiques ne nous a pas permis d'insérer dans la classification les dialectes mabisanga, majuu et mangbele. Ce sont probablement des variantes dialectales de la langue mangbétu. Des études ultérieures pourront nous renseigner clairement sur leur statut. De même, nous ne mentionnons pas le dialecte avokaya, un des dialectes logo de la collectivité des Logo ogambe (5). Le parler éfé des Pygmées éparpillés dans la forêt de la zone de Mambasa parmi les Balese et les Babila dont ils auraient adopté la langue n'est pas mentionné ici.

Il est à signaler en outre que certaines langues comme le méjé et le mangbétu sont présentées comme des entités différentes malgré leur parenté évidente. Ce traitement se justifie par le fait qu'il n'existe pas de glossonyme unique accepté par les locuteurs des deux langues. Un locuteur méjé n'est pas conscient qu'il parle le mangbétu et vice-versa.

## 2. RECHERCHES LINGUISTIQUES AU NORD-EST DU ZAIRE

Une grande partie du domaine des langues du Soudan Central parlées au Zaïre est encore mal connue. En effet, pour beaucoup de langues, on ne dispose pas de monographies fouillées sur la grammaire, la phonologie, le lexique... Mais quelques chercheurs

du terroir s'y penchent (6). Signalons aussi : 3 missions linguistiques (La première en 1979 et les deux autres en 1983) ainsi qu'un colloque à Kisangani (1985).

## 2.1. La mission de 1979

La réalisation du projet de "carte linguistique de la Région du Haut-Zaïre" a été possible grâce à la subvention de l'Institut de Recherche Scientifique. Trois chercheurs (Bokula Moiso, linguiste; Baya Kimalanda, géographe et Kagabo Karaha, anthropologue) ont participé à cette mission linguistique de terrain qui les a conduits à l'intérieur des sous-régions et zones administratives de la Région. La mission a parcouru 4.000 Km en 6 semaines, a réalisé la carte linguistique du Haut-Zaïre, et a mis en vedette l'importance du groupe moru-mangbétu à cause de l'ampleur démographique de ses locuteurs.

## 2.2. La mission de 1983

Une mission de recherche linguistique a été effectuée du premier octobre au 3 novembre 1983 grâce au financement du Bureau Africain des Sciences de l'Education (BASE). Cette mission a été dirigée par le Professeur Bokula Moiso et a connu la participation du chercheur Irumu Agozia Kario. L'objectif consistait à étudier les langues du Soudant Central du groupe moru-mangbétu localisé dans la Région du Haut-Zaïre. Le travail de terrain consistait à recueillir les données sur ces langues afin d'améliorer notre connaissance et combler les lacunes de matériaux linguistique existants. L'exploration et la prospection se sont effectuées dans les zones d'enquête suivantes :

- Kisangani, chef-lieu de la Région du Haut-Zaïre,
- Nia-Nia, centre-carrefour et raccordement routier situé à 341 Km de Kisangani,
- Isiro, chef-lieu de la sous-Région du Haut-Uélé, fief du sous-groupe mangbétu,
- Watsa, centre minier situé à l'Est d'Isiro, où la mission a étudié les sous-groupes moru et mangbutú.

Cette mission a été réalisée entièrement en auto-stop et a parcouru environ 2.000 Km dans les sous-régions du Bas-Uélé et du Haut-Uélé. Les résultats

en ont été enrichissants car les chercheurs ont pu : récolter 1.728 unités lexicales de 14 langues du Soudan Central parlées au Zaïre; faire le prélevement lexical de la langue baka du groupe sara-bongo-banguiruien dont la majorité des locuteurs sont localisés au Soudan; recueillir une riche documentation sur la langue bangala, dialecte lingala à fonction véhiculaire.

### 2.3. "Moru-Madi Project"

En octobre 1983, une équipe de chercheurs européens dirigée par le Professeur Goyvaerts (Belgique) a effectué une prospection à Bunia (Sous-région de l'Ituri) pour y étudier les langues du Soudan Central parlées dans cette zone. Cette mission baptisée "Moru-Madi Project" s'est déroulée dans la même période que la mission linguistique du BASE et a pu récolter les données sur les langues madi, lúgbara, avokaya (dialecte logo) et balé. Les chercheurs de cette mission devaient rejoindre l'équipe du Professeur Bokula à Watsa pour poursuivre l'étude des langues du Soudan Central jusqu'à Juba. Malheureusement le mauvais état des routes a empêché la jonction entre Bunia et Watsa.

### 2.4. Colloque sur les langues du Soudan Central (7)

Du 10 au 14 décembre 1985 s'est tenu au siège central du BASE à Kisangani (Zaïre) un colloque international sur les langues du Soudan Central. L'objectif poursuivi par le colloque était de faire une mise au point sur les études de langues du Soudan Central à l'issue de la mission de 1983. Le Colloque visait aussi les échanges de vue sur nos connaissances de ces langues afin d'arriver à une meilleure coordination dans les investigations futures. Plusieurs chercheurs de différentes nationalités ont participé au colloque qui a orienté ses réflexions et discussions sur les questions suivantes : inventaire des langues du Soudan Central, inventaire des études linguistiques, description des langues du Soudan Central, classification des langues du Soudan Central, contacts des langues du Soudan Central avec les autres langues avoisinantes, langues du Soudan Central à fonction véhiculaire.

Les organisateurs ont surtout voulu susciter un intérêt accru aux langues du Soudan Central en vue de leur promotion dans les Etats africains utilisateurs de ces langues.

### 3. MORPHOLOGIE DES UNITES LEXICALES

Nous avons examiné les 120 unités lexicales de 14 langues. Sur l'ensemble de 1680 lexèmes, on peut dégager les caractéristique morphologiques suivantes :

3.1. Le sous-groupe bálé ainsi que le sous-groupe moru (particulièrement dans les langues logo, lúgbara et máfi) comportement de mots mono-syllabiques. Mais d'une manière générale, les unités lexicales de la majorité des langues du Soudan Central parlées au Zaïre à l'exception du bálé présentent une structure dissyllabique. On notera aussi que la structure mono-syllabique est rare, voire absente dans les sous-groupes mangbétu et mangbutú. La forte déperdition des mono-syllabiques dans la langue bari (17 lexèmes sur 120) peut être due à l'influence des langues voisines du Sud telles que mangbutú et mámvú où les mono-syllabiques sont très peu fréquentes comme le montre la grille suivante.

| Langue \ Structure | Mono-syll. | Dissy. | Trissy. | Autres | Total |
|--------------------|------------|--------|---------|--------|-------|
| Bari               | 17         | 83     | 13      | 7      | 120   |
| Logo               | 52         | 45     | 19      | 4      | 120   |
| Lúgbara            | 43         | 50     | 16      | 11     | 120   |
| Máfi               | 49         | 43     | 19      | 9      | 120   |
| Abulu              | 0          | 73     | 37      | 10     | 120   |
| Makaré             | 0          | 71     | 29      | 20     | 120   |
| Mapopói            | 0          | 84     | 18      | 18     | 120   |
| Méjé               | 1          | 68     | 36      | 15     | 120   |
| Lése               | 0          | 95     | 13      | 12     | 120   |
| Mámvú              | 4          | 96     | 9       | 11     | 120   |
| Mangbutú           | 1          | 100    | 10      | 9      | 120   |
| Membí              | 1          | 98     | 17      | 4      | 120   |

| Langue \ Structure | Mono- | Dissy- | Trissy- | Autres | Total |
|--------------------|-------|--------|---------|--------|-------|
| Bálé               | 94    | 17     | 6       | 3      | 120   |
| Ndrú               | 35    | 63     | 12      | 10     | 120   |

3.2. Certaines unités lexicales se présentent avec redoublement du thème nominal. Ce phénomène de redoublement est attesté dans les sous-groupes moru et mangbétu comme le montrent les exemples comparés suivants :

Langue

|         |                     |         |
|---------|---------------------|---------|
| màkeré  | : <u>néngwá</u>     | enfant  |
| abulu   | : <u>nengwangwe</u> | enfant  |
| logo    | : <u>mva</u>        | enfant  |
| bari    | : <u>myamvá</u>     | enfant  |
| lúgbara | : <u>bí</u>         | feuille |
| mádi    | : <u>ibibi</u>      | feuille |
| bari    | : <u>ose</u>        | fendre  |
| lúgbara | : <u>osiosi</u>     | fendre  |
| bari    | : <u>ongó</u>       | chanter |
| lúgbara | : <u>ongóngó</u>    | chanter |
| mápopói | : <u>andre</u>      | fendre  |
| méjé    | : <u>andéandre</u>  | fendre  |

3.3. Le sous-groupe mangbétu apparaît avec un morphème phonologisé ne ou ng comme dans les exemples suivants pour le mot "sein" ;  
 (màkeré) néba, (logo) ba, (bálé) bă, (méjé) nêba,  
 (abulu) neba.

3.4. Dans l'ensemble de langues du groupe moru-mangbetu, il y a absence de morphèmes formels marquant l'opposition de singulier à pluriel. Autrement dit, les noms singuliers ne changent pas leurs formes du pluriel.

Langue

|          |                      |            |
|----------|----------------------|------------|
| bari     | : <u>ti/ti</u>       | bouche(s)  |
| lèss     | : <u>ubi/ubi</u>     | oreille(s) |
| mámvú    | : <u>umvu/umvú</u>   | corde(s)   |
| mangbutú | : <u>kazú/kazú</u>   | corne(s)   |
| membí    | : <u>menzi/menzi</u> | chèvre(s)  |

|         |                             |            |
|---------|-----------------------------|------------|
| logo    | : <u>lígu</u> / <u>lígu</u> | couteau(x) |
| lugbara | : <u>arya</u> / <u>arya</u> | oiseau(x)  |
| madi    | : <u>ni</u> / <u>ni</u>     | serpent(s) |

3.5. Cependant, dans le sous-groupe mangbétu, nous avons identifié un élément morphème consonantique n- marquant le singulier et s'effaçant au pluriel comme l'attestent les exemples suivants :

Langue

|         |                          |             |
|---------|--------------------------|-------------|
| aḃulu   | : <u>netíkpo</u> /etíkpo | bouche(s)   |
|         | <u>nemo</u> /emo         | oeil(yeux)  |
|         | <u>nombi</u> /ómbi       | personne(s) |
|         | <u>nandro</u> /ándró     | femme(s)    |
|         | <u>nekpo</u> /ekpó       | os          |
| mapopói | : <u>nédrú</u> /edré     | tête(s)     |
|         | <u>nótu</u> /ótu         | nombril(s)  |
|         | <u>námo</u> /ámo         | nez         |
|         | <u>neté</u> /eté         | main(s)     |
|         | <u>noópá</u> /ópópá      | aile(s)     |
| méjé    | : <u>nêbi</u> /êbí       | oreille(s)  |
|         | <u>néépi</u> /éépi       | peau(x)     |
|         | <u>naúpápa</u> /áupápa   | aile(s)     |
|         | <u>noko</u> /oko         | éléphant(s) |
|         | <u>naimba</u> /áimba     | couteau(x)  |

3.6. Le lexique comparé par sous-groupe linguistique présente une similitude lexicale remarquable avec des variations très minimes. A titre d'exemple, le mot "eau" comporte les correspondances suivantes par sous-groupe linguistique.

Langue

|          |             |
|----------|-------------|
| (1) bari | <u>syí</u>  |
| logo     | <u>yi</u>   |
| lugbara  | <u>yi</u>   |
| madi     | <u>yi</u>   |
| (3) lése | <u>úwe</u>  |
| mamvú    | <u>húwe</u> |
| mangbutú | <u>uwe</u>  |
| membí    | <u>uwo</u>  |

Langue

|           |             |
|-----------|-------------|
| (2) aḃulu | <u>egwo</u> |
| makaré    | <u>egwo</u> |
| mapopói   | <u>egwo</u> |
| méjé      | <u>egwo</u> |
| (4) bálé  | <u>fa</u>   |
| ndrú      | <u>ida</u>  |

La similitude est aussi remarquable lorsqu'on compare le lexique d'un sous-groupe avec un autre comme l'attestent les correspondances ci-dessous.

Langues

|             |               |        |
|-------------|---------------|--------|
| (a) bari    | <u>arímvá</u> | oiseau |
| mapopói     | <u>nari</u>   | oiseau |
| mangbutú    | <u>kari</u>   | oiseau |
| dru         | <u>are</u>    | oiseau |
| (b) lúgbara | <u>arí</u>    | sang   |
| méjé        | <u>áli</u>    | sang   |
| (c) logo    | <u>tavé</u>   | queue  |
| abulu       | <u>naví</u>   | queue  |
| membí       | <u>tavi</u>   | queue  |
| ndrú        | <u>áwi</u>    | queue  |

4. LES TRANSFORMATIONS MORPHOLOGIQUES

L'examen du lexique comparé des langues du groupe moru-mangbétu fait apparaître certaines variations phonologiques dans les structures morphologiques des unités lexicales d'une langue à une autre ou d'un sous-groupe de langues à un autre. De cet examen, nous avons dégagé quelques phénomènes de changement ci-dessous.

4.1. Nous avons noté le phénomène d'alternance vocalique lors du passage d'une langue à une autre à l'intérieur d'un même sous-groupe. Par "alternance vocalique" nous entendons la variation de timbre subie par un phonème vocalique dans un mot. Cette variation peut s'accompagner du changement tonal et affecter un phonème vocalique en position initiale interne ou finale d'un mot comme le montrent les exemples suivants :

Langues

|          |              |      |
|----------|--------------|------|
| 1) lése  | <u>úkpí</u>  | os   |
| mangbutú | <u>íkpi</u>  | os   |
| 2) abulu | <u>nekpó</u> | os   |
| mapopói  | <u>nekpó</u> | os   |
| 3) lése  | <u>ingba</u> | peau |
| mámvú    | <u>engba</u> | peau |

Langues

|            |              |        |
|------------|--------------|--------|
| 4) lése    | <u>utí</u>   | bandit |
| membí      | <u>utu</u>   | bandit |
| 5) lúgbara | <u>ónófí</u> | griffe |
| médí       | <u>ónífá</u> | griffe |
| 6) bélé    | <u>tsó</u>   | bouche |
| ndrú       | <u>tsú</u>   | griffe |

4.2. Certaines langues ont connu le phénomène d'aphérèse. Par "aphérèse" nous entendons un changement phonétique consistant en la chute d'un phonème initial qui, dans notre étude, a été identifiée comme une voyelle. Exemples :



### Langues

- |             |              |          |
|-------------|--------------|----------|
| 1) lésé     | <u>ámudo</u> | personne |
| mámvú       | mudo         | personne |
| 2) mangbutú | <u>utí</u>   | bouche   |
| bari        | tí           | bouche   |
| 3) lúgbara  | <u>ému</u>   | envoyer  |
| mádí        | mu           | envoyer  |
| 4) ndrú     | <u>alé</u>   | personne |
| bálé        | le           | personne |
| 5) membí    | <u>isí</u>   | dent     |
| lúgbara     | sí           | dent     |
| 6) logo     | <u>andú</u>  | fesse    |
| mádí        | ndú          | fesse    |

Toutefois, quelques cas d'effacement consonantique à l'initiale ont été notés dans le sous-groupe moru comme le montrent les exemples suivants :

### Langues

- |         |              |        |
|---------|--------------|--------|
| 1) logo | <u>tavé</u>  | queue  |
| bari    | avé          | queue  |
| 2) bari | <u>ladrá</u> | langue |
| mádí    | adrá         | langue |

4.3. Le phénomène d'apocope est identifié dans certaines langues. Rappelons que l'apocope est un changement phonétique qui consiste en la chute ou suppression d'un ou plusieurs phonèmes à la fin d'un mot comme l'attestent les exemples suivants :

### Langues

- |         |               |        |
|---------|---------------|--------|
| 1) bari | <u>drifa</u>  | tête   |
| logo    | dri           | tête   |
| 2) bari | <u>ofi</u>    | ventre |
| bálé    | o             | ventre |
| 3) mádí | <u>falákó</u> | os     |
| logo    | fa            | os     |

## 5. INVENTAIRE PHONÉTIQUE ET PHONOLOGIQUE

5.1. Le système vocalique le plus répandu dans les langues du Soudan Central parlées au Zaïre est

un système à sept voyelles : i, e, ε, a, ɔ, o, u. En plus de ces sept voyelles, nous avons identifié deux autres voyelles fermées *i* et *y* qui se réalisent avec plus de tension et s'accompagnent d'une qualité caverneuse de la voix. Ces sons ont été identifiés aussi par Tucker dans le groupe linguistique Zande (8).

Langue

|         |       |       |
|---------|-------|-------|
| lúgbara | bí    | poil  |
| logo    | mprú  | géant |
| bálé    | ndútú | nez   |

Toutefois, des recherches doivent se poursuivre encore pour savoir si les voyelles *i* et *y* sont conditionnées par le contexte ou relèvent de la réalisation phonétique individuelle.

Enfin, il faut noter l'absence de voyelles nasalisées dans l'ensemble de langues. On notera en outre l'absence de voyelle longue à valeur phonologique. Toutefois, la quantité vocalique constatée dans le sous-groupe mangbétu ci-dessous est souvent l'effet de l'effacement consonantique.

Langue

|         |            |        |         |               |         |
|---------|------------|--------|---------|---------------|---------|
| mapopói | <u>omó</u> | donner | méjé    | <u>státáá</u> | serpent |
| abulu   | <u>owó</u> | donner | mapopói | <u>stataa</u> | serpent |
| méjé    | <u>oo</u>  | donner |         |               |         |

5.2. Les consonnes les plus attestées dans les différents groupes des langues sont les suivantes:

- nasales : m, n,
- latérale et vibrante : l, r
- occlusives : b, p, d, t, g, k, gb, kp
- implosives : b, d
- fricatives : v, f, z, s

Signalons en outre que certaines consonnes sont attestées mais avec une très faible fréquence. C'est le cas notamment de :

- n, nasale vélaire, très rare mais attestée dans le sous-groupe mangbétu. Exemples :

Langue

|        |            |      |
|--------|------------|------|
| makeré | <u>néə</u> | oeil |
|--------|------------|------|

|         |             |      |
|---------|-------------|------|
| mapopóí | <u>neŋo</u> | oeil |
| méjé    | <u>néŋo</u> | oeil |

b)? , occlusive glottale, est attestée dans les langues du sous-groupe mangbétu et du sous-groupe moru.

c) dr, et tr, affriquées rétroflexes, mi-vibrantes et sonores sont attestées avec une faible fréquence selon la langue et le sous-groupe. Il en est de même de sons br, er, pr, attestés en mapopóí (napro "guerre"; nabrubru "vent") et de gr attesté en bálé, grukpa "gaucher".

d) c et j, affriquées palatales sont également attestées dans les sous-groupes bálé, mangbétu et moru.

Signalons enfin le caractère particulier du sous-groupe bálé où sont attestées les consonnes suivantes :

- 1) f et z, fricatives palatales (ou palato-alvéolaires);
- 2) dh et th, fricatives interdentes attestées dans la langue bálé et prononcées avec la pointe de la langue placée contre les incisives supérieures, entre les deux rangées de dents légèrement écartées.

|      |            |         |
|------|------------|---------|
| bálé | <u>dho</u> | nom     |
|      | <u>dhu</u> | graisse |
|      | <u>thó</u> | main    |

e) h, fricative laryngale, ts et dz, affriquées alvéolaires sont aussi attestées.

5.3. a) Les combinaisons consonantiques les plus répandues dans les langues du Soudan Central du Zaïre sont constituées d'une consonne nasale et d'une consonne non nasale dont les plus attestées sont : mb, nd, ng, ngb, nj, nz et ndr.

Signalons toutefois quelques limitations que voici :

mv (sous-groupes moru et mangbutú),  
mf (sous-groupe bálé),  
mbr (sous-groupe mangbétu).

b) Les cas de combinaisons consonantiques avec semi-voyelle (w ou y) sont éparpillées et se retrouvent

dans l'ensemble des langues enquêtées mais avec faible et relative fréquence. Dans l'ensemble, les combinaisons suivantes ont été inventoriées :

- gw, kw, tw, drw, ?w, sw, rw, cw, zw, mw,
  - dy, dry, gy, ky, ?y by, zy, ry, ly, wy.
  - c) Les combinaisons consonantiques avec nasale et semi-voyelle limitées aux langues du sous-groupe mangbétu où nous avons relevé quelques exemples avec mbw, mby et ngw.
  - d) Enfin, la langue bálé se distingue des autres langues par quelques combinaisons particulières avec consonne vélaire ou labio-vélaire comme le montrent les échantillons suivants :
- zkp      zkpá      intestins
  - ?kp      kpí      frapper
  - tsk      kpétské      homme (mâle)

#### CONCLUSIONS

La majorité des langues du Soudan Central parlées au Zaïre sont encore peu ou mal connues. Il est important et urgent que des recherches diversifiées se poursuivent sur le plan descriptif et comparatif. Les enquêtes de terrain nous ont fourni quelques matériaux linguistiques fragmentaires qui nous ont permis d'élaborer la présente étude qui ne prétend pas analyser et cerner tous les aspects permettant d'arriver à une meilleure connaissance des langues du groupe moru-mangbétu.

Nous espérons que dans les années à venir, d'autres études pourront apporter des informations qui combleront les lacunes actuelles.

#### NOTES

1. Il s'agit notamment de :

- J.P. Caprile, Le groupe des langues du Soudan Central, dans Inventaire des études linguistiques (sous la direction de D. Barreteau), CILF, 1978.
- Bokula Moiso, Les langues de la Région du Haut-Zaïre, IRS/Kisangani, Zaïre, 1979 (en collaboration).

- Bokula Moïso et Chelo Lotsima, Inventaire bibliographique sur les langues de la Région du Haut-Zaïre. Edition revue et augmentée, dans Revue Africaine des Sciences de l'Education, BASE, Kisangani, 4(1982)2.
- Kadima Kamuleta et alii, Atlas linguistique du Zaïre : inventaire préliminaire, ALAC, CERDOTOLA -ACCT, 1983.
- 2. A.N. Tucker et M.A. Bryan, The Non-Bantu Languages of North-Eastern Africa, O.U.P.-I.A.I., 1956.
  - J. Greenberg, Languages of Africa (2è éd. révisée), La Haye, Mouton, 1966.
  - Dalby, Languages map of Africa, London, 1973.
  - J.P. Caprile et J. Thomas, Langues du Soudan Central, dans Les langues dans le monde, C.N.R.S., Paris, 1968.
- 3. La langue moru est parlée au Soudan. Nous la signalons ici en tant que langue représentative d'un sous-groupe.
- 4. Voir Bokula Moïso, Les langues de la Région du Haut-Zaïre, IRS/Kisangani, 1979, p. 10.
- 5. Voir à ce sujet Irumu Agozia-Kario, Description du Logoti (Nord-est du Zaïre), Paris, Janvier 1986, Thèse de doctorat, pp. 8-11.
- 6. Il s'agit de : Bokula M. de l'université de Kisangani, Irumu A.K. du Bureau Africain des Sciences de l'Education (BASE), Djuruni O. de l'I.S.P./Buta, et à l'I.S.P./Bunia : Chelo L., Agasuru T. et Lopkari B.
- 7. Pour plus d'information, lire Motingea M., Colloque du Base à Kisangani, dans Annales Aequatoria 7(1986) 350-353.
- 8. Voir A.N. Tucker, Le groupe linguistique Zande, Tervuren, 1959, p. 21.

Professeur BOKULA Moïso.

## **LA FINALE DE L'INFINITIF KESENGÈLE**

### **The Ending in Kesengele**

The ending of the infinitive in Kisengèle shows a variation sometimes linked to the structure of the root or the verbal basis, sometimes to the syntax. This study tries to discover the different phenomena behind such variability.

**KEYWORDS** : Linguistics, Morphology, Ending, Kesengele, Mai-Ndombe, Zaire.

### **Der Wortausgang im Kesengele**

Der Wortausgang des Infinitivs im Kesengele bestätigt eine Variation, die manchmal an die Struktur der Wortwurzel oder an den Wortstamm, manchmal an die Syntax gebunden ist. Diese Studie versucht die verschiedenen Phänomene an der Basis einer solchen Veränderlichkeit aufzudecken.

**STICHWORTER** : Linguistik, KESENGÈLE, Wortansgang.

### **La finale en kesengele**

La finale de l'infinitif en kesengele atteste une variation liée tantôt à la structure du radical ou de la base verbal, tantôt à la syntaxe. Cette étude tente de découvrir les différents phénomènes à la base d'une telle variabilité.

**DESCRIPTEURS** : Linguistique, Morphologie, Finale, KESENGÈLE, Mai-Ndombe, Zaïre.

## O. INTRODUCTION

Le keséngala porte le nr 224 dans la classification des dialectes môngo de Hulstaert (1). Chez Guthrie, il porte les nrs C22 et C33 (2). Dans l'Atlas linguistique du Zaïre, on le retrouve au nr 342 (3).

Il se fait qu'il n'y a pratiquement pas d'études linguistiques publiées sur le keséngala (4).

Nous avons choisi de réfléchir sur le statut de la finale de l'infinitif en keséngala. En nous appuyant sur la morphologie et la syntaxe, nous voulons examiner le comportement de ce morphème afin d'en identifier les variations en degrés d'aperture bucale et tonal.

Les Baséngala sont entourés de huit tribus suivantes : les Ntomb'é Njálé, les Bolia, les Badíngá, les Bampê, les Mpámá, les Baboma, les Baténdé et les Banunú. Ils occupent la collectivité des Baséngala, zone d'Inongo, sous-Région de Mai-Ndomba, Région de Bandundu.

Dans la zone d'influence du keséngala, on trouve quelques flots de Bolia désignés par le sobriquet "Batito" (5) à Ngomeléngé et Basimba ainsi qu'une langue en cours d'extinction, le kenjálé, à proximité de Banzow-Moké sur la route menant vers Ntand'e Ngomo en passant par Ngomeléngé. Un autre

groupe appelé Bakóakónyá ou Bangoingoi forme deux sous-groupes enclavés aux environs d'Ikenga.

Le keséngala englobe 4 variantes parlées dans les 4 groupements de la collectivité : le kengongo, le kekoté, le kempenga et le kembélo. Les matériaux de cet exposé ont été puisés dans le parler kengongo dont nous sommes locuteur.

Ce parler atteste 7 voyelles réparties dans 4 degrés d'aperture: /i/ et /u/ au premier, /e/ et /o/ au second, /s/ et /ɔ/ au troisième, et /a/ au quatrième. Douze consonnes sont attestées : /m/, /n/, /b/, /p/, /f/, /s/, /l/, /d/, /t/, /z/, /g/ et /k/, ainsi que 2 semi-voyelles: /y/ et /w/.

### SIGLES ET ABBREVIATIONS

C : Consonne  
Ext.: Extension  
F : Finale

|      |                                                          |
|------|----------------------------------------------------------|
| R    | : Radical                                                |
| Rd   | : Redoublement                                           |
| Ve   | : Base verbale                                           |
| →    | : S'analyse                                              |
| ~    | : Harmonie tonale                                        |
| >    | : Se réalise                                             |
| ...  | : Remplacent un élément non concerné dans l'illustration |
| V    | : Voyelle                                                |
| PN   | : Préfixe nominal                                        |
| *    | : Contraste tonal                                        |
| E.f. | : Extension formelle                                     |
| I.F  | : Infixe formatif                                        |

## 1. STRUCTURE DE L'INFINITIF

L'analyse de l'infinitif montre que ce nomino-verbal est constitué du P.N. de la cl9, de la base verbale et de la finale. A la négation il apparaît le morphème -kó- en position d'infixe formatif.

### 1.1. Le préfixe nominal

Le préfixe de l'infinitif c'est la nasale syllabique et homorganique °N- réalisée /m/ devant les \_\_ consonnes labiales et /n/ dans les autres environnements.

|       |        |   |                 |
|-------|--------|---|-----------------|
| Ex. : | ndakíá | : | montrer         |
|       | ndakíá | → | °N + /lak -i ~á |
|       |        |   | PNcl9 R E.f. F  |
|       | mbésíá | : | appeler         |
|       | mbésíá | → | °N + /bés -i ~a |
|       |        |   | PNcl9 R E.f. F  |

### 1.2. La base verbale

Nous distinguons la base simple constituée uniquement du radical et la base avec extension ou suffixe dérivationnel.

#### 1.2.1. Le radical simple

Le sème lexical du verbe se présente sous trois principaux types structurels :

1°) Le type CVC (le plus fréquent) (CVNC, CSVN)

Ex. : /lak- enseigner, conseiller;



|        |                 |
|--------|-----------------|
| /lang- | aimer, vouloir  |
| /lip-  | fermer          |
| /lok-  | ensorceler      |
| /tand- | étaler, exposer |
| /swak- | transporter.    |

2°) Le type CV

|            |            |
|------------|------------|
| Ex. : /ti- | travailler |
| /lu-       | construire |
| /lú-       | vomir      |
| /tu-       | insulter.  |

3°) Le type polysyllabe (CVCV et CV(N)CVC)

A côté de ces deux types il existe des radicaux polysyllabiques dont la dernière séquence V(C) est une extension formelle.

Ex. : (1) CVCV

|        |                                             |
|--------|---------------------------------------------|
| /bési- | appeler                                     |
| /peki- | piéger, tendre un piège                     |
| /soki- | mettre dans un endroit serré<br>(ou étroit) |

(2) CV(N)CVC

|          |                                             |
|----------|---------------------------------------------|
| /fungol- | ouvrir                                      |
| /pondol- | trouer                                      |
| /kongol- | démunir de tout embranchement<br>(feuilles) |

Le cas le plus complexe est celui du verbe "mourir" qui a pour radical une voyelle qui se dévocalise au contact avec les affixes, tandis qu'à l'infinitif il est réalisé mbwákáwáka.

1.2.2. La base avec extension (dérivée)

Dans cette catégorie se rangent les bases avec au moins un suffixe dérivationnel; celui-ci pouvant être considéré soit comme un grammème, le cas de l'applicatif -el-; soit comme un lexème par exemple le réversif -ol-.

|             |             |
|-------------|-------------|
| Ex. : /lip- | fermer      |
| /lipel-     | fermer pour |
| /lipol-     | ouvrir.     |

1.2.3. La finale

A la structure profonde la finale de l'infinitif est le morphophonème °a qui, à la réalisation, règle son statut selon l'environnement phonologique du radical.

Ex. : nsěls : se fatiguer, avoir assez  
 nsěls → °N /sel-á  
           PN R F

nswáká : transporter  
 nswáká → °N /swák-á  
           PN R F

mbongóbongo : s'améliorer  
 mbongóbongo → °N /bong-a-Rd

Les bases monosyllabiques CVC et CV connaissent le redoublement. Ce phénomène qui a un impact sur le statut tonal de la finale diffère de la dérivation par reduplication du thème nominal pour exprimer le diminutif et l'augmentatif ainsi de celle de la forme verbale conjuguée indiquant l'insistance, la répétition et la durée de l'action ou l'état exprimés par le verbe impliqué.

Ex. : (1) infinitif

ndókólóko : se battre, combattre  
 ndókólóko → °N /lók-a-Rd

(2) forme nominale

botoboto : simple homme, vulgaire, n'importe qui  
 botoboto → (bo-to)x2  
           PN TN  
           cl.1

(3) forme verbale

tōlakálaká : nous avons conseillé conseillé  
                   nous avons tant conseillé  
 tōlakálaká → tó -sō/(lak-á)x2  
           PV IF R F

## 2. LE DEGRE D'APERTURE DE LA FINALE

### 2.1. L'infinitif à base (radical) monosyllabique

La finale de cette catégorie est /-a/.

Ex. : mpekápeka : interdire, empêcher, refuser, défend  
fendre à

mpekápeka → °N /pek -a -Rd  
PNcl9 R F

nsukásuka : voler

nsukásuka → °N /suk -a -Rd  
PN R F

Cette finale subit l'harmonie vocalique progressive si la voyelle du radical est du troisième degré d'aperture.

Ex. : mbékébéke : couper

mbékébéke → °N /bék -a -Rd  
PN R F

ndókólóko : ensorceler

ndókólóko → °N /lok -a -Rd  
PN R F

ntékétéke : vendre

ntékétéke → °N /ték -a -Rd  
PN R F

Ce phénomène peut être représenté par la règle :

°...e...a > /...e...e/  
°...o...a > /...o...o/

## 2.2. L'infinitif dérivé et/ou à radical dissyllabique

A côté des extensions prolifiques applicative -el-, causative -i(s)-, passives -em-, -am-, réversive -ol-, réciproque -an- et statives -o-, -am-, -em-, il existe d'autres non fonctionnelles de même forme (VC). Les deux catégories constituent des élargissements du radical. Et, la base ainsi allongée ne connaît plus de redoublement. Pour cet infinitif nous avons la finale /-a/ exemptée de l'harmonie observée au cas précédent.

Ex. : mbékéla : couper pour

mbékéla → °N /bék -el ≈ a  
PN R Ext  
Ve

mbékísá : faire couper

mbékísá → °N /bék-is ≈á  
 PN R Ext F  
Ve

ndokélá : ensorceler pour  
 ndokéla → °N /lok-el ≈á  
 PN R Ext F  
Ve

ndokíá : faire ensorceler : rendre sorcier  
 ndokía → °N /lok-i ≈á  
 PN R Ext F  
Ve

Dans les exemples suivants nous avons des bases polysyllabiques avec des radicaux dépourvus de sens sans leurs extensions.

ntépéla : parler  
 ntépéla → °N /tépel ≈á  
 PN Ve F

mfungóla : ouvrir  
 mfungóla → °N /fungol ≈á  
 PN Ve F

Ces bases peuvent aussi être dérivées par l'adjonction d'un suffixe dérivationnel.

ntépéléla : parler pour  
 ntépéléla → °N /tépe(1)-el ≈á  
 PN R Ext F  
Appl.  
Ve

Pour ce verbe l'haplologie est facultative.

mfungwéla : ouvrir pour  
 mfungwéla → °N /fungol-el ≈á  
 PN R Ext F  
Appl.  
Ve

Ici il y a haplologie qui, après la chute de °l met °o en contact avec °e; il s'opère ensuite la dévocalisation de °o pour obtenir la forme mfungwéla. La dernière série c'est celle constituée des radicaux de type CVCV.

mpekíá : piéger  
mpekíá → °N /peki ≈á  
PN R F

mbésíá : appeler  
mbésíá → °N /bési ≈á  
PN R F

Remarque :

- (1) La double dérivation est opérable dans une même base.

ndéísána : se nourrir mutuellement  
ndéísána → °N /lék-is ≈an ≈á  
PN R Ext Ext F  
caus Rec  
Ve

On peut observer ce cas rare où une voyelle du premier degré d'un affixe post-radical influence le timbre de la voyelle du radical.

- (2) La finale de l'infinitif statif se distingue parfois des autres; au lieu du morphème -a nous rencontrons g- pour certains verbes.

nkelwé : être fait  
nkelwé → °N /kel -o -a  
PN R Ext.Stat F  
Ve

il y a eu dévocalisation de °o-

### 2.3. L'infinitif négatif

En sa qualité de verbe, l'infinitif séngala connaît la négation au même titre que les formes verbales conjuguées.

Sa structure est PN - Kó - Ve - F. A l'ordre négatif la finale /-a/ s'hormoise avec la voyelle du radical si celle-ci est, comme nous l'avons déjà dit, du 3<sup>e</sup> degré d'aperture.

Ex. : (1) nkólaká : ne pas conseiller  
nkólaká → °N -kó /lak -á  
PN Nég R F

nkósúká : ne pas s'arrêter  
nkósúká → °N -kó /suk -á  
PN Nég R F

nkóbékélé : ne pas couper pour  
 nkóbékélé → °N -kó /bék\*-el -á  
 PN Nég R Ext.Appl. F  
 Ve

nkólokó : ne pas ensorceler  
 nkólokó → °N -kó /lok-á  
 PN Nég R F

nkólakelá : ne pas conseiller pour  
 nkólakelá → °N -kó /lak-el\* -á  
 PN Nég R Ext.Appl.  
 Ve

nkósúkamá : ne pas être arrêté (e)  
 nkósúkamá → °N -kó /súk-am\* -á  
 PN Nég R Ext.Pass. F  
 Ve

- Ex. : (2) -nkópekíá (ilóngá) ele elimbitelo lě bokókó  
 "ne pas tendre le piège est un  
 signe de faiblesse"  
 - nyékaké nkótíá : "j'ai appris à ne pas  
 travailler"  
 - nyékaké nkótepélá : "j'ai appris à ne  
 pas parler"  
 - ákeyá nkólé : "il est parti sans manger"

La finale de l'infinitif statif négatif se conforme à la règle générale.

nkelwé : être fait  
 nkókelwá : ne pas être fait, n'avoir pas  
 été fait  
 nkókelwá → °N -kó /kel-o\* -á  
 PN Nég R Ext.Stat. F  
 Ve

#### 2.4. L'infinitif affirmatif suivi d'un complément

S'il est suivi d'un complément, l'infinitif affirmatif est toujours achevé par la finale -é et ne se redouble jamais quelque soit la structure de sa base.

- Ex. : ndaké bato : envouter les gens  
 ntéké nsí : vendre du poisson  
 ndóé lá bato : se battre avec les femmes  
 nkoné epete : tomber fréquemment malade.



ntékiá : vendre à, faire vendre  
ntékié → °N /ték-i(s) ≈á  
PN R Ext.caus. F  
Ve

ndókíá : rendre sorcier  
ndókíá → °N /lók-i ≈á  
PN R Ext.caus. F  
Ve

### 3.2. Le morphème de négation

La particule infixé formatif de négation -kó-contamine sa tonalité haute à la finale. Ce ton de la finale désormais haut est en contraste (tonal), avec celui du suffixe dérivationnel.

Ex. : nkólaká : ne pas conseiller, nkólakelá : ne pas conseiller pour  
nkólé : ne pas manger  
nkólókó : ne pas ensorceler  
nkóbéké : ne pas couper  
nkòlangá : ne pas vouloir  
nkósúkama : ne pas s'être arrêtée  
nkóbékélé : ne pas couper pour

A la lumière de cette variabilité il est fort possible de considérer qu'à la structure profonde le morphophonème final supporte un morphotonème simple dont le degré à la réalisation (la phonémisation), dépendra de l'environnement tonal de la forme constituée.

### 3.3. La syntaxe de l'infinitif

La finale d'un infinitif suivi d'un complément porte toujours un ton haut.

Ex. : nkéé bosala : faire du travail, travailler  
ndóké boto : ensorceler quelqu'un  
ndéisé wána : nourrir l'enfant  
mpeké nsi : défendre du poisson  
mpekélé mbale nsi : refuser à l'ami du poisson

## 4. CONCLUSION

Il se dégage que la finale en kesángéls change de timbre et se situe à des degrés tonals différents.  
Le changement régulier de timbre allant du plus



grand au plus petit est attesté :

- 1) En cas d'harmonie avec la voyelle du radical. Il est ici question des voyelles du troisième degré qui imposent leur timbre à la finale.
- 2) Lorsque l'infinitif est suivi d'un complément sa finale devient /-e/ à l'affirmatif.

S'agissant de son statut tonal, les phénomènes suivants ont été attestés :

- 1°) La présence de deux tons de degrés différents en cas de redoublement de la base.
- 2°) L'élévation du degré du ton de la finale de l'infinitif apparaissant avec un complément.
- 3°) L'identification d'un ton haut en harmonie avec les autres affixes post-radical sur la finale d'un infinitif à base polysyllabique.
- 4°) La contamination du degré haut du ton du morphème de négation à celui de la finale occasionnant un contraste avec le ton de la voyelle du suffixe dérivationnel.

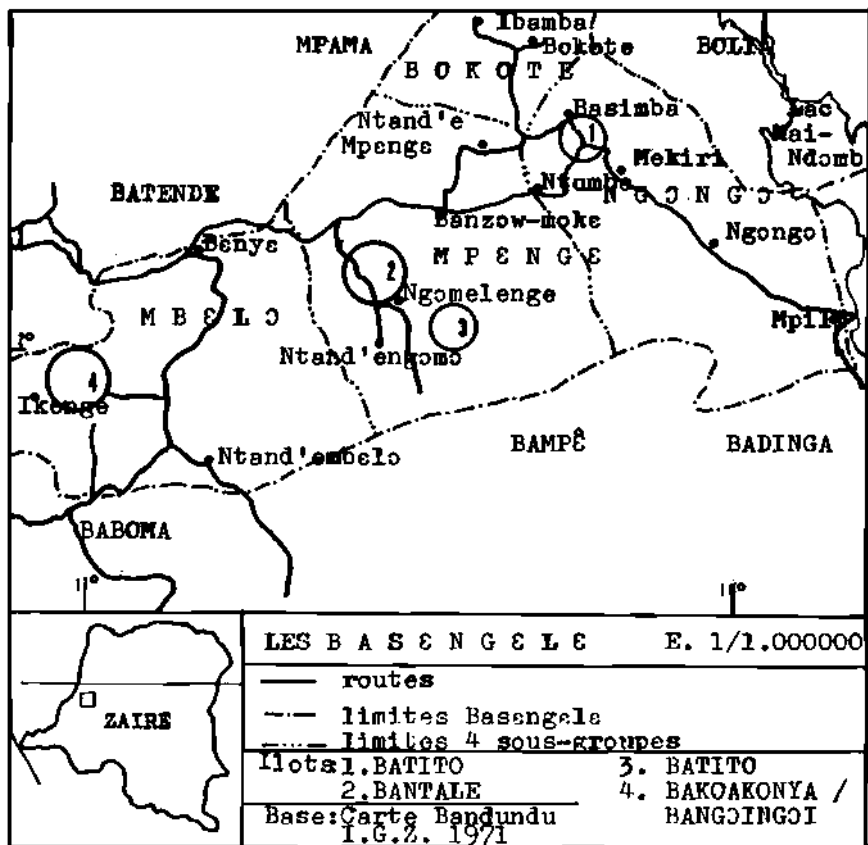
#### NOTES

1. Lire H. Vinck, Dialectologie môngo : état de la question, dans Annales Aequatoria 5(1984) p. 172.
2. M. Guthrie, The Classification of Bantu Languages, I.A.I., Oxford-London-New-York-Toronto, 1948, p. 75 : ici le keséngèle est au C.22, mais plus tard, le même auteur le classe on ne sait pourquoi au C.33 dans son livre : Comparative Bantu, vol II, Gregg International, 1971 (2<sup>e</sup> éd.1982)), p. 169.
3. Kadima K. et alii, Atlas linguistique du Zaïre ALZ. Inventaire préliminaire, ACCT-CERDOTOLA, 1983, p. 44.
4. H.H. Johnston fait mention du keséngèle au nr 164 dans son livre : A Comparative Study of the Bantu and the Semi-Bantu Languages, London : Oxford, 1919, p. 533-545. Signalons cependant une étude récente : Nkangonda I., La négation en séngèle, cas de mbelo, dans Afrikanistische Arbeitspapiere,

14(1988), 63-78.

5. Sing. Itito, originaire de ce village.

I LONGA Bosenge



ETUDES ÆQUATORIA - 4

---

**SUPPLEMENT A LA GRAMMAIRE**

**LOMONGO**

**Gustaaf HULSTAERT m. s. c.**

*Membre de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer*

*Docteur Honoris Causa de l'Université de Mainz*

*et de PUNAZA*

---

Centre Æquatoria B. P. 276 Bamanya - Mbandaka - Zaïre

1988

## **LA STRUCTURE DU RELATIF EN LOLENDO**

### **The Relative in Lolendo**

In its more or less complete structure, the relative is made up of the antecedent, the demonstrative auxiliary and the relative word form. Nevertheless, the writer notices the mobility as well as the absence of the demonstrative with semantic repercussions. Such is also the case with the relative object, which marks an interrogation when used without antecedent. He discovers, moreover, that the difference between the relative subject and the relative object shows some characteristics not noted in the documents consulted.

**KEYWORDS** : Linguistics, Morphology, Relative, Lolendo, Oshwe, Bandundu, Zaire.

### **Das Relativ in Lolendo**

In seiner mehr oder weniger kompletten Struktur setzt sich das Relativ aus dem Antezedenten, dem Adjuvant, demonstrativ und der verbalen Relativform zusammen. Jedoch beobachtet der Autor die Mobilität wie die Abwesenheit des Demonstrativs mit der Rückwirkung auf die Semantik. Dieses ist auch der Fall beim Objekt-Relativ, welches, angewandt ohne Beziehungswort, eine Interrogation bildet. Ausserdem stellt er fest, dass der Unterschied zwischen dem Subjekt-Relativ und dem Objekt-Relativ einige Teilzüge darstellt, welche in der zu Rate gezogenen Dokumentation nicht beobachtet werden.

**STICHWORTER** : Linguistik, Morphologie.

### **Le relatif en Lolendo**

Dans sa structure plus ou moins complète, le relatif se compose de l'antécédent, de l'adjuvant démonstratif et de la forme verbale relative. Toutefois, l'auteur observe la mobilité tout comme l'absence du démonstratif avec des répercussions sémantiques. Tel est aussi le cas du relatif objet qui, employé sans antécédent, marque une interrogation. Il découvre en outre que la différence entre le relatif sujet et le relatif objet présente quelques traits particuliers non-observés dans la documentation consultée.

**DESCRIPTEURS** : Linguistique, Morphologie, Relatif, Lolendo, Oshwe, Bandundu, Zaire.

## INTRODUCTION

Encore absent dans la linguistique zaïroise, le lolendo sera analysé du point de vue de sa structure relative. Identifié dans la liste des dialectes môngo de G. Hulstaert sous le numéro 251, le lolendo est parlé dans la collectivité de Lokolama située dans la zone d'Oshwe (Maindombe, Bandundu).

Il est question dans cette contribution de dégager les parties constituantes du relatif, de les décrire, d'en étudier le fonctionnement à travers les relations qui s'établissent entr'elles.

### 1. ELEMENTS CONSTITUTIFS DU RELATIF

La formation du relatif s'articule sur un procédé syntaxique qui met en relation les formes démonstratives, leurs déterminés avec les formes verbales pronominales.

bont'oné oyakí l'homme qui venait d'arriver  
dét. F.dém. F.verbale

botámá búko é wě ókoté l'arbre que tu as coupé  
Dét. F.dém. F. verbale

Nous allons étudier l'une après l'autre les parties constituantes du relatif sur le plan morphologique et dans une perspective morphosyntaxique sans perdre de vue la dimension sémantique.

### 2. LES FORMES DÉMONSTRATIVES

Les formes démonstratives en tant qu'éléments de construction du relatif perdent le simple statut des déterminants démonstratifs. Elles occupent plutôt une position de relais entre l'antécédent (déterminé) et la base du relatif (forme verbale relative). Nous pouvons ainsi les appeler adjuvants démonstratifs. Il est à noter que le relatif fait emploi de toutes les formes démonstratives :

-né, -ko, -ní et -soko.

Ces pronominaux peuvent s'employer avec ou sans antécédent.

#### 2.1. Adjuvants démonstratifs avec antécédent

Les formes démonstratives employées avec un

antécédent adoptent un préfixe pronominal correspondant au préfixe nominal de la classe du substantif antécédent.

bont'ɔné ómoyá l'homme qui est arrivé

Ant. F.dém.

banto bané bá moyá les hommes qui sont arrivés.

## 2.2. Adjuvants démonstratifs sans antécédent

Les formes démonstratives des classes locatives ané (cl.16), ng'óné (cl.18) n'acceptent pas l'antécédent. Elles s'emploient dans les relatives objectives avec un sens circonstanciel ané marquant le temps ou le lieu tandis que ngóné la manière.

ané é ísó ɔkené, quand nous étions partis

là ou nous étions partis

ngóné ésála wá, la façon dont tu travailles

ngóné mpáme e iné otépía la façon dont l'oncle avait parlé.

La relative circonstancielle, peut se construire aussi à l'aide d'autres démonstratifs accompagnés de leurs antécédents.

bolóló boné ê ísó ɔkené le village où nous étions

Ant. F.dém. allés.

ntína ené ê inyó otépía la raison pour laquelle vous

Ant. F.dém. aviez parlé.

ntína ené Ilonga ê iné otépía la raison pour laquelle Ilonga avait parlé.

Par ailleurs, une forme démonstrative peut s'employer sans antécédent si elle joue le rôle du pronom. Elle adopte dans ce cas un préfixe pronominal correspondant au préfixe nominal de la classe du substantif substitué.

iménga iné ímotwá le piment qui est perdu

iné imotwá ce qui est perdu

ɔné ómoyá celui qui est venu

bané bamoyá ceux qui sont venus

## 2.3. Place et sens des démonstratifs

Les formes démonstratives se placent toujours avant les formes verbales relatives. Toutefois leur place n'est pas fixe, car elles se placent tantôt

devant le déterminé tantôt en postposition. Dans une étude sur la structure interrogative du lolando (1) parue dans les Annales Aequatoria 11, nous avons démontré que la mobilité des formes démonstratives a un impact sémantique, la postposition leur conférant le sens des déterminants démonstratifs tandis que l'antéposition celui des déterminants interrogatifs. bont'ongé, cet homme-ci; ongé bonto, quel homme ?

Dans la structure du relatif, cette mobilité de l'adjuvant démonstratif est aussi observée avec des répercussions sémantiques.

### 2.3.1. Antéposition de l'adjuvant démonstratif

Les formes obtenues avec les thèmes démonstratifs -ngé, -ko, -ní et -soko en dépit de leurs petites différences sémantiques changent de connotation selon qu'elles sont antéposées ou postposées au déterminé. L'antéposition traduit que le locuteur manifeste une certaine intention de connaître l'identité de l'être déterminé.

ongé bonto óyóyaké lokílo, cet homme qui vient est imbécile. Dans un tel discours, le sujet parlant accuse un certain désir de connaître l'intéressé.

### 2.3.2. L'adjuvant démonstratif postposé

La postposition de l'adjuvant démonstratif par contre fait état d'une certaine neutralité dans l'attitude du locuteur ne manifestant pas de curiosité comme dans le premier cas.

bont'ongé óyóyaké lokílo, cet homme qui vient est imbécile. Dans un tel discours, on ne sent pas que le locuteur se préoccupe de connaître l'intéressé.

### 2.3.3. Etude sémantique des thèmes démonstratifs

#### A. DANS LE CAS DE LA POSTPOSITION

##### Thème -ngé

Le thème -ngé s'emploie : soit quand le déterminé est l'objet d'une référence, soit quand il désigne une réalité très proche dans le temps et dans l'espace.

1ère cas: bont'ongé wúwí líóma á ólotě  
l'homme qui avait volé a fui.

2ème cas: bont'ongé wúwa álotě

cet homme-ci qui vole va s'enfuir.

Thème -ní

Le thème -ní permet au locuteur de situer l'être déterminé un peu éloigné dans l'espace mais proche dans le temps. Dans ce contexte le locuteur l'aperçoit nécessairement au moment de l'émission du discours.

bont'oní osómí nkókó áyóyaké, cet homme-là qui a acheté le coq vient (on l'aperçoit).

Toutefois le thème -ní peut aussi s'employer (bien que rarement) quand le déterminé désigne celui à qui ou ce à quoi on fait simplement allusion.

bont'oní ósálí ngona, l'homme en question qui a défriché un champ.

Thème -ko

Le thème -ko s'emploie uniquement pour marquer la référence et peut en conséquence se substituer aux thèmes -né/-ní dans certains contextes.

bont'úko otépélí amówa, l'homme (en question), qui avait dit cela, est mort.

On peut rendre exactement la même idée en utilisant des thèmes précités.

Thème -soko

Le thème -soko s'emploie quand le déterminé marque une réalité imprécise c'est-à-dire qui n'est pas bien connue ou encore qu'on voudrait taire.

bont'ósoko ósókônáki, un homme qui te cherchait.

Il s'agit soit de l'ignorance de son identité, soit de la perte du souvenir, si l'on ne cache pas l'identité par discrétion. Par ailleurs, il désigne une réalité que l'on perçoit par l'ouïe sans voir.

bont'ósoko óyóyaké, un homme que j'entends venir.

B. DANS LE CAS DE L'ANTEPOSITION

Les mêmes phrases avec l'antéposition de l'adjuvant démonstratif traduisent une certaine intention du locuteur de s'interroger sur l'identité de l'être déterminé, les thèmes démonstratifs maintenant leurs nuances respectives. Cependant, il convient de s'arrêter un peu sur le thème -soko dont la connotation



est toute particulière dans le cas de l'antéposition. En effet, il y marque un renforcement de l'imprécision, exprime une attitude de méfiance, un mépris à l'égard de l'être concerné. Ainsi un discours comme "osoko bonto é lemí weni" peut signifier un homme que j'ai vu (perte presque totale du souvenir), un homme étrange que j'ai vu (nuance péjorative).

#### 2.4. Absence de la forme démonstrative

En lolando, il est rare que l'antécédent s'emploie sans forme démonstrative. Ce phénomène s'observe exclusivement dans la proposition relative à nuance concessive : bonto wé búnganga amowá l'inkánkanyi : un homme qui est pourtant médecin meurt d'une maladie bénigne. L'emploi de la forme démonstrative dans la même phrase lui ôte toute la nuance d'opposition.

### 3. LES DÉTERMINES

Le déterminé ou l'antécédent est un élément en position absolue par opposition aux formes démonstratives qui occupent une position de liaison. Le déterminé est le pilier sur lequel se construit le relatif.

#### 3.1. Nature de l'antécédent

L'antécédent peut être :

##### 3.1.1. Un substantif

botamá boné bómokwá l'arbre qui est tombé; betamá bane bémokwá les arbres qui sont tombés.

Le déterminé substantif impose son accord sur la forme pronominale démonstrative.

##### 3.1.2. Un substitutif

Un déterminé, substitutif de personne, fonctionne avec une forme pronominale démonstrative à laquelle il impose son accord.

inyó bané bémoyá, vous qui êtes arrivés; lemí oné ó-ne ómotépiá moi qui ai parlé.

La forme démonstrative est toujours postposée.

##### 3.1.3. Substitution du déterminé à la forme démonstrative

Les formes démonstratives ont la valeur d'un an-

antécédent lorsqu'elles jouent le rôle du substitutif de classe.

basɛnyɛ banɛ bɛmoyá, les légumes qui sont cuites; banɛ bamoyá, celles qui sont cuites; anɛ é isó oleké, là où nous sommes passés.

#### 3.1.4. Omission de l'antécédent

L'omission de l'antécédent avec chute de la forme démonstrative est un procédé stylistique. Ce phénomène attesté dans les relatives aussi bien objectives que subjectives se rencontre dans les proverbes, et maximes. C'est là une indication que la linguistique ne saurait progresser si elle négligeait les textes de la littérature.

bátwáki ntónó báotíkala lomúsa, ceux qui étaient allés les premiers sont les derniers; skɛnaki la bakulaka ntásamáká nníá bakóso ya nkókó, celui qui tient compagnie aux grands hommes ne manque pas de manger de la patte de la poule.

#### 3.1.5. Absence de l'antécédent

L'absence de l'antécédent constitue au niveau des relatives objectives un procédé que le lolando utilise pour exprimer l'interrogation. Nous avons examiné cette réalité avec force détails dans notre article sur la structure interrogative du lolando. Nous y reviendrons dans la partie consacrée aux formes verbales, qui constituent le noyau de cette marque d'interrogation.

é isó osomé ? qu'avons-nous acheté ? pourquoi avons-nous acheté ? Mpame, é iné okɛnɛ ? où (pourquoi) l'oncle est-il parti ?

Les mêmes phrases employées avec un antécédent perdent leur sens interrogatif pourvu qu'il n'y soit pas fait usage du jeu syntaxique qui consiste à antéposer l'adjuvant démonstratif au déterminé substantif pour rendre l'interrogation.

anɛ é isó osomé, là où nous avons acheté, quand nous avons acheté; anɛ mpame é iné okɛnɛ, là où l'oncle était parti, quand l'oncle était parti; oní bonto óyóyake ? Quel homme vient ? qui est cet homme-là qui vient.

La troisième phrase illustre le cas de l'interrogation obtenue par l'antéposition de l'adjuvant démonstratif au déterminé.

#### 4. LES FORMES VERBALES RELATIVES

Dans sa structure plus ou moins complète, le relatif se compose des formes démonstratives, des déterminés et des formes verbales dites relatives. Sur le plan syntaxique, les formes verbales relatives se placent après les formes démonstratives, celles-ci précédées ou suivies de leurs déterminés. Nous allons ici parcourir les relatives subjectives ainsi que les relatives objectives.

##### 4.1. Les formes relatives subjectives

La différence entre le relatif sujet et le relatif objet se manifeste sur le plan morphologique. En effet, si le premier utilise par exemple les préfixes de classes, le second recourt au préfixe autonome e-.

##### 4.1.1. Relatives subjectives affirmatives

###### a) Formes indicatives

| Temps   | Aspects et sous temps | Structures               | Exemples                                                                                              |
|---------|-----------------------|--------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Présent | Actuel                | PP/R-áF                  | Formatif du présent hypomorphème bas de substitution<br><u>bont'oné ósála</u> , l'homme qui travaille |
|         | Habituel              | PP-F/R- aK-á-F<br>PP-F : | Formatif de l'habituel<br><u>nyama ené elotaka</u> , la bête qui fuit habituellement                  |
| Passé   | Proche                | PP-mo/R-á                | <u>botámá boné bómokwá</u> ,<br>l'arbre qui est tombé.<br>(vient de tomber)                           |
|         | éloigné               | PP-mo-F/R-á              | <u>botámá boné bómokwá</u> ,<br>l'arbre qui était tombé                                               |

| Temps | Aspects et sous temps | Structures      | Exemples                                                                  |
|-------|-----------------------|-----------------|---------------------------------------------------------------------------|
| Passé | Parfait (perfectif)   | PP-F/R-íF       | <u>banto bané basáli</u> , les hommes qui ont travaillé                   |
|       | Historique            | PP-F/R-íF       | <u>banto bané basálií</u> , les hommes qui avaient travaillé autrefois    |
|       | Habituel              | PP-F-yô/R- ak-á | <u>liama nné lyólómáká</u> , le cours d'eau qui avait l'habitude de tarir |
| Futur | Proche                | PP/R-á-F        | <u>nkásá iné ítoté</u> , les feuilles qui vont être mouillées             |
|       | Eloigné               | PP-ngô/R-á      | <u>lokásá loné longôtótá</u> , la feuille qui sera mouillée               |

b) Mode conditionnel PP-sô/R-á  
ngonda ené ésöpitaná, le champ qui aurait été abîmé.

Dans sa forme affirmative, le relatif sujet compte parmi ses éléments de conjugaison les morphèmes tant segmentaires que supra-segmentaires. S'agissant de la première catégorie sont à signaler le formatif, la préfinale, la finale, le préfixe pronominal. Si le formatif et la finale jouent un rôle dans la marque du temps et de l'aspect, la préfinale se limite à exprimer l'habituel. Quand aux morphèmes supra-segmentaires, ce sont des tonomorphèmes. Ceux-ci jouent leur rôle dans la différenciation des temps, des sous-temps et des aspects. Par exemple au présent, le tonomorphème se

réalise bas sur la finale mais haut sur le même morphème au passé. Au passé, il agit un tonomorphème qui se manifeste au passé récent en hypomorphème bas sur le formatif alors qu'au sous-temps éloigné en un hypomorphème haut sur le même morphème. Au passé parfait (perfectif) par exemple le tonomorphème se réalise en un hypomorphème bas sur le PP et la finale alors qu'au passé éloigné en un hypomorphème haut sur la finale. A l'aspect habituel le tonomorphème agit bas sur le PP.

#### 4.1.2. Relatives subjectives négatives

##### a) Formes indicatives

| Temps   | Sous-temps et Aspects | Structures                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | Exemples                                                                       |
|---------|-----------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------|
| Présent | Actuel                | PP-pá /O /R<br>Auxil.Nég. PV                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | - é - Ë<br>Infinitif<br><u>bont'oné op'ósále, l'homme qui ne travaille pas</u> |
|         | Habituel              | Il y a deux structures sémantiquement identiques.<br>1. PP-F-pá/O/R- ~ ak-á<br>Forme infinitive<br><u>bosáú boné bop'otwáká,</u><br>le safoitier qui ne produit pas<br>2. PP-pá/ Forme Négative du présent Habituel de l'absolutif<br><u>Nta-PV/R- ~ ak-á</u><br><u>báma bané bápá ntabáómá-ka,</u><br>le cours d'eau qui ne tarissent jamais |                                                                                |
| Passé   | Proche                | PP-pá/nta-PV/R-á-Ë                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | <u>banto bané bápántabáte-lwa,</u><br>les hommes qui ne sont pas fâchés        |

| Temps | Sous-temps et Aspects | Structures                    | Exemples                                                                     |
|-------|-----------------------|-------------------------------|------------------------------------------------------------------------------|
|       | Eloigné               | PP-pá/nta-PV/R-á-F            | <u>banto bans bápá ntabatelwá,</u><br>les hommes qui ne s'étaient pas fâchés |
|       | perfectif (parfait)   | PP-F-pá/O/R-í-F               | <u>batukí bans báp'owayí,</u><br>les mariages qui ne se sont pas dénoués     |
|       | Habituel              | PP-F-pá/O-yô-R-ak-á           | <u>bona ons op'oyôleláká,</u> l'enfant qui n'avait pas l'habitude de pleurer |
| Futur | Proche                | PP-F-pá/O/R-í-F<br>°a-o-/o/   | <u>bunto ons op'ólámí,</u> la femme qui ne va pas préparer                   |
|       | Eloigné               | PP-pá/O/R-~ak-í-F<br>°a-o-/o/ | <u>bento bans báp'ólámakí,</u> les femmes qui ne prépareront pas             |

b) Mode conditionnel

PP-pá/O-sô/R-á bont'oné op'ósôkaná,  
°á-o-/ó/ l'homme qui ne serait pas parti.

S'agissant des structures négatives du relatif sujet les observations ci-après peuvent être notées. Il s'en dégage deux types de structures principaux. Le premier est formé d'un PP suivi de l'auxiliaire -pá marquant la négation, plus une forme verbale infinitive introduite par le préfixe q-. Il est à noter que la finale de cette forme infinitive a une fonction grammaticale, car elle varie selon les catégories de la conjugaison. Ce type de structure s'observe au niveau du présent, du passé habituel

et perfectif et au futur sans oublier le conditionnel. Quant au second type de structure, il se compose du PP suivi de l'auxiliaire -pa. et de la forme négative de l'absolutif de la catégorie de la conjugaison impliquée. Cela revient à dire que ce type de structure fonctionne avec deux négateurs (-pa de l'auxiliaire et nta- de l'absolutif). D'autre part, il est à souligner que le présent habituel de l'indicatif utilise les deux types de structures. De même deux catégories de conjugaison différentes peuvent avoir une structure identique. Tel est le cas du passé perfectif et du futur proche. Par ailleurs, il agit des tonomorphèmes surtout dans la différenciation des sous-temps et aspects. Par exemple au passé récent, le tonomorphème se réalise bas sur la finale mais haut sur le même morphème dans le passé éloigné.

## 5. LES FORMES RELATIVES OBJECTIVES

Les relatives objectives fonctionnent à l'aide du morphème g- lequel se place en position initiale. G. Hulstaert avait déjà identifié ce morphème dans la grande grammaire du lomongo (1965 : p. 650).

### 5.1. Les relatives objectives affirmatives

#### a) Formes indicatives

| Temps   | Aspects et sous-temps | Structures                | Exemples                                                                                                                        |
|---------|-----------------------|---------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Présent | Actuel                | é/R-á-F/substitutif       | <u>nsé sná Ilonga ésóma né,</u><br>le poisson qu'Ilonga achète                                                                  |
|         | Habituel              | é-F/R- ak-á-F/Substitutif | <u>lōsi lōné mpulú elíska kó</u><br>(ikó), le riz que les oiseaux ont l'habitude de manger.<br>N.B. substitutif de classe PP-kó |
| Passé   | Proche                | é-ma/substitutif/O/R-á-F  | <u>betamá bané papá éma íné</u>                                                                                                 |

| Temps | Aspects et sous temps | Structures                                  | Exemples                                                                                                 |
|-------|-----------------------|---------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|       |                       |                                             | <u>okota</u> , les arbres que mon père a coupés (abattus)                                                |
|       | Eloigné               | é-ma- <u>F</u> /substit./O/R-á- <u>F</u>    | <u>botamá boné papa emá iné okota</u> , l'arbre que mon père avait abattu                                |
|       | Perfectif (parfait)   | é- <u>F</u> /R-í- <u>F</u> /substitutif     | <u>ngolo ené nká eliakí né (iné)</u> , les silures que mon grand-père a tuées                            |
|       | Historique            | é- <u>F</u> /substit./O/R- ~ ak-í- <u>F</u> | <u>nguba iné isó bana é isó osómáki</u> , les arachides que nous, les enfants, avions achetées autrefois |
|       | Habituel              | é- <u>F</u> -yâ/substit./O/R- ~ ak-a        | <u>bankono bané Méya eyâ wé oliáka</u> , les bananes que Méya, tu avais l'habitude de manger             |
| Futur | Proche                | é/R-é- <u>F</u> /substitutif                | <u>ané botamá skwé skó</u> , là ou l'arbre va tomber                                                     |
|       | Eloigné               | é- <u>F</u> -ngâ/substit./O/R-a             | <u>ané betamá engâ bakó okwa</u> , là ou les arbres tomberont                                            |

b) Mode conditionnel é-sâ/substit./O/R-a  
ns'ené é sâ wé osoma, le poisson que tu aurais acheté.

Notons, après observation des structures du



relatif objet ce qui suit : les relatives objectives fonctionnent avec un morphème invariable e- en position initiale absent dans le relatif sujet. Si dans le relatif sujet, c'est le préfixe pronominal (d'accord) qui est la marque de la personne et du nombre, dans le relatif objet cependant, celui-ci est remplacé par le substitutif pour jouer ce rôle. Le substitutif est donc un élément de formation indispensable du relatif objet et non un élément de formation emphatique comme dans le relatif sujet. En effet, même si le sujet est un substantif, le substitutif apparaît toujours.

En outre, la place du substitutif varie selon les catégories de la conjugaison. Dans les relatives objectives affirmatives, le temps est généralement marqué par le formatif et quelquefois par la préfinale. Ce formatif se place juste après le morphème e-. S'agissant de la place du substitutif dans les structures dépourvues d'infixe formateur de temps comme le présent, le futur proche, le passé perfectif, retenons que le substitutif occupe la position postfinale. Si le relatif objet a un sujet substantif, ce dernier se place entre la forme démonstrative et le morphème e-. Dans les autres structures, le substitutif se place entre l'auxiliaire (formatif de temps) ou le morphème e- (si l'auxiliaire de temps est absent) et la forme verbale introduite par le préfixe de l'infinitif o-. Par ailleurs on observe des tonomorphèmes qui jouent un rôle dans la marque des sous-temps et aspects.

## 5.2. Relatives objectives négatives

### a) Formes indicatives

| Temps   | Sous temps et aspect | Structures                   | Exemples                                                                |
|---------|----------------------|------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|
| Présent | Actuel               | é-pá/substitif/R-é-F<br>nég. | enée ené nsé épá ikó okana,<br>l'endroit ou les poissons<br>ne vont pas |
|         | Habituel             | é-F-pá-substitif/            | Forme négative                                                          |

| Temps   | Sous temps et aspect   | Structures                                   | Exemples                                                                                                                                       |
|---------|------------------------|----------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Présent | Habituel               |                                              | de l'absolutif<br>nta-PV/R ak-á<br><u>ané ngo epá iné ntasalaká,</u><br>là où ma mère ne travaille<br>jamais                                   |
| Passé   | Proche                 | é-pá/substit/O/R-á-F                         | Forme négative<br>de l'absolutif<br>nta-PV/R-á-F<br><u>nkono ne nyama epá skó ntá-</u><br><u>lia,</u> la banane que l'animal<br>n'a pas mangée |
|         | Eloigné                | é-pá/substit/Nta-PV/R-á-F                    | <u>bankono bans nyama epá ikó</u><br><u>ntabáliá,</u> les bananes que<br>les animaux n'avaient pas<br>mangées                                  |
|         | Perfectif<br>(parfait) | é-F-pá/substit/O/R-í-F                       | <u>bosálá bons epá isó osálf,</u><br>le travail que nous n'avons<br>pas fait                                                                   |
|         | Habituel               | é-F-pá/substit/O-yô/R-~ ak-a                 | <u>besálá bané papá epá iné</u><br><u>oyôsálaka,</u> les travaux que<br>mon père n'avait pas l'habi-<br>tude de faire                          |
| Futur   | Proche                 | é-pá/substit/Futur négatif de<br>l'absolutif | nta-PV-ngo/R-á<br><u>lokolí loné wánkune epá iné</u><br><u>ntangooká,</u> la liane que le<br>petit frère ne va pas couper                      |

| Temps | Sous-temps et aspect | Structures            | Exemples                                                                        |
|-------|----------------------|-----------------------|---------------------------------------------------------------------------------|
| Futur | Eloigné              | é-pá/substitutif/O/R- | ak-í- <u>F</u><br><u>ané epá ny'ósálaki</u> , là où<br>vous ne travaillerez pas |

b) Le conditionnel

é-pá/substitutif-o-sô/R-a-F  
lioma nné epá wé osólíá  
la nourriture que tu n'aurais pas mangée

Les considérations ci-après peuvent être faites au sujet des structures négatives du relatif objet. Il s'en dégage deux types de structures. Le premier recourt à la forme verbale infinitive introduite par le préfixe o- qu'il fait précéder du morphème e- suivi de l'auxiliaire -pá- et du substitutif. On observe cette structure au présent actuel, au passé perfectif et habituel, au conditionnel et au futur éloigné. Le second type de structure fait emploi de la forme négative de l'absolutif de la catégorie de la conjugaison impliquée qu'il fait précéder du morphème e- suivi de l'auxiliaire -pá- de négation et du substitutif. Ainsi les structures de cette catégorie fonctionnent avec deux négateurs. Quand au substitutif, il trouve une place fixe. Nous avons également décelé dans les formes négatives du relatif objet les tonomorphèmes agissant dans la marque des sous-temps et aspects. Par exemple au passé il s'agit d'un tonomorphème qui au passé proche se réalise bas sur la finale et au passé éloigné haut sur le même morphème.

6. LES RELATIVES OBJECTIVES SANS ANTECEDENT

Les formes relatives objectives marquent l'interrogation lorsqu'elles sont utilisées sans antécédent. Et comme telles, elles peuvent apparaître dans le discours, dépourvues des complétants du verbe, le morphème e- pouvant à lui seul jouer le rôle général des compléments circonstanciels ou d'objet grâce à sa dimension polysémique.

engâ ny'óliá ? que, où, quand, pourquoi, comment mangerez-vous ? Toutefois pour préciser le sens de la phrase, on peut recourir aux particules ci-après : anke, ngá, itíná (où, comment, pourquoi ?).

engâ ny'óliá anke ? où mangerez-vous ?

engâ ny'óliá ngá ? comment mangerez-vous ?

engâ ny'óliá itíná ? pourquoi mangerez-vous ?

NOTE

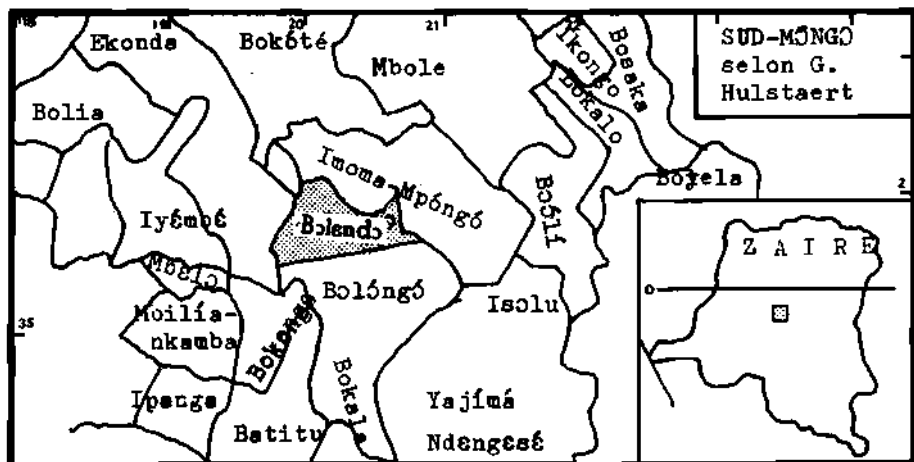
1. Nkangonda I., La structure interrogative du lo-  
lendo, dans Annales Aequatoria 11(1990)153-164.

BIBLIOGRAPHIE COMPLEMENTAIRE

HULSTAERT G., Grammaire du lomóngo. Morphologie,  
Tervuren, 1965, 679 p.

Id. Esquisse du parler des Lwankamba, dans Africana  
Linguistica VII, Tervuren, 1977, p. 201-246.

Id. Esquisse du parler des Nkengo, Tervuren (66, in-  
8°), 1970, 71 p.



# Aequatoria

EQUATORIA ★ Centre de recherches culturelles africanistes ★

EQUATORIA est la dénomination qui à Bamanya (Mbandaka) au Zaïre regroupe une bibliothèque, des archives et un périodique. Ce nom provient de l'ancien périodique "Aequatoria" fondé en 1937 par Edmond Boelaert et Gustaaf Hulstaert. Le Centre veut promouvoir la recherche scientifique dans le domaine des sciences humaines en rapport avec l'Afrique Centrale.

## LA BIBLIOTHEQUE

### Publications en langues européennes

La bibliothèque possède actuellement 4500 livres ainsi que quelques grandes collections comme celle du Musée de Tervuren, de l'ARSON, de l'IFAN; en plus 250 titres de périodiques spécialisés dont 80 en cours.

### Publications en langues africaines

Le Père Hulstaert a récolté durant de longues années toutes les publications en langues africaines qui lui étaient accessibles. Ainsi a-t-on pu constituer une collection d'environ 500 unités représentant 35 langues.

## Archives

Les archives historiques contiennent en premier lieu l'héritage de E. Boelaert (1899-1966). Celui-ci nous a laissé non seulement ses propres écrits, mais aussi toute une collection de copies d'archives administratives de la période coloniale.

Ensuite nous avons de nombreuses notes ethnologiques de Mgr E. Van Goethem (1872-1946), du P. Vertenten (1882-1946) et des Pères Trappistes (au Congo de 1895 à 1925). Déjà une grande partie des archives personnelles du Père Hulstaert a été transférée à la bibliothèque.

On possède en outre plus de 500 cartes géographiques de la région, les plus anciennes datant du siècle passé. La partie linguistique des archives est le résultat d'enquêtes systématiques faites durant plus de 60 ans par le Père Hulstaert. Presque tous les dialectes mongo ont été enregistrés.

## LES ANNALES EQUATORIA / LES ETUDES EQUATORIA

En 1937 E. Boelaert lança une série de brochures sous le titre "Aequatoria". G. Hulstaert élargissait l'idée et "Aequatoria" était née. En 1962 la revue cessa de paraître. En 1980 une nouvelle équipe la relança sous le nom de "Annales Aequatoria" avec le but de favoriser la recherche scientifique relative aux cultures et langues zaïroises avec une attention spéciale aux Mongo.

La revue est l'émanation de la bibliothèque qui est devenue un lieu préféré d'étude et de recherche pour étudiants et professeurs. C'est à eux que la revue veut s'ouvrir, d'abord pour les informer, ensuite pour leur donner l'occasion de s'exprimer à un niveau international et pour instaurer ainsi un dialogue des cultures à un niveau scientifique. Elle couvre un domaine assez large: linguistique africaine, anthropologie culturelle, littérature en langues bantoues, histoire, archéologie etc. Une édition annuelle de 400 pages est prévue.

Les "Etudes Aequatoria" lancées en 1982 publient des monographies dans le même domaine.

## LE "GUEST-HOUSE"

*Bamanya, à 10 Km de Mbandaka, par son atmosphère rurale, est un lieu idéal pour l'étude et le recueillement. Aequatoria y met son "guest-house" à la disposition des professeurs d'Instituts Supérieurs et d'Universités, des chercheurs zaïrois et étrangers qui veulent travailler dans notre bibliothèque ou archives, ou qui veulent prendre le Centre Aequatoria comme base de leurs recherches sur le terrain.*

## **ETAT DES RECHERCHES SUR LE LINGALA COMME GROUPE LINGUISTIQUE AUTONOME**

### **Contribution aux études sur l'histoire et l'expansion du lingala**

#### Status of Lingala

Referring mainly to the works of Mumbanza, Boguo and Sesep, the present study recalls first and foremost the historic circumstances around the birth of Lingala, its expansion and its current influence. It then lists the Lingala speaking communities in and also outside Zaire. It reveals that there are five regional varieties in existence according to the five following localities : Mankanza, Kinshasa, Uele, Mbandaka and Brazzaville. Taking into account the socio-cultural level and style of the speakers, the writer distinguishes between six other varieties of Lingala : vulgar Lingala, current and spoken Lingala, Lingala of political speeches, Lingala of the stories, sketches, family letters, classical or literary Lingala, liturgical Lingala.  
**KEYWORDS** : Linguistics, Sociolinguistics, Lingala.

#### Statut des Lingala

Die gegenwärtige Studie, die sich hauptsächlich auf die Arbeiten von Mumbanza, Bonguo und Sesep bezieht, weist zuerst auf die geschichtlichen Umstände der Entstehung des Lingala, seine Ausbreitung und seinen gegenwärtigen Einfluss hin. Anschliessend inventarisiert sie die lingalasp Sprachigen Gruppen Zaires und selbst die ausserhalb Zaires. Er deckt die Existenz von fünf verschiedenen regionalen Variationen gemäss folgender fünf Lokalitäten auf : Mankanza, Kinshasa, Uele, Mbandaka und Brazzaville. Unter Berücksichtigung des sozio-kulturellen Niveaus und des Stils der Sprecher unterscheidet der Autor sechs andere Variationen des Lingala : das vulgäre Lingala, das gängige oder gesprochene Lingala, das Lingala der Politik, das Lingala der Märchen, der Sketche, der Briefe, das klassische oder literarische Lingala, das Lingala der Liturgie.  
**STICHWORTER** : Linguistik, Soziolinguistik, Lingala.

## INTRODUCTION

Parmi les sujets exposés lors du premier colloque d'Aequatoria en octobre 1987, figure celui du Professeur Kimputu Baibanja sur les Recherches Sociolinguistiques Africanistes au Zaïre. Nous nous proposons d'apporter une contribution à cette étude, notamment aux recherches sociolinguistiques africanistes après l'indépendance, qui renouent avec deux thèmes de l'époque coloniale, à savoir celui portant sur l'origine et la formation des langues véhiculaires, et celui relatif aux langues en contact. C'est le lingala comme langue véhiculaire qui retient notre attention.

Deux thèses de doctorat, dans le domaine de la sociolinguistique, d'ailleurs cités par Kimputu, vont alimenter nos réflexions. Il s'agit d'abord de la thèse de Boguo Makeli sur les Emprunts Romains en Lingala, (1976), ensuite de celle de Sesepe N'sial sur Le phénomène de métissage linguistique en lingala (1978). D'autres travaux de Sesepe seront également mis à contribution, à savoir Pidginisation et créolisation en lingala (1979), et L'expansion du lingala (1986). C'est de cette dernière étude intéressant directement notre propos, que seront tirées des citations.

A ces recherches sociolinguistiques sera ajoutée une recherche historique. Il s'agit de la thèse de doctorat de Mumbanza mwa Bawele (1980) sur L'histoire des peuples riverains de l'entre Zaïre-Ubangi. Evolution sociale et économique (ca 1700-1930) Tome I. Un chapitre y est consacré au commerce et à la naissance d'une langue, c'est-à-dire aux conditions historiques qui ont permis la naissance et la diffusion du lingala.

## QUELQUES CITATIONS

- a) "Le lingala n'est donc pas une invention des Européens. On ne peut pas non plus dire qu'il soit un simple produit d'un brassage et d'une compénétration de diverses langues bantoues entre elles. Le bobangi semble être la langue qui sert de base au lingala. A cette base est venue se joindre l'action des apports linguistiques les plus divers : au niveau lexical par exemple on découvre l'influence du kiswahili, du kikongo, du français, du portugais

de l'anglais et d'autres idiomes avoisinants. Malgré cet apport considérable et son caractère hétéroclite, le lingala n'en conserve pas moins son caractère foncièrement bantou" (Boguo M., 1976 : 124).

- b) "Le lingala ou plutôt la langue commerciale du fleuve dont il dérive est une création des riverains, établis sur les bords du fleuve entre le Pool et Lisala (...). Il convient de noter que les conditions pour la formation d'une langue distincte, pour les besoins de contacts, n'étaient pas réunies avant le début de la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle. (...) Vint alors le commerce à longue distance dont les produits principaux furent l'ivoire, les esclaves, les métaux et les marchandises européennes (...). La circulation des hommes et des biens dans une zone aussi vaste, crée les conditions de l'éclosion d'une langue de contact (...). Cette nouvelle langue n'est plus ni le parler des Bobangi, ni ceux des autres groupes du fleuve. C'est la langue commune du fleuve, la langue commerciale; elle comprend aussi bien des mots de tous groupes riverains, que des mots Ngombe et Nkundo-Mongo" (Mumbanza mwa Bawele, 1980 : 478-480).
- c) "En résumé, même si dans l'état actuel de l'évolution des recherches dans ce domaine, il est difficile de déterminer l'origine exacte de cette langue, il y a lieu de retenir provisoirement que le lingala est, génétiquement, un créole né avant le début de la colonisation, sous l'effet de nécessités commerciales et de contacts multilatéraux intensifs entre des groupes des locuteurs dits "Bangala", et constitué à partir d'une langue base unique (qui serait le bobangi) enrichie d'apports d'une série d'autres langues. Très rapidement, il est devenu la première langue de plusieurs milliers de lecteurs et a acquis son autonomie par rapport à la langue source. Il fonctionne désormais comme un système indépendant régit par ses propres règles internes" (Sesep N., 1986 : 23).



1. ORIGINE : LE GRAND COMMERCE DU FLEUVE AU DEBUT DE LA SECONDE MOITIE DU 19<sup>e</sup> SIECLE ET L'ELABORATION D'UNE LANGUE COMMERCIALE (1850-1882)

La citation de Mumbanza nous introduit dans la problématique même des conditions probables d'émergence du lingala. Elle s'insère dans une étude fort documentée d'ordre historique qui montre que "l'un des plus grands apports du commerce à longue distance au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, est l'élaboration et la diffusion des langues commerciales, des langues de grands contacts. Celles-ci ont pris une autre extension par la suite pour devenir de nos jours, des langues nationales. En Afrique Centrale, on pourrait relever au moins quatre langues nées dans des conditions presque identiques" (p.477). L'auteur cite à cet effet : le munukutuba ou kikongo ya leta au Zaïre et au Congo, l'ovimbundu (=umbundu) en Angola, sango en République Centrafricaine, kiswahili au Zaïre en partant de la côte orientale, et enfin le lingala.

En parlant du lingala, nos réflexions sont de nature à la fois historique et linguistique :

- d'abord les relations intercommunautaires ou interethniques de voisinage et l'utilisation parallèle des langues vernaculaires;
- ensuite, le commerce à longue distance et le rôle du parler des Bobangi;
- enfin, l'émergence d'une "langue commerciale" du fleuve : un koinè à base du bobangi enrichi d'autres langues zaïro-congolaises et de langues européennes.

1.1. Les relations intercommunautaires de voisinage et l'utilisation parallèle des langues vernaculaires. L'inexistence d'une langue interethnique

C'est un truisme de dire aujourd'hui que les différents peuples riverains du fleuve parlent des langues apparentées. Relevant précisément le caractère très apparenté des parlers des Bobangi, Baloi, Libinza, Eleku, Boloki, et des groupes Mabale, Iboko, Losengo et des Bapoto de Lisala, parents des Losengo, Mumbanza note qu'au début du 19<sup>e</sup> siècle comme bien avant, les divers contacts dans un cadre local ou régional étaient facilités par la parenté des parlers.

"Les habitants, précise-t-il, communiquent facilement entre eux en utilisant chacun son dialecte. Les mêmes contacts se faisaient sans beaucoup de peine avec les voisins Ngombe et Mongo établis près des bords du fleuve. Les rapports de voisinage, les déplacements définitifs ou temporaires, dus surtout aux facteurs économiques, avaient eu comme conséquence l'adoption de certains mots empruntés aux parlers voisins. Certains "voyageurs" parlaient même parfaitement plusieurs de ces dialectes"(p. 478-479).

Les observations suivantes de G. Hulstaert (1940: 2) cité par Mumbanza, et, dans un autre contexte, par Boguo avaient déjà circonscrit le phénomène :

"La parenté des dialectes et la facilité avec laquelle les indigènes s'assimilent les différences entre idiomes rapprochés suffisent amplement à expliquer la possibilité de ces relations".

Ce constat signifie simplement que les rapports de voisinage entre membres de communautés linguistiques différentes n'impliquent pas l'existence d'une "langue commerciale".

Remarquons cependant que même avec la présence et l'usage d'une langue véhiculaire multifonctionnelle, en l'occurrence de lingala d'aujourd'hui, l'usage parallèle de deux ou plusieurs langues vernaculaires lors d'un même acte d'intercommunication reste possible. Voici le témoignage qu'en fournit Malongo Kangusu (1982 : 41).

"Kanisa, o zando lya Bomboma na Makengo Boba, Ngombe, Bamwe, Djando, Libinza, Baboko, bongo na bongo, bakoloba bato na bato monoko mwa bango mwa mboka, kasi bakoyokana, Boye bakoki kosolola to Lingala to monoko mwa mboka lokola balingi".

Quoi qu'il en soit, avant + 1850, il n'existait pas de langue prépondérante de contact dans la région du fleuve, les langues vernaculaires assumant chacune sa fonction sociale d'intégration, c'est-à-dire la fonction de groupe ou d'identification (ethnique), tout en étant (ou pouvant être) comprise par les locuteurs des parlers voisins. Ces considérations nous autorisent à affirmer que l'origine du lingala n'est pas à chercher avant 1850, mais après, à partir du

commerce à longue distance, comme nous allons l'examiner à présent.

### 1.2. Le commerce à longue distance et le rôle des Bobangi ainsi que de leur parler (1850-1882)

Le 19<sup>e</sup> siècle est caractérisé en Afrique Centrale par la formation des vastes zones économiques. La région comprise entre le Pool et Lisala était entièrement touché par le commerce à longue distance au début de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle grâce notamment au fleuve et à ses nombreux affluents facilitant ainsi les contacts. Les commerçants Bobangi ont, durant cette période, joué un rôle capital. Mumbanza (1980 : 479) écrit à ce sujet :

"Dès le début de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, les Bobangi qui commerçaient déjà avec les Tio dès la fin du 18<sup>e</sup> siècle, entrent en contact et plus étroit avec les marchands Bakongo, par l'intermédiaire des courtiers Tio. Par ces contacts ils adoptent un certain nombre de mots désignant les objets inconnus auparavant. Progressivement, les trafiquants Bobangi de Sombele et de Bolobo remontèrent le fleuve et touchèrent Lokolela, Ngombe, Ilebo, Bobangi, Wangata, Lolanga, etc. Ils furent imités par les autres groupes Ngele et Eleku qui allèrent jusque chez les Iboko - Mabale et les Bobeka à l'embouchure de la Mongala. Partout où ils allaient, ils n'utilisaient que leur propre parler contenant des mots techniques nouveaux que les autres natifs du fleuve apprirent ainsi. Les nouveaux produits commerciaux et les nouveaux systèmes d'échange ont créé un vocabulaire commun à tous".

Il est à remarquer que les Bobangi formaient au départ une communauté linguistique assez importante, ses différents parlars ou dialectes s'échelonnant le long du fleuve depuis Sombele (Tshumbiri) et du bas-Ubangi jusqu'au confluent de l'Ubangi avec la Ngiri. Etant par ailleurs les marchands les plus actifs du haut-fleuve, ils ont étendu leur influence partout où se pratiquait le commerce, c'est-à-dire sur tout le tronçon du fleuve entre le Pool et Bopoto (Lisala). C'est ainsi que les locuteurs des autres langues vernaculaires, "les natifs non seulement comprenaient,

mais parlaient, ne fut-ce qu'imparfaitement le bobangi" (Mumbanza, 1980 : 480). Aussi le rôle du parler des Bobangi, langue vernaculaire et "culturelle" comme les autres langues "ethniques" du fleuve, n'a-t-il cessé de prendre de l'importance au point de devenir progressivement une langue seconde qui, en plus de sa fonction de langue de communication interne (intra-communautaire ou intra-ethnique), commençait à assumer une autre fonction, celle de langue d'intercommunication proche et lointaine dans les échanges commerciaux. Cette nouvelle situation va influencer directement sur sa place déterminante dans l'émergence d'un nouvel idiome, à savoir la "langue commerciale du fleuve".

Pour ce qui est des Bobangi comme principaux commerçants, ils sont, avec l'arrivée des Européens et de leurs auxiliaires africains à partir de 1882, "progressivement éliminés... Ce ne sont plus les trafiquants du pays qui parcourent des longues distances, mais des Européens avec leur équipage de noirs composé surtout des gens originaires des environs de Mankanza..."

La prépondérance des Bobangi dans le grand commerce du fleuve aura duré ainsi une trentaine d'années, soit des environs de 1850 à 1882. Mais leur langue, en l'occurrence la variété en voie d'acquérir une fonction de langue seconde d'intercommunication, connaîtra, nous l'avons dit, et nous allons le voir, toute une mutation, c'est-à-dire une destructuration et une restructuration de son système ayant donné naissance à une langue "autre".

## 2. FORMATION ET EMERGENCE D'UNE LANGUE VEHICULAIRE : DE LA "LANGUE COMMERCIALE DU FLEUVE AU LINGALA. PREPONDERANCE DE MANKANZA. (1882/1884-1913). DECLIN DE MANKANZA RELAYE PAR LISALA ET LEOPOLD- VILLE (1913-1930).

La variété du bobangi qui commence à acquérir une fonction spécifique de langue seconde d'intercommunication tend à se spécialiser dans le secteur des échanges commerciaux. Le domaine du vocabulaire se prête admirablement bien à cette spécialisation. Dans un premier temps, il ne s'agira que d'une évolution linguistique normale; mais dans un deuxième

temps, cette évolution connaîtra une véritable mutation, comme nous l'avons signalé. Examinons à présent d'abord la constitution de la langue avant la pénétration européenne, puis son évolution ainsi que son expansion depuis 1882, début de l'implantation européenne.

## 2.1. La constitution de la "langue commerciale du fleuve" avant la pénétration européenne

Mumbanza signale que le kibangi, comme l'appelait Coquilhat, est une langue constituée d'éléments importants de bobangi, de mots kikongo ou européens assimilés et transmis par les trafiquants bakongo, et de beaucoup d'emprunt faits tout le long du fleuve" (p. 481). Ce qu'il y a de nouveau dans cette observation de Mumbanza, c'est l'existence, dans le vocabulaire du kibangi, de mots kikongo ou européens assimilés, et cela avant même l'arrivée des Européens dans la région. Il faut simplement rappeler ici que les marchands Bobangi commerçaient avec les marchands Bakongo par l'intermédiaire des courtiers Tio, et que par ces contacts, ils ont adopté un certain nombre de mots nouveaux, notamment des mots kikongo et des mots d'origine européenne véhiculés par le kikongo. Ces mots nouveaux ont donné naissance à un vocabulaire commun qui d'après l'auteur, n'est pas encore une langue à part entière. Ce vocabulaire commun toujours selon l'auteur, n'appartient à aucun parler du haut fleuve, mais il est constitué en grande partie des mots empruntés aux langues européennes et à celles du bas-fleuve. Ce vocabulaire était utilisé dans les différentes langues vernaculaires, qui à leur tour l'ont considérablement enrichi.

"Depuis lors, explique l'auteur, les trafiquants utilisent plusieurs mots importants pour se faire mieux comprendre des clients, selon qu'ils appartiennent à telle ou telle partie du fleuve. Ces mots empruntés aux voisins ainsi que ceux apportés du bas-fleuve forment le noyau d'une nouvelle langue qui s'enrichit avec les particularités locales" (p. 480).

C'est cette nouvelle langue, comportant des variantes suivant les groupes d'usagers des langues

vernaculaires ("tribus"), qui fonctionnait comme langue commune du fleuve, distincte à la fois du bobangi et des autres langues vernaculaires des deux rives du fleuve.

En résumé, la nouvelle langue, constituée avant la pénétration européenne, avait les caractéristiques suivantes :

- a) prédominance d'éléments bobangi, parlé ne fût-ce qu'imparfaitement, le long du fleuve;
- b) emprunts fait tout au long du fleuve aux langues vernaculaires;
- c) mots kikongo ou européens assimilés et transmis par les trafiquants bakongo.

2.2. L'évolution et l'expansion de la langue depuis le début de l'implantation européenne jusqu'aux premières manifestations écrites du lingala (1882 - première décennie du 20<sup>e</sup> siècle : 1903-1912)

Mumbanza écrit à ce sujet : "L'arrivée des Européens et de leurs auxiliaires noirs, à partir de 1882, va donner un nouvel essor à cette langue des riverains du moyen-Zaïre" (p. 482). Deux faits sont à signaler : d'abord l'implantation européenne et ses conséquences sur la langue, ensuite le rôle du poste de Bangala à Mankanza comme poste de conquête coloniale.

- a) L'implantation européenne et ses conséquences sur la langue

Les deux premières traversées de Stanley (1874-77 et 1881-82), constate Boguo, trop rapides et de très courte durée à chaque endroit de son passage, "ne pouvaient évidemment pas être de nature à provoquer des contacts susceptibles d'influencer la langue des habitants" (p. 3). A partir de 1882, des postes d'Etat sont fondés où s'établissent les Européens avec leurs auxiliaires africains. Les postes suivants sont fondés : Bolobo en 1882, Lukolola en 1883, Wangata ou Equateurville en 1883, Mankanza en 1884, ainsi que Aruwimi la même année. Quant au poste de Léopoldville, il était fondé en 1881. Bongenda rappelle la mission confiée à ces postes. Il s'agit notamment de "préparer l'occupa-

tion et plus tard le contrôle par l'Etat Indépendant du Congo de leurs environs immédiats et de leur interland" (p. 32).

Les Européens et leurs hommes ne connaissaient que les langues européennes et ouest-africaines, de même que le kiswahili et quelques éléments de la langue de contact de la région kongo. Il est utile de souligner comme le fait Boguo, que l'exploration, à cette époque, était une oeuvre internationale. D'où "le caractère hétérogène et cosmopolite du premier groupe européen qui entra en contact avec les usagers du lingala à la fin du siècle dernier"(p. 4). Les nouveaux venus se sont mis à apprendre la langue du fleuve, mais cette connaissance est restée superficielle. Comme cette langue leur paraissait pauvre, ne se prêtant qu'aux contacts superficiels et aux besoins commerciaux, ils ont commencé à combler leurs lacunes avec les mots swahili, kikongo, haoussa, portugais, anglais, français, etc. comme le faisaient autrefois les natifs des différentes tribus avec les mots des langues vernaculaires. Les conséquences de cette situation sur la langue sont présentées de la manière suivante par Mumbanza :

"Cet amalgame de langues donna naissance à un jargon qui fit perdre à la langue du fleuve son caractère homogène. Les accords grammaticaux, la tournure de la phrase, la prononciation de beaucoup de mots, etc, subirent de nombreux changements dans la bouche des étrangers, mais aussi dans la bouche des natifs" (p. 482).

b) Rôle du poste de Bangala à Mankanza, naissance du lingala

Le rôle de Mankanza dans l'éclosion de la nouvelle langue est souligné en ces termes par Mumbanza:

"La langue du commerce devenant celle des contacts entre Blancs et Noirs, c'est autour des stations que s'exerce d'abord l'influence des nouveaux éléments. Le poste de Bangala à Mankaza était de loin le plus important du haut-fleuve entre 1884 et 1896. C'est là donc qu'il y aura le plus grand nombre de Blancs et de leurs auxiliaires. Les Iboko, les Mabale, les Mombembe,

les Mbenga et les Ngombe qui habitaient à côté du poste parlaient certes la langue du fleuve, la langue commerciale, mais comme cette langue venait avec la tribu qui l'utilisait, ces gens introduisaient le plus grand nombre possible de leurs propres mots. Un bon nombre d'entre eux se joignirent aux Zanzibaristes, Haoussa et autres auxiliaires et servirent comme soldats et travailleurs. A ce moment, élément d'Iboko-Mabale et le Boloki prend de l'importance sur le Bobangi" (p. 483).

Il est utile de rappeler que fondé comme poste d'Etat en 1884 Mankanza devient Chef-lieu du district de l'Ubangi-Uele en 1888, puis Chef-lieu du district des Bangala en 1895. "Fer de lance des activités de l'Etat Indépendant du Congo dans le Haut-Congo, explique Bongenda, Mankaza fut donc successivement le Chef-lieu de ces deux districts et c'est par ce poste que se réalisa l'occupation du haut fleuve et de son arrière pays. Il fut aussi érigé en circonscription urbaine par l'arrêté du 23 février 1895" (p. 44). Principal centre politique, administratif et commercial (d'où le nom de Nouvelle-Anvers) de l'époque, Mankanza devient aussi sous l'impulsion des missionnaires, un centre religieux et culturel de première importance par l'établissement de divers centres de formation des enfants de la région. Citons, entre autres, la colonies scolaire fondée en 1892 en même temps que celle de Boma.

La langue parlée dans ce poste des Bangala portait divers noms : langue du fleuve, langue commerciale du fleuve, kibangi, bobangi, bangala, lingala. Hulstaert, cité par Boguo, note que dans la dernière décade du siècle précédent on employait encore très peu de terme "lingala" on parlait de "bobangi" ou "kibangi", mais déformé et mélangé, se rapprochant déjà beaucoup du lingala actuel" (p. 123).

Pour notre part, nous croyons simplement que le terme "lingala" dérive de "Bangala", terme dont l'étymologie est encore incertaine, et qui avait été utilisé pour la première fois en 1877 par Stanley. Dépassé lors, il a fait fortune.

Etant linguistiquement motivé par rapport au "Bangala", le glossonyme "lingala" peut être consi-



déré, dans un premier temps, comme la langue seconde, celle de contact entre les locuteurs des diverses langues vernaculaires du poste de Bangala, et considéré comme le berceau de la nouvelle langue. Dans un deuxième temps, quant le poste de Mankanza deviendra le Chef-lieu du district de Bangala en 1895, le sort de la langue suivra celui du District.

Nous croyons par conséquent que le terme "lingala" désignant la langue était étymologiquement possible depuis 1877, probable depuis 1884, et effectivement entré dans l'usage autour de 1895. Cette langue a accédé au statut de langue écrite à partir de 1903, avec la parution du manuel scolaire d'E. De Boeck, intitulé : Buku moke moa kutanga lingala, Nouvelle Anvers, Mpomba press, 1903 (Nsombo B., 1988 ; 31). Autrement dit, c'est la langue mixte en dégradation progressive utilisée au poste d'Etat de Mankanza (Mumbanza) ou le kibangi déformé et mélangé de la dernière décennie du 19<sup>e</sup> siècle (Hulstaert), qui se trouve être le lingala à l'état d'émergence. En termes d'histoire de la langue et de linguistique historique, il s'agit de l'ancien lingala ou lingala du fleuve, dont la situation est (ou serait) analogue à celle de la lingua romana rustica langue romane rustique, populaire, distincte du latin et reconnue comme "langue du peuple" par le Concile de Tours en 813.

Le lingala, nouvelle langue dérivée et depuis lors distincte du bobangi ou kibangi, se façonne ainsi à partir du Chef-lieu du district de Bangala. Il assume de ce fait, progressivement, d'autres fonctions sociales de plus en plus complexes, à la différence de l'ancienne langue du fleuve dont la fonction sociale et pratiquement la seule, était la fonction de langue de contact dans les transactions commerciales.

Dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, il bénéficie de moyens supplémentaires pour sa fixation et sa diffusion, à savoir d'une écriture et des publications. Pour nous limiter aux seuls écrits d'E. De Boeck, tout en signalant ceux de Stapelton nous pouvons observer avec Nsombo Bongongo (1988 : 31-32), que ceux-ci comprennent la littérature religieuse, les manuels scolaires et les études linguistiques. En

voici la liste d'après une présentation chronologique, de 1903 à 1906, c'est-à-dire durant les quatre premières années du lingala écrit et étudié :

- 1903 : - Buku moke moa kutanga lingala, Nouvelle Anvers, Mnomba press.
- 1904 : - Grammaire et vocabulaire du lingala, ou langue du Haut-Congo, Bruxelles.  
- Notions du lingala, ou lingala du Haut-Fleuve, vocabulaire et phrases pratiques, Nouvelle Anvers, Imp. miss du S.Coeur.
- 1905 : - Yoko Njembo, Nouvelle Anvers, Imp. Franç. miss. 1905.  
- Buku mosusu mwa tanga lingala, Mpomba press.  
- Lingala, petit vocabulaire et phrases usuelles, Nouvelle Anvers.  
- Nsango ndamo to mambi ma Mokonzi wa biso Yezu-Kristo, Nouvelle Anvers, Imp. franç. miss.
- 1906 : - Alamana to liyebisi dja mikolo na biyenga bia mobu, imp. franç. miss.

### 3. PISTES POUR UNE RECONSTRUCTION DE L'HISTOIRE DU LINGALA ET DE SON EXPANSION (1850-1986)

Entre les recherches sur l'origine du lingala d'une part, et sur la situation sociolinguistique actuelle d'autre part, il y a, à notre sens, de la place pour des recherches portant sur les périodes intermédiaires. En d'autres termes, il est temps de songer à écrire une histoire du lingala et de son expansion, des origines à nos jours. En effet, l'histoire de la langue met en rapport l'évolution de la langue avec l'évolution historique générale; autrement dit, l'histoire du lingala fait partie de l'histoire générale du Zaïre et avec nos collègues historiens, nous devons nous fixer pour tâche, entre autres, de reconstituer cette histoire. Nous avons pris comme dates, d'abord les années 1850, période d'émergence du kibangi véhiculaire et déformé comme terminus a quo qui est à l'origine du lingala, ensuite l'année 1986 comme terminus ad quem, année de la promulgation de la loi-cadre de l'enseignement national, qui fait du lingala langue officielle d'enseignement dans son aire d'expansion.

Nous nous proposons à présent d'indiquer quelques pistes de recherche. Celles-ci se dégagent de l'état actuel des recherches ainsi que de nos propres études et observations. Seront examinées tour à tour les pistes suivantes :

d'abord, quelques éléments de l'évolution interne de la langue; ensuite, les vecteurs et facteurs externes d'expansion; enfin, l'historique de l'enseignement du lingala.

### 3.1. Citation de Malongo Kangusu : un cas d'évolution interne de la langue

L'ancien Curé de la Paroisse S.C. de Mankanza observe une différence entre une forme verbale d'origine bobangi et une forme verbale de création nouvelle en lingala. Il note à ce sujet :

"Esika tozalaki bana, o mibu 1930, bazalaki kote-ya biso lingala o kelasi ndenge boye : "Naliki nakoyémba, oliko okoyémba, toliki tokoyemba, boliki bokoyémba, baliki bakoyemba". Eumeli te, tokomi koloba : "Nazala ki koyémba, ozalaki koyémba, azalaki koyémba, tozalaki koyémba, bozalaki koyémba, bazalaki koyémba". Boye liloba "liki" lya Bobangi litikeli "-Zala" esika. Lokota Bobangi lokotisi yoko mpo o Lingala, ndenge nkota isusu mpe ikotisi" (p. 42).

Cette évolution d'une forme verbale est l'indice de deux états, de deux périodes différentes de la langue. Il serait intéressant de comparer les états successifs du lingala dit littéraire, depuis les premiers textes jusqu'à nos jours, en passant par les journaux Lokasa la biso et Nsango ya biso.

### 3.2. Vecteurs et facteurs externes d'expansion

Un certain nombre de vecteurs et facteurs externes d'émergence, de développement et d'expansion du lingala ont été dégagés par Sesep. Ils répondent à une double question posée par l'auteur et concernant l'histoire du lingala : d'abord quels sont les conditions et les facteurs qui ont déterminé nos émergence et son développement ? Ensuite quelle est la situation sociolinguistique actuelle? Après avoir analysé d'une façon critique les deux hypothèses

relatives à l'origine et à la formation du lingala, à savoir l'hypothèse monogénétique et l'hypothèse polygénétique, l'auteur s'attache à déterminer les facteurs du développement et d'extension de la langue. Il écrit à ce sujet :

"Le lingala doit son extension à un concours de contingences exolinguistiques, historiques, géographiques, politiques, commerciales, sociologiques et linguistiques. Les conditions de sa formation démontrent de manière évidente l'importance et le rôle déterminant d'une part, des stations commerciales implantées le long du fleuve Zaïre, de l'incidence de l'urbanisation, des voies de communication naturelles constituées par le fleuve et ses nombreux affluents qui sillonnent la région et d'autre part, de la similitude des langues parlées dans cette région ainsi que de l'alliance des Bangala avec les Européens"

Mais les facteurs ainsi dégagés expliquent-ils suffisamment l'exportation rapide du lingala hors des frontières de son aire d'apparition ? A cette question Sesep répond que parmi les différents facteurs qui ont contribué à l'essor et au développement du lingala, 7 méritent d'être soulignés. Il s'agit des vecteurs et facteurs suivants : urbanisation et implantation européenne; politique coloniale et politique actuelle; rôle de l'armée; la position stratégique de Kinshasa; contribution des missionnaires; influence de la musique; mass média.

L'auteur analyse chacun de ces facteurs en indiquant des repères qui permettent d'en faire l'historique, ce qui permettra d'en reconstituer l'histoire.

Un autre élément de cette reconstruction est constitué de l'historique de l'enseignement du lingala.

### 3.3. Historique de l'enseignement du lingala

"L'histoire de l'utilisation des langues zaïroises à l'école, écrit Nsuka (1987 : 7), est étroitement liée à l'histoire des différents programmes scolaires qui ont réglementé l'enseignement dans notre pays. Les parcourir, c'est saisir en même temps la manière dont chaque programme a déterminé l'emploi des langues à l'école".

Nous allons faire cet historique en présentant les faits suivant les grandes périodes de l'histoire du pays, à savoir la période de l'Etat Indépendant du Congo, la période du Congo belge, et la période post-coloniale.

### 3.3.1. Période de l'Etat Indépendant du Congo (1885-1907)

1892 : Fondation de la colonie scolaire de Mankanza. Enseignement à côté du français, de la langue en usage dans le haut-Congo.

1903 : premier manuel scolaire de lecture.

1904 : premier manuel de grammaire et de vocabulaire.

### 3.3.2. Période du Congo belge (1908-1960)

1925-26 : La commission Franck accentue l'enseignement en langues véhiculaires. Le programme de 1925 : appelé "Projet d'Organisation de l'Enseignement Libre au Congo-Belge avec le concours des sociétés de Missions nationales" retient le lingala parmi les 4 langues véhiculaires.

1926-48 : Tendance au bilinguisme français-lingala dans la zone lingalaphone. Le programme de "25" aux études des filles. Il régleme l'emploi des langues zaïroises en fonction des besoins de la colonie et de l'évolution des mentalités" (Nsuka : 8).

1948 : Année de la réforme qui instaure un programme unique pour les écoles de brousse et celle de grands centres et qui généralise l'enseignement du lingala dans tout le primaire. Le programme de 1948 dit "Organisation de l'Enseignement Libre Subsidé pour indigènes avec les concours des sociétés de missions chrétiennes".

1958 : Le programme de 1958 appelé aussi "Programme Métropolitain" touchait surtout l'enseignement secondaire. Il n'a pas remis en question les dispositions du programmes de 48 relatives à l'enseignement de linguistique à l'école primaire.

## Période post-coloniale

1962 : l'ordonnance n°174 du 17 octobre 1962 portant unification des structures et programmes de l'enseignement primaire généralise le français comme unique langue d'enseignement. Suppression de l'enseignement des langues nationales, dont le lingala.

1963 : Conformément à cette ordonnance, le programme de 63... chasse de l'école les langues zaïroises (Nsuka : 11).

1974-76 : "Rompt avec le programme de 63. Encouragé par l'action de sensibilisation et de promotion entreprise par la Société Zaïroise des Linguistes, aidé par la politique du recours à l'authenticité, le Département de l'Enseignement Primaire et Secondaire procède à une petite réforme des programmes. Il réintroduit les langues nationales (Ciluba, Kikongo, Lingala et Swahili) aux degrés élémentaire et moyen". (Nsuka : 11).

1984-86 : Depuis le 1er septembre 1984, la commission nationale de la réforme de l'Enseignement Primaire et Secondaire expérimente un nouveau programme d'enseignement du lingala dans 97 écoles primaires de Kinshasa.

1986 : Promulgation de la Loi-Cadre n° 86005 du 22 septembre 86 de l'enseignement national. L'article 120 stipule : "les langues nationales ou la langue du milieu de l'enfant et le français sont des langues de l'enseignement national". Le lingala devient ainsi, dans son aire d'expansion, la langue officielle d'enseignement.

### 4. LA COMMUNAUTÉ LINGALAPHONE AUJOURD'HUI : UNITÉ AVEC DIFFÉRENCES INTERNES

Les lingalaphones vivent dans une communauté linguistique. Celle-ci est définie dans le Dictionnaire de Linguistique comme "un groupe d'êtres humains utilisant la même langue ou le même dialecte à un moment donné et pouvant communiquer entre eux. Quand une nation est monolingue, elle constitue une communauté linguistique. Mais une communauté linguistique n'est pas homogène; elle se compose toujours d'un grand

nombre de groupes ayant des comportements linguistiques différents (...). Le concept de communauté linguistique implique simplement que soient réunies certaines conditions spécifiques de communication remplies à un moment donné par tous les membres d'un groupe et uniquement par eux; le groupe peut être stable ou instable, permanent ou éphémère, à base sociale ou géographique" (p. 96).

Les recherches retenues ayant trait à la communauté lingalaphone (ou aux communautés lingalaphones) sont celles de Bokula (1983), de Nyembwe Ntita T. (1986), de Mbulamoko et Alii (1986), de Bongonza Nso-mi (1986).

La grande communauté lingalaphone se subdivise en certaines autres communautés lingalaphones spécifiques, avec leur caractéristiques propre d'ordre régional, socio-culturel, socio-professionnel, etc. Nous passerons ainsi en revue successivement :

- les communautés lingalaphones au Zaïre;
- les variétés régionales ou dialectales;
- les variétés socio-culturelles et de style.

Toutes ces communautés et ces variétés reflètent l'existence d'un groupe linguistique autonome, autrement dit d'un diasystème, comprenant des sous-systèmes entre lesquels il y a à chaque pas coexistence et interférence.

#### 4.1. Les communautés lingalaphones au Zaïre

La distinction entre les communautés lingalaphones ne recouvre que partiellement celle des variétés régionales du lingala. Nyembwe Ntita T., dont nous reproduisons ci-dessous un extrait d'une étude consacrée au contexte socio-linguistique zaïrois, distingue trois communautés où le lingala est la langue principale de communication : la communauté régionale où le lingala est langue véhiculaire officielle; la communauté urbaine de Kinshasa, et la communauté des forces armées zaïroises.

La première est limitée à la région de l'Equateur, à la partie occidentale de la région du Haut-Zaïre et à la partie septentrionale de la région de Bandundu autour du lac Mai-Ndombe. Le lingala y est

la langue intertribale requise à titre de seconde langue pour la plupart des peuples de ces régions et à titre de la langue première pour les jeunes générations. Les locuteurs, membres de cette communauté sont considérés, en principe comme meilleurs locuteurs de lingala.

La communauté de la ville de Kinshasa est celle qui assure au lingala tout le rayonnement qu'on peut lui reconnaître. Le lingala y est la langue de contact privilégié pour la population même si dans les familles non lingalaphones on n'en fait pas ordinairement usage. Mais l'influence du français sur le lingala dont la forme la plus élaborée est l'indoubill constitue une menace pour cette langue. Les locuteurs, membres de cette communauté sont généralement considérés comme les corrupteurs de la langue à cause de leur recours intensif à l'emprunt en général et aux termes français en particulier.

La 3<sup>e</sup> communauté, armée et gendarmerie nationale, est celle où le lingala n'est pas seulement la langue véhiculaire mais aussi la seule langue de l'instruction militaire en dehors de la langue officielle. Le parler des militaires est celui qui se rapproche davantage du lingala parlé dans la communauté régionale autour de Mankanza/Lisala malgré les termes techniques du métier d'armes qui le rendent parfois inintelligible pour un jeune locuteur.

Mais le lingala n'est plus le parler de ses seuls locuteurs régionaux, kinois et militaires, il est de plus connu par d'autres locuteurs zaïrois.

Le nombre des locuteurs lingalaphones est estimé à plus ou moins 8.000.000 au Zaïre.

#### 4.2. Variétés régionales ou dialectales

Compte tenu de son aire d'expansion, et avec ses trois grandes communautés, le lingala connaît plusieurs groupes dialectaux (variétés ou variantes régionales ou locales) plus ou moins différenciés, mais présentant une homogénéité qui facilite l'intercompréhension entre ses locuteurs (sauf en partie, le cas de bangala du Haut-Uelé). On peut ainsi distinguer : le lingala de Mankanza, le lingala de Kinshasa ou le kinois, le bangala (le lingala de l'Uelé), le lingala de Mbandaka. A ces variétés dialectales



situées au Zaïre, nous ajouterons celle de Brazzaville.

#### 4.2.1. Le lingala de Mankanza

C'est le lingala structuré, grammatical, fixé dans les livres et manuels, qui a été introduit dans toutes les écoles du Vicariat de Nouvelle-Anvers/Lisala, comprenant aujourd'hui les diocèses de Lisala et Budjala. Il est caractérisé par l'observance rigoureuse des normes de la langue. Voici quelques exemples des termes fréquents utilisés par les locuteurs du lingala de Mankanza et qui, dans d'autres milieux, sont moins utilisés, ou pas du tout utilisés:

| Lingala/Mankanza  | Français          |
|-------------------|-------------------|
| bendéle           | drapeau           |
| boléma            | sottise           |
| bokono            | maladie           |
| likonzi           | piquet            |
| epómba            | cerceuil          |
| motómóló/motúmóló | ainé, grand-frère |
| kozinda           | se noyer          |
| kozindisa         | noyer             |
| kokílingana       | courir            |

"Contrairement à la thèse de Sesepe selon laquelle cette variété est inusitée oralement, le lingala de Mankanza est parlé par les populations riveraines (dont la plupart de pêcheurs entre le fleuve Zaïre et la rivière Ubangi) et les Ngombe de Lisala" (Bongonza p. 36).

Nous croyons que toutes les personnes ayant fait des études dans les écoles primaires, moyennes, normales et secondaires de l'ex-Vicariat de Nouvelle-Anvers/Lisala, pratiquent à des degrés divers le lingala régional de Mankanza, souvent confondu avec le lingala "classique" (voir infra). Boguo (p. 133) précise même que "le lingala de Lisala, de Bumba et de Budjala ressort principalement de la langue écrite et littéraire".

#### 4.2.2. Le lingala de Kinshasa

Le lingala à Kinshasa est placé dans un milieu culturellement riche, et il en est marqué. Nous retiendrons quelques caractéristiques de ce lingala

propre à la communauté urbaine de Kinshasa. Il s'agit essentiellement du lingala parlé.

Sur le plan phonologique, le lingala de Kinshasa a tendance à supprimer les oppositions e/s et o/o. Par ailleurs, l'harmonie vocalique a disparu en finale des infinitifs des verbes dont le radical a les voyelles o, u, e.

Exemples :

a) Opposition e/s

| Lingala kinois | Lingala de Mankanza | Français            |
|----------------|---------------------|---------------------|
| kokende        | kokande             | aller               |
| té             | tê                  | non                 |
| kotélema       | kotelema            | se mettre<br>débout |

b) Opposition o/o

|        |        |                  |
|--------|--------|------------------|
| bilóko | bilóko | chose,<br>objets |
| mbóngo | mbongo | argent           |

c) Disparition de l'harmonie vocalique

|        |        |        |
|--------|--------|--------|
| koseka | koséka | rire   |
| kotéka | kotéka | vendre |
| komela | komela | boire  |

Au plan morpho-syntaxique, le système de classe est influencé par celui du kikongo, Au plan du lexique, le kinois est caractérisé par un taux élevé d'emprunts, considérés comme déviations. Aussi les puristes le qualifient-ils de mauvais lingala ou lingala corrompu.

#### 4.2.3. Le bangala

Le bangala est la variété du lingala utilisé par les locuteurs parlant les langues non-bantu du Haut-Vélé (Haut-Zaïre). Deux chercheurs du Bureau Africain des Sciences de l'Education, les Citoyens Irumu et Tandele ont étudié cette variété du lingala, en relevant notamment dans le vocabulaire, des emprunts d'origine Zande, Mangbetu et Logo. Voici une petite liste des vocables bangala avec leurs équivalents lingala et la traduction française.

|            |                |               |
|------------|----------------|---------------|
| Bangala    | Lingala        | Français      |
| ando       | nókó           | oncle         |
| gangala    | ngómbá         | montagne      |
| kere       | zuwá           | jalousie      |
| kpasukpasu | lipápa         | babouche      |
| ngongoli   | kokó           | canne à sucre |
| nyondo     | goigóï         | paresseux     |
| pinza      | penzá, ya sôló | vrai          |
| parakondo  | likei, líki    | oeuf          |
| gara/gala  | elanga         | saison sèche  |

La variété bangala est en nette régression devant l'influence du lingala de Kinshasa. Quant au "Lingala de l'Uelé" (Bokula : 14), il s'agit, croyons-nous, de la variété diffusée à partir de Buta par les Frères Maristes, et dont la forme serait intermédiaire entre le lingala de Mankanza et le bangala.

#### 4.2.4. Le lingala de Mbandaka

Le lingala de Mbandaka, capitale de l'Equateur, évolue dans l'aire linguistique du lomóngo. Il en subit par conséquent l'influence. Sur le plan phonologique, précise Bongonza, il faut retenir que le lingala de Mbandaka a une intonation chantante héritée du lomóngo. Sur le plan morphologique, la classe 1 du lingala, classe mo- est remplacé par la classe 1 du lomóngo bo-; la classe 5 du lingala de Mankanza li est remplacé par -i, qui est la classe 5 du lomóngo.

Exemples :

|                     |                     |
|---------------------|---------------------|
| Lingala de Mbandaka | Lingala de Mankanza |
| botswá = pygmée     | motwá = pygmée      |
| batswá = pygmées    | batwá = pygmées     |
| ibata = canard      | libata = canard     |
| mabata = canards    | mabata = canards    |

Cette substitution n'est cependant pas totale. Autres caractéristiques : le lingala de Mbandaka possède deux formes de l'infixe réfléchi employés simultanément. Il s'agit de l'infixe réfléchi -mi- du lingala classique et de celui de Mankanza et la forme -ya du lomóngo.

Exemples :

|                     |                            |
|---------------------|----------------------------|
| Lingala de Mbandaka | Lingala de Mankanza        |
| akoyakáta mosapi    | akomíkáta mosapi           |
|                     | (il va se couper le doigt) |
| ayazokísí           | amízokísí                  |
|                     | (il s'est blessé)          |

A tout prendre, malgré la couleur locale, le lingala de Mbandaka subit une influence de plus en plus grande du lingala de Kinshasa, suite au développement des moyens de transport et du commerce.

#### 4.2.5. Le lingala de Brazzaville

Comme le lingala de Kinshasa, celui de Brazzaville se caractérise par la réduction des accords grammaticaux. Il se distingue également par l'incorporation du système grammatical français au sein du lingala, notamment par l'emploi des déterminants et des marques du pluriel (1).

Exemples :

|                               |                                              |
|-------------------------------|----------------------------------------------|
| naksí na l'école              | (je vais à l'école)                          |
| avándí na la cité             | (il reste à la cité)                         |
| bilóko ya le marché ekómítálo | (les articles sont devenus chers au marché). |

Notons également l'existence de vocables propres au lingala de Brazzaville.

Exemples :

|                                                          |                                                                                       |
|----------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------|
| - kosála mons                                            | = effectuer l'échange de monnaie, les billets de banque contre les pièces de monnaie. |
| - ozalí na mons ?                                        | = as-tu de l'échange ?                                                                |
| - kosímba                                                | = arrêter                                                                             |
| - basímbakí ngái na poste ya sécurité populaire (P.S.P.) | = j'ai été arrêté au poste de sécurité militaire                                      |
| - etanda ya sani                                         | = étagère à sécher les assiettes, les cuillères                                       |
| - libóndo                                                | = tas                                                                                 |
| - makusa                                                 | = derrière la maison                                                                  |

#### 4.3. Variétés de niveau socio-culturel et de style

Il s'agit ici des différences liées aux "niveaux

socio-culturels de la langue" (Mbulamoko), appelées encore différences d'éditions ou de style. A cet égard, on peut distinguer en lingala les principaux niveaux suivants :

#### 4.3.1. Le lingala vulgaire

C'est la langue des "Bills" ou "l'hindoubill", utilisé par les jeunes kinois. C'est une langue caractérisée par l'utilisation abusive des mots d'emprunts souvent déformés ainsi que par l'emploi exagéré des formes contractées des mots lingala. D'après Bongonza "cette variété est de mise dans toutes les grandes villes lingalaphones, précisément à Kinshasa et à Mbandaka, où elle se développe parallèlement avec la jeunesse" (p. 71).

#### 4.3.2. Le lingala courant ou parlé

C'est la langue de la majorité des lingalaphones, marquée cependant par des variétés lexicales dues aux variantes régionales. Langue vivante d'aujourd'hui, elle est caractérisée par sa simplification grammaticale (par exemple la réduction du système d'accord et des formes verbales...). C'est la variété véhiculaire (Sesep) parlée tant dans l'aire d'émergence originelle qu'à Kinshasa et dans le reste du pays. C'est la langue de la musique zaïro-congolaise moderne, de la publicité, du commerce etc...

#### 4.3.3. Le lingala des discours politiques

C'est une langue métissée, accessible à la majorité des lingalaphones et utilisée par les responsables politico-administratifs quand ils s'adressent à la population. C'est par exemple, le lingala du Chef de l'Etat ainsi que des différents responsables du Parti et de l'Etat lorsqu'il tiennent des rassemblements populaires. Ce lingala use de beaucoup de mots d'emprunts puisés dans les différents secteurs de la vie politique, économique et sociale.

#### 4.3.4. Le lingala des contes, des sketches, des lettres familières

Il s'agit ici d'une langue élaborée, intermédiaire entre le lingala courant et le lingala littéraire. Il est utilisé par les troupes théâtrales telles que

"Salongo", "Nzoï" et les comédiens.

#### 4.3.5. Le lingala classique ou littéraire

Il s'agit de la variété normalisée (Sesep), correspondant au modèle normatif enseigné dans les écoles et considéré comme le beau lingala ou lingala lya mpimbo. Le lingala classique ne diffère de celui de Mankanza que par son lexique scolaire et sa nomenclature grammaticale (2).

Exemples :

mokonza (sujet); likelelo (verbe); nkóndo ya nkómbó (préfixe-nominal); etánda ya mabóngwinyi (tableau des conjugaisons); lisàngeli (indicatif); eleko bébe, eleko bébe na momesano, eleko libosó, eleko nsima, etc.

Ce lingala classique est cependant très éloigné du lingala courant ou parlé, qui est la langue vivante d'aujourd'hui. Son modèle normatif est de plus en plus contesté.

#### 4.3.6. Le lingala liturgique

Il s'agit d'une forme particulière du lingala littéraire, qu'on trouve dans les traductions de la Bible, dans la célébration des offices religieux, dans les sermons et dans divers documents à caractère religieux. Il est caractérisé par son lexique liturgique et le recours aux allégories. Son vocabulaire est marqué par des mots d'origine latine et portugaise, sans compter des mots venus du français.

Exemples : misa, mosantu, profeta, satana, sapele, etc...

Il est cependant à remarquer qu'il existe deux variantes du lingala liturgique : une variante catholique et une variante protestante. L'origine de ces variantes remonte, selon nous, à l'implantation de deux foyers initiaux de diffusion du lingala : Mankanza pour la variante catholique, Bolobo pour la variante protestante. Quoi qu'il en soit, il se pose pour le lingala liturgique, comme pour les autres variétés, le problème du choix de la variété standard, appelé à fonctionner comme modèle.

## CONCLUSION

En fixant notre attention sur les recherches d'ordre sociolinguistique et historique effectuées durant les 15 dernières années sur le lingala comme langue véhiculaire ou lingua franca, nous avons constaté ce qui suit : d'abord, elles jettent un nouveau regard sur la vieille querelle sur l'origine et la formation du lingala, qui est un créole ou plutôt un koinè à base du bobangi enrichi des éléments d'autres langues zaïro-congolaises et de langues européennes; ensuite, elles permettent une reconstruction de l'histoire de la langue, à partir de quelques éléments de l'évolution interne de la langue, des vecteurs et facteurs externes d'expansion, de l'historique de l'enseignement du lingala; enfin, elles éclairent nos propres recherches sur la communauté lingalophone et les différences internes du lingala, fonctionnant désormais comme un groupe linguistique autonome, avec ses variétés dialectales et de niveau socio-culturel, de même qu'avec la problématique d'une variété standardisée contestée, appelant une reformulation d'une variété standardisable acceptable.

Nous croyons que nos réflexions, qui dans un souci d'interdisciplinarité ont associé la dimension historique aux considérations linguistiques et sociolinguistiques, déboucheront sur un problème modèle normatif standardisable suppose en effet la connaissance préalable des différentes variétés régionales ou dialectales et de niveau socio-culturel: Celles-ci ne sont pas le fruit du hasard. Elles correspondent à certaines données d'ordre géographique, historique et de niveau socio-culturel.

## NOTES DE LA REDACTION

1. Deux publications récentes du ministère congolais de l'éducation nationale ne font cependant pas mention de cette variété brazzavilloise du lingala. Il s'agit de : Eléments de grammaire lingala et Lexique français-lingala (voir Bibliographie infra).
2. Il est intéressant de confronter cette terminologie avec les récentes études de Muwoko Ndolo Obwong (voir Bibliographie infra).

BIBLIOGRAPHIE

- BOGUO M., Emprunts romans en lingala, thèse présentée pour l'obtention du grade de Docteur en Philosophie et Lettres, Université catholique de Louvain, 1976.
- BOKULA M., Le lingala au Zaïre. Défense et analyse grammaticale, Ed. du BASE, Kisangani, 1976.
- BONGENDA B., Mankanza. Echec d'un projet d'urbanisation (1884-1933), Mémoire de licence en Histoire, UNAZA, Lubumbashi, 1979.
- BONGONZA N., Les différences internes du lingala. Contribution à l'étude des principales variétés d'une langue véhiculaire de l'Afrique centrale, Mémoire de licence, IPN, Kinshasa, 1987.
- DUBOIS et alii, Le Dictionnaire de linguistique, Paris, Larousse, 1973.
- HULSTAERT G., Lingala, dans Aequatoria 3(1940)33-43.
- HULSTAERT G., A propos des Bangala, dans Zaïre-Afrique (1974)83, 173-185.
- HULSTAERT G., Anciennes relations commerciales de l'Equateur, dans Enquêtes et Documents d'Histoire Africaine (1977)2, 31-50.
- HULSTAERT G., L'origine du lingala, dans Afrikanistische Arbeitspapiere (AAP), 17 mars 1989, 81-114.
- IRUMU A. et TANDELE M., Influence lexicale des langues non-bantu sur le lingala : naissance du "Bangala", dans Revue Africaine des Sciences de l'Education, Ed. du BASE, Kisangani, 1984.
- KIMPUTU B., Les études sociolinguistiques africanistes au Zaïre, dans Africanistique au Zaïre. Actes du premier colloque d'Aequatoria, 10-13 octobre 1987 (Etudes Aequatoria-7), Bamanya, 1989, 189-211.
- KUKANDA V., L'emprunt français en lingala de Kinshasa, Tübinger Beiträge zur Linguistik, TBL, n°204, Tübingen, 1983.
- MALONGO K., Mokolo mwa Mankanza, Mankanza, 1983, (inédit).



- MBULAMOKO N.M., Verbe et Personne. Les substituts et marques de la personne verbale en latin, espagnol, français, allemand, lingala et ngbandi, Tübinger Beiträge zur Linguistik, TBL, n° 36, Tübingen, 1973.
- MBULAMOKO N.M., TINGBO N.Z. et LOWALOBÉ N., Le lingala, dans MULAMOKO et alii, Etat de l'utilisation des langues nationales (ciluba, kikongo, kiswahili, lingala) dans l'enseignement primaire et secondaire au Zaïre, UNESCO-CNR/EPS-IPN, Kinshasa, 1986, 198-247.
- MBULAMOKO N.M., Linguistique et Histoire. Contribution des études linguistiques aux recherches historiques, dans Linguistique et Sciences Humaines, (Revue du CELTA), 28(1988)1/2, 7-35.
- MOTINGEA M., Elargissement du radical en lingala, Annales Aequatoria 8(1987)350-53.
- MUMBANZA M.B., Y a-t-il des Bangala ? Origine et extension du terme, dans Zaïre-Afrique (1973)78, 471-483.
- MUMBANZA M.B., Pour une histoire précoloniale des peuples de l'Equateur. Au-delà de l'histoire ethnique, dans Likundoli, C.1(1976)2, 43-79.
- MUMBANZA M.B., Histoire des peuples riverains de l'entre Zaïre-Ubangi Evolution sociale et économique, T.I. (ca 1700-1930), Thèse de doctorat en histoire, Lubumbashi, 1980.
- MUWOKO N.O., A propos du lingala scolaire, dans Annales Aequatoria 11(1990)251-262.
- MUWOKO N.O., Terminologie grammaticale du lingala, Ibi, p. 263-279.
- NSOMBO B., Vie et oeuvre de Mgr Egide De Boeck dans le Vicariat Apostolique de Nouvelle-Anvers/Lisala, Mémoire de licence, IPN, 1988.
- NSUKA z.K., Langues Nationales et Education : langues nationales dans l'éducation formelle, dans Linguistique et Sciences Humaines (Revue du CELTA) 27(1987)5-17 (n° spécial).

- NYEMBWE N.T., Quelques données du contexte sociolinguistique zaïrois. (Communication lors du Séminaire d'Information et de Formation, CELTA, Kinshasa, 20 janv. au 1er fév. 1986).
- NYEMBWE N.T., Fonction véhiculaire et expansion linguistique, dans Linguistique et Sciences Humaines 27(1986)1, 49-67.
- SESEP N., Le métissage français-lingala au Zaïre. Essai d'analyse différentielle et sociolinguistique de la communication bilingue, Thèse de doctorat 3è cycle, Université de Nice, 1978.
- SESEP N., Pidginisation et créolisation en lingala, dans Africanistique (1976)8, 122-137.
- SESEP N., L'expansion du lingala, dans Linguistique et Sciences Humaines 27(1986)1, 19-48.

#### OUVRAGES COLLECTIFS

- Lexique français-lingala (collection langues nationales africaines), Nathan Afrique, 1981, 286 p.
- Eléments de grammaire lingala (collection langues nationales africaines), Nathan Afrique, 1982, 32 p.

Prof. MBULAMOKO Nzenge M.

Supplément au  
**DICTIONNAIRE LOMONGO-FRANÇAIS**

par  
Gustaaf HULSTAERT

Édité avec l'aide de la Banque Commerciale Zaïroise  
350 pages

Aux 1948 pages du *Dictionnaire lomongo-français*, édité en 1957 par le Musée Royal d'Afrique Centrale de Tervuren (encore disponible), viennent de s'ajouter 350 pages du *SUPPLEMENT*. Cette œuvre monumentale témoigne de l'extraordinaire richesse de la langue des môngo (Zaïre). Elle est le fruit de 60 ans de patientes et constantes recherches sur le terrain.

COMMANDES

1. Le *Dictionnaire lomongo-français* édité par Tervuren : à leur adresse : Musée Royal de l'Afrique Centrale B-1980 TERVUREN Belgique.  
Prix : selon le catalogue des Editions du Musée.  
Au Zaïre ce dictionnaire est en vente au Centre Aequatoria à 1500 Z
2. Le *Supplément au Dictionnaire lomongo-français*, édité par le Centre Aequatoria de Bamanya, est en vente :  
Au Zaïre : Kinshasa : Libraire St Paul, Avenue du Commerce  
Mbandaka : Centre Aequatoria de Bamanya

Hors Zaïre : Aequatoria - Europe, Te Boelaerlei 11  
B-2200 BORGERHOUT, Belgique  
500 FB Kredietbank 407-3002321

U. S. A. : Commande à l'adresse en Belgique/ 20 dollars  
Paiement : Checks should be made payable and send to:  
The Missionnaires of the S. Heart, 305 S. Lake St Box 207  
Aurora, Illinois (with mention : for Centre Aequatoria - Zaïre)

**RAPPEL**

- *ETUDES AEQUATORIA - 1* : E. BOELAERT et A. DE ROP  
Versions et fragments de l'épopée môngo Nsong'a Lianja  
Au Zaïre : 500 Z  
Hors Zaïre : 800 FB / US dollars 30 / FF 100
- Edition populaire de *Nsong'a Lianja* (3e édition) : 50 Z  
au Centre Aequatoria ou les adresses mentionnées.

## **NOMS DES BONDOMBE DANS LE LANGAGE TAMBOURINE**

### **Bondombe in the Language of the Drum**

The language of the drum forms an integral part of the Mongo people's art of oral tradition. This collective publication brings together 87 different Bondombe names in the language of the drum. The people in question live on the right hand bank of the river Haute-Tshuapa in the zone of Ikela (Equateur, Zaire).

**KEYWORDS** : Oral Literature, Language of the Drum, Onomastic, Bondombe, Ikela, Equateur, Zaire.

### **Bondombe in der Trommelsprache**

Die Trommelsprache macht einen wesentlichen Teil der traditionellen Sprachkunst der Mongo aus. Diese gemeinsame Veröffentlichung umfasst 87 verschiedene Namen der Bondombe in der Trommelsprache. Das Volk, von dem hier die Rede ist, bevölkert das Gebiet am rechten Ufer des Oberen Tshuapa in der Zone von Ikela. (Equateur, Zaire).

**STICHWÖRTER** : Mündliche Überlieferung, Trommelsprache, Ortsnamenkunde, Bondombe, Ikela, Equateur, Zaire.

### **Bondombe dans le langage tambouriné**

Le langage tambouriné fait partie intégrante de l'art oral traditionnel des Mongo. Cette publication collective rassemble 87 différents noms des Bondombe dans le langage tambouriné. Le peuple dont il est ici question occupe la rive droite de la Haute-Tshuapa dans la Zone d'Ikela (Equateur, Zaire).

**DESCRIPTEURS** : Littérature orale, Langage tambouriné, Onomastique, Bondombe, Ikela, Equateur, Zaire.

## INTRODUCTION

Beaucoup de peuples dans l'ignorance de l'écriture possèdent ou possédaient un système de transmission de messages au moyen du son produit par certains instruments à percussion ou à vent, voire de sifflements par la bouche humaine, qu'on appelle généralement langage tambouriné, parce que, en Afrique spécialement, on se sert de tambours ou instruments analogues (tam-tam, xylophone). Le système ne consiste pas en signaux conventionnels (tels que les appels au clairon dans l'armée ou les sirènes des bateaux) auxquels on applique des paroles explicatives. Ici c'est le contraire : on se trouve devant un lexique de phrases dont on transmet le rythme uniquement. Chez les Môngo c'est le rythme tonal et, accessoirement, la longueur. Ce qui exige une grande diversité de phrases pour éviter les équivoques dans l'absence des sons articulés.

La littérature spécialisée n'y a pas encore porté beaucoup d'attention. Or, dans l'évolution moderne cette technique se perd inévitablement. Il paraît donc valoir la peine de publier les lexiques en voie de perdition, d'autant plus que ces textes peuvent être considérés comme faisant partie du trésor de l'art oral ancestral des peuples concernés.

Pour les Môngo, ethnie importante du Zaïre et que nous connaissons mieux, une série de phrases-termes et de noms du langage tambouriné traditionnel a été publiée dans Anthropos 30(1935)655-668.

L'informateur spécialiste des Bondombe, Bakasa Bosekonsombo, a pu recueillir les noms tambourinés de la grande majorité des groupements, hameaux, clans, lignages qui composent cette importante population de la haute Tshuapa (Cf. Petite Monographie des Bondombe, dans Annales Aequatoria 3(1982)7-106, citée dans la suite sous le sigle Mon). Quelques noms n'ont pu être retrouvés - absence de survivants connaisseurs; pour d'autres encore connus il manque de personnes capables de les expliquer.

Pour présenter la population, ce qui en a été dit dans la Monographie citée pourrait être résumé brièvement ainsi :

Les cinq composantes Balíngá (Lokombe, Ikólya, Botondó, Etúká, Losáka) étaient les seuls habitants

avant les Bosaka du Nord et des esclavagistes Bats-tela venus du Sud.

Ces Riverains étaient propriétaires des étangs naturels de leur habitat. Ils étaient exclusivement pêcheurs avec des bananiers derrière les maisons.

Les Terriens immigrés sont originaires de diverses tribus : Boyela-Mbalá, Lokaló, Ilombo, Jófá. Malgré leurs origines et leurs cultures (et langues) variées ces tribus ont fini par former une unité sociale, culturelle, linguistique. Ces Terriens récolteurs, chasseurs - plus ou moins nomades - et agriculteurs sont devenus pêcheurs comme leurs hôtes Balíngá, et agriculteurs comme les Boyela. Ils se sont aussi communiqué les uns aux autres certaines connaissances et techniques.

La diversité linguistique dont il reste des traces dans les variantes locales selon les hameaux (Cf. Mon. p. 74), a cédé à l'unité sur la base du losikongo, (Ceeba III, 10) témoin de la prédominance numérique des groupes Lokaló (en général et dans les trois agglomérations principales).

Cependant le langage tambouriné ne repose pas sur la langue unifiée mais sur l'ancienne langue des Boyela - la même que ce qui est parlé par le bloc de cette grande section des Móngo, dans les parages des hautes Tshuapa et Lomela.

De là on peut déduire que le système de ce genre de messages est originaire des Boyela qui l'ont transmis aux autres tribus, ainsi que l'affirme la tradition.

Les noms qui suivent n'emploient pas tous et en tout le dialecte propre des Boyela. Il s'y trouve des éléments qui lui sont étrangers et qui semblent bien empruntés au lomóngo commun. C'est ainsi qu'on lit bolóme ou bóme pour mari, l'élément relatif du préfixe simple du lomóngo commun ou double du parler des Boyela, etc.

Les noms qui suivent sont rangés d'après l'appartenance ethnique ancestrale, selon l'ordre adopté dans la Monographie p. 18 et suivantes : les Riverains Balíngá premiers occupants, les numéros 1 à 16, Boyela 17 à 32, Lokaló 33 à 69, Ilombo 70 à 85, Jófá 86 et 87.

### 1. Bondombe

Bondombe bon'ésilyalokolo, bóúna nkondó y'êna-  
nga l'enanga.

Bondombe stabilisateur de la jambe, brisant les  
hanches de toutes sortes de tribus.

Ancien nom des Balíngá Lokombe, adopté mainte-  
nant par les constituantes d'origine diverse, ar-  
rêtées là dans leur migration par l'attrait de la  
supériorité des premiers occupants et la fertilité  
du sol (Mon. p. 76, 20, 21).

### 2. Lokombe

Lokék'elombo, baséká nkóko Lomótsi lonémelaka  
mbúla, lolém'a nkondé smelaka mbómbóli.

Conducteur des migrations, descendants de l'aïeul  
Lomótsi qui engloutit la pluie, langue de crocodile  
qui engloutit les papillons. (Lomótsi signifie aussi:  
terre).

Le nom exalte la suprématie du clan Lokombe. Car  
riverain d'origine, il est le premier occupant, donc  
propriétaire du domaine, terres et eaux, sur lequel  
il accueille les nouveaux immigrants, les assimilant  
comme la terre, la pluie et une gueule de crocodile  
des milliers d'insectes.

### 3. Yetúká

Botóndo w'áliko wáfémélákí baótsí.

Poutre supérieure qui dominait les clans.

Venu le dernier, après son frère Lokombe, il se  
glorifiait cependant comme s'il était supérieur.

### 4. Yetúká-Lwafa

Lomatela bolóm'on'ôtsátsa la Ntâkúli.

Lomatela mari de deux femmes (tandis que les nkú-  
mú notables en ont normalement au moins quatre : nom-  
mées, en ordre de rang : Ntâkúli, Botsátsa, Bafanga,  
Lwángá).

### 5. Yetúká-Bafénja

Bombátá bosaka njoku, bóísákí lingenji nd'élongi.

Bombata chasseur d'éléphants qui dissimulait  
une tâche de lèpre à la figure.

Un malfaiteur qui croit pouvoir cacher ses fautes.

## 6. Yetúká Lokándo

Imóto lokwa lõsókoláki bakimo límá ngelé.

Imoto le noble qui envoyait des cris à partir de l'aval (annonçant sa venue à ses frères qui étaient déjà partis pour l'amont; rappel des origines à l'Ouest).

## 7. Lisoku

Bókoli wǎ Ngonga bǎsóngákí tofokú ndá moma y'esokoloko.

Bókoli de Ngonga qui épousait de jeunes femmes à l'arrière-garde causant toujours de graves palabres.

## 8. Bolífi

Bolífi boná Lofekola, liótsí liná Likusé, lokolo lõsókolaka litumba.

Bolífi (enfant) de Lofekola, lignage des Likusé, jambe qui repousse les guerres (les assaillants).

Rappel de l'appartenance au grand groupe de Riverains : Likusé (Mon. p. 33, 47).

## 9. Lengsola

Ekambe éotak'alóá, ená nongó ená Lengssola.

Peuplement des lianes Haumania qui produit des ramifications, groupe principal de Lengsola.

Allusion à la progéniture nombreuse.

## 10. Tokala t'òlongo

Baséká Tokala t'òlongo, bekóma l'asili, bonunó bónunóláki likolo.

Descendants de Tokala t'olongo, pendaisons et noeuds coulants (lieu d'exécution des criminels), là ou l'on demêlait les procès criminels.

## 11. Ntáka-Lokúmo (a)

Lokúm'á Ntáka, liótsí lísúkyákí bakoli.

Lokúmo de Ntáka, clan qui mettait fin aux discussions.

## 12. Lokúmo (b)

Lokúmo l'ântáka l'òsí Bolúnga wǎ lompelampela.

Renommée d'assembleur originaire de Bolúnga de la grande crue-inondation.



Bolúnga sont des riverains du groupe de l'ancêtre Lobóá, tout comme les Losáka, mais acculturés terriens.

13. Lotóno

Wĩlangi Lotóno lon'íféléngé.

Splendide Lotono turbulent.

Surnom commun aux trois lignages Lofananga, Balímó, Bofoolo.

14. Lofumbwankoi

Lofumbwa lõfumbólákí baói nsambá.

Lofumbwa qui faisait voler les différends par dessus les toits : les envenimait.

15. Mbótsiwáli

Ómpomáké lotályá, ómánga lóbí la ngólónsombo.

Frappe-moi à volonté, tu me craindras plus tard lorsque je serai adulte.

16. Tosékya

Bokong'á Tosékya bolóm'on'òlúmbú Toase.

Bokongo de Tosekya mari de Bolumbu Toase.

17. Esanganya

a. Baséká Lokwa loná Esanganya.

Descendants de Lokwa Esanganya.

b. Lokwa l'âmutsu loná loulú'otálé, lõténdélákí'alímo nyongo.

Lokwa (noble) des talons (c.à.d. arrière-garde, donc principal) à la longue maison, qui a payé aux juges la dette (cf. Mon. p. 31).

Le nom est porté par les survivants Eluola qui habitent avec Ilángámbúla (cf. o.c. p. 18 et 22).

18. Emalí Basángá

Lokongá lõkíndákí baseko.

Serpent vert rassasié des rires d'écureuils.

Une troupe de ces petits animaux entourent un serpent couché au soleil et s'amuse bruyamment de ce spectacle. Ainsi ils attirent l'attention des chasseurs.

19. Emalí Lokotolya

Lokotolya l'ântáka, ilonga ímatélákí'antamba.  
Lokotolya le rassembleur, l'aîné qui foulait  
aux pieds (dominait) les serfs (les cadets).

Note : bantáka s'applique aussi à l'endroit du  
corps ou les deux jambes se joignent, la jointure  
des deux jambes.

## 20. Yalifeké

íláká ô nd'ôtéma, tosangéláké bolumbu, oná nkóko  
Bǎlóngó

Mets-le dans le coeur, ne le dis pas à ta bouche,  
descendant de l'aïeul Bǎlóngó.

Surnom battu par le fils de Bǎlóngó contre un  
homme querelleur qui usurpait le nom de gong de son  
père.

## 21. Yǎlóngó

Bǎlóngó ilongo y'ômoto ítóká y'âtóka l'stóka.

Bolongo, lignée féminine, pilée de feuilles de  
manioc) de pilages répétés.

Rappel de l'origine du clan Yalifeké subdivision  
de la tribu Bongoi issue de Mbóká, petite-fille de  
Lokwa ancêtre des Boyela.

## 22. Bokokó

Bokokó bǎsóngaka toféléngé.

Bokokó qui épouse toujours de belles femmes.

Note : toféléngé s'emploie uniquement dans le  
langage du gong), Cf. 7, 85.

## 23a. Yamba

Yáto yáfémélákí 'angunda y'ôséká Yamba la Mbóká.

Petite pirogue qui survolait les eaux profondes,  
de la lignée de Yamba et Mbóká (Cf. Mon. p. 101):

Quoique jeune (cadet) il est autonome et trouve  
son chemin même dans les difficultés.

## 23b. Imáná

Losuwa lõmatelaka tosaka.

Le pataugeur qui domine les petits pêcheurs.

## 24a. Bonsombo

Bolí'ânéne bǎsosóláká mpumbú, elongi á njoku  
ntáfengóláká nkaká.

Grand fourré de lianes qui en tombant répand une volée de poussière, le front de l'éléphant ne contourne point les endroits impénétrables (il les attaque de front).

24b. Bonsombo

Bonsombo böndíkolaka baika.

Bonsombo qui emporte les pièges à éléphants (gros arbres pourvus d'une lance fixée de telle façon que l'éléphant qui heurte la liane de déclenchement reçoit le fer dans la nuque).

24c. Chez les Mbalá on bat : Bonsombo bökálaka ntó-l'á móngo.

Troupeau de sangliers qui coupe la poitrine des valeureux (ne craignent personne).

25a. Botondó

Botondó w'ólóme isómbí á nkanga.

Botondo principal, enchérissement de sa magie.

Il exigeait des honoraires bien supérieurs à ceux de ses collègues.

25b. Botondó

Baséká nkók'Olongo, esanga en'ómá l'ofolu.

Descendants de l'ancêtre Bolongo, forêt de terreur et de peur.

Le chef Isôtéfa possédait tant de fétiches que ses rivaux n'osaient passer par son village (en traversant la forêt), que de nuit.

25c. Itengú Balímôfanda

Ngunda ya batóló, ngunda y'osak'á Nkombs.

Eaux profondes aux plantes aquatiques épineuses, eaux profondes des Bosaka Nkombs.

Ils se comparent à cette tribu guerrière malgré ses apparences faibles.

26. Boyenge-Iyombe

Bekóma l'asili bëkí Botond'ólóme.

Pendaisons et noeuds-pièges de Botondo principal.

La pendaison se faisait à un pieu muni d'un crochet auquel était attachée la victime (esclave ou chèvre) tenue par une corde en forme de piège collet.

L'exécution avait lieu à la résidence du patriarche du groupe.

27. Botondó Liéké

Liéké lin'ôséká nkók'Olongo.  
Liéké descendant de l'ancêtre Bolongo.

28. Botondó Lokofó

Lokof'ónéne lõsúmaka mbélé  
Grand crochet qui attire les fruits du Canarium.  
Cf. n°33.

29. Bokáké

Bosulu bötsíkálákí'afeska nd'âtá, lõksk'elombo.  
Traître qui restait en arrière dans les guerres, entraineur des colonnes.

Il était le premier à demander une place à l'aîné Liánga; ouvrant la voie aux autres immigrants.  
Contrairement à Mon. p. 35, n°1. a : les Bokáké se sont reconnus d'origine Lokaló; seuls leurs voisins Liánga (37) sont descendance Mbalá-Èlsku.

30. Botsúndá

Botsúndá bon'Ékoliolíko, elskeleke Èsingyákí 'atá.

Botsúndá (descendant) de Ékoliolíko, grande volée de passereaux qui jetait le sort pour les guerres (ils étaient victorieux par la magie). Cf. aussi n°47.

31. Lõmba

Lõko ntálotáká wáné, liná Lõmba l'ântáká.  
Pierre qui ne fuit pas le soleil, de Lõmba rassembleur. Dur et résistant comme une pierre contre le soleil.

32. Bosowéndé-Bosimba

Liótsí liná nkók'Elunga.  
Lignage de l'ancêtre Elunga.

33. Botsíliotó

Lokofó lonésúmaka mbélé.  
Crochet attirant les fruits du Canarium. Cf. 28.

34. Boosowéndé-Nkoso

Tǒlákí ekonda.

Nous avons percé les forêts. Il se glorifie d'être venus de loin triomphant de grandes difficultés.

Les Bowéndé de Bondombe parlaient un dialecte différent de leurs voisins Ilombo et Jǒfǒ. Il se rapprochait beaucoup de celui des Lokaló orientaux, cf. Ann. Aeq. 9., 1988 p. 133-171.

35. Elótswá

Lokwa lon'ólóme lõkiták'ísé Wúlámáká bon'ásángá, bǒkandíkí konga ndá lõtsts.

Grand Lokwa (noble) qui succéda à son père Wúlámáká fils de Basángá, lui qui emballa les cuivres dans un panier.

36. Bongelé

Lolingo bakongá byémalaka, lolingo lofolenge bakákálo b'áótsí.

Lolingo lances prêtes (au combat), Lolingo ne laisse pas passer les tracasseries des autres clans.

Le nom de cette agglomération est d'origine Mbalá, bien que seule une partie de ses composantes appartienne à cette tribu, notamment Elótswá de Litóó et Bofúkiánkanga de Loóla (Mon. 20, 21, 24).

Le nom rappelle un ancien voisinage avec groupement Bosaka Lolingo incorporé aux Mbélo.

37. Liánga

Liánga lin'ótela nkoi.

Liánga (palme) écorcheur de léopards.

C'est grâce à ce clan que les autres immigrants ont trouvé place, d'ou son surnom de Esilyalokolo (Mon. 20). Originaire des Mbalá-Elsku comme son oncle maternel Elótswá.

38. Loóla l'átongo

Lokwa loná byangyá lõfomélákí tosáka.

Le noble vantard qui applaudissait (sans égard pour les autres).

39. Loóla-Lokuli

Lokuli lõsínnga basínngo.

Lokuli qui pratique la magie.

40. Loóla-Bofúki

Boloki engemba bōmelákí nsám'b'ólolo.

Sorcier semblable aux jiques qui a bu l'amer poison d'épreuve.

Allusion à un fait historique. Comme les jiques rongent peu à peu les orteils, le sorcier tue progressivement sa victime. Cf. n°65.

Bengemba est remplacé souvent par bonjemba ou njemba célibataire (allusion au même personnage forgeron Bokomba des Ekúkú, perdant son fils chez les Loóla, dont Bofuki est un lignage).

41. Lwafamela.

Lwafamela lwáfámélákí baótsí.

Dominateur qui dominait les autres clans.

Ce surnom est employé par plusieurs groupes pour proclamer leur suprématie. Ici le jeu de mots peut suffire comme argument de la véracité. La voyelle a répétée dans la première extension se trouve dans plusieurs dialectes, là ou d'autres ont e.

42. Ikólya

Bomóng'Ikólya y'êkili éngambí bőkíndaka tswaka.

Ikólya rassasié de batailles.

Cela confirme son origine terrienne (mais pas Lokaló) avant de se joindre aux Lokombe depuis l'époque de Safala (Mon. 20).

43. Litóó

a. Ekákafa

Loíkya isómbí á nkanga bakaló baná nsóngé.

Loíkya enchérisseur de magie, transformations (phases) de la lune.

Ce magicien (loíkya signifie : sauveur) basait ses diagnostics et traitements aussi sur l'état de la lune; il en tirait un grand profit.

b. Nganyankanga

Ilonga ntámatéláká bematela l'ematela byá bōme w'etsátsa.

Ilonga ne foule jamais plusieurs fois, mari de plusieurs femmes. Un homme décidé et ferme.

44. Lowá

Nseká ílsná, liótsí liná lokákáláká.

Nseká scindé, clan discuteur.

Le nom est emprunté aux Nseká des Ekúkú (Boyela).

45. Lowá Ngiima

Bekóma l'asili bená Ilonga á yãndo.

Pendaisons et noeuds-coulants d'une personne donnée en gage. Rappel de leur origine pygmée et de leur incorporation aux Lowá.

46. Lowá-Botúliankanga

Botúli bötúlélákí nseká ílsná.

Forgeron qui forgeait pour Lowá, cf. 44.

47. Lowá Mpekó

Bolekaleke á Mpekó.

Bande de tisserins de Mpekó (querelleurs comme ces oiseaux) cf. n°30.

48a. Bokol'oná Mpómbo bóangólákí toaka.

Bokole de Mpómbo qui déclenchait les batailles.

Encore un emprunt à un groupe Mbalá (Mon. 92) sans qu'il y ait un lien généalogique ou traditionnel.

48b. Wěli

Bokímá bőkíma toféléngé.

Poursuite qui poursuit les femmes. Cf. 7,22.

49. Lilongo Bosánombe

Elongolongo boséká Mpulúoté, bonanga bōlátákí bakúka nkalímólá.

Elongolongo descendant de Mpulúoté, tribu qui portait les couvre-chefs à l'envers.

Rappel de leur origine des Elembé près des Boyela méridionaux et à leur acculturation.

• comparez la similitude étymologique du nom Loka-ló avec le verbe nkalímólá (Mon. p. 39).

50. Lilongo

Lokónjó lá betém'ă nongó, byá afá Lokuli.

Seigneur des lignages principaux de papa Lokuli.

D'autres noms suivent, pour des subdivisions.

51. Lilongo

Bosulu nk'ans'êkolo, liótsí j'òkunyankóla.  
Traître même sous les jambes, clan griffeur.  
Il trahit même ses proches.

52. Lilongo Songé

Lokof'onéns loná nongó en'ósókámélá.  
Grand crochet du clan libre et indépendant.

53. Lilongo Mangayoká.

Bonambá bōliákí basála baná nongó en'ósókámélá.  
Troupeau d'éléphants qui ravageait les champs  
du clan libre et indépendant.

54. Lilongo Likungoa

Lwamb'akúli ekíndaka féléngé.  
Attaqué par plusieurs assaillants réunis (il est)  
rassasié de fatigue.

55. Lifanangi.

Lifanangi lísongákí etátsa'  
Lifanangi qui a épousé plusieurs femmes. Cf. 69 :  
homonyme.

56. Likotsí

Lokake lōténak'aswá.  
Lokake (arbre de grande forêt au bois très dur)  
qui casse les haches.

57. Likotsí

Bofaala liól'ă mbóka.  
Inquiétude à l'entrée du village (là ou aboutit  
le chemin venant de l'étranger).

58. Lwānga

Boóngó tolanga bōkíndaka ntángo l'akolo.  
Grand fauteur d'inimitiés rassasié de malédic-  
tions aux soirs. Car il voulait se battre toujours  
dès sa sécession des Ndotsí-Koómá (Mon. 39).

59. Ilángambúla

Bolík'òsoswa tōmbóló tōmbóló tōmbóló ótsíkala  
lífé botótóloto.  
Fourré de lianes dégringolant en désordre, tu



resteras un jour les mains vides (ayant perdu ton temps dans un tas inextricable de futilités; voir aussi le suivant).

60. Ilángámbúla

Likúlú líkíndaka tswaka.

Noeud dans le bois rassasié de batailles.

Allusion aux disputes continuelles avec les Lilongo sur le droit d'aïnesse. Ces Bosánombe sont les premiers terriens à venir à la rive après les Boyela-Mbalá.

61. Elíngela

Loáka lökíndákí ntakalaka.

Enclume rassasiée de toc-tocs (bruits des coups du marteau).

62. Yaánga 1

Lokúlakoko ntákotswáká la mpulú bəlongó, botómóló öki bengili by'ékéng'á tokéngá bék'énkumá, lifelsfelse líkíndáká mpelí, baótsí baná etúngolé.

Le Corythaeola ne s'envole jamais avec les autres oiseaux, aîné de toutes les tribus aux nombreuses ramifications, jeune homme rassasié de réprimandes, clans affranchis.

Réprimandes et affranchissements rappellent leur condition ancestrale.

63. Yaánga 2

Elóme ékafaka mbéélé nd'áliko, ená baótsí baná etúngolé, ban'ónombe bon'ésilyalokolo.

Groupement de droite (aîné) qui distribue les fruits du Canarium en haut, parmi les lignages affranchis, de Bondombe stabilisateur de la jambe (Cf. n°1 et Mon. p. 38).

Surnom plus moderne remplaçant le précédent pour se hausser au niveau des Boyela.

64. Lwafa

a. Lwafa lwáfámélákí 'antáka.

Lwafa qui dominait les assemblées.

Remarquer le jeu de mots tout comme au n°41.

b. Autre surnom :

Bonkoko á Lwafa bötángaka baótsí bantamba.

Poitrine d'oiseau de Lwafa qui considère les autres clans comme des serfs.

Il se prétend supérieur, se disant descendant de Yónókó, plus ancien occupant de la profonde forêt Mpoma et apparenté aux Ikóngó par l'aïeule issue du clan Boksa-Efale épousée par l'ancêtre Lwafa encore pendant le séjour dans le bassin de la Lwái avant la migration vers la Tshuapa.

65. Basokó

Bosulu 'onéns, boloki bengemba.

Grande traîtrise, sorcier aux jiques.

Répugnant à la fois moralement et physiquement  
Cf. n°40.

66. Líno

Bolóm'a njoku ntásíláká la lissí.

Un gros éléphant n'a jamais fini d'être dépecé (il ne faut pas abandonner une affaire parce qu'elle est compliquée).

67. Liwonde

Bokot'onéns wáfémélákí baótsí.

Le grand Bokoto (plateau où se trouve le clan) dominait les (autres lignages).

68. Ndeké

Bolík'ôngóle, mpeki'óbé.

Fourré de lianes chatoyant, défenseur courageux (d'où : invasion difficile).

69. Límbofikikala

Límbofikikala lísongákí etátša.

Límbofikikala qui a épousé beaucoup de femmes.  
Ce lignage de Ndeké emploie l'homonyme de 55.

70. Ilombo

Lokusamela mbóka mbóka, likundú 'á njoku lísosóláká benéngé.

Accapareurs de tout-venants, ventre d'éléphant qui a fait dégringoler les fruits d'Annonidium (les avalant en grande quantité).

Le sobriquet se rattache probablement au radical -kus- se disputer dans une mêlée, ramasser à la

gribouillette.

71. Lokukú

Lokukú loísa liléi.

La grotte cache les monstres aquatiques.

Jeu de mots sur le nom du clan, nommé souvent par le nom de son principal lignage Nama.

72. Nama

Botém'ă nongó wă lilongo já tosáse.

Lignée principale-aînée de la clairière aux fourmis venimeuses (allusion à leurs flèches empoisonnées : comparez qui s'y frotte s'y pique).

Selon la tradition ils sont proches des Lilongo et des Ndombá.

73. Lokumo.

Lokumo lókumólákí baótsí ndá Lokusamela.

Lokumo qui arrachait (ravissait) aux lignages parmi les Lokusamela (sobriquet de Ilombo, cf. n°70).

74. Lömeli

Bokool'Ńnéns bŃfumbwákí ntando.

Le grand groupement qui a traversé la rivière.

Notez : le nom du groupement est homonyme de celui de l'affluent de la Jwafa.

75. Lileke

Wělé bŃsúki la mbá, lokolo nd'éfekele.

Base de palme proche des fruits, jambe sur une souche.

Car il est dangereux de s'appuyer sur ces bases munies d'épines. Mieux vaut les couper d'abord et mettre les pieds sur une souche ou sur le tronc même.

76. Lokúna

Lokúna bóm'on'ăsángá.

Lokuna mari de Basanga.

77. Lwěngolya

Lwěngolya bóm'on'ólúmbú.

Lwengolya mari de Bolumbu.

78. Nkweké

Lisóko lítómbak'aúmbá ndá Lokusamela.

Epaule portant la charge des richesses dans le village ravisseur.

Ce dernier mot est le sobriquet des Ilombo, cf. n°70.

79. Soku

Elém'ã njoku nd'éssekola.

Patte d'éléphant en déplacement.

Elle est très lourde, donc difficile à déplacer.

80. Soku Basangano

Ekoliosongo étómbaka mbembe.

Ekoliosongo qui porte les cadavres.

81. Ndekóli

Ofá ötsíkálákí bamutsu bã Lokusamela.

Ofá qui restait à l'arrière-garde des Ilombo (cf. 78.).

Ils se considèrent comme les aînés des Ilombo (comparez une autre tradition Mon. 23) s'opposant aux Nama (ceux-ci reconnus officiellement).

82. Benyoma

Lokwa lon'ôlito, lokwa lõk'íy'ósúmáká l'embólókó.  
Noble important, noble qu'on a traîné comme une antilope naine.

83. Bolemôkuma

Bolemá bóm'on'ôlúmbú.

Bolema mari de Bolumbu.

84. Líkamea

Líkamea bóm'on'ôlúmbú.

Likamea mari de Bolumbu.

85. Mpéngo

Mpéngo šsóngákí tofokú.

Mpéngo qui épousait les jeunes femmes. Cf. aussi 7, 22, 48.

86. Bembálangá

Bembálangá bésómbaka litá 'a kongá.

Bembalanga qui achètent la guerre avec des cuivres.

Le nom de ce clan éteint sert encore pour

l'ensemble des Jǒfé d'Ilombo (et autres ?). Il rappelle que cette population préférerait à la guerre une paix achetée, signe de faiblesse (Mon. p. 77).

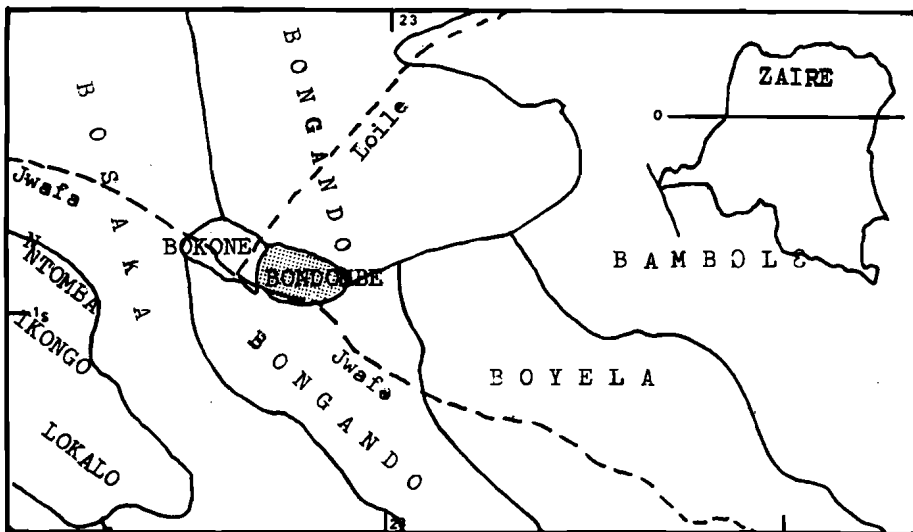
87. Isángá

Moma y'esokoloko, bofelyá bötsíkálákí mbúsa y'atá.

Arrière-garde, cause de graves palabres, désobéissance demeurée en arrière des combats (se soustrayant à son devoir de combattant) Cf. précédent.

BIBLIOGRAPHIE

1. BELTRAN L., L'information traditionnelle au Zaïre, Culture et développement 9(1977)651-657.
2. BELTRAN L., L'information traditionnelle au Zaïre, Annales de l'Université de Lubumbashi (1979)8, 48-56.
3. BOELAERT E., Coups de sonde, Aequatoria 5(1942) 26-30.
4. Idem, De Zwarte telefoon, Congo 1(1933)356-364.



***Annales Aequatoria* 12 (1991) 425 - 445**  
**HULSTAERT Gustaaf (†)**

**LE DIALECTE DES NGELÉWA**

La tribu mônggo dont le dialecte est esquissé ici habite au Sud de la Jwafa, près du poste administratif de Bokungú, le long de la route Bokungú-Bosanga-Boéndé, et de sabretelle occidentale vers Nkémbé-Wema-Boéndé, Elle porte le n°149 dans ma liste dialectologique. Les voisins sont Lolingo 150, Bosaka-Nkóle 146, Ntombá-Bosámbe 148.

Lorsque je les visitais dans les années 1926 et 1927, les Ngeléwá étaient divisés en deux sections : septentrionale près de la Jwafa, et méridionale dans le bassin de son affluent Lómela. Plus tard, celle-ci fut obligée de rejoindre ses frères du Nord. Mais les écoliers, qui ont collaboré à la documentation linguistique, fréquentaient l'un ou l'autre des deux postes de mission (Bokéla et Mondombe).

Les informations recueillies dans le secteur méridional font état du séjour antérieur de leurs aïeux près du grand fleuve Tsingitini (moyen Congo-Zaïre), puis de la Lúwó (nom officiel : Maringa). Ils se glorifiaient d'être les descendants de Lokwa, frères des Bolandá et des Mbalá. Ainsi, ils seraient comme le lien généalogique de ces deux grandes subdivisions des Mônggo (cf. revue Congo 1(1931)35-36 et carte p. 24-25, ainsi que Annales Aequatoria 3(1982)98-99).

La présente esquisse est basée sur la traduction des phrases A (African Institute London) par Lokuli Pierre de Bokéla, et les miennes (P) par Yefá Joseph de Bomeka et par Isekole Bartolomé de Bokéla (ces derniers documents contrôlés par moi-même sur place).

Par endroits, il y a des traces d'influences, soit du lomônggo commun utilisé à l'école, soit des dialectes voisins, peut-être les Lolingo (150) avec lesquels les Ngeléwá avaient beaucoup de rapports traditionnels.

#### Sigles et abréviations

N : lonkundó/lomônggo

G.II : G. Hulstaert, Grammaire du lomônggo. Morphologie, M.R.A.C., Tervuren, 1965.

#### I. PHONOLOGIE

Les principales divergences de N suivent les grandes lignes des dialectes voisins vers l'ouest, notamment les Bakutu et des Mbóle.

1. Caducité de l entre deux voyelles, identiques ou différentes. Ce phénomène s'applique même aux emprunts modernes; ainsi N bolótsi/bóótsi/bóósi bonté. Les documents de base donnent une multitude d'applications de cette règle mêlée aux exceptions.
2. Les séquences mb et nd sont réduites aux nasales seules : m et n.
3. La séquence nj est rendu ny : lofanyé côté, njwá/nywá serpent; cette règle s'applique même aux emprunts : bokonji/bokonyi chef.
4. La séquence ns tend à être prononcée nts (nc) : ntsé poisson, ntsósó poule.
5. ng représenté la nasale vélaire **ŋ**
6. tsi est écrit si dans quelques phrases. Ainsi -sím creuser, cf. aussi ci-dessus bóósi bon.
7. Le ton de la voyelle élidée se projette sur la voyelle suivante, selon les règles de N. Ainsi m'ótsá à la tête; m'étoóko à la source.
8. La disparition totale du ton du préfixe e s'applique aussi au préfixe i, contrairement à ce qui se présente en N (et en de nombreux dialectes) : má ikéli/m'íkéli au ruisseau.

## II. LA CLASSIFICATION NOMINALE

### A. CATEGORIE 1-2 : bo-ba

#### 1. Thème consonnantiques

|                  |             |
|------------------|-------------|
| - <u>faya</u>    | visiteur    |
| - <u>kiló</u>    | allié       |
| - <u>kótsi</u>   | coupeur     |
| - <u>nkúné</u>   | puîné       |
| - <u>nto</u>     | personne    |
| - <u>ntómóló</u> | ainé        |
| - <u>nyaé</u>    | belle-soeur |
| - <u>túli</u>    | forgeron    |

#### 2. Thèmes vocaliques

|                       |
|-----------------------|
| <u>b/w-ba</u>         |
| <u>b-óme</u> mari     |
| <u>w-áíí</u> épouse   |
| <u>w-émi</u> chanteur |
| <u>w-íyi</u> voleur   |

#### 3. Irréguliers

|                                |
|--------------------------------|
| <u>bo-nkin'</u> compagnon (1)  |
| <u>b-óna/b-ána</u> enfant      |
| <u>w-áimoto/b-áimoto</u> femme |

#### NOTE

- (1) Ce mot est toujours suivi du substitutif : bonkin'á/bankin'ísó. Composé : bóniôme garçonnet,



pl. bánátǒme.

B. CATEGORIE 3-4 : bo-be

1. Thème consonantiques

|                              |                            |
|------------------------------|----------------------------|
| - <u>ala</u> manche de lance | - <u>mangá</u> genette     |
| - <u>bé</u> mauvais          | - <u>nkáná</u> arc         |
| - <u>fambe</u> aliment       | - <u>nséngé</u> ceinture   |
| - <u>kée</u> bouture         | - <u>ntsé</u> intérieur    |
| - <u>kokó</u> oeuf           | - <u>nyau</u> herbe        |
| - <u>kolé</u> creux          | - <u>nywa</u> bouche       |
| - <u>kona</u> forêt          | - <u>sáká</u> huile grasse |
| - <u>kwá</u> sel             | - <u>sakó</u> nouvelle     |
| - <u>lá</u> clan             | - <u>tálé</u> longueur     |
| - <u>lángaa</u> jeune homme  | - <u>támá</u> arbre        |
| - <u>lelo</u> limite         | - <u>tángó</u> devant      |
| - <u>lemo</u> travail        | - <u>té</u> médecine       |
| - <u>linga</u> fumée         | - <u>téma</u> entrailles   |
| - <u>lóko</u> coeur          | - <u>tsó</u> nuit          |
| - <u>lye</u> racine          | - <u>tulú</u> paresse      |
| - <u>máá</u> manche de hache | - <u>túmá</u> maison       |

2. Voyelles de 3è aperture

|                        |
|------------------------|
| - <u>folu</u> peur     |
| - <u>kongo</u> dos     |
| - <u>léka</u> nasse    |
| - <u>néns</u> grandeur |
| - <u>tsá</u> tête      |

3. Thèmes vocaliques b/w

|                            |                            |
|----------------------------|----------------------------|
| <u>w-ángo</u> projet       | <u>w-íná</u> jour          |
| <u>w-ányá</u> intelligence | <u>w-úmo</u> campement     |
| <u>w-áto</u> pirogue       | <u>b-ónú</u> maigreur      |
| <u>w-éka</u> os            | <u>b-úké</u> multitude (1) |
| <u>w-élí</u> clair de lune | <u>b-áte</u> chute         |
| <u>w-élo</u> blancheur     |                            |

NOTE

(1) Variante : boúké

C. CATEGORIE 5-6 : li-ba

1. Thèmes consonantiques

|                           |                       |
|---------------------------|-----------------------|
| - <u>éké</u> crique       | - <u>lóó</u> hotte    |
| - <u>fokú</u> jeune femme | - <u>nkono</u> banane |
| - <u>foku</u> fosse       | - <u>ntóná</u> tâche  |

|               |          |               |         |
|---------------|----------|---------------|---------|
| <u>-káká</u>  | pied     | <u>-sála</u>  | champ   |
| <u>-kamo</u>  | affaire  | <u>-sámú</u>  | maïs    |
| <u>-kolé</u>  | pieu     | <u>-awá</u>   | hache   |
| <u>-konya</u> | richesse | <u>-táné</u>  | épine   |
| <u>-kolo</u>  | soir     | <u>-tsína</u> | base    |
| <u>-kulé</u>  | flèche   | <u>-wuli</u>  | plume   |
| <u>-leo</u>   | pleur    | <u>-yá</u>    | palmier |

2. Thèmes vocaliques

|              |        |              |         |
|--------------|--------|--------------|---------|
| <u>l-ina</u> | nom    | <u>y-ála</u> | charbon |
| <u>l-ino</u> | dent   | <u>y-éfa</u> | soleil  |
| <u>l-itá</u> | chasse | <u>y-íma</u> | avarice |
| <u>l-úmo</u> | nid    | <u>y-óí</u>  | chose   |

3. Pluriels

|                 |          |               |         |
|-----------------|----------|---------------|---------|
| <u>ba-asa</u>   | poussins | <u>ba-nsé</u> | bas     |
| <u>ba-lako</u>  | bière    | <u>ba-ése</u> | eau     |
| <u>ba-liko</u>  | haut     | <u>ba-úta</u> | huile   |
| <u>ba-lóngó</u> | sang     | <u>ba-yó</u>  | cheveux |

D. CATEGORIE 7-8 : e-li

|                 |              |               |          |
|-----------------|--------------|---------------|----------|
| <u>-fee</u>     | paroi        | <u>-óto</u>   | parent   |
| <u>-feko</u>    | outil en fer | <u>-selé</u>  | hutte    |
| <u>-fefé</u>    | douleur      | <u>-sóngó</u> | souche   |
| <u>-kota</u>    | jeune homme  | <u>-sosé</u>  | chaleur  |
| <u>-kótó</u>    | fournure     | <u>-tói</u>   | insulte  |
| <u>-kongo</u>   | sable        | <u>-toko</u>  | puits    |
| <u>-kútu</u>    | calebasse    | <u>-too</u>   | tissu    |
| <u>-leko</u>    | temps        | <u>-tuma</u>  | bataille |
| <u>-mpoongo</u> | vieux        |               |          |

E. CATEGORIE 9-10 : n-n

|               |            |                |           |
|---------------|------------|----------------|-----------|
| <u>nganya</u> | bâton      | <u>ntsao</u>   | jeu       |
| <u>ngoa</u>   | fard rouge | <u>ntsé</u>    | poisson   |
| <u>ngelé</u>  | aval       | <u>ntsina</u>  | base      |
| <u>ngilé</u>  | sp. singe  | <u>ntsitsi</u> | fraîcheur |
| <u>ngoa</u>   | fard rouge | <u>ntsósó</u>  | poule     |
| <u>ngoo</u>   | bonté      | <u>ntsónyi</u> | salive    |
| <u>nkángi</u> | maladie    | <u>nyala</u>   | faim      |
| <u>nkéma</u>  | singe      | <u>nyama</u>   | animal    |
| <u>nkéé</u>   | palmeraie  | <u>nyoku</u>   | éléphant  |
| <u>nkaa</u>   | colère     | <u>nywá</u>    | serpent   |
| <u>nkésá</u>  | matin      | <u>mengi</u>   | chasseur  |
| <u>nkimo</u>  | cri        | <u>mino</u>    | saleté    |
| <u>nkómé</u>  | milan      | <u>móka</u>    | chemin    |

|               |             |               |                 |
|---------------|-------------|---------------|-----------------|
| <u>nkoi</u>   | léopard     | <u>mólókó</u> | antilope naine  |
| <u>nkuka</u>  | soufflet    | <u>mángo</u>  | antilope zébrée |
| <u>nkuko</u>  | secret      | <u>mpáko</u>  | miel            |
| <u>nomá</u>   | marché      | <u>mpáo</u>   | chasse          |
| <u>nsamá</u>  | toit        | <u>mpoké</u>  | pot             |
| <u>nsóngé</u> | lune        | <u>mpulú</u>  | oiseau          |
| <u>ntaa</u>   | chèvre      | <u>múla</u>   | orage           |
| <u>ntangé</u> | lit         | <u>músa</u>   | derrière        |
| <u>ntano</u>  | rivière     | <u>mwá</u>    | chien           |
| <u>ntelá</u>  | banane mûre |               |                 |

F. CATEGORIE 11-10 : lo-n

|               |             |               |                |
|---------------|-------------|---------------|----------------|
| <u>-ányá</u>  | cour        | <u>-kósú</u>  | toux           |
| <u>-fanyé</u> | côté        | <u>-kulá</u>  | couteau        |
| <u>-fakwá</u> | raphia      | <u>-má</u>    | fruit de palme |
| <u>-fosó</u>  | écorce      | <u>-mángu</u> | course         |
| <u>-fosó</u>  | parole      | <u>-mpofo</u> | vent           |
| <u>-káké</u>  | foudre      | <u>-nywé</u>  | abeille        |
| <u>-kasé</u>  | éternuement | <u>-óla</u>   | ciel           |
| <u>-kási</u>  | feuille     | <u>-ómo</u>   | haleine        |
| <u>-kolo</u>  | jambe       | <u>-tómo</u>  | commandement   |
| <u>-kóni</u>  | bûche       | <u>-ulú</u>   | chambre        |
| <u>-kolí</u>  | liane       |               |                |

Spécialité : ew-ene pl. ba-ene mâle

G. CATEGORIE 19-13 : i-to

|                |             |              |           |
|----------------|-------------|--------------|-----------|
| <u>iakú</u>    | achoppement | <u>iló</u>   | sommeil   |
| <u>ikáinyo</u> | jeu         | <u>imokó</u> | talon     |
| <u>ifaká</u>   | couteau     | <u>isésé</u> | canard    |
| <u>ikikí</u>   | petit       | <u>itana</u> | sp. natte |
| <u>ilónge</u>  | piège       | <u>itúna</u> | natte     |

Devant une voyelle, les informateurs intercalent souvent la semi-voyelle y :

|                   |        |                |          |
|-------------------|--------|----------------|----------|
| <u>iyema</u>      | chose  | Pluriels       |          |
| <u>iyoa/toa</u>   | rire   | <u>tayá</u>    | feu      |
| <u>iyokó/tokó</u> | manioc | <u>tóma</u>    | aliments |
|                   |        | <u>twampou</u> | jeunes   |

H. CATEGORIE 10/2a : ø-ba

|             |          |               |         |
|-------------|----------|---------------|---------|
| <u>fafá</u> | mon père | <u>nkeáné</u> | aïeul   |
| <u>isé</u>  | père     | <u>nyangó</u> | mère    |
| <u>iyá</u>  | ma mère  | <u>nyongó</u> | ta mère |

## Composés

isómoto tante paternelle  
ngómpáme oncle maternel

### III. SUBSTITUTIFS

Ils diffèrent de N que dans quelques détails : ané lui, inó vous et iwá eux, connus aussi de certains voisins. En outre : wě est élidé ě toi.

### IV. LES PRONOMINAUX

#### A. LE CONNECTIF

Les documents attestent les deux formes a et ka (Gr. II p.171). Le dernier semble moins usité : éóto ěka wáli parent de l'épouse, beléka bėka bonkin'ě les nasses de ton camarade.

La variété courte est basse avec les préfixes e- et o- : ntaa éa iyá la chèvre de maman (cf ntaa yá les chèvres de...), bonto wa wělo un homme blanc.

Pour la classe 4 (be) le préfixe est y : belelo yá nkéé les limites de la palmeraie, bekéé yá tokó boutures de manioc.

La forme léka (Gr. II p. 178) n'est attestée que dans A : iyok'iné ilék'iyá ce manioc est de maman.

#### B. LES POSSESSIFS

Ils sont formés au moyen du connectif à copule léka+substitutif (ci-dessus), l'initiale l étant souvent absente : lőso lófa lóék'inyó le riz n'est pas vôtre, bakáká bėéka wě tes pieds, lino lileka 'mí ma dent, wáli óékamí mon épouse, lokolo lólék'ăné sa jambe.

#### C. LES DEMONSTRATIFS

Ils sont comme N sauf quelques adaptations phonétiques : -né, ěko, -ní, -so(ko), -kó.

Ces pronominaux se disent parfois avant le substantif; souvent à la fois avant et après : bók'onsé-  
ngé wá mngo cette ceinture en peau d'antilope zébrée, ók'ont'óko cette personne-là, lőko lwene lőnko cet homme-là, totétama m'ík'itún'iko nous n'avons pas couché sur cette natte, en'ěfek'ěné cet outil-ci.

#### D. LES PRESENTATIFS

Ces groupes ne diffèrent de N que par quelques

(phrases P)

détails phonologiques : bak'ôné, bék'ôné, sk'ôné,  
lok'ôné, liká liné, toké toné.

### E. LES INTERROGATIFS

Les deux attestés sont comme N (Gr. II p.199) :  
bámoya bángá combien sont venus ?  
elek'eyá quel temps ? quand ?

### F. LES NUMERAUX

Sont pronominaux les cinq premiers comme N (Gr.II p.205), plus śsamao six, très commun dans les parages.

### G. LES INDEFINIS

Le seul thème attesté dans les documents est śnkûmá, usité aussi avec la finale intensive : śnkûmáká tout, tous (Gr.II p.202) : iny'ánkûmáká vous tous, nsósó inkûmá toutes les poules.

### V. LES ELEMENTS DU VERBE

#### A. LES RADICAUX

Ceux qui se trouvent dans la documentation sont rangées ici alphabétiquement selon les trois catégories.

#### 1. Radicaux CV

|            |            |             |            |
|------------|------------|-------------|------------|
| <u>kwá</u> | tomber     | <u>tswá</u> | aller      |
| <u>kyá</u> | poindre    | <u>wá</u>   | mourir (2) |
| <u>lá</u>  | manger (1) | <u>ya</u>   | venir (3)  |
| <u>lwá</u> | pleuvoir   |             |            |

### NOTES

- (1) Les affixes des trois premiers ont les voyelles de la 3<sup>e</sup> aperture.
- (2) tswá et wá n'ont pas la désinence e, qui jointe à la semi-consonne w est remplacée par u : ofátsú tu ne vas pas, ntáúfée je ne suis pas encore mort.
- (3) Le radical ya offre plusieurs particularités :
  - a. Le ton est bas ou haut selon la forme : áye qu'il vienne/áyé il est entrain de venir; atsíyóyá/atsíyoya il n'est pas venu hier/maintenant.
  - b. Les désinences qui comprennent k sont prolongées ou doublées : áyakáki/áyakaki il est venu.
  - c. La désinence du duratif est i au lieu de e

- d. Le radical se trouve doublé : atfayá il n'est pas venu (phrases A).
- e. A côté du radical ya existe aussi, avec le même sens : venir: -ak. Ce radical parallèle se trouve dans quelques formes conjuguées (cf. plus loin VI.B respectivement dans les numéros donnés entre parenthèses) : bák'áko ils viendront, isúwa yák'-áko elek'eyá le bateau viendra quand ? ákáki/ákaki il est venu, takáké ne viens pas.

## 2. Radicaux VC

Le petit trait joint à certains radicaux indique que ceux-ci ne se présentent pas sans extension.

|              |           |              |            |
|--------------|-----------|--------------|------------|
| <u>ál</u>    | râper     | <u>íl</u>    | faire      |
| <u>áng</u>   | projeter  | <u>ílel</u>  | monter     |
| <u>angan</u> | nier      | <u>ím</u>    | venir de   |
| <u>as</u>    | chercher  | <u>ímely</u> | agréer     |
| <u>ém</u>    | chanter   | <u>iyel</u>  | arriver    |
| <u>ém</u>    | dresser   | <u>ók</u>    | sentir     |
| <u>ét</u>    | appeler   | <u>ók</u>    | habiller   |
| <u>étal</u>  | blessé    | <u>óm</u>    | balayer    |
| <u>éy</u>    | savoir    | <u>ong</u>   | dormir     |
| <u>ák</u>    | appuyer   | <u>úfol</u>  | interroger |
| <u>ál</u>    | blanchir  | <u>ul</u>    | crier      |
| <u>án</u>    | voir      | <u>us</u>    | lancer     |
| <u>angel</u> | inspecter | <u>ut</u>    | retourner  |
| <u>íl</u>    | mettre    | <u>uts</u>   | respirer   |

## 3. Radicaux CVC

L'initiale b étant caduque, les radicaux qui commencent par cette consonne se présentent dans la conjugaison comme s'ils étaient du groupe VC.

Beaucoup de bases qui finissent en l perdent cette consonne entre deux voyelles, elles se présentent comme finissant par une voyelle; lel, yel, tól, téfel, tókol, etc.

Les radicaux présentés ici suivis d'un petit trait n'existent que pourvus d'une extension.

|             |           |            |           |
|-------------|-----------|------------|-----------|
| <u>bál</u>  | briller   | <u>lak</u> | enseigner |
| <u>bang</u> | craindre  | <u>lek</u> | passer    |
| <u>bát</u>  | posséder  | <u>lel</u> | pleurer   |
| <u>bék</u>  | proclamer | <u>len</u> | regarder  |
| <u>bét-</u> | coucher   | <u>ím</u>  | éteindre  |

|              |              |               |                |
|--------------|--------------|---------------|----------------|
| <u>bik</u>   | vivre        | <u>ling</u>   | aimer          |
| <u>biw</u>   | achopper     | <u>long</u>   | vaincre        |
| <u>bin</u>   | danser       | <u>lot</u>    | fuir (4)       |
| <u>bok</u>   | atteindre    | <u>lom</u>    | demander       |
| <u>bom</u>   | tuer         | <u>lot</u>    | rêver          |
| <u>bôt</u>   | engendrer    | <u>lut</u>    | souffler (5)   |
| <u>bún</u>   | briser       | <u>mel</u>    | boire          |
| <u>búng</u>  | se tromper   | <u>nokol</u>  | arracher       |
| <u>but</u>   | saisie       | <u>nyang</u>  | abonder        |
| <u>fely</u>  | désobéir     | <u>sál</u>    | travailler (6) |
| <u>fén</u>   | traverser    | <u>sém</u>    | juger          |
| <u>fat</u>   | flamber      | <u>sang</u>   | dire           |
| <u>fets</u>  | habiter      | <u>sang-</u>  | être apparenté |
| <u>fón</u>   | pourrir      | <u>sél</u>    | lutter         |
| <u>fúk</u>   | agiter       | <u>sek</u>    | rire           |
| <u>fúm</u>   | refuser      | <u>síl</u>    | finir          |
| <u>fus</u>   | planter      | <u>sing</u>   | danser (7)     |
| <u>ká(y)</u> | donner       | <u>sis</u>    | saluer         |
| <u>kaf</u>   | distribuer   | <u>sisoly</u> | punir          |
| <u>kainy</u> | jouer        | <u>sóm</u>    | acheter        |
| <u>kam</u>   | travailler   | <u>song</u>   | laver          |
| <u>kál</u>   | frayer (1)   | <u>sóf</u>    | piétiner       |
| <u>kasel</u> | éternuer     | <u>sóf</u>    | mélanger       |
| <u>kats</u>  | cuir         | <u>sok</u>    | mouiller       |
| <u>kel</u>   | faire        | <u>sung</u>   | soigner (8)    |
| <u>kekél</u> | caqueter     | <u>téfel</u>  | parler         |
| <u>ken</u>   | aller        | <u>tén</u>    | trancher       |
| <u>klm</u>   | suivre       | <u>ték</u>    | affaiblir      |
| <u>kis</u>   | s'asseoir    | <u>tók</u>    | puiser         |
| <u>kit</u>   | descendre    | <u>tól</u>    | insulter       |
| <u>kom</u>   | clôre        | <u>tóng</u>   | tresser        |
| <u>kot-</u>  | percher      | <u>tóol</u>   | écorcer        |
| <u>kof-</u>  | accrocher    | <u>tók</u>    | piler          |
| <u>kom</u>   | cesser       | <u>tól</u>    | pater          |
| <u>kón</u>   | être malade  | <u>tsík</u>   | laisser        |
| <u>kool</u>  | ronfler      | <u>tsím</u>   | creuser        |
| <u>kosol</u> | tousser      | <u>tuf</u>    | cracher        |
| <u>kot</u>   | couper       | <u>tul</u>    | fonger         |
| <u>kúl</u>   | battre (2)   | <u>túmól</u>  | provoquer      |
| <u>kum</u>   | souffler (3) | <u>túng-</u>  | lier           |
| <u>kúmy</u>  | honorer      | <u>ya(1)</u>  | être           |
|              |              | <u>yel</u>    | apporter       |

NOTES

(1) Travail de champ ou de route

- (2) N:kúnd
- (3) Comme le vent, une tempête
- (4) Ou courir
- (5) Comme à la forge
- (6) Aux champs
- (7) Surtout rituellement
- (8) Les malades

## B. PREFIXES

Le préfixe de la lère personne du singulier, devant un morphème vocalique, est soit n soit l : nénaki ou lénaki j'ai vu, lókúlaki je l'ai battu.

La forme de la 2è personne du singulier est souvent employée pour le pluriel, au besoin le substitutif est ajouté pour la clarté : (inó) wénákí vous avez vu, ónkaméé aide-moi / (iny'ónkaméé) aidez-moi, séláká inó 'áfé luttez vous deux, émálá/lémálá híko-sangélé yói arrête-toi/arrêtez-vous que je te/vous dise quelque chose, ńsókńń'inyó je vous ai vu, inyó takáké ne venez pas.

## VI. LA CONJUGAISON

### A. LA COPULE

Pour le présent tant à l'affirmatif qu'au négatif, il n'y a de différence avec N que la chute de l du radical le conjugué; mais les phrases ont presque partout la forme complète : ale, tole, ele, etc. Ale la bonkáná il a un arc, tófa limpoongo, tole né wámpou nous ne sommes pas vieux, au contraire nous sommes jeunes, ale eóto éka wáńí óékamí il est parent de mon épouse.

Le passé aussi est comme N : ńki mńkó j'y étais, tókí balaki nous étions enseignants, ntákí m'éno yosó je n'ai pas été ici avant.

L'habituel, le subjonctif et autres formes utilisent le radical yal, abrégé yaa.

### B. LES FORMES AFFIRMATIVES DE L'INDICATIF

#### 1. é ---- a

Présent simple, exprimant l'application de l'action à tel sujet : teyé tófata le feu brûle, nywá ákóta imokó le serpent mort le talon, inyó ótufa ntsónyi vous crachez, lóka j'entends, ókosola tu tousses.



Cette forme s'emploie suivie de l'adverbe áko pour exprimer le futur : bakiló bák'áko elek'eyá les alliés viendront quand ? óngotángá né bofaya ákokáyá áko lifeko penses-tu que le visiteur te donnera des objets en fer ? ńkoká l'áko bofambe má músa je te donnerai quelque chose plus tard.

Dans une phrase l'adverbe est écrit ákó : to-tsw'ákó bolá lómí nous irons chez nous demain.

2. mo ---- a

La finale est tantôt haute tantôt basse. Cette forme semble exprimer un parfait débutant : motswá je m'en vais (adieu), ngá ámémá lorsqu'elle chante; ng'ámétswá ométolaka l'émí quand/si il s'éveille réveille-moi aussi; óméná nkoi as-tu vu le léopard ? mmóka sɛfɛ́ j'ai mal, bámontómélá... ou básontómélá on m'a envoyé; mwá émolólwa le chien aboie.

3. ngo-----á

Se rapporte à l'action présente et dans les contextes où le français emploie le présent simple : méka isó bángotéfélá m'éné chez nous on parle ainsi; óngéyá bont'oní connais-tu cette personne ? múla ángolwá má wilyá ntano il pleut au-delà de la rivière bángolingana l'ouké méé ils s'aiment beaucoup; nywé ingofetsá m'ékolé y'été les abeilles résident dans les creux des arbres; ńgilá botéma m'éle wé j'ai confiance en toi.

Cette forme s'emploie beaucoup comme narrative, plus ou moins comme la marque -mo- des Mbóle : le ton de la désinence (ainsi que des extensions) est haut, mais bas en fin de discours : ángonyílélá nkele m'ôtéma/ángonyilela, il a mis contre moi la colère dans son coeur, tóngokamá ńk'elemo nous travaillons (normalement).

4. so ---- a

Parfait; la tonalité est basse pour le temps récent, haute pour hier et avant : ásonjilela/ásonjiléla il a mis pour moi, tósimana nous avons quitté, básálá nkolí ils ont râpé des lianes, básotsimá bafoku ils ont creusé des fosses, óséná/óséná/nkoi as-tu vu le léopard ? winá bósosila ikya le jour a déjà point, nyoku básosófá basáa les éléphants ont ravagé les champs, ásoyéá nyama il m'a apporté

de la viande.

5. - ta ---- a

Conditionnel comme N (Gr. II p. 383) : atayala bokulaka atatokatelya nsósó s'il était un patriarche, il nous aurait préparé une poule, lak'átayaaka s'ils n'étaient pas.

6. - ---- aka

Hortatif comme N : olingaka bonkin'ě aime ton compagnon, olendaka m'áko fais attention là-bas, wosisaka m'én'átsú wě salue-le là où tu te rends, otsikaaka demeure (adieu), bóna ng'amětswa ométolaka l'ěmi lorsque l'enfant se réveillera, réveille-moi aussi, wasangelaka dis-le leur, oláka mange.

7. ' ngo----- áká

Habituel, se référant à des activités répétées : óngoókáká nkěma ? ńgoókáká ngilá la baúka tues-tu des singes ? Je tue des Cercoubus et des Colobus. (Cf. la forme relative correspondante en VII.A.3).

8. - ---- aki

Passé comme N : nókákí lómí efefě má 'ofanyé lőeka'mí j'ai eu mal hier au côté, něnaki wáto j'ai vu la pirogue, mbengi átswáki bokonda le chasseur était allé en forêt, bankóko bókákí litóo yá mpskwá nos ancêtres s'habillaient de tissus de raphia, básá-kí lómí ils ont cherché hier, ínó wěnáki/wěnaki avez-vous vu hier/maintenant.

9. - a ---- e

Cette marque semble être une variante phonologique de ya et synonyme de la forme suivante : nyongó áayé lómí ta mère vient demain, nyáyé je suis en train de venir, báátóngé elles sont occupées à tresser, ááféne ntano il est en train de traverser la rivière, báákainyá ils sont en train de jouer. Ces exemples se trouvent chez Lisuko en A. Comparez la forme suivante B.10.

10. ' yá----- e

Duratif; la désinence a le ton contrastant : ng'óyáfelyá lotómo wěn'áko si tu continues à désobéir à l'ordre, tu verras un jour, ńyásé lokulá

lóéka'mí ntíyéna je cherche vainement mon couteau je ne l'ai pas vu. (Cf. La forme relative parallèle, VII.A.2).

Le radical ya (venir) présente quelques particularités : isúwa yáyí máyá le bateau vient d'où ? báyí m'énokó yílá nké que viennent-ils faire ici ? áyí máyá d'où vient-il ? óntsiké hýáyí músa laisse-moi, je viendrai plus tard.

A côté, il y a aussi : ngofaélyá áyáyé j'espère qu'il viendra. Ces cas de la désinence i viennent des phrases P.

11. - ---- i

Statif pareil à N : akofí il est accroché, ólekí bonywa lofoso tu parles trop, lokónyi lěkí m'éfee la bûche est appuyée contre la paroi, mpulú ikotsí m'óté les oiseaux perchent sur l'arbre, lěmí je suis debout akisí il est assis.

12. á---- i

Voir ci-dessus n°10.

13. í ko ---- i

Statif passé récent, attesté dans : ákěmí il était debout, ńkokisi j'étais assis.

14. Forme douteuse

Une forme présente en deux exemples ne me paraît pas sûrement analysable : bákinenaka et bákikolenaka ils me/vous regardaient (mes phrases n°88) : ba- préfixe sujet, ki marque (?), n/ko infixé objet, len radical, aka désinence.

C. LES FORMES NEGATIVES DE L'INDICATIF

1. -fángo----á

Cette forme se présente dans la même phrase que le n°5 (infra) : afángobiéngá, il ne se trompera pas, mais ce sens est incertain. Autre exemple : bafángofiná wín'óné on ne danse pas aujourd'hui.

2. -táta----a

Conditionnel négatif : lak'átayaaka bána bă mpifo bándélé batátakafela bokwá s'ils n'étaient fils de nobles, les Européens ne leur auraient pas distribué du sel.

3. -ti----á

La tonalité différencie les temps : atíyátá nyama, atíyátá lómí il n'a pas eu, atíóká ou atíomá il n'a pas tué, tatíétámá la nkésá/totétámá 'ómi nous n'avons pas couché ce matin/hier, le radical ya doublé atíyáyé (A) il n'est pas venu. (Pour la marque, cf. Gr. II p.308).

4. -tsíyo----a

La différence du sens avec la forme précédente m'échappe : atíyotswá tu n'es pas allé, atsíyoya lómí /atsíyóyá yéko il n'est pas venu hier/aujourd'hui.

5. fa----aki

Futur : tófasangelaki bonto yói líko nous ne dirons a personne cette chose; mpakelaki la ínkiná je ne le ferai plus, múla éfalwáki lá ilíko il ne pleuvra pas sur-le-champ, bolemo bané bófoongaki ce travail ne réussira pas, áfaúngaki il ne se trompera pas.

6. -fá----e

Ce présent diffère de N par le ton du préfixe (cf. pourtant Gr.II p.394) : bafálingé ils ne veulent pas, toféne nous ne voyons pas, baféye ils ne savent pas. La finale (o.c. p.393) : tofímélyá nous n'agréons pas, afénganá il ne nie pas, ofátsú tu ne vas pas.

7. -tá----e

Semblable à la seconde forme de l'inaccompli en N (Gr.II p.407-8) : totéye nous ne savons pas encore, totíyéye nous ne le connaissons pas encore, atálé tóma il n'a pas encore mangé, otátsú mék'ě lánké pourquoi n'es-tu pas encore allé chez toi ? ntáúféé je ne suis pas encore mort.

8. fa----i

Ce statif est présent dans un seul exemple : mólókó la muli báfasangi l'antilope naine et l'antilope des marais ne sont pas apparentées.

D. LES SUBJONCTIFS

1. La forme simple est identique à N : báfuse qu'ils plantent, óntsiké laisse-moi, bémya qu'ils dressent, nkúm'ótefele quoique tu parles, áns que je

mange, tótsu allons.

2. Forme intensive : onkomáké lâche-moi, ónkáké háke donne-moi que je mange, átokoake elle doit absolument puiser, tótswake allons.
3. Forme distancielle : la marque yo exprime l'action à se dérouler à distance de l'auditeur : tóyênake allons voir, áyótokaméláké bolemo boné qu'il vienne nous faire ce travail.
4. La marque -ká- présente dans un seul exemple ajoute la nuance d'une action subséquente : wě lekáká bosó nkákokimé má mûsa toi passe avant, je te suivrai ensuite. Deux autres formes sont ajoutées okáko- et akáko- pour la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> personne du singulier.
5. Le négatif ne diffère pas de N : yálenáká ngoo ófóbímwa/ófóyóbímwa toakú ófóyétas fais bien attention de ne pas achopper/de ne pas te blesser, ófóyókwéla lifoku pour ne pas tomber dans une fosse.

#### E. LES FORMES IMPERATIVES

1. Forme simple comme N : émálá arrête, lémálá arrêtez; étámá má ntangé ené couche-toi sur ce lit (le pluriel donné dans la phrase a la forme renforcée bétámáká).

Les radicaux CV ne sont représentés qu'avec la finale -aka : yaká viens, láká mange, loláká mangez, tswáká va.

Le pluriel est parfois exprimé par le singulier déterminé par le substitutif pluriel : ínyó yaká venez, ínó tswáká partez.

2. La forme renforcée est plus abondamment présente : émáláká arrête, seláká ínó áfé luttez vous deux. Un radical CV prend souvent une double désinence : yakáká viens, loyakáká venez.

3. Le distancielle est comme N (Gr.II p. 444), mais tous les exemples ont la désinence renforcée ake : yóntókoéláké bāse va me puiser de l'eau, yónsoméláká likútu va m'acheter des Calebasses, yétake isó va appeler ton père, lönténélláké belyé bené venez me couper ces racines.

4. Une forme toute isolée comme en N (Gr.II p.452) : iso ou ntso va; variété intensive isoko
5. Le négatif est comme le prohibitif renforcé de N (o.c. p. 350): tonkúláké ne me bats pas, talotángá-ké bankín'inyó ne médisez pas de vos compagnons, téngéléké báléka béka bonkin'è n'inspecte pas les nasses de ton camarade.

## F. LES INFINITIFS

### 1. n-----a

Les exemples sont peu nombreux. Ils se présentent :

- (a) avec le même radical ou une forme conjuguée pour la confirmer : akofí nko nkofámá il est fermement accroché, bátokoe nko ntókóá elles doivent absolument puiser.
- (b) d'autres cas me semblent peu naturels (phrases A) nkotá betámá ale bolemo wá baene couper les arbres est un travail d'hommes.

### 2. li-----a

Le préfixe se trouve beaucoup abrégé i- et dévocalisé y. Les exemples abondent :

- a) dans un groupe connectif :

báse bá imla de l'eau pour boire, bolemo wá ilutá nkuka le travail de souffler le soufflet de forge, wányá wá yuma má l'intelligence de couper les fruits de palme.

- b) comme complément d'un autre verbe :

winá bósosila ikýá le jour est déjà levé, báyé yílá nké que viennent-ils faire ? básosila iféna liéké ils ont déjà traversé la crique, bafálingé litókóá elles ne veulent pas puiser de l'eau, efeko ené sfóngé má ikota boala cet outil ne convient pas pour couper un manche, komáká itũfoa/yaũfoa cesse de nous/les interroger.

- c) comme forme isolée : liya bolá ale yõi bosalangano venir chez toi est une chose agréable, likéna ale nkaká partir est difficile.

3. yo----a

Cet infinitif inclut la nuance de déplacement (Gr. II p. 464) : bámotswá yótsíma tókó elles sont allées déterrer du manioc, mpátsú yoéta je ne vais pas l'appeler, óngutá yotoola mposó tu te remets à l'écorcer.

VII. LES FORMES VERBALES RELATIVES

A. RELATIFS SUBJECTIFS

Ces formes, tout comme en N, sont semblables aux absolutives correspondantes, pourvues des préfixes pronominaux. Voici celles qui se trouvent dans les documents :

1. bokongo wă nkómé onéná loóla (c'est le dos du milan qui voit le ciel).
2. anénaki wăto bóyáleké (j'ai vu la pirogue qui passe).  
bóngéyá bont'oní onáyáleké (connais-tu cet homme-là qui passe ?)
3. bóniôme ongotswáká l'isé nkélá (le jeune qui va souvent avec son père à la palmeraie)
- 4.a. fafá ónánkâki/ónánkáyâki (c'est mon père qui me l'a donné aujourd'hui/hier).  
b. bonéngé bonékoikyâki la nyaa (l'arbre Anonidium qui t'a sauvé de faim).  
c. onôki ntelá ná (qui a mangé les bananes ?)  
d. onâkâki/onâkâki (lómí) ná (qui est venu(hier)?)

B. RELATIFS OBJECTIFS

1. wíná bonótsw'émi/bonátswá (bótswá) âk'emí (le jour où je vais/j'irai).
2. énâtsú wě (lorsque/où tu vas)
3. ng'óyáfelyá lotómo (si tu continues à désobéir).
- 4.a. ng'éngólá bafuma (comme mangent les fourmis)  
b. ôko onóngílá wě ná (que fais-tu là ?)  
c. yói linóngolingá wě ná (que veux-tu ?)  
d. likonya linóngât'áné (la richesse qu'il possède)
5. belemo béngokamák'ísó (les travaux que nous faisons habituellement).
- 6.a. bonto ôkí ômí wě wěnáká ná (qui as-tu vu hier ?)  
b. yói líkí áné onsangéáká (ce qu'il m'a dit)  
c. líkí M. atosangéáká (que M. nous a dit aujourd'hui)

- d. yoó iki bontómóló atúngóáká/atúngóákáki (la civette que le frère aîné a prise au piège)
- e. m'ék'iny'ókitáká (quand vous descendiez)
- f. éki baémi osilyáka/éki baémi osilyáká tokainyo (lorsque les chanteurs eurent fini les danses aujourd'hui/hier).

## VIII. LES PARTICULES

### A. ADVERBES

#### 1. Adverbes de temps notés :

áko précédé du verbe au présent simple y ajoute la nuance d'un futur en général, cf. VI.B.1.  
lá ilíko actuellement, sur-le-champ  
lómí hier, demain (Gr.II p. 571)  
yéko maintenant (Gr.II p. 568)  
óko (joint à un verbe) bientôt (Gr.II p. 571)

#### 2. Adverbes de manière :

la inkiná derechef (Gr.II p. 577)  
lakó non, négation (Gr.II p. 625)  
méé très, même wé méé toi-même  
nyé absolument, négatif : báyaake nyé qu'ils se tiennent tranquilles

### B. CONJONCTIONS

1. kelá finale : afin que... (Gr.II p.554)  
kelá báfuse pour qu'ils plantent
2. né explicative (Gr.II p. 638) : lína líléka 'mí né Móyó mon nom est M.
3. la copulative "comme" (Gr. II p.545) : bonkáná la bakulé arc et flèches
4. nkúma concessive : nkúm'öntólé quoique tu m'insultes.
5. wáte déclarative (Gr.II p. 549).

### C. INTERROGATIFS

1. mâyá composé de la préposition má et du pronominal -yá (cf. IV.E.2).
  - a. má yá ou ? áyí mâyá d'où vient-il ? wátáki bonséngé mâyá où as-tu obtenu le ceinturon ?
  - b. En ajoutant la préposition la, on a le sens final : pourquoi ? ángóká nkes la mé eyá pourquoi est-il fâché ?



c. Un cas isolé se trouve dans A : isé an'oyá où est le père ?

2. ná : lína líléka wé ná quel est ton nom ?

3. nké quoi ? : báyí yílá nké que viennent-ils faire? otátsú mék'è la nké pourquoi n'es-tu pas encore parti chez toi ?

#### D. PREPOSITIONS

1. lá même, aussi : l'émí moi aussi

2. la : la 'ikolo au soir, la bonkáná avec un arc, wáto boyáleké la nsé búké une pirogue qui passe avec beaucoup de poissons, ákóík'yákí la nyaa il t'a sauvé de la faim, ale la nkási il a des feuilles, tóma la 'úké aliments en quantité.

3. má locatif (N ndá; cf. Les Parlers des Bongandó méridionaux, Annales Aequatoria 8(1987)282) : ale m'ótúmá elle est dans la maison, bátswákí m'étoko ils sont allés à la source, ángotókóá bāse m'ékútu elle puise l'eau dans la calebasse, mmóka efefé má 'ofanyé j'ai mal au côté, má ntangé sur le lit, au lit.

Cette préposition est beaucoup employée là où p.ex. N la juge superflue : m'énoko ici, má músa après, plus tard, má wilyá ntano au-delà de la rivière; má éka/méka chez (résidence) chez toi

La même préposition est un pronominal au préfixe circonstanciel et : d'abord l'interrogatif e- : má eyá/m'âyá où ?

Puis avec des démonstratifs pour le lieu ou la manière méka isó bángotéféá m'êné, má ekó/ má akó/ m'èkó, má ssoko.

Avec deux prépositions : pourquoi ? (Cf. C.1)

Suivi de l'interrogatif nké (má nké) on a un synonyme de C.1.b. également cité en phrases A.

4. ngá comparative (Gr.II p.637) lòko lwene lòko ángoletá ñko ngá bóniyóme cet homme-là pleure vraiment comme un jeune garçon.

5. ñko (cf. Gr.II p. 635) exclusive ou intensive : láká tóma toné tole ñko ngoo mange cette nourriture elle est vraiment bonne; akofí ñko nkofá-má il est bien accroché; cf. aussi ci-dessus n°3.

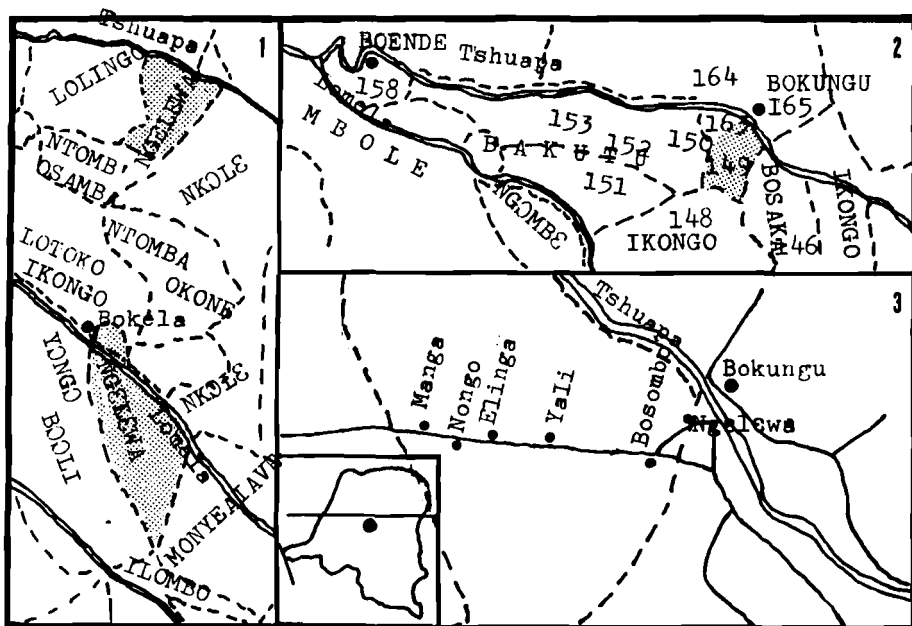
6. wilyá outre, au-delà, cf. ci-dessus n°3.

### IX. LEXEMES

Sur un total de 214 substantifs et 116 verbes = 330 grands lexèmes retenus dans le présent travail, nous trouvons les pourcentages comparatifs suivants: semblables à N : 90,90, autres Môngo : 6,36, indéterminés : 2,72. Sur l'ensemble des petits lexèmes (substitutifs, pronominaux et particules) le pourcentage de semblables à N est 84,21.

Ces chiffres ne sont pas étonnants pour une des sections principales des Bosaka.

G. HULSTAERT +



1. Les ngelwa-nord et sud selon un croquis de ± 1930 (Arc. Aeq., 254) - Voir Congo 1931, 24-25
2. Détail de la carte des dialectes môngo de G. Hulstaert Pour les nrs voir l'introduction de l'article.
3. Villages ngelwa selon la carte "Territoire Bakutu-Bosaka" s.d. mais ± 1925 (Arch. Aeq., 96).

## 68/ X. LEXÈMES.

Sur ~~des~~ 214 substantifs et  
716 verbes = 330 grands le-  
un total de xèmes retenus  
dans le présent travail nous  
trouvons ~~90,9~~ les pourcentages  
comparatifs suivants: sembla-  
bles à N: 90,90, ~~et~~ autres Mongs  
: 6,36, indéterminés: 2,72. Sur  
l'ensemble des petits lexèmes  
(substitutifs, nominaux et  
~~et~~ particules) le pourcentage  
de semblables à N est de 84,21.  
[Ces chiffres ne sont pas éton-  
nants ~~si l'on~~ pour une <sup>est</sup> section]  
des Boosaka. ~~des~~ principales

Les dernières phrases écrites par le père  
Gustaaf Hulstaert le 8 février 1990 en com-  
posent l'étude sur le dialecte des Ngalswa  
reproduite dans ce volume.

## NOTES DE RECHERCHES

*Annales Aequatoria* 12(1991) 447 - 455

EKOMBE Ekolo (Mme)

### Les anthroponymes môngo dans l'épopée

#### *Nsong'a Lianja*

La présente étude ne porte que sur la version de 1949 de Père E. Boelaert. (Elle est identique à la quatrième édition rééditée par le Centre Aequatoria en 1986). Nous n'avons pas la prétention de faire une étude systématique sur l'onomastique môngo. Le père G. Hulstaert a presque épuisé ce domaine. Il l'affirmait : "Pendant des années, j'ai noté les noms des personnes avec lesquelles j'entrais en contact, surtout dans les écoles que j'ai dirigées ou inspectées pendant plus de vingt ans. De ces milliers de noms propres, j'ai déduit quelques considérations générales..." (1). Notre travail consistera à appliquer ces considérations générales aux anthroponymes contenus dans l'épopée *Nsong'a Lianja*.

#### SIGLES ET ABBREVIATIONS

D. : Dictionnaire lomôngo-français de G. Hulstaert (Tervuren 1957).

Compl.D.: Complément au dictionnaire lomôngo-français de G. Hulstaert (Etudes Aequatoria -2, Bamanya-Mbandaka, 1987).

: dérivé de

Syn : Synonyme de; Cl : Classe

p.47(22): la page et la ligne de l'anthroponyme dans l'épopée.

#### 1. CORPUS

|                |           |                  |           |
|----------------|-----------|------------------|-----------|
| 1. Anjâkânjaka | p.47 (22) | 9. Bonkônjo      | p.56 (3)  |
| 2. Bofalá      | p.54 (21) | 10. Bonsángé     | p.12 (22) |
| 3. Bofungá     | p.59 (13) | 11. Byekela      | p.55 (8)  |
| 4. Bokelé      | p. 9 (0)  | 12. Eanga        | p.46 (17) |
| 5. Bolúká      | p. 9 (1)  | 13. Empómbi      | p.44 (17) |
| 6. Bolúmbú     | p.12 (26) | 14. Entôto       | p.46 (25) |
| 7. Bompáte     | p.44 (16) | 15. Esombyânkaka | p.18 (25) |
| 8. Bongangs    | p.52 (14) | 16. Eyongo       | p.28 (19) |

|                 |           |
|-----------------|-----------|
| 17. Feteféte    | p.38 (22) |
| 18. Ilánkaka    | p.18 (25) |
| 19. Ilóngwá     | p.44 (15) |
| 20. Itóndé      | p.19 (0)  |
| 21. Ilələngonda | p.19 (0)  |
| 22. Inonge      | p.45 (7)  |
| 23. Kungóélé    | p.31 (7)  |
| 24. Lianja      | p. 9 (0)  |
| 25. Lofélefété  | p.56 (10) |
| 26. Lomanga     | p.23 (8)  |
| 27. Lomata      | p.60 (12) |
| 28. Lombóto     | p.49 (3)  |
| 29. Lonkundó    | p.13 (0)  |
| 30. Mbómbé      | p.30 (15) |
| 31. Nsongó      | p.447(25) |
| 32. Óndéfétana  | p.30 (16) |
| 33. Sausáú      | p.39 (28) |
| 34. Simba       | p.46 (11) |
| 35. Yakalaki    | p.13 (7)  |
| 36. Yámpúnúngú  | p.57 (4)  |
| 37. Yeleli      | p.13 (17) |
| 38. Yêndembe    | p.13 (17) |
| 39. Yetete      | p.44 (14) |
| 40. Yolôlé      | p.44 (13) |
| 41. Wai         | p. 9 (1)  |

Parmi les 41 noms relevés, 35 sont portés par des personnes de sexe masculin et 6 par des personnes de sexe féminin :

1. Bolúká, l'épouse de Wai, ancêtre de Lianja
2. Bolúmbú, fille du patriarche et femme de Bokelé
3. Byekela, une vieille femme
4. Ilánkaka, femme de Lonkundó et mère d'Ilələngonda
5. Mbómbé, femme d'Ilələngonda
6. Nsongó, soeur de Lianja.

34 noms sont significatifs mais 7 ne le sont pas, du moins dans l'état actuel de nos connaissances. Tous sont encore portés aujourd'hui, sauf, peut-être, Yakalaki et Kungóélé.

## 2. NOMS PROPRES

### A. Noms significatifs

1. Anjákánjaka : C'est un idéophone faisant allusion aux qualités physiques et morales de quelqu'un. D'après G. Hulstaert, c'est le surnom de Lianja,

- héros de l'épopée en question. S'applique aussi à d'autres héros, à des hommes d'une bravoure exceptionnelle (D.30) (2).
2. Bofalá : cl 3/4, antilope *Cephalopus callipygus* Peters (D.127).
  3. Bofungá : cl 3/4, arbre *Synsepalum dulcificum* (D.141).
  4. Bokelé : cl 3/4, oeuf.
  5. Bolúká : cl 3/4, commerce consistant à aller en pirogue acheter ou vendre des marchandises (D.221); < -lúka payer.
  6. Bolumbú : cl 3/4, nudité, épouse de rang (D.222).
  7. Bompáte : cl 3/4, défense d'éléphant, aussi quand elle sert de corne musicale (D.240).
  8. Bongenge : cl 3/4, plantes fougère arborescente *Cyathea laurentiorum* Christ (D.411).
  9. Bokónjo : ou bien linkónjo : cl 1/2 ou cl 5/6, chenille comestible, (D.1175).
  10. Bonsángé : cl 3/4, arbre *Xylophia Aethiipica*, (D.283).
  11. Byekela : cl 7/8, < -ékela s'accoutumer, s'habituer (D.510).
  12. Eanga : cl 7/8, < -banga commencer, débiter (D.64).
  13. Empómbi : cl 7/8, prudent en paroles; s'il refuse, il emploie des formes aimables (Compl. D.134).
  14. Entôto : cl 7/8, géant.
  15. Esombyánkaka : cl 7/8, nom donné ça et là aux Pléiades, à côté de ngandá, le nom de la saison chaude dont ces amas d'étoiles sont le signe (Compl. D.145); composé de esombi amas, agglomération, massif, abatis (D.602), et de nkaka amas de petits poissons lokaka nom générique de divers poissons *Anabantidae* (D.1209).
  16. Feteféte : syn. de felete pourri, décomposé, putréfié (D.706), il s'agit d'objets devenus tous mous par la décomposition. (D.701).
  17. Ilánkaka : cl 19/13, mangeur de poissons nkaka singulier lokaka, nom générique de divers poissons *Anabantidae* (D.1209).
  18. Ilóngwá : cl 19/13, personne qui a de l'assurance, parle avec assurance, se meut avec aisance parmi les grands sans timidité (D.814).
  19. Ilslängonda : cl 19/13, composé de ilslé plante palmacée (D.808) et de ngonda la forêt.
  20. Inongé ou Inongya : cl 19/13, petite grenouille

- (D.843), hymenochirus curtipes et boettgeri (Compl. D.208).
21. Lianja : nom du héros de l'épopée môngo (D.1136) G. Hulstaert n'est pas d'accord avec ses prédécesseurs (Cambier, Stapelton, Weeks, Eddie) qui ont considéré Lianja comme un nom de Dieu. Il conclut qu'il n'y a aucune assimilation entre le héros Lianja et Dieu, car Lianja (et ses variantes dialectales) est porté très communément chez les Môngo (3).
  22. Lomanga : cl 11/10, arbre Baphia Odorata D.W. Papilionae (D.1229).
  23. Lomata : cl 11/10, despote (D.1229).
  24. Lonkundó : cl 11/10, peuple Nkundó ou terrien, habitant de l'intérieur par opposition à riverain (D.1475) signifie le dialecte parlé par le peuple
  25. Mbómbé : cl 11/10 sing : Lombombé qui désigne une espèce d'oiseaux.
  26. Ondéfetana : cl 1a/2, < éfetana se démener (D.490) le nom est un relatif : celui qui se démène, qui agit avec vigueur, qui s'applique fort.
  27. Sausáú : cl 9/10, syn. de esáúloló arbre Trichilia pynaertii D.W. Weliaç (D.593/1609); < losáú safou, fruit de bosáú (D.1258).
  28. Simba : < -simba aller pour revenir (D.1651).
  29. Yámpúnúngú : cl 19/13, < yá bampúnúngú des membres coupés. Par élision, nous obtenons yámpúnúngú sobriquet donné à l'homme dont l'un des membres est amputé.
  30. Yeleli : cl 19/13, syn. de yéélé tornade, tempête. On l'applique spécialement aux tempêtes sur le fleuve. (D.1920).
  31. Yêndsmbé : cl 19/13, dernier des tri-jumeaux (D.1931).
  32. Yetete ou Yetetsi : cl 19/13, < -éteta circuler, hanter, fréquenter (D.616).
  33. Yolôlé : cl 19/13, un imbécile ou un faible d'esprit.
  34. Wai : Dieu (D.1867). Le Père Hulstaert n'a émis aucune hypothèse étymologique sur ce mot, mais d'après lui, si le vocable est appliqué comme épithète à une personne parce qu'elle a beaucoup de chance, cela semble être une extension du nom de Dieu, qui est reconnu comme procurant des

aubaines. Il affirme que le terme a été noté avec ce dernier sens en dehors de la zone où il est employé pour Dieu (4).

### B. Noms non significatifs

Eyongo, Itóndé, Kungôélé, Loféleféte, Lombóto, Nsongó et Yakalaki sont des noms dont nous n'avons pas pu trouver de significations. Nous supposons cependant qu'ils en avaient, mais les ont perdues au cours de diverses mutations.

### 3. SURNOMS

Le surnom qu'on désigne sous le vocable nkómbó est différent du nom jína. Dans l'épopée Nsong'á Lianja, les surnoms sont rares. Mais dans la société nkundó, ils sont d'usage fréquent. G. Hulstaert l'affirme en disant que : "le surnom môngo est parfois employé si fréquemment voire exclusivement que le nom de naissance n'est plus connu que des tout proches parents. Ils passeront d'autant plus facilement à la postérité comme nom de naissance" (5).

Dans l'épopée Nsong'á Lianja, nous n'avons trouvé que trois personnages porteurs de surnoms :

- Lonkundó qui en a deux : Yendembe et Empómbi
- Itóndé alias Ilélängonda
- Lianja alias Anjákánjaka

Aujourd'hui, les surnoms ou nkómbó sont attribués selon les différentes circonstances de la vie. C'est ainsi que nous trouvons différentes catégories de nkómbó : à savoir le surnom de danse, le surnom de yébola. En effet, à la sortie de yébola, l'initié portera un nouveau nom marquant son appartenance à cette société fermée (6). Il y a attribution des surnoms aussi à l'issue de certains rites d'initiation tel que le rite de bonkúmú. A l'intronisation, le nkum portera désormais un nom lié à sa nouvelle dignité.

### 4. LES NOMS AMPLIFIES

En dehors des noms et surnoms, nous avons répertorié aussi quelques noms amplifiés. Ce type de nom sert à distinguer les porteurs d'un même nom simple.

Les anthroponymes amplifiés sont véhiculés dans beaucoup de genres littéraires. Mais d'après Faik-Nzuji, "les chansons sont en général un lieu privilégié des amplifications" (7) ce qui est confirmé à



travers l'épopée analysée.

1. Emí Bokelé w'ólúká p. 11  
Moi, Bokelé de Boluka
2. Itóndé yá yende y'ákányola p.21  
Itóndé l'avaleur des lambeaux.
3. Itóndé y'élímá y'áloka nd'éfanjé p.27  
Itóndé, l'esprit dont le charme tue.
4. Em'flslängonda Isangi l'eté by'ótálé  
njákí fík'óumba, nsáú la lómá  
Nkoi ékumbaka bomóngó lokombo o  
Emí mpóngó éa lokóla lotálé o  
Emí bondambá etók'asála o  
átsikelake bamóng'ásála nsunjú  
Emí likonji j'ángimé, bóm'óa Mbómbé  
Emí botúna akékí  
Ewawa y'ófolu (p. 39-40)  
Je suis Ilslängonda, père des drogues puissantes  
Je suis venu voler les safous par bravade  
Le léopard qui tue le propriétaire de la chasse  
Moi, l'aigle aux longues griffes  
Moi, l'éléphant qui écrase les plantations  
Qu'il laisse au maître toutes devastées  
Moi, le pilier central, le mari de Mbómbé  
Moi, l'orvet qui barre la route  
Moi, la bête effrayante.
5. Em'ánjakánjaka, nkán'éká Nsongó p.54  
Moi Anjékánjaka, le frère de Nsongo
6. Emí Yámpúnúngú baina b'ólóngi p.57  
C'est moi Yámpunungu, traces du vainqueur
7. Indombe y'ós'ákóngó  
Indombe des Bakongo p.64
8. Emí bokombe w'ónkúndu  
Bonto ótáleláká  
Bátumbel'onkole  
báfíta ô nkónyi p.67  
Moi, la liane victorieuse  
l'homme qui ne pleure jamais  
On a beau brûler le bois dur et humide  
On ne fait que gaspiller les bûches
9. Yéndembe ifótswé ntómo, lotómo  
lóumá ô yóle p.13-14  
Yéndembe qu'on ne commande pas, le seul ordre :  
viens manger.
10. Em'ifúfulú y'éswé : bôwókáké ô lokúmo ntabôwénáká  
p.33

Je suis l'oiselet des herbes : on en parle sans le voir

11. Em loléma jwá lokálí : éfets'ané (p. 33)

áfets'ané, áyótsw'ófetsa ndá likiló

Je suis la chauve-souris du marais : je suis ici, je suis là : j'habite chez mon beau-père.

Les images contenues dans ces noms amplifiés et le mode de leur présentation formelle (c.à.d. en vers, quelque fois avec rime tonale) et sémantique justifient leur introduction dans l'art oral. Aussi, nous constatons avec C. Faik-Nzuji que l'amplification s'effectue au moyen de différents procédés linguistiques et stylistiques tels que l'adjonction, la comparaison, la métaphore, la synecdoque, la métonymie, etc... (8). En ce qui concerne Nsong'é Lianja, nous n'avons pu trouver que les procédés suivants : l'adjonction, la métaphore et la métonymie.

### 5.1. L'adjonction

Exemples :

a) Moi, Bokélé de Bolúka

b) Moi, Anjákanjaka, le frère de Nsongó

Ces deux personnes (Bokélé et Anjákanjaka) se présentent en ajoutant à leurs noms les éléments qui font valoir les liens de parenté. Les deux s'identifient en se situant dans l'arbre généalogique de la famille.

c) Yêndembe qu'on ne commande pas  
cfr. Noms amplifiés n°9.

d) Itóndé, l'avateur de lambeaux  
cfr. Noms amplifiés n°2.

Dans l'exemple (c), il a été ajouté au nom simple de Yêndembe la partie qui décrit brièvement une des caractéristiques du porteur. Ce nom amplifié est attribué à un enfant choyé.

Dans l'exemple (d), il est ajouté au nom simple Itóndé une brève description d'une caractéristique de sa personnalité, à savoir son appetit pantagruélique.

### 5.2. La métaphore

Exemples

a) Je suis Ilélängonda, père des drogues puissantes.

Je suis venu voler les safous par bravade  
Moi, l'aigle aux longues griffes  
Moi, l'éléphant qui écrase les plantations  
qu'il laisse au maître toutes dévastées  
Moi, le pilier central, le mari de Mbómbé  
Moi, l'orvet qui barre la route  
Moi, la bête effrayante

La métaphore consiste ici dans l'emploi des noms d'animaux. Ilslängonda s'identifie à l'univers faunisque. Ces animaux sont la projection du type de son tempérament. Il s'est fait vêtir de ce nom amplifié pour exprimer sa puissance et sa réputation en tant que guerrier.

b. Je suis la liane victorieuse  
l'homme qui ne pleure jamais  
On a beau brûler le bois dur et humide  
On ne fait que gaspiller les bûches.  
cfr. Noms amplifiés n°8.

Pour exprimer son intrépidité et son invicibilité, Ilslängonda s'identifie à l'univers végétal.

### 5.3. La métonymie

Exemple :

C'est moi Yámpúnúngú, traces du vainqueur.  
cfr. Noms amplifiés n°6.

Dans cette métonymie, le signe (Les empreintes digitales du vainqueur) a été pris pour la chose signifiée vainqueur lui-même .

### 6. L'EMPLOI DE CES DIFFERENTS ANTHROPONYMES

Les anthroponymes que nous venons d'étudier sont utilisés à tous les instants de la vie quotidienne. Les noms amplifiés, quant à eux, peuvent être utilisés aussi dans la vie quotidienne; pour auto-présentation devant ses ennemis ou ses amis. (Cfr. Noms amplifiés p.11 et 33 dans l'épopée).

Cette auto-présentation peut être aussi un défi (ex. p. 39 dans l'épopée). Le nom amplifié est employé après un exploit quelconque, pour vanter les mérites ou les qualités de quelqu'un. Il est employé aussi dans les chants élogieux. Nous constatons aussi son emploi fréquent dans la communication tambourinée. Il est utilisé aussi par le griot spécialiste en

lamentations funèbres (ndeji) pour honorer et glorifier l'agonisant ou le défunt. Très souvent, nous remarquons que le losáko peut servir de nom à une personne. Celle-ci s'identifie tellement à son losáko qu'elle n'est plus désignée que par lui.

#### NOTES

1. G. Hulstaert, Orientations pour la recherche future chez les Môngo, dans Africanistique au Zaïre (Etudes Aequatoria - 7), Bamanya-Mbandaka, 1988, p.45.
2. Appellation alternative de Banjákanjaka : le /b/ initial serait-il tombé par aphérèse ?
3. G. Hulstaert, Dieu des Môngo, dans Anthropos 75(1980) p.214.
4. Ibi, p. 222 et A. De Rop, Lianja, Dieu ou héros de l'épopée Môngo, dans B.S.ARSOM, Bruxelles, 1979, p.369-374.
5. G. Hulstaert, Noms de personnes chez les Nkundo, dans Aequatoria 18(1956) p. 91, et Onomastique môngo (en préparation dans Etudes Aequatoria-14).
6. Détails dans une étude récente : P. Korse, Mondjulu L. et Bongondo B., Jebola. Texte, rites et signification. Thérapie traditionnelle môngo (Etudes Aequatoria - 6), Bamanya-Mbandaka, 1990, 135 p.
7. Faik-Nzuji M., Art oral traditionnel au Zaïre, dans Zaïre-Afrique (1976) n°108, p. 486.
8. Ibi, p. 487.

-----  
INFORMATEURS (à Mbandaka)

Bondongo Bokété, enseignant retraité, 70 ans; Bokélé Bampélenga, cultivateur, 45 ans; Bolumba Bokolo, étudiant, 22 ans; Bonganya Bongondo, cultivateur, 53 ans; Bensonsongé Lofenga, veuve, 80 ans; Ekombe Ey'-Engomba, fonctionnaire retraité, 67 ans; Mputsu Bolumba, ménagère.

Mme EKOMBE Ekofu

**Les recherches linguistiques descriptives  
au département de français-linguistique africain  
de l'I.S.P. de Mbandaka**

Dans son ouvrage intitulé : Les recherches linguistiques au Congo Belge : résultats acquis, nouvelles enquêtes à entreprendre, Van Bulck donne une large esquisse des travaux accomplis jusqu'en 1948 et expose dans une brève synthèse les résultats auxquels de longues années de recherches laborieuses ont abouti. Mais il décèle surtout les lacunes que présente l'oeuvre entreprise et indique quelles nouvelles enquêtes s'imposent pour compléter méthodiquement ces résultats. D'après lui, pour les langues parlées existantes à l'époque, les enquêtes qui ont paru les plus pressantes à mener pour combler les lacunes des africanistes ont été les suivantes :

1. "Là ou les langues des Pygmées
2. Les langues bantoues de la ligne frontière
3. Les langues du lac Léopold II et de la Lukenye
4. Les langues non-bantoues de la ligne frontière
5. Le substrat linguistique au Kasai
6. Le substrat linguistique au Katanga" (1).

De toutes ces enquêtes, les plus urgentes étaient celles relatives aux langues bantu et aux langues non-bantu sur la ligne frontière bantu-soudanaise. Car, plusieurs de ces langues, à en croire Van Bulck, ont failli disparaître complètement à brève échéance. Dans le présent exposé, nous nous proposons de dégager la contribution de l'I.S.P./Mbandaka, institution d'enseignement supérieur pédagogique, en matière de linguistique descriptive en la situant par rapport aux quatre premières recommandations de Van Bulck qui, de nos jours encore, sont au centre des préoccupations de plusieurs linguistes africanistes. Les études linguistiques descriptives évoquées ici sont celles réalisées par les enseignants du département de Français-Linguistique.

Nous signalons que les étudiants du même département ont réalisé durant la même période 87 travaux de fin d'études et 24 mémoires de licence.

### Sigles et abréviations

- An. Aeq. : Annales Aequatoria  
B. : Bantu  
N.B. : Non-Bantu  
D. : Dialectes môngo, cf. H. Vinck, Dialectologie môngo. Etat de la question, dans Annales Aequatoria, 5(1984), 161-172.  
H. : G. Hulstaert, Carte linguistique du Congo Belge, I.R.C.B., Bruxelles, 1950.  
n. : Numéro dans H.

### PRODUCTION SCIENTIFIQUE DES ENSEIGNANTS

De 1980 à 1988, nous comptons 41 publications réparties comme suit :

a) études descriptives :

- sur les langues bantu : 18, soit 43,9 %
- sur les langues oubanguiennes : 7 soit 17 %

b) recherche onomastique : 5 soit 12,1 %

c) travaux de mises au point : 7 soit 17 %

d) rapports de missions linguistiques et/ou rencontres scientifiques : 4 soit 9,7 %

### INVENTAIRE

#### BAPOTO-MONGO C.36 a

- (1) Motingea Mangulu, Notes sur le parler des Bapoto-Môngo Lisala, dans Afrikanistische Arbeitspapiere, mars, 17(1989), 5-32.

#### KISWAHILI G.42

- (1) Bokula Moiso, A propos de l'application des règles transformationnelles en Kiswahili, dans Annales Aequatoria, 3(1982)177-180.

#### LINGALA C.36 d

- (1) Bokula Moiso, Les accords grammaticaux en lingala moderne, dans Annales de l'ISP/Mbandaka, 1(1980)30-34.

- (2) Motingea Mangulu, Elargissement du radical en lingala, dans An.Aeq., 8(1987)353-363.

LINGOMBE C.41

- (1) Motingea Mangulu, Inventaire des éléments vocaliques en lingombe, dans An.Aeq., 3(1982) 147-159.
- (2) Motingea Mangulu, Quelques procédés syntaxiques en lingombe, dans An. Aeq., 4(1983)93-104.
- (3) Motingea Mangulu, Anthroponymes Ngombe, dans An. Aeq., 5(1984)33-43.
- (4) Motingea Mangulu, Eléments de grammaire lingombe avec une bibliographie exhaustive, Mbandaka, Centre Aequatoria, 1988, 88 p.. ("Etudes Aequatoria-3").

LONKUTSU C.60

- (1) Motingea Mangulu, Esquisse grammaticale du lonkutsu, dans An.Aeq., 10(1989)268-280.
- (2) Motingea Mangulu, Sur les parlers Nkutsu, dans An. Aeq., 10(1989)282-283.
- (3) Motingea Mangulu, Petite ethno-histoire des Ankutsu de la Lokenyé, dans An.Aeq. 11(1990) 421-424.

LOKENYE

- (1) Motingea Mangulu, Les langues de la Lokenyé. Eléments de structure grammaticale, (à paraître dans "Etudes Aequatoria").
- (2) Motingea Mangulu, Mission linguistique dans la Lokenyé, dans An. Aeq. 11(1990)421-424.

LOLENO C./H.B.n.9, bb/D.251

- (1) Nkangonda Ikome, Structure interrogative du loleno, dans An. Aeq. 11(1990)153-164.
- (2) Nkangonda Ikome, Structure du relatif en lolendo (dans le présent volume des An. Aeq.)

MBA

- (1) Bokula Moiso, Les prédicats non-verbaux en Mba, dans An. Aeq., 1(1980), vol II, 505-527

MOBEMBE. C.

- (1) Motingea Mangulu, Notes Mobembe (Bantu C.) à paraître dans Afrika Und Ubersee, Hambourg, 8(1990).

MOKPA

- (1) Motingea Mangulu, Esquisse du parler des Mokpa (à paraître dans Afrika Und Ubersee, Hambourg, 8(1990).

MOTEMBO

- (1) Molembo Masimo, Les jumeaux chez les Motémbo dans An. Aeq. 7(1986)335.
- (2) Molembo Masimo, Note des recherches, dans Annales de l'I.S.P./Mbandaka, VII, Vol. 2, 1988.
- (3) Molembo Masimo, Formes verbales comparées des langues motémbo et lingombe, dans An. Aeq., 307-316.

NGBAKA (Minagende) H.N.B.n.3

- (1) Motingea Mangulu, Quelques caractéristiques morphologiques des langues Ngbaka (Minagende) et Ngbândi, dans An. Aeq., 6(1985)197-204.

NGBANDI H.N.B.n.5

- (1) Kamanda Kola, La conjugaison en Ngbândi : langue non-bantu, dans An. Aeq. 10(1989) 181-199.

NDUNGA/N.B.

- (1) Bokula Moiso, Etude comparée des langues Ndunga et Mba, dans An. Aeq. 3(1982)107-129.

NGIRI

- (1) Motingea Mangulu, Eléments de recherche sur les langues de la Ngiri, dans Africanistique au Zaïre. Actes du 1er Colloque d'Aequatoria 10-13 octobre 1987, 213-227 (Etudes Aequatoria-7).



- (2) Motingea Mangulu, Sur les parlers riverains de la Ngiri, dans An. Aeq., 10(1989)281-283.
- (3) Motingea Mangulu, Explorations linguistiques dans la Ngiri, dans An. Aeq. 10(1989)353-357.
- (4) Motingea Mangulu, Parlers riverains de l'Entre Ubangi-Zaïre. Eléments de structure grammaticale, Bamanya/Mbandaka : Centre Aequatoria, 1989, ("Etudes Aequatoria-8").

**NZAKARA** H.N.B.n.6, a

- (1) Ebanda-wa-Kalema, Esquisse phonologique du Nzakara : un parler oubanguien, dans An. Aeq. 11(1990)198-201.

**OHENDO**

- (1) Motingea Mangulu, Esquisse du parler des Ohendo, dans An. Aeq. 11(1990)115-152.

**OUBANGUIEN (GROUPE)**

- (1) Kamanda Kola, Inventaire des parlers du groupe linguistique oubanguien, dans An. Aeq. 11(1990).165-167
- (2) Kumatulu Sita, Système verbal des langues oubangiennes (dans le présent vol. An. Aeq.)

**ZANDE/N.B.**

- (1) Kumatulu Sita, Recherches sur le groupe linguistique zande après Tucker, dans Africanistique au Zaïre..., 1989, 229-241, ("Etudes Aequatoria-7").

**SENGELE** C.33/H.B.n.9, s/D.224

- (1) Nkangonda Ikome, La négation en sengels, dans Afrikanistische Arbeitspapiere, juin 1988.
- (2) Ilonga Bosenge, Le statut de la finale en kesengels (dans le présent vol. An. Aeq.)
- (3) Bokula Moiso, Thèses et mémoires sur les langues de l'Equateur, dans An. Aeq. 4(1983)173-175.
- (4) Madidi Mazunze, Les noms des jumeaux dans la Région de Bandundu en République du Zaïre, dans Annales de l'I.S.P./Mbandaka, 8(1989) 119-130.
- (5) Motingea Mangulu, Colloque du BASE à Kisangani, dans An. Aeq. 7(1986)350-353.

- (6) Muwoko Ndolo Obwong, Rapport de la rencontre Aequatoria-Grelouba, dans An. Aeq., 10(1989) 367-371.
- (7) Tshonga Onyumba, Les noms des jumeaux dans la région de l'Equateur dans An. Aeq., 4(1983)57-62.

La bibliographie ci-dessus montre bien que les recherches linguistiques descriptives au département couvrent les grandes préoccupations de Van Bulck en ce qui concerne les langues bantu et non-bantu de la ligne frontière, les langues du lac Mai-Ndombe et du bassin de la lokenya. Ces productions vont des descriptions des langues (esquisses grammaticales et descriptions partielles) aux travaux de mise au point qui examinent l'état actuel de nos connaissances sur certaines langues, passant par les travaux sur les phénomènes des langues en contact, l'onomastique ainsi que les rapports des missions linguistiques et/ou rencontres scientifiques.

Ainsi en huit ans (1980-1988) des recherches linguistiques descriptives au département, le personnel scientifique a réalisé la description des langues bantu et non-bantu suivantes non encore décrites jusque là :

- langues bantu : Bapoto-Mongo, Lonkutsu, Lolendo, Mahemba, Motsembó, Ohendo.
- langues non-bantu : Mba, Môngó, Ndunga, Nzakara, Kpala, Togbo.

#### NOTES

1. VAN BULCK, Les recherches linguistiques au Congo Belge : résultats acquis, nouvelles enquêtes à entreprendre, Terwuren, 1948, p. 652.

### **L'ethnonyme mongo**

N.d.l.r.

Les sources de l'auteur ne tenant compte ni de la tonalité ni de l'alphabet africain de l'I.A.I., nous reproduisons ce texte tel qu'il nous est parvenu.

x x x

D'après le P. G. Hulstaert, "c'est grâce à la colonisation que le nom **Mongo** a fini par s'appliquer à l'ethnie entière, qui traditionnellement n'était pas connue comme unité munie d'un nom propre générique" (1). Avec mon regretté confrère, j'admets volontiers que "l'étymologie des noms ethniques au Zaïre comme ailleurs en Afrique, voire dans la majeure partie du monde, demeure extrêmement hasardeuse, malgré les grands progrès des sciences linguistiques, historiques, etc. ... Pour ce qui est du nom **Mongo**, la seule possibilité actuellement valable est le substantif commun homonyme qui exprime la qualité authentique, véritable, parfaite, correspondant à ce qu'on attend. Dans cette interprétation, le peuple se serait donné le nom à lui-même" (2).

En tant qu'historien, je voudrai avancer ici une autre hypothèse, laquelle d'ailleurs s'inspire de certaines assertions de l'illustre mongologue : "Le nom **Mongo** était, et est encore, appliqué premièrement au groupe septentrional... Le nom est de nature essentiellement géographique. Et son application est chaque fois reculée vers le Nord... Les deux noms (**Mongo** et **Nkundo**) ont encore une autre application en s'opposant aux Riverains. Ainsi les

Baenga riverains de la Lulonga (Lolongo) parlent des terriens voisins comme : nos Mongo" (3).

Retenant à propos de l'ethnonyme Mongo qu'il s'agit d'un nom essentiellement géographique, appliqué à des "terriens" distincts des "riverains", et en outre qu'en lomongo ce nom n'exprime qu'une qualité caractérielle sans rapport avec quelque particularité géographique, je suis parti de l'hypothèse que le nom Mongo n'est pas un nom... mongo ! En effet, le nom Mongo se trouve comme toponyme, non seulement au nord et au sud du bas Zaïre, mais encore sur le moyen Fleuve, dans le voisinage relativement proche des Mongo septentrionaux. Ce toponyme se prononce comme l'ethnonyme (la voyelle o fermé).

Comme de nombreux toponymes se réfèrent à une particularité de l'endroit où une communauté humaine s'est établie, voyons d'abord quel est le sens du substantif mongo dans le domaine kongo. Le Vocabularium Latinum, Hispanicum et Congense, copié par le capucin flamand Georges de Geel, donnait dès 1648 la traduction suivante du terme latin mons (montagne) : mongo, pluriel : miongo. Les lexicographes ultérieurs ont traduit le terme mongo (contraction de mu-ongo) dans ce même sens fondamental, mais en ajoutant diverses nuances. Citons quelques traductions de mongo.

- W.H. Bentley, Dictionary and Grammar of the Kongo Language, Londres, 1887, p. 351 : hill, mountain, down (dune), ascent, plateau;
- A. Visseq, Dictionnaire Fiot-Français, Paris, 1890, p. 136 : montagne, grande masse de terre ou de roche fort élevée au-dessus du terrain qui l'environne; le haut, sommet, faite; sing. : e-mongo; plur. : zi-mongo; mongo-mongo : monticule, elevation de terrain;
- L. Bittremieux, Mayombsch Idioticon, Gand, 1922, I, p. 403 : montagne, colline, hauteur; ku mongo : sur la montagne; ku mongo nlangu : en amont de la rivière;
- K.E. Laman, Dictionnaire Kikongo-Français, Bruxelles, 1936, p. 571 : montagne, colline, montée, hauteur.

Quant aux sources géographiques le terme mongo y apparaît pour la première fois, comme un déterminatif de lieu, dans le célèbre ouvrage du compila-

teur hollandais Olfert Dapper (1636-1689), intitulé Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaansche gewesten, Amsterdam, 1668. Dans la traduction française, Description de l'Afrique, Amsterdam, 1686, p. 20, nous lisons : "Le royaume de Lovango (Loango) comprend quatre contrées : Lovangiri, Lovangomongo, Chilongo et Piri... Le pays de Lovangomongo est grand et montueux" (een groot en heuvelachtigh land : texte néerlandais de 1668, p. 517).

Lovangomongo n'est autre chose que Lovango Mongo, Lovango montagne ou Haut Lovango, distinct de Lovangiri qui est "arrosé de plusieurs petites rivières et ruisseaux" (ngiri); distinct aussi de Tshilongo qui est "montueux en quelques endroits mais en d'autres il s'étend en de grandes plaines (bo-longo); finalement distinct aussi du pays plat de la côte habitée par les Piri (Vili).

Sauf erreur, le nom Mongo figure pour la première fois sur une carte du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, à savoir sur la "Carte des Royaumes de Congo, Angola et Benguela", dessinée par l'ingénieur hydrographe de la marine française, Jacques Nicolas Bellin (1703-1772). Cette carte figure comme n° 109 dans le tome III de son livre Le petit Atlas maritime, Paris, 1764, Mais les cartes du Petit Atlas, de format réduit, avaient déjà fait partie de deux autres publications du même Bellin, Le Neptune français (1752) et L'Hydrographie française (1756). La "Carte des Royaumes..." porte comme complément du titre : "Tiré de l'Anglois". En effet, Bellin avait accepté de dresser toutes les cartes de la célèbre Histoire générale des voyages compilée par l'abbé Antoine-François Prévost d'Exiles (1697-1763), dont le premier volume (des vingt) parut à Paris en 1746. Ardent anglophile, l'abbé Prévost avait utilisé le corpus de John Green, A General Collection of Voyages and Travels, dont les trois premiers volumes (concernant l'Afrique) étaient sortis à Londres en 1745-47. Bellin avait donc "tiré" sa carte de cette collection "angloise" contemporaine.

Or, sur la carte 109, du tome III du Petit Atlas de Bellin, on peut lire, répartie des deux côtés du bief supérieur du "Quilla" (Kwilu), l'inscription "Loango Mongo" en caractères typographiques employés pour indiquer les diverses régions et distincts de

ceux utilisés pour les noms des royaumes, Congo, Angola, Benguela et aussi Loango. Il en ressort que Loango Mongo est un nom de région, plus précisément le Haut-Loango, distinct de Loango tout court, nom utilisé pour désigner la capitale Boari (Bwali), et aussi distinct du fleuve Loango Louise (Luiza) (4).

De déterminatif Mongo dans le nom régional Loango Mongo a le sens de hautes terres par opposition aux basses terres plus près de la côte de Loango. Pensons aux deux régions de la République du Zaïre : Haut-Zaïre, Bas-Zaïre. Dans ce sens de : terre élevée, colline, montagne, le toponyme Mongo se rencontre assez souvent, non seulement dans le domaine linguistique kongo mais aussi sur la rive droite du moyen Fleuve. Dans tous ces cas, le toponyme se prononce comme l'actuel ethnonyme et se rapporte à un endroit plus ou moins élevé par rapport au cadre environnant. Donnons quelques toponymes rencontrés au Bas-Zaïre.

- Dans son récit de l'exploration du fleuve Zaïre, le capitaine Tuckey notait le 13 septembre 1816 : "ascended the Mango Enzoooma hill, the highest yet passed" (nous montâmes la colline, nommée Mongo Nsumu, la plus haute de celles déjà rencontrées). Mongo Nsumu peut se traduire comme : Montaigu ou Scherpenheuvel (5).
- Le missionnaire William H. Bentley de la B.M.S. signale non loin de la mission de Wathen (Ngombe Lutete) "Mongo, a town" (6).
- L'explorateur allemand, Richard Buttner, arriva le 5 juillet 1885, dans la région de Zombo au "über 900 Meter hoch gelegenen Dorfe Mongo" (7).
- Dans ses Notices sur le Bas-Congo, Hubert Droogmans signale plusieurs localités nommées Mongo, avec ou sans déterminatif : Mongo (près de Tumba), Mongo-Shindamba (Mongo Ndamba), Mongo-Zinli-Kai (Mongo-zi-Kikai) (8).
- De son côté, le P.L. Bittremieux mentionne le village Kimongo, ou Mongo, précédé du préfixe locatif ki (9).

Rapprochons-nous du domaine de l'ethnie Mongo.

- Le 22 août 1883, Stanley arriva, à bord de l'"En Avant", devant l'agglomération de Bolobo. En décrivant la succession des villages, d'en avant en amont, il énumère sept villages, dont en aval

(Lower Bolobo) et cinq en amont (Upper Bolobo). Ces deux Bolobo sont séparés par une colline (hill), près de laquelle se trouve le village dénommé Mongo. Ce toponyme est indubitablement une référence à la colline voisine (cfr. H.M. Stanley, The Congo and the Founding of its Free State, Londres, 1887, II, p. 57).

- Dans son Journal, Charles de Chavannes, chef du poste de Brazzaville, nota le 18 décembre 1884.: "Jacques (de Brazza, frère de Pierre) m'écrit de Mongo..." (10). Ce Jacques de Brazza était arrivé le 16 décembre "ai villagi di Mongo" (aux villages de Mongo" (11).
- Un autre pionnier français, Albert Dolisie, écrivit le 19 mai 1885 à Charles de Chavannes : "Bonga est à l'entrée de la Sangha (affluent de droite du moyen Congo-Zaïre), mais Mongo (à une journée en amont de Bonga) est mieux (situé pour la fondation d'un poste français)... Mongo possède un avantage que je n'ai trouvé nulle part ailleurs : un rudiment de colline" (12).
- Dans un rapport général de 1886, le commandant Pradier donne les précisions suivantes : "La colline de Mongo, haute de 8 à 10 mètres au-dessus du niveau ordinaire des eaux, court perpendiculairement de la rive gauche de la Sangha à la rive droite du Congo où elle aboutit, en face de Loukolela, la station belge... Un grand village mongo est assis sur l'extrémité ouest de l'éminence; seulement Mongo n'est pas sur le cours immédiat de la rivière (Sangha); il en est éloigné de deux kilomètres" (13).

Comme Bonga, nom commun devenu toponyme, signifie tout simplement rive (libongo en bobangi et en lingala), ainsi le toponyme voisin Mongo exprime aussi une particularité de l'endroit, à savoir un rudiment de colline, une éminence du terrain par rapport au niveau des eaux. Pradier ni ses compatriotes ne semblent pas avoir saisi le sens étymologique des noms géographiques qu'ils utilisaient, contrairement à Coquilhat (14).

- Le toponyme Mongo se trouve également dans la localité Bomongo (Bo-Mongo), située près de la mission de Libanda, sur la Ngiri, affluent de gauche de l'Ubangi. La topographie de Bomongo correspond par-

paparfaitement au contenu sémantique du nom commun mongo : un terrain assez étendu s'élevant au-dessus de zones inondées.

Quand et où le terme mongo déjà toponyme, devint-il aussi un ethnonyme ? Nous l'ignorons. Pourtant, dès 1885, il fut consigné comme tel dans les "note-books" du missionnaire George Grenfell, B.M.S. En effet, en août de cette année, Grenfell, à bord de son vapeur "Peace" et accompagné de l'explorateur allemand Kurt von François, remonta la Lulonga et la Maringa. A propos de la basse Lulonga, Grenfell remarque : des deux côtés, le pays est plat et, durant la saison des pluies, en grande partie inondée. En règle générale, les villages sont construits sur des monticules rehaussés (raised mounds), formés par d'immenses termitières aplanies et égalisées. Là où il n'y a pas de termitières ou si celles-ci ne sont pas assez grandes, les riverains construisent sur des îles boisées mais au temps des crues, ces villages sont abandonnés et les gens se retirent sur la terre ferme à quelque distance de la rivière... Plus en amont de la rivière, les maisons sont construites sur pilotis, même là où le terrain est au-dessus du niveau de la crue... Au village de Gitabi, bien en amont sur la Maringa, Grenfell rencontra de telles maisons. Les gens différaient des autres par leurs tatouages, leurs arcs et l'abondance de leurs armes en fer forgées par eux. "These people were probably members of the widespread Balolo race, locally called Bamongo" (15).

Ainsi sur la haute Maringa, le nom Mongo (ba-Mongo) était déjà en usage en 1885, le préfixe ba du pluriel étant ajouté par Grenfell et les membres kongo de son équipage. Il est assez frappant que Kurt von François, ni dans ouvrage Die Erforschung des Tschuapa und Lulongo (Leipzig, 1888) ni sur sa carte hors-texte "Les affluents du moyen Congo, Lulongo, Tshuapa Mobangi et autres" ne mentionne nulle part les Mongo; il se contente d'écrire en grandes lettres "Balolo" sur le bassin des rivières Ruki, Busira, Tshuapa.

Le sens précis du terme local Mongo et sa provenance peuvent éventuellement s'éclaircir grâce à un chant traditionnel répété par les femmes Nunu préparant le manioc. Ces Nunu, dont Robert Harms a esquisé récemment l'histoire éco-culturelle, sont actuellement établis dans et autour les plaines marécageuses



(swampy floodplains), sujettes aux crues du Fleuve. Selon le chant des femmes, les Nunu seraient originaires de "Mongo des Libinza". L'ancêtre des Nunu, portant le titre de Ngeli, y vivait à un endroit nommé Mongo (Harms écrit Moongo); à cause d'un méfait d'un de ses fils, ce Ngeli dut s'enfuir : il descendit la rivière et arriva aux marécages méridionaux entre Bolobo et Yumbi, sur la rive gauche du Fleuve.

Selon Harms, "the name Moongo where Ngeli lived, refers to a kind of environment, not a specific place. Moongo is a general term for marshlands on the fringes of inundated zones... On informant explained to me... the people of the water are the people of the water, but the people of the land are Moongo"(16). De fait, les gens d'eau (people of the water) sont nommés de divers noms dont le sens est identique : Banzadi, Babali (ceux du nzadi ou de l'ebali, le Fleuve); ceux qui habitaient la terre ferme, plus élevée, (la mongo) étaient nommés par les riverains ba-Mongo ou Mongo tout court, c'est-à-dire ceux des hautes terres. Selon Harms, le nom commun désignerait les marais à la bordure des zones inondées; il me semble qu'il s'agit davantage de terrains plus élevés, selon la sémantique du terme mongo des Kongo et ethnies voisines. Rappelons en outre que des commerçants kongo remontaient parfois jusqu'au moyen Fleuve et que même l'hydronyme Mai Ndombe contient l'adjectif kongo ndombe (noir) qui référerait en premier lieu aux eaux noires de la Lefini, (en teke, pini : noir (17).

## EPILOGUE

A plusieurs reprises, le P. Hulstaert avait signalé que les dénominations Mongo et Nkundo sont purement géographiques. Le terme mongo qui pour les Mbochi de la basse Sanga, pour les Libinza de la Ngiri, pour les Kongo (et pour d'autres ethnies ?) signifiait une terre élevée, une éminence, un plateau, est devenu non seulement un toponyme, mais même, suite à la colonisation, un ethnonyme. Le même au singulier et au pluriel cet ethnonyme est entré dans le lomongo; utilisé par les Mongo comme une affirmation de leur indentité et comme une épithète de louange, il exprime leur fierté ethnique (18). Ainsi l'expression elongi ea mongo doit se comprendre comme

elongi ea Mongo : un visage d'un vrai Mongo, c'est-à-dire d'un authentique Terrien, se distinguant du Riverrain, comme l'avait pressenti le P. Hulstaert.

Quant à G. Van der Kerken, l'auteur de la monumentale étude sur l'Ethnie Mongo (1141 p.), il avait avoué : "L'origine du nom des Mongo est inconnue... L'étymologie du nom Mongo est inconnue" (19). En sortant du domaine des Mongo (Bomongo, Yamongo), je crois pouvoir déterminer l'étymologie de l'ethnonyme comme se référant à la notion, toute relative, de "hauteur" (colline, montagne, plateau, monticule, mont), en opposition avec les rives plus basses des cours d'eau et encore les gens d'en amont comme distincts des gens d'en aval. Dans cette interprétation, le nom ethnique (ancien) Balolo (ceux d'en amont) ne serait qu'un synonyme de l'autre nom lui aussi géographique, les Mongo (20).

Il est bien connu que dans le monde entier, de très nombreuses communautés, localités et villes, ont été appelées d'après cette particularité géographique de "haute terre". Pensons aux agglomérations humaines, dénommées Mont, Mount, Monte, Berg, Hill, etc. situées sur des hauteurs aussi différentes que sont diverses les langues désignant ces "hauteurs", peuplées par des Montois ou des... Mongo.

#### NOTES

1. G. HULSTAERT, Eléments pour l'histoire mongo ancienne, Bruxelles, 1984, p. 6.
2. Ibid., p. 7-8.
3. Ib., p. 5-6.
4. La carte de Bellin a été reproduite récemment dans E. Klemp, Africa on Maps dating from the Twelfth to the Eighteenth Century, Leipzig, 1968, carte 64.
5. J.K. TUCKEY, Narrative of an Expedition to explore the River Zaire usually called the Congo, in South Africa, in 1816, Londres, 1818, p. 220. Le contexte montre sans doute possible que Mango est une mauvaise lecture de Mongo. Cfr p. 396 : hill : vemongo (lisez : fi-mongo : petit mont, donc colline. Enzooma : graphie anglaise pour nsumu (pieu pointu).
6. W.H. BENTLEY, Pioneering on the Congo, Londres, 1900, II, p. 367.

7. R. BUETTNER, Reisen im Kongolande, Leipzig, 1890, p. 118. "Mongo, situé à une hauteur de plus de 900 m., se révéla un endroit très propre... avec de jolies maisons".
8. H. DROOGMANS, Notices sur le Bas-Congo, Bruxelles, 1901, p. 53, 154, 234. Cfr p. 90 c : "Sur la rive droite de la Bidizi... s'élève le mont Mongo" (sic!).
9. L. BITTREMIEUX, Mayombsch Reisboek (1913), dans Congo, 1920, t. II, p. 250.
10. C. DE CHAVANNES, Avec Brazza, Paris, 1935, p. 229.
11. E. ZORZI, Al Congo con Brazza, Rome, 1940, p. 459.
12. C. COQUERY-VIDROVITCH, Brazza et la prise de possession du Congo, Paris, 1969, p. 333.
13. Ibid., p. 465, 131. Mongo figure sur la carte p. 24-25.
14. C. COQUILHAT, Sur le Haut-Congo, Bruxelles, 1888, p. 145 : "Ibonga-Wangata (littéralement : Wangata-du-bord-de-l'eau)".
15. H.H. JOHNSTON, George Grenfell and the Congo, Londres, 1908, I, p. 137-139.
16. R. HARMS, Games against Nature. An Eco-cultural History of the Nunu of Equatorial Africa, Cambridge University Press, 1987, p. 13, 15, 26.
17. Vers 1890, le chef-commerçant Makitu de Ngombe Matadi envoya un de ses esclaves, Lulendo, commercer sur le haut Fleuve. Lulendo arriva jusqu'à Lukolela, colonie riveraine des Bobangi. BENTLEY, Pioneering, o.c., II, p. 383.
18. En lomongo actuel, le terme mongo est traduit par : sérieux, digne, solide, noble, parfait. Cfr G. HULSTAERT, Dictionnaire Lomongo-Français, Tervuren, 1957, II, p. 1358; cfr aussi ID., Praktische Grammatica van het Lonkundo (Lomongo), Anvers, 1938, p. 69, 186 : mongo (authentique, propre).
19. G. VAN DER KERKEN, L'Ethnie Mongo, Bruxelles, 1944, tome I, p. 65-66.
20. A. DE ROP, De zogezegde Stammaam Balolo, dans Aequatoria, XX(1957) p. 136-137.

## Genres littéraires lokelé (Haut-Zaire)

N.d.l.r.

Nous publions ci-après une introduction d'un corpus plus vaste des proverbes lokelé composés en 1973 par J.F. Carrington, missionnaire de BMS. Nous comptons le publier in extenso plus tard.

x x x

Il y a plusieurs catégories de littérature orale chez les Lokele :

1. liólo (sing.)/baólo (plur.) : un groupe de mots, une phrase, une sentence. Cette catégorie est mentionnée dans le proverbe n° 274 : Okowesana oshó, angolúwá baólo : Tu te disputes sans connaître les paroles convenables. Qu'il y ait peu de différence entre liólo et liói ("mot", "parole") est indiqué par le fait que le proverbe n°3 a presque la même signification que celui que nous venons de citer : Alúwa liói, angoluwá la lisé liá oshó. Il sait bien parler, mais il oublie les mots convenables le jour d'une querelle.
2. lilíngo/balíngo : un proverbe, une épigramme. C'est surtout une parole relative à une personne, une indication de son caractère. Pouvons-nous en rapprocher le verbe olíngola : "imiter", "suivre de près"
3. ikóko/tokóko : le mot le plus souvent employé pour désigner ce que la langue française appelle "proverbe". On sait que le suffixe i-/to- est diminutif en lokele. Le même noyau nominal -kóko préfixe et li-

donne likóko qui indique : "clou", "pieu"... Un tel groupe de mots servirait donc à clouer un argument, à fixer une pensée.

La collection offerte ci-après se compose surtout de tokóko.

4. lombilambila/mbilambila : des phrases tambourinées qui caractérisent les objets et les personnes dont on parle sur le tantam. On sait que le principe de la redondance rend ces phrases nécessairement longues; il y a un souci construit de la part des tambourineurs d'allonger leurs phrases plutôt de les raccourcir comme c'est le cas pour les proverbes tokóko. On constate cependant une ressemblance frappante entre ces deux catégories de la littérature orale lokele. Quelques exemples la montreront: Un écolier de la Mission BMS à Yakusu avait le sobriquet de gong :

osakéléke lokómbá lwíndo twalo twa akensns nyongo lokomba lwíndo lotisandelo oto se.

Ne te moque point de la peau noire car chaque homme en a une. (Ce garçon venait de Yakungu).

Rapprochons le proverbe n° 192 :

Lifóngó angotíkálá oto mbísa.

La maladie du pian se trouve chez tout le monde;

et encore le n° 134 :

Fala atíungé okóko.

La maladie fala n'oublie pas la lignée.

Comparons encore la forme du sobriquet de gong d'un instituteur à Yaasendo :

Litoko lyá ngalákokó, kolíla, kofifolo.

Palmier plein de fourmis qui piquent, on y grimpe, on enlève les fourmis.

qui ressemble étroitement au proverbe n° 203 (sa signification est, bien entendu, différente).

Nous pouvons encore comparer le lombilambila d'un homme des Baenya (qui ont dopté le langage tambouriné des Lokele) :

Ekikili etiénó kitó.

La terre (les souches) ne manquent pas de tombeaux.

et encore le sobriquet de gong Olombo (Bosala) avec le sens "terre".

Alumbé lótik'ilé belío.

La poussière ne refuse pas les cadavres.

avec plusieurs proverbes, notamment :

n° 195 : Lifonja ati la líkundu.

Le poisson Labeo n'a pas d'estomac,

n° 132 : Elámé atiungé lokau.

L'estropié n'oublie jamais la courroie.

dont la forme est clairement semblable.

Notons enfin que le proverbe cité dans le texte ci-après sous le n° 64 :

Bolongo bolingela kéké : L'arbre Fagara entouré d'épines,

est utilisé comme sobriquet de gong actuel chez le clan Yaweta du village de Yangilimo (groupement Olombo).

5. wisha/bisha : la fable en lokele (la danse, aussi).

Ce terme désigne surtout les fables dont les acteurs et actrices sont des animaux. Un grand nombre de bisha racontent les exploits de la tortue (eúlu). D'autres vantent la prouesse et les ruses de l'antilope naine (mbólókó). Le vilain de l'histoire est presque toujours le léopard ngoi ou la civette li-kalákalá. Ces fables sont, bien entendu, beaucoup plus longues que les proverbes tokóko.

Elles s'y associent cependant de deux manières :

- (1) plusieurs histoires se terminent en citant un proverbe comme si le but de la fable était d'illustrer la justesse de l'ikóko cité;
- (2) certains proverbes font allusion aux fables et ne sont pas compris par ceux qui ignorent ces histoires.

6. bombila/bembila : une histoire quelconque inventée pour expliquer une situation donnée. Les acteurs sont le plus souvent des personnages au lieu d'animaux. On mentionne ce genre littéraire dans le proverbe n° 247 :

Ngéné wa lióló angojá la ombila.

Le propriétaire d'une latrine n'a pas besoin d'une histoire explicative (quand il s'en sert).

7. boele/beele : la chanson. Plusieurs proverbes sont chantés à des occasions spéciales. Nous entendons le n° 60 lors de l'enterrement d'une jeune personne morte quand ses parents sont encore en vie :

Bolimo átilúwé loaso e likondo ndé aluwi.

L'Esprit n'a pas de connaissances, le bananier, lui, sait bien.

Une catégorie de chansons très appréciée des Lokele est celle des chansons de pirogues nommées ngambi.

Les ngambi ont une forme caractéristique de 4 vers, par exemple :

|                      |                             |
|----------------------|-----------------------------|
| Wána'mí élela,       | Si mon enfant pleure,       |
| botéma wámi kolelá;  | mon coeur pleure;           |
| yaúkú la wán'mí óno, | venez avec mon enfant ici,  |
| nyangó atyóke wána   | une mère n'est jamais lasse |
| lokátó.              | de son enfant.              |

Nous avons écarté la plupart de ngambi dans la collection suivante de proverbes sauf dans les cas où les Lokele admettent que ces chansons sont acceptées par tous comme appartenant aussi au genre littéraire des tokóto.

8. táluwá : les devinettes ou énigmes. Le nom est dérivé de l'introduction préfixée aux paroles proprement dites de la devinette :

táluwá :... sachez d'abord ! Les devinettes ont souvent la forme imagée des proverbes :

táluwá... Angoomá wáli wa okota likófi. On ne frappe pas l'épouse du chef à la figure.

Réponse : Likau. La liane rotang très épineuse (Aneistrophyllum).

J.F. CARRINGTON

(posthume)

**Etude comparée du système de numérotation  
de 1 à 10 dans quelques langues non-bantu du  
Haut-Zaïre**

1. En 1985, la Revue 'Annales Aequatoria' a publié notre étude sur la numération cardinale dans les langues bantu du Haut-Zaïre (1). Cet article provenait d'une enquête linguistique menée avec la collaboration de Ngandi Litanga sur le système de numération cardinale et plus précisément sur l'expression des opérations mathématiques impliquées dans la numération. Par la présente étude, nous voudrions élargir l'analyse aux langues non-bantu du Haut-Zaïre du sous-groupe moru-mangbetu (2).

Rappelons que la Région du Haut-Zaïre comporte :

- les langues bantu des Zones C et D
- les langues non-bantu comprenant les langues oubanguiennes et les langues Chari-nilotique. Celles-ci comprennent pour le Haut-Zaïre, deux sous-branches : le Soudanais Central et le Soudanais Oriental. Le sous-groupe moru-mangbetu impliqué dans notre étude appartient à la sous-branche du Soudanais Central.

Sur le plan méthodologique, nous avons utilisé le questionnaire révisé édité par le CERDOTOLA (Centre Régional de Recherche et de Documentation sur les Traditions Orales et pour le Développement des langues africaines) dans le cadre du Projet ALAC (Atlas linguistique de l'Afrique Centrale). Ce questionnaire fondé essentiellement sur une liste des mots, comporte 10 formes numériques de 1 à 10.

Dans l'ensemble nous avons récolté les formes numériques de 44 langues de la Région du Haut-Zaïre dont 29 langues bantu et 15 langues non-bantu.

2. L'exploitation du corpus à notre disposition montre



que les langues bantu et non-bantu du Soudan Central utilisent plusieurs types d'expression de numération de 1 à 10 mais comportant les mêmes opérations mathématiques.

2.1. Certaines langues expriment les dix premiers nombres à l'aide des unités lexicales simples, sans additivité fondée sur un nombre d'appui. Cette règle trouve application dans quelques langues aussi bien dans le groupe bantu que dans les langues du Soudan Central comme le montrent les exemples ci-dessous :

| <u>Bantu</u> : | ( <u>lingála</u> ) | ( <u>ngandó</u> ) | ( <u>metóko</u> ) |
|----------------|--------------------|-------------------|-------------------|
| un             | mókó               | omókó             | ómonká            |
| deux           | míbalé             | báfé              | ibí               |
| trois          | mísato             | básato            | isátu             |
| quatre         | mínçi              | bánçi             | inyayi            |
| cinq           | mítano             | bátano            | itanu             |
| six            | motóbá             | batóá             | mutúbá            |
| sept           | nsambo             | sambo             | moendi            |
| huit           | mwambi             | mwambi            | kinána            |
| neuf           | libwá              | liboá             | ibúá              |
| dix            | zómi               | zómi              | ikúmi             |

Il est à noter que ce système de numération de 1 à 10 correspond aussi au système qui fonctionne en français.

| <u>MM</u> | ( <u>membí</u> ) | ( <u>mádí</u> ) | ( <u>lúgbara</u> ) |
|-----------|------------------|-----------------|--------------------|
| un        | lébu             | aló             | aló                |
| deux      | iria             | iri             | iri                |
| trois     | musa             | ná              | ná                 |
| quatre    | úto              | sú              | sú                 |
| cinq      | úmu              | tau             | tówí               |
| six       | kazá             | ázéá            | ázyá               |
| sept      | ébiríyó          | áziri           | áziri              |
| huit      | áborá            | áro             | áro                |
| neuf      | ábowé            | óromi           | wórom              |
| dix       | ápéré            | mudrí           | mudrí              |

2.2. Certaines langues expriment les cinq premiers nombres par des unités lexicales simples et les nombres suivants jusqu'à "9" par des unités lexicales dérivées par composition dans laquelle il y a additivité fondée sur le nombre d'appui exprimé par le nombre signifiant "5" auquel on ajoute les autres

unités numériques inférieures à cinq. Cette règle trouve application dans les exemples ci-dessous :

| Bt.    | ( <u>bóá</u> )                | ( <u>kómo</u> )     |
|--------|-------------------------------|---------------------|
| un     | émotí                         | moti                |
| deux   | ébalé                         | bábaé               |
| trois  | ésálo                         | básáto              |
| quatre | ékwanga                       | gena                |
| cinq   | ebúmotí                       | bokú                |
| six    | adasi ómoti (5+1)             | bokú na motí (5+1)  |
| sept   | adasi móbalé (5+2)            | bokú na bábaé (5+2) |
| huit   | adasi ésálo (5+3)             | bokú na basao (5+3) |
| neuf   | ebúmotí na ékwa-<br>nga (5+4) | bokú na gena (5+4)  |

| MM     | ( <u>loḡo</u> )       | ( <u>mangbutú</u> )       |
|--------|-----------------------|---------------------------|
| un     | aló                   | edí                       |
| deux   | iri                   | edrwe                     |
| trois  | ná                    | edrina                    |
| quatre | sú                    | edrito                    |
| cinq   | nzi                   | edrimbo                   |
| six    | kazéá                 | edrimbo émbá edí (5+1)    |
| sept   | nzi drya iri<br>(5+2) | edrimbo émbá edrwe (5+2)  |
| huit   | nzi drya ná (5+3)     | edrimbo émbá edrina (5+3) |
| neuf   | nzi drya sú (5+4)     | edrimbo émbá edrito (5+4) |

2.3. D'autres langues utilisent l'additivité fondée sur le nombre d'appui exprimé par le nombre "6" auquel on ajoute des unités numériques comme le montrent les exemples suivants :

| Bt.  | ( <u>balí</u> )         |
|------|-------------------------|
| six  | madea                   |
| sept | madea neká (6+1)        |
| huit | bapíbalé (6+2)          |
| neuf | bapíbalé némotí (6+2+1) |

| MM   | ( <u>bari</u> )        |
|------|------------------------|
| six  | ázyá                   |
| sept | ázyámbo aló (6+1)      |
| huit | ázyámbo buwe (6+2)     |
| neuf | ázyámbo émbí aló (6+3) |

2.4. Dans certaines langues on exprime le nombre "8" par une unité lexicale simple qui sert aussi de

nombre d'appui pour expliquer le nombre "9". Cette règle trouve application dans quelques langues bantu de la zone D et dans le sous-groupe mangbétu. En voici des exemples.

|      |                      |      |                            |
|------|----------------------|------|----------------------------|
| Bt.  | (balí)               | MM   | (aḅulu)                    |
| huit | ḅapíḅalé             | huit | ḅagena                     |
| neuf | ḅapíḅalé némoti(8+1) | neuf | ḅagena negyá kana<br>(8+1) |
|      |                      |      | (méjé)                     |
|      |                      | huit | ḅogina                     |
|      |                      | neuf | ḅogina ándrandro<br>(8+1)  |

3. Signalons que pour exprimer le nombre "10", la presque majorité des langues enquêtées n'utilisent aucune opération mathématique. Autrement dit, on utilise les nunités lexicales simples.

|           |       |            |        |
|-----------|-------|------------|--------|
| Bt.       |       | MM         |        |
| (lingála) | zómi  | (mangbutú) | mene   |
| (angbá)   | mabó  | (lugbara)  | mudrí  |
| (metóko)  | ikómi | (mapopó)   | kóm̄ba |
| (olómbo)  | lío   | (méjé)     | tévé   |
| (kelé)    | liu   | (ndrú)     | idré   |
| (bínzə)   | zómi  | (ḅals)     | dré    |
| (nyáli)   | mene  | (logo)     | mudrí  |
| (baati)   | ekpó  | (bari)     | njókpó |
| (poké)    | liu   | (membí)    | áp̄aré |
| (mbesa)   | lao   | (lɛsɛ)     | adídí  |

Dans certains cas, les langues bantu (Zone D) et non-bantu voisines utilisent les unités lexicales similaires comme le montrent les exemples suivants.

|              |        |         |        |
|--------------|--------|---------|--------|
| Bt. (Zone D) |        | MM.     |        |
| huit (nyáli) | ḅagena | (aḅulu) | ḅagena |
|              |        | (makɛɛ) | magéna |
|              |        | (méjé)  | ḅogina |
| dix (nyáli)  | mene   | (mámvu) | mene   |
| dix (likó)   | téksḅé | (makɛɛ) | tékéve |

#### CONCLUSION

Il ressort de différents systèmes analysés que la numération cardinale de 1 à 10 comportent soit une série d'unités lexicales simples, soit une com-

combinaison d'unités lexicales simples et dérivées par composition fondée sur un nombre d'appui. Les techniques opératoires impliquées dans la numération de 1 à 10 sont partagées par les langues bantu et non bantu et montrent que les langues bantu et celles du Soudan Central (moru-mangbetu) sont aptes à la créativité mathématique qui présente, à notre avis, un même univers sur le plan sémantique.

Des recherches comparatives doivent se poursuivre afin de nous permettre d'approfondir l'analyse de différents niveaux de numération cardinale supérieure à 10.

Sur le plan pédagogique, les données de différents groupes linguistiques peuvent amener l'enseignant de mathématique à orienter son enseignement et influencer le contenu du programme de mathématique dans les écoles africaines.

Sigles : Bt = Bantu; MM = Moru-Mangbetu.

#### NOTES

1. BOKULA M. et Ngandi L., Numérotation cardinale dans les langues bantu du Haut-Zaïre, Annales Aequatoria 6(1985)189-196.
2. La récolte des données sur le groupe moru-mangbetu a été réalisée avec la collaboration du Citoyen Irumu A.K., ancien attaché de recherche au Bureau Africain des Sciences de l'Éducation (BASE).

Prof. BOKULA Moiso

## **Noms des jumeaux dans la Région de Bandundu**

Nous savons que parmi les populations Bantu les jumeaux occupent une place particulière, qu'ils font l'objet de rites spéciaux et que des noms spécifiques leur sont donnés.

Lors d'un voyage d'étude (octobre 1988-janvier 1989) au Zaïre, dans la Région de Bandundu (Sous-régions du Kwango et du Kwilu), nous avons recolté en milieu rural des noms de jumeaux. Nous avons également étudié les rites qui leur sont réservés et ceci pour les quinze populations suivantes : Buma, Dinga, Lori, Mbala, Mbunda, Mputu, Ngoli, Nzadi, Pindi, Sakata-Nord, Sakata-Sud, Songo, Teke, Wongo et Yansi. Nous avons obtenu des informations sur ces rites au cours de nombreuses conversations que nous avons eues avec le R.P. H. Hochegger, Directeur-Recteur du Centre d'Etudes Ethnologiques de Bandundu (C.E.E.BA). Certaines de ces informations au sujet des jumeaux peuvent déjà être trouvées dans son Dictionnaire des Rites dont les volumes traitant des lettres A, B et C, sont déjà publiés (1).

### **1. RITES CONCERNANT LES JUMEAUX**

Les rites que nous traitons ne représentent qu'une partie des nombreux rites concernant les cultes des jumeaux dans la Région de Bandundu. Nous indiquons, entre parenthèses, les noms des ethnies pour lesquelles nous avons recolté des données.

Les rites concernant les jumeaux peuvent être de natures différentes. En premier lieu, il y a des rites exécutés par les parents pour obtenir des jumeaux. Une fois que les jumeaux naissent, des rites seront exécutés en leur faveur par les parents, membres de la famille et amis, et ceci dans plusieurs stades de la vie des jumeaux. Ainsi, il existe des rites pour assurer la protection des jumeaux pendant la naissance, pour protéger les jumeaux quand ils sont nourrissons, etc.

Les jumeaux et leurs parents sont des êtres extraordinaires et des génies. Ils sont considérés comme des chefs. Quoique les jumeaux de ce fait possèdent des pouvoirs spéciaux, ils doivent cependant faire l'objet de protections particulières.

Toutes les cérémonies concernant les jumeaux sont toujours accompagnées de réjouissances pour démontrer clairement qu'on est très heureux de leur présence. Car si on manifestait le contraire, la tradition dit que les jumeaux pourraient rentrer, c'est-à-dire qu'ils pourraient mourir.

Pour obtenir des jumeaux les parents doivent manger beaucoup d'herbes du nkongolio, car ces herbes favoriseraient la chance d'engendrer des jumeaux (Buma, Lori, Sakata, Teke, Yansi).

D'autres prétendent que les jumeaux viennent toujours au monde après la naissance d'un enfant-monstre. Pour éviter la naissance de jumeaux, on brûlera la tombe de l'enfant difforme pour qu'il ne puisse pas appeler les jumeaux (Buma, Dinga, Mbunda, Sakata, Teke et Yansi). Après la naissance des jumeaux, l'arrière-faix sera enterré avec les mêmes honneurs qu'une personne humaine car il est considéré comme le double des enfants (Mbala, Songo, Yansi).

Chaque enfant qui vient de naître est un étranger et de ce fait il est bien accueilli. Les jumeaux cependant bénéficient d'un accueil particulièrement chaleureux dès leur venue sur terre. Partout où ils sont présentés pour la première fois, ils sont accueillis avec une pompe spéciale et comblés de cadeaux.

Lorsque les jumeaux sortent de la maternité ou de l'endroit d'accouchement, les femmes qui s'y trouvent lancent des cris de joie. Elles forment une haie d'honneur autour de celles qui portent les jumeaux vers leur futur lieu de résidence. Cette haie humaine assure la protection aux enfants-jumeaux et les acclamations leur donneront force et puissance (Mbala, Mputu et Yansi).

Celui qui accueille pour la première fois des jumeaux chez lui, déposera dans la main de chacun d'eux une pièce de monnaie pour l'honorer. Ensuite, il prendra une bandelette rouge et la nouera au bras droit de chaque enfant pour les reconnaître

dans leur rang de chef. Avant de les introduire dans la maison, il prendra de la terre du seuil de sa maison, la frotera sur chacun d'eux et en mettera un peu dans la bouche de chaque enfant pour les familiariser avec la maison (Teke, Yansi, Wongo).

Pour protéger l'âme des jumeaux contre les sorciers, le chef de lignage coupera une touffe de cheveux de chaque enfant ainsi que quelques morceaux d'ongles, éléments qui contiennent de la force vitale. Il emballera ces ingrédients dans un petit paquet qu'il introduira dans un flacon qu'il jettera au milieu d'une rivière. Ces ingrédients seront alors invisibles et introuvables et la force vitale des jumeaux sera ainsi protégée contre toute influence maléfique (Songo, Wongo, Yansi).

Pour honorer les jumeaux, leur mère nouera des bandelettes rouges dans la palissade qui entoure la résidence des jumeaux. Les bandelettes attachées à la palissade avertiront les passants de la présence de jumeaux en ce lieu. Associer les jumeaux avec des bandelettes rouges, signifie les honorer, demander qu'ils restent en bonne santé et les supplier de rester parmi les simples mortels (Buma, Nzadi, Pindi, Songo, Teke et Yansi).

Lors de chaque nouvelle lune, les parents des jumeaux doivent exécuter un rite pour les purifier et les bénir (Mputu et Yansi).

Les jumeaux ont le pouvoir de faire réussir une récolte. La mère des jumeaux fera toucher son panier de graines à planter par ses enfants jumeaux afin d'obtenir une récolte abondante. Le père des jumeaux fera toucher ses outils de pêche par ses enfants jumeaux pour avoir de la chance et capturer beaucoup de poissons. (Lori, Mbala, Mbunda, Mputu, Ngoli, Nzandi, Sakata, Teke et Yansi).

Les jumeaux exercent une influence favorable sur la fécondité. Les arachides sont un symbole de fécondité associé au culte des jumeaux car chaque gousse contient deux graines jumelles. A cette fin des graines d'arachides seront semées à l'emplacement réservé au culte des jumeaux.

Il arrive aussi que des jumeaux exercent une influence maléfique. Lorsqu'ils ne s'entendent pas entre eux, ils peuvent causer des troubles au foyer et quand ils sont en colère ils peuvent provoquer une

maladie chez leurs parents.

Certains signes que présentent les jumeaux peuvent avoir une signification particulière. Lorsqu'ils souffrent d'abcès, on pense qu'ils sont de mauvaise humeur et désirent quelque chose que l'on ignore. Quand les jumeaux maigrissent, la mère sait que cela est un avertissement et qu'elle doit rendre hommage à leurs idoles titulaires.

Quand un des jumeaux est décédé, on doit procéder à un rite pour que l'autre ne meure pas (Mbala, Mbunda, Wongo et Yansi).

C'est l'habitude de chanter en l'honneur des jumeaux en plusieurs circonstances et cela jusqu'à leur majorité. Si par exemple un des jumeaux pleure, on le calme avec une chanson appropriée.

## 2. NOMS DES JUMEAUX

Pour 15 ethnies qui habitent la région de Bandundu (Buma (2, 3) Dinga, Lori, Mbala, Mbunda, Mputu, Ngoli, Nzadi, Pindi, Sakata-Nord, Sakata-Sud, Songo, Teke, Wongo et Yansi) nous présentons successivement: le nom en général pour les deux jumeaux (jumelles), le nom du premier-né des jumeaux (jumelle), le nom du deuxième-né des jumeaux (jumelle) ainsi que le nom de l'enfant né après la naissance de jumeaux.

Sigles : G : garçon    N : Nord  
           F : fille        S : Sud

| Ethnies   | Nom Général    | 1er né                 | 2è né                    | Enfant après  |
|-----------|----------------|------------------------|--------------------------|---------------|
| 1. Buma   | mapása         | mbo                    | mpía                     | m'ér          |
| 2. Dinga  | mwól           | mwól ekub              | mwól muky                | embiy ba mwól |
| 3. Lori   | baana<br>mazéy | mankem                 | ntsi wáya                | mpf'ér        |
| 4. Mbala  | mapasá         | mbángu(G)<br>simba (F) | gilúnda(G)<br>nzúshi (F) | kafúti        |
| 5. Mbunda | apás           | embo                   | empí                     | ntsél         |
| 6. Mputu  | amwól          | mimbo                  | impya                    | uso amwól     |
| 7. Ngóli  | nkær           | mbó                    | mpya                     | syúng a nkær  |
| 8. Nzadi  | mizé           | mbú                    | mpía                     | mpf'ér        |



| Ethnies         | Nom Général | 1er né  | 2è né                 | Enfant après |
|-----------------|-------------|---------|-----------------------|--------------|
| 9. Pindi        | mbwól       | mambú   | mampya                | kafuti       |
| 10. Sakata<br>N | bamaziya    | mvú     | mpfiya                | mpfara       |
| 11. Sakata<br>S | mvuol       | mbó     | mpya                  | mpútu        |
| 12. Songo       | mayás       | mámbu   | nzúzi(G)<br>mampya(F) | ntséle       |
| 13. Teke        | mapás       | mbú     | mpyá                  | mpforé       |
| 14. Wongo       | mayes       | í:mpóyo | isak                  | ntsél        |
| 15. Yansi       | amwól       | mbu     | myinguw               | mpfur        |

Informateurs (correspondant au numéro de l'ethnie dans le tableau ci-dessus).

2. Mukabi Musho Haba et Lesitwa Damco
3. Ntuntu Muley et Koseka Iwongo
4. Mboma Kama, Kikwendji et Auguy
5. Masela Saka
6. G. Lupangu et Napolo Mubiala
7. Mumban Engoi et Moro Ngamukang
8. Mampuya Menembom Kwata, Nzita Luyele
9. Lutondo Mwanakie et Makweti Kakuba
10. Idondo wa Idondo
11. Bojanse Mpia Zemban
12. Mubiala Tenga
13. Bangando Mwana Gabila
14. Ngondo Iwanya
15. Tango Muyay

Comme nous pouvons le constater le concept "Jumeaux" peut, dans les langues que nous avons examinées, être exprimé par quelques thèmes nominaux différents :

Ces thèmes sont :

\* - pésa : mapása (Buma, Mbala), apás (Mbunda) et

- \* - mapás (Teke);  
\* - wól : mwól (Dinga, Sakata-Sud), amwól (Mputu),  
mbwól (Pindi) et amwól (Yansi);  
\* - zay : mázéy (Lori), mizé (Nzadi) et bamaziya  
(Sakata-Nord);  
\* - kər : nkər (Ngoli);  
\* - yes : mayes (Wongo) et mayás (Songo).

Le thème que nous retrouvons dans les langues Buma, Mbala, Mbunda et Teke se retrouve dans la plupart des langues bantu et a donné lieu à la reconstruction proto-bantu : \* - péca (4).

#### NOTES

1. H. Hohegger, Dictionnaire des rites, Bandundu, Public. C.E.E.BA Série 1 : Vol. 1, 1984, 516 p.; Vol. 2, 1984, 516 p.; Vol. 3, 1985, 516 p.; Vol. 4, 1985, 520 p.; Vol. 5, 1986, 520 p.; Vol. 6, 1986, 520 p.; Vol. 7, 1987, 520 p.; Vol. 8, 1988, 520 p.; Vol. 9, 1988, 545 p.
2. N. Burssens, Dictionnaire Français-Buma, Bandundu : Publicat. C.E.E.BA, Série III : Vol. 16; 1989, 178 p.
3. H. Hohegger, Dictionnaire Buma-Français, Bandundu : Publicat. C.E.E.BA, Série III : Vol. 3; 1972, 236 p.
4. A.E. Meeussen, Bantu Lexical Reconstructions, M.R.A.C., Tervuren, n°27, 1980, 55 p.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BALANDIER G., MAQUET J., Dictionary of Black African Civilisation, New York, 1974, 448 p.
- BOONE O., Carte ethnique de la République du Zaïre, quart sud-ouest, M.R.A.C., Tervuren, 1973, 406 p.
- JOHNSTON H.H., A Comparative Study of the Bantu and Semi-Bantu Languages. Oxford, Vol. I, 1919, 815 p. Vol. II, 1922, 544 p.
- TSHONGA O., Les noms des juméaux dans la Région de l'Equateur (Zaïre), Annales Aequatoria 4(1983), 57-62.

## **Petit lexique de la terminologie grammaticale du lingala**

### INTRODUCTION

Le présent lexique est la synthèse des notes sur "La terminologie grammaticale du lingala" publiées dans les Annales Aequatoria 11(1990). Dans ces premières notes, notre propos a essentiellement consisté à "ressusciter" et à rassembler en un document la terminologie grammaticale forgée par les pionniers de la grammaire scolaire lingala avant 1960. Nous y avons mis en évidence l'effort remarquable consenti par les auteurs en matière de créativité lexicale. En général, ces auteurs (1) ont recouru aux ressources de la langue lingala. Ce qui justifie le nombre très réduit d'emprunts aux langues étrangères. Aussi, la quasi-totalité des termes grammaticaux forgés sont adéquats aux notions, c'est-à-dire leurs signifiants sont bien attachés aux signifiés. En outre, ces auteurs ont eu recours aux procédés connus de la créativité lexicale.

Le but de ce lexique est avant tout didactique. Il s'agira en fait d'amorcer l'unification de la terminologie des pionniers afin de la remettre à la disposition du public des écoles primaires et normales de la communauté lingalophone. Car, à l'heure qu'il est, la grammaire scolaire lingala se trouve dans l'impasse. Depuis la promulgation de l'Ordonnance-Loi n° 174 du 17 octobre 1962 qui imposa le français comme véhicule d'enseignement dès la première année primaire, elle ne s'enseigne plus pour trois raisons majeures : le manque d'initiation des maîtres ou élèves-maîtres à la linguistique africaine ou générale, le manque d'initiation généralisée de ceux-ci à la didactique spéciale du et en lingala ainsi que

le manque d'une terminologie grammaticale appropriée. Aussi, pour les enseignants recrutés et formés après 1960, la grammaire scolaire lingala est un mythe.

#### PRINCIPES DE SELECTION

En fonction de quoi décidera-t-on qu'un terme est meilleur qu'un autre ? En d'autres termes, sur base de quels critères sont retenus les termes du lexique?

Voici les principes de base qui ont présidé à la sélection des termes :

- pour autant que possible choisir les termes en lingala
- préférence pour les mots les plus brefs, pour les mots simples contre les composés
- choix des termes "parlants"
- en cas d'absence totale de possibilités précédentes, recours aux emprunts adaptés aux systèmes phonologique et morphologique du lingala (2).

Pour certains mots, deux termes peuvent être retenus : le premier est le terme à retenir; le second entre parenthèses ou non peut être utilisé pour expliciter le premier ou concurremment.

#### METHODE

Pour faciliter la lecture et l'utilisation de ce lexique, nous présentons la terminologie sous forme de liste alphabétique. Dans la colonne de gauche sont repris 76 termes grammaticaux en langue française; dans la colonne de droite sont donnés les correspondants de ces termes en grammaire lingala sans commentaire. Les termes lingala dans la colonne de droite proposés par nous pour compléter la terminologie de nos prédécesseurs sont assortis de quelques détails appropriés. Ce lexique comprend ainsi 200 termes grammaticaux lingala. Ces termes couvrent aussi bien les notions fondamentales de grammaire, les fonctions des mots, des propositions que les activités écrites et orales d'une classe de langue lingala.

#### SIGLES ET ABREVIATIONS

- Adv. : Adverbe
- Adj. : Adjectif
- C.Circ. : Complément circonstanciel
- C.O.D. : Complément d'objet direct

|         |                                                                                                                                  |
|---------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| C.O.I.  | : Complément d'objet indirect                                                                                                    |
| Coord.  | : Coordonnées                                                                                                                    |
| Compl.  | : Complément                                                                                                                     |
| Dém.    | : Démonstratif                                                                                                                   |
| Déverb. | : Déverbatif                                                                                                                     |
| Dict.   | : R. Van Everbroeck : <u>Maloba ma lokóta. Dictionnaire lingála-français-français-lingála, Kinshasa : Ed. l'Epiphanie, 1985.</u> |
| Mod.    | : Modal                                                                                                                          |
| Num.    | : Numéral                                                                                                                        |
| P.      | : Phrase(s)                                                                                                                      |
| Pas.    | : Passé                                                                                                                          |
| Préf.   | : Préfixe                                                                                                                        |
| Prés.   | : Présent                                                                                                                        |
| Princ.  | : Principale                                                                                                                     |
| Prop.   | : Proposition(s)                                                                                                                 |
| Rap.    | : Rapproché                                                                                                                      |
| Sub.    | : Subordonnée(s)                                                                                                                 |
| Subj.   | : Subjonctif                                                                                                                     |
| Suf.    | : Suffixe                                                                                                                        |

## LEXIQUE

|         |                                       |
|---------|---------------------------------------|
| ADVERBE | : <u>litémsle</u> ;                   |
|         | adv. circonstanciels :                |
|         | <u>matémsle bikwéyela</u> ;           |
|         | adv. de lieu :                        |
|         | <u>litémsle ekwéyela ya esiká</u> ;   |
|         | adv. de temps :                       |
|         | <u>litémsle ekwéyela ya eleko</u> ;   |
|         | adv. de manière :                     |
|         | <u>litémsle ekwéyela ya loléngé</u> ; |
|         | adv. de quantité :                    |
|         | <u>litémsle lya boyiké</u> ;          |
|         | adv. d'affirmation :                  |
|         | <u>litémsle lya bondimi</u>           |
|         | adv. de négation :                    |
|         | <u>litémsle lya boyángani</u> ;       |
|         | adv. d'exclamation :                  |
|         | <u>litémsle lya bokámwi</u> ;         |
|         | adv. interrogatif :                   |
|         | <u>litémsle lya botúni</u> ;          |
|         | locution adverbiale :                 |
|         | <u>elobela litémsle.</u>              |

ADJECTIF : likonzami;  
adj. démonstratif :  
likonzami litalisi;  
dém. de rapprochement :  
likonzami litalisi lya penspens;  
dém. d'éloignement :  
likonzami litalisi lya esi;  
adj. indéfini :  
likonzami bulungánu (likonzami lilimbólí nyê têt);  
adj. numéral cardinal :  
likonzami motango;  
adj. num. ordinal :  
likonzami motango o molongo;  
adj. possessif ou particule génitive :  
likonzami -a;  
adj. qualificatif :  
likonzami loléngé;

AFFIXES : bibákya.  
ALPHABET : mosongi.  
ANALYSE : likakólí;  
analyse grammaticale ou fonctionnelle :  
likakólí lya maloba ma lisakola;  
analyse logique :  
likakólí lya masakola.

APOSTROPHE : ekáti.  
ATTRIBUT : esakwá;  
attribut du sujet :  
esakwá ya mokonza;  
attribut du c.o.d. :  
esakwá ya ekokisi.

CLASSE NOMINALE : nkondó ya nkómbó.

COMBINAISONS OU COMPLEXES CONSONNANTIQUES : milelisa-  
mi-mapása.

COMPLEMENT : ekokisi;  
les compl. du nom :  
bikokisi bya nkómbó;  
les compl. du verbe :  
bikokisi bya likelelo;  
c.o.d. :  
ekokisi sémba;  
c.o.i. :  
ekokisi sémba têt;  
c.circ. :

ekokisi ekwêyela;  
c.circ. de temps :  
ekokisi ekwêyela ya eleko;  
c.circ. de durée :  
ekokisi ekwêyela ya elaká;  
c.circ. de lieu :  
ekokisi ekwêyela ya esíká;  
c.circ. de cause :  
ekokisi ekwêyela ya liúta;  
c.circ. de but :  
ekokisi ekwêyela ya ntína;  
c.circ. de moyen :  
ekokisi ekwêyela ya esáleli;  
c.circ. de manière :  
ekokisi ekwêyela ya loléngé;  
c.circ. de prix :  
ekokisi ekwêyela ya motúya;  
c.circ. de mesure ou de longueur :  
ekokisi ekwêyela ya lomeko;  
c.circ. de poids :  
ekokisi ekwêyela ya bozitu;  
compl. d'agent :  
ekokisi ekwêyela ya mokeli;  
compl. du (d'un) mot :  
ekokisi ya liloba;  
c.circ. de condition :  
ekokisi ekwêyela ya bá;  
conjonction : à condition que, sans que,  
jusqu'à (ce que), à moins que = sókí,  
sókó, téé. Dict. p. 5  
c.circ. d'opposition :  
ekokisi ekwêyela ya lilangá;  
lilangá = nom : opposition, inimitié :  
Dict. p. 90.

CONJONCTION : likangeli.  
CONJUGAISON : libóngwinyi.  
CONSONNE : molelisami  
DECLAMATION : bosakoli.  
DESCRIPTION : likomela  
DEUX-POINTS : puntu ibalé.  
DEVERBATIF : likelelo nkómbó, litángi nkómbó.  
DICTÉE : litángela.  
DIPHONGUES : mileli mapása  
EPITHETE : ebambá cl. 7/8 - bambá : surnommer,

- coller une étiquette sur. Dict. p. 7.
- EXEMPLE** : ndakisa.
- EXERCICE** : mosála.
- FONCTION** : lotomo.
- FORMATION DES MOTS** : botóngi nkómbó.
- FUTUR** : eleko nsima; futur simple : eleko nsima mpamba; futur duratif : eleko nsima ya momenseno.
- GRAMMAIRE** : lokota (mibéko, matéya ma lokóta).
- GROUPE DE MOTS** : lisanga lya maloba.
- GUILLEMETS** : bilobisi
- HAUTEUR DU SON (TON)** : bosándá.
- INFIXE** : ekwakema; infixe temporel : ekwakema ya eleko; infixe pronominal : ekwakema likitana.
- INTENSITE DU SON** : nguya ya loláká.
- INTERJECTION** : ligángisi.
- LANGUE** : monoko.
- LECTURE** : botángi; lecture à haute voix : botángi na loláká loyokaní; lecture élémentaire : botángi na bokákoli; lecture intelligente ou courante : botángi na botóngoli; lecture silencieuse : botángi na moi na miso mpamba.
- LETTRE** : letere, letele; lettres minuscules : letere iké; lettres majuscules : letere inang.
- LEXICOLOGIE** : elobela.
- MODE** : elongi, limóno; mode indicatif : losangela (elongi ya botálisi, limóno lya ekela mpenza); mode infinitif : linoko (elongi nkómbó); mode impératif : lotínda (elongi ya motíndo, limóno lya motíndo); mode impersonnel : limóno lya mabongwá matángi (mabongwá na bai-lisoló tē); mode participe :



litáangi ekwéyela;  
mode conditionnel ou potentiel :  
ezalaka;  
mode subjonctif :  
lotómbela (esengisi, elongi ya ntembe);  
subj. simple :  
lotómbela mpámba;  
subj. habituel :  
lotómbela la momenseno.

MOT : liloba.  
NATURE : loléngé.  
NOM : nkombó;  
nom propre :  
nkómbó boméí;  
nom commun :  
nkómbó lisangá;  
nom collectif :  
nkómbó libotá;  
nom abstrait :  
nkómbó limomita; limomita -momita : palper,  
tâter Dict. p. 141.  
NOMBRE : motángo;  
nombre du nom/verbe :  
motángomwa nkómbó/likelelo;  
nombre singulier :  
bókó (bomókó);  
nombre pluriel :  
boyíké (bomíngi).  
ONOMATOPEE : limekoli.  
ORTHOGRAPHE : bokomí (bokomi sémba, bokomi na miko tê)  
PARENTHESES : bizibeli.  
PASSE : eleko libosó;  
pas. éloigné :  
eleko yambo;  
pas. éloigné achevé :  
eleko eleká;  
pas. éloigné indéfini :  
eleko elekáká;  
pas. narratif ou historique :  
eleko kalakala;  
pas. récent ou rapproché :  
esilí mpámba;  
pas. rapproché achevé :  
eleko elekí;

: pas. rapproché indéfini :  
eleko elekákí;  
pas. duratif :  
esilá bobéle.

PERSONNE : moí-lisoló;  
lère pers. :  
moí-lisoló wa yambo;  
2<sup>e</sup> pers. :  
moí-lisoló wa íbalé;  
3<sup>ème</sup> pers. :  
moí-lisoló wa ísatu;  
les personnes :  
baí-lisoló.

PHRASE : lisakola mobimba;  
P. affirmatives :  
masakola ma bondimi ;  
P. négatives :  
masakola ma boyángani;  
P. interrogatives :  
masakola ma botúni;  
P. impératives :  
masakola ma botíndi;  
P. simple :  
lisakola bókó;  
P. composée :  
lisakola boyíké;  
P. exclamatives :  
masakola ma bokámwi.

POINT : púntu;  
point d'interrogation :  
etúneli;  
point-virgule :  
púntu koma;  
point d'exclamation :  
engángeli;  
point de suspension :  
mwa púntu;  
deux points :  
púntu íbalé.

PONCTUATION : signes de ponctuation :  
bilembo bya botangi.

**PREFIxE** : libandi;  
préf. nominal :  
libandi lya nkombó;  
préf. pronominal :  
libandi likitana;  
préf. verbal :  
libandi lya likelelo;  
préf. temporel :  
libandi eleko;  
préf. modal :  
libandi lilongá;  
préf. mod. infinitif :  
libandi linoko;  
préf. mod. articipial :  
libandi ekwéyela.

**PREPOSITION** : liyamboli;  
locution prépositive :  
elobela-liyamboli.

**PRESENT** : eleko bébe (eleko sika);  
présent simple ou réel :  
eleko bébe mpenzá;  
prés. habituel (continuatif ou duratif):  
eleko bébe ya momenseno;  
prés. simultané :  
eleko bébe elongó.

**PRONOM** : likitana;  
infixe pronominal :  
ekwákema likitana;  
pronom personnel :  
likitana pakala;  
pronom relatif :  
likitana litongá.

**PROPOSITION** : lisakola;  
prop. princ. :  
lisakola mokonzi;  
prop. sub. :  
lisakola likonzami;  
prop. coordonnées :  
masakola baningá;  
prop. princ. coordonnées :  
masakola mokonzi baningá;  
prop. sub. coord. :  
masakola makonzami baningá;

prop. sub. relative :  
lisakola likonzami litongá.

|                               |   |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
|-------------------------------|---|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| QUANTITE DU SON               | : | <u>ebéndé.</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| RADICAL                       | : | <u>mobímbí.</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| RECITATION                    | : | <u>bosakoli.</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |
| REACTION                      | : | <u>lisanginyi;</u><br>rédaction modèle ou type :<br><u>lisanginyi ndakisa;</u><br>rédaction brouillon :<br><u>lisanginyi lya bomeki :</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |
| REMARQUE                      | : | <u>likebí.</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| REPETITION                    | : | <u>bokundoli.</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        |
| SEMI-VOYELLE OU SEMI-CONSONNE | : | <u>moleli ndámbo.</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| SON                           | : | <u>loláká.</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| SOULIGNER                     | : | <u>kokata monkolótó o nsé ya...</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |
| STYLISTIQUE                   | : | <u>esanginyela?</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |
| SUFFIXE                       | : | <u>esúkyá;</u><br>suffixes qualitatifs :<br><u>bisúkyá loléngé;</u><br>suffixes dérivationnels :<br><u>bisúkyá bouti;</u><br>suf. applicatif :<br><u>esúkyá ya bokeleli;</u><br>suf. causatif :<br><u>esúkyá ya bokelisi;</u><br>suf. extensif :<br><u>esúkyá ya botandoli;</u><br>suf. réversif :<br><u>esúkyá ya bolongoli;</u><br>suf. statif :<br><u>esúkyá ya bokelami;</u><br>suf. réciproque :<br><u>esúkyá ya bosombotoni;</u><br>suf. intensif :<br><u>esúkyá ya bongáli;</u><br>suf. habituel :<br><u>esúkyá ya bomenseni.</u> |
| SUJET                         | : | <u>mokonza;</u><br>sujet apparent :<br><u>liuli mokonza.</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| SYLLABE                       | : | <u>ekango.</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| SYNTAXE                       | : | <u>esakolela.</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        |
| SYSTEME                       | : | <u>PHONOLOGIQUE lindáka.</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| TEMPS                         | : | <u>eleko.</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |

TIMBRE : díí ya loláká.

TRAIT D'UNION : etongeli.

VERBE : likelelo.

VIRGULE : koma.

VOCABULAIRE : maloba ma lokóta. Les prédécesseurs désignent le vocabulaire par lokóta. Voir les Frères de Saint-Gabriel de Bondo (Uélé); il est préférable que lokóta désigne la grammaire et que maloba ma lokóta, en référence à René Van Everbroeck, désigne le vocabulaire. Ce lexicographe du lingala désigne en fait son dictionnaire par le mot composé "maloba ma lokóta". Ce qui me semble juste.

VOYELLE : moleli.

#### CONCLUSION

Ce petit lexique de la terminologie grammaticale du lingala peut, même dans son état actuel, rendre service aux enseignants de la communauté lingalophone recrutés et formés après 1960 et contribuer par ce fait à la redynamisation de l'enseignement en lingála. Une des premières applications de cette terminologie sera par exemple la restauration de l'enseignement de l'analyse (grammaticale ou fonctionnelle et logique) en lingála. Toutefois, l'enseignement de la grammaire lingála en lingála cessera d'être un mythe aux yeux des enseignants de la nouvelle génération à condition que soient assurées l'initiation de ceux-ci et des élèves maîtres à la linguistique africaine ainsi qu'à la didactique spéciale des et en langues nationales.

#### NOTES

1. Il s'agit de Antoine Feys, Aloïs Van Houteghem, André Malongo (tous du diocèse de Lisala) et les Frères de Saint-Gabriel de Bondo/Uélé.
2. Quelques principes semblables ont aussi guidé les chercheurs dans la création des termes scolaires en lomóngó. Lire à ce sujet : H. Vinck, Terminologie scolaire du lomóngó, dans Annales Aequatoria, 11(1990)281-325.

## **A propos de l'académie des langues et littératures zaïroises**

"Il n'existe pas encore d'Académie de Langue et Littérature Lingála qui se soit prononcée pour une orthographe déterminée. Peut-être une telle Institution naîtra-t-elle un jour".

(R. Van Everbroeck)

### **ETAT DE LA QUESTION**

La mise en place d'un organe de coordination en matière de planification linguistique au Zaïre date d'avant 1960. En effet, c'est par Arrêté Royal du 24 août 1950 que fut instituée pour le Zaïre, alors Congo Belge, la Commission de Linguistique Africaine au sein du Musée Royal du Congo Belge à Tervuren (Belgique) chargée des questions linguistiques et littéraires de la Colonie. Ainsi, sous la supervision de ladite Commission, de nombreuses études ont été menées sur l'unification des parlers de quelques langues zaïroises ainsi que leur standardisation (1). Dans ce cadre, les recherches de G. Hulstaert p.ex. sur le lomongo aboutirent en 1956 à fixer une forme classique de cette langue.

Depuis 1980, la question de planification linguistique suscite un regain d'intérêt.

On pourrait citer, entre autres, René Van Everbroeck, missionnaire de Scheut, qui avance l'idée de l'érection d'une Académie des Langues et Littératures Zaïroises (2). On pourrait citer aussi le Colloque sur l'Utilisation des Langues Nationales dans l'Education et la vie socio-culturelle (Kinshasa, mars 1985) au cours duquel quelques participants ont abordé le problème de la normalisation des langues zaïroises. A travers leurs communications, il s'est dégagé la nécessité et l'urgence d'une entente entre les linguistes sur la définition du langage "standard", le choix de la norme

linguistique ainsi que l'"assainissement linguistique" des langues nationales (lingála en particulier) (3). Les participants au colloque de 1985 ont ainsi émis le voeu que soit créée au Zaïre une "Commission de Planification Linguistique" qui serait l'organe de coordination de la politique linguistique nationale.

Récemment encore, analysant la situation des langues zaïroises en 1988, le professeur Boguo Makeli aboutit à la conclusion suivante :

"compte tenu du rôle que doivent jouer les langues nationales dans le processus du développement national, dans l'affirmation et la défense de l'identité culturelle et dans l'éducation, il est peut-être temps que soit créée au Zaïre une institution ad hoc (académie des langues) dont la tâche consistera à examiner de façon permanente les questions linguistiques de manière à proposer au pouvoir public des suggestions conduisant à la définition et à l'adoption d'une politique linguistique nationale agissante et résolument tournée en faveur des langues nationales" (4).

Le présent exposé tente d'esquisser les tâches maîtresses et, en filigrane, de mettre en évidence la pertinence d'une Académie des Langues et Littératures Zaïroises.

#### LES TÂCHES PRIORITAIRES DE LA FUTURE ACADEMIE

##### 1. Problèmes d'orthographe des langues nationales

L'orthographe des langues nationales est inquiétante. Le siècle d'études sur les langues africaines dont parle Bokula Moiso (5) semble nul dans le domaine de l'orthographe des langues zaïroises. Un simple regard sur les manuels scolaires en langues nationales, par exemple, montre qu'il y règne encore et toujours un désordre total ! La lecture de l'Etat d'Utilisation des Langues Nationales (Ciluba, Kikongo, Kiswahili, Lingala) dans l'Enseignement Primaire et Secondaire au Zaïre du Prof. Mbulamoko N.M. et alii est très instructive à ce sujet. On peut en extraire le passage ci-après :

"Le principal problème que posent les manuels

d'enseignement du et en ciluba élaborés par l'archidiocèse de Kananga et le Celta est celui de l'orthographe. Le remplacement de /tsh/ par /c/, la notation /e/ /ny/ avant /i/ à la place de /u/, la notation des semi-voyelles /y/ et /w/ et la représentation des voyelles longues et des tons en usage dans les manuels de l'archidiocèse de Kananga ne facilitent guère la tâche des enseignants et des élèves lorsqu'ils passent de Mbuji-Mayi à Kananga et inversement... Le problème de la notation du son /ts/ soulève presque des passions chez les locuteurs du ciluba. Pour une partie de l'opinion lubaphone remplacer /tsh/ par /c/ revient presque à enlever son identité à la langue ciluba (tshiluba). Rien que pour cette raison, plusieurs personnes surtout à Kananga repoussent les manuels du Celta" (6).

A ces difficultés orthographiques s'ajoute une autre : "l'orthographe du Tiakani" (7) de Mabika Kalanda qui vient ainsi remettre en question l'orthographe phonologique et tente de proposer une orthographe plus parfaite qui respecte le génie de la langue bantoue dans son effort de créer une écriture constituée de messages visuels qui s'adressent avant tout aux yeux et à l'intellect et laisse les problèmes phonologiques aux règles de prononciation (8). Dans son orthographe du Tiakani, Mabika Kalanda note par exemple : "Tilubà" au lieu de "cilubà" ou "tshilubà" !

Devant une telle situation, la future académie aurait pour tâche d'uniformiser ces orthographes pour que tous les manuels soient utilisables partout. Cette uniformisation vaut également pour le lingála. En effet, la situation des manuels scolaires en lingála n'est pas moins préoccupante : deux types de manuels coexistent: d'une part ceux faisant usage des tons et des voyelles ouvertes (les manuels du Celta, etc.), de l'autre ceux ne faisant usage ni de tons ni de voyelles ouvertes, ni même du lingála "classique" en vigueur dans les manuels du Celta, Bobiso, etc.

## 2. Problème de la norme linguistique



Un des problèmes majeurs posés au cours du colloque de 1985 est, de l'avis de M. Bulcke et de bien d'autres encore, celui du "lingala scolaire" : "est-il opportun de continuer l'enseignement en langues nationales, si on refuse d'adopter la langue des élèves ?" (9). Un an plus tard, l'équipe de recherche du Prof. Mbulamoko N.M. posera le même problème pour ce qui concerne le "kiswahili scolaire". Nous les citons:

"Faut-il enseigner la langue, reflet de l'usage commun, quotidien ou au contraire s'en tenir uniquement à la langue standardisée : littéraire appelée ici, Kiswahili Bora que certains journalistes de la Voix du Zaïre utilisent ? La question est d'autant plus angoissante pour les maîtres du primaire que la langue des manuels qu'ils utilisent est proche de cette langue classique qu'eux-mêmes ne connaissent pas très bien ou pas du tout. Comment dès lors enseigner aux élèves une langue qu'on ignore soi-même et qui plus est, n'est pas proche de la variété du milieu où vivent les élèves ?" (10).

Précisons que la standardisation du kiswahili est "exo-normative" en ce sens que la norme sur laquelle est fondée cette langue vient de l'extérieur du Zaïre. Langue d'une longue et vieille tradition littéraire, le kiswahili a été introduit dans l'enseignement au Zaïre sous la forme classique du dialecte de Zanzibar. Mais ce kiswahili "standard" n'est employé que par quelques rares scolarisés surtout sous sa forme écrite. Etant donné les différentes régions du pays où le kiswahili est langue véhiculaire, il existe différents usages selon ces régions. On parle en gros de kiswahili de Lubumbashi, de Kisangani et de Bukavu. Quel peut être alors "l'usage correct" définissant donc la norme pour les usagers du kiswahili ?

### 3. Promotion d'une littérature écrite en langues zaïroises

Outre les deux problèmes évoqués ci-dessus, la future académie s'attellera à la promotion d'une littérature écrite en langues zaïroises. Car, à l'heure qu'il est, plusieurs élèves (et même des adultes), comme l'indique M. Bulcke (11), redeviennent anal-

phabètes par manque de livres ou journaux pour la lecture extra-scolaire en langues nationales. Bien des gens prétendent d'ailleurs à ce sujet qu'en écrivant la littérature zaïroise en langues nationales, le public serait réduit. N'est-ce pas là signe de paresse ? Les auteurs zaïrois actuels doivent posséder ou maîtriser les langues nationales pour en faire des instruments de culture et d'action. Les lecteurs également doivent être éduqués dans l'esprit de l'utilisation de ces langues. Car, est-il encore besoin de rappeler les théories linguistiques de Bloomfield, Sapir, Whorf et d'autres dont Martinet, selon lesquelles l'écrivain rédigeant ses oeuvres en langue étrangère pour exprimer son monde et dire l'expérience et l'interprétation qu'il a du monde, n'arrive pas à exprimer parfaitement la culture et les idées qui constituent son patrimoine culturel ?

La production littéraire dans un pays comme le nôtre doit toucher la grande masse. En effet, l'écrivain a toujours été appelé à diffuser la culture de son pays. Créateur comme tout artiste, il aura pour mission d'exprimer la conscience collective ainsi que les valeurs reliées au fond culturel. La littérature doit s'abreuver aux sources profondes. Ce n'est que dans ces conditions que notre littérature sera appréciée de nos populations qui s'y reconnaîtront. De nos jours malheureusement, l'impact culturel de la littérature zaïroise d'expression française sur le peuple est nul parce que l'acte de lecture est peu développé au Zaïre. J. Chévrier fait remarquer du reste à ce sujet :

"... L'écrivain noir doit se rapprocher de son peuple. Mais les obstacles s'opposent à ce rapprochement : la langue occidentale, la rareté de la production littéraire, l'analphabétisme de la plus grande partie de la population et le manque d'intérêt des élites pour les oeuvres littéraires. Le fait d'utiliser une langue d'emprunt pour exprimer sa propre culture aboutit non seulement à une transformation du message, mais à une trahison" (12).

La littérature zaïroise en langues nationales est possible, à condition de mettre en place les mesures décisives et les structures adéquates.

G. Hulstaert rapporte p.ex. que pour son Concours annuel de 1986, l'Académie Royale des Sciences d'Ou-tre-Mer de Belgique a demandé une oeuvre d'imagination créatrice dans une langue d'Afrique Centrale avec traduction en français ou en néerlandais. Des six travaux retenus par le Jury, 5 étaient d'auteurs Zaïrois dont 2 en ciluba (Nzuzi Madiya), 1 dans chacune des langues suivantes : lingombi (Motingea Mangulu), Yaka (Nkelenge Ziyala) et lingala. La mention honorable (10.000 FB) du Jury fut attribuée à Nzuzi Madiya du Zaïre pour son roman Cité de l'abondance (13).

De l'avis de Ngalamulume Bulunu (nous le partageons pleinement), "les générations actuelles d'écrivains devraient être à l'avant-garde dans la lutte pour la promotion des langues nationales. Leur travail doit cesser d'être un pur divertissement intellectuel. Il doit être utile, c'est-à-dire, qu'il doit s'attacher à mettre au grand jour les modèles qui sous-tendent les pièces littéraires" (14).

Une littérature en langues nationales permettra sans doute une éclosion de nouveaux talents et mettra au grand jour la richesse littéraire de nos langues. L'organisation régulière des concours littéraires en langues nationales à l'exemple de ceux de l'ARSOM favorisera la renaissance d'une véritable littérature nationale. Néanmoins, cette renaissance ne saurait se réaliser avec une population en majorité analphabète. En effet, parmi les obstacles auxquels se bute aujourd'hui la presse écrite en langues nationales au Zaïre, l'analphabétisme en est un. Ainsi, une campagne d'alphabétisation fonctionnelle s'avère nécessaire afin de permettre à la majorité de la population, sinon à l'ensemble, d'accéder aux mécanismes de lecture et d'écriture. "L'alphabétisation nous paraît donc comme la voie obligée de toute campagne visant à mener, avec quelques chances de succès, la presse écrite au Zaïre à utiliser les langues nationales" (15). De la presse écrite en langues zaïroises à la littérature zaïroise en langues nationales, il n'y a qu'un pas. Ce qui est vrai pour l'une ne saurait être fausse pour l'autre : le nombre des "Vrais Bons Auteurs" en langues zaïroises qui ont l'audience de la communauté ou écrivent régulièrement en langues du pays ou les emploient en parlant des choses de

tous les jours avec aisance et correction avoisiné le nul.

4. Mise en place d'une politique linguistique nationale agissante en faveur des langues nationales

Le Zaïre a un problème linguistique et recherche sans succès depuis plusieurs décennies une voie de solution. Voilà pourquoi nombre de rencontres scientifiques autour des langues sont organisées au fil des ans. Ces rencontres reconnaissent l'importance des langues locales pour le développement intégral des populations zaïroises et prônent à chaque occasion la promotion de ces langues. Néanmoins, pour paraphraser Mvwama Anedu Majiya (16), nous aurons beau faire des colloques sur l'utilisation des langues nationales, nous aurons beau crier notre indignation contre la colonisation subie autrefois et le néocolonialisme d'aujourd'hui, nous aurons beau déclarer notre désir de revaloriser nos langues, mais aussi longtemps que certains préalables à la mise sur pied d'une politique linguistique ne seront pas remplis (17), notamment : la désignation des organes autorisés à élaborer la planification linguistique, la détermination des rapports entre ces organes de planification linguistique et les autres organes de planification nationale de manière à permettre la coordination entre les décisions prises en matière de planification du développement national, le contrôle du déroulement de la planification, la promotion des langues nationales demeurera théorique. La promotion effective des langues nationales ne peut se concevoir que dans un processus conscient, planifié, fondé sur des orientations précises pour des objectifs déterminés et adaptés aux réalités humaines, socio-culturelles et économiques; non dans un ensemble de faits ou décisions disparates. Ce qui fera dire à Kazadi N'tole : "La politique linguistique au Zaïre est plutôt à envisager en termes de poursuite organisée des solutions aux besoins de communication individuels et sociaux et aux aspirations et projets de développement national" (18).

Envisagée dans ce sens, la politique linguistique au Zaïre n'existe pas. Seules existent des dispositions marquant des intentions en matière de politique linguistique nationale.

## CONCLUSION

Au terme de nos réflexions sur l'érection d'une Académie des Langues et Littératures Zaïroises, nous ne croyons pas avoir épuisé les questions qui ont guidé notre démarche. Force nous est cependant de constater que la mise en place d'une Institution de planification linguistique au Zaïre se révèle nécessaire et même urgente. Elle aura pour tâches prioritaires :

- l'uniformisation de l'orthographe des langues nationales conformément au voeu du Premier Séminaire National des Linguistes Zaïrois (Lubumbashi, 22-26 mai 1974).
- la détermination de la norme et des écarts en ce qui concerne les langues nationales par Décision ou Arrêté (19) de l'Institution de planification linguistique responsabilisée par les pouvoirs publics pour le suivi des décisions prises en matière de politique et planification linguistiques.
- le "développement délibéré" de nos langues, leur modernisation pouvant les rendre aptes à servir de véhicules acceptables aux connaissances scientifiques, techniques et technologiques du monde moderne.
- la mise en place d'une politique linguistique agissante en faveur des langues nationales.
- la promotion d'une littérature écrite en langues nationales dans lesquelles s'expriment les représentations et les actes d'une culture originale. La recherche d'une identité culturelle passe par celle d'une identité linguistique.

Comme le souligne J.C. Bahoken, "Toute culture sans langages et sans langue est une pensée sans corps capable de la concrétiser, de la développer en la nourrissant par des apports d'éléments nouveaux: une telle civilisation est condamnée à jamais à disparaître plus ou moins rapidement suivant la résistance de ses éléments essentiels constitutifs et son contenu spirituel (...)" (20).

## NOTES

1. Nous reprenons ici quelques données bibliographiques sur les activités de la Commissie voor Afrikaanse Taalkunde. Les textes anonymes sont encore

disponibles dans les archives linguistiques du Centre Aequatoria.

- Anonyme, Commissie voor Afrikaanse Taalkunde. Eenmaking Van Lomongo, s.l.n.d., 3 p.
  - Anonyme, L'unification du lomongo, s.l., 7.11.55, 4 p.
  - Anonyme, Mongo-Unifikatie, s.l., 9.11.55, 6 p.
  - E. Boelaert, Commissie voor Afrikaanse Taalkunde. Tussenkomst E.P. Boelarrt op de vergadering van 10 maart 1959, s.l.n.d., 3 p. R. Cleire, Talen en taalunificatie in het Vicariat Kivu, dans Kongo-Overzee, 17(1951)32-37.
  - L.B. De Boeck, Het lingala op de weegschaal !, dans Zaire (1952)115-153.
  - B. Dijkman, Nota over de taalverhoudingen binnen de grenzen van de Bestuursgebieden Bondo en Ango, dans Kongo-Overzee, 17(1951)250-257.
  - G. Hulstaert, Taaleenmaking in het Mongogebied, dans Kongo-Overzee, 16(1950)292-298.
  - J.M. Jadot, Rapport sur la suggestion de la Commission de Linguistique présentée le 16 février 1953, dans I.R.C.B. Bulletin des Séances, 24(1953)1, 410-413.
  - B. Lekens, Nota over het Ngbandi als voertaal in Ubangi, dans Kongo-Overzee, 17(1951)162-164.
  - A.E. Meeussen, Commissie voor Afrikaanse Taalkunde. Unifikatie van de belangrijke inlandse talen, s.l., décembre 1958, 3 p.
  - M. Rommes, La situation linguistique dans les Vicariats de Stanleyville et de Wamba, dans Kongo-Overzee, 17(1951)240-249.
  - L. Stappers, Het Tshiluba als omgangstaal of unificatie van de Luba-dialecten ?, dans Kongo-Overzee, 18(1952)50-65.
  - A.N. Tucker, Taaleenmaking in Oost-Afrika, dans Kongo-Overzee, 18(1952)312-317.
  - J. Van Wing, Nota over de "Commissie voor unificatie van het Kikongo (1935-1936)", dans Kongo-Overzee, 17(1951)38-40.
  - Idem, Het Kikongo en het Lingala te Leopoldstad, dans Kongo-Overzee, 19(1953)175-181.
2. R. Van Everbroeck, Maloba ma lokóta. Dictionnaire Lingala-Français-Lingala, Kinshasa : Ed. l'Épiphanie, 1985, p. V.

3. Lire : "Utilisation des Langues Nationales. Actes du colloque sur l'utilisation des langues nationales dans l'éducation et la vie socio-culturelle. Kinshasa, 11-16 mars 1985" dans Linguistique et Sciences Humaines 27(1987) n° spécial. Bien que signalé sur la liste des communications (p. 294), le texte de Ipo Pour l'assainissement linguistique au Zaïre n'a malheureusement pas été repris dans les Actes de ce colloque.
4. Boguo Makeli, Situation des langues zaïroises au Zaïre, dans Linguistique et Sciences Humaines, vol. 28, n° 1, 1988 p. 57.
5. Bokula Moiso, Un siècle d'études sur les langues africaines, dans Annales Aequatoria, 8(1987)191-203.
6. Mbulamoko N.M., et alii, Etat d'Utilisation des Langues Nationales (Ciluba, Kikongo, Kiswahili, Lingala, dans l'Enseignement Primaire et Secondaire au Zaïre, Kinshasa, UNESCO-C.N.R./E.P.S.-I.P.N., 1986, p. 60.
7. Mabika Kalanda, Essai d'Orthographe des langues bantoues : exemple du Tilubà, dans Analyses Sociales, Vol. 11, n° 23, mai-juin 1985, p. 25.
8. Ibid.
9. Motingea M., Cité par M. Bulcke, Op.cit., (annexe).
10. Mbulamoko N.M. et alii, Op.cit., p. 134.
11. Bulcke M., Op.cit., p. 8.
12. J. Chevrier, Littérature Nègre : Afrique, Antilles, Madagascar, Paris : A. Colin, 1974, p. 179.
13. G. Hulstaert, Concours annuel de l'ARSOM - Bruxelles - 1986, dans Annales Aequatoria 10(1989)364-366.
14. Ngalamulume Bulunu, L'Adoption des langues nationales dans la littérature zaïroise, Communication au Colloque sur l'Utilisation des Langues Nationales dans l'Education et dans la Vie socio-culturelle, Kinshasa, 11-15 mars 1985, p. 9 (Texte non repris dans les Actes, mais y figurant sur la liste des communications p. 295).
15. Mabilia-ma-Umba, La presse écrite et l'utilisation des langues nationales au Zaïre, Ibi, p. 233.

16. Mvwama Anedu Majiya, La vie et la mort des langues, dans Pistes et Recherches, 3(1988)1, p.19.
17. Kazadi N'tole, Propos libre pour une politique linguistique zaïroise, dans Linguistique et Sciences humaines, vol.27 nr.spécial, 1987, p.150-155
18. Ibi, p. 5.
19. La Commission de Linguistique Africaine (C.L.A) a recouru à la même stratégie pour déterminer la variété classique du lomongo. En effet, dans sa lettre du 20 juillet 1956, la Commission remercie tous ses correspondants des réponses détaillées envoyées au sujet de l'unification du lomongo; on peut y lire ce qui suit : "La C.L.A. demande à ses correspondants s'ils peuvent se déclarer d'accord avec la proposition suivante : que dans tout le domaine mongo on prenne comme base et comme premier point de départ le mongo tel qu'il est consigné dans la grammaire, le dictionnaire et les textes des RR.PP. Hulstaert, Boelaert et De Ron. (F.M. Olbrechts (Président) et A.E. Meeussen (Secrétaire).  
Le "Comité Linguistique Inter-Territorial" pour le Kiswahili en Afrique Orientale a adopté la même attitude. Voici à ce sujet la résolution n° 1 du Comité pour la normalisation de la langue Kiswahili qui s'est réuni à Dar-es-Salam en octobre 1925; confirmées par la suite par la Conférence de Mombasa en juin 1928, sous réserve des modifications adoptées en conformité des Résolutions approuvées par la réunion du Comité linguistique inter-territorial qui s'est tenue à Nairobi en avril 1930 : "Le dialecte de Zanzibar, avec les modifications qui peuvent s'avérer nécessaires, sera reconnu comme étant la forme normalisée du Kiswahili" (Mhina G.A., La planification linguistique en Tanzanie. Défense et illustration du Kiswahili, Kisangani : Ed. du B.A.S.E., 1976, p. 45, Coll. "Point de vue", n° 3.
20. J.C. Bahoken, Problèmes de langue de communication et personnalité culturelle dans des Etats



Africains d'expression française, dans Ethno-  
psychologie, n° 2-3, 1973, Cité par P. Tort,  
P. Desalmand, Sciences humaines et Philosophie  
en Afrique. La différence culturelle, Paris :  
Hatier, 1978, p. 271.

MUWOKO Ndolo Obwong

*Annales Aequatoria* 12 (1991) 509 - 533  
HULSTAERT Gustaaf (posthume)

## Les débuts de la mission de Botéka

### ANTECEDENTS

Lors de la création vers 1920 du poste de Flandria (1) par les Huileries du Congo Belge (H.C.B.) - actuellement Plantations Lever au Zaïre (P.L.Z.) - sur la rive gauche de la Loilaka (officiellement Momboyo), à une quinzaine de kilomètres en amont de l'actuel poste administratif d'Ingende, il se trouvait là un village de Riverains appartenant à un groupement Nkóls et nommé Botéka - les Nkundó disent Botéka.

Dans les années 1928-30 on savait encore qu'il s'y trouvait déjà une communauté catholique qui se réunissait dans une chapelle en pisé construite là où plus tard fut bâtie la maison du mécanicien de la société. Mais j'ai oublié le nom du catéchiste; je suppose qu'il y en avait un.

Par contre il a bien été retenu dans la mémoire collective que le directeur M. Wallays a demandé aux missionnaires Trappistes d'envoyer un moniteur enseignant pour les travailleurs de la société et leurs familles. En 1925 il obtint du P. Supérieur Robert Brepoels de la mission de Bamanya le catéchiste Antoine Baslé, originaire de Bonsólá près de Bamanya.

Le directeur suivant, Nauwelaerts, fit construire une nouvelle église en pisé de 20 m x 9,7 m tout près du camp des travailleurs. Une des maisons en briques avait été mise à la disposition du catéchiste. Cette église n'avait les parois latérales seulement jusqu'à mi-hauteur. Elle servait en même temps comme local de classe. Elle existait encore lorsque j'arrivai là à la fin de 1927, au carrefour, d'un côté la route longeant le camp et menant à l'intérieur et d'autre côté le chemin formant la limite du camp et aboutissant aux habitations des employés spécialisés nommés "Coastmen" (parce que originaires de l'Afrique occidentale : Ghana, Dahomey, Togo, Séné-

gal...) qui se trouvaient aux bords de la crique Bakoka.

Avant la construction de cette église le P. Stéphane Sluiter, missionnaire itinérant de Bokuma, venant visiter les chrétiens, célébrait la messe dans une des maisons pour travailleurs ou dans le hangar où passaient les récoltes des fruits de palme. Il logeait habituellement chez le directeur. Ceci selon ses propres souvenirs. Il faut se rappeler que la société H.C.B. dans sa convention avec le gouvernement avait accepté l'obligation d'organiser dans chacune de ses cinq stations le service médical et l'enseignement comme une sorte de réciprocité pour la cession de propriétés foncières et le déplacement des habitants (les Botéke ont trouvé place chez leurs frères à Longa lonéns et à Bolondó).

#### PREPARATIFS

A bord du bateau parti d'Anvers 24.9.1924) qui menait au Congo les trois premiers Missionnaires du Sacré-Coeur (M.S.C.) envoyés prendre la relève des Pères Trappistes pour la moitié nord-est de leur mission de l'Equateur dans le vicariat apostolique de Nouvelle-Anvers, se trouvait aussi Leverhulme, le fondateur directeur général des H.C.B., venu pour une tournée d'inspection.

Or le chef des M.S.C., Mgr le Préfet E. Van Goethem, avait une connaissance parfaite de la langue et de la culture anglaises grâce à vingt années d'activité missionnaire en Papouasie et en Australie. Tout naturellement donc il a vite pris contact avec l'illustre compagnon de voyage. Celui-ci, tout aussi naturellement, portait la conversation sur la situation de la jeune station de l'Equateur, exprimant ses regrets au sujet de l'absence des services éducationnels et religieux. Mgr. le Préfet expliqua que Flandria était situé en dehors de sa juridiction, mais que des changements de limites étaient prévisibles à courte échéance et qu'alors ses premiers soins seraient pour la fondation espérée.

Aussi dès l'unification des deux entités (la préfecture apostolique de la Tshuapa confiée aux MSC et la Mission des pères Trappistes) en 1926, le P. Louis Vertenten fut chargé de l'organisation de l'enseignement scolaire en commençant par l'école primaire, en

visant, selon les progrès des élèves et la possibilité de trouver les enseignants capables, les degrés moyens d'artisanat, surtout menuiserie et mécanique. Le tout se ferait sur la base du programme prévu par le gouvernement de concert avec les congrégations religieuses reconnues officiellement.

Il va de soi que les premiers bénéficiaires seraient les enfants des travailleurs et la société qui avait besoin de main-d'oeuvre spécialisée qu'elle préférerait trouver sur place plutôt que d'importer à des frais supérieurs des étrangers ignorant la mentalité de la population locale. Mais il n'y avait aucune exclusivité.

La société prenait sur elle tous les frais d'établissement, d'entretien, de salaires, etc. La mission s'engageait à exécuter tous les travaux de fondation et de fonctionnement.

#### LES PREMIERS MISSIONNAIRES

En prévision de l'arrivée du premier missionnaire, la direction de la société lui avait fait construire une maison provisoire en pisé mesurant 8 m x 4 m, comprenant deux chambres. Il avait aussi donné des instructions pour placer un autel dans la chapelle-école décrite ci-dessus et pour la construction d'une seconde maison provisoire pour le frère J.B. Brants nommé comme assistant, qui devait venir de la mission de Bokote.

Le P.L. Vertenten avait annoncé son arrivée prochaine par une lettre datée du 28 septembre 1926 au directeur Nauwelaerts, qui lui répondit d'aimables paroles de bienvenue, s'excusant de son absence inévitable au jour de l'arrivée, mais ajoutant que les ordres avaient été donnés pour préparer l'habitation.

Le jour de l'arrivée du Père peut être fixé au 7 octobre 1926 sur la base des faits suivants :

- (1) la date du premier baptême inscrit dans le registre de Flandria est 8 octobre 1926,
- (2) Paul Lombombe, père de cet enfant, m'a affirmé que sa fille a été baptisée par le P. Louis exactement le lendemain de son arrivée pour commencer la mission de Boteka.

Quant au frère Jean Baptiste, il devait attendre à la mission de Bokuma le signal de l'achèvement de

l'habitation. Ce n'est que le 25 novembre que le bateau de la compagnie le déposa à Flandria.

Les deux maisons provisoires du personnel missionnaire étaient du même type, achevées mais encore toutes humides. Elles consistaient en deux pièces. La partie antérieure était ouverte, exposée au plein soleil, de sorte qu'elle convenait assez mal comme bureau. On ne pouvait y laisser que les objets dont on ne regretterait pas la disparition éventuelle. La partie postérieure était la chambre à coucher, aux parois fermées. Elle servait en même temps comme bureau, réfectoire, magasin, débarras, etc. Aussi n'est-il pas étonnant que la population avait pitié des missionnaires en comparant ces pauvres logis avec les grandes maisons confortables des Européens, au service de la société ou du gouvernement.

#### DEBUT DES CONSTRUCTIONS

Il fallait maintenant commencer par construire. Et pour cela trouver les travailleurs indispensables. En attendant l'arrivée du frère Jean, le P. Louis entreprit une tournée de recrutement à l'intérieur, comme cela se pratiquait couramment à cette époque. Il poussa en direction de Bokatola jusque Boende-Etoo où il était le 14/15 novembre comme l'atteste le registre des baptêmes. Il y trouvait un catéchuménat dépendant de la mission de Bokuma et dirigé par le catéchiste Louis Boskwa (transféré plus tard dans son village natal Bokatola). Le missionnaire itinérant S. Sluiter, déjà cité, passait à intervalles réguliers administrer le baptême et autres sacrements. Désormais cela pourrait se faire à Botska en y transférant le catéchuménat. Ceci pourrait être un moyen d'attirer des travailleurs. Pourtant le P. Vertenten ne réussit pas à ramener ne fût-ce qu'un seul travailleur sans doute parce qu'en ces temps il y avait une forte demande de main d'oeuvre indigène. Il ne lui restait donc qu'à patienter et entretemps s'occuper de la pastorale parmi le personnel de la compagnie. Il allait aussi visiter les villages voisins où se trouvaient pas mal de chrétiens et de catéchumènes. Ainsi il faisait un excellent travail missionnaire, bien que ce ne fût pas son mandat direct.

En outre, les dimanches, beaucoup de gens de l'intérieur venaient au marché organisé par la compagnie.

Il y avait souvent une grande affluence. On en profitait pour voir le prêtre dont la présence était vraiment rare dans leurs villages, l'itinérant de Bokuma étant chargé d'un territoire réellement trop vaste. Ainsi, après avoir inscrit son premier catéchumène le 7 novembre, le nombre des candidats montait régulièrement. Mais ce n'était pas là sa charge principale. Or pour cela, il manquait de main-d'oeuvre. Ce n'est que le 6 décembre que ce présenta un travailleur appelé Iloko. Mais ce cadeau de St. Nicolas était-il valable ? Il se confessait protestant. N'empêche, il fut accepté. Car il était urgent de commencer les constructions. Il fallait agrandir la chapelle-école provisoire et ajouter un chœur. Les 18 élèves (de tout âge) avec leur moniteur pouvaient y prendre leur part, relativement importante grâce à la présence de quelques-uns déjà fort développés. Mais ce n'est pas une solution définitive. Aussi était-on heureux d'accueillir le 2<sup>e</sup> travailleur le 17 décembre. Puis à l'approche de Noël quelques chrétiens de l'intérieur apportaient leur collaboration bénévole, tandis que les femmes des travailleurs de la compagnie s'occupaient du pisé. Ainsi la chapelle avait-elle un air plus convenable pour la fête.

#### PLANS

Entre-temps les missionnaires devaient s'aviser de dresser les plans et le devis des bâtiments à ériger de concert avec les autorités de la compagnie : habitation des missionnaires, chapelle, école, 4 dortoirs pour les internes, cuisine, 2 ateliers (menuiserie et mécanique) avec magasin-annexe, réfectoire, installations sanitaires, le tout pour 200 élèves (maximum prévu par la société), plus les maisons et annexes pour 8 enseignants autochtones. Il restait à se mettre d'accord sur l'endroit précis où construire le complexe scolaire. Cela prit de longs mois de discussions sur place et de correspondances avec l'administration centrale à Kinshasa. L'emplacement avait bien été réservé dès le début de la fondation, dans le prolongement du camp des travailleurs, mais des extensions et des changements dans la direction locale, ainsi que certaines imprévoyances imposaient la préférence pour des variations même importantes. Finalement le plan primitif fut maintenu, moyennant

quelques adaptations mineures et approuvé définitivement en décembre 1927. Demeurait cependant le problème de la main-d'oeuvre.

#### MAIN-D'OEUVRE

Pour aider dans la pastorale, Mgr. le Préfet Apostolique envoya à Flandria le catéchiste en chef Bakutu Boniface, résidant à Bokuma. Arrivé le 23.12. 1926 il pouvait aussi contribuer à trouver la main-d'oeuvre, grâce spécialement à sa grande influence et à sa connaissance de la contrée étant lui-même originaire de là, natif de Basombo, village situé à peu de distance.

Bien vite plusieurs catéchumènes se présentèrent venus des villages Bonkoso voisins. On leur proposa de s'engager aussi comme travailleurs pour la nouvelle école. Comme cela leur assurait en même temps un revenu financier, ils acceptèrent avec plaisir.

Au début de la nouvelle année Bakutu partit en tournée de recrutement au-delà de la rivière dans la région de Bolima, où il avait résidé pendant de longues années comme catéchiste-directeur du catéchuménat contrôlé par Bokuma. Malgré l'excellent souvenir qu'on y avait gardé de lui, il n'en ramena surtout que des élèves auxquels venaient bientôt s'ajouter une bonne quantité d'écoliers des villages de l'intérieur pour commencer une nouvelle année scolaire. Mais pendant son absence plusieurs nouveaux candidats-travailleurs s'étaient présentés à côté de catéchumènes. Le baptême aux plus anciens catéchumènes administré à Pâques fut comme une invitation à de nouveaux engagements.

#### NOUVELLES CONSTRUCTIONS

Pendant ce temps le fr. J.B. Brants, aidé de la main-d'oeuvre qui augmentait progressivement, se pressait de leur construire des maisons : 9 de 6 x 3,5 m et 1 de 9 x 3,5 m en pisé sur le terrain en jachères déjà prévu pour l'école mais non accordé définitivement, situé en prolongement du camp.

Sur le même terrain il avait déjà construit un dortoir pour les élèves internes, dimension : 15 x 5 m. D'autre part une petite cuisine près des deux cases pour les missionnaires.

Il fallait en même temps préparer les matériaux

pour d'autres bâtisses provisoires : habitation et église.

Le 5 juin ces travaux étaient achevés, ainsi que la construction d'une habitation provisoire pour le personnel missionnaire. Dans l'incertitude concernant l'emplacement du complexe scolaire à élever et vu la pénurie de terrains appropriés et disponibles, on la bâtit derrière l'hôpital, en tôles ondulées - à cette époque elles étaient généralement d'une qualité solide. La maison comprenait 3 chambres individuelles et un local mi-ouvert pour servir de réfectoire et de salle de réception.

Après l'achèvement de cette bâtisse on se mit à construire une église plus convenable que l'école, encore provisoire, en pisé, mais avec toiture en tôle. Elle était axée dans la direction opposée perpendiculairement à l'habitation; une courte distance, l'entrée principale donnant sur le chemin entre le camp des travailleurs et les résidences des Coastmen.

Par la mise en service de la nouvelle église l'ancienne chapelle-école devenait complètement disponible pour l'enseignement.

Après l'achèvement de ses constructions provisoires, d'une maison de 12 x 4 m, habitations pour la main d'oeuvre (pygmoïdes Batswa, personnel féminin), on activait aux préparatifs des constructions définitives : abattage de quelques gros arbres sur le terrain demeuré inoccupé parce que primitivement destiné à l'école; fabrication des briques (pressage et cuisson) à partir du mois d'août 1927; extraction des pierres de latérite à la source du petit marais situé entre la compagnie et la mission. Ce dernier travail était exécuté par des volontaires du village Bonjoku des Bonkoso voisins. L'endroit de la carrière était choisi à l'écart à cause de l'incertitude de l'emplacement définitif.

#### LE PERSONNEL MISSIONNAIRE

Dans la seconde moitié de novembre 1927, j'arrivai à la Mission Catholique de Bondombe sur la haute Tshuapa, après ma visite de la région de la Lomela. Parti de mon poste de Boende début septembre et arrivé chez les Ekukú à la limite de notre préfecture apostolique, je décidai de ne pas entrer



à ma mission directement par un chemin partiellement identique, mais de la haute-Tshuapa plutôt que faire le détour via Yolombo-Yalola-Yalosaka, puis après un petit repos chez des confrères, retrouver mon poste en traversant une région non encore visitée entre les rivières Tshuapa et Maringa (Lúwó).

Or voilà que pendant mon séjour là arriva Mgr le Préfet Apostolique. Il me raconta que le P. Louis Vertenten à Flandria était beaucoup affaibli souffrant de la malaria. Il lui fallait de l'aide et j'étais désigné pour cela et le remplacer pour d'éventuels séjours d'hospitalisation. Cela ne durerait que quelque 6 mois. Après cela il serait rétabli et je reprendrai mon ministère ordinaire d'itinérance dans le vaste territoire entre Tshuapa-Lomela-Salonga. Je pouvais donc laisser mes affaires à Boende et ne prendre avec moi qu'un minimum de bagages. Tout cela pourrait s'arranger pendant la journée d'arrêt à Boende du bateau de l'Otraco avec lequel je descendrais jusque Bokuma d'où Flandria pouvait être atteint facilement par le service hebdomadaire du bateau de la compagnie (2).

Ce plan fut exécuté. Je pris place à bord de la "Ville d'Anvers" à sa descente de Boondo sur la haute Tshuapa, après arrêt à Boende avec changement de bagages, j'arrivai à Bokuma où je trouvai le P.L. Vertenten en visite comme confesseur des religieuses. Le même jour y arriva son frère, le P. Supérieur Pierre Vertenten. Ensemble nous trois montions à bord du "S/W Berthe" des H.C.B. à destination de Flandria. Arrivés là le 17 décembre nous y trouvions le P. Sluiter venu pour l'intérim durant l'absence du P. Vertenten. Les deux visiteurs durent prendre une pirogue pour rentrer chez eux sans tarder à cause de leurs services à Noël, l'un à Bokuma l'autre à Coquilhatville.

## LE TERRAIN

Quelques jours après mon arrivée Flandria reçut la visite de Lord Leverhulme, accompagné de l'administrateur-délégué Beissel. Ce fut l'occasion de trouver une solution définitive à la question du terrain pour l'emplacement de l'école. On fixa l'endroit prévu primitivement et où on avait déjà exécuté les travaux préparatifs et érigé les bâtiments

provisaires comme décrit ci-dessus. Il fut encore décidé de bâtir la résidence des missionnaires et l'église au-delà du marais limitrophe : une route carrossable les relierait à l'école. Cette solution éviterait de doubler le travail et les dépenses. Cette décision permettait maintenant d'activer les préparatifs en cours, de sorte que le 27 février 1928 on pouvait commencer avec les fondations de la première construction en briques cuites : un dortoir pour 50 élèves. Le frère Jean devait faire tous les travaux personnellement, car il n'y avait pas encore un seul maçon capable. En même temps il choisit deux travailleurs qui avaient l'air plus dégourdi pour leur apprendre à manier truelle et briques (leurs noms ont été conservés dans le document : P. Esangi et P. Bundu).

Une semaine après, le 5 mars, on commença les fondations du deuxième dortoir puis les travaux de maçonnerie proprement dite. Avant cela le frère avait dû partir à Coquilhatville le 29 janvier pour se faire soigner d'une infection dangereuse. Revenu guéri il put commencer les travaux définitif relatés ci-dessus.

Le 8 mars le P. Vertenten dut une nouvelle fois descendre à la ville se faire soigner. C'était sans doute sa tenace malaria. Bientôt il était clair qu'un changement de résidence et d'occupation s'imposait. Les supérieurs le nommèrent comme recteur de la mission de Boende. Le 16 mai il quittait donc Flandria et mon séjour comme aide et remplaçant temporaire devenait définitif, se prolongeant jusque 1933.

Les travaux avançant normalement, le premier dortoir était prit à être couvert (12.4). La toiture était en tuiles végétales (nommées localement ndslg). Ce n'était pas chose facile. Car les palmiers dont les feuilles servaient à la fabrication de ces tuiles ne se trouvaient qu'à une distance trop grande pour un approvisionnement régulier par nos travailleurs. Heureusement on a pu les faire acheter toutes faites au marché d'Ingende par le catéchiste P. Bokoli. Il ne nous restait que d'envoyer nos hommes les chercher en pirogues ou de les faire amener par le bateau de la compagnie.

Dès que les deux autres dortoirs furent habitables, les deux premiers dortoirs furent aménagés comme classes. Les installations sanitaires indispensables

furent établis. Et un premier atelier construit pour la menuiserie; il pourrait par la suite être utilisé comme local de l'école artisanale.

Tout cela étant terminé en février 1929 : on pouvait entamer les déploiement du terrain pour l'habitation des missionnaires.

#### CHANGEMENTS DES NOUVEAUX PLANS

Le projet de construire l'habitation des missionnaires au-delà du marais fut finalement abandonné. Nous avions fait comprendre que cette distance empêchait une bonne surveillance et était défavorable pour l'éducation. Une nouvelle proposition désignant un terrain inoccupé à la tête du marais avait les mêmes inconvénients. Finalement la direction accepta notre point de vue bien qu'il implique le sacrifice de quelques dizaines de jeunes palmiers, à la limite de l'ancien terrain laissé inoccupé pour l'établissement de l'école - on était donc revenu au plan primitif. Et l'on pouvait donc commencer à creuser les tracés pour les fondations le 27.2.1929 et mettre pierres et ciment le 5.3 suivant. En même temps on activait la fabrication des briques. Le 9 avril commençait la construction proprement dite qui avançait à souhait malgré la déclivité du terrain (entre les deux côtés extrêmes elle était de 1,80 m. sur une longueur de 36 m.).

Simultanément on travaillait aussi à une seconde salle semblable à la première et destinée à devenir l'école de mécanique. Mais nous nous empressions surtout à la résidence des missionnaires, d'autant plus que nous aspirions à quitter la résidence à proximité de l'hôpital et du camp, à cause de tous les inconvénients que pareille situation comportait. Dès que possible nous aménagions deux chambres avec le strict nécessaire - le sol même non pavé, les fenêtres encore inachevées, etc. Cela était près pour le déménagement la veille de la fête du Sacré-Coeur 1930.

#### EPANOUISSEMENT

L'enseignement lui aussi se développait progressivement. En 1929-30, il y avait déjà 4 classes du primaire. Bien sûr, les moniteurs n'avaient pas tous le degré de formation voulu. L'école normale de Bamanya était encore à ses débuts. Cependant la première inspection officielle (le 17.6.1929 par Mr Jardon)

donna pleine satisfaction. N'empêche que la situation demandait une amélioration du personnel dirigeant. En effet, le recteur était à la fois directeur et de l'école et des travaux et de la paroisse. Théoriquement celle-ci n'existait pas, mais de fait il y avait des chrétiens et des catéchumènes au service de la société ou venant des environs à Flandria pour leurs affaires. Allez faire comprendre à ces braves gens qu'il n'y avait pas de poste de mission et que le missionnaire avait d'autres devoirs. Il y avait surtout les cas d'urgence, les malades et les hospitalisés ! Tout cela remplissait la journée du recteur, mais surtout ne lui permettait pas de donner une attention suffisante à chacune de ses charges.

Il fallait en outre nous absenter pendant une ou deux semaines pour des questions de service, contact avec les supérieurs, retraites, service médical, etc. Entre-temps les travaux devaient continuer normalement. Bien sûr nous pouvions compter sur les confrères de Bokuma: Sluiter ensuite, Wauters pour nous remplacer dans les choses essentielles, mais ce n'était qu'un pis-aller.

La situation s'aggravait par l'affluence croissante de gens venant de plus en plus loin, tant vers le Sud-Ouest jusque les Ekonda - une quantité de travailleurs de la compagnie et bien des élèves venaient de cette tribu - qu'au-delà des rivières : Bonyanga (desservis par Bokote) et Boangi (visités à partir de Bokuma). Mgr le Préfet avait permis aux catéchistes de partir assister aux grandes fêtes à Flandria, station moins distante, où ils pourraient en même temps recevoir leurs honoraires (3).

Les catéchistes des Boangi avaient depuis longtemps été exemptés de se rendre à Bokuma à cause des distances; ils étaient payés par le missionnaire itinérant. Quand celui de l'époque en question, le P. Sluiter, fut devenu capitaine du bateau de la mission Theresita (début 1929) il était normal qu'ils se replient sur Flandria (4). Et le catéchiste en-chef Bakutu partit en juillet 1929 à Mbala-Belondo les rassembler et payer. Fin octobre le P.G. Wauters fit de même, par exemple au passage d'un bateau accostant au centre commercial Lotokó.

A la fin de 1929, Mgr le Préfet transféra à Flandria la responsabilité sur les Boangi et sur les

Bonkoso, les autres tribus de l'intérieur demeurant rattachées à Bokuma. Ainsi Flandria était devenu un véritable poste de mission. Mais il ne l'était pas encore effectivement avec l'absence du personnel indispensable p.ex. pour visiter ce grand territoire à côté de la pastorale sur place. Il fallait attendre la fin du mois d'août 1930 pour voir le début de l'organisation définitive par l'arrivée du Père P. Trigalet - jusque là directeur de l'école primaire attachée à l'église paroissiale (plus tard : cathédrale) de Coquilhatville. Il pouvait se donner entièrement à l'école comme enseignant et assistant du directeur. Ce dernier pouvait donc consacrer plus de temps à la pastorale.

#### MATURATION

Les constructions du complexe scolaire continuaient régulièrement. Bientôt on pouvait commencer l'église. A l'assomption 15 août 1930 tout était prêt pour la pose de la première pierre. On avait annoncé la visite de Mgr le Délégué Apostolique pour présider la cérémonie, mais il fut empêché.

Les travaux à la résidence des missionnaires continuaient normalement. Autre grande nouvelle : un troisième père allait arriver pour établir la mission proprement dite par l'installation d'une communauté de religieuses sur le terrain que la société avait tenu en réserve dans ce but, au-delà du marais qui serait donc la limite entre l'école et la mission.

Le premier désigné, le P. Robert Brepoels, ancien supérieur des Trappistes ne put venir. Il partit à Wafanya remplacer le P.G. Dubrulle nommé à sa place. La santé de celui-ci n'était plus brillante; à son âge il ne put s'accoutumer au nouvel entourage; il retourna donc à Wafanya, remplacé par le jeune G. Wauters, qui arriva à Flandria le 28 octobre.

Le terrain était couvert d'un léger recru forestier et de jachères, avec de rares arbres d'une certaine grandeur. Le déblayement n'était donc pas difficile, mais il y avait pénurie de main-d'oeuvre et l'éternel manque de tuiles végétales. Malgré cela l'énergique père Wauters réussit en un an la construction de la maison des soeurs avec ses annexes et un bâtiment scolaire avec internat pour filles. La mission était reliée à l'école par un sentier

cyclable (qui serait plus tard aménagé en route carrossable). Une autre route avec digue dans le marais menait à la rive où les bateaux pouvaient accoster.

Grâce à la rapidité avec laquelle tout ce complexe avait été établi les trois premières Soeurs du Précieux Sang purent arriver le 15 août 1931 sous la conduite de Mgr le Préfet qui profita de l'occasion pour administrer la confirmation et bénir l'église et l'école H.C.B.

Les soeurs s'installaient et aménageaient les locaux, de sorte qu'elles pouvaient commencer l'école au début de 1932.

Mgr Van Goethem encourageait fort l'enseignement, en retard dans sa circonscription. Aussi insistait-il que nous commençons aussi une école réservée aux pygmoides (5). En effet, l'expérience avec des garçons de cette race dans les écoles ordinaires à Bamanya, Bokuma et récemment Flandria était tristement négative, à divers points de vue. Ils étaient nettement en retard ne parvenant pas à suivre le rythme des apprentissages et manquaient le degré des qualités psychiques (discipline, persévérance, etc) des garçons Baotó. Ces différences étaient indéniables, et pour le moment insurmontables. Il nous paraissait que leur instruction-éducation n'avait une chance de succès que dans un système scolaire à orientation propre et programme adapté à la réalité de leur nature et culture. Cet essai s'imposait d'autant plus que les Batswa constituaient une partie importante de la population du territoire confié à la mission de Flandria (6).

Une école spéciale fut donc érigée à la mission. Les travaux activés permirent de commencer l'enseignement par un ancien de l'école normale de Bamanya sorti sans diplôme mais suffisamment formé pour un début sous le contrôle de la soeur Antoinette, directrice de l'école des filles.

A l'école H.C.B. le développement continuait normalement. L'école primaire se complétait par l'arrivée d'enseignants diplômés de l'école normale de Bamanya, une affluence normale d'élèves, la discipline, l'application à l'étude, etc. et, pour la section artisanale, la marche normale de l'apprentissage des premiers candidats menuisiers sous la conduite du frère.

A la mission on activait les constructions : résidence des missionnaires, habitations du personnel autochtone, église, annexes diverses.

D'après les instructions de la hiérarchie tout le terrain de la mission inoccupée devait être planté de palmiers à huile. Ce qui fut fait et terminé fin 1932 (il en fut de même plus tard pour le terrain situé entre le second marais et le village Longa).

Il fallait aussi constituer peu à peu un cheptel, commençant par le petit bétail en achetant 19 brebis, qui pourraient se nourrir dans la palmeraie.

La base matérielle de la mission étant ainsi assurée il fallait organiser son activité pastorale, spécialement l'évangélisation des populations de l'intérieur. Elles habitaient éparpillées dans un vaste espace géographique. En effet, ce qui restait du territoire évangélisé par Bokuma sauf les Ngombe au-delà de la Ruki avait été confié entièrement à Flandria (novembre 1930), laissant ainsi aux confrères de Bokuma pleine liberté pour se donner entièrement à leur devoir principal : la formation du clergé autochtone (petit séminaire).

Ce territoire formait la partie de la préfecture (puis vicariat au 15.3.1932) de Coquilhatville située au Sud de la Ruki jusque près de l'embouchure de la Salonga; elle était limitée vers l'Ouest par l'affluent Boloko et au Sud par une ligne allant de la Momboyo près d'Imbonga à Isaka sur la Salonga, englobant tous les Bombomba, une partie des Injolo de la Salonga, et les villages Ekonda situés dans le bassin de la Ruki-Loilaka (?).

Pour visiter régulièrement les habitants et leur servir l'aide spirituelle il fallait un missionnaire, mais personne n'était disponible. Mes deux confrères étant pris complètement par leurs charges à Flandria je décidai de prendre sur moi l'itinérance. Seul le P. Trigalet pouvait se libérer pendant les grandes vacances pour l'une ou l'autre tournée, comme il l'a d'ailleurs fait une fois dans les Boangi et Injolo.

Comme je devais continuer mes fonctions de directeur responsable - pour le rectorat de la mission l'affaire était réglée d'avance - il fallait obtenir l'accord des autorités de la compagnie. Elles étaient très compréhensives et ne firent pas de difficulté, pourvu que je continue à fournir régulièrement les

rapports habituels, que mes absences ne soient trop longues (ne dépassant pas beaucoup un mois), qu'on puisse toujours me trouver pour me rappeler en cas de besoin. Ce qui ne fut pas difficile à promettre et à exécuter, surtout grâce à l'extension progressive du réseau routier et la facilité de profiter des passages des véhicules et des bateaux de la compagnie.

De cette façon nous continuons à travailler à l'entretien et au développement des deux branches : école HCB et mission jusque fin 1933 quand je fus muté pour Bokuma-mission et petit séminaire, et remplacé par le P.E. Van der Kinderen.

#### NOTES

1. La compagnie des H.C.B. imposait à ses premières implantations des noms européens : Leverville, Alberta, Elisabetha, Brabanta, Flandria. Par la suite elle se tenait aux noms autochtones.
2. Ceci se trouve rapporté ainsi dans les documents de Flandria. Dans ma mémoire la communication et la charge spéciale m'étaient apportées verbalement par le P. Georges Le Fevere (venu à Bondombe pour remplacer le P. Edmond Van Houte décédé) et dans une lettre de Monseigneur. Entre les deux sources d'information je pense que la plus fidèle est celle contenue dans le document de Flandria puisqu'elle est bien plus proche de l'événement. Il est peut-être possible de concilier les deux thèses, en supposant que j'ai rencontré Monseigneur lors de l'arrêt du bateau à Boende, mais je ne m'en souviens pas et les documents me font défaut.
3. Il en vint même une fois quelques-uns qui dépendaient de la mission de Bikoro.
4. Il y avait des relations fréquentes avec les H.C.B. par eau via Mbala et Bosaa.
5. Cette population était communément appelée Batswá (sing. Botswá) comprenant plusieurs tribus portant chacune un nom propre. La race dominante se nomme Baotó (Sing. Botó).
6. Cette option de la hiérarchie était stimulée aussi par la visite du R.P. Schebesta, le grand spécialiste de l'étude des pygmées aux Batswa de l'Equateur, de passage à notre école de Flandria, environ



du 27.3 au 28.4.1930, puis pendant quelques semaines à Bokuma et alentours. Cf. son ouvrage Vollblutneger und Halbzwerge 1934 p. 197.

7. Plus tard ces Ekonda furent attachés au vicariat d'Inongo, et la délimitation cadrée sur celle de l'administration civile. En effet, durant mes visites j'avais observé un jour de fortes pluies à Iténdo que la limite des deux vicariats (la crête de partage des eaux : Loilaka-Ruki et Ngange-Lac Léopold II) passait par le village, voire par certaines maisons, (cf. le cahier croquis de voyage p. 3-5). En outre les particularités dans la langue et la culture militaient également pour une délimitation plus logique que celle fixée dans les bureaux. J'avais donc fait des propositions dans ce sens à la hiérarchie qui les agréa et les Ekonda septentrionaux furent unis à leurs congénères méridionaux.

x x x

## Règle et exception en lomongo

A toute règle il y a des exceptions. Ces exceptions peuvent être des irrégularités. Mais souvent elles sont plutôt d'autres règles interférant avec les premières. Les irrégularités sont rarissimes en Mongo. Par contre les exceptions "régulières" abondent. Les exceptions semblent avoir pour rôle d'attirer l'attention d'une manière spéciale. Elles paraissent être des moyens d'accentuation. J'en voudrais donner quelques exemples.

### 1. DANS LES PREFIXES ET LES ACCORDS

La classification des substantifs se communique au préfixe du verbe. Les noms de personnes demandent un préfixe verbal propre a-ba-, quelle que soit leur classe. Les autres noms s'accordent avec la classe. Or le préfixe des personnes s'applique encore à des

animaux lorsqu'on veut rappeler leur renommée, célébrer leurs hauts faits, ou exprimer une affection spéciale :

Règle

nkoi ěokumba ntaa  
nsósó ěkám ěowá

Traduction

le léopard a pris la chèvre  
ma poule est morte

Exception

nkoi ăokumba ntaa

le (fameux) léopard a pris  
la chèvre

nsósó ěkám ăowá

ma poule (que j'aimais) est  
morte.

D'autre part, les noms de personnes peuvent eux aussi commander l'accord et ainsi former une exception. L'accord exprime la célébrité :

Ngonga ăoyá

Ngonga est arrivée.

" ěoyá

la fameuse Nzonga est arrivée

nkanga ăoleké

le féticheur passe

" ěoleké

le célèbre féticheur passe

Liyou ăowá

Liyou est décédé

" ăowá

le fameux Liyou est décédé

On voit le jeu de la règle et de l'exception : celle-ci exprime une nuance particulière.

## 2. DANS L'ORDRE DES FORMES

L'ordre des formes est fixe dans ce sens qu'il ne peut être changé à volonté. Mais il est interverti dans plusieurs cas pour insister spécialement. L'attention est attirée précisément par le renversement. En voici des applications.

2.1. La "règle" est que les pronominaux (possessif, démonstratif, etc.) se placent après le substantif déterminé. Mais l'inversion se trouve avec le sens d'une insistance particulière, ou avec certaines autres nuances :

a) lisála ăikám mon champ;  
ăikám lisála mon champ par opposition à celui d'autrui

b) júmbu ăikáé son nid;  
ăikáé júmbu son nid différent de ceux d'autres

espèces.

- c) tóma tóngé ces choses;  
tóngé tóma idem, mais marquant l'étonnement.
- d) túka tswá ngóya les hottes de maman;  
tswá ngóya túka idem par opposition à celles des autres.

Autres nuances

- a) betámhá bémǒ quelques arbres;  
bémǒ betámhá encore d'autres arbres.
- b) bontó oumá tout homme;  
oumá bontó un vrai homme.

## 2.2. Dans la phrase verbale.

L'inversion avec anaphore sert à appuyer :

- a) ńíéa bont'ónko je connais cet homme;  
bont'onko ńjówéa cet homme je le connais.
- b) ókoté botámhá òné coupe cet arbre;  
botámhá òné wókoté cet arbre coupe-le
- c) óome nsé étaná wé tue le poisson que tu trouves;  
nsé étaná wé wíomé le poisson que tu trouvestue-le.

Toutefois les sens particuliers que comporte le renversement de l'ordre ne se trouvent pas dans tous les cas. Ainsi il existe une construction très spéciale pour laquelle j'ignore un sens particulier malgré son emploi très fréquent. La seule explication que j'ai trouvée est stylistique : l'inversion contribue plus de vivacité. Mais il est évident que le fait même que le sujet et le complément prennent la place l'un de l'autre comporte une nuance. L'adjonction de la traduction littérale fera ressortir la particularité de la construction renversée :

- a) nyama yowá nd'álóngá/balóngá bǎowá nyama des animaux sont morts dans les pièges/litt. les pièges sont morts les animaux.
- b) linyangi jǐlotswa ndá likáká/likáká jǐlotswa li-nyangi une jique a pénétré dans le pied/litt. le pied a pénétré une jique.
- c) botámhá boonkwêla/njǐkwêla botámhá l'arbre est tombé sur moi/litt. je suis tombé sur l'arbre.

- d) jéfa jônjiléla/njôliléla jéfa le soleil s'est couché à mon égard/litt. je me suis couché à l'égard du soleil.

Je pense que ces quelques exemples suffisent à donner une idée de la relation entre la règle et l'exception et avoir jeté quelque lumière sur certains phénomènes linguistiques qui échappent facilement aux profanes.

x            x            x

### **Mission et langue**

N.d.l.r.

Ce texte a déjà été envoyé par le Père G. Hulstaert (de son vivant) à la rédaction de la Revue Canadienne des Etudes Africaines qui l'a ensuite transmis à Mr J. Fabian. Nous croyons savoir que la R.C.E.A. n'a pas l'intention de le publier.

La Revue Canadienne des Etudes Africaines 17 (1983)2,165-187 (1) publie en première place une étude du Professeur J. Fabian sur le rapport entre les missions (protestantes et - surtout - catholiques) et la colonisation au niveau des langues congolaises. Il s'y trouve une quantité de critiques principalement négatives sur la collaboration des missions catholiques et le gouvernement de la colonie belge. C'est du moins ainsi que m'apparaissent la tendance générale de cet article et l'esprit dans lequel il est conçu, malgré le titre, généralisé d'une part et limité - aux langues - d'autre part. Aussi crois-je pouvoir borner mes réflexions à ce double niveau : l'aspect linguistique de la question dans l'optique de ma vie missionnaire (dont une bonne quantité des 60 ans de présence sur les lieux passés dans l'enseignement).

En particulier, je voudrais confronter mon expérience avec les phrases qui semblent bien résumer l'at-

l'attitude mentale de l'auteur : "L'utilisation des langues africaines, vernaculaires et véhiculaires, pour transformer les Africains en travailleurs salariés et pour contrôler le développement linguistique spontané unit alors les intérêts de l'administration coloniale et des missions" (p. 165). "Le but du gouvernement colonial était d'établir et maintenir le pouvoir, et pour cela la collaboration des missions était essentielle" (p. 183).

J'attire l'attention sur la particule pour, qui dans ce contexte exprime bien l'intention. Ce qui est confirmé par la conclusion que "maintenir la pureté de la doctrine chrétienne (et donc l'évangélisation) et veiller à la rectitude de la grammaire et de l'orthographe sont deux aspects d'un même projet" - c'est-à-dire dominer, comme il appert du contexte. Car, dit l'auteur, pour les missionnaires le langage est vitalemment lié à la religion, partant leur souci de contrôler la langue n'est pas une simple coïncidence ni un effet accessoire de leurs activités éducatives (p. 183).

Ces conclusions semblent bien faire partie des conceptions idéologiques générales de l'auteur. En effet, il finit en déclarant que la politique linguistique des missions n'est pas particulière au milieu colonial. Car "une grande partie de l'histoire de l'Europe peut s'expliquer ainsi" (l.c.). Nous voilà clairement situés dans le domaine idéologique. Ce qui, à son tour, explique en bonne partie la teneur générale de l'article. Est-ce que je me trompe ou j'exagère en pensant ici à une assimilation avec une tendance qui se répand de plus en plus et que je retrouve e.a. dans une étude de Ntamunzoza, critiquée par P. de Meester (dans Recherches Linguistiques et Littéraires, P.V. Lubumbashi 1983 n° 3 p. 43 et 57) et que je crois pouvoir rendre comme ceci : injecter aux autres ses conceptions idéologiques personnelles et par suite interpréter dans ce sens leurs actes et leurs paroles.

Entrons dans quelques détails. L'auteur ne se tient pas à une accusation générale. Il présente des preuves. Comme argument pour "la volonté de contrôler le développement spontané (des langues) et de le soumettre aux fins de la colonisation" est cité "le manuel ambitieux de W. Stapleton (Yakusu 1903). Dans la

phrase citée - que je prends telle quelle puisque je ne la retrouve pas dans l'original - ce linguiste proposait de diriger le développement sauvage du lingala pour en faire un instrument de progrès et une langue propre à être utilisée par l'administration, l'industrie, l'enseignement pour le bien de la population. Donc pour J. Fabian : un but manifestement dominateur avec un sentiment de supériorité qui considère comme inférieur, dégénéré, abject tout ce qui est propre à l'autochtone : culture, langue, religion.

Et pour preuve : on les nomme sauvagerie, dialecte ou sabir ou pidgin, superstitions et syncrétismes, etc.

Avec cela l'auteur ne semble pas se rendre compte du sens exact, authentique de ces mots, p.ex. dans la terminologie linguistique, dire que le lingala qu'on voulait rebantouiser est un sabir, est la simple constatation d'une réalité au moyen d'une terminologie scientifiquement adéquate. Y voir une intention de dépréciation est faire montre d'ignorance. Il en est de même pour des termes comme pidgin, dialecte, qui ont un sens technique bien déterminé. Les confondre avec patois, jargon, etc. ou les prendre pour des "expressions dégénérées" est proprement abusif.

Les reproches du Prof. Fabian ne se bornent pas à la seule question des langues. Dans une étude dont l'inspiration fondamentale est nettement anticolonialiste, il est logique d'inclure la collusion entre l'Etat et la Mission. Faut-il condamner toute collaboration même là où le bien public est en cause ? Que les églises et les gouvernements aient collaboré dans certains domaines est un fait indéniable car naturel et donc inévitable en tous temps et dans tous les pays. L'auteur rappelle d'ailleurs la réalité dans l'histoire de l'Europe. Mais de là à la condamnation pure et simple il y a de la marge.

Pourtant, l'auteur la franchit avec d'autant plus d'agileté qu'il a trouvé un bel argument dans le propre milieu : le vieux livre de Monchamp sur l'oeuvre linguistique des Pères Blancs d'Afrique (1904) est "un riche document pour l'arrière-fond idéologique de l'activité linguistique des missionnaires". Car elle donne à ces dialectes une fixité, des règles et "les ouvrages religieux serviront à affiner et à élever ces langues barbares jusqu'ici presque dépourvues de

tout ce qui exprime les idées d'ordre moral et spirituel"(2). La vérité de cette citation empruntée à l'article de Fabian; à part le caractère péjoratif et exagéré, peut être contredite difficilement. Mais elle ne peut être mise au compte des missionnaires, mais à celui d'un admirateur écrivant dans le confortable bureau d'une ville européenne, loin des postes missionnaires primitifs d'Afrique.

De son côté, l'article sous examen a le tort d'en tirer une déduction illogique. Que cette oeuvre linguistique des missionnaires ait eu une influence stabilisatrice sur la langue de la population évangélisée ne prouve pas leur intention qui a été de caractère religieux. L'effet culturel est heureux mais accessoire. Effet coïncidant n'est pas égal à but ou intention. Pour demeurer dans le même domaine religieux, on peut rappeler que la traduction de la Bible en haut-allemand de Bohême par Luther a eu une influence considérable sur l'évolution et la stabilisation de l'allemand littéraire. Or on n'en peut conclure à une intention politique ou dominatrice de la part du réformateur. Ce serait confondre effet et cause.

Un autre point qui me paraît important de relever est lié à cette idée de domination attribuée aux missionnaires : ils ont imposé leurs vues sans consulter la population autochtone. Le Prof. Fabian tard venu en Afrique Centrale peut difficilement se placer dans la situation dans laquelle se trouvaient les missionnaires en 1900. Mais il pourrait croire le témoignage des contemporains, qu'à cette époque il ne pouvait y être question d'une démocratie à la mode des Etats actuels de l'Occident. Même encore lorsque au début de 1926 je fus envoyé comme missionnaire itinérant en plein centre de la forêt équatoriale au milieu de populations qui étaient le plus loin possible de l'évangélisation et de l'enseignement scolaire, pouvais-je leur soumettre le problème résumé ainsi par le P. G. van Bulck (Les Recherches Linguistiques au Congo Belge, I.R.C.B., Bruxelles 1948 p. 659) : "préparer et réaliser l'unification des grandes langues qui sont prédestinées à... servir... de base pour l'Administration, pour l'Enseignement supérieur et pour l'Evolution des autochtones dans les lignes de leur propre mentalité et de leurs prédispositions innées". Se trouvant sur le chantier on se posait inévitable-

ment la question : ne pouvant parler à la fois les divers dialectes même d'une seule langue, lequel choisir ? Ensuite et surtout, il était inévitable que la langue adoptée se développe et s'adapte aux nouvelles fins et aux nouveaux besoins, et cela au point de vue tant lexical (terminologie religieuse, pédagogique, technique, etc.) que grammatical, (pensons à la traduction p.ex. de la Bible où la syntaxe pose de grands problèmes). Devait-on, pouvait-on même attendre que des élites soient sorties du peuple pour résoudre ces problèmes ? Peut-on raisonnablement s'imaginer que ces personnes se développent comme par une sorte de génération spontanée sans notre intervention, exclue par hypothèse ? Même si cela pouvait se réaliser, se figure-t-on qu'entre-temps nous attendions les bras croisés ou que nous rentrions provisoirement en Europe, et cela durant au moins des décades ?

Avec un petit effort d'imagination et de bonne volonté pour se mettre dans notre peau à cette époque est-il sensé de croire à la moindre possibilité objective d'une autre attitude ? N'y a-t-il pas quelque règle qui conseille aux historiens cette sorte de prudence parmi les moyens de parvenir à la connaissance de la vérité globale dans leur science ?

Après tout cela et pour conclure, que répondre globalement à l'accusation de collusion avec l'état portée contre les missionnaires, surtout catholiques ? Comme dans le contexte elle a une portée très générale, elle mériterait une réponse tout aussi générale. Mais cela est peu réaliste. Aussi me paraît-il préférable d'y opposer le plan individuel.

J'ai été parmi les missionnaires partisans de l'emploi de la langue vernaculaire, maternelle, autant que le permettait la situation générale tant dans le contact journalier que pour l'évangélisation et l'enseignement. Cette attitude était générale parmi les confrères (pour me limiter à la province de l'Equateur d'alors) dans notre diocèse et dans ceux de Basankoso et de Molegbe. Elle était diamétralement opposée à l'option de l'état colonial qui favorisait la langue intertribale lingala, l'imposait même par son personnel, européen et autochtone, en n'employant pas d'autre langue indigène.



Nous nous estimions en conscience obligés au respect fondamental du droit des autochtones au point de vue culturel, et donc linguistique, et convaincus des principes d'une saine pédagogie tant dans les écoles que pour la catéchisation, comme l'expriment clairement les Annales Aequatoria 6(1985) p. 244.

En vue de tout cela peut-on honnêtement nous accuser d'une part de collusion avec le gouvernement colonial, d'autre part de volonté de domination ?

Est-il déplacé de terminer avec un témoignage personnel ? Si je me suis mêlé de ces problèmes linguistiques et éducatifs je ne suis pas conscient d'avoir été poussé par un désir de domination (de qui ou de quoi ?) mais bien par ce que je croyais - et crois toujours - le bien supérieur du peuple. Et je pense avoir le droit d'en dire autant des nombreux confrères missionnaires qui ont pris part à ces mêmes actions, sans exclure les adversaires dans certaines prises de position pour tel ou tel point de détail, p.ex. pour ou contre la langue "véhiculaire".

Que des opinions et des options opposées voire antagonistes se manifestent à l'égard de pareils problèmes, même à l'intérieur d'une même église ou entre personnes par ailleurs amies - amicus Plato... - ne permet pas de conclure à l'inspiration par une passion autre que celle de la vérité et du bien du peuple évangélisé.

Traiter les missionnaires qui ont donné beaucoup de temps et d'efforts à l'étude d'une langue tribale comme poussés par l'esprit de domination sociale, politique, religieuse est aussi abusif. Si l'un ou l'autre pouvait être mené par un motif humain, il est injuste de généraliser. Si nous avons peiné par savoir la langue et connaître la culture du peuple parmi lequel nous avons été envoyés, c'est pour pouvoir nous y engager pleinement et être en mesure de l'évangéliser selon la mission que nous avons reçue. Si l'on veut nous reprocher cette fidélité en méconnaissant la nature de l'Évangile, de l'Église, du Christianisme - je crains un peu que tel ou tel lecteur n'arrive à en soupçonner l'auteur de l'article en question - nous nous trouvons à un niveau tout différent et devant une autre problème. Mais pour conclure comme l'auteur, c'est là une autre histoire.

NOTES

1. Le texte anglais avec résumé en français est intitulé : "Missions and the Colonization of the African Languages : Developments in the Former Belgian Congo". Entre-temps est paru du même auteur : "Languages and Colonial Power : the Appropriation of Swahili in the Former Belgian Congo, 1880-1938".
2. L'introduction de la première grammaire lomongo (1887), J.B. Eddie dit exactement le contraire : "Kilolo is capable of expressing the nicest shades of meaning, and is amply adequate; we feel sure, of conveying to the native mind a knowledge of the Great Father's love and of the blessings He has in store for them". Lire J.B. Eddie, An English-Kilolo Vocabulary, Edinburgh, 1887, p.V (=Note de la rédaction).

## BOENDE

## 1. INTRODUCTION

Les Annales Aequatoria donnent ici leur troisième dossier concernant les grands centres de la Région de l'Equateur (Zaïre). Le premier présentait Mbandaka (Annales Aequatoria 4(1983) et 7(1986), le deuxième Basankoso (Vol. 10(1990)). C'est maintenant le tour de Boende.

Nous prévoyons encore des dossiers sur Bikoro, Ingende, Ikela, Lisala, Bumba... Tout dépendra de la possibilité de pouvoir rassembler les documents historiques originaux concernés car nous ne voulons nullement écrire l'histoire de ces centres mais seulement livrer aux intéressés un matériel fiable. Ce souci de fiabilité n'implique pas que nous considérons toutes les données incluses dans les documents publiés le soient également. L'historien du Zaïre connaît les faiblesses des documents genre "Enquêtes ethnologiques" des années 1920-1930. A lui d'y appliquer son sens critique.

Nous ne reproduisons pas seulement les documents de l'administration mais aussi tout ce qui peut avoir valeur de source. Ainsi nous avons reproduit ici le témoignage-souvenir du Père Hulstaert arrivé à Boende en 1925.

Nous regrettons de ne pas avoir pu mettre la main sur les trois documents suivants :

- (1) Rapport de création du Centre Extracoutumier de Boende. M. De Rijck 1951.
- (2) Rapport relatif à l'administration du CEC de Boende, 1955, Labye.
- (3) Rapport sur l'administration du CEC de Boende, 1958, J. Stoop.

Il est évident que nous restons reconnaissant envers toute information originale qui pourra compléter notre dossier.

## 2. PRESENTATION

### 2.1. La Zone

La Zone de Boende a été créée par le décret de 1922. Elle est située dans le Sud de la Cuvette Centrale, à presque 1° latitude Sud, et à 21° longitude Est. La superficie de la Zone couvre 19.718 km<sup>2</sup> avec une population de 178.820 habitants en 1989. Elle est limitée au Nord par les Zones de Befale et Bolomba, au Sud par la Salonga qui sépare les Zones de Boende et Monkoto, à l'Est par les Zones de Bokungu et Djolu et à l'Ouest par les Zones de Bolomba et Ingende. Outre la cité de Boende, la Zone est composée de 4 Collectivités : Bolua (8 groupements, 107 localités), Djera (13 groupements, 104 localités), Lofoi (12 groupements, 100 localités), et Wini (10 groupements, 152 localités).

### 2.2. La cité

La Cité se compose de 7 quartiers : Bosongo, Busira, Iyondje, Ntendele, quartier Urbain, Boende II Nsele, et Boende II Kimbangu. La population de la cité selon les statistiques de 1989 était répartie comme suit sur un total de 49.386 habitants, (28 % de la population de la Zone) : 11.818 hommes (4600 redevables et contribuables), 12.245 femmes (1342 redevables et contribuables), 12.673 garçons, et 12.650 filles. 608 naissances, 358 décès, y ont été signalés. Au même moment, la Cité de Boende comptait 9.008 travailleurs répartis comme suit : 2230 agriculteurs, 200 industriels, 1300 commerçants, 176 agents de transport, 802 employés des bureaux, 300 dans les bâtiments, et 800 divers. Le centre commercial de Boende dispose de 8 maisons : Tabazaïre, BAT, Socobe, Milona, Nouvelle-Oasis, Lomata, Mbolika et Entriac. Il y a aussi 2 grands marchés et 3 locaux : Ivongo, Bolombi, et A.C. Watsi. Autres éléments à signaler : 4 décortiqueuses et 9 moulins à manioc (fufu), une succursale de la Banque Commerciale Zaïroise et une de la CADEZA, un hôpital général et 6 dispensaires, un Centre social et un Home des vieillards à Saint Augustin, 2 petites bibliothèques (une au Centre Pastoral Bakanja à Baliko et une autre au service des Cultures et Arts de la S/Région. 3 bars (Etay, Lokaf et Babos) ainsi que 34

buvettes agrémentent la vie à la cité de Boende engluée tantôt par la chaleur équatoriale, tantôt par la monotonie languissante d'une ville en pleine brousse (1).

#### NOTE

(1) Source : Rapport annuel de l'administration du territoire et décentralisation, Zone de Boende, exercice 1989, rédigé et transmis par Cit. Katshioko N., Com.Zone, à la DIVATER/Mbandaka le 15/3/1990.

### 3. HISTORIQUE

#### 3.1. Dates cadres

A défaut d'informations plus étoffées, voici les dates cadres qui peuvent servir de référence. Nous y marquons spécialement la situation administrative de Boende.

- 1899 : premier blanc établi à Boende (Siffert ?)
- 1900 : Jespersen reprend Boende de la SAB pour l'Etat Indépendant du Congo.
- 1911 : du 29-7-1911 au 1-3-1913 : chef-lieu de "zone" (1)
- 1921 : le 13-10-1921 : Circonscription urbaine.
- 1925 : Implantation Mission Catholique.
- 1927 : Création de la Chefferie Ntoma Nkols.
- 1929 : Chef-lieu du district de l'Equateur.
- 1940 : Chef-lieu du district de la Tshuapa.
- 1946 : Cité indigène.
- 1950 : Chef-lieu du district de la Tshuapa (après scission du précédent).
- 1954 : 21-5-1954 : Centre Extracoutumier (BA 1954, p. 996).
- 1957 : Fondation officielle de poste de mission des protestants (Disciples du Christ).
- 1958 : 13-8-1958 : Centre de Boende.
- 1963 : Chef-lieu du Territoire de Boende du District de la Tshuapa.
- 1964 : Occupation Simba (août-septembre).
- 1973 : Chef-lieu de Zone et de Sous-Région.

#### 3.2. Démographie (2)

Nos informations d'ordre démographique restent également très limitées. Curt von François y comptait

200 huttes en 1885. Après, nous devons attendre 1939 pour avoir des statistiques précises,

|      | Hors chefferie<br>cité indigène | M.C. | M.Pr. | Milit | Pri-son | S.T. | Terr | Tot  | Chef Ntoma Nkols |
|------|---------------------------------|------|-------|-------|---------|------|------|------|------------------|
| 1939 | 745                             | 288  | S     | 274   | 285     | 76   | 125  | 1798 | 1830             |
| 1941 | 701                             | 276  | -     | 208   | 243     | -    | -    | 1428 |                  |

Population du Centre Extracoutumier et de la ville de Boende :

|      |            |      |        |            |      |        |
|------|------------|------|--------|------------|------|--------|
| 1955 | 3316       |      | 1975   | 11.156 (4) | 1983 | 31.575 |
| 1958 | 4014       |      |        | 17.922 (5) | 1984 | 36.348 |
| 1970 | 12.758 (3) | 1980 | 20.202 |            | 1985 | 40.111 |
|      |            | 1982 | 27.038 |            | 1987 | 41.382 |
|      |            |      |        |            | 1988 | 48.951 |

Le petit nombre de Blancs résidant à Boende au début du siècle indique le peu d'importance qu'avait ce chef-lieu aux yeux de l'Administration de l'E.I.C. au début de l'occupation européenne :

|      |   |      |   |      |   |
|------|---|------|---|------|---|
| 1902 | 3 | 1904 | 4 | 1907 | 5 |
| 1903 | 2 | 1905 | 6 | 1908 | 2 |

#### NOTES

- (1) Ce mot a été utilisé selon des applications géographiques très variées.
- (2) Source : copies des documents administratifs de l'époque (Archives Aequatoria).
- (3) Léon de Saint Moulin, Atlas des collectivités du Zaïre,
- (4) Perspectives démographiques régionales 1975-1985, Département du Plan, Kinshasa 1978.
- (5) Communiqué par le Père Herman van Dijck selon les renseignements de la Zone de Boende en mai 1988.

### 3.3. Esquisse ethnographique

L'histoire des groupes vivant à l'endroit où se trouve actuellement le centre de Boende avant l'arrivée des Blancs ne se laisse pas facilement résumer. Les observateurs étrangers du début et des années

30-40 n'avaient pas de buts historiographiques, mais économiques et administratifs. Les informations les meilleures que nous avons pu découvrir à ce sujet proviennent des écrits du père Hulstaert qui s'appuie partiellement sur les enquêtes de l'administration, mais principalement sur ses propres enquêtes à l'occasion de son premier passage dans le coin en 1925-1927 et sur ses réflexions ultérieures. Nous reproduisons ici deux de ses textes.

3.3.1. G. Hulstaert, Over de Volksstammen der Lomela, dans Congo (1931)1, p. 22 (traduit du néerlandais) :

"En ce qui concerne les Ntoma Nkoe, sous ce nom on comprend souvent le peuple qui habite autour du poste de l'Etat de Boende. C'est un amalgame. Officiellement, jadis, on les nommait Ntomankole, maintenant Ntomankwe. On les appelle aussi Ensongo ou Bonsonsongoni. Tout ce qui habite sur un ensongo, la terre entre le confluent de deux rivières. Ce sont les villages : Boende, Baliko, Bomputsu, Lonyi,,Boonda, Iongo, Watsi, Baongo, Ilombe (ces trois derniers forment ensemble le groupe Ngonyi). Boende et probablement aussi Baliko appartiennent aux Mboe, groupe Ienge. Bomputsu et Lonyi sont le reste de grands villages disparus : Bomputsu, Mpama, Lonyi, Baanga, Bonyee, Bongila. C'est eux les vrais Ntomba Nkoe dont le nom a été appliqué aux villages environnants par ignorance (...).En fait tous ces villages forment maintenant une unité en dialecte et culture, appartenant au grand groupe des Mbole avec de l'influence Ekota".

3.3.2. G. Hulstaert, Une lecture critique de l'ethnie môngo de G. Van Der Kerken, dans : Etudes d'Histoire Africaine 3(1972)27-60, p. 52-53:

"Les Ntomba Nkole des environs du poste de Boende sont un mélange de Balinga, Bakutu et Ekota. D'où le manque d'unité dans les traditions et les hésitations des auteurs qui en ont traité. Les villages d'origine Bakutu sont apparentés aux Ntomba, auxquelles les rattachent d'ailleurs les généalogies. Leurs migrations coïncident avec celles des groupes dont ils sont originaires. Leur dialecte aussi présente des traces de leur origine hétérogène, quoique la prédominance soit

indubitablement Ekota".

#### 4. NOTE ONOMASTIQUE

##### 4.1. Ntomb'â Nkole

D'après G. Hulstaert, il n'y a pas d'étymologie pour ce nom. Cependant les composants Ntomba et Nkó-le sont très répandus en pays môngo. Son application à Boéndé et environs a déjà été attestée en 1885 par von François (Itomanken).

##### 4.2. Boéndé/Boéné/Boéndé\*

Boéndé : pas d'étymologie selon G. Hulstaert. On retrouve le nom dans les lieux suivants : 19/10/123/106/90/160/10/112/171/14/123. A distinguer de Boéné ou Boénde (Boens) qu'on retrouve dans les environs (109/105/143). Mentionné par Jespersen. Boende (ville) mauvaise prononciation de Boens voisin ?

##### 4.3. Liteli/Iteli signifie ficus corpensis.

#### 5. DOCUMENTS

##### Document 1 : IMPRESSIONS DU PREMIER EXPLORATEUR

Curt von François, Die Erforschung des Tschuapa und Lulongo. Reisen in Centralafrika, Brockhau, Leipzig, 1888 (29 septembre 1885) p. 138-139 (traduction de l'allemand par H.V.).

"En continuant la route, nous passâmes un grand nombre de pêcheries et de nasses. Nous fîmes un grand détour en suivant la courbure de la rivière et arrivâmes vers 4 heures de l'après-midi à Itomanken (1). Le village qui compte 200 huttes se baigne dans l'ombre de fiers palmiers et de bananiers sur une haute élévation de 20 mètres sur la rive gauche. C'est le village le plus important que nous avions vu depuis l'embouchure de la Tschuapa. La population venait à notre rencontre avec joie. C'était possible qu'ils avaient été mis au courant de notre arrivée à partir de Lokuku (2) qui par la voie de terre n'est éloigné que de 5 km pendant que nous en avons fait 25 par la rivière. Nous achetions de poissons, de bananes, du manioc, des noix de palme et du bois. Ma collection s'accrut de quelques arcs, flèches et lances. Une corne en ivoire d'un mètre et demie avec un



rallonge d'un tuyau en bois de deux pieds tentait vivement mon envie d'acheter, mais le propriétaire ne voulait pas s'en séparer (...). Aussi les Ndolo (3) ici présentaient eux-mêmes leurs armes en vente, surtout des couteaux. Je vis pour la première fois du copal comme moyen d'éclairage. Ils possèdent beaucoup de pirogues de toutes dimensions toutes fabriquées de l'arbre de coton (4). La pêche est pratiquée avec beaucoup d'application. Sur la rive entière on trouve une multitude de barrières de pêche (...).

La population accueillante, la saine hauteur de la rive et l'abondance de nourriture et la proximité des Balinga bienveillants, indiquent ce lieu comme un emplacement idéal pour un poste de mission" (5).

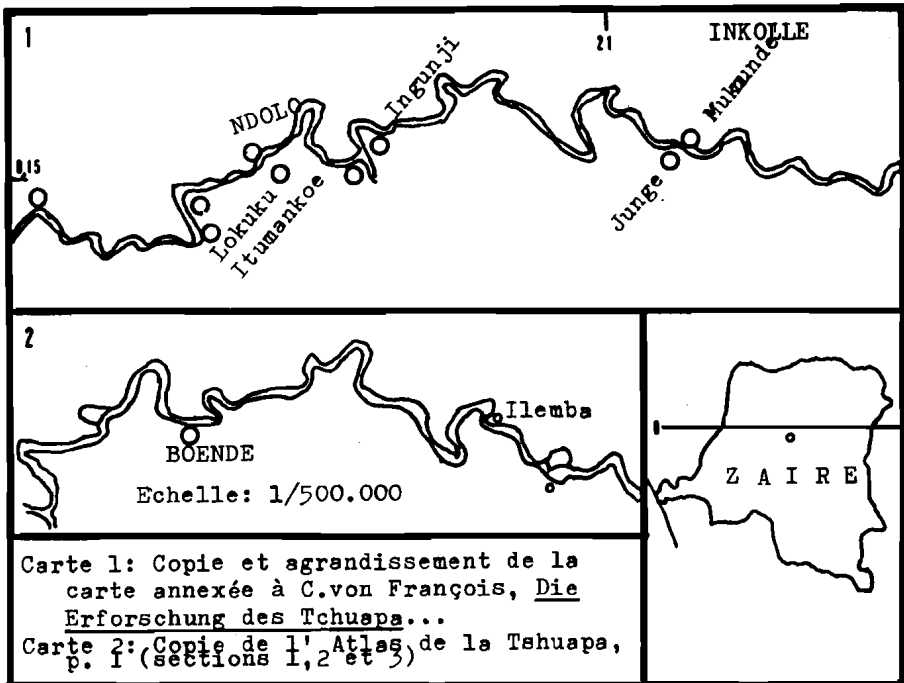
#### NOTES

- (1) G. Hulstaert identifie l'endroit avec l'actuel Boende et comprend le nom "Itomanken" comme : Ntômâ Nkols, riverains et terriens de l'endroit. "En ce temps là, le port de Boende actuel était traditionnellement occupé par le groupement riverain Iyongi/Ionje" G. Hulstaert, L'Exploration de la Jwafa en 1885, (ms inédit composé en 1982) p. 25.
- (2) Lokuku, une section de cette tribu "mais je ne sais pas l'identifier" G. Hulstaert, ibidem.
- (3) Ndolo : G. Hulstaert, ibidem : "Il m'est impossible de l'identifier" mais à la page 53 il l'approche de "Balolo".
- (4) En allemand nous lisons : "Wollbaumholz" ce qui devrait être traduit par "cotonier" ce qui me semble invraisemblable car cet arbre est inconnu traditionnellement dans cette région et je vois difficilement sortir une pirogue de quelque dimension de son tronc.
- (5) Rappelons nous que le missionnaire protestant Grenfell était présent.

\* Le numéro renvoie à la carte des dialectes môngo de G. Hulstaert.

Reproduction en agrandissement d'un détail de la carte annexée au livre de C. von François. Nous y ajoutons le commentaire de G. Hulstaert, o.c. p. 25-26 :

"Dans cette partie du cours de la Jwafa, les bords portaient beaucoup d'agglomérations, mais aussi des villages plus grands, tels que Inkunji (400 huttes), une localité innommée (400 huttes), Junge (20 huttes), Mukunde (100 huttes). Sur la carte le premier se situe tout près de Itomanken, Junge et Mukunde se trouvant en face l'un de l'autre. De là on peut déduire qu'il est question de Ngonyi ou Ngonji (section de Ilimbé) et Ionje deux groupes de Ntomb'â Nkôla, d'une part et de Bokonda (Balingá) d'autre part. La localité innommée peut être une des deux sections des Ntomb'â Nkôla; Baongo ou Watsi. La carte place le village Ingunji à la pointe droite de la courbe de la rivière en amont de la crique bien connue et clairement marquée sur la carte légèrement en amont du poste de Boende. Le texte n'en parle pas".



Document 2 : BOENDE DE LA SAB A L'ETAT

Knud Jespersen, de nationalité danoise (1873-1941) est un des grands pionniers de l'occupation de l'intérieur pendant la période de l'Etat Indépendant et de la Colonie Belge. (Voir Biographie Coloniale Belge V, 486-488). Il a confié ses mémoires à Kay Larsen qui les publie en danois en 1930 : En Dansk Officers Kongofaerd, C.A. Reitzels Forlag. Nous possédons la traduction allemande en manuscrit (Archives Aequatoria).

Le texte qui suit est traduit de ce dernier. Entre 1898 et 1919, il était au service de l'Etat dans la région de Boende-Bondombe-Ikela. C'est lui le responsable de la première organisation territoriale de cette région. L'extrait ci-après se situe en 1900 (1):

p. 71 :

"Siffert restait à Ngombe (2), moi, je me hâterai d'atteindre Boende, d'après l'ordre du Commissaire de District et y reprendre immédiatement le secteur entier de ce nom que la Société avait dû rendre justement à l'Etat. Toute la région était en révolte. Pendant de longues années, la SAB y avait fait des ravages. Le caouchouc lui était arrivé en masse. Ses agents, avant de se retirer à Busira et à Ngombe, avaient excité la population contre l'Etat par toutes sortes de calomnies. Ils leur avaient inculqué que l'Etat leur imposerait encore plus de caoutchouc. En outre, mon prédécesseur à Boende, chef du secteur, n'était pas un représentant digne de la race blanche. Il n'avait pas travaillé ni visité les gens dans leurs campements dans la forêt, mais à Boende même il s'était constitué un harem, sans que pour autant les autres femmes étaient en sécurité (...). C'était un officier Italien" (3).

p. 79 :

"Tout à fait inattendu, je recevais l'ordre d'aller à Boende pour remplacer Snoilsky"

NOTES

(1) Lire aussi : G. Hulstaert, Le passage au Congo

d'un officier danois. Notes et commentaires sur les séjours à l'Equateur de Knud Jespersen (1898-1908), dans Enquêtes et Documents d'Histoire Africaine 4(1980)1-100.

- (2) Il s'agit de Isongu des Ngomb'a Muna.
- (3) Cet officier italien n'a malheureusement pas pu être identifié.

### Document 3 : PREMIERES ACTIVITES MISSIONNAIRES CATHOLIQUES

Les pères Trappistes ne se sont jamais installés à Boende, et il n'est pas certain qu'il y sont arrivés avant 1910. Le premier rapport publié est le suivant :

- (1) Het missiewerk 7(1910-1911)144, Lettre du Père Georgius.

"Le lendemain nous attignîmes Boende vers 9 heures du matin (...). Boende est un poste de l'Etat où depuis quelque temps nous avons mis un catéchiste, à la demande empressée des noirs. Je ne pensais pas trouver ici des chrétiens, mais grand était mon étonnement quand j'y comptais à peu près 40 : il y avaient aussi plusieurs catéchumènes". (Antoine Loleka, catéchiste, écrivait l'année avant : "En ce moment nous enseignons dans beaucoup de villages (...), Boende : 15 villages").

- (2) En 1924 les Missionnaires du Sacré Coeur avaient repris Bokote des Trappistes. En 1925, ils fondent leur premier poste à Boende.

En voici la description :

"Boende est un petit charmant poste avec à sa tête un commissaire de district, quelques commerçants et une vingtaine d'Européens. C'est à une heure d'ici en pleine forêt que nous avons commencé notre nouveau poste, une trentaine de travailleurs noirs y sont déjà occupés depuis quelques semaines à y abattre les arbres et à égaliser le terrain sur lequel nous comptons avoir bâti (sic) dans un petit mois notre nouvelle mission. Elle ne pourra être qu'un pauvre abri et d'un provisoire qui durera probablement

quelques années. Dès que nous y serons installés il nous faudra continuer à défricher, à bâtir une chapelle, un magasin, et des cabanes pour les chrétiens qui viendront peu à peu s'installer autour de la nouvelle mission. Chaque matin nous nous rendons au nouveau poste pour surveiller les travaux et de temps en temps donner notre petit coup de main. Inutile de vous dire que la besogne n'est pas des plus faciles et que nous n'aurions pas commencé ce nouveau poste si nous n'avions pas caressé l'espoir d'être tôt ou tard secourus par nos amis de Belgique. De nombreux villages indigènes se rencontrent tout autour de notre nouvelle station, ils n'attendent que l'heureux jour où nous nous serons rapprochés d'eux pour se ranger de notre côté et recevoir peu à peu le Saint Baptême".

Jos Yernaux, m.s.c. Boende, le 30 avril 1925, Annales de N.D. du S. Coeur, 1925, p. 198.

#### Document 4 : LES PREMIERS BLANCS A BOENDE

Le père E. Boelaert a récolté en 1954-55 plusieurs dizaines de témoignages de Congolais qui, directement ou indirectement, avaient encore vu les premiers Blancs. Il s'agissait en premier lieu de rassembler les témoignages sur la récolte du caoutchouc. Les originaux des déclarations en lomongo se trouvent dans les Archives Aequatoria (F.B/HD 440).

#### "ARRIVEE DES BLANCS CHEZ NOUS

##### 1. Les Blancs de la S.A.B.

Avant l'arrivée des Blancs, nos ancêtres vivaient à leurs occupations. Mais vint un jour où ils apprirent ceci en provenance de Ngombs-Malala et Bosanga : certaines personnes blanches accompagnent de nombreux auxiliaires noirs pour arrêter et tuer les gens. Remontant la rivière, ils rencontrèrent un des nôtres, Lokwosombo en train de chasser du gibier. Ils le tuèrent. Lokwosombo était originaire de Boondo.

Ils remontèrent encore la rivière mais avant d'atteindre Boende (1), ils arrêtent Mboyowuto revenant d'inspecter sa clôture de chasse au-delà de la rivière. Ils l'emmènèrent. Ils emmènent aussi Elongambula

arrêté en pleine inspection de sa clôture de chasse.

Les informations sur ces méfaits se répandirent à travers toute la contrée. Nos gens décidèrent de leur faire la guerre. Mais les Blancs dirent : "Nous ne voulons pas la guerre, venez et commerçons". Les autochtones n'acceptèrent pas cela, mais leur lancèrent des flèches. C'était au port de Itumbe.

De là, ils continuèrent la montée, mais cette fois avec l'intention de débarquer et barrer la route aux autochtones, afin de se venger de l'attaque d'il n'y a pas longtemps. Les Blancs utilisèrent les fusils et tuèrent beaucoup de nos vaillants combattants, parmi lesquels Bosongoi. Il y a eu véritable massacre et beaucoup de cadavres des noirs sont restés sans sépulture. Les survivants se dispersèrent et allèrent se cacher plus loin dans la forêt. Les Blancs continuèrent la montée jusqu'au port de Boende. Ils y débarquèrent et entreprirent immédiatement les travaux de débroussement pour s'y installer. Mais la guerre ne s'arrêtait pas encore. Ils continuaient à massacrer les autochtones. Beaucoup de cadavres pourrissaient dans la forêt.

Vint alors la disette : les gens ne pouvaient plus aller ni aux champs, ni à la pêche, ni à la chasse. Ils ne se nourrissaient que de fruits. Dispersés partout dans la forêt, les gens ont vu leurs ménages se séparer. On ne savait plus où se trouvait son mari et ses enfants ou vice-versa.

Les Blancs arrivèrent à Baliko, mon village natal et tuèrent 2 de nos patriarches ainsi que 2 femmes, parce qu'ils n'avaient pas pris fuite. Ces patriarches sont Longangu et Ekof'Elangs, et les femmes : Bompato et Bomatsa.

Ceux des nôtres qui ne fournissaient pas de chikwanges étaient relégués chez les Mbole. Vraiment, nous avons beaucoup souffert : beaucoup de gens ont été tués. Je ne peux pas tout raconter ici.

## 2. Sortie de la forêt

Lorsque la guerre s'est généralisée, et la famine de plus en plus meurtrière aussi, une certaine Nkwe-sombo décida d'aller dans son champ cueillir les feuilles de manioc. Là, elle fut arrêtée par Bamutu (le chef de ces Blancs) et ses hommes qui l'emmenèrent chez Lamsu et Ikomakoma (les premiers Blancs).

Ces Blancs lui demandèrent : "Ou habitez-vous ?" Elle répondit : "dans la forêt". Et le Blanc : "Parmi vous là-bas, n'y a-t-il pas quelqu'un d'influent ?" La femme répondit : "Nous avons Ekof'Olomba". Là-dessus, elle fut relâchée et rentra en forêt munie d'un morceau d'étoffe et des perles lui donnés par les Blancs. Les gens se rassemblèrent pour contempler ces objets, et elle leur raconta tout ce qui s'était passé.

Le matin, Ekof'Olomba prit un bouclier et des lances et alla conclure un pacte d'amitié avec les Blancs. Lemasu, le chef des Blancs, lui dit : "Faites sortir vos gens de la forêt, je n'aime pas la guerre". Les uns en sortir, les autres non. La forêt qu'ils habitaient s'appelait Ikau. Elle était impénétrable.

### 3. Nouvelles dispositions et récolte du caoutchouc

Après que les gens étaient sortis de la forêt, Lemasu convoqua Ekof'Olomba et lui demanda de lui désigner 2 adjoints. Il se choisit Ekof'Osongo, chef de Boende et Ekof'Omatsa de Baliko, fils de Bomatsa tuée par les Blancs. Ekof'Olomba se chargea de Bomputu. Boende, Baliko, Bomputu et Lyonje ne formaient qu'un seul clan Bolangala.

Le Blanc imposa alors la récolte du caoutchouc à tous ces 4 villages. Il dit à Ekof'Olomba : "Vous qui êtes plus proche de moi, je vous charge de m'apporter chaque jour pour mes travailleurs : 20 chikwangues et 20 paquets de poissons par famille".

Il engagea quelques hommes et quelques femmes pour l'entretien du poste. Et le marché se déroulait normalement.

Mais comme on continuait à tuer les gens, le marché disparut surtout à Baliko où on avait tué le chef Ekof'Omatsa. Il fut succédé par Ekof'a Loali.

Un jour Lemasu appela Ekof'Olomba et l'informa : "Quelqu'un appelé l'Etat va bientôt venir me remplacer". Et l'Etat vint licencier tous les Blancs de la SAB. Le premier Blanc de l'Etat s'appelait Itambala. Il convoqua Ekof'Olomba et ses adjoints et leur dit : "Maintenant les gens ne seront plus tués, ne reléguez plus personne, ne mangez plus la chair humaine, construisez des maisons, et entretenez vos champs". Itambala appela les gens de partout, et ils agrandirent la cité.

On surprit Ekof'Ontamba et son fils emballant la chaire humaine pour le rôtir. L'Etat se fâcha, les arrêta et les jetèrent dans l'eau. Les gens eurent peur, et abandonnèrent l'anthropophagie. L'Etat demanda à Ekof'Olomba de lui donner des soldats. On lui présenta les frères Bompulunga et Nkoliampou. Ce sont nos premiers soldats.

#### 4. Le pays organisé

Avec l'arrivée de l'Etat, le pays est organisé sur de nouvelles bases. L'Etat convoqua les chefs locaux et leur ordonna : "Désormais tous les relégués regagneront leurs villages d'origine. Construisez des maisons et cultivez des champs. Je n'aime pas la guerre". Là-dessus, il installa des kapitass dans tous les villages.

#### 5. 2<sup>e</sup> campagne de caoutchouc

En 1914, lors de guerre entre l'Allemagne et la Belgique, on incorpora de force dans l'armée beaucoup de militaires et de porteurs. Itambala dit à Ekof'Olomba : "Maintenant vos gens ne récoltent plus de caoutchouc, mais vous me fournirez régulièrement poissons, viande et chikwangués pour mon personnel, d'autres villages récolteront du caoutchouc". Ces tâches ont été bien exécutées. La guerre prit fin. La paix revint.

A ces temps-là, la rémunération des chefs était composé de : perles, machettes, mitako et morceau d'étoffes. Un autre Blanc Kasakasa vint et dit à Ekof'Olomba : "Désormais, terminé les mitako et anneau de cuivre comme monnaie, le franc sera votre monnaie. Vous l'obtiendrez par votre travail, ou par la vente de vos produits de champs, de pêche et de chasse".

Quelque temps après on commença à payer l'impôt : 3 fr. Et de plus en plus, les Blancs devinrent nombreux chez nous." (D'après un texte lomongo de Ekonya Médard, alors enseignant à Boende, originaire de Bali-ko, chefferie Ntomb'a Nkole, traduction Lonkama E.B.).

Document 5 : VIEUX SOUVENIRS DE BOENDE (G. Hulstaert)

"Arrivé à Matadi le 4.10.1925, et après le stage réglementaire au laboratoire de Kitambo-Léopoldville Ouest, je partis pour la préfecture de la Tshuapa via Coquilhatville. A Bokote je trouvai Mgr E. Van Goethem,



le Préfet Apostolique. Il me confia la charge de missionnaire itinérant du poste récemment fondé à Boende, à entreprendre dès que je serais un peu familiarisé avec la langue et les coutumes de la population.

Cette activité était urgente, car dans le vaste territoire visé habitaient pas mal de fidèles, et toute la tribu des Bakutu qui n'avait pas encore été touchée par l'évangélisation. En outre, depuis beaucoup d'années la région n'avait plus eu la visite d'un missionnaire.

Après quelques jours passés avec mes confrères, je pus monter à bord du bateau Unatra pour Boende. On arriva là au déclin du jour. Les bagages ne seraient déchargés que le lendemain. Je pris donc ma petite valise, saluai le capitaine - j'étais le seul passager blanc à bord - et mis pied à terre. Là quelques spectateurs : aucun Européen parmi eux. J'étais tout essoufflé comme perdu ! Que faire et par où aller ? Je ne savais pas la langue, ni le chemin de la mission. Heureusement un garçon m'approcha en demandant : "mission" je fus signe de oui. D'ailleurs j'étais bien reconnaissable comme missionnaire catholique à notre habillement religieux que nous portions toujours et se mit en marche ; je le suivis sans hésiter sur la route perpendiculaire à l'accostage.

Un peu au-delà de la prison la route s'arrêtait. Le garçon prit à droite un sentier qui s'engageait dans la forêt. Elle n'était pas très dense de sorte qu'on y voyait suffisamment malgré la nuit qui tombait rapidement. La marche devint plus difficile quand nous arrivions au marais (plus tard j'appris son nom : Imóngo) : il fallait marcher sur des bâtons - que les coloniaux appelaient sticks - exercice dont je n'avais aucune habitude. Mais le passage du ruisseau n'était pas difficile. A la sortie du marais et en remontant la pente, on voyait un peu mieux : une clairière, mais il fallait y passer à l'exemple des singes : plus de piste, mais un enchevêtrement de troncs et de branches de gros arbres. Au loin, on voyait une petite lumière : nous étions arrivés à la mission.

Le P. recteur E. Van der Kinderen (1888-1958) m'accueillit, s'excusa de ne pas avoir eu connaissance de mon arrivée - il n'aurait pu le savoir dans les circonstances données. Je retrouvai aussi mon compagnon de voyage le P. Marcel Es (1899-1976) qui m'avait pré-

cédé dans la mission déjà de quelques semaines. En outre, les Frères Ant. Oosterman (1883-1977) et Jeroen Kemp (1882-1968), ce dernier venu de son poste Bokúma pour initier les nouveaux-venus dans le métier de constructeur et travaux annexes.

L'habitation était à peine achevée pour l'essentiel. Elle était bâti en pisé, le sol en terre un peu battue, la toiture en feuilles. Pas de plafond, de sorte que les rats avaient pleine liberté de parcours (et ils en ont profité dès la première nuit...).

Dans la chambre qui me fut assignée se trouvait une table faite de deux planches brutes sur quatre pieds (branches d'arbres non écorcées), une chaise et un lit consistant en un matelas séparé du sol par une natte indigène. Les parois étaient encore en torchis humide sans enduit.

Le terrain des alentours tout proches était un peu déblayé pour l'essentiel. Il s'y trouvait aussi - si je me souviens bien - les principaux annexes.

Mes confrères étaient déjà en pleine activité de fondation. Le P. Marcel était engagé dans l'organisation de l'enseignement et l'apprentissage de la maçonnerie. Le P. Recteur organisait la paroisse tout en dressant les plans de l'ensemble de la mission projetée.

Pour moi, il s'agissait de m'acclimater-ce qui a pris de longs mois ! - et de m'accoutumer à la langue et à la culture de la population. Entre-temps je m'occuperais des ananas et autres plantes fruitières, ainsi que du début d'une palmeraie.

Pendant les récréations j'appris du P. Recteur un peu d'histoire sur la fondation de la mission de Boende, chambre de la première caravane M.S.C. partie au Congo. Le père E. Van der Kinderen fut envoyé en 1925 comme recteur-curé à Boende, où jusque là il n'y avait qu'un petit catéchuménat visité de temps en temps par un prêtre. Le curé reçut l'hospitalité du gouvernement dans une maison au centre administratif, en attendant l'acquisition d'une concession pour la mission.

Quand tout était légalement en ordre pour la concession d'un terrain de 200 ha situé au-delà du marais cité ci-dessus, entre les villages Ilombe et Baliko, le Père Jos. Yernaux arrivé au Congo vers Pâques 1925 put entreprendre les préparatifs pour l'établissement de la mission par l'abattage de la forêt et la cons-

truction des habitations provisoires tout en résidant sous la tente sur le lieu même. Dès que le recteur, P. Edouard, pouvait déménager et les confrères désignés le rejoindre, le P. Yernaux (1882-1956) partit fonder une nouvelle mission à Bondombe sur la haute-Tshuapa.

La maison où j'avais trouvé mes confrères lors de mon arrivée fut peu à peu aménagée et améliorée. Ainsi elle pouvait servir de résidence aux religieuses Filles de Notre-Dame du Sacré-Coeur quand elles vinrent s'installer à Boende (avril 1927).

Les pères déménagèrent vers l'Est du terrain, aux abords du marais, près d'un sentier menant à Ilombe. De petites cases en pisé y furent construites, à deux pièces individuelles séparées par une salle qui pouvait servir de réfectoire, ou de bureau, ou pour la réception des paroissiens ou visiteurs. Nous nous trouvions là sans annexes, entourés de jachères et des champs de notre personnel.

C'est ainsi que je trouvais la situation un jour en revenant d'un voyage. Car pendant que l'installation des constructions et l'implantation de la paroisse et de l'enseignement se poursuivaient, j'entamai le ministère dont j'avais été chargé : missionnaire itinérant.

Mgr. le Préfet, de passage à Boende m'avait imposé comme une sorte d'épreuve : aller à Ituku où pendant son voyage d'inspection il avait installé un catéchiste, voir comment il exerçait sa charge, etc. Avec arrêts à Boona et à Bosanga où il y avait déjà des chrétiens relativement importantes auxquelles il fallait offrir la possibilité de recevoir les sacrements. Cela ne devait prendre que 8 à 10 jours. Après cela je commençai la visite de la moitié septentrionale de notre territoire, entre Lomela et Salonga (sauf la partie nord-ouest, basse-Salonga, confiée à la mission de Bokote). Cela me prit un mois et demi. Ce fut mon épreuve définitive, après laquelle je pouvais me lancer dans l'itinérance début septembre 1926 avec la visite du bassin de la haute-Lomela en passant par les Bakutu. Je continuais ainsi durant l'année 1927, y joignant une visite spéciale aux Riverains de Bokonda et un détour par Bokote et la basse - Salonga (après Pâques). A la fin de cette année je fus muté à Flandria - Boteka.

Entre les voyages, en résidant à la mission de Boende, je pouvais suivre l'évolution des constructions et des ministères : paroisse, enseignement, service médical, développement agricole et artisanal.

La route partant du port vers l'intérieur fut prolongée toute droite jusqu'à la mission (plus tard la route fut continuée vers la Lomela et au-delà vers "Monkoto") à une certaine distance de l'emplacement prévu au début avec la première bâtisse devenue résidence des religieuses. C'est au nouvel emplacement, à la sortie du marais et au sommet de la colline que fut implanté le nouveau centre de la mission. Autour d'un carré furent construites les bâtiments : écoles, église, résidence des pères, celle des soeurs, les ateliers. Des parties du terrain étaient destinées à être plantées progressivement de palmiers à huile et de caféiers. Une autre partie était réservée aux plantations vivrières soit des missionnaires soit du personnel autochtone."

Document 6 : BOENDE EN 1958

Nous reproduisons ici une page du Guide de voyageur au Congo-Belge et au Ruanda-Urundi, Inforcongo, 1958, p. 705-706. Le style d'information touristique ne couvre pas nécessairement toute la réalité. Y avait-il réellement tant de services autocars réguliers en 1958 à Boende ?

"Chef-lieu de District et de Territoire. Station de radiotélégraphie et radiophare : hôpital et maternité, école d'aides infirmières. Deux bonnes maisons de passage. Centre de pisciculture et d'élevage. Centre commercial. Siège des Sociétés : Cégéac, Equatoriale, Socobe, et des Etablissements Lodewijck, Gomal, Sleurs, Fontes, Schoofs. Garage-dépannage Cégéac et garage S.T.A. Station-service Cégéac. Essence à Cégéac, Secli et Ets Lodewijck; mazout aux Ets Cégéac et Secli. Location de voitures sans chauffeur au garage Cégéac.

Transports publics par car-courrier "Socobe" sur la ligne Boende-Bokungu-Ikela (hebdomadaires) et par car-courrier S.T.A., hebdomadairement sur les lignes Boende-Djolu et Boende-Monkoto et tous les 14 jours sur la ligne Boende-Bokote. Grand aérodrome d'escale et port Otraco sur la Tshuapa, agence

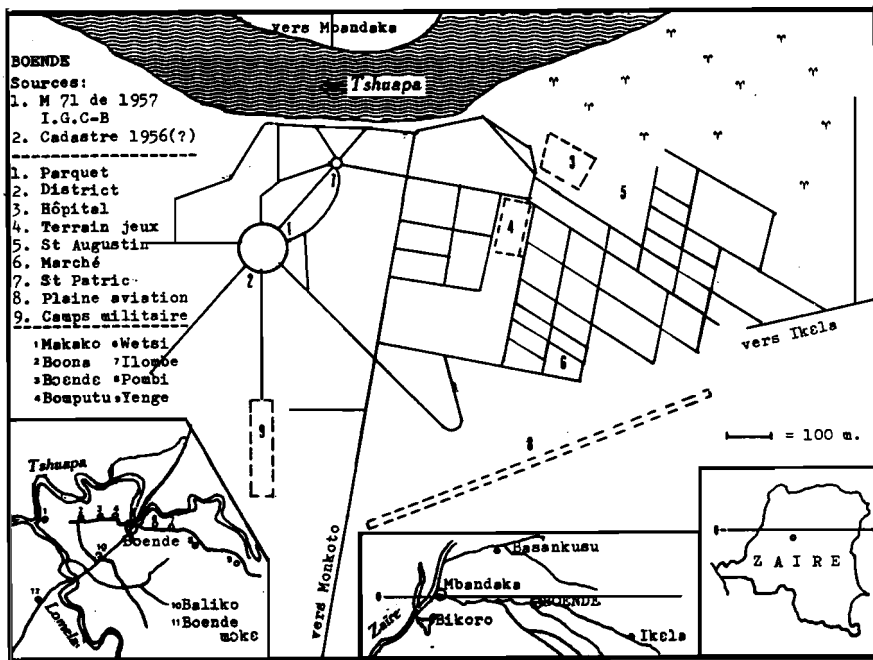
Otraco.

Hôtel : "Gomal", 6, avenue du Commerce, BP 19, tél. 16; 6 ch. A eau courante froide, 250 fr; 2 ch. B1, eau courante froide 175 fr; 3 ch. C sans eau courante 75-100 fr. Restaurant : 25, 70 et à la carte, 80 et à la carte. Jardin-Parking.

Mission Catholique des Missionnaires du Sacré-Coeur et des Filles de N.-D. du Sacré-Coeur; écoles primaire et professionnelle pour garçons (internat); écoles pour filles; écoles pour aides-infirmières E.P.A. Ecole artisanale. A noter que dans le territoire, il existe, à côté de chaque gîte de passage, un abri pour voiture. Des vivres frais et des fruits sont facilement obtenus dans ces gîtes.

Curiosités :

Dans le territoire, la peuplade des Bakutu est digne de retenir l'attention du voyageur ne fut-ce que par la coiffure tout à fait caractéristique des femmes.



BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

- Anonyme, La rébellion au Congo, Services de Presse, Léopoldville, 1964, 40 p. (pp. 13 et 21 : massacre à Boende de 600 travailleurs congolais, et 180 expatriés (sic))
- GERARD-LIBOIS J. et VAN LIERDE J., Congo 1964, CRISP (pp.239-241 : témoignage sur la libération de Boende, chronologie des affrontements du 4 septembre au 24 octobre 1964; autres allusion à Boende : pp. 303, 348, 362, 365, 369, 370, 385 : télégramme du gouvernement rebelle au Roi Baudouin de la Belgique, l'informant du bombardement de Boende par la "coalition belgo-américaine").
- Idem, Congo 1965, CRISP (p.44 : appui de la population de Boende aux forces gouvernementales pour anéantir les rebelles; p.45 : Boende après les rebelles).
- CAUFFMANN J., Commentaires critiques sur "Les nouveaux mercenaires" du Major Siegfried Mueller, dans Tam-Tam Ommeegang, n°15, avril 1977, p.19-25 (photocopie disponible au Centre Aequatoria)
- MUELLER S., Les nouveaux mercenaires (traduit de l'allemand par A. Saint-Germain), Ed. France-Empire, Paris, 1965, 253 p + 46 annexes. (pp.81-127 : les épisodes de la libération de Boende de la rébellion de 1964).

Honoré VINCK

## ENQUETES ETHNOLOGIQUES (1920-60) DANS LES ARCHIVES AEQUATORIA

Les Archives Aequatoria possèdent un grand nombre de copies des enquêtes ethnographiques des années 1920-30 menées par les administrateurs de l'époque. Les documents en notre disposition concernent principalement deux Régions : les anciennes Province de l'Équateur et Province Orientale (actuelle Haut-Zaïre).

Ces enquêtes faites sur ordre supérieur à des fins politiques et administratives sont bien connues des chercheurs et étudiants. Bien qu'elles représentent parfois la principale source historique d'une contrée donnée, elles doivent être utilisées de manière critique.

Nous publions ci-après la liste complète de ces papiers conservés dans 5 différents fonds que voici :

(1) ENQUETES FONDS GUSTAAF HULSTAERT (E/GH)

Copies ou résumés des enquêtes concernant principalement les Môngo. Ces textes ont été copiés ou résumés sur base des archives des Territoires durant les années 1930-40, par le père G. Hulstaert. Il en existe deux copies : une utilisée par lui-même et une autre utilisée par le père Boelaert. Chacun a enrichi la collection de plusieurs autres documents d'origine diverse. Le fonds commun compte 190 feuilles dactylographiées recopiées en 4 exemplaires en janvier 1990 en introduisant une nouvelle pagination, mais laissant sauve la numérotation des documents selon Boelaert.

(2) ENQUETES PROVINCE ORIENTALE (E/PO)

Les copies directes d'enquêtes concernant la Province Orientale conservées dans le Fonds Boelaert, mais provenant de Mr De Rijck. La description et

l'inventaire en ont été faits dans les Annales Aequatoria 1(1980) volume II.

(3) ENQUETES FONDS VAN EGEREN (E/VE)

Le Fonds Van Egeren est également pourvu de quelques copies d'enquêtes ethnographiques insérées maintenant dans (1). Une présentation en a été faite dans les Annales Aequatoria 10(1989)321-328.

(4) ENQUETES DIVERSES (E/D)

Il s'agit principalement :

des photocopies d'enregistrements de textes d'archives d'Inongo provenant de Mme Sulzmann (H.16.15 intégré par nous dans (1)).

(5) RECOLTES MBANDAKA (R/Mb)

C'est un fonds constitué d'un nombre important de photocopies de ces documents conservés au Bulding Administratif de Mbandaka. Ils couvrent les Zones de Basankusu et de Boende. Nous comptons enrichir ce fonds des documents en rapport avec tous les autres centres importants de la Région pour autant que c'est possible.

Avant de présenter alphabétiquement la liste de ces enquêtes suivant les entités administratives et ethniques de l'époque, nous allons d'abord mentionner une bibliographie sommaire en rapport avec les enquêtes ethnographiques en général, ou ayant trait à quelques inventaires des archives administratives des endroits autres que celles visées ici.

#### BIBLIOGRAPHIE

Quelques études seulement ont traité de manière systématique ce genre de documentation. Nous en notons trois :

1. VELLUT J.L., Guide de l'étudiant en histoire du Zaïre, Ed. du Mont Noir, Kinshasa-Lubumbashi, 1974.
2. NDAYWEL à NZIEM, Le rapport d'enquête ethnographique: Une documentation pour servir à l'étude des populations du Zaïre, dans Likundoli, Archives et Documents 4(1976)3, 35-42.
3. Documents pour servir à la connaissance des popula-



tions du Congo Belge (Archives du Congo Belge 2), Section documentation, Léopoldville, 1958, stencillé, 347 p. Il s'agit du signalement de 450 unités documentaires ethnographiques situées entre 1909 et 1933 déposées aux archives du Congo-Belge à Léopoldville et parvenues au Gouvernement général.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous n'avons pu réperer que les inventaires archivistiques concernant la Région de l'Equateur :

1. BAKUA LUFU B., Inventaire des archives administratives du District de l'Equateur (1908-1960), Mémoire de licence, Lubumbashi 1972.
2. MUMBANZA M.B., Les enquêtes ethnologiques réalisées dans la Région de l'Equateur à l'époque coloniale (1913-1958). Première Partie : Zones de Bomongo, Kungu et Budjala, dans Likundoli, Archives et Documents 4(1976)3, 60-75.  
Deuxième Partie : Zones de Kungu, Budjala, Libenge, Bosobolo et Gemena, ibidem, 5(1977)1, 48-81.

#### ENQUETES ETHNOGRAPHIQUES

##### TERRITOIRE DE BASANKUSU

Baenga, 1927 (Sand); Bafoto, 1931 (Sand); Baloi, 1935 (Sand); Balumbe, 1935 (Sand); Baseka Bongwalanga, 1937 (Sand); Bobangi, ? (Sand); Boilinga, ? (Sand); Bokakata, 1936 (Sand); Boloki, 1931 (Sand); Boonde, 1935 (Sand); Bosombe, 1931 (Sand); Buya, 1931 (Sand); Esanga, ??; Eleku, 1935 (Sand); Lifumba, 1931 (Sand); Libinja, 1935 (Sand); Mompono, 1926 (Vereecken); Mpombo, 1931 (Sand); Nsongo-Liongo, 1929 (Sand); Ntomba Eanga, 1935 (Sand); Waka secteur, 1936 (Sand);

##### TERRITOIRE DE BONGANDANGA

Basse Bolombo secteur, 1938 (Lecerf); Bongandanga secteur, 1938 (Lecerf); Itulumpembe, 1941 (De Vuyst); Nsongomboyo, ? (Lecerf).

##### TERRITOIRE DE DJOLU

Bofonge, 1941 (De Vuyst); Bosenge secteur, 1936 (De Vuyst); Djolu secteur, 1936 (De Vuyst); Djombo secteur, 1936 (De Vuyst); Likonda, 1941 (Verhulst); Linja, 1929 (Deprets); Mpombi, ? (Stryckmans) Nkoi ??;

Yundji, ? (Stryckmans).

TERRITOIRE DE YAKATA

Mongo, 1945 (Nuttin)

TERRITOIRE DE BEFALE

Boyela, 1930 (Stryckmans); Elinga, 1939 (Van Campenhout); Jama, ? (Benôit); Likongo, 1930 (Benôit); Loma, 1939 (Benôit); Lombeolo, 1931 (Benôit); Lonola, 1929, (Benôit); Moma, ? (Benôit); Nsongo, 1929 (Benôit); Nsongomboyo, 1930, (Benôit).

TERRITOIRE D'IKELA

Bakanja Mbala, 1927 (Hendrick + Molin); Balanga, 1927 (Hendrick + Molin); Boeke, 1927 (Hendrick + Molin); Bomanja, 1932 (Hendrick + Molin); Bongando en général (V.d. Capelle); Botende, 1925 (Molin); Ende N., 1927 (Molin); Ikolomwa, 1925 (Molin); Sonjo, 1927 (Molin); Watsi, 1923 (V.d.C. Jensen + Kodeck); Yasyama, 1934 (Mazy).

TERRITOIRE DE BOKUNGU

Bokilaluo, 1927 (De Ryck); Bokanja, 1925 (Maquet); Bolanda, (1925) (Maquet); Bondombe, 1945 (G. Hulstaert + André Lompoko); Byambi, 1930 (De Ryck); Linja, 1930 (De Ryck); Lofoma, 1930 (De Ryck); Lokalo, 1932 (Delobbe); Lolingo, 1930 (De Ryck); Lompole-Linja, 1930 (De Ryck); Mbelo, 1928 (Vanderweyen); Monje-Lokuli, 1932 (De Ryck + Requier); Monje-Y fe, 1923/1928 (Vanderweyen); Ngelewa, 1929/1932 (Delobbe + De Ryck); Ngelesenge, 1930 (De Ryck); Nkole, 1922/1926 (Requier + De Ryck); Nongo Ingoli, 1927 (De Ryck); Yanga Yandju, 1927 (De Ryck).

TERRITOIRE DE BOENDE

1) Nord de la Tshuapa

Biala, 1936 (De Ryck); Bolaka, 1936 (De Jaegher); Bolaka, 1936 (De Ryck + De Jaegher); Bolaka Tribunal, ?, (De Ryck + De Jaegher); Bolondo, 1936 (De Ryck); Bongale, 1936 (De Ryck); Boonde, 1931 (De Ryck ?); Botende, 1936 (De Ryck); Ekota Bosulu, 1936 (De Jaegher); Ekota Ouest, 1934 (Benôit); Imbo, 1931 (Vandevenne); Joo, 1936 (De Ryck); Lionje, 1926/1930 (Maquet + De Ryck); Nsamba, 1932/1936

(De Ryck + De Jaegher); Ekota Bosaka, 1931 (Van Reeth); Ekota, 1931 (Vandevenne).

2) Sud de la Tshuapa

Bakutu, 1928/1931 (Delobbe); Bolenda, 1926 (Deprets); Jela, 1958 (Stoop); Loonga Eleku, 1932 (Delobbe); Losanga, 1928 (Delobbe); Lotoko Ikongo 1931 (Delobbe); Mpombi, 1931 (Delobbe); Ngele, 1928 (Delobbe); Ngelosenge, 1931 (Delobbe); Nzombe a Muna, 1931 (Delobbe); Nkoi, 1928 (Delobbe); Nkole nki Yamba, 1922 (Requier); Ntomba, 1933 (Benoit); Ntomba Bwanga ??; Ntomb'a Nkole, 1927 (Delobbe); Wini, 1958 (Stoop).

TERRITOIRE DE MONKOTO (A part le texte sur les Wonji, tout est de Delobbe)

Mbole généralités, 1928; Bolenge, 1927; Bolindo, 1928; Bosanga, 1928; Booli, 1928; Efele, 1928; Imoma, 1928; Isaka, 1927; Itete, 1938; Lianga, 1928; Lokalo, 1938; Lokwangomo, 1938; Iwele, 1938; Mpenge Kaboko, 1929; Mpenge Lokolongo, 1938; Mpongo, 1927; Mpoko, 1928; Ndongelokwa, 1938; Ndongokwa, 1928; Nkengo, 1928; Nkole, 1928; Nkundu, 1928; Nongelema, 1928; Nongomo, 1938; Wonji, 1933 (Scheers); Yenge, 1928; Yonganono, 1928; Yongo, 1938.

TERRITOIRE D'INGENDE

1) Bokala, 1940 (Brebant); Elanga, 1936 (?); Elinga, Bokala, 1940 (Brebant); Elanga, 1936 (?); Elinga, 1922 (?); Ikelemba secteur, 1937 (De Brier); Liundji (??); Losakanyi, 1925 (Mascart).

2) Sud de la Tshuapa

Beloko (??); Bombwanja I, 1924/1930 (Leclercq, Cremer); Bombwanja II, 1928 (Brumagne); Bombomba, 1930 (Lhoir); Bilangi, ? (Lhoir); Bongale Bakaala, 1936 (Leclercq); Bongili, 1925 (Cremer); Booya, 1931 (Lhoir); Elinga, 1932 (Brumagne); Lifumba, 1936 (Leclercq); wangata, 1924 (Cremer).

TERRITOIRE DE LUKOLELA

Mpama Bakutu, 1936 (Koland); Mpama Bakutu, ? (Corde-mans); Basengele-Bomboma, 1924 (Gustin); Ilanga (Témoignages); Irebu, 1922/1930 (?); Ngele, 1925 (Mascart); Nzombe, 1925 (Mascart).

### TERRITOIRE DU LAC LEOPOLD II

Baboma, 1926 (Motte); Bakutu de Bombuli, 1923 (?); Basengere, 1926 (D'Hollander); Batende, 1929 (Cordemans); Besongo, 1941 (?); Bokole (?); Bokongo Belo, ? (Cordemans); Bolendo Nkaka (?); Bolia, ? (Denis); Bolongo, ? (Bourton); Bolia, 1940-45 (témoignages de Rombauts); Bongo-Niama, 1919 (Delsaut); Bombamba, 1942 (?); Bumbili, 1923 (Denis); E'onda (?); Ekonda-Kiri (?); Ekonda Liombo, (Cremer); Ikenge, 1942 (?); Ilumbe (?); Imoma (?); Ekonda Liombo, (Cremer); Ikenge, 1942 (?); Ilumbe (?); Imoma (?); Inongo, 1942-43 (?); Iyembe (?); Lukanga (d'Hollander); Ngali, 1943; Ngele (?); Nkiri (?); Ntomba (?); Ntomba-Njale, 1932 (Denis + Brussey); Ntomba Lac Léopold II (?); Ntomba Nkole (?); Tumba, 1927 (Bussy); Tumbakole, ? (Le Bussy); Weli (?); Yembe-Lokele, ? (Bourton); Ntono, 1929/1944 (Ghyselinck).

### TERRITOIRE DE COQUILHATVILLE

Bolenge/Ntomba (Témoignages Botuli); Guerre de Lokeli, 1926 (Vereecken).

### TERRITOIRE DE KOLE

Dengese (Danderhallen); Dengese (Van Deuren); Ikanga-Songo, Mbuye, Dyelo (Jenssens); Kembe-Lungululu (?); Moyenne Lokenye, 1926 (Cordemans); Ndjoka, Nsongoaki, Nkembe (Hofkens); Ndjoko, Kfulu, Iwandji, Kukundju (Gheyschinck); Sungu, Bena-K y (Delcourt); T

### TERRITOIRE DE NOUVELLE ANVERS

Bangala (J. Hainaux 1931).

### AUTEURS DES ENQUETES ETHNOGRAPHIQUES

Les renseignements concernant les auteurs de ces enquêtes ont été puisés surtout dans les Annuaire Officiels (A) et dans les volumes de Biographie Coloniale Belge (BCB). La date d'entrée au service de la colonie (col) est aussi mentionnée. Les fonctions mentionnées sont celles que nous avons pu vérifier dans les sources citées d'ailleurs incomplètes.

BENOIT Victor : A. 1939, 408; °15-2-1892 col. 9-9-1923. Administrateur Territorial le 1-7-1929.

BOURTON Jean-Pierre : A. 1930, 294; °5-2-1893, col. 20-9-1920.

Commissaire de District adjoint le 1-7-1928;  
A.1930, 513 :  
Commissaire de District adjoint à Boende.

- BREBANT Victor-Fernand : A. 1939, 416 : °4-9-1911,  
col.1933.  
Administrateur Territorial 1ère classe le 1-7-  
1937.  
A. 1959, 449 : Commissaire de District le 1-1-  
1953. Commissaire Provincial de l'Equateur lors  
de l'indépendance du Congo (cfr Lufungula L., Les  
Gouverneurs de l'Equateur, Zaïre (1885-1960),  
Annales Aequatoria 7(1986)157).
- BRUMAGE Pierre : A.1930, 301 : °22-6-1902, col.4-10-  
1925.  
Administrateur Territorial le 1-7-1929.
- CORDEMANS Emile : A.1930, 297 : °11-7-1899, col.17-6-  
1923;  
A.1939, 407 : Commissaire de District 2e classe  
le 1-1-1937.
- CREMER Jean : A.1930, 359 : 7-5-1892, col.23-2-1916,  
Contrôleur financier 2è classe le 1-1-1930.
- DE BRIER Gérard : A.1939, 411 : °11-4-1897, col.26-8-  
1921. Administrateur Territorial le 1-1-1938.
- DE JAEGER Louis : A.1939, 415 : °30-7-1908, col.26-  
9-1930. Administrateur Territorial le 1-7-1936.
- DELOBBE Jean-Baptiste : BCB, V, 226 : 1889-1946; A.  
1939, 408, col.18-9-1922. Administrateur Terri-  
torial le 1-1-1930 et juillet 1940. Commissaire  
de District de la Tshuapa.
- DENIS Charles : A.1930, 300 : °5-8-1894, col.9-8-  
1920. Administrateur Territorial le 1-1-1929.
- DEPRETS Léon : A.1930, 292 : °25-10-1887, col.19-6-  
1912. Commissaire de District le 1-7-1929. Com-  
missaire de District de la Lulonga à Basankusu  
(A.1930, 514).
- DE RYCK Martin : cfr Annales Aequatoria 2(1981)21-23.  
A.1939, 407 : °23-3-1900, col.12-10-1924, Commis-  
saire de District 2è classe le 1-7-1938, et Gou-  
verneur de la province de l'Equateur du 10-2-1951  
à juillet 1954. Sa bibliographie, dans Mémorial  
de l'Institut Universitaire des Territoires d'Ou-  
tre-Mer, Fondation Royale des Amis de l'Institut  
Universitaire des Territoires d'Outre-Mer, Antwer-  
pen, 1987, p. 278.

- DE VUYST Henri : A.1939, 410 : °21-3-1904, col.5-9-1927. Administrateur Territorial le 1-1-1938.
- D'HOLLANDER (pas d'informations)
- JENSEN G. : BCB. IV, 443 : 1861-1935 ?
- JENSEN O. : BCB. VII B, 221 : 1895-1958.
- KODECK Emile : A.1930, 296 : °15-6-1887, col.4-7-1920. Administrateur Territorial le 1-7-1927.
- LECERF Fernand : A.1930, 313 : °18-2-1901, col.4-1-1923. Agent Territorial le 1-7-1927.
- L'HOIR Arthur : A.1930, 296 : °17-4-1889, col.3-7-1913. Administrateur Territorial le 1-7-1929.
- MAQUET Marcel : BCB, VI, 688 : 1891-1964; A.1930, 293, col.16-6-1919; Commissaire de District 2è classe le 1-1-1930.
- MAZY J. : BCB, III, 610 : 1875-1936 ? ou A.1930, 328 : MAZY Léon, °10-2-1905, col.29-8-1926, Agent Territorial 3è classe le 1-1-1929.
- MOLIN Hendrick : A.1930, 304 : °17-9-1879, col.27-3-1912. Administrateur Territorial 2è classe le 1-7-1915 ?
- REQUIER Joseph : A.1930, 295 : °15-3-1891, col.24-11-1915. Commissaire de District adjoint le 1-1-1930.
- SAND Gustave : A.1930, 298 : °3-5-1902, col.12-19-1924. Administrateur Territorial le 1-1-1930, Commissaire de District 2è classe le 1-7-1938 (A.1939, 407). Sa bibliographie dans Middelheim, op.cit., 278.
- STRYCKMANS Alphonse : A.1930, 294 : °28-8-1894, col.26-9-1921, Commissaire de District adjoint le 1-7-1928; Commissaire de District 1ère classe le 9-2-1934 (A.1939, 406), à Lisala (op.cit., p. 600).
- VAN CAMPENHOUT J. : BCB, VI, 167 : 1865-1956
- VAN DE CAPELLE Emile : BCB, III, 128 : 1881-1937
- VANDERWYEN Auguste, A.1930 : °20-5-1887, col.18-8-1910; Administrateur Territorial le 1-1-1930.
- VAN EGEREN Regnier, Lire notice biographique par Lonkama Ekonyo, Les papiers Van Egeren, Annales Aequatoria 10(1989)321-328.

CENTRE D'ETUDE ET DE DOCUMENTATION AFRICAINES

AFRIKA STUDIE-EN DOKUMENTATIE CENTRUM

Place Royale, 7 - B - 1000 Bruxelles Tél. : 02/512.92.12

Président : J. VANDERLINDEN

Directeurs : F. REYNTJENS et B. VERHAEGEN

Secrétaire de Rédaction : J.C. WILLAME

---

Les Cahiers du CEDAF présentent aux étudiants, chercheurs et professeurs spécialisés dans la connaissance de l'Afrique centrale, un instrument de travail facilement utilisable en vue de leurs propres études et recherches.

Les Cahiers abordent, sous forme de monographies, tous les domaines des sciences sociales.

Ils paraissent six fois par an, et comprennent en moyenne cent cinquante pages de format 16 x 24.

#### DERNIERS NUMEROS PARUS

TREFON Theodore, French Policy toward Zaïre during the Giscard d'Estaing Presidency, CEDAF/ASDOC 1/1989, mai 1989, 135 p.

GASIBIREGE RUGEMA Simon, Approche du processus d'inadaptation-adaptation de l'enseignement primaire à travers les réformes scolaires au Zaïre (1880-1980), CEDAF/ASDOC 2-3/1989, septembre 1989, 244 p.

FETTWEISS Nadine, Lecture sémiotique de l'anté-peuple de Sony Labou Tansi, CEDAF/ASDOC 4/1989, octobre 1989, 101 p.

#### A PARAITRE

REYNTJENS Filip, Burundi 1972-1988. Continuité et changement, CEDAF/ASDOC 5/1989, novembre 1989, 98 p. (sous presse)

LUMUNA SANDO C.K., Les colères du Haut-Katanga (1960-1964). Assassinats de Sendwe, Kabongo et Yangala, CEDAF/ASDOC 6/1989, 120 p. (a par. 3/90)

de VILLERS Gauthier, Belgique-Zaïre : le grand affrontement (octobre 1988-juliet 1989), CEDAF/ASDOC 1/1990 (parution : Pâques 1990)

---

Abonnement : 2000 FB

Port avion : 500 FB

Cotisation statutaire annuelle : 50 FB

Prix au numéro : 350 FB (n° simple)

650 FB (n° double)

Les virements doivent être effectués pour la Belgique et l'Etranger soit

- au compte n° 310-0272181-85 du CEDAF, à la BBL

- au CCP n° 000-0596862-21 du CEDAF.

## NOTICES BIOGRAPHIQUES

Dans cette nouvelle rubrique, nous publierons des bibliographies de personnes que nous connaissons - ou d'autres à nous proposer - en vertu de leur respect pour la culture négro-africaine, respect traduit par leurs publications ou par leur participation à la prise de conscience ethnique ou politique. Il s'agit d'anciens collaborateurs d'Aequatoria, des dignitaires coutumiers, des fonctionnaires de l'administration pré ou post-coloniale, ou toute personne d'une certaine influence historique dans l'aire géographique visée par nos recherches. Seuls les défunts seront retenus comme nous l'avons déjà fait pour : les chefs Ikenge et Bongese, le greffier Tswambe, Mr. M.M. De Ryck, R. Van Egeren, J.F. Iyski, P. Withsima Bokilimba, A. Elenga et le Père A. De Rop.

Un In Memoriam du Père Hulstaert est publié au début de ce volume. Ici, nous ouvrons notre rubrique par le Père E. Boelaert à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de sa mort, et par le Chef Mfumu Okito Anyeke de Kondo-Tshumbe (Kasai Oriental, Zaïre).



**EDMOND BOELAERT: 25<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE  
DE SA MORT**

1. INTRODUCTION

Le Père E. Boelaert est l'initiateur de la revue Aequatoria (1). C'est lui qui en a eu l'idée et en a lancé les premiers fascicules. Le Père Storme a fait une brève notice nécrologique de lui, et le Père De Rop une bibliographie analytique (Bulletin des Séances de l'ARSOM, 1967, p.167-192). La biographie faite par Hulstaert est parue dans la BBOM VII A., 53. Une notice nécrologique dans Analecta MSC XIII (1966)124-125.

La plus grande partie des originaux de l'héritage archivistique du défunt est disponible au Centre Aequatoria. Une autre petite partie, conservée à la maison des MSC à Borgerhout (Belgique), est partiellement disponible à Bamanya, mais en photocopie. Les Archives Boelaert ont été répertoriées et publiées par nous dans Annales Aequatoria 1(1980)II, et étaient déjà microfilmées par le professeur B. Jewsiewicki de l'Université Laval (Quebec) (Son rapport circonstanciel est disponible à Bamanya).

Lors de la composition de bibliographie identique à celle parue dans Bibliographie van de Missionarissen van het H. Hart der Belgische Provincie, Borgerhout 1971, on n'avait pas tenu compte des contributions parues dans les publications éditées à Coquilhatville. Nous l'avons fait maintenant et la moisson est abondante. Certes, elle n'ajoute plus rien à notre connaissance de sa personnalité ni à l'histoire ou à la littérature congolaise car ces publications étaient la vulgarisation de son oeuvre scientifique publiée ailleurs. Mais elles nous laissent mieux percevoir l'effort d'éducation populaire (dans le sens d'une conscientisation politique) qu'a faite Edmond Boelaert à partir des années trente. Concernant sa biographie, il reste quelques périodes moins connues bien que la documentation n'en manque pas. On peut citer ainsi :

- Son travail au Petit Séminaire de Bokuma (1930-1936)
- Boelaert, Père itinérant dans les environs de Coquilhatville et à Botoka, 1936-39 (cfr Aeq. Aeq. H21,10) 1942-1948.
- Ses activités à Bakusu comme responsable de l'action catholique naissante dans la paroisse des Noirs (1936-41).

Quelle a été l'influence de Boelaert ?

Son travail le plus durable est certainement l'édition populaire de l'épopée Nsong'a Lianja et la récolte de dizaines de versions. Il récoltait une masse de texte de littérature orale par le biais de concours lancés par les périodiques qu'il dirigeait. Mesurer son influence sur l'éducation et la prise de conscience ethnique et politique du peuple est difficile. Les publications du Vicariat n'ont été entre ses mains que pendant deux courtes périodes et elles n'avaient pas un grand tirage. Il est sûr, qu'avec le Père Hulstaert, il a réussi à retarder de plusieurs dizaines d'années le recul du lomongo devant le lingala et le français. Il est aussi évident mais difficilement mesurable qu'il a beaucoup contribué à l'unification des dialectes môngo et à l'évolution vers le sentiment nationaliste môngo.

Son combat pour les droits fonciers des "indigènes" est devenu sans objet avec l'indépendance. Mais il est vrai que parmi les études sur les méthodes de la coloni-

sation belge, son livret "L'état Indépendant et les terres indigènes" reste une référence.

L'historien des peuples de la Cuvette Centrale Zaïroise ne peut se passer de ses études historiques.

La dénatalité môngo qui a absorbé tant de son énergie semble avoir été à un tournant décisif fin des années 50, mais comment prouver objectivement que c'était grâce à l'action de Boelaert, Hulstaert et Lodewijkx ?

Encore une fois ce problème a disparu avec l'indépendance.

Voici quelques pages en mémoire d'un homme très courageux, engagé dans le combat pour le bien-être moral, spirituel et matériel du peuple auquel il était envoyé comme missionnaire. Ces pages veulent être un modeste et provisoire hommage à un des deux fondateurs de la revue Aequatoria dont l'actuel Centre est la lointaine émanation.

## 2. CHRONOLOGIE DU SEJOUR AU CONGO

Aucune des deux notices biographiques donne des indications chronologiques précises et n'y sont mentionné même pas la moitié des fonctions que le père Boelaert a exercées durant son séjour au Congo. Nous avons essayé d'y remédier restant toujours ouvert à toute correction ou complément. Plusieurs des fonctions mentionnées ci-dessous ont été, en règle générale, remplies simultanément pendant une même période.

1. Première période : d'octobre 1930 à début novembre 1939 :
  - Départ pour le Congo : 21-9-1930
  - octobre 1930 à mi-1936 : Petit Séminaire de Bokuma
  - Fonctions : de novembre 1930 à octobre 1933 : Directeur; après : professeur.
  - mi-1936 à début décembre 1939 : Procure à Coquilhatville
  - Fonctions : Imprimerie; Action catholique à Bakusu; Visite villages dans les environs de Coquilhatville.
  - Congé : départ de Coquilhatville : début décembre 1938; retour : 5-8-1939.
2. Deuxième période : d'août 1939 à août 1949
  - 5-8-1939 à juillet 1941 : Procure Coquilhatville
  - Fonctions : Imprimerie; Bibliothèque; Action

catholique Bakusu; Défenseur Vinculi/membre du conseil épiscopal.

- juillet 1941 à novembre 1942 : à Bokuma (2)  
Fonction : professeur ?
- novembre 1942 à 29-4-1948 : Flandria (Botska) avec séjours fréquents à Bokatola  
Fonctions : Père itinérant; juillet 1947 à avril 1948 : interim rédaction Aequatoria.
- Congé : 29-4-1948 arrivée en Belgique  
28-8-1949 départ de la Belgique.

3. Troisième période : de août 1949 au 14-9-1954 :  
Fonctions : Imprimerie; Visite villages autour de Coquilhatville; Rédaction publications vicariat (Etsiko).  
Congé : il quitte Coquilhatville le 14-9-1954 pour son congé mais il ne revient plus.

### 3. COMPLEMENT DE BIBLIOGRAPHIE

#### 1. Pseudonymes

1. Leo Baert (= Boelaert : inversion de l et b et de o et e)
2. "Lofulo" et "fafa Lofulo" = écume (allusion à ses cheveux)
3. E.B. = E(dmond) B(oelaert)
4. Fafa Mone

#### 2. Pseudonymes probables

1. Bokotsi = l'écrivain
2. Efalina ea Bolaki = l'enseignant sans nom
3. Nk'efalin'ey'okotsi = toujours l'écrivain sans nom
4. Songolo = Untel

#### 3. Publications dans les périodiques locaux

Quelques années avant sa mort, le Père Boelaert avait élaboré une notice bibliographique de ses propres travaux (cfr Archives Aequatoria). Il l'avait faite de mémoire et avec le tiré-à-part encore à sa disposition. Ainsi, il indique qu'il a publié dans Dendergalm pendant les années 1916-1918, dans Boekengids de 1921 à 1934 et dans Toeneelgids de 1921-1930. Mais il n'y mentionne aucun article de manière précise pour cette période. Quelques textes ont été récupérés dans Toneelgids et Boekengids et sont men-

tionnés dans les bibliographies publiées.

La brochure anonyme Towa la bote o ?, Coquilhatville 1937, à été attribuée au Père Hulstaert (n.53) mais De Rop indique Boelaert comme auteur (n°32), ce qui est confirmé par la correspondance Hulstaert-Boelaert. Une autre brochure anonyme : Bomeko wa ngonda n'est mentionné nulle part. Il est sûr que c'est lui l'auteur.

(1) La Page Chrétienne (Feuille paroissiale de la Cathédrale).

1937 juin : Une région qui se meurt (An) (3). La traduction de Losilo jwa bonanga bokiso.

1941 mars-avril, p. 3-4 : Aan mijn vriend die Zijn pasen niet houdt

mars-avril, p. 5-6 : Pour l'ordre Nouveau

juillet-août, p. 2-3 : Internationale Moraal (An/ incertain).

(2) Pax (Feuille paroissiale de la Cathédrale)

1(1953)4, avril, p. 3 : lère mission catholique à Coquilhatville.

5, mai, p.1 : Trois anniversaires (Equateurville District de l'Equateur, SAB-Wangata)

6, juin, p.1 : Explorations de la Ruki

7, juillet, p.1 : Begrijpen

8, août, p.3 : Glave

2(1954)2, p.6 : Pourquoi la rive droite de l'Ubangi n'est pas belge ?

3, p.4 : De Emancipatie der Koloniën

3,1.12 : L'esprit technique (Leo Baert)

4, p.3 : Démocratie et information + Post-Scriptum

4, p.6 : Geboorte van het blanke ras

4, p.6 : De openingsrede door de Heer Gouverneur

5, p.1 : 50ème anniversaire de la mort de Stanley :

10 mai 1954

5, p.9 : Voici l'arrivée des blancs au Congo (An)

5, p.3 : Du sensationnel (Leo Baert)

6, p.6 : Encore les terres indigènes (Leo Baert)

9,6 : Un dernier quart d'heure avec le R. Père Van Wing (Leo Baert)

9, p.8 : Négritude

9, p.8 : Post-Scriptum

10,p.1.2 : Ivoire et esclaves

10, p.7 : Brief uit Belgie "Beste Pax"

11, p.6 : Brief uit Belgie Pax"

(3) Le Coq Chante

2(1936-37)21, p.3 : Tolek'olo nko? (Tata Lofulo);  
n.23, p.5 : Losilo (Songolo).

3(1937-38) Elakolaoi wate Dictionnaire lonkundo-  
français dans les nrs 1 à 18, passim (aussi  
2(1936) et Efomesako; n.17, p.4 : Njakomba ale  
liota o, l'ele banto bafeja ntomo ikae; n.18, p.  
4 : Njolembwa bolemo nd'onkeke; n.23, p.8 : Ci-  
vilisation.

4(1939)11, p.10-11 : Nsao ea lokeseli; n.13, p.4:  
Bete; p.11-21 : Ofong'oand'olotsi (Bokotsi); p.7:  
Eksongweyo. Limbotsi; n.15, p.20 : Bonkanda wa  
bana bakami bauma; n.19-20, p.8 : Bolaki Antoani  
e (Bokotsi); n.21, p.4 : Boeko wa bokako (Lofu-  
lo); n.22, p.8 : Tosima fele katakisi Bolanjambe  
(Bokotsi); n.29, p.5 : Nda ngelo beamba nkina  
nd'olongo njambe (Bokotsi). ler janv. 1940, p.1 :  
Etsiko (Bokotsi); fév. 1941, p.3-4 : Losilo; mai  
1942, p.35-36 : Besako bya Mongo (Efalina).

5(1942)avril, p.35 : Bonkanda ele bont'oa tu (E-  
falina); 6(1943)p.55, Bankoko bakelaki ng'one  
ngamo ? 1946, n.6, p.36 : Bolondo (Lofulo); 1948,  
n.1, p.2-4 : La fondation de Coquilhatville (Lo-  
fulo); n.5, p.52-58 : Idem; n.4, p.39 : Le com-  
merce d'esclaves à Coq (Lofulo).

(4) Etsiko

1951, n.8-9, p.30-31 : Connaissez-vous les pre-  
miers commissaires de Coquilhatville ? (Lofulo)  
12 p.11-12 : Ikooka. Commissaire ea joso ea Coq  
(probable) n.8-9, p.7-10 : Mbondo ea Bamanya  
1950-1951, passim : Bosako wa Equateur (probable)  
1954, n.3 p.17 : besako by'eyelo ea bndele nd'o-  
kili bokiso (Lofulo) n.5 p.1-16 : Nsako ea Bokemo  
wa besako bya bonanga wa Nkundo-Mongo (Lofulo)

(5) Lokole lokiso

1(1955) 1, p.7 : Chers Amis (lettre aux lecteurs)  
3, p.3 : Chers Amis (lettre aux lecteurs,  
(Lofulo)

5, p.7 : Besako bya eyelo ea bandele nda province e'Equateur Coquilhat nkina Ikooka (Lofulo)

6(1962) 1 mars, p.1 : Cher Lokole

#### 4. COMPLEMENT AUX BIBLIOGRAPHIES PUBLIEES

- Losilo jwa bonanga bokiso (An), 1937, 15 p. cfr Le Coq Chante 2(1937)19,4-6.
- Bomeko wa ngonda ikiso, Le problème de nos terre, nr spécial de Etsiko, 16 p. s.d. (1937).
- Pour éviter une catastrophe, Courrier d'Afrique, 14-9-1944.
- Koloniaal Kongres en inlandse talen, De Standaard 4-11-1958.
- Nsong'a Lianja, Versions et fragments de l'épopée mongo, Versions 8 à 57 (Etudes Aequatoria -1 en coll. avec A. De Rop 1983).
- Nsong'a Lianja (Réédition de 1949) Bamanya 1986.
- Les débuts de la S.A.B., Annales Aequatoria 9(1988)51-69. (Posthume)
- Equateurstation/Wangata, dans Mbandaka hier et aujourd'hui Mbandaka, 1990 p. 163-166 (posthume).
- Camps d'instruction de l'Equateur, ibi p. 167-169.
- Nos Pirates du Farr-West, Courrier d'Afrique 25-4-40

#### NOTES

1. Le premier fascicule d'Aequatoria est paru le 27 juin 1937. Le 15 juillet 1938 Boelaert écrit à Hulstaert : "Je suis très content que vous avez voulu prendre la rédaction sur vous".
2. Ce séjour à Bokuma n'est mentionné nulle part, mais il a effectivement eu lieu (voir les lettres de L. Van der Beken et de J. Van Avermaet à G. Hulstaert du 1-7-1941 et du 10-7-1941, dans des Archives MSC-Congo à Borgerhout). Aussi les lettres envoyées par Boelaert pendant cette période mentionnent-elles Bokuma. Il y était "relegué" à cause de sa préterdue attitude pro-allemande.

3. An = Anonyme.

H. VINCK

**MFUMU OKITO ANYEKE DE  
KONDO-TSHUMBE (SANKURU, ZAIRE)**

1. La pénétration européenne dans le futur secteur des Kondo-Tshumbe, constitue un événement décisif dans l'histoire de cette entité administrative pour y avoir opéré des changements considérables qui, dans le domaine politico-administratif, ébranlèrent les assises coutumières. Notre démarche ne consiste pas à savoir comment le nouvel occupant, après avoir fait "tabula-rasa" de ce qu'il avait trouvé, restructura le territoire conquis. Elle ne vise pas non plus à faire connaître la nouvelle destinée qu'allait avoir le nouveau territoire administré. Elle veut plutôt savoir l'attitude de Mfumu Okito Anyeke face à la présence des colonisateurs sur son territoire. Nous voudrions voir dans quelle mesure l'attitude vandériste de l'homme blanc envers les institutions traditionnelles fut à la base des remous et des controverses tant politiques que socio-économiques dans les relations de Mfumu Okito Anyeke avec agents coloniaux tant civils que missionnaires de son secteur. Nous avons utilisé des sources archivistiques sans négliger les sources orales. Nous nous sommes rendus sur le terrain recueillir de nouvelles données et vérifier les anciennes. Nous les avons confrontées les unes aux autres et soumises toutes à un sévère examen. Les enseignements retenus constituent l'essentiel de ce que nous présentons ici.

2. Il est né à Yimbo (vers 1895), dans le groupement Amate, collectivité des Kondo-Tshumbe, Zone de Lodja, Sous-Région du Sankuru au Kasai Oriental. Sa jeunesse fut troublée par la mort de son père (Mboyo Anyeme) survenue en 1904. Dès lors orphelin de père à l'âge d'environ neuf ans, Mfumu Okito alla avec sa mère à Wendje (1) où ses oncles maternels notamment Okitaloma (chef du village Wendje) et Lohonga (chef du village Hiandja) se chargèrent de son éducation. Il y acquit le sens de la justice et de l'équité, s'initia aux affaires de la chefferie et apprit à trancher sans réplique les palabres les plus compliqués. Son frère aîné Wendje, bon cola (2) lui apprit à chasser.

Dans sa lettre n° 1918/C2 du 22 sept. 1941, le



Commissaire de District Adjoint (C.D.D.A.), Mr J. Cuypers, nous a laissé du chef Okito Anyeke le portrait suivant : "Okito Anyeke touche à la quarantaine, il est grand et ne porte pas une barbe, son visage empreint d'une froide et calme énergie, rayonne d'intelligence..." (3). Il était éloquent, bavard, son visage sévère n'était jamais détendu par un sourire. Ce qui amusait les gens l'ennuyait. Il était d'un teint absolument noir.

Dans sa lettre n° 675/A/0/1/A.5 du 14 mars 1950, Mr R. Sercoynne, Administrateur du Territoire Adjoint (A.T.A.) écrit : "il a le sens de commandement qui le rendit autoritaire. Il a un esprit perspicace dans les affaires. Ici comme là, la noblesse et l'astuce le prédominaient" (4). Mfumu Okito Anyeke aimait l'apparât. Le blanc dominait dans ses étoffes. Le Gouverneur de Province Hofkens notait lors de sa deuxième tournée d'inspection en 1945 à Lodja : "Okito est jeune; c'est un homme d'une belle prestance et revêtu du costume coutumier; c'est un homme de grande taille. Il est beau..., a les traits réguliers, la voix douce, la parole grave, le coeur généreux, la main-ouverte" (5).

### 3. CHEF TRADITIONNEL

A vingt-trois ans environ, Mfumu Okito fut choisi chef du village Wendje à la mort de son oncle Okitaloma, décédé en 1918. Ses qualités physiques, morales et sociales justifiaient ce choix. Pour jouir de toutes les prérogatives dévolues à sa nouvelle fonction, il devint membre à part entière de l'Assemblée des Nkumi (6) que Brausch appelle "la confrérie de Léopard" (7). C'est une société secrète dont les membres tiennent leurs réunions dans la forêt à des endroits retirés et isolés appelés selo. Il s'y déroule des cérémonies auxquelles les profanes n'ont pas accès. Il y fut choisi juge à vingt-cinq ans (1920). Comme juge, Mfumu se mit à effectuer des tournées avec ses confrères. Devenu vieux et abattu par la maladie, Lohonga fit venir Okito Anyeke et lui céda son trône : "Je vieillis, bientôt je ne serai plus parmi vous; mais avant que je ne meurs, je ferai de toi le chef de ce clan" (8). Quelques temps après cet entretien le chef Lohonga mourut. Les Nkumi se réunirent dans leur endroit

mystérieux selo et approuvèrent le voeu du chef défunt. Okito Anyeke devint chef de groupement Hiandja à vingt sept ans. Il hérita donc de son oncle maternel le groupement Hiandja.

Comme il y avait une grande multitude de sous-chefferies créées par le décret du 2 mai 1910, Louis Franck, alors ministre des colonies, proposa leurs regroupements (9). Ainsi, les sous-chefferies Amate, Hiandja, Lumbudi, Okundji et Tshunu constituèrent une seule chefferie dénommée chefferie Kondo. Elle fut placée sous l'autorité du chef Odiekila décédé en 1930 et succédé par Al'engo Eteko dès 1931. Celui-ci mourut en 1941. Après la mort du chef, ses frères de lignage tinrent conseil pour élire parmi eux son successeur. Onokoko du clan Lufu du feu Alengo fut élu. Mais ce choix n'était pas conforme à la volonté des Nkumi. En fait, les notables et les Nkumi ne tenaient pas en grande estime le clan régnant. C'est pourquoi, les chefs à peau du Léopard qui représentaient les autres lignages constitutifs de la chefferie se réunirent le 3 novembre 1941 pour régler la succession du feu Alengo Eteko. Leur choix tomba sur Okito Anyeke du clan Amate qui devint chef de la chefferie Kondo. Il fut coutumièrement investi par les "Nkumi y'ekonda". Il porta les insignes des Nkumi à savoir : le collier de dents de Léopard au cou et un bonnet en peau de Léopard, il tint en mains un oshiki (10). Dans tous ses déplacements, il devait être transporté en kipoyi (11), et accompagné de ipapa (12). Il porta sur les épaules un gong ou une cloche (13).

#### 4. AU SERVICE DE L'ADMINISTRATION COLONIALE

Sa nomination au poste de Kondo coïncide avec la création du secteur Kondo par l'arrêté n° 155/A.O du 3 septembre 1941 du gouverneur provincial de Lusambo (14). Par sa lettre n° 241/A.O/1/A5 du 13 octobre 1941, Mr. Benoît écrit : "Conseillé et bien guidé, il sera un chef de secteur comme beaucoup d'autres, mais avec l'avantage d'être connu et respecté, écouté de tous les "Nkumi y'ekonda" du secteur (15). Mfumu Okito fut investi le 22 février 1946 par l'A.T V. Benoît : "Conformément à la lettre n° 65 du 29 janvier 1946 du Commissaire de District de Lusambo, nous avons investi solennellement le chef de secteur Okito Anyeke devant la foule des autorités et

notables du secteur... Le nouveau chef qui donne satisfaction depuis son entrée en fonction provisoire a solennellement promis de remplir fidèlement ses fonctions et conformément aux instructions et ordres sur la matière" (16).

A partir de 1948, l'administration coloniale entreprit la réorganisation des circonscriptions indigènes. Elle instaurait une nouvelle formule d'organisation connue sous le terme "Grand Secteur". C'est dans ce cadre que l'Administrateur du territoire, Mr Benoît, fusionna le secteur de Kondo et le secteur Tshumbe en un secteur commun dénommé Kondo-Tshumbe (1948). Dans son rapport du 16 mai 1948, Mr Benoît écrit : Nous proposons que Okito Anyeke actuel chef de secteur de Kondo soit nommé chef de secteur Kondo-Tshumbe. Cette nomination sera très favorablement agréée par tous les notables et tous les indigènes du secteur (17). Ensuite : "Nous avons prévenu Okito Anyeke qu'il serait nommé chef du nouveau secteur. Cette décision fut acclamée par toute l'Assemblée" (18) et Okito Anyeke devint chef de ce secteur.

Plusieurs raisons militaient en faveur de Mfumu Okito Anyeke. D'abord, il était généreux et actif, ensuite, il était Nkumi. En outre, il disposait de belles qualités physiques et morales pouvant réhausser l'éclat de sa fonction de chef : harmonie, courage, virilité et sagesse dans les affaires publiques. Tout cela cadrerait assez bien avec les propos de l'A.T. V. Benoît selon lesquels : "sans réunir toutes les conditions requises pour exercer impeccablement ses fonctions il est cependant intelligent, actif et dévoué, suffisamment énergique pour nous donner satisfaction en attendant qu'avec le temps nous trouvions des éléments plus jeunes, évolués, plus instruits" (19). Ainsi, il fut installé par Mr Benoît le 15 avril 1949.

Le secteur de Mfumu Okito Anyeke est composé de quarante cinq villages et de onze groupements ou chefferies : Haindja, Lufu, Amate, Lumbudi, Tshunu; Okundji; Yendo, Dikunda, Shakanda, Okolo et Ungundu. Chaque village est administré par un Nkumi, assisté par ses confrères. L'administration n'y intervient pas si ce n'est pour redresser les justes doléances. L'ensemble des villages constitue une chefferie dirigée également par un chef de groupement Nkumi,

désigné coutumièrement par les Nkumi. Ici également, l'administration se limite à constater leurs droits. Mfumu Okito possède une série d'attributions qui accroissent ses responsabilités. Mais il était placé sous l'autorité de l'A.T. et de l'agent territorial. Outre les attributions d'informer l'autorité de tout événement survenu dans son secteur et de tout différend susceptible de troubler sa tranquillité tout en veillant sur l'exécution des lois, règlements et décisions de l'autorité supérieure, il pouvait prendre le règlement de police.

Dans l'exercice de ses fonctions coutumières (20) il est assisté par l'Assemblée des Nkumi qui joue un double rôle de conseil politique et de conseil judiciaire. Les enquêtes politiques menées par l'A.T. Chatelle en 1946, insistent sur le fait que le conseil était tantôt parlement, tantôt tribunal ou cour d'arbitrage. De fait, il réunit les trois pouvoirs à savoir; législatif, judiciaire et exécutif (21). C'est un organe de paix qui remplit ses fonctions avec beaucoup de douceur et sur le modèle de la famille. La violence est prohibée. On y recourt seulement si l'opinion publique l'exige.

Les Nkumi avaient leur tribunal dénommé Hiadi ya Nkumi. Seuls les notables ayant atteint la plus haute dignité dans l'Assemblée des Nkumi pouvaient accéder à la fonction de juge. Néanmoins, il arrivait parfois, plus particulièrement pour les cas de meurtres, d'assassinats, de viol, d'envoûtement ainsi que pour les cas d'adultère, qu'il faille se livrer aux investigations avec interrogatoire des témoins. Mfumu Okito recourait à la prestation de serment, à l'épreuve de "tshindo" : on donnait un breuvage constitué de certaines essences. Le jugement allait de soi : le coupable succombait à ce poison pendant que l'innocent le rendait. Il y avait une autre manière de pratiquer l'ordalie : on versait dans l'oeil du prévenu quelques gouttes d'un mélange de la sève de l'arbre "Okungu" et d'autres herbes. Si l'oeil s'éteint c'est qu'il est coupable, sinon, il est innocent. Un Nkumi, impliqué dans une affaire, comparaisait devant le tribunal Hiadi ya Nkumi à huis clos. Par contre, les non-Nkumi comparaisaient devant le tribunal ou le public était admis à suivre les débats. Ce tribunal

n'appliquait pas de châtements cruels. L'administration coloniale interdit strictement la pratique de l'ordalie notamment l'épreuve de poison. Elle introduisit parmi les peines d'emprisonnement, le fouet et le jugement public de tous. Il en résulta des tensions et des contradictions entre l'administration coloniale et Mfumu Okito. Comme celui-ci persistait à recourir à l'ordalie, il subit des sanctions administratives de la part du C.D.D. (22). S'il conserva ses fonctions, c'est grâce à l'appui de sa population et à cause de sa générosité. Tout en respectant les instructions officielles, il n'hésitait pas à s'opposer à celles qui rendaient difficile la vie de la population.

Il fit aménager la route allant de Lukula à Loteta, puis à Tolela. Cette route fut prolongée jusqu'à la frontière de la Zone de Katakò-Kombe et rejoignit celle d'Okitodimba vers Wembonyama jusqu'à Tshumbe dans le territoire de Lubefu. Il fit installer à Loteta un poste d'achat de coton et un centre de négoce. A la localité Omedji, il fit ouvrir une piste carrossable Wetshindjadi route Bena-Dibele. Il fit construire à la même occasion un poste d'achat de coton à Omedji.

Ces différentes routes facilitaient le trafic entre Okitodimba-Loteta, centre de négoce ainsi que les déplacements vers l'hôpital de Tshumbe-Sainte-Marie.

Pendant ce temps, prenant le contrepied de la politique de Mfumu Okito, l'administration coloniale réglementait la chasse, prohibait d'abattre les bêtes femelles, interdisait aux jeunes de faire des pièges et défendait la fabrication de l'alcool. Bien plus, au lieu d'encourager la culture du riz, aliment de base des Kondo-Tshumbe, l'administration coloniale rendit obligatoire la culture du coton dont les conditions étaient insalubres et inhumaines. C'est pour cela que Mfumu Okito ordonna à son peuple de négliger cette culture imposée par l'Administration coloniale. Mr Muermans, agent principal territorial notait à ce propos dans sa lettre n° 112/A.0 du 9 novembre 1955 :

"Okito Anyeke, chef de secteur n'a jamais vu un champ depuis des mois. Plusieurs villages

dans les Kondo, commencent à se disperser avec les cultures et quoique le tribunal puisse juger ces affaires, aucun jugement n'a été fait avant mon arrivée. Okito Anyeke ne s'est pas renseigné ni chez les capitas ni chez les moniteurs. Il laisse faire. Même dans son village il n'intervient pas. Ludiha Pambi est toujours très dévoué en présence des européens, en réalité il ne fait rien. D'après lui, il y a des moniteurs pour surveiller les cultures. Pour les chefs de groupement, je cite comme médiocre Kunga Usungu de groupement Amate; Dimandja Yuha de groupement Lufu; Ndjeka Yenyi Wendjo de groupement Yendo et Ndjondjo Djo de groupement Ungundu. Tous les quatre sont à remplacer d'urgence, j'insiste sur l'urgence car il y a longtemps que la maladie des chefs existe dans les Kondo-Tshumbe. Pour les deux premiers, je demande une retenue de traitement" (23).

Mr Nonkel, Commissaire de District Adjoint intérimaire suspendit alors Mfumu Okito pour une durée de trois mois avec privation de salaires. Il s'en suivit des révoltes de la population qui s'attaqua à Mr Muermans. Dans son procès-verbal, Mr Chatelle écrit :

"Cette situation sape l'autorité et rend l'administration de plus en plus compliquée. Certaines situations durent depuis longtemps. Ce sont les "Nkumi" qui sont les principaux responsables de cet état de choses; pour tous les cas qui m'ont été cités, je constate qu'il y a toujours un "Nkumi" à la tête de la dissidence"(24).

Bien qu'interdit par l'administration coloniale, l'alcool fut fabriqué et consommé régulièrement par la population des Kondo-Tshumbe. Cette situation inquiéta Mr Chatelle jusqu'à affirmer dans son procès-verbal :

"... Nombreux sont ceux qui se livrent à des libations de grand matin et sont ivres à l'appel; ils cherchent ensuite querelles aux européens. C'est tout spécialement le cas dans le sud de Tshumbe... Deux incidents graves ont d'ailleurs surgi cette année : l'assassinat

du deuxième boy de Muermans, du fils du vétérinaire Toussaint et indisposition grave d'une sentinelle de Colocoton" (25).

Grâce à son peuple, Mfumu Okito fut maintenu dans ses fonctions, l'administration coloniale craignait la réaction des Kondo-Tshumbe. L'administrateur territorial J. Cuyppers note : "... Ces allégations peuvent être sérieusement mis (sic) en doute mais en tout cas le moment est mal choisi pour chambarder une situation établie depuis quatorze ans" (26).

## 5. INITIATIVES SOCIO-CULTURELLES

Mfumu Okito demanda des écoles de qualité aux autorités coloniales. Sa demande fut agréée et il obtint des missionnaires catholiques la création des écoles primaires à Okolo (1946), à Yimbo (1946), à Loteta (1947), à Olymbia (1950), à Kotamine (1950), à Kondo-Odiekila (1952) et des missionnaires méthodistes à Wetshindjadi (1954).

Pour éviter des calamités, Mfumu Okito demanda au Docteur Nocker des dispensaires à Tokombe (1950) et à Wetshindjadi (1950), les missionnaires catholiques d'Okolo construisirent le leur à Okolo en 1952.

## 6. LE VANDISME

Vers les années 1930 était né un mouvement religieux : le "Vandisme". Vanda, auteur de ce mouvement religieux, était le cousin du Mfumu Okito Anyeke.

Ce mouvement avait aussi des visées politiques. Il était alors pris pour un mouvement anti-colonial qui conduirait les administrés à désobéir à l'autorité établie. Dénoncé par un missionnaire catholique, Vanda fut arrêté, torturé et relégué successivement à Lusambo, à Kanda-Kanda et à Luiza où il purgea une peine de 15 ans. Dans le rapport qui accompagnait le relégué, Mr Schneider mentionne ce qui suit :

"L'Etat d'esprit est normal. Toutefois, nous avons eu affaire à un certain Vanda, "faux prophète" qui rencontra quelques succès dans la région. Son activité n'étant pas purement désintéressée, il a été aisé de mettre fin à celle-ci" (27).

celle-ci" (27).

Les accusations portées par les missionnaires catholiques à l'endroit de Vanda inquiétèrent le Chef Okito. Celui-ci garda rancune. Le C.D.D. mit le chef en garde dans sa lettre n° 1259/40 du 2 octobre 1949 : "Nous apprenons que ce chef n'a guère fait preuve de modération depuis l'arrestation de Vanda; son attitude présente est agressive; de plus, il y a quelques mois, il a fallu de peu qu'il n'attaque sauvagement le père Hilaire de la mission d'Okolo à propos d'une palabre indigène" (28).

x x x

La vie de Mfumu Okito Anyeke prit fin le 25 août 1964 lors de la rébellion.

#### NOTES

1. Wendje est le nom du village où la mère de Mfumu Okito, Asanganu était née.
2. Ce terme désigne chasseur.
3. Dossier secteur Kondo-Tshumbe (en abrégé D.S.K.T.), lettre n° 1118/pol/C du 22 sept. 1941, signée par le C.D.D.A., Mr Cuypers, adressée au C.D.D. de Kabinda, Archives de la zone de Lodja, en abrégé A.Z.L.
4. D.S.K.T., lettre n° 675/A.01/A5 du 14 mars 1950, signée par l'A.T.A., R. Sergonyne, adressée au C.D.D., du Sankuru.
5. D.S.K.T., document d'archives, rapport rédigé par le Gouverneur Provincial Hofkens lors de sa tournée à Lodja, le 10/09/1945.
6. "Nkumi" ou "Nkumi y'ekonda" sont des vieillards, maîtres de la forêt, appelés ainsi parce que leurs réunions se tiennent à un endroit mystérieux dans la forêt et la peau de tout léopard tué leur revient. Elle n'est partagée et mangée que par eux selon les droits de chacun.
7. Brausch, cité par T. Turner, "La politique indigène du Congo Belge". Le cas du Sankuru dans Cahiers du CEDAF, n° 1, Bruxelles, 1973, p. 13.
8. Information reçue du président actuel des "Nkumi", Toko, à Ombedi, le 12/09/1986.
9. L. Franck, "La politique Indigène, le service territorial et les chefferies", dans Congo,



1(1921), 189-201.

10. Oshiki, est une sorte de canne symbolisant la paix.
11. Kipoyi signifie palankin.
12. Bois servant de sifflet.
13. Le gong de Mfumu Okito était souvent transporté lors de ses déplacements par un Dihuka dia Nkumi (policier Nkumi).
14. D.S.K.T., arrêté n° 155/A.O. du 3 sept. 1941 portant création du secteur Kondo, archives de la Zone de Lodja, en abrégé A.Z.L.
15. D.S.K.T., lettre n° 241/A.O./I/A5 du 13 oct. 1941 de l'A.T. Mr V. Benoît, adressée au C.D.D. du Sankuru, A.Z.L.
16. P.V. d'investiture fait par Mr Benoît, A.T., Elela, le 22 févr. 1946 A.Z.L.
17. D.S.K.T., proposition pour le choix d'un chef de secteur et d'un chef de secteur-adjoint, par V. Mr Benoît, Lodja, le 16 mai 1948, A.Z.L.
18. V. Benoît, P.V. administratif de la réunion du Conseil de secteur des notables et chefs de secteurs Kondo et T-humbe, portant connaissance de la décision n° 218/1948 du 24 nov. 1948 du C.D.D. Sankuru, Ungundu, le 15 déc. 1948, A.Z.L.
19. D.S.K.T., proposition pour le choix d'un chef de secteur et d'un chef de secteur-adjoint, déjà cité.
20. Mfumu Okito Anyeke était un Nkumi Mani, grade le plus élevé dans confrérie du Léopard.
21. F. Chatelle, D.S.K.T., P.V. sur les fonctions des "Nkumi" de la C.I. des K.T., le 14 sept. 1955.
22. D.S.K.T., lettre n° 1348/AO/I/A5 dont le motif : avoir maintenu arbitrairement en détention deux femmes et deux hommes sous prétexte que les unes sont sorcières et les autres sorciers désignés comme tel par une femme devin, le 12/07/1953.
23. D.S.K.T., Document d'archives, lettre n° 112/AO/A du 9 nov. 1955, signée par Mr Muermans à Owele, A.Z.L.
24. D.S.K.T., P.V. de réunions du conseil de la C.I. du 14 sept. 1955, déjà cité.
25. Ibi.
26. D.S.K.T., Document d'archives, lettre n° 123/POL C2 du 26 mars 1957, signée par l'A.T.A, Mr J.

Cuypers, A.Z.L.

27. D.S.K.T., Rapport annuel de service territorial, fait par l'A.T. Scheneider, Owele, le 29/12/1941.
28. D.S.K.T., lettre n° 1259/49 du 2 oct. 1949 adressée à l'A.T., Lusambo.

EKANGA Lokoka,  
OYANGANDJI Dimandja, et  
WEMBOLUA Wedi

# Aequatoria

Centre de recherches culturelles africanistes B. P. 276 MBANDAKA - Zaïre

## ► PUBLICATIONS ◀

**ANNALES AEUATORIA** : 1980 - I, 1981 à 1986 : épuisé  
1980 - II, 1987 à 1991 : 2500 Z / 500 FB / 20 \$ le vol.

### ETUDES AEUATORIA :

1. E. BOELAERT - A. DE ROP, *Nsong'a Lianja : Versions 8 à 57.* 350 pages, lɔmɔngɔ - français : 1000 Z / 800 FB / 30 \$
2. G. HULSTAERT, *Complément au Dictionnaire lɔmɔngɔ - français.* 463 pages, 500 Z / 200 FB / 20 \$
3. MOTINGEA Mangulu, *Grammaire lingɔmbe*, 88 pages, 200 Z / 150 FB / 5 \$
4. G. HULSTAERT, *Supplément à la Grammaire lɔmɔngɔ*, 128 pages, 300 Z / 200 FB / 10 \$
5. G. HULSTAERT - L. BAMALA, *Les ancêtres de Lianja. L'épopée des mɔngɔ.* Texte français. 150 Z / 150 FB / 5 \$
6. P. KORSE, *Jebola. Textes, rites et signification d'une thérapie traditionnelle.* 1000 Z / 300 FB / 15 \$
7. *Africanistique au Zaïre.* Actes du premier colloque d'Aequatoria (10-13 octobre 1987) 1500 Z / 500 FB / 25 \$
8. MOTINGEA Mangulu, *Parlers riverains de l'entre Ubangi-Zaïre. Eléments de structure grammaticale*, Mbandaka 1990, 284 pages, 1000 Z / 350 FB / 15 \$
9. *Mbitagwambibuki. L'histoire d'un chien, en lingɔmbe.* Mbandaka 1990, 28 pages, 150 Z / 100 FB / 2 \$
10. *Mbandaka. Hier et aujourd'hui. Essai d'historiographie locale.* Mbandaka 1990, 300 pages

### En préparation :

11. MOTINGEA Mangulu, *Dialectes mɔngɔ de la Lɔkenye*
12. G. HULSTAERT (Posthume), *Etudes sur 12 dialectes mɔngɔ*
13. BOKULA Moïso, *Les langues soudanaises au Nord-Est du Zaïre*

### COMMANDES :

Au Zaïre : Centre Aequatoria B. P. 276 Mbandaka  
BCZ : 180-0443505 - 24

Hors Zaïre: Aequatoria-Europe, Te Boelaerlei 11  
B-2200 BORGERHOUT, Belgique  
Kredietbank 407-3002321.- 63

U. S. A. : Commande à l'adresse en Belgique.

Paiement : Checks should be made payable and send to :  
The Missionaries of the S. Heart, 305 S. Lake St Box 270  
Aurora, Illinois (with mention : for Centre Aequatoria-Zaïre)

# CHRONIQUE

*Annales Aequatoria* 12(1991) 583 - 637

|                                                                                                                          |         |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| Echos du 2è colloque d'Aequatoria sur la linguistique<br>africaniste au Zaïre (Lonkama E. B.) . . . . .                  | 583-604 |
| Activités du Groupe de Recherche sur les langues<br>oubangiennes et bantu (GRELOUBA) (Muwoko<br>et Lonkama) . . . . .    | 604-610 |
| Activités de l'Atelier d'Etudes Ethno-Historiques de<br>l'Equateur (A.E.H.) (Ibola et Lonkama) . . . . .                 | 610-612 |
| Les Grandes Conférences Universitaires de Mbandaka<br>(Lonkama) . . . . .                                                | 613-614 |
| Une session de formation post-universitaire en linguistique<br>africaine du Centre Aequatoria (Lkm) . . . . .            | 614-615 |
| Une mission linguistique sur les langues du Soudan<br>Central parlées au Nord-Est du Haut-Zaïre<br>(Bokula M.) . . . . . | 615-616 |
| Cours d'Africanistique à Leiden (Lkm) . . . . .                                                                          | 616-617 |
| Le BASE et les langues africaines (Bokula M.) . . . . .                                                                  | 617-619 |
| Africanistique à Bordeaux . . . . .                                                                                      | 620-622 |
| Africanistique à Uppsala . . . . .                                                                                       | 622-623 |
| Frankfurter Afrikanistische Blätter . . . . .                                                                            | 623-624 |
| CEEBA: 25 ans de dialogue avec la culture africaine . . . . .                                                            | 625-626 |
| Nos visiteurs . . . . .                                                                                                  | 626-628 |
| Le Musée Aequatoria (Essalo) . . . . .                                                                                   | 629-630 |
| Dons à la bibliothèque Aequatoria (Essalo) . . . . .                                                                     | 630-631 |
| Le problème des doubles publications . . . . .                                                                           | 631-633 |
| Nos principes rédactionnels . . . . .                                                                                    | 633-636 |
| B.B.K.B. à Mbandaka . . . . .                                                                                            | 637     |

## Echos du 2è colloque d'Aequatoria sur la linguistique africaniste au Zaïre

### 1. L'OEUVRE LINGUISTIQUE D'AEQUATORIA (1)

Lancée en 1937, la revue Aequatoria avait suspendu ses activités en 1962. Les raisons de cette suspension ont été clairement évoquées par Honoré Vinck dans Zaïre-Afrique n° 212 (1987) 79-102.

Une des principales préoccupations de cette revue pendant un quart de siècle fut la linguistique, c.à.d. l'étude des langues locales effectivement parlées par le peuple. Politique et pastorale, cette préoccupation était d'autant plus nécessaire qu'il fallait posséder la langue du peuple à civiliser ou à évangéliser pour comprendre sa vision du monde et ainsi pénétrer son âme.

Ainsi, outre les études sur le lomóngo par G. Hulstaert, E. Boelaert et A. De Rop, notons encore celles d'éminents linguistes dans les colonnes de l'ancienne revue Aequatoria; notamment : les frères De Boeck sur les langues de la Ngiri, sur le Lokonda et sur le Lingombe; John Jacobs sur l'Otatsala, André Coupez sur le Kinyarwanda; Carrington sur le Olombo, Meeussen sur le bantou et le Proto-bantou.

Tous ces chercheurs ont démontré que chaque peuple a toujours été identifié par la langue qu'il parle, car c'est dans cette même langue qu'il exprime et véhicule sa culture. Dès lors vouloir lui — imposer une autre "fabriquée" ou "importée" pour la facilité et l'illusion de l'intercommunicabilité, c'est porter atteinte à son identité culturelle, en d'autres termes, c'est perturber son existence, c'est l'aliéner, c'est le déraciner.

L'oeuvre linguistique d'Aequatoria ne se limite pas exclusivement au lomóngo comme le pense une certaine opinion mal informée. Il suffit de consulter l'index des

sujets et des auteurs des anciennes Aequatoria et des Annales Aequatoria (2) pour s'en rendre compte.

En effet, sous la rubrique "Langues" ou "Linguistique" de l'index de l'ancienne Aequatoria, mis à part le swahili, les 3 autres langues dites nationales au Zaïre et plus de 60 autres langues et/ou dialectes du pays (et même en dehors de nos frontières comme la langue kikuyu au Kenya, et le rundi au Burundi) ont fait l'objet de plusieurs publications dans différents domaines de la linguistique : lexicologie, dialectologie, sociolinguistique, etc. Aujourd'hui, dans les Annales Aequatoria (jusqu'au volume 10), sur 98 auteurs, 53 sont Zaïrois, soit 64 %, et les 59 articles linguistiques sur les 205 autres, soit 28,7 % sont leur oeuvre. Nous éditons aussi des monographies dans la série "Etudes Aequatoria" déjà à son volume 10 dont 8 sont des auteurs Zaïrois. Le Centre Aequatoria veut encourager ce surgissement des nationaux dans la recherche linguistique en particulier, et africaniste en général. C'est ainsi qu'il n'a pas hésité à faire sponsoriser les expéditions linguistiques sur les parlers riverains de la Ngiri et du bassin de la Loknyé (Zaïre). Notre centre, dans le même ordre d'idées, attache une importance réelle aux travaux des jeunes linguistes locaux regroupés au sein du Groupe de recherches sur les langues oubanguiennes et bantou (GABELOUBA) avec qui il a déjà organisé plusieurs week-ends scientifiques.

C'est depuis plus d'une décennie que vous vous êtes imposés valablement dans le domaine de la linguistique et de la littérature africanistes, non seulement par vos différents titres en la matière, mais aussi par la qualité et l'influence de vos différentes études. Raison pour laquelle Aequatoria compte désormais sur chacun de vous pour la réalisation de ses objectifs. Aussi vous demande-t-il d'étendre votre influence dans la vie pratique de notre société pour la sauvegarde, la survie, et la pérennité de nos langues, mieux des langues effectivement parlées par le peuple. Nous croyons que chacune de ces langues et cultures doit faire du Zaïre une belle mosaïque, une saine unité dans la diversité sans exclusivité ou hégémonie. Il ne sert donc à rien de prôner lors des colloques et séminaires la valeur de nos langues pendant qu'en réalité nous les sousestimons en

faveur du français par exemple. Nos langues ne doivent pas être envahies par ce que j'appellerais le "francisme". Les Français eux-mêmes quoique tolérant l'apport de mots des autres langues ne luttent-ils pas pour la pureté de la leur ?

La réponse suivante d'un intellectuel de haut niveau, linguiste par surcroît, à une femme quinquagénnaire qui lui demandait en lingala la date de la rentrée académique est significative : "Maman, sauf imprévu, bauniversitaires bakodébuter ba cours le 30 octobre prochain". Et que dire de cette assertion entendue au hasard : "munu kals na nketo mosi ya très têtue". Ou finalement : "Wé ole type ea ba idées ya mystiques". Autant d'exemples parmi tant d'autres qui devraient nous interpeler. A-t-on jamais entendu un Français dire : "Je ne comprends pas que lalo ba bandits sont mingi boye" ? Si chez eux, le week-end est remplacé par "fin de la semaine", 12 h.00 G.M.T. par 12 h.00 "Temps Universel", "kermesse" (mot d'origine germanique) par "foire", pour quoi ne ferions pas autant ? Est-il vraiment sérieux de militer pour l'enseignement de et en nos langues si à la maison on ne parle que français ou une autre langue étrangère avec sa famille, ou si on envoie ces mêmes enfants dans les écoles francophones ? N'est-ce pas là cultiver dans la jeunesse le mépris des langues africaines ?

Non, la linguistique doit être et rester une science pour la vie, et non un lieu de pure académisme frisant parfois le néocolonialisme.

L'histoire n'étant plus à refaire, nous ne pouvons qu'assumer l'influence internationale qu'a acquise le français. Ainsi, nous n'entendons nullement abandonner le français qui est devenue non seulement pour le Zaïre mais aussi pour d'autres pays, une langue d'ouverture au monde, une langue de culture internationale. En même temps, et c'est cela notre souhait le plus ardent, nous devons lutter pour la promotion et la sauvegarde de nos langues africaines.

#### NOTES

1. Allocution de l'auteur, secrétaire d'Aequatoria à l'ouverture de ce colloque.
2. - Lire notre travail, Index des sujets et d'auteurs d'Aequatoria (1937-1962), dans Annales Aequatoria 9(1988) Annexe 5-50.

- Idem, Index des Annales Aequatoria 1980-1989. Sujets-Auteurs-Révisions-Cartes, dans Annales Aequatoria 11(1990)493-549.

LONKAMA Ekonyo Bandengo

## 2. DEROULEMENT DES TRAVAUX

### 1. Mardi, 3/10/1989

Les travaux du colloque ont été inaugurés par le mot de bienvenue et de remerciement du Père Honoré Vinck, Directeur du Centre Aequatoria et rédacteur en Chef des Annales Aequatoria. Il a commencé son adresse par situer le sens de ce 2<sup>e</sup> colloque qui marque le 10<sup>e</sup> anniversaire du 2<sup>e</sup> fondation d'Aequatoria, le premier colloque de 1987 ayant marqué le 50<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du 1<sup>er</sup> Aequatoria. D'après lui, les colloques ainsi organisés par son Centre poursuivent un triple objectif :

Primo : donner l'occasion aux gens de métiers (linguistes, historiens, etc.) de se rencontrer, et de confronter leurs recherches, car chacun se trouve isolé de son côté, et mène ses recherches parfois cavalier seul;

Secundo : encourager des recherches originales, profondes et désintéressées chez les africanistes de différents horizons;

Tertio : inciter ces chercheurs à faire régulièrement le point général de leurs investigations.

Il a finalement souhaité la bienvenue à tous les invités présents, et n'a pas caché sa joie devant l'intérêt que ce colloque a suscité à tous et à chacun, spécialement à ceux qui sont venus de Lubumbashi et de Kisangani.

Le Président du Colloque, le Prof. Bokula, accorda ensuite la parole au Secrétaire du Centre Aequatoria, le Citoyen Lonkama, qui transmit brièvement à l'assistance la philosophie du Centre, avant de présenter l'orientation général des travaux réalisés au cours des dix dernières années, statistiques à l'appui. Complétant son Directeur, le Citoyen Lonkama a dénoncé la tentative d'assassinat des cultures locales par ses compatriotes qui n'hésitent pas à aliéner leur patrimoine linguistique au profit des langues importées.



Vint enfin, la présentation des groupes de recherches ayant la linguistique africaniste comme objectif ou un des objectifs primordiaux. Le prof. Bokula présenta d'abord le Bureau Africain des Sciences de l'Éducation (BASE), et le Prof. Kumbatulu, ensuite, le Groupe de recherche sur les Langues Oubanguiennes et Bantou insuffisamment ou non encore décrites (GRELOUBA).

S'agissant du BASE, l'intervenant a indiqué que c'est une institution spécialisée de l'OUA dont le siège a été déplacé de Kisangani à Kinshasa. Parmi les réalisations de cette institution, le Prof. Bokula a énuméré les suivantes en rapport avec le Zaïre :

- financement des recherches linguistiques sur le terrain
- édition de certains travaux à caractère linguistique.

Parlant du GRELOUBA, son Directeur-fondateur, le prof. Kumbatulu s'est exprimé en ses termes : "c'est un groupe de jeunes chercheurs (enseignants) de l'ISP et de l'ISDR de Mbandaka, fondé en avril 1988, et qui poursuit des objectifs suivants : inventorier, décrire et classer les langues oubanguiennes et les langues bantoues insuffisamment ou non encore décrites; inventorier les études linguistiques et littéraires relatives à ces langues; étudier les phénomènes de contacts de ces langues avec d'autres; examiner dans quelle mesure ces langues peuvent jouer le rôle véhiculaire et didactique.

Il a enfin énuméré les réalisations et les projets de ce groupe, tels que contenus dans Annales Aequatoria 10(1989)367-371 sous la plume de son secrétaire, l'assistant Muwoko.

Le débat qui a suivi les exposés de cette demi-journée ont élucidé la mission spécifique qui devait être celle du BASE dont les activités sont quasi-inexistantes à l'heure actuelle, et l'autonomie du GRELOUBA face à l'ISP qui est appelé à faciliter la tâche des chercheurs, ne serait-ce qu'en accordant sans problèmes des ordres de mission aux chercheurs pour leurs voyages d'études sur le terrain.

2. Mercredi, 4/10/1989

Prévue à 8 h.00, la séance n'a pu débiter que tard

vers 9 h.00 à cause de la pluie qui n'a pas permis aux invités logeant à Mbandaka d'atteindre Bamanya à temps. Les travaux ont commencé, en effet, par l'exposé du Prof. Kamba sur Les Substitutifs en Zone C. De prime abord, le conférencier a situé sa communication dans la suite des recherches du P. Leo Stappers, et a reconnu la difficulté que rencontrent les comparatistes dans la confrontation des sources en leur disposition. Approfondissant son sujet, le prof. Kamba a proposé à l'auditoire quelques structures générales des substitutifs en langues de la zone C. Mais il a fait remarquer que certains éléments de ces structures originales se sont réduits par la suite dans l'évolution de ces langues. C'est pourquoi, a-t-on noté, il existe des substitutifs longs apparaissant en position de sujet, et les brefs en position de complément. Le débat a jeté plus de lumière sur cet exposé très technique qui a un peu bousculé l'idée selon laquelle les substitutifs ne sont pas analysables étant des formes monomorphémiques, idée jusqu'ici enseignée.

L'ass. Nkangonda a ensuite prit la parole pour exposer La structure du relatif en lolendo. D'après lui, le relatif s'articule sur un procédé syntaxique qui met en relation les formes démonstratives, leurs déterminés et les formes verbales pronominales. L'orateur a souligné la mobilité des formes démonstratives et leurs répercussions sémantiques. Par ailleurs, il a insisté sur le fait que le relatif sujet et le relatif objet accusent des différences très flagrantes sur le plan formel, avant de noter que la relative objective employé sans antécédent constitue une marque d'interrogation. Lors du débat, il a été posé à l'orateur quelques questions de précision sur quelques particularités de ce parler. Par ailleurs les participants, notamment le prof. Kamba, ont fait des observations qui ont apporté plus de lumière sur certains morphèmes contenus dans les structures négatives du relatif. Enfin il lui a été conseillé de respecter l'appellation authentique de ce parler qui est loleno et non lolendo qu'on retrouve dans les documents historiques..

Dans l'après-midi, une seule intervention a été écoutée, celle du Prof. Kimputu, intitulée : Langues et stratégie de la défense et de la sécurité du territoire.

Travail collectif dont l'orateur s'est fait porte-

parole, il se situe dans la lignée de l'importance de la langue comme facteur d'identification et d'intégration pour tout individu en présence d'une communauté quelconque. Après avoir explicité ces facteurs, le conférencier en a spécifié les enjeux pour l'armée dans la stratégie de la défense et de la sécurité du territoire.

Le prof. Kimputu a, par la suite, abordé la situation sociolinguistique au sein de notre armée de l'E.I.C. à nos jours. En effet, a-t-il poursuivi, le kiswahili était la langue de la force publique à cause de la prépondérance des éléments zanzibarites en son sein. Mais l'incorporation des éléments autochtones, en majorité locuteurs du lingala et entraînés dans les régions lingalaphones, fera du lingala la langue de communication dans l'armée; le français, langue officielle du pays, restant langue de commandement et de l'administration militaires. Or le Zaïre est un pays plurilingue. Donc, au niveau de la sécurité interne du pays, c.à.d. de la protection des citoyens et de leurs biens, les forces de l'ordre doivent apprendre la langue de la population où ils travaillent afin de lui inspirer confiance. Et sur le plan de la sécurité extérieure, pour repérer l'ennemi et au besoin le dissuader, le français et les langues nationales ne suffisent pas. Le prof. Kimputu et compagnons trouvent nécessaire et suggèrent l'apprentissage aux éléments de notre armée d'autres langues, tout au moins celles des pays limitrophes au nôtre.

Le débat qui en a fait suite n'a porté que sur les voies et moyens de l'application de ces suggestions, certes importantes, mais onéreuses. La séance a été levée à 17 h.00.

3. Jeudi, 5/10/1989

La journée a été ouverte dans l'attente de la délégation de Kinshasa annoncée pour le vol de Scibe dans la matinée de ce jour. Cela n'a pas pourtant empêché la poursuite des travaux. L'ass. Muwoko a ouvert la séance par sa communication sur la production Africanistique à l'ISP/Mbandaka. D'après lui, cette activité scientifique est moindre au regard des statistiques sur lesquelles il s'est appuyé. 16 % seulement des travaux ont trait à la descriptive si on prend comme point de départ 1970. Le constat concerne aussi les enseignants de cette institution académique dans

la même domaine. Il a été conseillé à l'auteur de ces réflexions de ne pas trop s'en faire, car l'objectif des ISP n'est pas de former des chercheurs mais des enseignants, et des enseignants du français à l'école secondaire en ce qui concerne le département de F.L.A. A ce titre, a-t-on fait remarquer, il aurait dû inventorier l'acquis et en décélérer des qualités pour des recherches ultérieures par des spécialistes, comme l'équipe du GKELOUBA. L'africanistique étant un domaine trop vaste, il aurait dû intituler autrement son exposé, p.ex. Etudes descriptives au département de F.L.A. à l'ISP/Mbandaka.

Le prof. Bokula commença à peine son exposé que le prof. Lukusa Menda arriva, seul parmi les invités de Kinshasa. La séance fut momentanément interrompue pour le saluer; immédiatement après, elle reprit avec comme orateur le prof. Bokula dans son exposé sur Le point de recherches sur les langues du Soudan central parlées au Zaïre, précisément au Nord-Est du pays.

A partir des enquêtes menées sur ce terroir, le prof. Bokula range ces langues en 4 sous-groupes (Moru, Mangbetu, Mangbutu, et Bala). Chacune de ces sous-groupes comportent des langues bien précises caractérisées comme suit : mots dissyllabiques, sauf le bala dont la majorité des mots est monosyllabique; redoublement des thèmes nominaux; inexistance des classes nominales, et donc absence des accords; similitude lexicale; alternance vocalique et consonantique.

D'où, d'après le conférencier, la possibilité de reconstruire le proto-soudan central.

Le débat a été dominé par la nécessité de nommer les glossonymes de ce terroir comme en usage chez les locuteurs natifs, et non comme les administrateurs et les voisins le font, aberration répandue un peu partout.

Dans l'après-midi, le prof. Kimputu a exposé ses cogitations sur La politique linguistique du Zaïre.

Il a commencé par rappeler la politique coloniale en la matière qui, d'après le prof. Kimputu, consistait à favoriser les langues ethniques pour l'évangélisation et les contacts locaux, et n'enseigner le français qu'à une élite capable de servir d'auxiliaire au Blanc. Au lendemain de l'indépendance, a poursuivi l'orateur, c'est le français qui sera adopté comme langue officielle du pays. Après 1965, la

plaidoirie pour les langues nationales prit corps, et l'ouvrage de Mabika Kalanda en fut le ténor. Dès lors les 4 langues nationales vont coexister comme langue véhiculaires à côté du français, langue officielle. Le choix des 4 langues dans un pays plurilingue a suscité diverses réactions. Se posa alors le problème de l'intégration de ces langues dans le processus du développement national. Divers textes légaux sans lendemain et sans impact réel ont été promulgués ou exprimés maintes fois en voeux pieux lors des colloques et séminaires.

D'où la nécessité d'élaborer une vraie politique linguistique systématique à l'instar des autres options de la vie nationale, a enfin souhaité l'assistance. Donc la politique linguistique du Zaïre reste à faire. La séance a été levée à 17 h.00.

#### 4. Vendredi, 6/10/1989

Le premier à rendre la parole fut le prof. Lukusa Menda, de qui l'auditoire a appris les tenants et les aboutissants du C.R.P.A. A l'origine, jusqu'en 1978, le sigle signifiait Centre de Recherche en Pédagogie Appliquée; depuis il signifie Centre de Recherche et de Pédagogie Appliquée. Opérationnel à l'IPN/Binza, ce centre vise entre autres objectifs les recherches en linguistique africaine. Il dispose d'une bibliothèque et d'une revue. Parmi ces réalisations : élaboration d'un vocabulaire fondamental de l'élève zaïrois; et tenue de plusieurs colloques et ateliers de recherches sur les cultures zaïroises et leur insertion dans les écoles du pays. Actuellement le CRPA s'attèle au problème de professionnalisation et entend procéder à l'évaluation des programmes des ISP. Il s'adonne aussi à l'élaboration des didactiques spéciales des disciplines inscrits au programme de ces ISP. Quelques questions d'ordre informationnel ont été posé à l'intervenant qui les a expliquées à l'entière satisfaction de l'auditoire.

Le prof. Lukusa a été succédé par l'ass. Yemeline qui a parlé de La structure des numéraux en bantou et en non-bantou. L'investigation du conférencier a porté sur le ngbaka, le ngbandi, le ngbundu, le mono et le banza pour le non-bantou oubanguien, et le lingombs pour le bantou. Après examen, il a dégagé une identité de structure entre les numéraux de 2 groupes

c.à.d. pour les 2 groupes les cardinaux inférieurs à 5 et/ou 6 sont simples, tandis que ceux compris entre 6 et/ou 7 et 9 sont obtenus par addition. Les dizaines, les centaines, les milliers sont des unités simples qui se multiplient et s'additionnent avec des cardinaux de rang inférieur jusqu'aux unités. Un fait important : l'adoption des termes bantu "nkama", "nkoto", "mwambe" par les langues oubanguiennes. Le débat n'a fait que clarifier davantage les systèmes étudiés et confirmer les hypothèses émises.

Le prof. Bokula prit encore la parole pour parler de la Numérotation de 1 à 10 dans les langues du Soudan Central parlées dans le Haut-Zaïre. Il a révélé ce qui suit : l'existence des unités lexicales autonomes dans ce groupe de langues et l'utilisation d'un nombre d'appui pour le comptage de 6 à 9, tandis que le numéral 10 est une unité lexicale simple.

Ces phénomènes étant identiques entre le bantu et le non-bantu, l'orateur a été amené à considérer un univers mathématique commun entre les 2 groupes. Le débat a fait réfléchir l'auditoire sur l'interaction entre le système de comptage d'un peuple et sa culture.

Dans l'après-midi, le C.T. Mutumbu a fait une Lecture métaphysique de l'Age d'or n'est pas pour demain d'Ayi Kwei Armah. Le conférencier a voulu montrer qu'au-delà de la critique sociale, l'A. voulait exprimer l'idée de l'Africain honnête écartelé au lendemain des indépendances entre une vie vertueuse et une vie comme tous ses compatriotes qui brillent dans toutes sortes de vices. D'où l'allégorie de la caverne, et du mythe de l'âge d'or.

Le débat soutenu principalement par les Profs. Kimputu, Tshonga et Lukusa, a démontré que l'exposé consistait en une lecture critique de l'histoire.

L'ass. Muwoko est revenu pour clôturer la journée par une communication relative à l'érection d'une académie des langues et littératures zaïroises. Si pour l'intervenant une telle initiative est nécessaire, pour l'auditoire, il en est moins étant donné des préoccupations plus urgentes, mais encore embryonnaires concernant la description de nos langues et la priorité de leur utilisation dans la vie courante d'abord. L'académie ne pourra être que postérieure.

5. Samedi, 7/10/1989

le 1er intervenant de ce jour fut le Prof. Lukusa, avec comme sujet : Affixation et sémantisme en ciluba. Cas de quelques affixes usuels. Sa communication s'est articulé sur les mécanismes de créativité lexicale en ciluba. L'orateur a distingué parmi ces mécanismes, la notion de lexicalisation d'énoncés et de locutions, le transfert de sens ainsi que les adaptations. Entrant dans le vif de son sujet, il s'est limité à la dérivation par préfixation.

Il a souligné qu'en dehors de leur configuration morpho-sémantique habituelle, certains préfixes offrent d'immenses possibilités de création lexicale à travers leur multiples connotations. Il a ensuite émis le vœu de voir nos langues être enrichies par de nouveaux lexèmes, mais dans le strict respect du génie de ces langues. Le débat a éclairci certaines difficultés terminologiques, et l'assistance a envisagé d'autres possibilités d'enrichissement, la suffixation, par exemple.

Abordant sa communication, le C.T. Shala l'a situé dans le cadre de l'effort collectif que déploient les intellectuels africains pour sauver leur patrimoine culturel menacé de dégradation. D'où le titre de son exposé : Attribution des noms liés aux types d'accouchements. Dès lors, il ressort de différents types d'accouchements une diversité de noms qu'il a classés en trois catégories : les noms allusifs, les noms descriptifs et les noms de qualité. A travers le débat, un souhait a été exprimé, celui de voir menées d'autres études plus approfondies dans d'autres cultures, et que la législation zairoise en matière de nom soit strictement respectée.

Le prof. Tshonga, succédant au C.T. Shala, a parlé du rituel de lokashi. Après étude de ce phénomène, il a abouti à la conclusion suivante : la phrase rituelle qui vient après l'éternuement est le reflet partiel de l'univers, la représentation comprimée de l'univers. C'est la somme du passé, a-t-il précisé, le constat du présent, et le souhait de l'avenir. D'après le prof. Tshonga, le lokashi des Batétela se rapproche du losako des Môngo. C'est une expression rituelle consciente ou inconsciente, un exutoire des pensées et des idées souvent énigmatiques. Le débat a permis aux participants

pants et à l'orateur lui-même de prendre conscience de certains aspects de la fonction du lokashi et d'avoir plus de lumière sur la différence entre ce rituel et le losako. Quant à savoir si le lokashi est un contexte de création des proverbes ou un contexte de reproduction de ces proverbes, il est arrivé à la conclusion qu'il s'agit du dernier.

Commencée à huit heures, la séance a été levée à 12 h.00. Aucune conférence n'a été prévue dans l'après-midi.

En ce jour, le Centre Aequatoria et les participants à son colloque ont salué avec joie l'arrivée de la délégation de Kinshasa : les Professeurs Mbula-moko et Mayaka.

6. Dimanche, 8/10/1989

Les travaux de cette journée dominicale ont commencé par l'exposé du Citoyen Ilonga sur Le statut de la finale à l'infinitif en sengels. L'orateur a démontré que cette finale connaît des variations en degré d'aperture et en degré tonal selon l'environnement phonologique. Il a noté que les bases du radical monosyllabique connaissent un redoublement thématique à l'infinitif qui n'apporte à celui-ci aucune nuance particulière. Le débat a été marqué par quelques observations sur les tons et sur la nature de la nasale du préfixe de l'infinitif.

Vint le tour de la Citoyenne Chef de Travaux Ekombe qui a abordé Les anthroponymes môngo dans l'épopée Nsong'a Lianja, avec une attention particulière sur les noms amplifiés. Elle s'est attelée aux aspects sémantiques et pragmatiques de ces noms, sans perdre de vue les mécanismes liés à cette création lexicale. Lors du débat, les participants se sont rendu compte des modifications des critères de choix de certains noms initialement imposés aux individus de sexe féminin, ainsi que la perte de signification de certains anthroponymes.

La dernière communication du jour, celle du prof. Sesepe a porté sur les Enjeux de la linguistique au Zaïre. Elle a été lue par le prof. Kimputu, l'auteur étant empêché. Cette communication a été une contribution au débat sur la problématique de la politique et de la planification linguistique au Zaïre. Le texte pose les conditions de la promotion des langues



nationales au rang de langues d'accès à la culture et à la science. Pour ce faire, il insiste sur la nécessité d'une planification au niveau des statuts et des structures de ces langues, des ressources humaines, financières et institutionnelles. Il souligne la responsabilité de l'Etat et des linguistes dans la création d'une commission chargée de la planification.

Lors du débat, les nouveaux participants, notamment les profs. Mbulamoko et Mayaka ont relancé l'idée de la création d'une académie des langues et littératures zaïroises remise en cause par les autres participants. Ce n'est pas une académie à la française, mais justement une commission de planification linguistique.

7. Lundi, 9/10/1989

La dernière journée de ce colloque s'est ouverte par l'exposé du prof. Kumbatulu sur Les système verbal dans quelques langues oubanguiennes. En effet, devant la complexité du nombre de typologie des morphèmes verbaux dans le groupe étudié, l'A. voulait d'abord répondre à la question de la possibilité d'opposer la conjugaison tonale à la conjugaison segmentaire flexionnaire et adverbiale. Ainsi, il a passé en revue la typologie des morphèmes verbaux tant segmentaires que suprasegmentaires, les catégories de conjugaison ainsi que la conjugaison proprement dite. L'examen de différents systèmes des langues ngbaka minagende, le mono, le ngbundu, le mbanza, le ngbandi et le ngbaka mabo l'ont amené à conclure qu'il est difficile d'accepter une telle opposition car les différents types de morphèmes coocurent dans une forme verbale conjugée. Il faudrait plutôt parler de la conjugaison simple. Ce qui est cependant attesté dans ces langues, c'est l'opposition entre conjugaison simple et la conjugaison composée.

Lors du débat, la première intervention, celle du prof. Kamba a attiré l'attention sur la conjugaison négative en ngbandi. L'opinion a semblé se pencher sur l'idée que le morphème ta...ma qui encadre la forme affirmative ou un substantif quelconque serait plutôt un adverbe de négation. La forme ainsi encadrée ne constitue pas une conjugaison négative, mais une forme affirmative accompagnée d'un adverbe de négation

comme en français.

L'exposé suivant du prof. Mbulamoko sur l'Etat de la recherche sur le lingala comme langue véhiculaire ou groupe linguistique autonome a comporté 2 volets. Premièrement, il a reconstitué les circonstances historiques de la création du lingala comme langue interethnique pour les échanges commerciaux du Pool jusqu'à Lisala. Le lingala, a-t-il indiqué, tire son origine du bobangi (ou kibangi), mais avec le temps, a-t-il précisé, il s'est enrichi par des apports d'autres langues, surtout de la région de Mankanza. Les écrits de Mumbanza, Sesep, Boguo et autres lui ont servi de source de justification. Dans un second volet, le conférencier a prouvé qu'en synchronie, le lingala fait état d'une communauté linguistique définie comme groupe autonome. D'où l'existence de deux variations de cette langue par régionalisation et par le niveau socio-culturel.

Ses hypothèses de départ vérifiées, le professeur a conclu sa communication par des constats ci-après : le renouveau sur la vieille querrelle sur l'origine du lingala, la reconstitution de l'histoire de cette langue et le statut du lingala en tant que communauté linguistique avec ses différences et la problématique du choix d'un modèle linguistique standardisable. Ce triple constat aide aussi à mieux faire connaître le lingala comme langue véhiculaire des origines à nos jours. Le débat qui a suivi cet exposé a éclairé les participants sur plusieurs problèmes, la terminologie socio-linguistique notamment, bien qu'il n'ait pu fixer l'auditoire sur l'étymologie réelle, et valable de lingala. L'orateur a conclu en affirmant l'inexistence d'une ethnie Bangala.

Dans l'après-midi, on a écouté avec intérêt le prof. Mayaka sur Langues kongo et colonisation : essai d'évaluation d'un impact. Le prof. Mayaka s'est proposé de répondre à la question de savoir si de la cohabitation langue kongo - langue du colonisateur (le français) résulte un impact de cette dernière sur celle-là. A partir de l'examen de la langue ntandu représentant le kongo, l'orateur a démontré que l'impact en question est incontestable. Il découle de l'enrichissement lexical du ntandu, qui compte aujourd'hui plus de 850 emprunts du français. Ces emprunts montrent que l'influence du français sur la

communauté ntandu est non seulement d'ordre linguistique mais aussi d'ordre psycholinguistique. En effet, des emprunts relevés, un bon nombre constituent des emprunts de mode. Par ailleurs le discours mixte (ntandu-français) est un phénomène de plus en plus courant chez les locuteurs ntandu - ce qui indique que l'affectivité de ceux-ci est fortement acquise à la cause du français. L'orateur a ensuite signalé que l'enrichissement lexical circonscrit accuse des conséquences sur le plan sémantique (structuration et/ou restructuration du lexique traditionnel) et phonologique (apparition de nouveaux faits phonématiques et prosodiques) - état de choses qui renforce davantage l'affirmation de l'existence d'un impact du français sur le ntandu.

Le dernier intervenant, pour la journée et pour le colloque c'est le Citoyen Njulama qui parlera d'une Aperçu sémantique du lonkundo avec traduction française et anglaise.

Après avoir précisé les différentes acceptions du terme "nkundo", Njulama est entré dans le vif de son sujet en révélant sa motivation qui est les écarts de sens remarquables dans l'ouvrage Nsong'a Lianja, version annotée par E. Boelaert. D'après lui, ces écarts étaient susceptibles de faire perdre l'originalité du message de cette épopée en certains endroits du texte. Après avoir présenté un corpus traduit mot à mot, puis littérairement en français et en anglais, un certain nombre d'expressions lomongo prises en dehors de l'épopée, l'orateur a conclu que le manque d'attention et de maîtrise de la langue peuvent amener le traducteur à des confusions flagrantes qui éloigneraient le texte traduit du message initial.

Plusieurs interventions au cours du débat ont éclairé le Citoyen Njulama sur la validité de ses recherches, et l'aideront nécessairement à reconsidérer son point de vue.

### 3. RESOLUTIONS ET RECOMMANDATIONS

1. Les participants au 2<sup>e</sup> Colloque organisé par le Centre Aequatoria encouragent les membres du Grelouba (Groupe de Recherche sur les langues oubangiennes et bantou) à poursuivre leurs ob-

objectifs. Ils recommandent à cette équipe :

- que chacun se concentre autant que possible sur une langue afin d'en étudier tous les contours;
- qu'un programme cohérent de recherche puisse être élaboré pour éviter la dispersion des efforts.

2. Les participants encouragent également le personnel scientifique de l'ISP dans leurs efforts de description des langues. Ils souhaitent que les travaux de fin d'études et mémoires de licence présentés par les étudiants soient considérés comme une première approche et que les enseignants puissent poursuivre la recherche sur ces mêmes langues pour en approfondir d'autres aspects.
3. Les participants souhaitent que le Centre Aequatoria continue à encadrer les membres du Gre-louba ainsi que d'autres chercheurs, notamment en ce qui concerne la publication de leurs travaux.
4. Les participants sont conscients de la nécessité d'une véritable politique linguistique. Cette politique ne pourrait du reste réussir que s'il y a au départ un changement de mentalité. Dans ce même ordre d'idées, les participants souhaitent que la mentalité des militaires puisse se transformer dans le sens de l'emploi des langues nationales autres que le lingala dans leurs rapports avec les civils. Les participants recommandent particulièrement aux autorités militaires de prendre conscience de l'importance de toutes les langues nationales et de la mise en place d'une structure adéquate permettant l'apprentissage de ces langues. A ce sujet, ils souhaitent que l'Institut Militaire de langue anglaise (IMLA) devienne un Institut Militaire des Langues (IML) et que l'on puisse introduire l'étude des langues nationales dans les Académies Militaires.
5. Les participants encouragent les centres de recherche tels que le BASE et le CRPA à poursuivre leurs efforts tendant à la promotion de

toutes les langues zaïroises et à l'intégration des langues nationales dans les écoles. Ils recommandent les centres de recherche d'encourager la publication de textes en langues zaïroises.

6. Les aspects de la recherche sont multiples. Les participants sont convaincus de la nécessité de poursuivre la recherche sur les divers aspects. Ils insistent particulièrement sur la description des langues, la comparative, l'onomastique, la notion de nombre dans les différents groupes linguistique, la syntaxe, la sémantique. A ce sujet, ils souhaitent que les Annales Aequatoria puissent servir de courroie de transmission entre les chercheurs en vue de communiquer entre eux l'objet ainsi que les résultats de leurs recherches.
7. Les participants souhaitent que chacune de nos langues soit enrichie non seulement par des emprunts, mais également en exploitant toutes les ressources de créativité lexicale qu'elles contiennent.
8. Les participants recommandent la création d'une "Commission Nationale de Planification Linguistique" qui serait l'organe de conception, d'exécution et de coordination de la politique linguistique nationale. Ils souhaitent la création d'un Centre Interdisciplinaire d'Interprétation et de Traduction des Termes Techniques.
9. Les participants recommandent que les médias puissent utiliser autant que possible la langue de tous les jours en vue de faciliter la transmission du message.
10. Les participants recommandent que les chercheurs puissent davantage penser la recherche en termes d'avenir.
11. Les participants constatent que le système tonal des langues oubanguiennes n'est pas suffisamment maîtrisé. Ils recommandent en conséquence que des recherches plus approfondies soient menées sur cet aspect au niveau du Grelouba ou d'autres centres de recherche.

12. Les participants demandent enfin au Centre Aequatoria d'organiser régulièrement de telles rencontres, suivant une périodicité précise, afin de permettre aux linguistes de confronter leurs recherches et d'en faire le point.

#### 4. NOTICES BIOGRAPHIQUES ET ADRESSES DES PARTICIPANTS AU MOMENT DU COLLOQUE

1. Professeur BOKULA MOISO, né le 27 juillet 1941. Docteur en linguistique africaine en 1976 à l'Université de Lubumbashi. Secrétaire Général Académique de l'Université de Kisangani. Plusieurs publications sur les langues et dans les domaines diversifiés (bantou, oubanguien et du Soudan Central sans oublier la sociolinguistique, les études comparées) et le domaine de traduction. Adresse Université de Kisangani, B.P. 2012 Kisangani.
2. Chef de travaux EKOMBE EKOFO, née à Befale le 4 mai 1955, licenciée en pédagogie appliquée, option français linguistique africaine (IPN, 1981). Actuellement chef de Section adjoint chargée de recherche (sciences humaines) à l'I.S.P./Mbandaka. Adresse : ISP/Mbandaka, B.P. 116.
3. Assistant ILONGA BOSENGE est né à Inongo le 24 décembre 1960, licencié en Pédagogie Appliquée en Français Linguistique Africaine en octobre 1987. Membre du GRELOUBA et Assistant à l'I.S.P./Mbandaka. Adresse : ISP/Mbandaka, B.P. 116.
4. Professeur KAMBA MUZENGA est né à Lubumbashi, le 21 juin 1942. Il a obtenu successivement les diplômes suivants : licencié en philologie classique à l'Université Catholique de Louvain (1965), licencié spécial en linguistique africaine à l'Université Libre de Bruxelles (1973), Docteur en philosophie et lettres (option linguistique africaine) à l'Université Libre de Bruxelles (1978). Il est actuellement Secrétaire Général Académique de l'I.S.P./Lubumbashi, Professeur Ordinaire et Correspondant de l'Académie Royale de Sciences d'Outre Mer (Belgique). Son domaine de recherche : la grammaire comparée des langues bantou, la linguistique descriptive et la linguistique histori-

que des langues bantu. Il collabore à la revue Annales Aequatoria depuis 1984, et avec l'Equipe Lolemi du Musée Royal de l'Afrique Centrale (Ter-vuren). Adresse : ISP/Lubumbashi, B.P. 1796.

5. Professeur KIMPUTU BAIBANJA est né le 25 février 1947 à Maneno au Maniema. Il est Docteur en linguistique à Provence en 1978. Depuis 1986, il est D.G. de l'I.S.P./Mbandaka. Il participe pour la 2ème fois aux Colloques qu'organise Aequatoria. Son domaine de recherche: la sociolinguistique et la pédagogie universitaire. Adresse : ISP/Mbandaka, B.P. 116.
6. Professeur KUMBATULU SITA BANGBASA est né à Viadana le 19 décembre 1945 (Haut-Zaïre), Docteur en philosophie et Lettres groupe linguistique africaine, Professeur Associé de L'UNIKIS. Secrétaire Général Académique à l'ISP/Mbandaka depuis 1986. Initiateur et Directeur du GRELOUBA. Domaine de recherche : langues oubanguiennes (Description et Comparaison). Adresse : ISP/Mbandaka, B.P. 116.
7. Professeur LUKUSA MENDA est né le 21 mai 1943 à Bakwanga actuellement Mbuji-Mayi (Kasai Oriental), licencié en linguistique Générale en 1973 (Université de Bensaçon, France) et Docteur es Lettres de la même Université en 1976, Professeur associé à l'I.P.N., Directeur du C.R.P.A., Membre du Conseil de l'I.P.N. Adresses : 20 rue de la Source Kinshasa Lemba ou C.R.P.A., B.P. 8815 Kinshasa I, ou B.P.20.084 Kinshasa/Lemba.
8. Professeur MAYAKA ma KANDA, né à Zulu Mongo (Bas-Zaïre) le 5 avril 1943. Docteur en Philosophie et Lettres groupe philologie romane. Secrétaire Général Académique de l'ISP/Mbanza-Ngungu. Domaine de recherche : sociolinguistique. Initiateur de l'Equipe de Recherche Socio-Linguistique qu'il dirige au Département de Français à l'IPN/Binza. Adresse B.P. 8815 Kinshasa I.
9. Professeur MBULAMOKO NZENGE MOVOAMBE est né le 12 mars 1939 à Ziba (Budjala, Equateur). Il est le premier Zaïrois à obtenir une licence en philologie romane (1964). Il est proclamé Doktor der Philosophie à l'Université de Tübingen. Sa thèse

porte sur les "Verbe et Personne. Les substituts et marques de la personne verbale en latin, espagnol, français, allemand, lingala et ngbandi". En 1974, il est élu président de la Société Zaïroise des Linguistes (SOZALIN) à l'issue du premier séminaire national des linguistes du Zaïre. Il est président du Conseil d'Administration des I.S.P. (Lire aussi Mabi M. et Mutamba M., Cadres et dirigeants au Zaïre qui sont-ils ?, C.R.P., Kinshasa, 1986, pp. 300-302). Adresse : B.P. 3037 Kinshasa/Gombe ou à domicile : 110, av. Masikita Binza/IPN, Kinshasa (Ngaliema).

10. Chef de travaux MUTOMBU YEMBELANG est né le 24 avril 1953 à Tubeja, une mission située à mi-chemin entre Muene-Ditu et Kapanga. Il est licencié en langue et littérature française de l'Université de Lubumbashi. Il enseigne à l'ISP/Mbandaka depuis 1977-78 où il exerce depuis trois ans les fonctions de chef du Département de français. Domaine de recherche : la littérature négro-africaine. Adresse : ISP/Mbandaka, B.P. 116.
11. Assistant MUWOKO NDOLO OBWONG est né à Kikwit (Bandundu) le 22 mars 1957; licencié en pédagogie appliquée, option français-linguistique africaine de l'ISP/Mbandaka. Il est assistant au même département depuis 1986. Il exerce les fonctions de 2<sup>ème</sup> Secrétaire du GKELOUBA et anime les émissions "Science et Masse" de l'ISP sur les antennes de la Voix du Zaïre Mbandaka. Adresse : ISP/Mbandaka, B.P.116.
12. Assistant NKANGONDA IKOME est né à Lokolama (Maindombe, Bandundu), le 21 mai 1960; Licencié en pédagogie appliquée, option Français linguistique; il est engagé comme assistant à l'I.S.P./Mbandaka depuis 1986; il est aussi Secrétaire chargé de la recherche au Département de Français, depuis deux ans. Domaine de recherche : la linguistique descriptive et la sociolinguistique. Adresse : ISP/Mbandaka, B.P. 116.
13. Assistant NJULAMA NKOFOWANGA est né le 18 juin 1953 à Bombomba dans la collectivité d'Eungu, Zone d'Ingende S/Région et Région de l'Equateur. Licencié en pédagogie appliquée, option français-linguistique africaine de l'I.S.P/Mbandaka en 1988.



Fonction : Professeur de langues à l'EDAP/ISP..  
Animateur principal de l'émission "Science et  
Masse" dudit Institut. Adresse : ISP/Mbandaka,  
B.P. 116.

14. Chef de travaux SHALA LUNDULA est licencié-agrégé en langues et littératures africaines en 1975 à Lubumbashi. Il est chef de section adjoint chargé de la recherche à l'ISP/Mbandaka. Adresse : ISP/Mbandaka, B.P. 116.
15. Professeur TSHONGA ONYUMBE est né à Tshofa le 1 novembre 1943, Agrégé de l'enseignement secondaire supérieur. Docteur en Lettres Modernes (Littératures Africaines Antillaises et Maghrébines), Professeur associé à l'ISP/Mbandaka, Secrétaire Général Académique de l'ISDR/Mbandaka. Domaine de recherche : littératures française et africaine d'expression française, pédagogie appliqué. Collabore avec le CELMA (Bordeaux) Universités Laval et Sherbrooke, Ceruki (Kivu-Zaïre) CRPA (IPN-Kinshasa). Adresse : B.P. 194 Mbandaka.
16. Assistant YEMBELINE KODANGBA est né à Mobayi-Mbongo, le 16 février 1960, Sous-Région du Nord-Ubangi. Il est licencié en pédagogie appliquée, option français linguistique africaine à l'ISP/Mbandaka (1986). Il est actuellement assistant à l'ISDR/Mbandaka et y assume aussi la fonction de Chef de Section Adjoint chargé de Recherche. Adresse : ISDR/Mbandaka, B.P. 118.

**LONKAMA E.B.** (Rapporteur)

+ + +

## **Activités du Groupe de Recherche sur les langues oubangiennes et bantu (GRELOUBA)**

### **I. TROISIEME WEEK-END SCIENTIFIQUE (Bamanya, du 22 au 23 décembre 1989)**

L'adresse de bienvenue de H. Vinck, directeur d'Aequatoria a porté surtout sur les orientations des études linguistiques actuelles dans le domaine môngo sur base d'une carte dialectologique récemment élaboré. Le Professeur Kumatulu, directeur du Gre-

louba, prit ensuite la parole pour évaluer les prestations des membres de son équipe lors du 2<sup>e</sup> Colloque d'Aequatoria. Il s'en est félicité, car les jeunes linguistes du Grelouba ont su montrer aux autres linguistes ce dont ils étaient capables.

Le Chef de Travaux Motingea présenta les résultats de ses recherches sur Les parlers de la Lokanya et la problématique de l'expansion môngo. Il a conclu son exposé en soutenant que la documentation réunie sur les langues de la région Lokanya-Sankuru a permis non seulement de se faire une idée sur la limite sud-est réelle des sociétés môngo au sens restreint, mais aussi d'apporter des éléments à la recherche historique.

Madidi Mazunze exposa ensuite le fruit de ses recherches sur la dérivation nominale et verbale comparée des langues phende, mbala et kwese. Ces trois langues, toutes du domaine bantu sont parlées dans la Sous/Région du Kwilu, Région de Bandundu (Zaïre). M. Guthrie les définit sous les sigles H.41 (mbála); L.11 (phende) et L.13 (kwese); tandis que la classification Lolemi, Tervuren 1975, range le mbala en zone K.51, le phende en K.52 et le kwese en zone K. mais sans lui attribuer un numéro.

Dans son exposé, l'orateur a voulu montrer comment ces trois langues forment leurs nouveaux mots en prenant pour base soit un thème existant (dérivation nominale), soit un radical verbal (dérivation verbale).

On lui a fait remarquer non seulement de revoir la tonologie, mais aussi la pertinence même de l'étude qui n'était pas perceptible étant donné que la dérivation n'est pas suffisante pour mettre en évidence l'origine commune des langues étudiées.

La première communication du lendemain, celle de Ilonga Bosenge sur la conjugaison en séngéle a eu comme préoccupations, d'abord de contribuer à l'information sur la conjugaison des parlers môngo telle que présentée par le Père Hulstaert dans sa Grammaire du lomôngo; en second lieu rendre compte de quelques problèmes spéciaux de la conjugaison partant des constatations faites en séngéle (parler des Ngongo).

L'exposé s'est subdivisé en deux parties. Dans la première, il a présenté le répertoire de tous les tiroirs sur base de trois radicaux suivants : lang-,

bek- et lok. Au second point sur les conjugaisons spéciales, l'auteur a étudié les formes verbales qui, tout en appartenant à l'un ou l'autre tiroir, présentent quelques phénomènes particuliers.

A l'issue de cette description de la conjugaison du verbe séngels, l'auteur a constaté que son répertoire général bien qu'original ne s'écarte pas tellement de la situation générale du système ou des systèmes môngo. L'auditoire a proposé d'éclaircir la question par une étude diachronique et d'impliquer la conjugaison composée dans son analyse. On a fait encore remarquer une certaine confusion entre la sémantique et la morphologie. L'intervention du Prof. Kumbatulu sur le choix de radicaux (radicaux-types ou pris au hasard ?) ayant servi à la constitution du répertoire de conjugaison amènera certainement l'exposant à aborder la conjugaison déficiente. Dans ce même cadre, quelques suggestions utiles formulées par le Citoyen Motingea Mangulu aideront à la perfection du travail et à la clarification de certains phénomènes. Les interventions de Njulama Nkofo-wanga et Yembeline Kodangba respectivement sur l'allongement de l'échantillon des verbes passibles de la conjugaison stative et l'inventaire des morphèmes verbaux et supra-segmentaux en keséngels contribueront aussi à améliorer la qualité finale du texte.

Le Prof. Kumbatulu Sita, qui a succédé à l'Assistant Ilonga, a entretenu l'auditoire de : Les tonomorphèmes dans la conjugaison des langues oubanguiennes. Selon lui, la conjugaison des langues oubanguiennes est formée par un jeu fort complexe de combinaisons des morphèmes verbaux tant segmentaux que tonals. Il a choisi 7 langues représentant les 5 premières divisions de la classification de Greenberg : ngbaka minagende (div.1), môngó, mbandza, ngbundu (div.2), ngbandi (div.3), zande (div.4), ngbaka ma'bo (div.5). Il a abordé successivement les 3 points suivants : structure des tonomorphèmes, leur champ d'action, et leur fonctionnement. La structure des tonomorphèmes a suscité un débat très animé.

La troisième communication de la journée de samedi intitulée Noms des jumeaux en ngbandi et leur interprétation de Assistant Yembeline Kodangba a soulevé un débat aussi animé qu'intéressant. D'après l'auteur, les noms des jumeaux chez les Ngbandi sont communiqués à

travers les rêves, ce qui explique le caractère surnaturel du pouvoir que les jumeaux possèdent.

L'Assistant Nkangonda a enfin bouclé la série des communications du troisième week-end scientifique par Le Comportement des préfixes li- (cl.5,8) en loleno. A travers cette communication, l'auteur a voulu poser les premiers jalons d'une vaste étude sur la chute des préfixes des cl.5 et 8 en bantou proposée par le Père Hulstaert de son vivant, aux membres du Grelouba.

Selon Nkangonda, les préfixes de cl.5 se présentent sous deux variantes qui sont en distribution complémentaire. Cependant, la variante li- n'apparaît pas toujours en surface contrairement à la variante monophone i-. Par ailleurs les préfixes li- de cl.5 n'ont pas tous le même comportement à travers les différentes catégories grammaticales flexionnelles (nominiaux, pronominaux, verbaux). Alors qu'au niveau des nominiaux, la chute du préfixe li- n'a aucune incidence sur la consonne initiale du thème; dans les pronominaux et verbaux, elle s'accompagne de la modification de l'articulation de cette consonne.

## II. QUATRIÈME WEEK-END SCIENTIFIQUE (Bamanya, du 20 au 21/4/1990)

8 communications ont été présentées,

- (1) Le prospectus des Annales Aequatoria 12(1991) (Lonkama).
- (2) Projet de recherche sur les langues et littératures des Pygmoides (Batswa) au sein du Grelouba (Muwoko).
- (3) Eléments de phonologie du Furu (Yembeline).
- (4) Nouvelles acquisitions de la Bibliothèque Aequatoria et les archives linguistiques du feu Père G. Hulstaert (H. Vinck).
- (5) Quelques aspects de la transformation en keséngels. Approche générative (Ilonga).
- (6) Vers une créolisation du lingala (Ebanda).
- (7) Vocabulaire de la santé en bantou. Cas des langues keséngels, lontombá, loleno, otetala et lokonda (Nkangonda).
- (8) Enoncés sentencieux répondant au losako des Nkundo. Textes et esquisse d'analyse morpho-sémantique (Njulama).

L'occasion a été propice pour présenter la nouvelle équipe rédactionnelle des Annales Aequatoria constituée à la suite du décès le 16 février 1990 de G. Hulstaert, un des fondateurs d'Aequatoria. Le Citoyen Lonkama a ensuite exposé le prospectus des Annales Aequatoria 12(1991).

L'assistant Muwoko parla du premier projet collectif du Grelouba sur les langues et littératures des Pygmoïdes. La motivation de base en est l'absence quasi-totale des travaux en rapport avec ce point précis. Les chercheurs qui s'aventurent sur ce terrain, a-t-il poursuivi, donnent l'impression de décrire plutôt, d'une part les systèmes intermédiaires qui ne sont rien d'autre que les langues (parlers) bantu "corrompues ou déformées"; d'autre part certains observateurs affirment l'inexistence à l'heure actuelle des langues propres aux pygmoïdes.

Le Centre Aequatoria a demandé au Grelouba d'élaborer un projet financier précis, c.à.d. un devis réalistique (1). Quant au nombre d'expéditions, Aequatoria en propose en premier lieu une seule au lieu de trois consécutives comme initialement prévu : d'abord recueillir la littérature vivante de ces peuples, et plus tard en faire des analyses linguistiques appropriées.

L'assistant Yembeline présenta ensuite les premiers résultats de ses recherches sur les éléments de phonologie du Furu, langue non-bantu du groupe oubanguien, parlée dans la Région administrative de l'Équateur (Zaïre), dans la sous-Région du Nord-Oubangui, Zones de Bosobolo et Molegbe, plus précisément sur la route reliant les deux zones, dans les villages Ndubulu (Zone rurale de Bosobolo) et Fulu (zone urbaine de Molegbe). Ils ont comme voisins les Mông, les Mbánzá, les Yakpa etc.

D'après Yembeline, le Furu pour lequel les linguistes éprouvent beaucoup de difficultés en matière de classification, compte dans son système phonologique 34 phonèmes parmi lesquels 22 segmentaires dont 7 voyelles, 20 consonnes et 2 semi-consonnes, ainsi que 5 supra-segmentaires répartis en 2 catégories :

- catégorie I comprenant les tons simples au nombre de 3 : haut, bas, moyen.
- catégorie II comprenant 2 tons complexes : le montant et le descendant.

La 1ère communication du lendemain, celle de l'assistant Ilonga Bosenge a porté sur Quelques aspects de la transformation en keséngale (approche générative). L'exposant a successivement examiné les transformations opérées au niveau du syntagme nominal, l'expansion par relativisation ainsi que la phase emphatique. L'analyse des comportements linguistiques a montré que le système fonctionne avec un rappel redondant du syntagme nominal dans le segment verbal. L'exposant a abordé aussi la catégorisation d'éléments constituants et constitués.

La 2è communication de mise au point Vers la créolisation du lingala de l'assistant Ebanda-wa-Kalema essayait de prouver que le lingala équilibrée tendait vers une perte d'originalité à cause des emprunts au français et aux autres langues africaines. Est-ce cette langue diluée que l'on voudrait appliquer à notre système d'enseignement ? s'interrogeait le conférencier. Le secrétaire d'Aequatoria a informé l'orateur de l'existence d'une littérature scientifique abondante à la bibliothèque Aequatoria en matière de créolisation du lingala, pouvant l'aider à approfondir davantage ses réflexions.

La 3è communication de la journée Vocabulaire de la santé en langues bantu. Cas de keséngale, lontombá, lolendo, otatela et lokonda de l'assistant Nkangonda s'inscrit dans le cadre de nouvelles recherches sociolinguistiques au Zaïre devant viser des actions concrètes de valorisation des langues zaïroises. Il a été question pour l'auteur de savoir quels moyens d'expression possèdent les langues bantu pour former ce vocabulaire; quelles réalités extralinguistiques sont associées à cette création lexicale; ce vocabulaire est-il adapté ou non aux nouvelles connaissances et expériences liées à l'introduction de la médecine en milieu traditionnel. Pour l'auteur, il ne s'agissait pas de livrer un produit fini. Il lui a été conseillé pour certaines maladies de ne pas se contenter uniquement des néologismes créés sous la poussée des réalités modernes mais de faire un effort de chercher aussi des termes originaux ou importés en voie de disparition. Quant à l'orientation de l'étude, outre l'aspect sémantique du vocabulaire et les questions liées à la créativité lexicale qui sont les préoccupations de l'auteur, il a été conseillé qu'un

accent particulier soit aussi mis sur la description formelle de ces unités lexicales.

L'assistant Njulama a bouclé la série des communications de ce week-end en exposant le fruit de ses recherches sur les énoncés sentencieux répondant aux nsako des Nkundó : textes et esquisse morpho-sémantique. 6 énoncés complétant le riche héritage en matière d'énoncés sentencieux nous legués par G. Hulstaert ont été analysés. Il en a été dégagé plusieurs thèmes; la cruauté, le conflit des générations, le mensonge ou la malhonnêteté, et la stupidité. D'après Njulama, le losako des Nkundó est une occasion pour exprimer leurs visions des choses, leurs expériences, leurs impressions sur la vie.

N.d.l.r.

- (1) Ce projet a été entre-temps recommandé par Aequatoria à la Sulzmannstiftung, et a bénéficié d'un financement de 4.200 DM. Son exécution est prévue en août 1991.

MUWOKO N'dolo  
(Résumé par LONKAMA E.B.)

## Activités de l'Atelier d'Etudes Ethno-Historiques de l'Equateur

### I. DEUXIEME WEEK-END SCIENTIFIQUE (Bamanya, du 10 au 11 mars 1990)

Il a connu la participation des C.T. Mola et Muzuri, des Assistants Ibola, Iyoku, Lutu, Mayota et Odio, des Citoyens Elema et Lonkama, du R.P. Honoré Vinck et de Madame Eva Meinerts.

Prenant le premier la parole, le C.T. Muzuri a présenté au R.P. Honoré et aux missionnaires du Sacré-Coeur, les condoléances de l'Atelier à l'occasion du décès du R.P. Gustaaf Hulstaert. Dans sa réponse, le R.P. Honoré a déclaré que le Centre se déploie pour rendre accessible l'héritage scientifique du défunt. Il a informé les membres de l'Atelier que le Centre vient d'achever la bibliographie complémentaire du R.P. Hulstaert.

Prenant à son tour la parole, l'Ass. Ibola, en sa qualité de secrétaire, a présenté le bilan des acti-

vités de l'Atelier au cours de sa première année d'existence. Au total, huit études ont été initiées.

Madame Eva Meinerts a ouvert la série de communications avec son étude sur la réunification allemande, ses chances, ses difficultés et l'équilibre du pouvoir en Europe. Elle a été suivie par l'Assistant Mayota qui a présenté les documents historiques disponibles au Centre Aequatoria.

La deuxième journée, les membres de l'Atelier ont suivi les communications suivantes :

- Elema : la gestion de temps chez les Djamba de l'entre Ubangi-Ngiri.
- Mayota : le rôle du village Mobusi dans l'histoire de l'organisation politico-administrative de l'ex-territoire de Bomana.
- Ibola : l'inhumation chez les Elinga de Bokuma.
- Odio : mutations administratives et changement d'habitudes alimentaires : cas de la ville de Mbandaka.
- Lutu : le décret du 10 mai 1957 et ses conséquences chez les Balobo de l'entre Ngiri-Zaïre.

## II. TROISIEME WEEK-END SCIENTIFIQUE

(Bamanya, du 20 au 21 juillet 1990)

Ont participé à ces travaux : le chef de travaux Muzuri Reruzi, 2<sup>e</sup> conseiller scientifique, les Assistants Ibola Yende (Secrétaire), Iyoku Likimo, Lutu Litebe, Mayota Ndanda, Odio Ons'Osang et Mr Elema Maleka (membres).

Le Directeur d'Aequatoria en a profité pour présenter à l'assistance les possibilités de recherche et les nouvelles acquisitions du Centre. Il a annoncé la tenue en 1991 d'un Colloque en mémoire du 25<sup>e</sup> anniversaire de la mort du Père Edmond Boelaert (1899-1966), cofondateur de l'ancien périodique Aequatoria.

Mr Lonkama, secrétaire d'Aequatoria, a ensuite présenté le prospectus des Annales Aequatoria 12(1991) avant d'évoquer les difficultés qu'il rencontre dans la récolte des récits de vie initiés par le professeur B. Jewsiewicki de l'Université Laval (Canada).

L'Assistant Ibola a présenté le projet d'une petite bibliothèque de l'Atelier qui sera installé à l'I. S.P. dans le bureau du département d'histoire et sciences sociales.



Mr Elema a présenté son étude sur "La gestion du chez les Djamba de l'entre Ngiri-Ubangi (Zaïre)". Cet projet d'article qui était lu quelques jours auparavant par les Assistants Ibola et Iyoku renfermait quelques aspects que les lecteurs ont demandé de perfectionner.

L'assistant Odio est revenu sur son étude "Les habitudes alimentaires; cas de la prédominance de la pâte de manioc sur la chikwangue à Mbandaka. (Causes et conséquences)", déjà publiée dans le journal Elima

La journée a été clôturée par Mr Ibola qui a présenté un projet d'article sur "La production du charbon de bois et son impact sur la population de la Ruki". Après avis et considération, il a été demandé à l'auteur d'approfondir le sujet pour le rendre plus utile.

Le lendemain s'est ouvert par la communication de l'Assistant Mayota sur "Le rôle du Chef Moila de Mobusi". Prenant de nouveau la parole, l'Assistant Ibola a présenté son étude sur "L'inhumation chez les Elinga de Bokuma". Il a été conseillé à l'auteur d'intituler son texte autrement, par exemple : "La cérémonie funéraire Moombo...". Il a été succédé par son collègue Iyoku qui a parlé d'une "Nouvelle approche méthodologique de l'histoire". Clôturant la série des communications de cette journée, Mr Muzuri a présenté les "Notes de lecture du livre 'Ils y étaient avant Christophe Colomb'" de Ivan Van Sertima. Dans ce livre, a fait remarquer l'orateur, l'auteur soutient avec des arguments divers et fort convaincants que les Noirs d'Afrique sont arrivés en Amérique et y ont fait souche avant Christophe Colomb.

A l'issue des travaux, les participants ont porté à l'unanimité absolue Mr Muzuri à la tête de l'Atelier en qualité de Directeur.

IBOLA Yende

(Résumé par LONKAMA E.B.)

## Les Grandes Conférences Universitaires de Mbandaka

Le Grand Séminaire de Bamanya et la Faculté de Philosophie des Facultés Catholiques de Kinshasa ont organisé à Mbandaka du 4 au 7 mai 1990 les Grandes Conférences Universitaires sur le thème : travail-culture-développement. C'est grâce au financement de la Fondation Konrad Adenauer (R.F.A.) qu'une telle manifestation a pu réunir à la salle paroissiale de Bakusu 13 conférenciers de Mbandaka et de Kinshasa, et des auditeurs de différents horizons intellectuels de Mbandaka : étudiants, enseignants des instituts supérieurs, fonctionnaires, religieuses et religieux. Le Guest-house d'Aequatoria a servi de logement aux invités de Kinshasa. Les observateurs ont apprécié à sa juste valeur l'organisation réussie d'un forum de ce genre nécessaire à sécouer de temps en temps Mbandaka de sa torpeur scientifique. La profondeur des débats a réflété la qualité des communications dont voici les auteurs et les sujets :

1. Chef de travaux Nsangu Welo : Travail dans un univers économique en désintégration.
2. Chef de travaux Ngemisolo Kedima : Valeur humaine et spirituelle du travail.
3. Chef de travaux Bokanga Itindi : Travail comme facteur de libération de l'homme.
4. Chef de travaux Mola Motia : Travail et promotion sociale.
5. Prof. Tshonga Onyumbe : Travail et idéologies
6. Prof. Mazinga Mashin : Les mass-media sont-ils un facteur de développement en Afrique ?
7. Prof. Mvumbi Ngolu T. : Morale, travail, développement.
8. Prof. Abbé Ndumba Y'Oole : Culture authentique, développement intégré.
9. Abbé Malibabo Balimbanga : Science et progrès en Afrique.
10. Prof. Abbé Ngimbi Nseka : Le travail, source de développement et d'aliénation.

11. Prof. Mazongelo Libongo : Le travail et la vie.
12. Prof. Okolo Okonda : Les préalables culturels, fondements du développement.
13. Prof. Owandjalola Welo : Travail et idéologies.

LONKAMA E.B.

+ + +

### **Une session de formation post-universitaire en linguistique africaine du Centre Aequatoria**

Le Centre Aequatoria de Bamanya, à 10 km de Mbandaka, a organisé du 15 au 31 août 1990 une session de formation post-universitaire en linguistique africaine au bénéfice des linguistes du Groupe de Recherches sur les langues oubangiennes et bantu insuffisamment ou non encore décrites (GRELOUBA). Les membres du GRELOUBA sont des enseignants de l'I.S.P. et de l'I.S.D.R. de Mbandaka travaillant sous la direction du Professeur Kumbatulu Sita, secrétaire général de l'I.S.P./Mbandaka.

Le Père Honoré Vinck, directeur du Centre Aequatoria, à qui revient l'initiative de ces assises (initiative adoptée parmi les recommandations du 2<sup>e</sup> colloque d'Aequatoria, tenu du 3 au 10 octobre 1989 à l'occasion de la parution du 10<sup>e</sup> volume des Annales Aequatoria) a réalisé ce programme grâce aux subsides de Missio, institution ecclésiastique d'Aix-La Chapelle (R.F.A.) et de la Fondation Erika Sulzmann de Mayence (R.F.A.).

Pendant trois semaines, les participants ont profité des expériences d'éminents linguistes du pays, notamment les Professeurs Kamba Muzenga, secrétaire général académique de l'I.S.P. de Lubumbashi, Lukusa Menda, directeur du Centre de Recherches et de Pédagogie Appliquée (C.R.P.A.) de l'I.P.N. de Kinshasa, et Kumbatulu Sita, susnommé.

Si le Prof. Kamba s'est penché sur la linguistique bantu et les méthodes de recherche sur le terrain, le Prof. Lukusa a, quant à lui, informé ses auditeurs

de la théorie de la linguistique générale et des tendances actuelles au regard de l'histoire mouvementée de cette discipline. Le Prof. Kumbatulu a enfin entretenu les chercheurs du GRELOUBA des méthodes de recherches applicables aux langues oubanguiennes parlées au Zaïre.

Le but de cette session de formation post-universitaire était non seulement de réhausser le niveau scientifique des membres du GRELOUBA, c.à.d. de les doter d'un outillage adéquat pour des recherches sur le terrain, mais aussi de les aider à améliorer la qualité de leurs enseignements.

LONKAMA E.B.

+ + +

### **Une mission linguistique sur les langues du Soudan Central parlées au Nord-Est du Haut-Zaïre**

En 1983, le BASE (Bureau Africain des Sciences de l'Education) a subventionné une mission linguistique sur les langues du Soudan Central parlées au Nord-Est de la Région du Haut-Zaïre. La mission a été effectuée du 30 octobre au 03 novembre et a été composée de deux chercheurs : le Professeur Bokula Moiso et l'Attaché de Recherche au BASE Irumu Agozia Kario.

Dans la présente chronique, nous n'avons pas l'intention de présenter les acquis de la mission. Car les résultats issus de l'exploitation de données linguistiques récolées feront l'objet de publication au Centre Aequatoria (Mbandaka/Bamanya).

Il est cependant important de présenter les difficultés rencontrées par les chercheurs du BASE durant cette mission.

En effet :

1) le questionnaire utilisé sur le terrain était élaboré en français alors que la plupart des informateurs ne maîtrisaient pas du tout cette langue. Ainsi qu'on le remarque, la première difficulté était donc le contact avec la population locale à travers les informateurs. Pour contourner cette difficulté,

les chercheurs étaient amenés à traduire d'abord le questionnaire en langue véhiculaire locale pour le soumettre ensuite à l'informateur;

2) la réticence exprimée par certains informateurs qui ne comprenaient pas pourquoi des chercheurs zairois se souciaient d'étudier les langues des autres Zairois. Les chercheurs devaient expliquer aux informateurs le bien-fondé de l'enquête linguistique ainsi que l'intérêt qu'elle présente aux locuteurs natifs;

3) le manque d'appareil enregistreur n'a pas permis aux chercheurs d'enregistrer les matériaux linguistiques récoltés;

4) le manque de moyen de transport autonome permettant d'accomplir la mission dans le délai prévu a été la difficulté majeure. La mission a été effectuée entièrement en auto-stop. Les chercheurs ont dû parcourir leur itinéraire ( $\pm$  2.000 km) à bord de sept types de véhicules dont l'état n'inspirait pas toujours confiance. Ils étaient exposés aux intempéries sur les routes rocailleuses, boueuses, et, par conséquent, dangereuses. Cela avait comme conséquences les pertes de temps et, surtout, des escales imprévues au cours du voyage.

5) enfin, la restauration a posé parfois des problèmes aux chercheurs qui étaient obligés de se nourrir modestement par manque de nourriture sur certains parcours ou lors des escales non prévues. Il en est de même pour le logement car il est arrivé aux chercheurs de passer la nuit à la belle étoile loin du village suite à une panne de véhicule.

En conclusion, on peut dire que le projets de recherche linguistique, exigeant un long déplacement sur le terrain, ne sont pas faciles à exécuter. Car les difficultés de tout genre peuvent constituer un handicap sérieux pour la finalisation d'un travail de recherche dans le délai prévu.

Prof. BOKULA Moiso

-----  
Mr Motingea Mangulu, bien connu de nos lecteurs tant par sa présence au sein de notre conseil de rédaction que par la qualité de ses publications non

seulement dans nos éditions mais aussi ailleurs (Zaire-Afrique, Afrikanistische Arbeitspapiere, entre autres), a été bénéficiaire d'une bourse pour un voyage d'étude de 6 mois (septembre 1990 - février 1991) aux Pays-Bas sur invitation du Professeur Docteur Thilo C. Schadeberg de l'Université Nationale de Leiden. Ce voyage s'inscrivait dans le cadre de la préparation d'une thèse de doctorat par Mr. Motingea sur la reconstitution du Proto-Ngiri, langue supposée parlée autrefois par les différents peuples de la Ngiri, une des grandes rivières de l'entre Ubangi-Zaire (Equateur, Zaire). Les différents parlers de cette plaine ont déjà fait l'objet d'une expédition scientifique par le bénéficiaire de la bourse qui les a ensuite consignés et dans les Annales Aequatoria et surtout dans son ouvrage récent : Les parlers riverains de l'entre Ubangi-Zaire. Eléments de structure grammaticale (Etudes Aequatoria - 8, Bamanya-Mbandaka, Zaire, 1989, 284 p., en vente à 1000 Z).

L'on se souviendra que le Professeur Dr. Schadeberg avait déjà communiqué des informations complètes sur les modalités et les conditions d'inscription et d'admission au département de linguistique africaine à l'Université Nationale de Leiden dans les Annales Aequatoria 11(1990) p. 446.

LONKAMA E.B.

+ + +

## Le BASE et les langues africaines

### 1. INTRODUCTION

Le BASE (Bureau Africain des Sciences de l'Education) est une institution spécialisée de l'OUA (Organisation de l'Unité Africaine) en matière des Sciences de l'Education.

Dès le début de sa création, le siège du BASE avait été installé à Kisangani (République du Zaire). Plusieurs raisons avaient milité en faveur de cette option entre autres :

- la position géographique de la ville de Kisangani située au coeur de l'Afrique;
- la ville de Kisangani est un carrefour où se rencontrent plusieurs cultures;
- la ville de Kisangani abrite la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education au sein de l'Université de Kisangani.

Mais depuis deux ans, le siège du BASE s'est installé à Kinshasa sur décision de son Comité Exécutif. Toutefois, deux projets du BASE continuent encore à fonctionner à Kisangani :

- un complexe scolaire comportant une école maternelle, primaire et secondaire.
- un centre de santé.

## 2. REALISATION DU BASE

En matière de langues africaines, le BASE vise la promotion de toutes les langues africaines ainsi que leur intégration dans le système éducatif africain. Il est important de souligner aussi que le BASE n'exclut pas de ses programmes les langues étrangères telles que le français, l'anglais, le portugais..., utilisées en milieu africain.

Les réalisations du BASE en matière de langues africaines s'articulent sur différents volets que voici :

### a) Projet de recherche

Une Unité de Recherche (UR) avait été mise en place à Kisangani. Des projets de recherche à caractère linguistique y avaient été initiés et étaient en cour d'exécution. On peut citer :

- le projet d'intégration des langues africaines à l'école;
- le projet de planification linguistique dans les Etats africains;
- le projet d'enseignement de l'Anglais en Afrique etc.

### b) Formation à la recherche

Le programme de Formation à la Recherche sur l'éducation en Afrique (FREA) prévoit des cours de linguistiques ou de didactique en rapport avec les langues

africaines. Signalons que le programme FREA s'adresse aux stagiaires africains qui viennent se perfectionner en Sciences de l'Education.

c) Recherches sur les langues africaines

Le BASE encourage les recherches sur les langues africaines. C'est ainsi que le BASE a financé en 1983 une mission linguistique de recherche sur les langues du Soudan Central parlées au Zaïre.

d) Colloque sur les langues africaines

En 1985 (10-14 décembre), le BASE a organisé à Kisangani (Zaïre) un Colloque International sur les langues du Soudan Central. Ce Colloque a contribué à la connaissance des langues du Soudan Central parlées en Afrique.

En 1986 (11-15 décembre), le BASE et le CELTA ont organisé à Kinshasa un Séminaire Régional (Afrique Centrale) de Coordination et de perfectionnement sur les projets DIMO et LEXIS.

e) Publications

Le BASE a édité des ouvrages à caractère linguistique. On peut citer à titre d'exemple :

G. Mihia, Planification linguistique en Tanzanie.  
Bokula Moiso, Le lingala au Zaïre.

Signalons aussi la Revue RASE (Revue Africaine des Sciences de l'Education) qui a publié des articles sur les langues africaines.

f) Réunions de concertation

Le BASE a toujours été présent aux différentes réunions de concertation relatives aux langues africaines et organisées au Zaïre, en Afrique ou dans le monde. Il y était représenté soit par son Directeur Général ou par une délégation d'experts.



## **Africanistique à Bordeaux**

Le Centre d'Etude d'Afrique Noire (CEAN), fondé en 1958 par un groupe d'universitaires bordelais, rassemble des spécialistes des questions africaines travaillant dans les domaines politique, juridique, économique et social de l'Afrique noire contemporaine.

Le CEAN fonctionne dans le cadre de l'Institut d'Etudes Politique (IEP) de Bordeaux. Il est associé depuis 1968 à la Fondation Nationale des Sciences Politiques (FNSP) et bénéficie du statut d'Unité associée au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS-URA 977).

Sa mission est triple : recherche, enseignement, documentation.

### **STAFF**

- Directeur scientifique : C. Coulon
- DEA "Etudes africaines" : J.F. Coulon

### **RECHERCHE**

Les thèmes de recherche donnent lieu à la constitution de 6 groupes de recherche :

- Groupe "Afrique australe" (responsables : D. Bach et D. Darbon)
- Groupe "administration et entreprises publiques en Afrique" (responsable : J. Du Bois de Gaudusson)
- Groupe "Les dynamiques islamiques" (responsables : C. Coulon et R. Oyatek)
- Groupe "Etat de société en Afrique noire" (responsable : J.F. Médard)
- Groupe "Langues, livres, littératures d'Afrique noire" (responsable : A. Ricard)

### **DOCUMENTATION**

Le fonds documentaire, portant sur les pays

d'Afrique francophone, anglophone, lusophone, regroupe 13.000 ouvrages, 576 périodiques dont 276 vivants et de nombreux dossiers documentaires. Une partie du fonds provient d'échanges de publications avec des Centres homologues. Il est informatisé : son interrogation se fait sur place par Minitel. Le CEAN est un des fournisseurs d'IBISCUS, base de données française sur les Pays en développement.

## ENSEIGNEMENT

Le CEAN organise des études de 3<sup>e</sup> cycle aboutissant à un doctorat "d'Etudes africaines" dont le Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA) constitue la première année.

## CONDITIONS D'INSCRIPTION

Le DEA est ouvert aux étudiants français ou étrangers titulaires d'une maîtrise en droit, science politique, sciences économiques, géographie, histoire, sociologie. Les candidats ne possédant pas ces diplômes mais justifiant de titres et travaux d'un niveau comparable peuvent demander leur admission par dérogation individuelle, examinée par le directeur qui statue après avis de la commission des directeurs de recherche. Cette dernière disposition est applicable aux étudiants diplômés des Instituts d'études politiques. Dans tous les cas, l'admission est prononcée, dans la limite des places disponibles, après examen du curriculum universitaire des candidats et de leurs projets de recherche et, le cas échéant, un entretien avec les directeurs de recherche. Les dossiers d'inscription doivent être demandés jusqu'au 30 juillet et seront retournés jusqu'au 30 septembre (dernier délai) au secrétariat du CEAN.

Le DEA "Etudes Africaines" comprend :

- 3 enseignements de base obligatoires comportant chacun un séminaire d'application en Science politique, Droit et administration publique, Relations internationales. Le mémoire porte sur l'une des 3 matières.
- Un séminaire obligatoire, portant sur les méthodes de recherche africaniste (Science Politique et Administrative).
- Un enseignement à options (Anthropologie et études africaines, ou Etude d'aire (région, pays), ou

l'introduction à l'histoire africaine, ou Problèmes de la gestion publique en Afrique).

(Communiqué par le CEAN, résumé  
par LONKAMA E.B.)

+ + +

## Africanistique à Uppsala

Le "Nordiska Afrikainstitutet" est fondé en 1962 et situé à Uppsala (Suède). C'est un centre de documentation et de recherche concernant l'Afrique moderne. Il veut encourager la collaboration entre les chercheurs africains et scandinaves. Cette institution publique est financée par la Finlande, le Danemark et la Norvège avec la collaboration d'Iceland.

### PUBLICATIONS

Le catalogue de 1989 signale plus de 300 titres. La bibliothèque d'Uppsala possède plus de 33.000 ouvrages et reçoit 600 périodiques. On y est spécialisé en sciences politiques, économiques, et en littérature africaine. On a un programme d'échange avec les bibliothèques et institutions en Afrique.

### COLLOQUES

Un séminaire hebdomadaire offre l'occasion de rencontrer des spécialistes scandinaves et étrangers. Des symposia de niveau international sont organisés deux fois par an. On y invite aussi des chercheurs africains.

### RECHERCHES

L'institut octroie des bourses d'études à 3 ou 4 chercheurs d'universités africaines une fois par an pour compléter leur connaissance durant 3 à 4 mois.

Plusieurs chercheurs sont attachés à l'Institut qui envoie régulièrement des missions en Afrique et donne des stipendia pour des recherches dans les bibliothèques scandinaves.

Un des secteurs privilégiés de cet institut est certainement la problématique du développement dans les

pays africains septentrionaux. Inventory of Nordic Social Science Research Concerning Southern Africa, 1989, présente 93 chercheurs africanistes scandinaves avec une brève description de l'objet de leur recherche. L'information s'arrête à la fin 1988. Les pays vers lesquels s'oriente la recherche scandinave sont : Angola, Botswana, Lesotho, Mozambique, Namibie, Afrique du Sud, Tanzanie, Zambie et Zimbabwe. L'ethnologie et la linguistique y sont totalement absentes (l'histoire récente n'étant représentée que par 3 titres). L'attention de la recherche scandinave va donc clairement vers l'économie, la politique et les sciences du développement.

H. VINCK

+ + +

Vient de paraître :

FRANKFURTER AFRIKANISTISCHE BLÄTTER (FAB)  
1(1989)

Vorwort der Herausgeber

"Die Zeitschrift wird mindestens einmal im Jahr erscheinen. Daneben sind Monographien, Tagungsbände etc. als Sondernummern vorgesehen. Inhaltlich sollen die Beiträge der Frankfurter Afrikanistischen Blätter die 'Afrikanistik' im weitesten Sinne repräsentieren. Vorgesehen sind Aufsätze, Miszellen, Buchbesprechungen und Ethnologie. Eine gesonderte Rubrik wird Kurzinformationen über Aktivitäten der herausgebenden Institute enthalten. Diese Rubrik steht zur Ankündigung von Tagungen und Projekten allen offen".

Préface de l'éditeur

"Le journal paraîtra au moins une fois par an. Par outre, des monographies et compte rendus de conférence sont également prévus dans des numéros spéciaux. Les contributions dans les Frankfurter Afrikanistische Blätter couvrent le domaine "africaniste" au sens large. Il est prévu de présenter des articles, des notes, des comptes rendus de lecture, des critiques de films sur les thèmes suivants : linguistique, littérature, histoire et ethnologie. Une rubrique spéciale comportera des informations sur les activités des instituts éditeurs. Tout le monde peut annoncer des congrès, et des projets dans cette

rubrique. Les premières pages du journal sont réservées à la présentation d'artistes africains, pour leur donner l'occasion de se faire connaître et de rendre leurs travaux populaires".

#### Editors Preface

"The journal will appear at least once a year. In addition it is planned to publish monographs, conference proceedings etc etc. as special issues. Contribution to the Frankfurter Afrikanistische Blätter are intended to cover 'African studies' in the broadest sense. It is hoped to include articles and miscellanea, as well as reviews of books and films, in the fields of linguistics, literature, history and ethnology. A separate section will be devoted to brief news items on the activities of the Chair of African Languages and the Institute of Historical Ethnology. Announcements concerning conferences or current projects are welcome".

Adresse :

FAB

Professur für Afrikanische Sprachwissenschaften

Feldbergstr. 22

D - 6000 Frankfurt am Main 1

(Communiqué par FAB)

+ + +

## **CEEBA: 25 ans de dialogue avec la culture africaine**

Le CEEBA a été fondé le 3-4-1965 par le Père Hermann Hochegger, SVD, qui en est depuis lors directeur. A cette date, il a envoyé 150 invitations pour la recherche préparatoire du premier colloque sur le thème : "Le mariage, la vie conjugale/familiale et l'éducation" La première rencontre de Bandundu (alors Banningville) s'est déroulée du 23 au 28 août 1965.

Rappelons les thèmes des 25 colloques du Ceeba :

- 1965 : Le mariage, la vie conjugale/familiale et l'éducation coutumière.
- 1966 : Dieu, idoles et sorcellerie.
- 1967 : Mort, funérailles, deuil et culte des ancêtres.
- 1968 : L'organisation sociale et politique de la société traditionnelle.
- 1971 : Agriculture et élevage dans l'entre Kwango/Kasai. Problèmes et perspectives.
- 1972 : Communauté et systèmes de parenté. Continuité et changements.
- 1973 : La notion de Dieu dans les mythes et dans la vie quotidienne.
- 1974 : Mythes et éthiques.
- 1975 : Mythes et rites, la relation entre symboles-paroles et symboles-actes.
- 1976 : Mythes et rites (2è partie).
- 1977 : Rituel du cycle de la vie.
- 1978 : La famille, tradition et changements.
- 1979a: La relation entre le foyer et le lignage.
- 1979b: Les conflits foyer-lignage.
- 1980 : Le repas, son importance sociale, sa fonction symbolique et rituelle, les manières de table, les préférences culinaires et les interdits alimentaires.
- 1981 : Christianisme et religion traditionnelle à la rencontre.
- 1982 : La parole dans le rituel ancestral.

- 1983 : Espace rituel et temps sacrés dans la religion ancestrale.  
1984 : La personne et la fonction de l'officiant des rites.  
1985 : La symbolique animale dans le rituel ancestral.  
1986 : La symbolique végétale dans le rituel ancestral.  
1987 : La symbolique des minéraux dans le rituel ancestral.  
1988 : La symbolique de l'eau, du sang et des sécrétions dans le rituel ancestral.  
1989 : La symbolique rituelle des parties du corps de l'homme et de l'animal.  
1990 : La symbolique rituelle des outils, des ustensiles de cuisine et des instruments de musique.

301 chercheurs de 16 nations différentes ont contribué aux études Ceeba, bien qu'il y ait une grande partie des études effectuées restant conservées dans les archives (littérature orale:211 volumes, monographies et rapports de colloques:164 volumes), l'institut de Bandundu a publié de nombreux ouvrages. Série I : Rapports et comptes rendus (colloques de Bandundu):21 volumes. Série II : Mémoires et Monographies:103 volumes; Série III : Travaux linguistiques:16 volumes.

## Nos visiteurs

1. Le Citoyen Kangafu Vingi Gudumbangana, à l'époque membre du Comité Central du M.P.R. (Mouvement Populaire de la Révolution), Secrétaire Exécutif à la FORCAD (Formation des Cadres), et Directeur de l'Ecole du Parti (Institut Makanda Kabobi) a rendu visite au Centre Aequatoria, le jeudi, 26 octobre 1989, de 16 h.10 à 19 h.00.

Au cours de la séance académique, il a déclaré être venu à Bamanya soutenir les efforts que déploie Aequatoria pour la promotion de l'authenticité zairoise. "Le Centre Aequatoria, a-t-il dit, contribue à faire connaître les richesses culturelles du Zaïre, et par ses colloques et publications, aide les chercheurs zairois

à se faire accréditer".

Il a par ailleurs précisé qu'il effectuait cette visite pour aussi se rendre compte de la production du centre en matière des cultures zaïroises et de leur promotion. Il a annoncé qu'il se rendrait aussi au Centre Ethnologique de Bandundu (CEEBA) et au Centre d'Exécution des Programmes Sociaux et Economiques (CEPSE) à Lubumbashi.

Il était accompagné, entre autres, de son conseiller principal, le professeur Lukusa Menda de l'I.P.N.

2. Le prof. Bogumil Jewsiewicki, de l'Université Laval (Québec, Canada), historien africaniste parmi les plus frécnds de notre époque, a séjourné du 27 au 29 mars 1990 au Centre Aequatoria. Il en a profité pour microfilmer une partie de la correspondance du feu Père G. Hulstaert (1900-1990). Au cours d'une séance académique à l'I.S.P./Mbandaka il a exhorté enseignants et étudiants du département d'histoire et sciences sociales à la récolte des récits de vie, et à l'attention sur la peinture populaire pour une lecture des préoccupations d'antan afin d'en extraire la mémoire collective de nos populations.

3. En route pour Befale (Sous-région de la Tshuapa, Equateur, Zaïre), Monsieur le Dr. Gottfried Hohmann de l'Université de Munich et membre de la Société d'Ethnologie humaine Max Planck (R.F.A.) a fait une escale technique à Mbandaka où pendant 6 jours (du 8 au 14 juillet 1990), il a été hôte d'Aequatoria.

Son voyage à Befale s'inscrit dans le cadre d'un vaste projet de recherche de primatologie s'étendant sur 3 ans (1989-1992) dans 3 secteurs suivants : Lifengo, Bokoli-Ekila et Lomako (à peu près 50 km de rayon de Befale).

Rappelons que deux autres missions analogues s'effectuent à Djolu (Japonaise) et à Ikela (Espagnole). Nous attendons avec intérêt les résultats de ces expéditions scientifiques.

LONKAMA E.B.



4. Madame H. Pagezy du CNRS (Aix-en-Provence) a encore été hôte d'Aequatoria du 25 au 29 juillet 1990, à l'occasion de son passage à Mbandaka, en route pour Nzalekenga (Bikoro, Zaïre). Elle était accompagnée de 2 autres chercheurs; Anne Marie Subersme et Pierre Alain Nivon. En 1988, Mme Pagezy soutenait une thèse de doctorat à la faculté des sciences et techniques de l'Université d'Aix-Marseille, sur les "Contraintes nutritionnelles en milieu forestier équatorial liées à la saisonnalité et la reproduction : réponses biologiques et stratégies de subsistance chez les Ba-Oto et les Ba-Twa du village Nzalekenga (Lac Tumba, Zaïre)".

L'anthropologie physique chez les Batswa, les Ntomba, les Ekonda et les Bolia constitue son domaine de recherche depuis 1970, et en a fait l'objet de plusieurs publications déjà signalées dans les Annales Aequatoria 9(1988)295-297. Elle vient de collaborer avec 11 autres chercheurs à un ouvrage fort documenté de vulgarisation, mais de haute portée scientifique et esthétique, intitulé : Se nourrir en forêt équatoriale, Unesco/MAB, Paris, 1989, 96 p. Son dernier séjour chez nous pour les mêmes buts remonte à 1989 lorsqu'elle était accompagnée de Mme Dr. F. Boiron.

5. Mr. Cormack, ambassadeur de la Grande Bretagne à Kinshasa, en séjour privé à Mbandaka du 22 au 26/9/90 a visité le Centre Aequatoria, le Samedi le 22/9/1990.

LONKAMA E.B.

+ + +

P.S.

De janvier à septembre 1990, le Guest-House Aequatoria a hébergé 154 personnes : 73 étudiants (dont un non-Zaïrois), 70 enseignants zaïrois (assistants, chefs de travaux, professeurs) et 11 autres chercheurs non-zaïrois).

## Le Musée Aequatoria

Soucieux de faire connaître davantage l'héritage culturel môngo à ses nombreux visiteurs, le Centre Aequatoria vient de collectionner un lot d'objets d'art traditionnel qui, à la longue, constituera un véritable petit musée, lequel occupe provisoirement un coin de la bibliothèque en attendant un emplacement approprié (1). Ce mini-musée compte actuellement 91 pièces de différentes catégories :

- parures : bracelets, colliers, jambières.
- armes : flèches, lances, javelots, couteaux rituels, haches, poignard.
- mobiliers : appuis-dos.
- instruments de forge : soufflets de forge, marteaux, enclumes.
- monnaies : monnaie traditionnelle (ngelo ou mita-ko) et billets de banque des années 1956 à 1960.
- autres : étoffes en raphia, cors, cloches, amulettes de protection...

A part une pierre à aiguiser et quelques couteaux rituels en provenance de la région d'Oshwe (Bandundu), la collection comporte surtout les objets en provenance des Môngo de la Tshuapa.

Chaque objet est enregistré sous un numéro et comporte une fiche sur laquelle sont marqués en lomôngo et en français le nom de l'objet, la provenance, son dernier utilisateur, le prix, la date d'acquisition et le cas échéant une publication y afférente.

La collecte se poursuit à travers la région par nos collaborateurs et à samanya même. Une telle entreprise, pensons-nous, est une source de connaissance culturel et historique du peuple qui nous entoure.

### NOTE

1. Lire aussi : Lonkama E.B., Nouvelles constructions au Centre Aequatoria dans Annales Aequatoria

10(1989)344-345; Honoré Vinck : (1): Un musée de la culture môngo au Centre Aequatoria, Annales Aequatoria 11(1990)443-444, (2): Les débuts d'un musée de la culture Mongo au Centre Aequatoria de Bamanya (Mbandaka, Zaïre), dans West African Museums Project Dakar/Bulletin International African Institute, London 1(1990)1, p. 17.

ESSALO Lofels dj'Essalo

+ + +

### **Dons à la bibliothèque Aequatoria**

La Bibliothèque du Centre Aequatoria encourage la recherche scientifique africaniste et la diffusion du savoir au Zaïre. Pour faire face à l'accumulation sans cesse de l'information, le Centre Aequatoria accorde une importance toute particulière à la politique d'acquisition des ouvrages. Cela n'est possible que par des achats, échange de publications, de doubles, et des dons.

Nous signalons ci-après les dons reçus par la Bibliothèque du Centre au cours des dernières années.

- 1) Nous avons reçu récemment 35 livres importants de Mr. A. Rubbens, ancien fonctionnaire de la colonie belge et doyen honoraire de la faculté de droit de l'université de Kinshasa.
- 2) Du consulat belge à Mbandaka, nous avons reçu 367 livres et 25 titres de revues équivalant à 362 numéros qui ont été insérés dans la bibliothèque en juillet 1990.
- 3) Auparavant, un don d'une dizaine de livres et quelques documents d'archives nous étaient parvenus de Mr. Schmit, ancien Gouverneur de la province de l'Equateur.
- 4) Le lot le plus important nous légué en 1983 par Mr. Van Grieken, ancien archiviste du ministère des colonies belges.
- 5) Les Pères Jésuites des Facultés Universitaires St. Ignace, à Antwerpen nous ont déjà légué plusieurs de leurs doubles.

La direction du Centre Aequatoria reste toujours disposée à tout don ou proposition d'échange de livres

et périodiques.

ESSALO Lofela dj'Essalo

+ + +

## Le problème des doubles publications

Les rédactions de périodiques "scientifiques" sont confrontées de plus en plus à un grave et désagréable problème : celui des doubles publications.

- Certains auteurs envoient simultanément leurs textes à plusieurs rédactions sans toutefois les prévenir. Il arrive alors que le texte paraisse à deux ou trois endroits différents.

- Un même texte est présenté à différents endroits sous différentes signatures. Ou bien deux auteurs (ou trois) présentent le même texte sous leurs noms à différentes rédactions, ou à une même rédaction on envoie un texte de plusieurs auteurs (deux ou trois), et ailleurs, on voit le même texte sous une seule signature.

Les Annales Aequatoria ont déjà été en butte à tous ces genres de fourberie. Aussi laissons-nous suivre ici la liste des articles publiés chez nous et dont nous avons constaté ailleurs la publication antérieure ou postérieure. Parler d'antérieur ou de postérieur est parfois difficile étant donné que les dates réelles de parution de certains périodiques ne correspondent pas toujours à celles mentionnées.

- (1) Annales Aequatoria 8(1987)99-129 : "Regroupement des Baluba et ses conséquences géo-politiques dans la périphérie de Lulusbourg (1891-1960)" est paru dans Problèmes Sociaux Zaïrois (Lubumbashi) n°128-129/1985, p.115-126 et dans Annales de l'I.S.P.-Kananga, juillet 1984, p.3-38.
- (2) Annales Aequatoria 8(1987)143-189 : "Significations et dimensions psychoculturelles du rituel gemellaire chez les Hema Banyambonga" est paru aussi dans Cahiers des Religions Africaines

22(1988)142-189 (sortis débuts 1990). Dans les Annales Aequatoria l'article est signé par deux auteurs et comporte 2 pages en plus avec considérations linguistiques. Pour le reste le texte est identique au manuscrit nous proposé, mais n'intègre pas les quelques corrections faites par nous. Toutefois on y a légèrement changé le dernier paragraphe.

- (3) Annales Aequatoria 10(1989)285-294 : "Observations sur les anthroponymes motémbó" est paru dans Annales de l'I.S.P.-Mbandaka 7(1988)2, 107-110.
- (4) Signalons encore quatre cas pareils constatés ailleurs :
- a. Annales de l'I.S.P.-Kananga 1(1983)2, 96-109 : "Ville Cruelle" de Mongo Beti, un roman africain de l'espoir" est paru dans Cahiers des Religions Africaines 18(1984)35, 45-54.
- b. I.P.N. Annales du département de géographie (1983)53-64 : "Problèmes fonciers et espace urbain à Mbandaka" est publié dans Les Cahiers d'Outre-Mer n°147(1984)291-299.
- c. Le mois en Afrique 21(243-244)1986, p.115-128: "Le Nkier, un rituel de guérison chez les Yansi est paru aussi dans Zaire-Afrique 26(1986) n°203, 149-162.
- d. Afrika Zamani 16-17 février 1986, p. 94-113 : "L'aire culturelle ngala en Afrique Centrale" était paru dans Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire 10(1985)61-67.

#### Causes de cette situation

Les auteurs sont souvent pressés de publier pour causes professionnelles, mais l'issue d'une présentation d'un texte à une rédaction est incertaine et il peut durer bien de mois avant qu'on soit fixé sur son sort. Il y a des rédactions qui ne signalent même pas la réception du manuscrit. Là où on le fait, il arrive parfois que l'accusé de réception se perde dans les "services" postaux. On est alors obligé de tenter ses chances à plusieurs endroits différents.

Que peut-on faire pour éviter tout cela ? En premier lieu mettre en place une correcte administration de la rédaction qui communique le plus vite possible le sort réservé à l'étude proposée. Ensuite, confrontés à des pratiques parfois véritablement malhonnêtes, nous avons introduit un formulaire par lequel l'auteur cède la propriété exclusive de son texte à la rédaction des Annales Aequatoria.

Une rédaction devra refuser des texte stencillés ou même photocopiés et exiger, à défaut d'un texte vraiment manuscrit, le premier exemplaire d'un texte dactylographié. Une extrême prudence s'impose devant un texte à plusieurs auteurs.

Les Annales Aequatoria ont voulu ainsi réagir clairement, en premier lieu pour se justifier, et ensuite pour dénoncer des pratiques frauduleuses et malhonnêtes qui n'avancent pas la recherche. Nous nous proposons désormais de signaler chaque double publication qui tombera sous nos yeux.

A ceux qui veulent publier chez nous ou qui s'intéressent à notre revue, nous exposons ci-après nos principes rédactionnels.

## Nos principes rédactionnels

### 1. Quant au fond

Nous n'acceptons que des articles traitant de l'africanistique en rapport avec les disciplines suivantes : ethnologie, anthropologie, sociologie, histoire, géographie humaine, linguistique et littérature. La Cuvette Centrale du Zaïre est l'aire géographique qui nous intéresse en premier lieu, mais nous ne voulons nullement nous y limiter. Nous sommes ouvert à tout ce qui concerne l'Afrique Centrale en général pour les disciplines citées.

Le sujet doit être original, cela veut dire aussi qu'il ne doit pas avoir été l'objet d'une publication antérieure ne serait-ce que dans une revue tirée à 5 ou 10 exemplaires (1). Aucun travail de fin d'étude ne peut y être cité en référence bibliographique. Toutefois, l'auteur d'un article en linguistique peut le faire de manière critique en expliquant clairement qu'il a consulté l'étudiant comme informateur occa-

sionnel. Un article en histoire ne peut contenir des allusions malveillantes à des personnes vivantes. Les rubriques suivantes sont ouvertes : Articles de fond, Notes de recherches, Dossier, Notes bibliographiques, Archivalia, Chronique, Biographies.

## 2. Quant à la forme

Les textes en langues africaines (même dans les articles non linguistiques) doivent être transcrits suivant l'orthographe de l'alphabet africain de l'Institut International Africain de Londres. Un texte dactylographié ou manuscrit, en anglais, en français ou en allemand, doit être de bon style : éviter des fautes d'orthographe, des répétitions, des lieux communs, des bibliographies inutiles, des citations incomplètes ou fausses, ou de seconde main.

## 3. Traitement du texte

### 3.1. Le Rédacteur en Chef

Au regard du titre, et après examen du contenu et du style, le Rédacteur en chef juge de la conformité de l'article avec les principes rédactionnels et en informe le Secrétaire de Rédaction qui, immédiatement rédige et expédie un formulaire d'avis d'arrivée contenant le sort de l'article : refusé, ou pris provisoirement en considération ou accepté avec ou sans retouches. Dans tous les cas, les textes avec ou sans transformations ultérieures, sont enregistrés, catalogués et conservés dans des archives spéciales. Sur 360 articles proposés à partir de 1983, 135, soit 37,5 % ont été publiés.

### 3.2. Le Secrétaire de Rédaction

Un article pris en considération est transmis au Secrétaire de Rédaction qui en procède à un contrôle systématique sur le fond et sur la forme. S'agit-il de plagiat, ou d'une étude déjà parue ailleurs signé par un même auteur ou par un autre, ou d'une étude d'un même auteur suivant à plus de 30 % son étude antérieure, l'article est d'office exclu. L'article qui a passé ce cap est vérifié mot à mot. On contrôle les sources, la transcription et la tonalisation des mots africains (bantou). On enlève des répétitions; on met à jour une bibliographie incomplète ou on en

élimine des références inutiles.

En cas d'écart de forme important, le Secrétaire en informe le Rédacteur en Chef qui en décide de l'exclusion.

### 3.3. Un lecteur spécialiste

Après, on soumet normalement l'article à un lecteur spécialiste choisi en général parmi les membres du Conseil de Rédaction même en dehors de Mbandaka. Il retourne l'article avec remarques au Rédacteur en Chef qui, finalement, en juge de la publication avec ou sans réaménagement. Dans tous les cas, la dernière décision est notifiée à l'intéressé.

### 3.4. La toilette finale

Selon les cas, avant de passer à la dactylographie, le texte est envoyé à l'auteur pour intégration des remarques du lecteur spécialiste. Mais si les réaménagements substantiels ont été introduits par la rédaction, la version provisoire est encore envoyée à l'auteur pour approbation.

Après accord, ou si cela ne s'avère pas nécessaire, le Rédacteur en Chef s'assure si tout est fin prêt pour l'impression. Notre méthode de reproduction et la défaillance des "services" postaux, ne nous permettent pas d'envoyer les épreuves aux auteurs en dehors de Mbandaka, les fautes et les omissions non repérées par la rédaction peuvent être signalées pour un Corrigendum dans le numéro suivant.

L'évolution du tirage des Annales Aequatoria se présente comme suit : 1980, 500 ex.; 1981 : 305 ex.; 1982 : 370 ex.; 1983 : 427 ex.; 1984 : 440 ex.; 1985 et 1986 : 400 ex.; de 1987 : 458 ex.; 1988 : 482 ex.; 1989 : 575 ex.; 1990 et 1991 : 600 exemplaires. Nous avons 276 abonnements (payants, en échange, et exemplaires de presse) répartis de la manière suivante : 82 au Zaïre, 17 dans 9 autres pays africains, 17 aux Etats-Unis, 3 au Canada, un au Brésil, 50 en Belgique, 21 en Allemagne, 20 en France, 21 dans le reste de l'Europe et 3 en Asie.

Au Zaïre nos points de vente sont :

1. Kinshasa : - Librairie Saint Paul (qui les met en vente aussi à Lubumbashi et Kisangani)  
- Mr Iloo Lokwa, 4216 av. Uganda (Lingwala) ou B.P.7163 Kinshasa I.



- (Boutique) Procure Saint-Anne, B.P.  
1800

2. Mbandaka : - Imprimerie-Procure  
- Centre Aequatoria, Bamanya.

Dans ces points de vente s'écoulent dans une première année ± 150 exemplaires.

Telle est l'itinéraire méthodologique et technique qu'Aequatoria suit pour éditer ses publications. La préparation d'un numéro des Annales Aequatoria nécessite 4 à 5 mois de travail à temps plein par le Secrétaire de Rédaction. C'est ardu et long, mais il faut parfois perdre du temps pour en gagner. Il ne sert à personne ni à rien de tromper les auteurs et les lecteurs présents et à venir en publiant des articles qui ne sont que des mauvais résumés de ce qui a été mieux dit ailleurs.

La matière africaniste, surtout linguistique, concernant des dialectes inédits est incontrôlable pour un chercheur étranger. Ainsi notre premier souci est d'être fiable et utilisable à tout chercheur où il se trouve. Nous avons été étonné de voir paraître dans certains revues occidentales, des textes ethnologiques refusés chez nous, d'une extrême négligence et renfermant des faussetés et des contradictions au point de vue de l'information.

Nous avons toujours travaillé librement et indépendamment de toute influence morale ou matérielle. Cependant, nous restons ouvert non seulement aux spécialistes, mais aussi à des jeunes chercheurs qui sont à leur première publication, et qui offrent des garanties d'un travail sérieux, fiable et utilisable universellement.

#### NOTES

1. Ce n'est pas un cas imaginaire. Au contraire. Les problèmes d'édition en Afrique et l'exigence de publier pour maintenir sa fonction d'assistant à l'Enseignement Supérieur font chercher à l'intéressé des issues pareilles. Le principal critère d'acceptation de l'étude se réduit alors à l'apport financier de l'auteur. Une revue pareille, au demeurant un feuillet ésotérique, est inaccessible et donc inutile.

La Rédaction, le 22-10-1990

## B.B.K.B. à Mbandaka

Comme annoncé dans notre précédent volume (p. 467-468), le projet de relier par voie fluviale les 3 capitales de l'Afrique francophone (Kinshasa, Brazzaville, Bangui) au départ de Bordeaux, a bel et bien eu lieu.

En effet, c'est mercredi, le 13 novembre 1990 à 16 h.00 (heure locale) que le bateau de la francophonie (précisément le "5 février 1979", bateau présidentiel congolais) a jeté l'ancre au beach de l'Afrique Hôtel du Fleuve de Mbandaka, avec à bord 110 passagers représentant 10 pays francophones et 2 pays observateurs (l'Allemagne et l'Italie). Les 10 pays francophones sont : la France, la Belgique, le Canada, la Suisse, le Congo, le Togo, le Cameroun, le Centrafrique, le Maroc et le Zaïre.

L'échange culturelle entre B.B.K.B. et Mbandaka a été caractérisée par la présentation réciproque de danses folkloriques, de pièces de théâtres, d'ateliers de réflexions, d'exposition d'objets d'art, etc.

Aequatoria a accueilli B.B.K.B. le mercredi 14 par une séance académique sur l'histoire, la philosophie, le but, les objectifs et les réalisations de son Centre. Un repas d'une centaine de convives a réuni Aequatoria, B.B.K.B. et d'autres personnes de Mbandaka. La visite à Bamanya a été clôturée dans l'enceinte de l'internat du Lycée Efoku (Efoku, du lomongo qui signifie "belles jeunes filles") où les filles ont joué "Blanche neige et les sept nains" dans sa version métissée avec la culture môngo; version adaptée depuis 1934 par les Soeurs du Précieux de Bamanya en collaboration avec quelques Missionnaires du Sacré-Coeur.

Le bateau des migrations culturelles a levé l'ancre à Mbandaka, le 16 novembre 1990 à 12 h.30 à destination de Bangui (R.C.A.) via Mombenzene, Impfondo (R.P.C.) et Mongoumba (R.C.A.).

Charles LONKAMA E.B.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

MOTINGEA M., Eléments de grammaire lingombe (Etudes Aequatoria - 3), Bamanya-Mbandaka, 1988, 88 p. + une carte.

Cette excellente esquisse de grammaire lingombe que nous présente Motingea Mangulu permettra aux lecteurs d'avoir une connaissance suffisante de cette langue bantoue. Cette grammaire comprend trois chapitres consacrés respectivement à la phonologie, à la morphophonologie, à la morphologie. L'ouvrage se termine par une abondante bibliographie et une belle carte situant exactement l'aire géographique où se parle la langue sous examen.

La phonologie nous présente "les sons qui remplissent une fonction distinctive" (7 voyelles orales; 2 semi-voyelles; 16 consonnes; quatre tons). On aurait cependant souhaité que les consonnes soient présentées également dans un tableau phonologique qui a l'avantage de mettre en évidence tous les traits distinctifs opposant les phonèmes identifiés. On peut également regretter que l'abondance des renseignements dialectologiques, fort intéressants certes, complique quelque peu la lecture de la partie phonologique; l'auteur aurait gagné en clarté en intitulant le paragraphe 1-4 "différences dialectales" et non "cas d'allophonie consonantique". Il n'a en fait décrit qu'un des parlars Ngombe, en l'occurrence celui de Bosô-Njanoa qui comporte également de multiples allophones. Un allophone est en effet la ou les réalisation(s) phonétique(s) d'un phonème. L'auteur aurait pu nous proposer deux tableaux phonologiques différents pour mieux faire ressortir les différences dialectales sur le plan phonologique. Ceci n'enlève cependant rien au mérite de ce petit ouvrage qui s'inscrit dans la droite ligne des travaux du R.P. Hulstaert.

En phonologie syntagmatique, l'auteur ne s'intéresse qu'aux combinaisons de nasale avec les occlusives ou les affriquées, et aux combinaisons de consonne avec les semi-voyelles. Il ne dit rien de la structure

de la syllabe ngombe ni des restrictions éventuelles dans l'apparition des voyelles ou des autres phonèmes. On peut espérer que l'auteur poursuivra la recherche et nous donnera bientôt l'occasion de lire une grammaire plus complète.

Les règles morphophonologiques sont formulées clairement et sont illustrées par de nombreux exemples. On peut cependant regretter que les règles n'aient pas été regroupées en un seul chapitre; on rencontre des règles morphophonologiques dans d'autres chapitres (cfr pages 11, 26); certaines règles, bien qu'appliquées dans les exemples, n'ont pas été formulées (exemples : le contact entre voyelles identiques; la longueur des voyelles en cas de contacts)

Le chapitre consacré à la morphologie expose successivement les préfixes, les appariements des classes, les formes nominales, les substitutifs, les formes pronominales, les formes verbales et la conjugaison. On peut regretter qu'une confusion subsiste encore au niveau du substitutif; en effet, contrairement à ce qu'affirme l'auteur, il n'existe pas deux sortes de substitutif (les monomorphémiques et ceux des classes); ils sont au contraire tous analysables. La structure i-pp-ø qu'il propose pour la forme ibo (cl2) s'applique également aux formes ino et ilo (i-pp-ø). La forme wg (2è sg.) s'analyse également en o-g (pp-g).

L'auteur aurait pu examiner de près le comportement du morphème négatif te- devant les préfixes de la classe 1 élargie. Par ailleurs, le morphème -ta- présenté à la page 42 est une postinitiale et non pas une postfinale; l'auteur aurait pu examiner en profondeur les contextes d'apparition des morphèmes négatifs -ta-, -li- et te-.

En conclusion, nous souhaitons plein succès à cette esquisse grammaticale présentée dans un style agréable et contenant de nombreux exemples illustrant harmonieusement les différents aspects de la langue.

KAMBA MUZENGA

X X X

MOTINGEA M., Parlers riverains de l'entre Ubangi-Zaire.  
Éléments de structure grammaticale (Etudes Aequatoria

- 8). Bamanya-Mbandaka, 1989, 284 p.

L'ouvrage s'articule autour de quatre parties suivantes : Introduction, Groupe de la Ngiri, Groupe du Fleuve, Conclusion. A part l'introduction où l'auteur présente les généralités et la conclusion où il donne les résultats de sa démarche, les deux autres parties correspondent parfaitement bien aux deux sections du classement des langues qui constituent un groupe connu sous le nom géographique de "Ngiri". Ce groupe occupe toute la région des marais et de la forêt comprise entre le fleuve (à partir d'environ 40 km en aval de son confluent avec la Lulonga jusqu'à l'embouchure de la Mongala) et l'Ubangi (de l'embouchure de la Ngiri jusque près de celle de la Lua). Les voisins de ces populations sont au Nord et à l'Est des Gens d'Eaux aux parlers soudanais et les Ngombs; au Sud, en traversant le fleuve Congo/Zaire, des gens aux parlers Ngombs et Môngo; à l'Ouest les populations de la République Populaire du Congo.

Quelques études seulement ont été consacrées aux langues de ce groupe avant cet ouvrage qui en décrit quatorze à savoir :

- Sur la Mongala : Motámbo et Kunda
- Sur le Fleuve : Bapoto-Babale et Ndobo-Bolóki
- Dans la région de l'Ubangi et de la Ngiri : Lói, Balobo, Zamba-Makútú, Ewakú, Lifonga, Libóbi, Likátá, Lobálá, Ebuku-Lingóna et Mbonji.

Ces langues parlées par des petites communautés tendent à disparaître. L'auteur a entrepris alors cette étude entre autres dans le souci de sauvegarder ce qui peut encore l'être de ce patrimoine socio-culturel de la Ngiri. Enfin l'auteur voudrait montrer le degré de parenté de tous ces parlers qui, malgré les distances qui séparent les aires d'extension de certains d'entre eux, présentent des caractéristiques communes, différentes de celles des langues avoisinantes, lingombs et lomongo.

L'auteur a élaboré pour les quatorze parlers des petites esquisses. Quel objectif a-t-il poursuivi ? C'est de chercher, comme il le dit lui-même, à obtenir les éléments essentiels qui régissent la structure (phonologique, morphologique et lexicale) de chacun des

parlers qui feront l'objet de comparaison.

Cet objectif a-t-il été atteint ? En général oui. L'auteur a réussi à dégager pour chacun des parlers l'essentiel de trois niveaux d'analyse envisagés. Il a même découvert dans certains de ces parlers quelques phénomènes intéressants qui pourront dans un avenir pas trop éloigné appeler les linguistes à revoir les classifications des langues bantu existantes. Il a par exemple déterminé dans certains de ces parlers la nature ainsi que le comportement d'un type d'augment aux caractéristiques tout à fait originales (selon l'hypothèse du Prof. A.E. Meeussen) c'est-à-dire un augment différent de celui qui a été identifié dans les langues de l'Est et dans celles du Sud du domaine bantu en ce qu'il se manifeste sous forme d'un préfixe pronominal entier du moins dans le cas du type cv-, avec particularités comme en cl 10, ma- et aussi par le fait qu'il commande des accords grammaticaux dans certains contextes.

Sur base des données recueillies à l'issue de ce travail de description, l'auteur a proposé un protosystème comprenant deux sections : groupe Ngiri et groupe du fleuve. Le premier comprend trois sous-groupes : Bamwé, Likoká, et Zámba. Le deuxième en compte également trois: Libinza, Bobangi, et Motémbó. Cette hypothèse pourra se vérifier à la lumière des études comparatives approfondies que l'auteur compte mener sur ce groupe linguistique.

KUMBATULU SITA

Xx

x

x

NKIKO, BUSANE, MUDEKEREZA, MUJINYA, Eléments de Grammaire Swahili, Editions Impala, B.P. 1607 Lubumbashi, 1986  
3 éd. (lère 1983 ?)

Comme le dit son sous-titre ce petit manuel de 126 pages est destiné à l'usage des enseignants et des élèves des écoles normales. Les auteurs font remarquer dans leur introduction :

"La plupart des enseignants ont appris le français et sont donc familiarisés avec une certaine terminologie linguistique en français (...). Cette terminologie n'étant pas encore bien établie dans nos langues,

les auteurs ont jugé que cette grammaire serait plus facilement comprise par les usagers que si elle était directement présentée en swahili".

Voilà donc une très mauvaise méthode. En continuant de la sorte quand et comment apprendra-t-on finalement cette terminologie en kiswahili ? N'aurait-on pas pu utiliser les deux termes en parallèle ? Ou est-ce que les auteurs ne les maîtrisent pas eux mêmes ?

H. VINCK

x x x

Centre d'Etudes Africaines, Fichier National des Thèses, 1986-87, Répertoire des thèses africanistes françaises, Paris 1989, 164 pages.

784 titres sur deux ans. On écrit donc encore des thèses en français. Le Zaïre y est avec 19 unités. Signalons les études sur Kinshasa (tradition et modernité), Kisangani (approvisionnement) Kananga (croissance). En Linguistique nous rencontrons : le Logoti, le pende, kete (L 21).

H. VINCK

x x x

S. CORNELIS en collaboration avec Ph. MARECHAL et J.M. GORIS, Artistes Belges dans les Territoires d'Outre-Mer, Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren (Annales Sciences Historiques, vol 13, 28 pages, in 4<sup>e</sup>, 1989.

Dans le contexte de la valorisation des peintures déposé au Musée de Tervuren, cette publication est seulement un avant-goût de ce qui est encore prévu : un catalogue plus ou moins complet et une "grande exposition récapitulative"/On arriverait à deux cents peintres avec environ 1500 oeuvres. La présentation bilingue est excellente et les reproductions de qualité. Espérons que le Musée et ses collaborateurs trouvent les moyens pour continuer sur cette voie et explorer ce champs encore peu connu.

H. VINCK

x x x

DIVERS, L'information pour le développement en Afrique (Numéro spécial d'Afrique Contemporaine, n.151 du 3<sup>e</sup> trimestre de 1989), 294 p.

Les responsables du CEDAM (Centre d'Etude et de Documentation sur l'Afrique Noire et Madagascar) mettent, avec ce numéro spécial, un deuxième volume au service des documentalistes africanistes (Voir l'autre dans L. Porgès, Sources d'information...)

Ce livre est très bien fait et très sérieux. Il essaie de ne pas fausser la réalité sur le terrain en Afrique, ce qui est très difficile pour un occidental. On est trop intéressé à exporter le dernier cri d'ordinateur et de pouvoir communiquer avec l'Afrique par des moyens informatisés en fonction en Occident. Mais tout le monde sait que c'est largement à côté de la réalité et que l'Afrique est ailleurs. Et certains Africains se trompent aussi lorsqu'ils vont en Europe éditer de manière luxueuse, hors de toute proportion, leurs "magazines". Pourquoi Muntu du CICIBA doit-il, être publié à Paris ? Et Noir sur Blanc, doit-il avoir et la rédaction et l'édition à Bruxelles ?

Les possibilités d'un travail modeste, soigné et fonctionnel existent sur place en Afrique. Citons par exemple Zaire-Afrique et les publications des Facultés catholiques de Kinshasa éditées et imprimées sur place (à Kinshasa) de façon bien soignée, et très bien lisibles et payables par un Africain. Lisons à ce sujet les réflexions de B. Césari, "L'information scientifique pour le développement : vers une démarche pragmatique ?" (Ibi, p. 160-171).

Le livre est structuré sur le schème suivant :

- La diffusion des connaissances : 4 articles dont nous signalons un projet pour le Zaïre : Fr. Gouilloud, "Le SEVOZA : Studio-école de la Voix du Zaïre" (p.61-64); Voir le rapport d'évaluation "Studio école de la Voix du Zaïre" édité par le Ministère des relations extérieures français, 74 p., mai 1985 (J. Cl.Laplante et Birlouez)
- Les structures de l'information. Nous y remarquons l'étude de P.S. Dandjinou, "La situation des structures documentaires en Afrique centrale et le rôle du



CICIBA" (p. 83-93).

- La consolidation de l'information. M. Guignard nous y explique le fonctionnement et l'utilité pour l'Afrique du réseau informatique IBISCUS (p. 155-159).
- Information : mode d'emploi. Il est instructif de lire le texte de M. Diongue-Diop, "L'accès à la littérature scientifique à la bibliothèque centrale de l'université Cheikh Anta Diop" (p. 183-191).
- Les formations. Remarquons ici une autre contribution sur le SEVOZA (Zaïre) (p. 228-231).
- En annexe, nous trouvons e.a. "Les bibliographies courantes sur l'Afrique" par R. Meunier et Z. Yaranga.

H. VINCK

x                    x                    x

P. KORSE, MONDJULU L., et BONGONDO B.w.M., *Jebola. Textes, rites et signification. Thérapie traditionnelle môngo* (Etudes Aequatoria - Bamanya-Mbandaka, 1990, 135 p.

Cet ouvrage est le fruit des recherches menées par l'équipe du Père Piet Korse, missionnaire de Mill Hill au sein du Bureau de Recherches sur la Culture môngo, une branche du Bureau d'Etudes et de Coordination Socio-Pastorales au diocèse de Basankoso (Equateur, Zaïre).

Le but poursuivi par les auteurs est d'étudier en profondeur le génie culturel môngo sous ses diverses manifestations, de chercher à comprendre et à connaître les croyances ancestrales et leur impact sur la vie du peuple dans tous ses aspects.

Ainsi, après lecture du livre que nous présentons, il n'est pas exagéré de dire qu'on a beaucoup de chance d'acquérir une connaissance effective de quelques composantes de la structure mentale du peuple utilisateur de jebola. Cela permet aussi de dégager l'état actuel de survie de cette pratique.

Le Jebola décrit ici comporte 6 étapes importantes, de durées variables : le bain de vapeur, la période des soins et l'essai des pas de danse, la fumigation et les collyres, la veillée, encore le bain de vapeur, et la sortie solennelle. Les hommes attrapent rarement cette "maladie". Des soins spéciaux sont cependant prodigués à l'égard de la femme destinée à devenir Engulu (guérisseuse).

Notons enfin que c'est la première fois qu'on publie intégralement 60 chansons de Jebola avec traduction française, des études antérieures s'étant contentées d'un seul premier vers ou du refrain (G. Hulstaert, Petit lexique des croyances magiques môngo, Bandundu, CEEBA II, 70, 1981, p. 103-124).

LONKAMA E.B.

Xx                    x                    x

H. VAN THIEL, Mbitagwambibuki (l'histoire d'un chien en lingombe), 2<sup>e</sup> éd., Etudes Aequatoria - 9, Bamanya-Mbandaka, 1990, 24 p.

Le livre unilingue que nous avons l'honneur de présenter ici a été éditée pour la première fois en 1945. L'auteur, le Père Harry Van Thiel (1911-1989) fut missionnaire de Mill Hill au diocèse de Basankoso.

C'est l'histoire d'un chien nommé "Mbitagwambibuki" qui signifie : "moi, je ne mourai pas seul" - qui apprend à découvrir son univers auprès de sa mère jusqu'au jour où il sera vendu à un autre propriétaire près d'une Mission. Une bonne partie du récit est constituée des contes que lui récitait sa mère.

Il s'agit d'un récit d'une valeur didactique incontestable : une invitation à l'obéissance, à l'honnêteté, au respect des autres et de leurs biens, une dénonciation des maux de la société des hommes.

Le lingombe utilisé ici est celui de Jombo dans la région de Bongandanga. Cette variété est très proche du parler qui avait été adopté dans la scolarisation et dans l'évangélisation. Nous sommes persuadé qu'elle sera comprise par l'ensemble des communautés Ngombe établies à Lisala, Boso-Njanaoa, Budjala, Bosobolo...

MOTINGEA MANGULU

x                    x                    x

L. KAPTEIJNS, Mahdist faith and Sudanic tradition. The History of the Masālit Sultanate, 1870-1930 (Monographs from the African Studies Centre, Leiden) KPI, London, Boston, Melbourne and Henley, 1985, 366 p.

Cette étude de grande originalité est basée sur des

recherches sur le terrain, des archives locales et des grands centres européens, et sur une connaissance effective de la région, du peuple, de son vécu et de sa langue.

Le livre commence par une présentation de l'arrière-fond de l'émergence du sultanat et il tente une reconstruction de la société Masalit avant la naissance du nouvel Etat. L'auteur présente ensuite la situation politique de la région avant l'occupation turco-égyptienne. Ces descriptions l'amènent à la description de la formation et du fonctionnement du nouvel Etat avec envoi au rôle de l'islam, au commerce à longue distance, à la structure féodale de l'Etat, à l'esclavage et à la traite. L'étude prend fin avec la période de la colonisation française et anglaise et en analyse les influences profondes.

H. VINCK

x                    x                    x

P. KONINGS, The state and rural class formation in Ghana : A comparative analysis, KPI, London, Boston, Melbourne and Henley (Monographs from the African Studies Centre, Leiden), 1986, 391 p.

Après une présentation des systèmes d'administration pendant et après l'époque coloniale au Ghana, l'auteur nous expose en trois chapitres les problèmes spécifiques issus de l'intervention croissante de l'Etat dans les domaines de l'agriculture : le cacao à Ahafo, le riz au Nord du Ghana et les projets d'irrigations (pour riziculture) en Haut Ghana. Les données de base ont leur terme en 1980. L'auteur déduit de son analyse que l'interventionisme poussé de l'Etat a développé la prolétarianisation et a engendré une série de nouveaux conflits. Vingt pages de bibliographies concluent le travail.

H. VINCK

x                    x                    x

L. PORGES, Sources d'information sur l'Afrique noire francophone et Madagascar. Institutions, répertoires, bibliographies, La Documentation française et le Ministère de la Coopération, Orstom, Paris, 1988.

Ce guide est une mise à jour des "Sources bibliographiques de l'Afrique de l'Ouest et de l'Afrique Equatoriale d'expression française" (Dakar, 1970). Il est d'une grande densité et pour la partie qui m'est familière, en général, fidèle à la réalité. J'en reproduis le sommaire pour ensuite proposer quelques compléments concernant le Zaïre.

Chapitre I : Sources au niveau général ou régional (instituts de recherche, universités, sociétés savantes et associations scientifiques, archives et manuscrits, bibliothèques et centres de documentation, publications officielles, journaux officiels, périodiques et presse, répertoires de thèses, bibliographies générales, bibliographies spécialisées.

Chapitre II : Sources par pays (même schème que le chapitre précédent, mais appliqué aux pays suivants : Bénin, Burkina Faso, Burundi, Cameroun, Centrafrique, Congo, Côte d'Ivoire, Gabon, Guinée, Madagascar, Mali, Mauritanie, Niger, Rwanda, Sénégal, Tchad, Togo, Zaïre). Suivent les indices des périodiques cités, des banques de données bibliographiques, des auteurs, des institutions.

Zaïre (p. 312-332)

- p. 312 : pour "l'Institut de Recherche Scientifique" est mentionnée la Revue de recherche scientifique. Mais ne sont sortis que les nrs 1978, 1 à 3 et 1979 numéro unique. Le Centre de Recherche en Sciences Humaines de Kinshasa a publié en janvier 1989 le nr 1 de Cahiers Zaïrois de Recherche en Sciences Humaines.

- p. 313 : le CEPSE avait cessé sa publication Problèmes sociaux zairois avec le nr 126-127 fin 1979. Ils ont sorti encore un nr 128-129 daté de 1985.

- p. 313 : le centre de recherches nucléaires de Kinshasa (CREN-K) publie la Revue Zaïroise de Sciences Nucléaires débutée en 1980 et dont le dernier nr connu est (1986)3.

- p. 313 : (nr 1406) : Avec la présente parution, les Annales Aequatoria sont au volume 12(1991) et la Bibliothèque Aequatoria contient 5200 ouvrages. Les matériaux contenus dans la bibliothèque et dans les archives couvrent toute l'Afrique Centrale, et spécifique-

ment le Congo/Zaire, mais pas seulement la région de Bamanya comme y mentionné. Il est important de signaler qu'outre les Annales Aequatoria, on édite aussi des monographies dans la série Etudes Aequatoria (voir la liste à la fin de ce volume dans Aequatoria - Publications)

- p. 314 : voir une présentation plus détaillée du Centre Ethnologique de Bandundu (CEEBA) dans Africanistique au Zaire (Etudes Aequatoria - 7), Bamanya-Mbandaka, 1989, p. 25-39 (H. Hochegger).

- p. 314 : mentionner aussi le Centre de Recherches sur le Kasayi (CEREKA) qui a édité Les Cahiers du CEREKA dont l'unique volume en notre possession date de juin 1988.

- p. 315 : la faculté des sciences de l'Université de Kinshasa publie les Annales. Section biologie, chimie et sciences de la terre de 1979 à 1982. Une autre série sont les Annales. Série mathématiques, physiques.

- p. 316 : le Bureau Africain des Sciences de l'Education (BASE) a déménagé à Kinshasa, mais n'est restée à Kisangani qu'une antenne. Voir une présentation du BASE le présent volume des Annales Aequatoria.

- p. 316 : pour l'Université de Kisangani, il faut aussi mentionner l'Institut de recherches sociales appliquées (IRSA) qui publie la Revue de l'IRSA qui n'a jusqu'ici sorti que 2 nr (1986 et 1987).

- p. 316 : pour l'Université de Lubumbashi, faculté des sciences sociales, ajouter que le Centre d'Etudes Politiques en Afrique Centrale publie des Annales dont le dernier nr 14 date 1983.

Nous signalons enfin Select, feuillet de critique théologique édité par les dominicains de Kinshasa. En 1989, il était au nr 22.

H. VINCK

x x x

L. VAN DEN BERG, Livre d'Or. Missionnaires de Scheut (C.I.C.M.) partis au et du Zaire, 1888-1988, Ed. Scheut Kinshasa, 1989, 126 p.

"A l'occasion du centenaire de l'arrivée des premiers

premiers Scheutistes dans ce qui était alors l'Etat Indépendant du Congo (...), écrit Fr. Bontinck à la première page de l'avant-propos, le Père Leo van den Berg a dressé la liste exhaustive de tous les Missionnaires de Scheut qui (...) ont oeuvré au Zaïre".

Mille quatre cent trente-cinq missionnaires, de toutes les nationalités, qui ont effectivement atteint le Zaïre, ont été répertoriés, et parmi eux quatre-vingt-un Zaïrois dont "nos quatre évêques" (sans indication de leurs affectations ni de la date de leurs sacres). Concernant d'autres évêques, l'on se demande comment le lecteur saura, par exemple, que Jan Van Cauwelaert (p.41, n°596) a été évêque d'Inongo de 1953 à 1967.

La cinquième colonne, écrit encore Bontinck, "est parfois suivie d'un sigle précisant la situation canonique du missionnaire ayant quitté la congrégation soit pour entrer dans le clergé diocésain (I), soit pour passer à un autre Institut religieux (P) ou pour redevenir laïc...". Où est le sigle pour le Scheutiste laïcisé ? Encore faut-il indiquer la date de son "départ" de la congrégation !

Le livre se termine par des références biographiques dans : Biographie belge d'Outre-mer, et dans : E. Janssens et A. Cateaux, Les Belges au Congo. Il aurait fallu aussi se référer à d'autres notices biographiques (nécrologiques surtout), publiées ailleurs (dans les Bulletin des Séances de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, par exemple) !

Autant de remarques qui pourraient, à y voir de près, tenir un peu ce Livre d'or qui, somme toute, reste un document important de référence.

LONKAMA E.B.

x x x

B. JEWSEWICKI (éd), Art et politiques en Afrique noire/ Art and Politics in Black Africa, Association canadienne des études africaines, Safi, 1989, 131 p.

Outre la présentation par l'éditeur (1-10), cet ouvrage collectif de recherches historiques basées sur la conscience populaire comprend 5 chapitres :

1. Art and Political Process in the Kingdoms of Bali-

- Nyonga and Bamum (Cameroun Grassfields), par Christaud M. Gary (11-41).
2. La masque Kidumu maître de l'histoire tsaayi, par Marie-Claude Dupré (42-72).
3. Representation and Historical Consciousness in the Art of Modern Mozambique, par Edward A. Alpers (73-94).
4. L'impasse de la crise zaïroise dans la peinture populaire urbaine, 1970-1975, par T.K. Biaya (95-120).
5. Les images de l'Afrique en France (des années 1880 aux années 1930), par Jacques Marseille (121-130).

Dans son introduction, Jewsiewicki essaie de décrire et de mesurer la force politique de l'art et spécifiquement de l'art populaire et primitif. Il en conclue que l'esthétique, la morale et la politique y sont intimement associées.

L'ethnicité est une force constante qui selon certains collaborateurs de ce recueil, permettra de donner un nouvel élan à la société bloquée par d'innombrables crises économiques et sociales. Ainsi, les études africanistes doivent-elles être considérées comme une continuation droite des analyses ethnologiques des sociétés traditionnelles.

H. VINCK

X X X

B. JEWSIEWICKI, et alii, Moi, l'autre, nous autres. Vies zaïroises ordinaires 1930-1984, EHESS, Safi, Ce-lat, s.l., 1990, 306 p.

6 récits de vie, 4 autobiographies et un extrait de procès constituent le corpus de cette publication. C'est du matériel qui se prête à de multiples usages d'analyse.

Une introduction d'Elikya Mbokolo (p. 9 à 35) esquisse l'environnement historique et psychologique de ces "vies ordinaires". Une conclusion de Jewsiewicki en signale les implications politiques.

Un lecteur originaire de la région zaïroise de l'Equateur y trouvera une autobiographie du Citoyen Ekoko Muzenga, premier président de l'assemblée provinciale de l'Equateur après l'indépendance.

Quelques instructions pour des enquêteurs éventuels

de récits de vie terminent ce livre. Les éditeurs veulent élargir leur documentation encore trop limitée à l'aire géographique de la capitale et de ses alentours.

H. VINCK

x x x

Alfons GOEMAERE, Donne-moi ton beau vêtement. Littérature orale et note sur l'histoire des Ndengese. (Traduit du néerlandais par Jean Van Zeeland svd), CEEBA II, 102, Bandundu, 1989, 113 p.

83 contes, adages, moralités nous sont présentés en londengésé probablement selon les notes prises par le Père Goemaere, mort en 1980. Ni le traducteur ni l'éditeur ne se sont donné la peine de présenter l'auteur. Plus grave encore : aucune allusion ni à la langue ni au peuple sauf peut-être un croquis très général (p.6). Le Père Goemaere - je le suppose - n'a probablement pas transcrit ses textes suivant l'alphabet africain, car la reproduction des textes en londengésé imprimée ici ne le fait pas. Donc ni tons ni transcription phonologique correcte.

En annexe 1 (p. 74-93) est reproduit un texte de Mr Schapers sur l'histoire de la population de Dekese (1935) Est-ce le texte intégral de cet administrateur ou un résumé-copie fait par Goemaere ? L'éditeur ne le signale pas. Pas la moindre présentation, et pas du tout de notes explicatives ! Ce texte qui pourrait être très intéressant perd ainsi la moitié de sa valeur.

Annexe 2 : rapport sur la secte des Basakata, un groupe d'initiation des chasseurs d'éléphants (1). Un texte de 1945 - avec une note de 1953 et pas de mise à jour.

Une bibliographie d'une page conclue le livre.

(1) Voir J. Cornet, La société des chasseurs d'éléphants chez les Ipanga, dans Annales Aequatoria 1(1980)239-250.

H. VINCK

x x x



ETUDES DU CENTRE ETHNOLOGIQUE DE BANDUNDU (CEEBA)

Réparation de l'infidélité conjugale chez les Yansi  
(Ceeba II. 71, 1981, 178 p.). Ci-après les 18 catégories d'adultère qu'il a distingué chez les Yansi :

1. L'adultère avec la femme d'un ami ou d'un voisin
2. L'adultère d'un célibataire avec une kitjul (fiancée légale)
3. L'adultère d'un homme marié avec une kitjul
4. L'adultère d'un chef
5. L'adultère d'un polygame avec une jeune fille kitjul
6. L'adultère avec une femme ntwekar (femme du lignage des chefs)
7. L'adultère avec la femme de l'aîné
8. L'adultère avec la femme du cadet
9. L'adultère avec la femme de l'oncle maternel
10. L'adultère avec la femme de l'oncle paternel
11. L'adultère avec la femme d'un chef coutumier
12. L'adultère avec la femme d'un mort
13. L'adultère avec une femme libre
14. L'adultère avec la femme du Ngalebwi (chargé de rite du génie Lebwi)
15. L'adultère du Mubial (époux d'une femme du lignage des chefs)
16. L'adultère d'un chef avec la femme d'un nsan (routurier)
17. L'adultère d'un chef avec la femme d'un autre chef
18. L'adultère permis d'un homme avec la femme d'un stérile

LE DICTIONNAIRE DES RITES, VOLUME 10

Il est signé par 51 chercheurs parmi lesquels 49 Zaïrois, et traite de 19 thèmes suivants : chandelle, chant, chanvre, chapeau, chapelet, chasse, chasse aux morts, chasse aux sorciers, chasseur, chat, chauve-souris, chaux, chef de groupement, chef de lignage, chef de terre, chef de village, chêne d'Afrique, chenilles et chevet. C'est un ouvrage de 512 pages avec une carte et in index détaillé (ceebe, I, 18, Bandundu 1989).

Le volume 11 (Ceebe I, 19, 510 p., Index, 1989) est signé par 49 chercheurs et ne renferme que les 5 thèmes suivants : Cheveux, chèvre, chien, cimetière et

circumambulation.

(Communiqué par H. Hohegger, et résumé par Lonkama E.B.)

x x x

H. LOTH, Audienzen auf dem Schwarzen. Afrika in der Reiseliteratur des 18. und 19. Jahrhunderts, Berlin, Union Verlag, 1988, 19 x 12 cm, 300 p., 15 illustr.

Le Prof. Heinrich Loth, africaniste de la République Démocratique Allemande, ne semble guère connu hors de sa patrie, si on peut en juger de l'absence de comptes rendus de ses ouvrages dans les périodiques spécialisés "occidentaux". A titre d'exemple : le Journal of African History, durant les trente années de son existence, n'a publié aucune recension d'un livre de Loth.

En guise de préambule et pour rompre quelque peu ce silence, je donne ici la bibliographie, limitée aux livres, de l'historien-anthropologue est-allemand. La traduction des titres laissera deviner en gros leur contenu et leur tendance, propre à époque actuellement révolue (?).

1. Die Christliche Mission in Südwestafrika. Zur destruktiven Rolle der Rheinischen Missionsgesellschaft beim Prozess der Staatsbildung in Südwestafrika (1842-1893), Berlin, 1963 (La mission chrétienne au Sud-Ouest Africain. A propos du rôle destructif joué par la Rheinische Missionsgesellschaft dans le processus de la formation d'un Etat au Sud-Ouest Africain).
2. Kongo, heizes Herz Afrika, Berlin, 1965 (Congo, coeur chaud de l'Afrique).
3. Kolonialismus und "Humanitätsintervention. Kritische Untersuchung der Politik Deutschlands gegenüber dem Kongostaat (1884-1908), Berlin, 1966 (Colonialisme et intervention humanitaire. Examen critique de la politique de l'Allemagne envers l'Etat du Congo).
4. Propheten, Partisanen, Präsidenten. Afrikanische Volksführer und ihre Widersaher, Berlin, 1975 (Propphètes, Partisans, Présidents. Guides du peuple africain et leurs adversaires).
5. Im Schatten des Sternennbanners. 2000Jahre amerikanische

- Politik und Mission in Afrika, Berlin, 1976 (A l'ombre du drapeau étoilé. 200 ans de la politique et de mission américaines en Afrique).
6. Rebellen im Priesterrock, Berlin, 1977 (Rebelles en soutane de prêtre).
  7. Apartheid und Kirchen. Südafrikanische Christen im Widerstand. Ein entwicklungsgeschichtliche Untersuchung, Berlin, 1977 (Apartheid et Eglises. Les chrétiens sud-africains dans l'opposition. Examen historique du développement de celle-ci).
  8. Das Portugiesische Kolonialreich, Berlin, 1982 (L'empire colonial portugais).
  9. Altafrikanische Heilkunst. Europäische Reiseberichte des 15. bis 19. Jahrhunderts, Leipzig, 1984 (Thérapeutique de l'Ancienne Afrique. Récits de voyage: européens du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle).
  10. Zwischen Gott und Kattun. Die Berliner Konferenz, 1884/85 zur Aufteilung Afrikas und die Kolonialismuskritik christlicher Missionen, Berlin, 1985 (Entre Dieu et le coton. La Conférence de Berlin pour le partage de l'Afrique et la critique adressée au colonialisme par les missions chrétiennes).
  11. Vom Schlangenkult zur Christuskirche. Religion und Messianismus in Afrika, Berlin, 1985 (Du culte du serpent à l'Eglise du Christ. Religion et messianisme en Afrique).

Le récent livre du Prof. Loth, Audiences sur le Continent Noir. L'Afrique dans la littérature de voyage des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, constitue une continuation de son ouvrage sur l'Art de guérir en Afrique tel que décrit dans les récits de voyage du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles. Le compilateur-commentateur s'est servi d'une septantaine d'ouvrages rédigés en diverses langues (arabe, italien, portugais, danois, néerlandais, français, anglais) mais les extraits cités proviennent de traduction allemandes. Sa bibliographie des sources (Quellen) fournira un utile répertoire bibliographique aux historiens de la pénétration européenne en Afrique (p. 281-287). Cette liste est suivie de la "Sekundär-literatur"; ces travaux sont exclusivement en allemand, en anglais et en français (au total 211 : p. 287-297).

En prenant le Siècle des Lumières comme "terminus a quo" de son anthologie, l'éditeur a voulu souligner comment la nouvelle connaissance de religions et de cultures étrangères, de moeurs et de coutumes exotiques a renforcé certaines options de l'Illuminisme (Aufklärung) : l'universalité et la multiplicité de la religion et de la morale, l'idée de la tolérance, etc. Les thèmes principaux du livre sont groupés en trois chapitres; il suffira ici de les présenter sommairement.

Dans le premier, Religiosité et Tolérance, l'A. entre autres éclaire la figure légendaire du Prêtre-Jean (motif religieux du voyage); en outre il présente longuement l'oeuvre de son compatriote Joachim Heinrich Campe (1746-1818).

Au chapitre II, intitulé "Ni sauvages, ni barbares", sont esquissés les débuts d'une nouvelle valorisation des moeurs et coutumes exotiques. On y lit (p. 137-149) la description détaillée de l'audience accordée en 1818 à une ambassade anglaise par le roi des Ashanti, d'après le récit de l'Anglais T.E. Bowdich, traduit en allemand dès 1820. Cette description-type est suivie par l'évocation des moeurs et coutumes à la cour royale et de leur signification normative pour les membres de la communauté. Voici quelques thèmes illustrés par divers extraits : les tambours et tambourineurs, le siège royal, les courtisans; le prêtre du feu sacré; le meurtre rituel du roi; oracles, ordalies, épreuves de poison; cadeau et cadeau de retour, la fonction sociale de la coutume sacrificielle; bouffons et mascarades, guerres et organisation militaire.

Ayant mis en lumière la vie de la cour, le Prof. Loth passe aux moeurs et coutumes de la vie quotidienne: la célébration du mariage et la vie conjugale; la naissance, l'école, l'initiation; la maladie, la guérison, la mort.

Le troisième chapitre, relativement court, présente quelques exemples "d'actions grandes, belles et nobles": la critique croissante de la traite; la moralité et la couleur de la peau.

Abstraction faite de son exactitude, il ne fait pas de doute que cette image de l'Afrique a eu des répercussions sur l'histoire des idées et mentalités en Europe.

L'avoir montré, de manière captivante, constitue un des mérites du Prof. Loth, auquel semble bien due une "audience" africaine.

(janv. 1990) Frans BONTINCK

x x x

Jos GANSEMANS, Les instruments de musique du Rwanda, Etude ethnomusicologique (Musée Royal d'Afrique Centrale, Science Humaines vol. 127) Tervuren, 1988, 361 pages.

Malgré mon incompetence en la matière, je veux signaler ce travail de maître de Mr Jos Gansemans. Il est devenu un des meilleurs connaisseurs de la vie musicale traditionnelle de l'Afrique Centrale. Une brève introduction historique situe le sujet. Ensuite sont présentés :

- (1) Les idiophones : Grelot; Clochette; Sonnaïlle; Hochet; Lamellophone.
- (2) Les aérophones : Flûte; Sifflet; Trompe.
- (3) Les cordophones : Arc musical; Vièle; Cithare.
- (4) Les membranophones : Ingoma (pages 185 à 255); Ruharage; Ingaraba.

Le clou de l'étude est bien l'ingoma royal. Il en étudie la fabrication, la signification, les types, les ensembles de tambours, l'ingoma à la cour du mwami, la technique du jeu, les rythmes et les proverbes en relation avec l'ingoma. Une série de 101 photos et de 3 annexes concluent le livre.

H. VINCK

x x x

DIVERS, Biographie Belge d'Outre-Mer VII, Fasc.C, ARSOM, Bruxelles, 1989, 495 p.

Cette Biographie (Biographie Coloniale Belge) commencée en 1948 termine avec ce fascicule C son septième volume. Un silence de 12 ans entre fascicules B et C laissait craindre l'abandon du projet. Mais finalement donc encore près de 500 pages pour 136 entrées. A côté de quelques notices plus brèves, nous notons par contre des véritables esquisses biographiques : Mgr Van Goethem (G. Hulstaert, 12 colonnes); Lindmer O. (Luwel, 25 colonnes); Marchal E.J.J. (Hendrickx, 12 colonnes).

Le livre s'ouvre avec un hommage à Léopold III où est évoquée son activité scientifique (Staner, 8 pages)

Une telle entreprise pourra encore nous livrer quelques dizaines de volumes si on continue à y insérer à côté des notices de qualité des noms sans grandes distinctions. Quelques personnages d'envergure qui ont effectivement joué un rôle remarquable figurent à côté de bien méritants, nul n'en doute, pères, frères ou soeurs, souvent encore en style d'in mémoriam. La grande majorité des ces notices appartiennent à l'hagiographie naïve. Prenons l'exemple de Mgr Dellepiane (118-119) : aucune considération critique, dates approximatives, et fautes. Bontinck dans Aux origines de la philosophie bantu, p. 39, donne des dates tout à fait différentes. L'information de la BBOM devient ainsi peu sûre.

Quelle originalité ou spécificité biographique dans des phrases suivantes : "Ten slotte haalden chronische kwalen toch de overhand en brachten hem naar de kliniek St. Augustinus waar de uitstekende verzorging toch de fatale afloop niet kon beletten" (1); "grâce à son intelligence, son inlassable activité, son expérience des affaires..."; "tot hij zwaar ziek en uitgeput naar de kliniek werd gebracht (laquelle) om daar korte tijd nadien te overlijden" (2). "Malgré sa brillante carrière il était resté simple et accueillant" ?

Les critères (voir introduction) que manie la commission pour l'admission d'un texte ne sont pas mauvais : "des personnes ayant contribué au renom de la Belgique dans les pays d'Outre-Mer par des réalisations notables". Sans vouloir sousestimer l'importance et les mérites des simples travailleurs, je pense qu'une bonne partie des notices incluses dans ce volume (et déjà dans les précédentes) ne respecte pas ce critère. On a l'impression que quelqu'auteur veut y voir figurer son ami, son confrère, son collègue qu'il présente alors en termes extrêmement élogieux, souvent sans beaucoup de soucis d'avancer des faits et des dates. Un exemple : une personne se voit qualifier en 3 colonnes : 3 fois d'"affectueux", 2 fois d'"aimable", 3 fois d'"affable" et encore de 8 autres adjectifs différents du même genre.

Le prestige de cette Biographie (quasi-officielle) n'en est nullement servi et l'ARSOM encore moins.

NOTES

1. "Finalement des maux chroniques le vainquaient et l'amenaient à la Clinique St Augustin où les soins excellents ne pouvaient pas empêcher une fin fatale".
2. "Jusqu'il a été transmis à la clinique, gravement malade et épuisé pour y mourir peu de temps après".
3. "Le Père toujours gai et au sourire facile..."

H.VINCK

x x x

André PHILIPPART, Catalogue des Revues scientifiques et techniques en langue française, G.O.R.D.E.S. et A.C.C.T., U.L.B., Bruxelles, 1989.

La francophonie prend conscience du danger de l'imperialisme culturel de l'anglais. Particulièrement — "touchées" sont les publications scientifiques de tous bord. Ainsi, "L'objectif de la publication est de susciter un mouvement de diffusion et d'aide à la production des revues francophones". Le catalogue contient 1.245 titres.

Nous nous limiterons ici à quelques remarques en appréciant le sérieux et le soin donné à cette oeuvre. En effet, nous nous demandons comment nos Annales Aequatoria se sont égarées parmi les publications : Sciences de la matière. (11006). Nous proposons son insertion sous la classe : 5000 Sciences morales. Dans la liste des revues publiées au Zaïre les 20 titres sont des "Bulletins de liaison" ou semblables, 6 ne sont plus parus depuis au moins dix ans : il en restent donc 10 dont 3 liées à la Faculté de Théologie catholique de Kinshasa. 1 titre (Licho) m'est malheureusement inconnu. Voilà tout pour le plus grand pays francophone d'Afrique. Je voudrais dire par ceci que la situation est plus grave que l'énumération des titres laisserait penser. Le prochain sommet de la francophonie aura lieu en 1991 à Kinshasa. En parlera-t-on et fera-t-on quelque chose ?

H. VINCK

x x x

## SELECTION

1. BOPETO, Revue de vulgarisation rurale. Institut Supérieur de Développement rural de Mbandaka, Français-Lingala.  
N°14 janvier 1990 : La lèpre (2è partie)  
N°15 février 1990 : Le sida est là : que faut-il connaître ?  
n°16 mars 1990 : Le sanga
2. CAHIER DES RELIGIONS AFRICAINES (Facultés Catholiques de Kinshasa)
  - 16(1981)n.31-32 : Art religieux africain
    - 39-64 : Catégories structurales des religions africaines dans l'oeuvre dramatique de Guy Menga (Ondain A.B.B.)
    - 65-70 : L'art comme langage et comme vérité (Tshiamalenga Nt.)
    - 71-111 : Essai sur la dimension religieuse de l'art négro-africain référence à la sculpture traditionnelle au Zaïre (Lema Gwete)
    - 113-133 : Regard sur la statuaire kuba (Mulamba M.)
    - 135-167 : Expression de la foi chrétienne dans l'art plastique zaïrois (Badi-Banga N.M.)
    - 169-180 : Sensibilité musicale et spiritualité africaine (Mbuyamba L.)
    - 181-234 : La musique et son rôle dans la vie sociale et rituelle luba (J. Gansemans)
    - 235-253 : Promoting Cultural Awareness through Music Education (Kabwena N.)
    - 277-291 : Bobongo : la danse sacrée et la libération (Yoka L.M.)
  - 17(1983)n.33-34 : L'Afrique et ses formes de vie spirituelle
    - 37-54 : Religion et spiritualité africaine. La quête spirituelle de l'humanité africaine (Mgr A.T. Sanon)
    - 73-93 : Parole et geste dans les médiations du sacré (C.Faik Nzuzi M.)



- 127-135 : Apport et originalité de la spiritualité africaine (B. Nyom)  
173-192 : Croyances traditionnelles et pratiques spirituelles au Zaïre (Mufuta K.)
- 18(1984)35  
7-9 : Réflexion sur la vision du monde des Bantu (G. Ladrille)
- 18(1984)36  
179-196 : Mythe et religion en Afrique (Tshiamalenga Nt.)  
215-228 : L'institution d'Isambi, facteur d'intégration des Mongo du Kasai (Eyala B. et Mandjumba M.)  
275-294 : Les mouvements religieux Mpeve, Lupambula et Muvungi dans la Zone de Masi-Manimba (Région de Bandundu) de 1940 à 1960 (R.E. Smith)
- 19(1985)37  
53-81 : Le Bugaleengi ou rite d'accomplissement (Kabandi-ka K.)  
83-90 : L'institution d'Isambi, facteur d'ingratiion des Mongo du Kasai (Eyala B. et Mandjumba M.)  
91-124 : Les missions catholiques chez les Tetela (Dimandja L.)  
125-143 : Structure linguistique et organisation symbolique de quelques discours funéraires kongo (Neka M.)
- 19(1985)38  
197-212 : Quelques aspects de la tradition Shi (Koba B. et Mudekereza C.)  
249-268 : La conception de Dieu chez les Nande du Zaïre (Waswadi K.)  
269-290 : Les missions catholiques chez les Tetela, suite et fin (Dimandja L.)  
291-294 : Mongo et Kuba : Le nom de Dieu (G. Hulstaert)
- 20/21(1986-87)n.20-21 : Médiations africaines du sacré (spécial)  
73-93 : Parole et geste dans les médiations du sacré (C. Faïk Nzuzi M.)  
145-165 : Le symbolisme du corps entre l'indicible et le sacré dans la culture yaka (R. Devisch)
3. CAHIERS DU CERUKI B.P. 854 Bukavu (Zaïre)  
Nouvelle série  
(1987)n°19

145-165 : Le symbolisme du corps entre l'indicible et le sacré dans la culture yaka (R. Devisch)

3. CAHIERS DU CERUKI B.P. 854 Bukavu (Zaïre)

Nouvelle série

(1987)n°19

7-10 : Mispronunciation of English consonant clusters by Ciluba Speakers : some approaches to error correction (Mbaya M.)

53-59 : Réflexion sur l'unité de production agricole dans les formations socio-économique du Maniema précolonial (Kabemba A.)

60-68 : Les causes de régression du Nzambi ka Vanda au Sankuru (Usungu U.K.)

(1988)n°21

8-23 : Bukavu swahili : A Research Project Report (Wiot T.)

74-99 : Bahavu et Batembo dans la chefferie Buhavu : fin du 19è siècle - 1928 (Shanyungu S.A.)

100-127 : Kasha : milieu urbain ou rural lié à l'histoire de Bukavu (1945 à 1982) (Birhakaheka N. et Kazunguzibwa N.)

130-161 : Les conditions socio-économiques de la réussite à l'ISP/Bukavu : analyse statistique (Tshimanga M.)

4. CAHIERS ZAIROIS DE RECHERCHE EN SCIENCES HUMAINES

Revue semestrielle, Centre de Recherche en Sciences Humaines, B.P. 3474 Kinshasa/Gombe, 33, Av. Comité Urbain Gombe.

1(1989)1

15-27 : Le mouvement de réforme de l'administration territoriale zaïroise sous la deuxième république (Mutumba K.)

29-50 : Réflexion sur l'évolution de l'état du secteur informel dans les villes zaïroises (Nshimba L.)

51-76 : Les comportements des filles instruites envers le phénomène "2è bureau" (Izia M. et Mpiutu n.B.)

77-88 : Plaidoyer pour la discipline sexuelle comme moyen de lutte contre le SIDA (Mvumbi N.T.)

55-68 : De la quête spirituelle de l'Afrique contemporaine. Repérage des fondements pour une évaluation critique (I.P. Laleye)

113-112 : Actes du séminaire-atelier sur les méthodes en sciences humaines

5. HIER ET AUJOURD'HUI, Revue trimestrielle du Grand Séminaire de Mayidi, B.P. 6/224 Inkisi (Bas-Zaïre)

(1987-1988)1

5-12 : L'opcitisme, l'ibidisme et/ou le consummatisme techno-scientifique, obstacle majeur à l'avènement d'une technologie et d'un discours scientifiques africains. Pour une recherche et une réflexion "Créatrices" en Afrique (Fuakwingi K.)

26-37 : La théologie et la religion en Afrique noire aujourd'hui : de la latence évasive à la reprise intégrale (Ndengi B.M.)

42-59 : Essai de classification sur la "kindoki". Perspectives libératrices (Mvuanda M.M.)

60-70 : Action ethno-scientifique et reprise anthropocentrique : jalons pour une saine modernité africaine (Ndeangi B.M.)

71-86 : Pour un développement endogène de l'Afrique (Zitisa K.)

102-128 : "Egyptologie" (Divers)

6. LINGUISTIQUE ET SCIENCES HUMAINES. Revue du Centre de Linguistique Théorique et Appliquée (CELTA), B.P.4956 Kinshasa-Gombe (Zaïre)

27(1986)1

9-18 ; Frontières et réalités linguistique en Afrique (Mutombo H.M.)

19-48 : L'expansion du lingala (Sesep N.)

49-67 : Fonction véhiculaire et expansion linguistique (Nyembwe N.)

69-88 : Langue, société et développement (Rubango Ny.)

89-110 : Scarification et langage chez les Bahemba (Kazadi N.)

111-122 : Idéologie du mariage chez les Luba-Kasaayi (Shomba K.)

123-154 : Morphotonologie des déverbatifs nominaux de l'agent en luba-Kasaayi (Ntita K.)

155-176 : Influence du kikongo sur le numéral kelwel (Khang L.)

179-182 : Analyse formelle et anthroponymique du Kasala, genre poétique traditionnelle luba (Zaïre) (C. Faïk-Nzuji M.)

183-185 : Le français des élèves des écoles secondaires à Lubumbashi. Structure et nature des différences (Kilanga M.)

187-194 : Du jeu au symbole : étude de textes de la littérature orale nande par l'approche ethnolinguistique (Kakule M.K.)

27(1987)n° spécial : Utilisation des Langues Nationales. Actes du colloque sur l'utilisation des langues nationales dans l'éducation et dans la vie socio-culturelle. Kinshasa, 11-16 mars 1985.

## 7. PISTES ET RECHERCHES

Revue de l'Institut Supérieur pédagogique de Kikwit, B.P. 258 Kikwit.

1(1986)2, 166-179 : La statuaire mbala. Quelques considérations (Manzanza M.)

2(1987)1

79-102 : Acquis et limites de la communication orale (Kabulu D.)

103-114 : Pidgins and Creoles : an Assessment of the Theories about their striking Similarities (Thibanda T.K.)

115-130 : Autour du destin de la littérature négro-africaine ou problématique d'une culture de Kimoni Iyay (Ngabala B.)

2(1987)2

131-154 : La négritude d'Aimé Césaire, un racisme anti-raciste (Numbal'Ikie N.M.)

155-171 : Rites de dialogue et de coupure du dialogue entre morts et vivants chez les Mbuun (Inzun K.)

207-226 : Noms de naissance dans la société traditionnelle songye (Ndjibu M.)

227-241 : Chronique de la rébellion muleliste dans la collectivité de Niadi-Nkara, Bandundu 1963-1966 (Musukulu I.I.)

3(1988)2, 133-163 : Le Nzambi Malembe dans la région de Mangai et Sanier Raphaël Alaver Songa Nzila Tulanda (Ngamiteni N. et Wani L.)

3(1988)3, 321-344 : Naissance gémellaire chez les Pende traditionnels : et interdits (Gamoshi a U. et Ndjibu M.)

4(1989)1, 107-120 : La variation phonologique en mbuum (Mundeke O.E.)

- 4(1989)2, 159-178 : Logique appliquée à la linguistique. Cas de la négation et de l'affirmation en kikongo et en français parlé dans la Région de Bandundu (Ngarambe P., Vincke J.L. et Angetot J.P.)
8. REFLEXIONS, Philosophat de Bamanya, B.P. 276 Mbandaka-Zaire)(1989)nr. 10-11 : Actes des 5<sup>e</sup> Journées Philosophiques de Bamanya, du 29 mars au 1<sup>er</sup> avril 1989.
- 15-28 : Temps et Histoire (J. Ladrière)  
29-40 : Homme et temps (Malibabo B.)  
59-70 : L'expérience négro-africaine du temps face à la temporalité heideggerienne (Ndumba Y.L.)  
87-104 : Le phénomène culturel noir africain. Des préalables pour une reprise de la question (Emongo L.)
9. REVUE DU TRAVAIL  
Parution trimestrielle, éditions Lule, B.P. 4221 Kinshasa II
- N°1 : janvier 1989
- 7-13 : La problématique de l'opposition maritale en Droit du Travail Zaïrois (Tshiznnga M.)  
14-20 : Essai d'interprétation de la notion de préavis en Droit du Travail zaïrois (Tshizanga M.)  
21-24 : Conditions et procédure à suivre pour l'engagement du personnel expatrié au Zaïre (Luwenyama L.)
- N°3 : juillet-août-septembre 1989
- 6-10 : Comment éviter les licenciements abusifs dans les entreprises publiques (Mukandi Ng. et Andende A.)  
12-17 : L'incidence des absences dans le milieu du travail (Yembe Ta-Mfum T.)  
19-26 : De la liberté et des délits de la presse au Zaïre (Tshimbombo J.T.)
10. REVUE PHILOSOPHIQUE DE KINSHASA (français-anglais), faculté de philosophie, Facultés Catholiques de Kinshasa.
- 2(1989)3/4
- 117-122 : Antoine Guillaume Amo : le nègre dans l'Allemagne de l'Aufklärung (M. Birba)  
123-139 : La perception africaine du temps et le problème du sous-développement (Musambi M.y.M.)  
141-158 : Création et imitation dans l'art africain traditionnel (Sylla A.)

11. SCIENTIA. Revue des sciences, lettres et pédagogie appliquée, B.P. 127 ISP/Mbanza-Ngungu (Zaïre)

4(1989)1

53-63 : Etat de la littérature comparée en Afrique au sud du Sahara (Nsonsa V. et Mukoko)

64-73 : De l'occurrence du français belge dans la littérature belge d'expression française (Mayaka M.K.)

74-83 : Le thème de Soweto dans la littérature négro-africaine d'expression française (Mukoko N.N.)

4(1989)2

43-63 : Lecture politique du roman "Le jeune homme du sable" de W. Sassine (Lusala)

65-78 : Senghor et Yambo Ouologuem face à la négritude (Lubasa M. et Kingombe O.)

79-95 : De l'inventaire et de la classification des tropes, avec application à la langue kongo (Binziunga K. et Mayaka M.K.)

107-122 : Les mécanismes de création des postnoms dans l'anthroponymie zaïroise (Mawoso T.T.)

123-137 : De la description de l'hindoubill (Mayaka M.K., Kabemba et Binziunga)

12. SELECT

Feuillet sélectif des Dominicains de Kinshasa, B.P. 22 Limete/Kinshasa. Fondé en 1980, semestriel à partir de 1985. D'après l'éditeur-responsable, cette revue "est une tentative de lecture sélective des "prises de parole", des faits et événements constituant les "actes des apôtres" oeuvrant sur le terrain, au Zaïre - et dans le reste du tiers-monde, éventuellement... "Le bulletin privilégié des "lieux vérifiables pouvant exprimer ce qu'est dire la bonne nouvelle, aujourd'hui, dans nos régions aux prises avec le problème de la faim, de la survie... du sous-développement!"

(1989)22

5-46 : Demain un Concile africain ? (XX)

48-57 : Lieux d'un Concile africain (Musey N.E.)

107-111 : Religion, culture et politique en Afrique noire. (E. Messi)

13. USAWA. Revue Africaine de Morale - African Review of Ethics, éditée par l'Association des Moralistes Zaïrois

(1988)nrs 3-4 : Santé publique et justice pour tous au Zaïre (nr. spécial)

14. CAHIERS CONGOLAIS D'ANTHROPOLOGIE ET D'HISTOIRE  
Laboratoire d'Anthropologie de l'Université de  
Brazzaville, B.P. 69 Brazzaville (R.P.C.)

1(1976)nr.1

13-19 : Le gissement de la pointe hollandaise (R. Lanfranchi)

21-30 : Protohistoire de la linguistique méditerranéenne (Th. Obenga)

31-44 : Quelques réflexions sur la civilisation du cuivre au Congo (A. Ndinga-Mbo)

45-61 : La séquence du manioc (A. Hombessa)

63-74 : Aperçu sur le lyrisme be:mbe (D. Ngoie-Ngalla)

75-86 : L'Eglise et l'Etat au Congo contemporain (S. Makosso-Makosso)

2(1978)nr.2

7-11 : Note préliminaire sur l'abri de Ntadi Yomba (R. de Bayle des Hermens et R. Lanfranchi)

13-25 : Réflexions sur le peuplement de la vallée du Niari par les Kongo (D. Ngoie-Ngalla)

27-53 : Le système juridictionnel au service de l'ordre colonial. Essence de la justice indigène (A.M. Aissi)

55-87 : Symbolique des nombres dans quelques dialectes kikongo (R.P. Bède)

2(1978)nr.3

11-24 : Inventaire sommaire des grottes et cavités dans la région de Bouansa (R.P.C.) (R.P. Bède et R. Lanfranchi)

25-32): Origines linguistiques de l'Afrique Noire (Th. Obenga)

33-42 : Traditions orales, sources privilégiées de l'histoire des sociétés sans écriture (D. Boussoukou-Boumba)

43-55 : Yamonzombo et Yandenga. Histoire des relations entre les Gens du Fleuve et les Gens de la Forêt (19è

et 20<sup>è</sup> siècles) (J.M. Delobeau)

57-67 : A propos des marchés Bembe précoloniaux de G. Dupré (D. Ngoie-Ngalla)

4(1979)

7-10 : Structure spatio-temporelle chez les Négro-Africains; l'exemple des Kongo (XX)

11-19 : Premier gisement préacheuléen en R.P.C. (R. de Bayle des Hermens et R. Lanfranchi)

20-38 : Habillement : cosmétique et parure au Royaume Kongo (16<sup>è</sup>-18<sup>è</sup> s.) (Th. Obenga)

39-55 : Les Kongo du Niari aux temps précoloniaux. Aspects de l'activité intellectuelle : arts et lettres (D. Ngoie-Ngalla)

57-74 : Mythologie, anthropologie et histoire. Quelques réflexions a propos de certains mythes monzombo (J.M. Delobeau)

6(1981)

7-37 : Afrique, Taxinomie, Histoire (M.M. Dufeil)

39-56 : Instruments de musique au royaume de Kongo (16<sup>è</sup>-18<sup>è</sup> siècles) (Th. Obenga)

57-64 : La femme et la politique dans les royaumes d'Afrique Centrale (Ndaywel è Nziem)

65-76 : Réflexions sur les migrations teke au Congo (A.C. Ndinga-Mbo)

77-94 : Le travail sous la période coloniale au Congo (1897-1945) (R. Bafouetela)

15. EDUCATION SCIENCE ET CULTURE/UBUREZI UBUHANGA N'UMUCA, revue trimestrielle du Ministère rwandais de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche scientifique, Direction générale de la Culture et des Arts, B.P. 624 Kigali.

Juin 1988, nr. Spécial 320 p. : "Alexis Kagame, l'homme et son oeuvre". Actés d'un colloque international tenu à Kigali, du 26 novembre au 2 décembre 1987 à l'occasion du 6<sup>è</sup> anniversaire de la mort de Mgr A. Kagame. 19 communications axées sur 4 thèmes suivants caractérisant et immortalisant A. Kagame : l'écrivain-poète, le linguiste, le philosophe, l'historien. Joseph Nsengimana ouvre les communications par une bibliographie thématique et critique du défunt (p. 19-44).



(1988)19

31-49 : La conjugaison kinyarwanda et sa méthode d'enseignement (T. Mutake)

115-128 : Les particularités lexicales du français au Rwanda (L. Munyakazi)

16. NSI, Bulletin de liaison des archéologues du Monde Bantu (1987)1

(1987)1

3(5 : A propos des recherches archéologiques sur la métallurgie du fer et du cuivre en république populaire du Congo (A. Manima-Moubouha)

6-8 : Recherches préhistoriques en république populaire du Congo, 1984-1986 (R. Lanfranchi)

9-12 : Travaux archéologiques récents en république du Gabon : 1985-1986 (B. Clist)

13-15 : Paléoenvironnement et archéologie au Gabon (1985-1986) (B. Peyrot et R. Oslisky)

16-17 : Recherches archéologiques en Guinée Equatoriale: 1985 (B. Clist)

18-21 : Récentes recherches archéologiques au Zaïre : 1986 (Kanimba M.)

(1987)2

4-8 : Mission de recherches et de formation en R.P. d'Angola, octobre 1987 (R. Lanfranchi et B. Clist)

12-19 : Recherches archéologiques au Cameroun (Divers)

20-23 : Activités archéologiques en Centrafrique : 1986-1987 (P. Vidal)

24-28 : La fin de l'âge de la pierre et les débuts de la métallurgie du fer au Gabon : résultats préliminaires 1986-1987 (B. Clist)

29-31 : Recherches archéologiques au Gabon, année académique 1986-1987 (L. Digombe, M. Locko et M.P. Jezegou)

17. ZENDJ, Bulletin de liaison de la section islamo-bantu Centre International des Civilisations Bantu (CICIBA), B.P. 770 Libreville (Gabon)

ZENDJ est un terme employé par les chroniqueurs arabes du Moyen-Age pour désigner à la fois le pays et les peuples bantu de l'Afrique orientale et australe. Ce nom serait la déformation arabe d'un mot persan "Zanz" qui veut dire "nègre". D'ou Zanzibar = le pays des Zendj (nègre). ZENDJ, bulletin de liaison de la section isla-

mo-bantu, vise à servir de trait d'union et de coordination entre les différents chercheurs et institutions intéressées par la symbiose des cultures bantu et arabo-musulmane. ZENDJ, aussi voudrait assurer pour ses lecteurs la diffusion des nouveautés scientifiques par de brèves communications ou notes de recherches (en français et en anglais) relatives aux rapports historiques et influences réciproques entre les civilisations bantu et arabo-musulmane. ZENDJ informera également sur le fonctionnement et les programmes d'activités des institutions intéressées par cette symbiose islamo-bantu existantes dans les Etats membres et non-membres du CICIBA. Tel est le programme que vise cette revue au regard de l'éditorial de cette première livraison qui n'a, malheureusement, pas de table de matières.

18. AFRIKA FOCUS, trimestriel, "un forum multidisciplinaire d'études sur l'Afrique", fondé en 1985 par l'Association Afrique de l'Université de Gand. Adresse : Afrika Focus, Afrika Brug v.z.w., Coupure Links 653, B-9000 Gent, Belgium.

5(1989)nr.3-4

107-131 : Esquisse du parlementarisme et du monopartisme en Afrique : le cas du Togo (E.A.B. Van Rouvery van Nieuwaal)

195-200 : Le 2<sup>e</sup> colloque du Centre Aequatoria de Bamanya (Mbandaka, Zaïre) (Lonkama E.B.)

19. AFRIKANISTISCHE ARBEITSPAPIERE (AAP)  
Institut für Afrikanistik, Universität zu Köln,  
Meister-Ekkehart-Strasse 7, 5000 Köln 41, BRD  
Numéro spécial 1986 : Kanyok. Eine Sprachskizze  
(L. Stappers)

N°10 (1987)

73-87 : Symbolik der Namensgebung bei den Yombe (Zaïre)  
(Mabiala M.N.)

N°14 (1988)

63-78 : La négation en langue sɛngɛɛɛ, variété mbɛɛɛ  
(Nkangonda I.)

97-131 : Notes on the mukodongo Dialect of Maasai  
(Kenya) (B. Heine et M. Brenzinger).

N°15 (1988)

N°15 (1988)

87-106 : Le vocabulaire vestimentaire féminin en lingala populaire de Kinshasa, cas des noms du tissu wax (Nkangonda I. et Madidi M.)

N°16 (1988)

69-96 : Verb Complementation in Sango (H. Pasch et T. Givon)

N°17 (1989)

5-32 : Notes sur le parler des Bapôté - Môngo de Lisala (Motingea M.)

81-114 : L'origine du lingala (G. Hulstaert)

20. BULLETIN DU CRAOCA

N°1 (1989)

56-59 : La coopération technique militaire belge au Zaïre. Historique (J. Cauffmann)

65-69 : Le Camp Ketele à Stanleyville (Kisangani)(F.V.)

80-86 : Le gouverneur et les militaires (J. Cauffmann)

N°2 (1989)

32-33 : Commentaires sur la récénsion de F. Bontinck de l'ouvrage "Du sang sur les lianes" de D. Vangroenwéghe, et sur l'article de Lufungula L. "Exécution des mesures prises contre les sujets ennemis pendant la seconde guerre mondiale dans la région de l'Equateur (République du Zaïre). Quelques documents inédits" parus : dans Annales Aequatoria 8(1987) et 9(1988) (Commentaires de E.V.)

101-117 : Petite histoire de la chicotte (+ documents annexes) (J. Cauffmann)

N°3 (1989)

68-70 : A propos de la coopération technique (A. Carondelet)

73-76 : P. Ryckmans et les militaires. Compte rendu d'un débat avec notes et réflexions (A. Dubois)

77-90 : La Force Publique durant la seconde guerre mondiale (F.V.)

91-102 : Cent ans d'organisation administrative du Zaïre (1888-1988) (Compte rendu d'un article récent) (J. Cauffmann)

21. L'AFRICAIN. Revue des étudiants africains en Belgique, paraît 5 fois par an. Adresse : CACEAC, rue Bernus 7, B-600 CHARLEROI.
- 27(1989)138
- 5-10 : Le développement à Kiomi (Kasai) (N. M'Polo)
- 15-21 : La logique et son enseignement en Afrique : constat et perspectives (Ntambue T.S.)
- 27(1989)140
- 16-21 : Généralités sur l'acte de nommer l'autre (Tendanga I.B.M.).
- 28(1990)142
- 24-27 : Généralités sur l'acte de nommer autrui. Histoire cocasse d'un nom : Matonge, ex-Renkin et Néo-Porte de Namur (Tendanga I.B.M.).
- 28(1990)n°144
- 6-15 : Les monnaies de paiement principalement au Zaïre avant l'introduction de la monnaie européenne (Muheme B.).
- 19-25 : Francophonie et africanité (Tendanga Ipota)
- 29-30 : Francophonie, anglophonie, lusophonie = afrofolie (Sebisaho).
22. LES CAHIERS DU CEDAF (Centre d'étude et de documentation africaines, Place Royale 7, 1000 Bruxelles.
- (1989)1, 135 p. : French Policy Toward Zaïre During the Giscard d'Estaing Presidency (Th. Trefon).
- (1989 nrs 2-3 : Approche du processus d'inadaptation-adaptation de l'enseignement primaire à travers les réformes scolaires au Zaïre (1880-1980) (S. Gasibirege Rugema).
23. LES NOUVELLES RATIONALITES AFRICAINES (NORAF), Publication trimestrielle Louvain-La-Neuve, Clos du Quadrille, 2 bte 2, B-1340 OTTIGNIES (Belgique).
- 4(1989)13 : Dossier "Droits de l'Homme en Afrique"
- 1-4 : Réflexions sans titre sur le sort de l'Afrique et des Africains (Wendjo O.).
- 5-24 : De la Charte africaine des droits de l'homme et des peuples à la naissance des mécanismes spécifiques de protection interne des droits de l'homme. Exemple du système Zaïrois (D. Kiganahe).

ADRESSE DES COLLABORATEURS

Les adresses des auteurs ayant participé au 2<sup>e</sup> colloque d'Aequatoria étant déjà mentionnées à la Chronique, nous ne reprenons ici que celles de ceux qui n'y ont pas participé mais dont les articles ont été retenus dans ce volume.

1. BAKASA Bosekonsombo  
M.C. Mondombe  
(Via Boende)  
Equateur (ZAIRE)
2. BONTINCK Frans  
Scolasticat  
Père Nkongolo  
B.P. 215  
Campus Universitaire  
Kinshasa XI (ZAIRE)
3. BRION Edouard  
Rue de Marchienne, 12  
B-6000 Charleroi
4. BURSENS Nico  
Korte Rijakkerstraat 16  
B-9910 Gent
5. CARRINGTON John (+)  
Mrs John CARRINGTON  
(Nora)  
33 Bishopdown Rd  
Salisbury  
WILTS SPI 3DU  
ANGLETERRE
6. EKANGA Lokoka  
I.S.P. Wembo Nyama  
B.P. 180 LODJA (Sankuru)  
ZAIRE
7. KNAPPERT Jan  
40, Fitzjohn Avenue  
Barnet, Herts. EN 5  
2 HW ANGLETERRE
8. LOWENGA Lawemboloke  
I.S.D.R.  
B.P. 118  
Mbandaka (ZAIRE)
9. MABIALA Mantuba-Ngoma  
Faculté de Droit  
Université de  
Kinshasa  
B.P. 127  
Kinshasa XI (ZAIRE)
10. OYANGANDJI Dimandja  
I.S.P. Wembo Nyama  
B.P. 180 LODJA  
(Sankuru) ZAIRE
11. WEMBOLUA Wedi  
I.S.P. Wembo Nyama  
B.P. 180 LODJA  
(Sankuru) ZAIRE

**Annales  
ÆQUATORIA**

Continuation de "Æquatoria" (1937-62) fondée par E. Boelaert et G. Hulstaert.

Éditées par le Centre Æquatoria de Bamanya (Mbandaka, Zaïre)

Edition annuelle unique de 600 pages

- Annales Aequatoria will publish results of research into Central African Cultures, History and Languages.

- Les Annales Aequatoria veulent promouvoir la recherche scientifique en rapport avec l'Afrique Centrale.

- Annales Aequatoria tem por objetivo, publicar os resultados da pesquisa científica relativa ás culturas e linguas da Africa Central.

- Annales Aequatoria publiziert Beiträge zur Geschichte, Ethnologie und Linguistik Zentralafrikas.

**Rédaction**

Rédacteur en Chef: Honoré Vinck

Secrétaire de Rédaction: Lonkama Ekonyo Bandengo

Conseil de Rédaction: Bokula Moiso, Kamba Muzenga, Kumbatulu Sita, Lufungula Lewono, Motinga Mangulu.

Documentaliste: Essalo Lofele dj'Essalo

**Administration et Souscription**

Au Zaïre : Centre Aequatoria B. P. 276 Mbandaka

Compte: B. C. Z. 180 - 0443.505 - 24

Hors Zaïre: Hubert Carlé, Te Boelaerlei 11, B-2140 BORGERHOUT  
Belgique

Comptes : 1, Kredietbank : 407-3002321-63

ou

2, C. C. P. 000-0068763-87

Aux U.S.A. : Checks should be made payable and sent to: The Missionaries of the S. Heart, 305 S. Lake St Box 270 Aurora, Illinois 60507

(With mention : "For Centre Aequatoria-Zaïre")

Prix du numéro de 1991 :

Au Zaïre :

Hors Zaïre : 700 FB

U. S. A. : \$ 20

Couverture :

Porte de la bibliothèque du Centre Aequatoria à Bamanya  
représentant des scènes de Nsong'a Lianja

Les articles paraissant dans les Annales Aequatoria sont répertoriés dans:  
*International Bibliography of Social and Cultural Anthropology* (London  
School of Economics and Political Science)

Dépôt légal : 839/81